This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DS
63
.A58

ANECDOTES
ORIENTALES,
PREMIERE PARTIE,

CONTENANT les anciens Rois de Perſe, & les différentes Dynaſties Perſes, Turques & Mogoles, qui ſe ſont élevées ſucceſſivement en Aſie, juſqu'aux Califes & aux Sophis excluſivement.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M DCC LXXIII.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

DS
ニヲ
.A58

Penn. hist. Soc. U. of Mass Law Library 4-7-1933

2 vol

AVERTISSEMENT.

ON ne connoît guères ordinairement les Arabes, les Perſes, les Tartares, que par les bons & les mauvais génies des *Mille & une Nuit*, & des ouvrages de cette nature. On peut même dire que ces ſortes de lectures, qui, faites d'ailleurs avec attention, nous inſtruiroient aſſez bien des mœurs & des uſages de ces nations, ſont preſque toujours abandonnées aux enfans qui n'en aiment que la féerie, & n'en retiennent que le merveilleux. Qui peut donc avoir juſqu'à préſent empêché que l'on ne cherchât à connoître des peuples depuis ſi long-tems éclairés & polis ? Des peuples qui, ſitués ſous un beau ciel, ont cultivé les premiers les ſciences pratiques & ſpéculatives, les principes des lois & de la morale ? Eſt-ce prévention ? eſt-ce diſette de monumens ? Peut-être nous trompons-nous : mais il nous ſemble que ces deux cauſes y ont également concouru ; ou plutôt que la premiere a entraîné la ſeconde. Cette prévention ridicule a pourtant ſon excuſe : elle ſuit aſſez naturellement de l'effet que produit dans les eſprits la lecture des écrivains grecs & latins, & des auteurs qui nous ont fait connoître l'hiſtoire, en travaillant ſeulement d'après eux. Que l'on nous permette de le dire ; depuis l'immortel Boſſuet, juſqu'au ſage & vertueux Rollin, ils ſont tous dans les mêmes idées, ou, pour parler plus juſte encore, dans la même ignorance à cet égard. Telle eſt ſouvent ſur les meilleures têtes le pouvoir du préjugé & de l'habi-

tude ! Plein d'amour pour les Latins & pour les Grecs, dont il faiſoit revivre l'eſprit & les graces du ſtile, ce ſçavant, ce laborieux, mais ſimple Rollin, s'étoit pénétré de leurs maximes & de leurs opinions. Comme eux, il appelle *tyrans* les roitelets de quelques bourgades de la Grèce ; *impies*, les ſages qui s'affranchiſſoient des erreurs de leur ſiécle ; républicains *fiers* & *généreux*, ces aſſaſſins forcenés qui ſouvent ſervoient leurs haines particulieres, en affectant de venger leur patrie ; & ſur-tout, à l'imitation de ſes modèles, il traite de *groſſiers* & de *barbares* tout ce qui n'eſt pas Grec ou Romain. Auſſi, & les gens éclairés ſont obligés d'en convenir, a-t-on lu les trente volumes de cet eſtimable Ecrivain, qu'à peine on a une idée fondée ſur l'hiſtoire, qui convienne à nos mœurs, à notre gouvernement. Ce n'a été qu'avec le tems & à la lueur du flambeau de la philoſophie, que le voile de cette premiere illuſion s'eſt déchiré. La raiſon s'eſt fait entendre aux eſprits juſtes, & ſur-tout non prévenus. Ils ſe ſont fait à eux-mêmes ce raiſonnement ſi ſimple & ſi naturel : « Mais, ſi » je condamne les philoſophes anciens de n'avoir » pas accordé leur confiance à l'ignorance & à la » folie de leurs contemporains, qui comptoient » leurs dieux par leurs paſſions ; ſi j'applaudis » à la phrénéſie barbare d'Armodius, d'Ariſto- » giton, de Brutus & de tant d'autres ; ſi je » mépriſe tous ceux dont je ne connoîtrai ni les » lois, ni les mœurs, ni les exploits, ni les ver- » tus, il faut donc que je devienne Polythéiſte, » Parricide, & plus que barbare moi-même. » La conſéquence révoltoit, on abandonna le principe. Cependant, pour ne nous en tenir qu'à ce qui regarde les Orientaux, ce qu'il a de dangereux avoit produit ſon effet. On s'étoit accou-

tumé à regarder ces peuples comme des hommes qu'il importoit peu de connoître. Cette prévention, jointe à la difficulté de leurs langues, nous a laiſſé manquer de matériaux. Nous n'avons guères en françois d'ouvrages étendus ſur ces peuples, que la *Bibliothèque Orientale* de d'Herbelot, & l'hiſtoire des Huns du ſçavant M. de Guignes, ſi recommandable par ſa vaſte érudition, & plus eſtimable encore par les vertus de ſon cœur. On peut joindre à ces deux ouvrages quelques morceaux détachés, quelques traductions manuſcrites qui ſe trouvent à la Bibliothèque du Roi, & quelques ouvrages en latin: c'eſt à peu près à quoi ſe bornent nos richeſſes en ce genre *. Les étrangers l'emportent ſur nous à cet égard; & beaucoup d'entr'eux ſe portent de bonne heure à l'étude des langues orientales: ils nous donnent même de tems en tems de magnifiques éditions des meilleurs auteurs arabes, tandis que chez nous on trouve à peine les caracteres de cette langue à l'imprimerie royale. Cependant, quoique nous n'ayons que peu d'ouvrages dans ce genre, encore ne les lit-on pas; & l'on ſe prive ainſi de l'utilité & de l'agrément que l'on en pourroit retirer. C'eſt pour y ſuppléer, & pour rendre l'hiſtoire de ces peuples plus facile à ſuivre, & plus agréable à lire, que nous avons redoublé de ſoins dans la rédaction de ces Anecdotes, dont le plan embraſſe plus

* On ſent bien qu'il ne conviendroit pas de placer à côté de ces ouvrages immortels l'hiſtoire des Arabes de l'abbé de M***, qui, en altérant les faits, en eſtropiant les noms, n'a fait qu'une compilation infidèle; ni les Lettres des Miſſionnaires, où les événemens ſont préſentés ſelon l'intérêt & la morale de leurs auteurs, &c.

d'objets qu'aucun des ouvrages que nous ayons nommés. Peut-être même ne ſera-t-il pas hors de propos de rendre compte de notre travail, afin de mettre le lecteur plus à portée de profiter des avantages que nous cherchons à lui procurer.

1° Nous nous ſommes un peu écartés de la forme ſuivie dans la rédaction des *Anecdotes* des différens Etats de l'Europe. Celui qui s'eſt chargé de ce premier volume, a cru qu'il étoit néceſſaire de procéder pour l'hiſtoire Orientale autrement que l'on n'avoit fait juſqu'à préſent; parce qu'en voyagant, pour ainſi dire, dans un pays peu connu, il étoit indiſpenſable d'en indiquer les principales routes, & d'y donner des points de ralliement ſûrs & commodes. Tout le monde ſçait ou eſt cenſé ſçavoir l'hiſtoire de France, d'Angleterre, d'Allemagne, &c. au moins a-t-on une idée des principales révolutions de ces Empires, des règnes les plus brillans de leurs princes, & des uſages qui caractériſent le plus chacune de ces nations. Il n'en eſt pas de même, à beaucoup près, par rapport à l'hiſtoire Orientale. Les noms des pays & des peuples ſont tout au plus connus d'un certain ordre de lecteurs; leurs différentes Dynaſties ſont preſque entiérement ignorées. D'où il ſuit qu'il nous a paru important de ſuivre en grand la marche générale de l'hiſtoire, en ſe réſervant de s'arrêter à tout ce qui pouvoit amuſer ou inſtruire. Autrement, on n'auroit donné qu'une foule de petits traits détachés, ſans liaiſon & ſans ſuite, que le lecteur n'eût pu rapprocher faute de connoître les Dynaſties auxquelles ils appartenoient, & n'eût guères pu retenir à cauſe de la difficulté des noms auxquels il n'auroit pas été

préparé. Cette méthode étoit d'autant plus néceſſaire, que, dans la nouvelle *hiſtoire de l'Aſie, de l'Afrique*, &c. ouvrage eſtimable a beaucoup d'égards, on a paſſé légérement ſur pluſieurs Dynaſties, à peine même indiquées, qui méritoient cependant d'être connues, & dont les détails nous ont fourni plus des deux tiers de ce volumes; & que d'ailleurs de long-tems, ſans doute, on ne reviendra ſur l'hiſtoire orientale.

2° Pour ſuivre un ordre qui approchât le plus près poſſible de l'ordre chronologique, eſſentiel aux *Anecdotes*, après avoir, dans l'introduction, ſuivi dans leurs différentes branches les trois ou quatre grands peuples qui ont formé les Dynaſties dont il doit être parlé, nous les avons rangés dans le corps de l'ouvrage, autant qu'il a été poſſible, ſans couper la matiere, à l'époque de leur commencement reſpectif, & ſelon l'ordre des tems qui les ont vus naître. De cette double maniere de préſenter les objets, il réſulte un enſemble des révolutions qu'a éprouvées l'Aſie, ſous les différentes ſouverainetés qui s'y ſont ſucceſſivement élevées & détruites. Nous en exceptons cependant pour ce volume, la Chine, les Califes & la Perſe moderne, qui, fourniſſant trop de détails, ſont renvoyés aux volumes ſuivants.

3° Pour remplir dans toute ſon étendue le titre d'*Anecdotes Orientales*, nous n'avons rien emprunté des écrivains Grecs, pour les anciens rois de Perſe. Ce que nous en ont rapporté ces auteurs, peut être vrai; mais, outre que leur témoignage eſt ſuſpect, nous n'avons eſtimé de véritablement oriental, que ce qui eſt écrit par les Orientaux. D'ailleurs, ce qu'ils en ont dit ſe lit par-tout.

4° Nous avons apporté la plus ſcrupuleuſe

attention à ſuivre & à rendre la prononciation orientale. Les gens véritablement inſtruits, ont toujours déſapprouvé la méthode aſſez généralement ſuivie d'écrire & de parler d'un peuple en défigurant ſes noms : n'eſt-il pas abſurde de faire l'hiſtoire d'une nation qui, en nous liſant, ne pourroit y reconnoître ni ſes ſouverains, ni ſes magiſtrats, ni ſes dignités, ni même ſon pays & ſes villes ? D'ailleurs, écrire de cette maniere une hiſtoire, c'eſt la rendre déſagréable à ceux qui ont vu le pays & étudié ſa langue, & nuiſible à ceux qui s'y tranſporteront, puiſqu'on leur donne des notions fauſſes, & qu'on leur apprend des noms qu'il faudra oublier. Il n'en eſt pas des noms propres & de certains mots techniques, comme du reſte de la langue : ils doivent être conſervés. Les Grecs avoient ainſi la folie de tout changer, de tout adapter à leur langue : auſſi n'entend-on rien à ce qu'ils diſent des Perſes, des Egyptiens, &c. lorſqu'on veut les rapprocher des auteurs nationaux. Nos auteurs modernes, qui écrivent en latin, ont depuis quelques tems ſecoué le joug du pédantiſme des écrivains du quinzieme & ſeizieme ſiécles, qui dénaturoient les noms, en voulant les latiniſer*. Pourquoi voudrions-nous habiller à la françoiſe des noms qui ne ſont rien moins que françois ; qui, malgré leur parure empruntée, n'en ſeront pas moins des noms étrangers ; & qui ſouvent ont, dans la langue à laquelle ils appartiennent, une ſignification propre, relative à quelque qualité

* C'eſt ainſi que l'on a dit *D. Interamnes*, pour M. d'Entragues ; *Grotius*, pour Groot, &c. M. d'Anville, dans ſes ſçavantes Cartes, eſt le premier qui ait oſé faire paroître les noms des lieux, tels qu'ils ſont.

perſonnelle, ou à quelque circonſtance intéreſſante ? Mais nous ne pouvons parler du ſoin que nous avons pris d'écrire les noms ſelon l'orthographe qui leur eſt propre, ſans exprimer ici le juſte tribut de reconnoiſſance que nous devons à M. le Grand, Interprète du Roi, l'un des plus ſçavans hommes de l'Europe dans les langues orientales, qui, pendant trente-huit ans de ſéjour en Turquie, en Syrie, en Egypte, n'a ceſſé d'étudier les langues turque, perſane & arabe, s'eſt rendu familieres leurs plus ſublimes poëſies, & s'eſt mis ainſi en état d'écrire ces mêmes langues avec toute la pureté & l'élégance d'un des hommes les plus cultivés de l'Orient; &, comme les mêmes noms ſont aſſez ſouvent écrits & prononcés différemment par les Turcs, les Arabes & les Perſans, ce qui apporte auſſi de la différence dans l'orthographe, nous avons déſigné dans la Table les noms de ces trois langues par les lettres majuſcules *T*, *A*, *P* *. Nous n'avons pas pouſſé à cet égard l'exactitude juſqu'à la rigueur; & nous n'avons pas mis les terminaiſons en *toun*, ſi commune en arabe, ni écrit *tatar*, au lieu de *tartare*, quoique ce dernier nom ſoit abſolument ignoré des Orientaux; c'eſt qu'il y a des circonſtances

* Pour ſentir le prix de cette ſorte de mérite, il ne faut que jetter les yeux ſur la nouvelle hiſtoire des Turcs, ouvrage élégant & fidèle, dont l'auteur délicat & philoſophe, mais ignorant le turc, a malheureuſement négligé l'orthographe des noms: enſorte que cet ouvrage, fait pour ſervir de modèle aux écrivains François, paroîtroit ridicule, à beaucoups d'égards, aux moindres copiſtes de Conſtantinople. Il faut eſpérer que ces corrections auront lieu dans une nouvelle édition.

où l'on doit reſpecter l'uſage, lorſqu'il eſt univerſel.

5° Enfin, outre quelques courtes deſcriptions géographiques dans le texte, nous avons encore eu ſoin de mettre dans des notes tout ce qui pouvoit contribuer à rendre cet ouvrage utile & intéreſſant.

6° S'il nous eſt échappé, dans le corps de l'ouvrage, quelques mots orientaux un peu altérés, nous les avons ſévèrement rétablis dans la table, ou relevés dans l'*Errata*.

TABLE
DES ARTICLES.

[*Cette Table nous a paru d'autant plus néceſſaire, que la plûpart des Dynaſties dont il eſt parlé dans cet Ouvrage, ſont peu connues; & que peut-être il en eſt pluſieurs d'elles que l'on ne s'attend guères d'y trouver.*]

INTRODUCTION, Page x

ROIS DE PERSE.

Premiere Dynaſtie: Piſchdadiens, 9
Seconde Dynaſtie: Caïaniens, 28
Troiſieme Dynaſtie: Moulouk-at-Taouaif, 54
Quatrieme Dynaſtie: Saſſaniens, 55

Autres Dynaſties, dont la plûpart n'ont régné que ſur quelque partie de la Perſe.

Tahérites, 98
Soffarites, 104
Samanides, 114
Gaznévides, 125
Gaurides, 150
Dilémites, 163
Bouides & non pas Bovides; 163

SOUVERAINS EN PERSE ET EN SYRIE.

Seldgioucides, *ou* Seldgiucides, 185
——— de Perſe, 202
——— du Kerman *ou* Cadhérites; 235
——— d'Iconium, 237
——— d'Alep, 265

Atabeks de Syrie, 281
Kharizmiens *ou* Kowareſmiens, 311

SOUVERAINS EN PERSE ET DANS LES INDES.

Mogols & Genghiz-Khaniens, 338

SOUVERAINS EN PERSE ET EN SYRIE.

Aſſaſſins, Bathéniens, &c. 434
Carmathes, 443
Autres ſectes d'Aſſaſſins, 449
Mogols, dits Il-Khaniens, 459
Turkmans ou *Turkomans*, 472
Dynaſtie des Cara-Coiounlu, 474
——— des Ac-Coiounlu, 479

Autres Dynaſties Arabes, Curdes & Perſanes.

Modhaffériens, 485
Molouk-Courts ou Curdes, 488
Sarbédariens, 494
Mogols depuis Genghiz-Khan, 498
Mogols de Zagatai, 502
Suite de l'hiſtoire de Tamerlan, 516
Mogols du Kaſchgar, 535
——— du Kaptchac, 536
——— du Touran, 558
Khans de la grande Bukharie, 561
——— de Taſckunt, 572
——— du Kharizme, 577
Kalmouks ou Eleuthes, 600
Coſaques, 611
——— Sa-Poravski, 612
——— Donski, 620
——— Jaikſi, 622
Khans de Crimée, 626

ANEC-

ANECDOTES ORIENTALES.

INTRODUCTION.

L'Asie eſt, ſans contredit, la plus conſidérable partie de l'ancien Continent. Elle s'avance du ſud au nord, depuis l'équateur juſqu'à dix ou douze degrés du pôle arctique ; &, dans ce grand eſpace, on trouve depuis le peuple le plus policé, juſqu'au ſauvage le plus abruti. A l'occident l'Aſie avoiſine l'Europe dans une étendue de cinq ou ſix cents lieues ; elle s'étend à l'orient juſqu'à la grande mer qui baigne les côtes de la Chine, & renferme les iſles du Japon.

Ses principaux ſouverains ſont, 1° le

Ruſſie, qui la parcourt de l'oueſt à l'eſt dans toute ſa partie ſeptentrionale; 2° le Contaiſch & le Dalaï-Lama, maîtres de la grande Tartarie, ou du moins de la Tartarie indépendante; 3° à l'orient, l'empereur de la Chine; 4° au midi, le Mogol & les petits rois de l'Inde; 5° le Sophi de Perſe, au ſud de la mer Caſpienne; 6° enfin, le Turc, qui gouverne en deſpote la Natolie, la Syrie, le Diarbek, & protège l'Arabie diviſée en Pétrée, Déſerte & Heureuſe.

Si, remontant juſqu'aux premiers ſiécles, on prétendoit donner quelque choſe de certain ſur l'origine de ces différens peuples, on courroit grand riſque de ſe perdre; on ſeroit au moins très-ſûr de s'égarer. Il ſuffira de rapporter ici en deux mots l'opinion commune, fondée ſur l'Ecriture.

Quelque tems après la ſortie de l'arche, la poſtérité de SEM ſe répandit de l'Arménie dans la Perſe, & de la Perſe juſqu'aux Indes & en Chine. Les deſcendans de CHAM peuplerent les parties méridionales: Chanaan donna ſon nom au

pays que l'on a depuis appellé Terre-promise, Palestine & Syrie ; Jectan se fixa en Arabie ; Misraïm, connu des auteurs profanes sous le nom de Ménès, fut le pere des Egyptiens. JAPHET ou JAPET occupa l'Asie-mineure, pendant que ses fils Gog & Magog remontoient vers le nord, d'où sont venus les Tartares que les Grecs appellent Scythes ; mais, comme il est impossible de suivre le fil de tant de générations, nous nous contenterons d'indiquer seulement ici les peuples dont il sera parlé dans ce volume.

Les premiers princes que nous connoissons en Perse, sont ceux que l'Ecriture appelle rois des Elamites, & que nous nommons avec les orientaux Pischdadiens, surnom donné à quelques-uns d'eux, & qui signifie *attachés à la justice*. Cette dynastie, qui ne finit guères que huit cents ans avant Jesus-Christ, est suivie des Kaïaniens, c'est-à-dire des *Géants*, métaphore par laquelle on entend *de grands rois*. C'est sous ces derniers princes que les Persans placent les histoires fabuleuses de quelques anciens héros, qui ressemblent assez à nos

Preux des romans de chevalerie. Tels ſont Caoün, ſurnommé Rezm-Khnah, ou le chercheur d'aventures; Keſvad, & ſurtout le fameux Roſtam, qui défit des monſtres affreux, & ſoutint des combats de trois ou quatre jours ſans diſcontinuité. Au milieu de toutes ces chimeres, on démêle cependant que ce fut le règne des guerriers, parce qu'alors on perfectionna les armes en Perſe, entr'autres les arcs; d'où vient cette expreſſion encore en uſage dans le pays, Keman Kaïani, un arc kaïanien.

C'eſt à la fin de cette dynaſtie qu'Alexandre s'empara de la Perſe ſur Darab, le dernier de ſes rois. L'hiſtoire de ce héros & des Grecs qui lui ſuccéderent, ſous le nom de Séleucides, eſt mal connue des Orientaux, & laiſſe un vuide aſſez conſidérable. Il en eſt de même de celle des rois Aſchkaniens, qui ſont les Parthes des Grecs. A ceux-ci ſuccèdent les rois Saſſaniens, que les Grecs ont nommés Artaxercides, & dont l'hiſtoire nous conduit juſqu'aux Califes. On peut voir, dans les *Anecdotes Arabes & Muſulmanes*, le

règnes & la ſucceſſion de ces pontifes-rois. Nous ferons connoître dans ce volume les différentes dynaſties qui ſe ſont élevées ſur les ruines de leur empire.

Telles furent les Tahérites, qui ſe révolterent les premiers contre les Califes, & régnerent dans le Khoraſan; les Soffarides ou Chaudronniers, qui leur ſuccéderent dans le même pays, & devinrent plus puiſſans qu'eux. Après ceux-ci viennent les Samanides & les Dilémites: ces derniers prenoient encore davantage ſur la Perſe. Enfin les Bovides vinrent porter le dernier coup à la puiſſance du califat, releverent la gloire du nom Perſan par l'abaiſſement de leurs ennemis & l'étendue de leur puiſſance. Cependant les Turcs & les Mogols s'étoient tour à tour emparé de la plus grande partie de l'Aſie. Depuis ce tems, on ne voit plus de Perſes former d'états floriſſans; on trouve ſeulement les Modhaffériens, les Tarbédaziens & les Ghourides.

Les révolutions cauſées en Aſie par les Turcs ou Tartares, (car ils avoient une origine commune,) nous amènent à parler

de ces peuples & des Selgiucides qui en font partie, & qui formerent plusieurs branches considérables. Les uns, régnant dans l'Iram ou la Perse, étoient les plus puissans; d'autres donnoient des loix dans le Kerman; quelques-uns, possédant des états plus bornés, étoient désignés par le nom de leurs capitales; tels sont ceux de Damas, d'Alep & d'Iconium : ces derniers étoient aussi quelquefois appellés Selgiucides de Roum, parce qu'ils étoient maîtres d'une portion de l'Asie-mineure, récemment enlevée aux empereurs Grecs, appellés Roumi par les Orientaux. On trouve, avec & depuis eux, les Ghaznévides, qui dûrent leur commencement à un esclave; les Turcomans qui fonderent les deux dynasties du mouton *noir* & du mouton *blanc;* les Curdes, Courts ou Molokscourds; les Atabeks, qui, de gouverneurs de princes, en devinrent les maîtres; enfin les sultans du Khariſme, qui régnoient dans cette partie de la Perse qui est entre le Turquestan & la mer Caspienne.

Les Mogols, par leurs mœurs & leur origine, ne sont autres que des Tartares; &

l'hiſtorien de leur généalogie, le prince Aboulghaſie, fait Tatar & Mogol jumeaux & fils d'Ilidge, deſcendant de Taunak, fils de Turk, fils de Japhet. Ces peuples, que l'on commence à connoître au tems de Gengis-Khan, s'emparerent de l'Aſie, & la conſerverent ſous différens noms. Les plus petits états formés par quelques portions de ces Mogols, furent les dynaſties des Dgioubaniens & des Il-Khaniens, qui s'éleverent ſur les ruines des Mogols de Perſe. Avant eux, les fils de Gengis-Kan avoient formé, l'un, au centre de l'Aſie, l'empire qui de ſon nom fut appellé Zagataï, & que détruiſit Tamerlan, prince de la même nation; un autre vers le nord, l'empire du Captchak, affoibli au nord par Tamerlan, & d'où ſont ſortis les Nogais, les Khans du Khariſme, qu'il ne faut pas confondre avec les Sultans du même pays, & ceux de Crimée. Nous y avons joint quelques autres Tartares, & même les Calmouks, ſans pourtant aſſurer qu'ils euſſent une même origine, mais à cauſe de la conformité des mœurs & de la proximité des pays. C'eſt ainſi qu'en

parlant des peuples qui ſont au nord de la mer Caſpienne, nous avons dit deux mots des Coſaques, &c.

L'hiſtoire des Califes, & par conſéquent des Arabes, n'étant point du reſſort de ce volume, nous ne conſidérerons ici les Arabes que comme brigands & vagabonds. Les écrivains orientaux ont cependant regardé les Aſſaſſins comme formant une petite dynaſtie. Nous leur avons joint les Vendials & les Carmathes, dignes de leur être aſſimilés par le rapport de leurs erreurs & des ravages qu'ils ont cauſés en Aſie.

ROIS DE PERSE.

PREMIERE DYNASTIE,

DITE

DES PISCHDADIENS.

ON rapporte à l'an 2400, ou environ, avant Jeſus-Chriſt, le commencement de cette dynaſtie, dans l'hiſtoire de laquelle les Orientaux font entrer une infinité de choſes fabuleuſes que nous écarterons le plus qu'il nous ſera poſſible.

Caïaumarath, ou Kerſoman, en fut le fondateur. Quelques auteurs ont cru devoir trouver en lui Adam, d'autres Noé, &c. Quoi qu'il en ſoit, on raconte que les habitans de la province d'Aderbidgian, éprouvant les triſtes effets de l'anarchie, eurent recours à lui pour rétablir chez eux le bon ordre & l'eſprit de paix. Ses vertus avoient fixé leur choix; ſes grands talens le juſtifierent. Il érigea des cours de juſtice, enſeigna l'art de bâtir, trouva le moyen de fabriquer des étoffes; ce qui fait croire que ſes nouveaux ſujets n'avoient guères porté juſqu'alors que des vêtemens faits de peaux d'animaux. Le bonheur de

ſon petit état inſpira à ſes voiſins le deſir d'un ſort pareil : pour jouir de l'avantage de ſes loix, il falloit les pratiquer ; en les pratiquant, il étoit naturel d'en reconnoître l'auteur pour ſon maître. C'eſt ce qui arriva : les nations voiſines voulurent être comptées au nombre de ſes ſujets. Il devint, avec le tems, aſſez puiſſant pour fonder des villes : on lui attribue celles de Kabulſtan, de Sigiſtan, &c.

De deux fils qu'il eut, l'aîné, entraîné par ſa paſſion pour l'étude, ſe retira de la cour, & vécut dans la contemplation : il eut enſuite le malheur d'être aſſaſſiné par quelques ſcélérats. Le ſécond, appellé Siamek, fut inſtruit par ſon pere dans l'art difficile de régner avec ſageſſe. Quelques auteurs font ce prince petit-fils de Caïaumarath. Son pere, ou ſi l'on veut ſon aïeul, charmé de ſes vertus, & fatigué des devoirs pénibles de la royauté, ſe retira, du conſentement de ſon peuple, qui reçut Siamek en ſa place.

Le règne de ce prince ne fut pas de longue durée. L'état n'étoit plus ſi paiſible au-dehors. Les voiſins du petit royaume du Perſe avoient commencé par déſirer un ſort auſſi heureux ; ils finirent par en être jaloux : de-là des guerres & des incurſions, pour y enlever des troupeaux, des vêtemens, &c. Siamek prit les armes, & défen-

dit ſa nation. Il eut le malheur d'être percé d'un coup de flèche : il mourut peu après, en recommandant à ſa femme, qu'il laiſſoit enceinte, d'inſtruire de bonne heure ſon fils, au cas que ç'en fût un, à rendre heureux ſes ſujets, & à venger ſa mort.

Caïaumarath, craignant les ſuites fâcheuſes d'un événement qui laiſſoit ſon peuple expoſé aux violences de ſes voiſins, reprit en main les rênes de l'état. On ne ſçait pas bien quelle fut la durée de ſon règne, la plus grande partie de l'hiſtoire de cette dynaſtie ayant été traitée par des romanciers.

Hoshang (quelques auteurs placent ici Tahmurat) monta enſuite ſur le trône : il n'eſt pas ſûr que ce fut le fils poſthume de Siamek. Son grand amour pour la juſtice, & la ſageſſe de ſes jugemens, le firent ſurnommer Piſchdad, c'eſt-à-dire, bon juſticier, ou, comme nous diſons, excellent juge. Il partagea ſon royaume en pluſieurs provinces dans leſquelles il établit des gouverneurs, excitant par-tout l'amour du travail & l'émulation ; il fit cultiver les terres, & enſeigna l'uſage des canaux pour les arroſemens. Il fut tué par des Barbares appellés Géants par les Orientaux ; d'autres diſent qu'il fut écraſé ſous des rochers. En cherchant à démêler quelques faits vraiſemblables parmi la foule

des exploits chimériques que l'on raconte de Hoshang, on peut conjecturer qu'il imagina de dompter le cheval, & qu'il fit la guerre avec ſuccès contre les Ichthiophages, ou mangeurs de poiſſons, qui habitoient vers la mer, & dont il eſt parlé dans les hiſtoriens Grecs, au tems d'Alexandre. On cite auſſi de lui un ouvrage qui vraiſemblablement eſt plus moderne; mais, comme il renferme d'excellentes leçons, qu'il eſt de la plus haute antiquité, & qu'il ſeroit difficile de le placer avec plus de certitude ailleurs, nous allons en donner ici quelques traits.

» Les grands rois ſont des dieux ſur la » terre, & ſont autant ſupérieurs à des » hommes d'une condition privée, en puiſ- » ſance, en ſageſſe & en bonté, que Dieu » leur eſt ſupérieur à ces mêmes égards. » Que leur élévation cependant ne les » porte pas à traiter leurs ſujets avec ri- » gueur. Le ſoleil ſe cache tous les jours, » mais tous les jours on n'entend pas gron- » der le tonnerre: pour un acte de ven- » geance, Dieu nous donne mille mar- » ques de bonté. Que les rois l'imitent » en faiſant tout le bien qu'ils peuvent; » & qu'ils ſe ſouviennent toujours que, » maîtres d'ôter la vie, il n'eſt pas en leur » pouvoir de la rendre. Sans doute ils » peuvent d'un mot faire mettre un homme

» en mille morceaux ; mais tout ce qu'ils » pourroient dire enſuite ne le rappelle- » roit pas à la vie. Soyez donc, ô rois ! » en garde contre des jugemens précipi- » tés, & prévenez ainſi des regrets qui ne » répareroient pas le mal.

» Les miniſtres ſont des inſtrumens en- » tre les mains des rois : auſſi eſt-ce aux » rois que les peuples attribuent leurs maux » lorſque les miniſtres les maltraitent. Que » les princes ſoient donc bien prudens » dans leur choix ; car il leur ſeroit inutile » de rejetter ſur le miniſtre le fardeau des » crimes, pour appaiſer un peuple révolté ; » ce ſeroit la juſtification d'un meurtrier » qui rejetteroit ſur ſon épée le crime » qu'auroit commis ſa main. De mauvais » princes ont eu quelquefois de bons mi- » niſtres ; mais des princes vertueux n'ont » jamais laiſſé en place des miniſtres cruels » ou injuſtes.

» A force de fréquenter les hommes, » on peut réuſſir à connoître leurs paſſions, » mais celles des femmes ſont indéfiniſſa- » bles ; c'eſt pourquoi il faut les éloigner » du commerce des hommes, afin de leur » ôter les moyens de s'abandonner à leur » légéreté naturelle : leur caractere, leur » humeur & leur conſtitution exigent » qu'on ne les laiſſe pas maîtreſſes d'el- » les-mêmes. Les pierres maſſives ſont en-

» ployées à conſtruire les bâtimens ; le » marbre & le jaſpe ornent ſeulement l'in» térieur des palais ; les diamans ne ſe pla» cent que dans les appartemens des ri» ches ou les cabinets des curieux. C'eſt » ainſi qu'à proportion que les choſes » ſont communes ou rares, nous les ex» poſons à la vue, ou les tenons ſoigneu» ſement renfermées. »

C'eſt à la mort de Hoshang que, ſuivant quelques auteurs, commence le règne de Tahmurat : il fut ſurnommé Diwbend, c'eſt-à-dire celui qui enchaîne le diable. Cette épithète donnoit tout à la fois une idée de la ſageſſe de ſon gouvernement, & de ſon courage à la tête des armées. Après avoir exempté ſon peuple d'impôts pour trois ans, il commit des magiſtrats à l'exécution des loix ; il eſt dit même que ce fut lui qui créa la place de premier viſir. Pluſieurs nations voiſines augmenterent volontairement le nombre de ſes provinces : ce fut pour s'en aſſurer la poſſeſſion à lui & à ſes ſucceſſeurs, qu'il fortifia les frontieres de la Perſe. Il mourut de la peſte.

Dgiem, que l'on nomma enſuite Dgiemſchid, en joignant à Giem le mot Schid, qui ſignifie le ſoleil, ſoit à cauſe de ſa beauté, ſoit plutôt à cauſe de l'éclat de ſon règne, ne le céda en rien à ſes pré-

déceſſeurs. Non-ſeulement il tira de ſon propre fonds tout ce qu'il put trouver de reſſources dans l'art de gouverner ; mais il ne dédaigna pas même d'appeller à ſa cour des ſages de différentes nations. On peut croire que ce ne fut qu'après avoir pris leurs avis, qu'il partagea ſes ſujets en trois claſſes ; la premiere, de ſoldats ; la ſeconde, de laboureurs ; la troiſieme, d'artiſans. Il nous ſemble que l'on pourroit, d'après cela, conjecturer qu'entre ceux qu'il avoit appellés à ſa cour, il y avoit quelques ſages d'Egypte, puiſque cette forme d'adminiſtration politique y étoit établie bien avant le règne de Dgiemſchid en Perſe. On rapporte auſſi à ce prince l'uſage des magaſins où l'on réſervoit, chaque année, une certaine quantité de blé, pour les années de mauvaiſes récoltes ; le goût & la perfection de la muſique, ſoit vocale, ſoit inſtrumentale ; la correction du calendrier, par le moyen duquel il diviſa le tems en année civile & année eccléſiaſtique, qui n'avoit qu'une année intercalaire dans l'eſpace de cent trente ans. L'uſage du vin commença auſſi à devenir plus général ; voici à quelle occaſion. Une dame, pour laquelle il avoit beaucoup de conſidération, étoit depuis longtems affligée d'un mal de tête violent, que tout l'art des médecins n'avoit pu ſoula-

ger. Déſeſpérée de ſon état, elle crut donner beaucoup au haſard, en riſquant de boire du vin appartenant au roi, & dont il uſoit lui-même fort rarement. Cet eſſai lui ayant d'abord aſſez bien réuſſi, elle en but de nouveau, & ſe trouva entiérement guérie. Depuis ce tems, on uſa du vin, non-ſeulement pour ſe délivrer des maladies qui avoient paru incurables, mais même pour les prévenir.

On dit auſſi que ce fut lui qui inſtitua le Nev-Rouz, c'eſt-à-dire la célébration du nouvel an, à l'occaſion ſuivante. Dgiemſchid, faiſant le tour de ſes provinces, arrivé dans l'Aderbidgian, ſe plaça un jour ſur un trône, pour être vu de tout le peuple. Tout le monde, frappé de la dignité de ſa perſonne & de l'éclat des pierreries qui couvroient ſa tête, s'écria : » Nauruz! Nauruz! » c'eſt-à-dire, c'eſt aujourd'hui un nouveau jour pour nous. Le roi ſaiſit cette occaſion d'inſtituer une fête où les ſeigneurs faiſoient des préſens au prince, & en recevoient certaines graces à leur tour : on remettoit auſſi des priſonniers en liberté. Cette cérémonie duroit ſix jours : le premier étoit marqué par des bienfaits que le roi accordoit au peuple ; le ſecond, par ceux qu'il accordoit aux ſçavans ; le troiſieme, les prêtres & les conſeillers privés préſentoient différens

différens mémoires au ſujet de leurs affaires ; le quatrieme, on recevoit ceux de la nobleſſe & des parens du roi ; le cinquieme, il s'occupoit des graces que demandoient ſes enfans ; le ſixieme étoit conſacré aux hommages que l'on devoit rendre au monarque. Dès le ſoir du cinquieme, on plaçoit à la porte de ſon appartement un jeune homme beau & bien fait, qui y paſſoit la nuit. A la pointe du jour, il entroit dans la chambre du roi ſans aucune cérémonie, & lui diſoit : « Je » ſuis Al-Manſor ou le Victorieux ; je » viens ici de la part de Dieu apporter la » nouvelle année. » En achevant ces paroles, il alloit s'aſſeoir ; & immédiatement après entroient ceux qui compoſoient la nobleſſe, portant chacun un vaſe d'argent, où il y avoit du froment, de l'avoine, des pois, des fèves, une canne de ſucre, & deux piéces d'or nouvellement battues. Succeſſivement le viſir, le tréſorier, les ſeigneurs, ſuivant leur rang, offroient au roi chacun un vaiſſeau d'argent. Vers la fin de la cérémonie, on mettoit devant lui un grand pain, fait de différentes ſortes de grains. Le roi en mangeoit ; puis, invitant tous ceux qui étoient préſens à ſuivre ſon exemple, il leur adreſſoit ces paroles : « C'eſt aujourd'hui le nouveau » jour du nouveau mois d'une nouvelle

» année ; il eſt juſte que nous reſſerrions » les liens qui nous attachent les uns aux » autres. » Vêtu d'une robe de pourpre, il béniſſoit enſuite ſolemnellement toute l'aſſemblée. Les Perſes appelloient le ſoir de ce jour, Phriſtaph, & le conſacroient à exprimer la joie qu'excitoit en eux l'eſpérance d'une belle année.

Mais ce prince ſi reſpectable, ſi conſommé dans l'art de régner, eut, ſur la fin de ſon règne, le malheur de céder au penchant qu'ont tous les hommes à la vanité, & qui n'a que trop ſouvent terni l'éclat des plus belles vertus. Aveuglé par l'excès des hommages qu'il recevoit continuellement, il eut la folie de s'imaginer qu'il devoit être immortel, &, à ce titre, adoré comme une divinité. On auroit pu, hors de ſon palais, ignorer cette extravagance ou du moins en douter ; mais, comme il avoit envoyé dans toutes les provinces ſon portrait & des ordres de lui rendre le même culte qu'aux dieux, il indigna tous les eſprits. Un de ſes parens, grand capitaine, qui commandoit dans le Ségeſtan, excita les peuples à la révolte : on prit les armes ; le roi fut défait. Suivant quelques auteurs, on le mit à mort ; ſuivant d'autres, il prit la fuite, & finit ſes jours dans l'obſcurité. L'uſurpateur lui ſuccéda.

PIURASH, monté sur le trône par une atrocité, s'y maintint par une suite de crimes. Mille défauts augmenterent encore contre lui le haine publique, ensorte que l'on lui donna le surnom de Dabak ou Zabak, c'est-à-dire, l'homme aux dix mauvaises qualités. Il seroit inutile & même fastidieux pour l'écrivain comme pour le lecteur, de rapporter ici les crimes dont on charge sa mémoire. Il suffit de dire que l'on prétendit que, pour guérir deux ulcères qu'il avoit aux épaules, il y faisoit mettre de la cervelle d'homme nouvellement tué; & que, pour cet usage, on sacrifioit continuellement un grand nombre d'innocens au défaut de coupables. Tant de crimes lui mériterent enfin le sort qui devoit les couronner. Un forgeron, pere de deux infortunés que l'on venoit de mettre à mort, enflammé de colere à la vue de leur sang, courut par toute la ville, en criant vengeance au Ciel & à ses concitoyens. Le soulèvement devint bientôt général; on livra bataille au tyran: il succomba. On proposa la couronne à l'homme courageux qui venoit de secouer le joug de la tyrannie; il la refusa, & indiqua le lieu où l'on avoit caché Féridoun ou Afridoun, fils de Giamschid. Ce dernier défit de nouveau Zabak, se saisit de sa personne, & le fit en-

fermer dans une caverne. On inſtitua une grande fête en mémoire de cet événement.

FÉRIDOUN porta ſur le trône les premieres vertus des grands rois, celles de ſes ancêtres, la bienfaiſance & l'art de gouverner. Il ne négligea aucun moyen de prouver ſa reconnoiſſance à Kaob, qui, de forgeron, fut fait gouverneur de l'Aderbigian : ſa bonne conduite, ſes talens, firent diſparoître la diſtance qui ſépare ces deux états ; & le roi, dont l'eſprit n'étoit pas reſſerré par le cercle étroit des préjugés, voulut que le tablier de cuir, dont Kaob s'étoit ſervi pour annoncer ſa révolte en le plaçant au bout d'un bâton, fût déſormais l'étendard royal de la Perſe. Pour rendre l'activité & la vigueur à l'adminiſtration générale de ſon royaume, il eut ſoin de mettre par-tout des gouverneurs de mérite, inſtruits dans les loix, habiles dans la guerre. Féridoun eut trois enfans ; deux étoient nés d'une fille de ſon prédéceſſeur, & reſſembloient à leur aïeul ; le troiſieme devoit le jour à une dame Perſane, douée de mille belles qualités : il reſſembla parfaitement à ſon pere & à ſa mere ; mais, après le partage que Féridoun fit de ſes états entre ſes trois enfans, il eut la douleur de voir le plus jeune aſſaſſiné par ſes deux aînés. Cette barbarie

lui fit horreur ; il abjura les ſentimens que la nature inſpire aux peres en faveur de leurs enfans, mit les armes à la main de Manoudgéher, ſon petit-fils, & l'excita à la pourſuite de ſes oncles. Ils lui livrerent bataille, & la perdirent avec la vie. Le jeune vainqueur, fier d'avoir vengé le ſang de ſon pere, revint trouver le roi, qui étoit alors accablé d'années & privé de la vue. Peut-être pourroit-on reprocher à ce pere infortuné de s'être trop livré aux effets de ſon reſſentiment. Car, en apprenant la mort de ſes deux fils, il fit paroître les expreſſions de la joie la plus vive ; enſuite ôtant ſon diadême, ou plutôt ſa tiare, il la mit ſur la tête de Manoudgéher, & le déclara ainſi roi de Perſe. Non-ſeulement il donna la couronne à ce jeune prince ; mais, ce qui eſt plus encore, il lui enſeigna l'art de gouverner. On rapporte de lui cette belle maxime entr'autres : « Mon fils, regardez tous les » jours de votre règne comme autant de » feuillets d'un livre ; &, par cela même, » prenez garde de n'écrire ſur aucun feuil- » let que ce que vous voulez bien qui ſoit » lu par la poſtérité. »

On lui attribue encore les ſuivantes.

» Si l'homme conſidéroit bien la propre » nature, la vanité des biens de cette vie, &

» la grandeur de Dieu, il ne s'attacheroit » qu'à cet Être ſouverain. »

» Le monde nous trompe tous: c'eſt en » Dieu ſeul que réſide la vérité. »

» Que les richeſſes n'excitent point en toi » des ſentimens d'orgueil; que la chûte de » ceux que tu as vus élevés, te ſerve de le- » çon. Une même fin nous attend tous; &, » quand la mort nous appelle pour nous » faire deſcendre dans la nuit du tombeau, » importe-t-il beaucoup de ſortir de deſſus » le duvet, ou d'abandonner un grabat? en » faut-il moins faire le voyage? »

MANOUDGÉHER ne put pas mettre long-tems en pratique, ſous les yeux de ſon aïeul, les excellentes leçons qu'il en avoit reçues. Ce ſage vieillard mourut peu après. Le jeune prince ſe montra digne de lui ſucceder. Même amour pour le peuple; même talent dans la guerre; mêmes vues dans l'adminiſtration. Il eut de plus le bonheur d'avoir pour viſir l'un de plus grands hommes de l'Orient. Ce fut par les conſeils de ce miniſtre, nommé Soham, que le roi s'appliqua beaucoup à l'étude de la nature; qu'il fit creuſer dans toutes les terres une infinité de canaux pour faciliter les arroſemens, en conduiſant partout les eaux, tant du Tigre & de l'Euphrate, que des ſources que l'on trouva dans les montagnes. Après avoir cherché

à procurer l'abondance à ſon peuple, il s'aſſura des moyens de lui conſerver la tranquillité. Non-ſeulement il maintint les gouvernemens des provinces ſur le pied où il les avoit trouvés établis ; mais, de peur que ceux qui en avoient le commandement ne s'y conduiſiſſent en tyrans, ce qui n'eſt que trop ordinaire loin des yeux du maître, il établit dans chaque ville & même dans chaque bourg une ſorte de magiſtrats, indépendans du gouverneur, qui pouvoient s'en plaindre en cour, & qui n'étoient récompenſés cependant qu'autant que les peuples de la province, conjointement avec le gouverneur, étoient contens d'eux.

Soham eut un fils doué de mille belles qualités ; il ſe nommoit Zal-Zer, ou Cheveux dorés, parce qu'en effet il étoit roux. Devenu l'époux d'une princeſſe Turque qu'il aimoit de la paſſion la plus vive, il fut le pere du fameux Roſtam, le premier héros des romans orientaux. L'imagination des poëtes & des autres écrivains a déployé toute ſa fécondité dans les différentes hiſtoires de ce prince : enſorte que les faits que l'on rapporte de lui ſont autant au-deſſus de ceux du Morgante Magiore & de Rolland, que l'imagination des Perſes & des Arabes ſurpaſſe celle des Italiens : mais toutes ces belles

fables ne ſont pas de notre objet. Il faut mieux, ſans doute, rapporter une belle priere de Manoudgéher, que nous a tranſmiſe le docteur Hyde; elle eſt d'autant plus curieuſe, qu'elle renferme les vrais principes de la doctrine des anciens Perſes. Les Turcs ou Tartares avoient paſſé l'Oxus, dans le deſſein de s'emparer de ſes états: Manoudgéher convoqua la nobleſſe de ſon royaume, & leur adreſſa le diſcours ſuivant: « Le Très-Haut m'a donné ce » royaume, afin qu'en qualité de prince, » je contribuaſſe à ſa gloire par mes » actions; que je fiſſe vivre mon peuple » dans l'aiſance, & qu'adminiſtrant la » juſtice ſans acception de perſonne, je » fiſſe profiter les dons que j'ai reçus du » Ciel. Si, ingrat envers mon Créateur, » j'avois manqué à ces devoirs, je méri- » terois actuellement de perdre mon » royaume, & d'expier enſuite cette faute » par des châtimens éternels. Le Très- » Haut m'a fait naître du ſang royal; je » n'ai point uſurpé la couronne que je » porte. O mes amis! ne perdons pas cette » couronne par notre lâcheté: que cha- » cun de vous conſidere l'état où nous » ſommes, & s'apprête à recevoir mes or- » dres ſur les opérations de la guerre pré- » ſente. » Les ennemis, ſçachant de quelle maniere on s'apprêtoit à les recevoir,

n'allerent pas plus avant, & renoncerent à leur projet. Ce prince mourut, après un règne long & heureux.

NODAR ſuccéda à ſon pere; mais il eut la douleur de voir, peu après ſon élévation au trône, les diviſions & les cabales troubler ſon royaume. Cette ſituation ne fut pas ignorée des Turcs, qui en profiterent pour ſe jetter ſur ſes états. Il eſſaya en vain de s'oppoſer à leur fureur : Soham, qui poſſédoit encore la charge de viſir, mourut dans une marche forcée, en allant à leur rencontre. Les troupes Perſanes furent battues; Nodar fut fait priſonnier, & une partie du royaume paſſa au pouvoir des ennemis. Le fils de leur roi Afraſiab, s'en fit reconnoître ſouverain.

AFRASIAB, maître de ſon nouvel état par une uſurpation, ne ſe conduiſit pas de maniere à faire oublier ce commencement odieux. Sa hauteur, on peut même dire ſon inſolence à l'égard des grands du royaume, ſa dureté inflexible pour le peuple, indignerent généralement tous les eſprits. On prit des meſures pour lui ôter la couronne : il en fut averti, & tâcha de prévenir l'exécution de ce deſſein; mais ce fut inutilement : on leva contre lui une grande armée qui fut confiée à Zal-Zer, fils de Sam. Ce jeune héros défit l'uſurpateur, que l'on força de ſe

contenter d'une petite province, pendant que le royaume entier de Perſe ſe choiſiroit un ſouverain de ſa nation. Tous les vœux ſe réuniſſoient en faveur de Zal-Zer; mais il eut la fermeté généreuſe de refuſer la couronne, & de la faire paſſer à Zab ou Zoub, légitime héritier de la maiſon de Caïoumaraht.

ZAB porta ſur le trône un cœur bienfaiſant & un eſprit formé par l'expérience : il n'étoit plus dans la premiere jeuneſſe ; & l'exercice des places qu'il avoit remplies, lui rendoit le travail moins pénible. Cependant, comme il craignoit de ne pouvoir ſupporter ſeul le poids du gouvernement, il s'aſſocia Kiſchtasb, ſon neveu. Son premier acte de ſouveraineté fut de ſacrifier une partie conſidérable des revenus de ſa couronne, pour donner à ſes ſujets le tems de ſe remettre des pertes qu'ils avoient eſſuyées. Il acquitta, de plus, l'état envers les militaires auxquels il étoit dû pluſieurs années de ſervice; &, lors même qu'il eut rattrapé le courant des affaires, que les finances furent en bon ordre, il ne ceſſa de faire de grandes diſtributions aux troupes & de fortes aumônes aux pauvres. Les hiſtoriens, qui s'étendent beaucoup ſur l'éloge de ce prince bienfaiſant, lui reprochent cependant un défaut. Il étoit fort adonné au

plaiſir de la bonne chere, & cherchoit lui-même à inventer de nouveaux ragoûts pour ſatisfaire ſa ſenſualité. Quoique quelques auteurs Perſans prétendent qu'il fut le dernier roi de la dynaſtie des Piſchdadiens, il y en a d'autres qui lui font ſurvivre Kiſchtasb, ſon aſſocié au trône.

KISCHTASB reſta ſi peu de tems poſſeſſeur de la couronne après la mort de ſon oncle ou de ſon pere, comme quelques-uns le prétendent, qu'aſſez communément, il n'eſt pas compté au rang des rois Piſchdadiens. A peine Zab étoit-il expiré, que les Turcs rentrerent dans le pays à main armée. Il ſuccomba ſous leurs efforts, & fut tué dans un combat. En lui finit la premiere dynaſtie des rois de Perſe.

ROIS DE PERSE.

SECONDE DYNASTIE,

DITE

DES CAIANIENS *.

ZAL-ZER, qui avoit raſſemblé des troupes, s'oppoſa aux Turcs avec tant de vigueur, qu'il les empêcha de ſe rendre entiérement maîtres du pays. Il ne ſe ſervit de ce grand avantage que pour placer la couronne ſur la tête de CAI-COBAD, deſcendant de Manoudgéher. Le nouveau monarque montra beaucoup de ſageſſe dans le choix de ſes principaux officiers : il mit Zal-Zer à la tête des affaires, & Roſtam à la tête des armées. Le premier remit l'ordre dans les finances, fit faire des diſtributions aux ſoldats, & réparer, ou plutôt établir des grands chemins, méſurés d'eſpace en eſpace avec des bornes : ce ſont ces diſtances que les Perſes appellent Berſenk, Barſenk, ou Ferſenk, d'où les Grecs ont fait Paraſanges,

* Ce ſont les anciens rois des Mèdes, qui commencerent à régner 900 ans avant l'Ere vulgaire.

& qui contiennent 2268 toiſes. Le ſecond fut toujours vainqueur contre ſes ennemis. Il étoit fort attaché au culte des anciens Perſes, c'eſt-à-dire, à l'adoration du feu. Il devint aveugle dans les dernieres années de ſa vie, & mourut après un aſſez long règne.

CAÏKAUS, ſon fils, ou ſon petit-fils, lui ſuccéda, & eut de bonne heure des guerres à ſoutenir, & des rebelles à réprimer. Ses premieres campagnes ſe firent dans quelques provinces, ſur les bords de la mer Caſpienne. Les révoltés s'étoient enfermés dans la ville de Mazandéran, qu'ils regardoient comme imprenable. En effet, le ſiége eût peut-être été fort long, & l'iſſue de cette entrepriſe peu favorable à Caïkaüs, s'il ne ſe fût aviſé d'un ſtratagême qui lui réuſſit. Il fit courir le bruit qu'il étoit ſur le point de lever le ſiége, faute de vivres, & feignit d'employer différens moyens pour s'en procurer. Preſſé en apparence par la néceſſité, il fit propoſer ſecrettement, par quelques-uns de ſes gens qu'il avoit dans la ville, de lui céder des vivres, dont il donneroit une ſomme conſidérable. L'appas du gain ſéduiſit ceux qui gardoient les magaſins: ils reçurent l'argent & livrerent des vivres. Mais il en demanda tant & les paya ſi bien, qu'il fit paſſer dans ſon camp tous

les vivres des ennemis. Bien-loin alors de ſonger à ſe retirer, il n'en pouſſa le ſiége qu'avec plus de vigueur. Les principaux officiers de la ville furent étonnés de cette réſolution : mais, quand ils apprirent les mauvaiſes manœuvres qui s'étoient pratiquées à leur inſçu, ils ne ſongerent plus qu'à ſe rendre, en implorant la clémence du vainqueur.

Il fut moins heureux dans une guerre en Arabie, contre un roi de l'Yémen, dont il épouſa la fille, par lequel il fut battu & fait priſonnier, & avec lequel cependant il fit la paix enſuite, par le ſecours de Roſtam. Cette princeſſe Arabe étoit d'une beauté raviſſante ; mais, ſi l'on en croit les auteurs, elle avoit plus d'attraits que de ſageſſe. On raconte d'elle & de Siabek ou Siavek, fils du roi, mais d'un autre lit, une hiſtoire toute ſemblable a celle de Phèdre & d'Hippolyte. Même amour, mêmes aveux, même refus, même accuſation ; avec cette différence cependant, que Caïkaüs, n'ayant pas le dieu des eaux à ſes ordres, fit ſeulement mettre ſon fils en priſon. Le jeune prince ſe juſtifia : le roi condamna l'inceſtueuſe accuſatrice à la mort ; mais Siabek obtint ſa grace.

Ce jeune prince étoit réſervé à d'autres malheurs. Chargé par ſon pere de repouſſer les Turcs qui étoient entrés dans la

Perſe, il les obligea d'en venir à une paix qui lui paroiſſoit avantageuſe. Roſtam, qui l'avoit accompagné, en jugeoit comme lui. Cependant les ennemis qu'il avoit en cour firent entendre au roi que cette paix avoit été conclue trop légérement, & que Siabek abuſoit de ſon autorité. Le pere, trop crédule, éloigna Roſtam de l'armée, & en ôta le commandement à ſon fils. Celui-ci, pour prévenir l'effet des mauvais deſſeins qui ſe tramoient contre lui, paſſa chez les Turcs, où ſes belles qualités lui gagnerent toute la nation. Il y épouſa la fille du roi. Cette derniere marque de faveur paroiſſant lui promettre quelque jour le trône, l'oncle de ſa femme en conçut de l'ombrage, & chercha les moyens de le perdre. Siabek entrevit tout ce qu'il avoit à craindre, ſans pouvoir s'en garantir; ſeulement il obtint de ſa femme, qui étoit groſſe, qu'en cas qu'il périt, elle feroit paſſer en Perſe le fils dont elle accoucheroit. Il fut aſſaſſiné peu après. La princeſſe auroit eu le même ſort, ſi un ancien ami de ſon époux ne l'avoit enlevée des mains des barbares qui vouloient lui arracher la vie. Elle eut le bonheur d'accoucher heureuſement d'un prince qui ſuccéda à ſon aïeul paternel, & que nous verrons régner en Perſe, ſous le nom de Caï-Khoſrou;

mais il ne passa dans ce royaume qu'après avoir été long-tems caché par sa mere dans le Turqueſtan *; & ne fut découvert que par l'adreſſe d'un jeune Perſe, que Caïkaüs avoit chargé de cette commiſſion délicate. Roſtam, en guerrier plus vaillant que juſte, ſe vengea ſur toute la nation de la mort de ſon neveu, qu'elle avoit aimé & regretté, & fit porter à tous le crime d'un ſeul particulier coupable : il mit tout à feu & à ſang. Heureuſement qu'à la premiere bataille, le prince coupable périt, & que la vengeance n'alla pas plus loin.

Arrivé à la cour, le jeune prince y reçut de ſon aïeul toutes ſortes de marques d'affection. Mais des ennemis de ſon pere furent ſur le point de l'y perdre, en ſemant entre lui & Thous, fils de Caïkaüs, mais d'un autre frere que Siabek, des ſemences de jalouſie, dont le roi ne tarda pas à s'appercevoir. Comme il ne s'agiſſoit pas moins que de la couronne, à laquelle chacun d'eux voyoit un prétendant en la perſonne de ſon rival, le roi voulut leur donner à l'un & à l'autre une occaſion de

* A l'orient de la mer Caſpienne. Il faut remarquer que, le nom *tan* ſignifiant pays, tous les mots qui ont cette terminaiſon ſont compoſés. Ainſi Indoſtan, pays de l'Inde, &c.

montrer

montrer lequel en étoit le plus digne. Conformément à ce projet, il les envoya tous deux, avec chacun une armée également bien compoſée, vers une place très-forte, où s'étoit retiré un ſujet révolté, en aſſurant que celui qui s'en empareroit, ſeroit déclaré ſon héritier au trône. Caï-Khoſrou fut vainqueur, & le roi tint ſa parole. Accablé d'années, laſſé d'un rang dont il avoit éprouvé tous les dégoûts, il fit reconnoître ſon petit-fils pour ſon ſucceſſeur, & ſe retira, pour jouir dans la retraite des derniers inſtans de ſa vie. Un écrivain Perſan aſſure que Caïkaüs n'eſt autre que le Nimbrod des Juifs, que les Orientaux nomment Nêm-Rôud, ce qui ne paroît pas vraiſemblable.

CAI-KHOSROU donna ſes premiers ſoins au gouvernement intérieur de ſes états: enſuite il ſongea à ſe venger de l'ancienne haine que les Turcs portoient aux Perſes. Il marcha contre eux, & les défit en pluſieurs rencontres *.

* Ce qui nous ſemble aſſez ſingulier dans les auteurs Orientaux, & dans quelques modernes, c'eſt que, pendant pluſieurs règnes, dont quelques-uns ont cinquante ans de durée, ils parlent toujours du roi du Turqueſtan, comme ſi c'étoit le même prince, & le nomment par-tout

Ce fut à l'occaſion d'une des batailles que donna Caï-Khoſrou contre les Turcs, dans les environs de la mer Caſpienne, qu'il prononça ces mots : « Khuarezmi-Bud, » que quelques écrivains traduiſent par, *Victoire facile*; & d'autres par, *J'ai vu ce que je voulois voir*; ce qui s'entend de la défaite entiere des ennemis. Le mot de khuarezm ou khowareame devint dans la ſuite le nom d'une petite province dans ce même lieu de la Perſe.

Le meilleur uſage qu'il crut pouvoir faire de la paix, fut d'exempter ſes ſujets des impôts levés à l'occaſion de la guerre; il crut même devoir employer les grands tréſors que lui avoient procurés ſes victoires, à faire remettre à chacun à-peu-près autant qu'il avoit pu donner de ces impôts, relativement à ſon état & à ſes dépenſes. Cet acte extraordinaire de généroſité le rendit l'un des monarques les plus chéris qu'ait jamais eus la Perſe. Après avoir enſuite aſſigné des quartiers aux troupes, & des revenus fixes pour leur entretien, avoir affermi l'adminiſtration des

---

Afrafiab, ſans nous prévenir que ce nom a été commun à pluſieurs rois de cette nation : ce que ne peut être autrement.

provinces & réformé les abus qui s'étoient glissés dans la religion, il pensa qu'ayant assez vécu pour la gloire, il devoit chercher à vivre pour lui-même & pour son salut : il se donna un successeur, & se choisit une retraite.

Sous le règne de Cai-Khosrou florissoit le fameux Locman, si célèbre dans tout l'Orient par la justesse & le charme de ses ingénieux apologues. On croit même, avec beaucoup de vraisemblance, que l'Esope des Grecs n'est qu'un personnage supposé, sous le nom duquel ils ont fait passer tout ce qu'ils savoient de l'histoire & des fables de Locman. Cette nation si vaine, qui ne voyoit qu'elle dans l'univers, traitant les autres peuples de barbares, eût rougi de convenir que ces mêmes barbares lui donnoient des leçons dans le grand art de connoître les hommes & de les instruire. Connu d'ailleurs il paroît que Locman a écrit en persan, nous croyons entrer dans les vues du lecteur, de rapporter ici quelques traits de sa vie & de sa morale.

Locman, étant encore esclave, s'endormit un jour pendant la force de la chaleur ; il fut réveillé par des anges qui le saluerent en lui disant : « Locman, nous » sommes les messagers de Dieu, ton » Créateur & le nôtre ; il nous a envoyés

» pour te dire qu'il changera ta condi-
» tion en celle de monarque, & que tu
» feras ſon lieutenant ſur terre. » Après avoir gardé quelque tems le ſilence, Locman leur répondit : « Si Dieu me deſtine
» le ſort que vous m'annoncez, ſa volonté
» s'accomplira ; mais j'eſpere qu'alors il
» voudra bien ne pas me refuſer ſon ſe-
» cours, pour remplir dignement ſes deſ-
» ſeins. Si pourtant il me donnoit le choix,
» je préférerois ma condition préſente,
» pourvu qu'il me veuille préſerver du mal-
» heur de l'offenſer, ſans quoi toutes les
» grandeurs humaines ne ſont qu'une fa-
» veur inſupportable. » Ce fut à cette réponſe ſi ſage, que Locman dut la ſupériorité de génie dont il fut doué : cependant, quoi qu'en diſent les écrivains Orientaux, il ſemble qu'il devoit avoir déja fait des progrès dans le chemin de la ſageſſe, pour répondre auſſi-bien dans une pareille circonſtance. Selon les mêmes auteurs, il étoit Abyſſin, ſoit de Nubie, ſoit d'Ethiopie : il fut vendu & tranſporté en différens royaumes d'Aſie. Il étoit chez les Juifs, lorſqu'un des plus conſidérables de cette nation, le trouvant un jour au milieu d'un grand concours de peuple qu'il enſeignoit, lui demanda s'il n'étoit pas cet eſclave qui gardoit autrefois les brebis ? « C'eſt moi-même, répondit Locman,

» — Mais comment as-tu fait de ſi grands » progrès dans les vertus? — Sans beau- » coup de peine. J'ai toujours dit la vé- » rité ; j'ai conſtamment tenu ma pa- » role, & je ne me ſuis jamais mêlé d'af- » faires qui ne me regardoient pas. » D'ail- leurs, les Orientaux rapportent de ce ſage les mêmes traits de prudence que les Grecs ont racontés d'Eſope, ſoit pour le juſtifier d'avoir mangé des figues, ſoit dans pluſieurs autres circonſtances. Ils ajoutent ſeulement, à l'égard du trait dont nous venons de parler : qu'au jour du juge- ment, nous ſerons expoſés à un examen auſſi rigoureux & auſſi ſûr que celui au- quel Locman obligea ſes camarades de ſe ſoumettre ; & qu'alors, ce que nous avions caché à la vue des hommes, paroîtra à la vue de tout l'univers ; enſorte que l'hy- pocrite, qui paſſoit pour un ſaint, ſera éter- nellement couvert de confuſion. Le che- valier Chardin a donné une traduction françoiſe des fables de Locman ; nous al- lons en placer ici quelques-unes, ſeulement, pour mettre les lecteurs, qui ne les con- noiſſent pas, à portée de juger de leur con- formité avec celle du fabuliſte Grec.

Le jeune garçon dans une fleuve.

» Un jeune garçon ſe jetta un jour dans » un fleuve, ſans ſçavoir nager ; peu s'en

» fallut qu'il ne périt. Comme il se noyoit, » il se mit à crier. Un homme qui pas- » soit l'entendit ; &, s'étant approché, » il se mit à lui faire des réprimandes : *Sauvez-moi premièrement*, répondit le gar- çon ; *vous aurez tout le tems de me gronder ensuite*.

Le Forgeron & le Chien.

» Un forgeron avoit un chien qui dor- » moit pendant que son maître travail- » loit ; mais, dès qu'il cessoit sa besogne, » & qu'il se mettoit à table avec ses com- » pagnons, le chien accouroit aussi-tôt. » Son maître lui dit ; *Méchant animal ! comment le son des marteaux, qui fait tant de bruit, ne s'éveille-t-il pas ; tandis que tu entends celui des mâchoires, qui en fait si peu* * ?

L'Oie & l'Hirondelle.

» L'oie & l'hirondelle, ayant fait so- » ciété, alloient ensemble chercher leur » vie. Des oiseleurs vinrent dans l'endroit

* Il eût été plus élégant, sans doute, de mettre *le bruit des assiettes*, mais cela eût été moins vrai, parce que les Orientaux, mangeant avec leurs doigts, ne font pas grand bruit dans leurs repas : d'ailleurs, ils font toujours moins de bruit qu'ils peuvent.

» où elles étoient. L'hirondelle, les ayant
» apperçus, s'envola légérement ; mais
» l'oie, ne pouvant faire uſage de ſes
» ailes, fut priſe & tuée. »

Ce qui prouve dans quelle eſtime étoit encore Locman au tems de Mahomet ; c'eſt l'adreſſe qu'eut cet adroit politique, de s'appuyer des principes de notre philoſophe, en en parlant d'ailleurs avec la plus grande vénération. Il auroit regardé comme une mal-adreſſe de bleſſer les idées reçues à cet égard, & ſi univerſellement établies.

LOHORASP, en montant ſur le trône, trouva gravé ſur le mur d'une des ſalles de ſon palais, une belle & utile leçon que laiſſoit Cai-Khoſrou, tant à lui qu'à ſes ſucceſſeurs. Les hiſtoriens n'ont pas cru devoir la laiſſer oublier à la poſtérité ; la voici : « Nous ne devons pas nous former une trop haute idée de nous-mêmes, par la raiſon que nous ſommes élevés au-deſſus des autres hommes ; puiſque nous ne ſommes pas plus ſûrs de nos couronnes, qu'ils ne le ſont de leurs biens. Celle qui, après avoir été portée par différens monarques, orne à préſent ma tête, paſſera, quand je n'y ſerai plus, ſur les têtes de mes ſucceſſeurs. O rois ! ne fondez aucun orgueil ſur une choſe ſi incertaine & ſi paſſagere. »

Les hiſtoriens diffèrent beaucoup entr'eux dans le récit de l'hiſtoire de Lohoraſp : nous n'en rapporterons que ce qui nous paroît le plus vraiſemblable.

Suivant quelques auteurs, Lohoraſp étoit le plus proche parent de Caï-Khoſrou ; mais ſon caractere hautain & porté à la ſévérité éloignoit de lui la plûpart des grands, qui n'étoient d'ailleurs que trop diſpoſés à la révolte. Cependant les vertus qu'il montra dès qu'il fut aſſuré ſur le trône, en impoſerent aux moins bien intentionnés, & lui concilierent entiérement l'affection des autres.

Il commença par établir le ſiége de ſon empire à Balkh * ; envoya enſuite des troupes en Syrie, afin d'en faire la conquête. Cette expédition lui réuſſit ; on s'empara même de la ville de Jéruſalem, où l'on prit de grands tréſors.

Peu après, il éprouva un chagrin domeſtique d'autant plus cuiſant, qu'il lui fut cauſé par Guſtaſp, ou Kiſchtap, ſon fils aîné. Fier, courageux, tout occupé d'idées de guerre, ce prince avoit formé le pro-

* Dans le Khoraſſan, vers la ſource de l'Oxus : cette ville eſt célèbre chez les Orientaux, pour avoir été long-tems l'une des quatre villes royales de la Perſe, & avoir de plus porté le ſurnom de Coub-Bêtel-Iſlam, ou *métropole de la foi.*

jet d'avoir une puiſſance à lui : il ne trouva pas de moyens plus courts, pour y réuſſir, que de ſe révolter ; cependant il échoua, & fut contraint de ſe retirer chez un peuple voiſin. Ce peuple avoit, dit-on, la coutume ſinguliere de laiſſer aux filles de ſes rois la liberté de ſe choiſir un époux dans une aſſemblée générale de la nation, convoquée à cet effet. Guſtaſp s'y trouva, & s'y fit remarquer par ſa bonne mine, & par un certain air de nobleſſe & d'élévation qui accompagne ordinairement les grandes ames. La princeſſe en fut frappée, & lui préſenta ſa main. Les naturels du pays en murmurerent ; mais la loi étoit formelle, il fallut s'y conformer. Cependant, ſur leur repréſentation, on arrêta qu'à l'avenir les princeſſes ne pourroient prendre pour époux un étranger. D'ailleurs, la conduite de Guſtaſp, ſes ſuccès dans différentes entrepriſes, lui mériterent l'eſtime & la confiance du roi. Tout entier aux intérêts de la nation dans laquelle il vivoit, ce prince conſeilla à ſon beau-pere de porter la guerre en Perſe. Lohoraſp étoit alors fort âgé. Ayant appris les préparatifs de cette guerre, & ſçu quel étoit l'auteur de ce conſeil, il prit une réſolution convenable aux circonſtances & au bonheur de ſes peuples. Sacrifiant tout reſſentiment particulier, il envoya ſecret-

tement trouver Guſtaſp, pour lui offrir la couronne de Perſe. Plein de reconnoiſſance d'une conduite ſi généreuſe, & flatté ſans doute de ſe voir bientôt maître d'un état ſi puiſſant, Guſtaſp paſſa promptement à la cour de ſon pere. On lui fit une réception digne de ſa naiſſance & de ſes rares talens : le pere lui montra la tendreſſe & l'affection la plus vive ; &, peu après, deſcendit du trône pour l'y laiſſer monter. Le jeune prince le ſupplia de reſter à la cour, pour l'aider de ſes conſeils : il vainquit ſa réſiſtance pendant quelque tems ; mais enfin l'âge & l'amour du repos furent de nouvelles raiſon pour Lohoraſp de chercher la retraite. Il y vécut paiſible, & mourut après avoir donné à ſon fils quelques conſeils ſalutaires à ſa gloire, & au bonheur du peuple.

GUSTASP eut de longues guerres à ſoutenir contre ſes voiſins, dont il ne ſe tira heureuſement, qu'avec le ſecours de ſon fils Iſphendyar, que, pour des raiſons aſſez foibles & peu fondées, il avoit cependant tenu long-tems enfermé dans une tour. Ce jeune prince réuniſſoit toutes les qualités militaires ; prudence, courage, activité. Son pere l'amuſa long-tems de l'eſpérance de voir paſſer la couronne ſur ſa tête. Il ſembloit n'avoir plus qu'un combat à ſoutenir pour arriver à ce tems deſiré ; mais

c'étoit contre le fameux Roſtam, qui refuſoit de reconnoître la nouvelle réforme introduite dans la religion du pays : auſſi ne doit-on pas s'étonner qu'il ſuccombât ſous les coups d'un héros que les auteurs peignent comme invincible. Le pere ſe repentit trop tard d'avoir écouté les conſeils d'une politique fauſſe & cruelle : pour réparer cette faute, autant qu'il étoit en ſon pouvoir, il abdiqua promptement la couronne, & la poſa ſur la tête d'Ardſchir, fils d'Iſphendyar *.

La nouvelle religion dont on vient de parler, eſt celle de Zerduſcht, ou Zerdeſcht, appellé chez nous Zoroaſtre : ce légiſlateur vivoit ſous le règne de Guſtaſp, & fut tué miſérablement par les ennemis qui s'étoient jettés dans le pays. Nous n'entrerons actuellement dans aucun détail par rapport à ſa perſonne & à ſes ouvrages, parce que nous réſervons cette matiere pour un article qui ſera tout entier conſacré à la religion dominante, & aux principales ſectes qui ont fleuri dans l'Orient.

ARDSCHIR, ou ERDCHIR, dont le nom

* Nous ne nous chargeons pas d'accorder les auteurs Orientaux avec eux-mêmes, ſur la longue vie qu'ils donnent à Roſtam : notre objet n'eſt pas de faire une chronique.

propre ſemble avoir été Bahaman, donna ſes principaux ſoins à l'exercice de la nouvelle religion, à la reconſtruction des temples du Feu, & au bonheur de ſes peuples. Pour s'aſſurer de la maniere dont on rendoit la juſtice dans les différentes provinces, il envoyoit des émiſſaires cachés, à-peu-près comme on fait en Chine : ces miniſtres ſecrets s'inſtruiſoient de la conduite des gouverneurs ; enſorte qu'au bout d'un an, lorſqu'ils venoient à la cour lui rendre leurs comptes, il leur donnoit des récompenſes, ou leur infligeoit des peines, ſelon ce qu'il avoit appris de leur maniere de gouverner. On cite même un trait de lui plus grand & plus ſincere, que celui dont les hiſtoriens ont fait tant d'honneur à Auguſte, lorſqu'il délibéra adroitement s'il garderoit un pouvoir uſurpé, où s'il abdiqueroit une autorité qu'il avoit cimentée du ſang de ſes concitoyens. Ardſchir ne ſe compoſa pas, comme le prince Romain, un petit comité de quelques amis entre leſquels même ceux qui oſeroient donner un conſeil vertueux ne ſeroient pas écoutés ; il convoqua une aſſemblée générale des principaux de la nation. Il y parut avec cette dignité modeſte qui accompagne les grands vertus ; leur demanda s'ils trouvoient quelque choſe à reprendre dans ſa conduite ; les conjura

de lui montrer les erreurs dans lesquelles il pourroit être tombé ; & finit par les assurer qu'en cas qu'on ne le trouvât pas digne de les gouverner, il étoit prêt à se démettre de la couronne, en faveur de celui qu'ils éliroient en sa place. Ce jour fut, sans doute, un des plus beaux de sa vie. Ce ne fut par-tout qu'acclamations, que cris de joie : son nom, répété & célébré par toutes les bouches, fut la seule réponse qu'il reçut de ce peuple chéri, dont il étoit les délices. Sa conduite ne démentit pas de si heureux commencemens ; & toute sa vie ne fut, si l'on peut s'exprimer ainsi, que le développement de cette belle sentence, qu'il avoit souvent à la bouche : « Un roi ne doit jamais avoir l'oreille ouverte à la flatterie, » ni le cœur fermé à la justice. »

C'est sous son règne que l'on place la mort du fameux Rostam ; mais nous n'en rapporterons aucune circonstance, toute son histoire n'étant qu'un tissu d'aventures extraordinaires & romanesques.

HOMAÏ, ou KHOMANI, femme d'Adrschir, étoit enceinte lorsque son époux mourut ; elle prit en main les rênes du gouvernement, jusqu'à ce qu'elle pût les remettre au fils dont elle espéroit accoucher. Les historiens Persans, touchant la beauté surprenante de ce fils, les prédic-

tions qui ſe firent à ſa naiſſance, les moyens dont la reine ſe ſervit pour l'éloigner d'un trône ſur lequel il étoit annoncé qu'il feroit le malheur de l'état, rapportent différentes circonſtances, qui ont à nos yeux l'empreinte de la fauſſeté, mais qui ſont au moins très-vraiſemblables dans les mœurs des orientaux. Nous les rapprocherons en deux mots. Comme il paroiſſoit démontré, par les obſervations des aſtrologues, que le prince devoit être la cauſe de très-grands maux pour l'empire, il fut d'abord arrêté qu'on le feroit mourir; mais la reine, dont les entrailles ne purent ſe prêter à cette barbare réſolution, le fit ſeulement expoſer ſur un fleuve, dans un petit berceau enrichi de diamans. Le courant du fleuve emporta le berceau de l'enfant juſques vers le lieu où un teinturier lavoit des étoffes. Ce pauvre homme, touché d'abord de compaſſion pour un enfant prêt à périr, ſéduit enſuite par l'appas des richeſſes qui accompagnoient ce berceau, l'enleva promptement, & le porta à ſa femme. Ils éleverent le petit prince avec autant de tendreſſe que s'il eût été leur enfant; &, comme il refuſa, lorſqu'il fut devenu grand, d'embraſſer l'état de teinturier, ils firent tout ce qui dépendoit d'eux pour le mettre à portée de ſervir à la guerre avec une ſorte de diſtinction. En effet, ſes

exploits l'ayant fait remarquer, le général en fit un rapport si avantageux à la reine, qu'elle voulut le voir, & le reconnut enfin pour son fils.

Tout le règne de cette princesse fut marqué par des actes de justice, de clémence & de magnificence. On dit qu'elle embellit beaucoup la ville d'Esthékar *, connue par les Grecs sous le nom de Persépolis. On peut croire qu'elle avoit pris ce goût pour les monumens, sous le règne précédent, qui fut celui des arts & des sciences en Perse. Enfin, au bout de trente-deux ans, elle résigna la couronne à son fils.

DARAB, Ier du nom, succéda à sa mere. Les détails de sa naissance, de son éducation & de sa présentation à la cour, sont la plus grande partie de ce que l'on nous rapporte de son histoire. On ajoûte qu'il chercha tous les moyens de rendre son peuple heureux; qu'il eut guerre avec Filikous, roi de Macédoine, que l'on peut croire être le même que Philippe; qu'il épousa la fille du prince Grec; qu'il fonda plusieurs villes, & mourut après un règne assez court.

DARAB II, né avec autant de penchant

* Dans le Farsistan.

aux vices, que ſes prédéceſſeurs avoient eu d'inclination pour la vertu, ne s'occupa guères du bonheur de ſes ſujets; &, par une conduite tout-à-fait différente de celle qu'avoient tenue tous les rois Caïaniens, il rendit tout ſon peuple malheureux. L'état de la Perſe ne fut pas ignoré dans la Grèce; &, comme ces circonſtances parurent favorable dans le deſſein que l'on projettoit, Iskender, qui doit être le même qu'Alexandre, ne chercha qu'une occaſion de guerre, afin de profiter habilement de la conjoncture. Darab voulut en vain s'oppoſer aux Grecs: il fut défait en pluſieurs batailles; &, après avoir obtenu du roi des Indes un ſecours qui lui fut inutile, il mourut aſſaſſiné de la main de quelques-uns de ſes ſujets. Il eut cependant la triſte conſolation, avant d'expirer, de voir Iskender s'attendrir ſur ſon ſort, accepter ſa fille Rouſcheng en mariage, & lui promettre de venger ſa mort ſur les régicides qui en étoient les auteurs. Un inſtant après, il rendit les derniers ſoupirs.

Iskender, ou Eſcander, a été, ſelon les Orientaux, un des plus grands héros de l'antiquité; mais la maniere dont ils ont rapporté ſes hauts faits, tient plutôt du roman que de l'hiſtoire. Loin donc

donc de pouvoir la suivre dans les détails, nous serons obligés de nous entretenir à quelques traits.

Suivant Mirkhond, Iskender étendit ses conquêtes à l'orient, bien au-delà de la Perse, & pénétra fort avant dans les Indes. C'est à ce prince qu'il attribue la fondation de Hérat * & de Samarcande **; la traduction d'un grand nombre d'ouvrages persans & grecs : enfin, selon ce même auteur, après avoir partagé sa vaste monarchie en quatre-vingt-dix gouvernemens, il finit son règne court, mais glorieux, à Babylone, la trente-sixieme année de sa vie. Suivant ces auteurs, Alexandre se rendit maître de l'Asie 331 ans avant Jesus-Christ, & mourut 324 ans avant cette même époque. Quelques autres auteurs en rapportent les traits suivans.

Iskender, étant sur le point de faire abandonner au feu & au fer une place forte, que l'on venoit d'emporter les armes à la main, fut averti par ses officiers, qu'il s'y trouvoit un grand philosophe qui méritoit d'être entendu. Il ordonna qu'on le fît venir ; mais, n'ayant pas trouvé que son air répondît à sa réputation,

* Au S. E. du Khoraſſan.

** Dans la Bukarie, partie de la Tartarie indépendante.

il dit à ceux qui le lui avoient amené : » Quelle figure m'avez-vous amenée-là ? » Le philoſophe, piqué de cette marque de mépris, fit les vers ſuivans, qu'il récita tout haut :

» O prince ! dont l'intelligence & la courtoiſie
» n'égalent pas, à beaucoup près, la ré-
» nommée,
» Pourquoi mon extérieur t'inſpire-t-il du mé-
» pris pour ma perſonne ?
» Ignores-tu que mon corps n'eſt ſimplement que
» l'enveloppe d'une ame inviſible ?
» Et pourquoi juges-tu la lame d'une épée, dont
» tu n'apperçois que le fourreau ? »

Il ajouta enſuite : « On peut dire d'un » homme ſans vertu, que ſon corps eſt » une priſon à laquelle il n'y a point » de ſéjour affreux qu'elle ne préférât ; & » celui qui commet le crime, eſt aſſez » puni par le crime dont il eſt l'auteur. » Après avoir enſuite parlé ſur l'inconſtance des habitans de ce monde, & l'abus que les grands font de leur pouvoir, il finit par dire : « Quiconque ſe fatigue à frap- » per ceux qui n'oſeroient pas le frapper » à leur tour, ſera aiſément battu quand » il rencontrera quelqu'un aſſez hardi pour » lui réſiſter ; & celui qui, ſans pitié, » paſſe au fil de l'épée, ſentira lui-même » un jour combien ce traitement eſt cruel » & douloureux. » Ce diſcours fit une

telle impreſſion ſur l'eſprit d'Iskender, qu'il révoqua l'ordre qu'il avoit donné, & pardonna à tous ceux qu'il avoit condamnés à la mort.

Sa clémence ne parut pas moins dans une autre occaſion où l'on lui préſentoit un chef de rebelles, chargé de fers, & prêt à être conduit au ſupplice. Iskender, touché de compaſſion, lui pardonna. Un de ſes favoris, auſſi ſurpris que tout le reſte de l'aſſemblée, mais plus libre avec le prince, oſa lui dire : « A votre » place, ſeigneur, je n'euſſe pas été ſi clé» ment. — Peut-être aurois-je penſé comme » vous à la vôtre, » lui répondit Iskender, qui ajouta : « La clémence eſt le » plaiſir des ames ſenſibles ; & je n'en ai » jamais tant, qu'en pardonnant à mes en» nemis. »

Voulant un jour éprouver juſqu'à quel point un de ſes officiers portoit l'eſprit de ſubordination & le zèle pour ſon ſervice, il le retira d'une place importante, pour le mettre dans un emploi médiocre. Cet officier s'y comporta auſſi bien que dans l'autre. S'étant un jour préſenté devant le roi, celui-ci lui demanda comment il ſe trouvoit de ſon nouvel office ? « Très-bien, dit l'officier : ce n'eſt » jamais la place qui honore l'homme, » c'eſt l'homme qui doit honorer la pla-

» ce. » Iskender, charmé de ſa réponſe & touché de ſa conduite, le remit dans un poſte ſupérieur à celui qu'il avoit d'abord occupé.

On lui demandoit un jour comment il avoit pu aſſujettir à ſes loix tant de pays ſi différens & ſi oppoſés de mœurs & d'uſages? « En traitant, dit-il, mes » ennemis de maniere à les faire devenir » mes amis; & en ménageant ſi bien » mes amis, qu'ils n'euſſent jamais deſſein » de devenir mes ennemis. »

Un homme de lettres, fort ſpirituel mais fort pauvre, lui préſentoit un jour un mémoire très-bien fait. Iskender, frappé de la beauté de l'écrit & de l'extérieur négligé de ſon auteur, lui dit qu'il étoit étonné qu'en écrivant ſi bien, il s'habillât ſi mal. « La nature, dit le ſup- » pliant, m'a donné quelques talens; il » ne tient qu'à vous, ſeigneur, de m'ac- » corder le reſte. »

Ce prince étoit ſujet à la colère; &, lorſqu'il étoit de ſang-froid, il en convenoit avec ſes amis, & les prévenoit de ne point alors l'approcher de trop près; « car ſi la mer n'eſt pas trop ſûre, » lors même qu'elle eſt calme, c'eſt en- » core bien pis, lorſqu'elle eſt agitée. » C'eſt d'après cette penſée qu'un poëte ancien dit: « Il faut ſe garder de la mer

» lorſqu'elle eſt en courroux, quoiqu'on y » pêche des perles lorſqu'elle eſt paiſi- » ble. »

Iskender ſe plaignit un jour à l'un de ſes courtiſans, de ce qu'il ne faiſoit que l'applaudir; « car, enfin, ajoutoit-il, je ſuis » homme ſujet à l'erreur, & vous ne m'a- » vez jamais laiſſé voir une ſeule fois que » je me ſois trompé : ſi vous ne le voyez » pas, c'eſt ignorance; ſi vous diſſimulez, » c'eſt trahiſon. »

On lui demandoit un jour pourquoi il paroiſſoit montrer plus d'affection pour ſon maître que pour ſon pere? « Ce der- » nier, répondit-il, m'a fait deſcendre du » ciel en terre, & l'autre m'a élevé de la » terre vers le ciel. »

On rapporte encore une infinité d'autres traits; nous finirons par ce dernier. Iskender, ſentant ſa fin prochaine, écrivit à ſa mere le diſtique ſuivant :

» Votre fils, après avoir compté quelques » inſtans de la vie, va bientôt être livré à la » mort :
» Si ſon règne a eu le brillant de l'éclair, il » en a auſſi la rapidité; mais il laiſſe après lui » une grande matiere aux hiſtoriens. »

Quelques princes de la famille royale remonterent dans la ſuite ſur le trône.

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

CES princes ſont appellés, par quelques auteurs, *Moulouk-At-Taouaïf*, ou *Rois des Nations*; & par d'autres, diviſés en deux branches : 1° celles des Aſchkaniens, du nom d'Aſchek, leur fondateur, en comprenant douze rois ; 2° celle des Aſchganiens, qui n'en a que huit. On les fait régner en tout trois cents quinze ans. Ce ſont les Parthes des Grecs & des Romains. Mais leur hiſtoire eſt peu connue ; & l'on n'y rencontre pas un trait propre à tenir place dans cet ouvrage : c'eſt pourquoi nous allons paſſer à la quatrieme dynaſtie des rois de Perſe.

ROIS DE PERSE.

QUATRIEME DYNASTIE,

DITE

DES SASSANIENS ou SASSANIDES.

[An. de J. C. 220, ou 229.]

LA Perſe languiſſoit ſous les princes Aſchganiens, qui ſuivoient les loix & la religion des Macédoniens; & c'eſt ſans doute par cette raiſon que les auteurs Orientaux ont négligé leur hiſtoire. Sous l'un des princes de cette dynaſtie, Saſſan, fils de Behman, ſe voyant exclu de la couronne, forma le deſſein de voyager. Il prit une femme en pays étranger, & en eut des enfans. L'un d'eux, n'ignorant pas qu'il tenoit à une famille illuſtre de la Perſe, voulut voir le pays de ſes aïeux. Il y vint, & entra au ſervice d'un gouverneur de province, appellé Babec. Ses talens le firent regarder avec tant de diſtinction par ſon maître, qu'il lui donna ſa propre fille en mariage. Ce fut de cette union que naquit le fondateur de la nou-

velle monarchie des Perſes ; Ardſchir, que l'on ſurnomme Babégan, à cauſe de ſon aïeul Babec. Elevé à la cour, le jeune Ardſchir y reçut une éducation digne de ſa naiſſance. Ses ſuccès dans les différents exercices auxquels on l'appliquoit, allerent même juſqu'au roi, qui voulut le voir & juger par lui-même du bien qu'on lui en diſoit. Il en fut très-content, & ordonna qu'il fût placé avec les princes ſes fils. Cependant, comme le roi s'apperçut que le jeune homme l'emportoit ſur eux, à beaucoup d'égards, ſoit qu'il craignît que ſes fils n'en devinſſent jaloux, ſoit qu'il le fût devenu pour eux, il prit le parti de l'envoyer commander des troupes au loin.

Ardſchir fit honneur au choix du roi dans cette place ; mais, ayant appris que ſon aïeul Babec étoit mort, il revint à la cour ſolliciter ſon gouvernement : ce fut en vain ; le roi en avoit déja diſpoſé pour un de ſes fils. Ce contre-tems, joint à un ſonge qu'eut alors le roi, par lequel il croyoit voir un étranger lui enlever la couronne, fit croire à Ardſchir que cette prédiction pourroit être priſe à ſon avantage, & que c'étoit l'inſtant de travailler à l'accomplir. Il ſe ſauva donc en hâte, pour commencer ſa révolte. On fit courir après lui ; mais on ne put l'attra-

per : il étoit déja dans la ville d'Eſthékar, où les amis de Babec lui formerent un parti conſidérable.

Le fils aîné du roi commandoit dans la province de Fars : il leva des troupes, & s'avança pour arrêter ces mouvemens, dont il prévoyoit les ſuites. Ce plan de conduite étoit prudent; mais il fut démenti par l'événement : ſon armée fut défaite, & lui-même y périt les armes à la main. Le pere affligé ſenſiblement de la mort de ſon fils, & effrayé des ſuites de cette entrepriſe, accourut bientôt avec une armée conſidérable : celle d'Ardſchir l'emportoit encore pour le nombre, & pour l'attachement à ſon chef. Le mécontentement contre le gouvernement actuel, & le penchant qu'avoit la nation pour les anciens rois, (car c'étoit un bruit général qu'Ardſchir deſcendoit de la famille Caianéite,) contribuerent également à ſa perte : il eut le ſort de ſon fils. Après cette victoire, Ardſchir ne trouva point d'obſtacle à s'emparer de la couronne. Il prit le titre de Schahin-Schah, c'eſt-à-dire Roi des Rois. Ses conquêtes lui ſoumirent bientôt différentes parties de l'Aſie.

Cette uſurpation, qui l'a rendu le fondateur de la dynaſtie des Saſſaniens, n'a point empêché les hiſtoriens de l'en regarder comme un des princes les plus ac-

complis, & que l'on devoit citer comme un modèle pour ſes ſucceſſeurs. Ils font le plus grand éloge de ſes vertus civiles & militaires; le peignent comme entiérement occupé du bonheur de ſon peuple, & de la gloire de ſon empire. L'un des plus beaux traits de ſa vie, & qui ſur-tout le diſtingue de la foule des ſouverains, c'eſt le courage avec lequel il exigea que chaque jour on lui demandât compte de ce qu'il avoit fait la veille, & que l'on ne marquât dans le journal de ſa vie que les actions qui paroîtroient inſpirées par quelques vertus. Il compoſa même un ouvrage dans lequel il donnoit des régles de conduite pour les princes envers les peuples, & pour les peuples envers les princes. On cite de lui quantité de belles maximes: en voici quelques-unes.

» Lorſqu'un roi s'applique à rendre la » juſtice, le peuple s'empreſſe à montrer » de l'obéiſſance. Le prince que les gens » de bien craignent, & dont les méchans » eſperent, eſt ſans doute le moins fait » pour ſon rang. L'autorité royale ne ſe » maintient que par des troupes; les » troupes, que par de l'argent; l'argent » ne vient que par la culture & le com- » merce: or, l'un & l'autre ne ſont en » bon état qu'autant que le prince fait » régner une bonne adminiſtration; &

» beaucoup de juſtice. Corrigez avec ſa-
» geſſe, & n'employez pas l'épée quand la
» canne ſuffit. »

C'étoit conformément à ces maximes ſages, que ce prince avoit partagé tout ſon peuple en différentes claſſes, relativement à leurs différentes profeſſions; & que chaque claſſe avoit ſes inſtructions & ſes maîtres particuliers.

Le bonheur du règne d'Ardſchir fut troublé par la douleur qu'il éprouva en apprenant que la reine ſon épouſe, fille du roi précédent, cherchoit les moyens d'attenter à ſes jours. Il l'éloigna auſſi-tôt du palais, & la remit entre les mains d'un miniſtre, pour lui faire ſon procès. Au lieu de lui donner la mort qu'elle méritoit, comme elle étoit enceinte, ce miniſtre la fit mettre en lieu de ſûreté: elle y accoucha d'un fils qu'elle éleva ſecrettement, & qui ne parut à la cour que quand il fut déja formé dans les exercices favoris des Perſes, la courſe du cheval, & l'art de lancer la flèche & le javelot. On le nomma Schabour. Ardſchir mourut après un règne de quatorze ans.

[An. de J. C. 241.]

SCHABOUR, ou SCHAPOUR, que les Grecs appellent Sapor, étoit fort jeune

quand il parvint au trône. Les grands de la cour lui donnerent pour tuteur ſon oncle maternel, qui remplit cette place avec toute la tendreſſe d'un bon parent, & les lumieres d'un grand miniſtre. La nobleſſe même le prioit de monter ſur le trône ; mais il s'y refuſa conſtamment. De ſon côté, le jeune prince montroit pour ſon oncle l'affection le plus vive & la déférence la plus marquée : ſa conduite à cet égard ne ſe démentit jamais dans la ſuite.

Entré dans ſa majorité, Schabour parcourut toutes les provinces de ſon empire, pour être mieux à portée de juger de leur ſituation, de leurs manufactures, de leur population, & de leur commerce. Il fit bâtir pluſieurs villes dans des ſituations commodes & avantageuſes aux provinces où il les fonda. Les hiſtoriens parlent ſurtout de celle du Khoraſſan. En arrivant dans cette province, il apperçut les ruines d'un vieux château, entourées, &, pour ainſi dire, couvertes de roſes ; il y fit bâtir une ville qui prit le nom de la *Roſe de Schabour*, ou de Nichabour, en perſan. Les hiſtoriens parlent auſſi de ſes guerres, mais ſans entrer dans aucun détail ; & ils ſe taiſent abſolument ſur le traitement qu'il fit à Valérien, empereur Romain, devenu ſon priſonnier : enſorte que l'on eſt en droit

de douter ſi le rapport des Grecs & des Romains, qui prétendent que ce roi de Perſe le fit écorcher, eſt très-fidèle à cet égard, non plus qu'à l'égard des vices dont ils le noirciſſent.

D'ailleurs, ce qui eſt aſſez étonnant, les hiſtoriens Orientaux n'entrent pas dans un grand détail à l'égard des vertus de ce prince, dont le règne cependant fut très-glorieux. Mirkhond eſt le ſeul qui nous apprend quelques circonſtances par rapport à ſa mort. Selon cet écrivain, quelques courtiſans, craignant d'être recherchés à l'occaſion de pluſieurs injuſtices qu'ils avoient commiſes, profiterent d'une nuit orageuſe pour entrer dans la tente du roi : ils l'aſſaſſinerent avec tous ceux qu'ils y trouverent, après quoi ils y mirent le feu. Pour éloigner le ſoupçon que pouvoit faire naître une mort ſi ſubite, eux & leurs partiſans répandirent le bruit que Schabour étoit mort d'un coup de tonnerre. Il avoit régné trente-un ans. Ce fut ſous ce prince que commença à paroître l'hérétique Manès, dont nous parlerons à l'article de religion : il fut alors obligé de ſe cacher ; mais il reparut avec avantage ſous le règne ſuivant, & même on lui fit bâtir une fortereſſe, pour le mettre en ſûreté contre les entrepriſes de ſes ennemis.

[271.]

HORMOUZ, avec une taille avantageuſe, une ſanté robuſte, & tous les avantages d'une bonne conſtitution, ne s'occupa cependant que très-peu des exercices du corps. Son goût dominant fut l'étude & l'application à la politique. On dit qu'il poſſédoit fort bien les mathématiques connues alors, & qu'il rendit les peuples heureux par la ſageſſe & la tranquillité de ſon gouvernement.

On rapporte que le gouverneur d'une province ſituée vers les Indes, lui envoya dire un jour qu'il avoit une occaſion d'acheter une grande quantité de diamans, pour un prix peu conſidérable. Le roi répondit qu'il n'en avoit pas beſoin. Le gouverneur inſiſta, en lui faiſant enviſager qu'il y avoit cent pour cent à gagner. » Cent ou mille, que m'importe ? répon» dit Hormouz. Si je deviens marchand, » qui ſera roi ? ou que deviendront les » commerçans, ſi j'emploie mes richeſſes » à leur enlever leur bénéfice ? » Il fut peu de tems ſur le trône. Les hiſtoriens lui reprochent d'avoir embraſſé les erreurs de Manès. On cite de lui cette maxime fort ſage. « Les rois ſont comme le feu, qui » ſert à ceux qui s'en tiennent à une diſ-

» tance convenable, mais qui consume » ceux qui s'en approchent de trop près.»

Ce prince demandoit un jour à son médecin, combien à-peu-près il falloit d'alimens, par jour, pour le soutien d'un homme formé? Le médecin lui répondit que cela alloit environ à une livre. » Comment » une si petite quantité pourroit-elle suf- » fire à un aussi grand corps que le mien? — » Cette quantité suffit, si vous voulez seu- » lement que votre nourriture vous porte; » si vous en prenez davantage, ce sera vous » qui la porterez. »

[273.]

BEHRAM, son fils, ne resta pas non plus long-tems sur le trône. On ne sçait guères de lui que le traitement qu'il fit éprouver à Manès, & qui tient un peu de la cruauté que l'on a quelquefois exercée depuis, dans des cas à-peu-près semblables, chez des peuples qui se croient fort humains. Il le manda à la cour, sous prétexte de le faire disputer avec des Mages; &, quand il fut arrivé, il le fit prendre & écorcher vif. Sa peau, remplie de paille, fut exposée aux yeux de tous ceux de sa secte, qui n'en devint que plus zélée à conserver & à répandre les dogmes de leur chef; & cela n'est pas surprenant: ils n'avoient

eu d'abord en lui qu'un prédicateur, ils pouvoient enſuite ſe faire honneur d'un martyr.

On cite cependant de ce prince une maxime fort ſage. « On ne ſçauroit défi-» nir la vertu que l'on entend par l'*hu-*» *manité*, parce que toutes les autres y » ſont compriſes. »

[276.]

BEHRAM II, qui, ſelon quelques auteurs, n'étoit que le fils adoptif du roi précédent, indiſpoſa d'abord tous les eſprits par ſa dureté, ſa hauteur & ſa cruauté. On lui donne le ſurnom de Khalis ou d'Injuſte *. La nobleſſe Perſane, peu accoutumée à ſe voir gouvernée par des tyrans, n'étoit pas diſpoſée à le reſpecter: elle étoit prête à ſe livrer à une révolte ouverte, quand elle en fut détournée par le conſeil des Mages, qui vouloient eſſayer de changer l'eſprit du jeune roi. Comme ſes travers avoient commencé moins par un penchant aux vices, que par un goût mal entendu pour l'excès des vertus, il ſe prêta à leurs inſtructions, & devint un des meilleurs monarques de la Perſe. Il régna dix-ſept ans.

* Du mot khilaf, *contrariété*.

[293.]

BEHRAM III, avoit assez bien gouverné la province de Ségestan pendant le vie de son pere; mais, comme après la mort de ce dernier, lorsqu'il fut monté sur le trône, il ne fit rien de remarquable, les historiens ont passé légérement sur son règne, qui fut cependant de treize ans.

[294.]

NARSI, son fils, fut tendrement aimé de ses sujets, dont le bonheur devint le grand objet de ses soins. Attaqué par les Romains, il mit des troupes en campagne, ce qui ne l'empêcha pas de perdre de belles provinces: il en mourut de douleur, après un règne de neuf ans.

[302.]

HORMUZ II, son fils, se rendit recommandable par son amour pour la justice, & les opérations de son règne, qui eurent pour objet le bonheur de ses peuples: telle est, entr'autres, l'institution d'une chambre souveraine, devant laquelle le dernier de ses sujets pouvoit porter ses plaintes contre les plus grands seigneurs de l'état; &, de peur que la crainte ou l'espérance n'influassent pour beaucoup dans les jugemens de ce tribunal, il y assistoit souvent en

perſonne, & ſe faiſoit rendre compte des affaires qu'il n'avoit pas pu ſuivre par lui-même. Il porta auſſi ſes vues ſur le commerce. On bâtit par ſes ordres dans le Kerman une ville qui, de ſon nom, fut appellé Hormuz. Elle étoit ſituée ſur le bord de la mer, ayant, du côté de la terre, de belles & fertiles plaines; mais, dans la ſuite, ſes habitans, pour ſe mettre à l'abri des incurſions de leurs voiſins jaloux, ſe tranſporterent vis-à-vis de ce lieu, dans une iſle du golphe Perſique à laquelle ils donnerent le nom de la ville qu'ils abandonnerent. Après avoir bâti pluſieurs villes dans le Kouſiſtan, & régné neuf ans, Hormuz mourut chéri & regretté de toute la Perſe.

[310.]

SCHABOUR II eſt ſurnommé par quelques auteurs Zoul-Aktaf, (aux épaules,) & par quelques autres, Zoul-Aknaf (aux ailes.) Selon les premiers, il mérita cette épithète, pour avoir fait rompre l'épaule droite à tous les Arabes qu'il trouva en état de porter les armes, après une grande victoire dans l'Yémen; ſelon les autres, on l'appella l'ailé, pour avoir, après cette victoire, pris les Arabes ſous ſa protection, & les avoir mis en quelque ſorte à l'ombre de ſes ailes. Quoi qu'il en ſoit, il

eſt certain qu'il fut un grand prince & un grand guerrier.

L'envie de connoître par lui-même les forces de l'empereur des Grecs, lui fit prendre la réſolution d'aller viſiter différents ports de cet empire, & particuliérement la ville de Conſtantinople. Son arrivée ne put être tenue ſi ſecrette que l'empereur n'en fut informé : on ſe ſaiſit de la perſonne du prince Perſan, & on l'enferma. Pendant ſa détention, les Grecs ſe jeterent ſur ſes états, dont ils enleverent une partie conſidérable. Cependant Schabour ayant trouvé le moyen de gagner les bonnes graces d'une femme de la cour, elle lui procura la liberté, & s'enfuit avec lui. Il arriva heureuſement juſqu'en Médie, dans un lieu où étoit un hermitage, & que l'on appelle encore aujourd'hui Schabouran, en mémoire du ſéjour qu'il y fit. Ce fut dans cet oratoire, que, de concert avec l'hermite, il prit ſi bien ſes meſures, qu'il fut en état de ſurprendre les troupes Grecques, de les tailles en piéces, & de recouvrer toutes les provinces qu'il avoit perdues.

En mémoire de l'heureux ſuccès de ſa fuite, Schabour fit bâtir une ville dans le lieu qui lui avoit ſervi de retraite. Il fut interrompu dans ce projet par les courſes des Dilémites, qui habitoient ſur les bords

de la mer Caſpienne, & s'obligea même de leur payer tribut, pour ſuſpendre leurs courſes. Il étoit alors en guerre contre les Arabes; mais, lorſqu'il eut fini avec les derniers, il tomba ſur les terres des Dilémites, & rangea leur pays au nombre des provinces ſujettes de ſon empire.

La ville dont nous venons de parler, eſt la ville de Cazuin, que nous appellons Casbin, dans la province de Dgébal ou l'Yrak-Agémi. On lui donne quelquefois le ſurnom de Dgémalabad, ou la belle ville.

Ce fut Schabour qui défit l'empereur Julien, l'an 373 de J. C. Il mourut après un règne de ſoixante-douze ans.

[380.]

ARDSCHIR III, qui ſuccéda à Schabour, n'étoit pas ſon fils, mais ſeulement ſon parent; quelques-uns diſent ſon frere, d'autres ſon couſin; il n'importe. Les Perſans, ne craignant rien tant que de voir les rênes de l'état entre les mains d'un enfant, redoutant auſſi les troubles qui n'accompagnent que trop ſouvent une minorité, préfererent tellement Ardſchir d'accepter la couronne, qu'il y conſentit. Il méritoit d'ailleurs cet honneur par mille qualités perſonnelles. On ne ſçait rien de ſon règne; ſeulement les hiſtoriens nous

ſont remarquer, qu'en le plaçant ſur le trône, les Perſans ne lui donnerent pas le droit d'en diſpoſer à ſon gré; mais qu'ils y placerent enſuite Schabour III, fils du roi précédent. Ce règne fut de douze ans.

[385.]

SCHABOUR III, fils de Schabour II, gouverna la Perſe pendant cinq ans & quelques mois. La tranquillité de ſon règne n'a rien laiſſé à dire à des hiſtoriens qui ne s'étendent volontiers que ſur les actions d'éclat. Ils nous apprenent ſeulement qu'il régnoit du tems de Théodore; que ces deux princes vécurent en bonne intelligence, & qu'ils s'envoyoient réciproquement des ambaſſadeurs.

[388.]

BEHRAM IV, en ſuccédant à ſon pere, marcha fidèlement ſur ſes traces. On ne ſçait rien de l'hiſtoire de ſon règne. Il eut le malheur de périr d'un coup de flèche, dans une aſſemblée des principaux de la nation qui s'étoit convoquée ſans ſes ordres, & qu'il alloit réprimer par ſa préſence.

[400.]

JEZDEGERD, pendant la vie de ſon pere, avoit ſemblé porter en lui le germe

de toutes les vertus. Sa conduite ſur le trône démentit de ſi belles eſpérances. Avare & cruel, il ne reſpectoit ni les biens ni la vie de ſes ſujets. Peut-être auſſi les écrivains ont-ils un peu chargé ſon portrait, parce que, dans pluſieurs occaſions, il favoriſa les Chrétiens. Ils joignent preſque toujours à ſon nom l'épithète d'El-Eſſim, le méchant. Il fit la guerre avec ſuccès contre les empereurs de Conſtantinople, qui refuſoient de lui donner le tribut qu'ils s'étoient obligés de payer à la Perſe chaque année. Ce prince, ayant perdu pluſieurs enfans en bas âge, s'informa de tous les voyageurs des lieux de ſon empire, où l'air étoit le plus pur, & y envoya un jeune fils qui venoit de lui naître. Il mourut quelque tems après, d'un coup de pied de cheval, qu'il avoit reçu dans la poitrine.

Les grands de la Perſe n'avoient pas aſſez aimé le pere, pour déférer la couronne au fils, qui d'ailleurs étoit encore jeune. Ils mirent donc ſur le trône un ſeigneur, appellé Khoſrou, recommandable par toutes les qualités qui font aimer les ſouverains. Cependant il n'eſt pas compté au rang des rois de Perſe, parce que Behram, fils de Jezdegerd-El-Eſſim, quitta bientôt le prince Arabe qui prenoit ſoin de ſon éducation, &, fortifié

d'une troupe considérable, soutenu par les amis qu'il avoit dans le pays, il entra en Perse & demanda qu'on lui remît les rênes de l'état. Au lieu de se rendre à sa proposition, on marcha en armes contre lui. Cependant les plus sages tâcherent de terminer les choses par une heureuse négociation : rien n'étoit moins aisé : chacun des deux partis vouloit absolument l'emporter par la force. Behram, qui connoissoit le caractere des Persans & sa propre valeur, imagina un expédient fait pour leur en imposer. Ce fut de mettre la couronne entre des lions affamés, en convenant qu'elle resteroit à celui des deux contendans qui l'iroit prendre entre ces deux animaux. Tous les sentimens se réunirent à cet avis. Khosrou l'accepta comme les autres ; mais, refusant d'en venir aux prises avec les lions, il dit à Behram qu'étant actuellement possesseur de la couronne, ce n'étoit pas à lui de l'aller chercher. Charmé de ce refus, Behram entra dans l'endroit où étoient les deux lions, se jetta sur eux avec furie, les tua, enleva la couronne, & la mit sur sa tête. Tous les grands accoururent alors lui rendre leurs hommages, & Khosrou ne fut pas un des derniers à lui montrer des sentimens de respect & d'obéissance.

[421.]

BEHRAM V, monté ſur le trône par ſa bravoure, s'y fit aimer par ſa juſtice : on lui donna le ſurnom de Ghiour ou plutôt Dgiour, âne ſauvage, ſoit parce que, dans ſa jeuneſſe parmi les Arabes, il s'étoit ſouvent exercé à la chaſſe de ces animaux, ſoit à cauſe de ſa force & de la célérité de ſes expéditions. L'éducation de Behram avoit été plus propre à en faire un brave ſoldat qu'un grand politique. Auſſi, n'ayant pas les lumieres qui conviennent pour bien conduire un grand état, lorſqu'il s'en vit maître, n'écoutant que ſon cœur, en faveur d'une nation qui lui étoit chere, & qu'il vouloit rendre heureuſe, il crut que le moyen le plus court étoit d'épargner les travaux & d'augmenter les amuſemens. Il introduiſit donc l'uſage de ne travailler que depuis le lever du ſoleil juſqu'à midi ; &, pour donner plus de charmes aux divertiſſemens de l'après-dînée, il fit venir des Indes juſqu'à dix mille muſiciens. Ce ne fut pendant quelques années que plaiſirs & jeux.

Le roi du Turqueſtan, informé de ce qui ſe paſſoit en Perſe, ne doutant pas de l'effet que devoit naturellement produire tant de relâchement, entra un jour, à main armée, dans le pays, & mit tout à feu & à

ſang. Tout cédoit ; tout ployoit : rien ne pouvoit lui réſiſter. Le roi, quoique très-brave, n'ayant pas actuellement aſſez de troupes en état de faire face à l'ennemi, fut obligé de s'enfuir avec un corps de mille chevaux. Toute la Perſe alors crut qu'il avoit abſolument abandonné le pays, & le roi du Turqueſtan n'en douta pas lui-même, lorſqu'il ſçut que Behram marchoit du côté de l'empire Grec, & que déja il étoit dans l'Arménie, s'abandonnant au plaiſir d'une poſſeſſion tranquille ; & ſes ſoldats, à l'avidité d'un pillage ſans obſtacle, ſe diſperſerent & ſe conduiſirent comme s'ils euſſent été au ſein de leurs états. Le roi Perſan, qui en étoit informé, côtoya les bords de la mer Caſpienne, revint prendre les Turcs par les derrieres, & tomba tout à coup ſur leur camp à moitié vuide & mal gardé, maſſacra tout ce qu'il rencontra ſous ſa main, & coupa lui-même la tête à leur roi. Cette nouvelle révolution fut auſſi ſubite que la premiere. Preſque tous les ennemis furent égorgés, & la Perſe recouvra avec ſon ſouverain légitime, ſa premiere tranquillité. Mais la vie paiſible que procuroit à Behram la paix rétablie dans ſes états, ne convenoit guères à ſon génie actif & ardent. C'eſt ce qui fit qu'oubliant encore une fois les devoirs d'un grand monarque,

il laiſſa le gouvernement entre les mains de ſon frere Narſi, pendant qu'il alla voyager dans les Indes.

Il étoit à la cour d'un des princes de ces belles contrées, lorſqu'un éléphant, échappé du lieu où l'on exerçoit ces animaux pour la guerre, courant çà & là, effrayoit les villes & déſoloit les campagnes. Pluſieurs de ceux qui avoient eſſayé de le tuer, étoient eux-mêmes péris dans cette expédition. Cet exploit parut à Behram digne de ſa force & de ſon courage. Il marcha contre l'animal, lui lança une flèche entre les deux yeux, le ſaiſit enſuite par la trompe, le terraſſa, lui coupa la tête. Le roi, auſſi ſurpris que charmé, ne crut pas trop payer ce ſervice en lui offrant ſa fille en mariage, & pluſieurs places pour conſtituer ſa dot. Quelques guerres qui ſurvinrent, dans leſquelles Behram eut de nouvelles occaſions de montrer ſa valeur, le rendirent de plus en plus cher à la nation Indienne. Mais la confiance du roi & l'amour du peuple donnerent de l'ombrage à pluſieurs des grands contre lui : leur jalouſie auroit pu même avoir des ſuites funeſtes, s'il n'en eût prévenu l'effet en ſe retirant. Il partit donc avec ſa femme, regretté du prince & de la plus grande partie de la nation, & comblé de préſens. Il rendit généreuſement les places qu'il avoit re-

ques, & qu'il ne voulut pas démembrer de l'état qu'il abandonnoit.

L'âge, les travaux & l'expérience avoient modéré cette fureur de courir & de combattre. Epris d'une gloire plus ſolide, parce qu'elle eſt le fruit de vertus plus réelles, Behram reprit en main le rênes de l'état, & ne s'occupa que du bonheur de ſes peuples pendant le reſte de ſon règne, qui fut en tout de vingt-trois ans. Il fit la guerre avec ſuccès contre les Grecs & les Arabes; enfin il périt miſérablement, ſoit à la chaſſe, comme le diſent quelques auteurs, ſoit dans une marche de campagne: on ne put retrouver ſon corps; & l'on conjectura qu'il s'étoit enfoncé dans un marais.

[441.]

JEZDEGERD II hérita de la couronne de ſon pere & de l'amour des peuples: il mérita l'une & l'autre par une conduite ſage, & par la plus grande attention à rendre la juſtice. Les Grands jouiſſoient de très-beaux priviléges; mais il les empêcha de devenir les tyrans de leurs vaſſaux. Les ſoldats étoient bien payés; mais il réprima juſqu'à la moindre licence. Il entendoit bien la guerre, avoit ſervi ſous ſon pere; mais il l'évita & craignit de faire verſer le ſang de ſes ſujets. Il en donna

une belle preuve dans la conduite qu'il tint à l'égard de l'empereur Grec, qui refuſoit de lui payer le tribut exigé & obtenu par ſes ancêtres. Après avoir levé une armée le plus ſecrettement qu'il lui fût poſſible, il ſe porta promptement vers les terres de l'empire. Les garniſons Grecques, trop foibles pour lui réſiſter, ſe retirerent à ſon approche : il profita de leur fuite pour entrer dans le pays : en même tems il contint ſes troupes comme ſi elles euſſent été en marche chez un peuple ami. Cette conduite lui gagna tous les eſprits ; & comme les milices Grecques ne s'étoient pas elles-mêmes conduites avec autant de ménagement, pluſieurs provinces ſe donnerent volontairement au roi Perſan. Il avoit d'ailleurs de grandes forces pour ſe maintenir dans ſes nouvelles poſſeſſions ; enſorte que l'empereur n'eut d'autre parti à prendre que de lui offrir promptement le tribut qu'il avoit d'abord refuſé.

Ce prince eut deux fils ; mais, ayant donné la préférence au plus jeune ſur l'aîné, cette conduite cauſa de grands troubles après ſa mort, qui arriva au bout d'un règne de dix-huit ans.

[458.]

HORMUZ III, le plus jeune des fils de Behram, monta ſur le trône ſuivant

l'intention de ſon pere : Firouz, ſon frere aîné, avoit le gouvernement d'une très-grande province ; mais il en ſortit bientôt avec un grand nombre de troupes que lui procura un roi barbare de ſes voiſins ; ayant défait ſon frere, il le fit enfermer dans un cachot, & ſe fit reconnoître roi : cette révolution fut l'affaire d'une année.

[482.]

FIROUZ, dont le nom en perſan ſignifie victorieux, étant monté ſur le trône, fit inhumainement couper la tête à ſon frere. Une famine, qui ſurvint & qui dura ſept ans, fut regardée par bien des gens comme un juſte châtiment du Ciel. Firouz lui-même, ſoit remord, ſoit politique, en parut touché, & ſe conduiſit mieux qu'il n'avoit fait d'abord. Mais, dès que l'abondance fut revenue, il ne fut ni moins ſuperbe, ni moins dur envers ſon peuple. Il ſongea même à porter la guerre chez les Haïathélites, dont le roi lui avoit aidé à monter ſur le trône. Il vouloit recouvrer les provinces qu'il avoit données pour payer ce ſervice ; & il auroit infailliblement réuſſi, ſans le moyen qu'employa un des principaux officiers ennemis. Cet homme avoit perdu par accident une de ſes mains : s'étant avancé du côté des Perſans, il ſe préſenta à leur roi, dé-

plorant la cruauté de ſon ſort, & aſſurant Firouz qu'il n'étoit dans l'état où on le voyoit que pour avoir voulu diſſuader ſa nation de réſiſter aux Perſans. Firouz le crut, & le ſuivit avec toute ſon armée par des forêts & des déſerts qui devoient, ſuivant l'officier, les mener droit à l'ennemi ; mais qui, dans la réalité, ne ſervirent qu'à les éloigner de la bonne route, & à leur faire conſommer leurs vivres inutilement. Ils furent obligés de mettre bas les armes, ſans pouvoir combattre. Firouz revint en Perſe, honteux d'un ſi mauvais ſuccès, & très-réſolu de s'en venger dès qu'il le pourroit.

En effet, dès qu'il ſe vit en force, il tourna de nouveau ſes armes contre le même peuple. Le roi des Haïathélites ſe poſta dans une grande plaine, ayant eu le ſoin de faire creuſer un foſſé très-large & aſſez profond, entre lui & l'ennemi. A l'aproche des Perſans, il feignit de prendre la fuite : ceux-ci le pourſuivirent avec chaleur. Mais la rencontre du foſſé leur devint funeſte : la plûpart y périrent par la chûte de leurs chevaux, & le tumulte qu'excita ce terrible accident : le roi lui-même reſta ſur la place. Cependant, malgré ce déſaſtre, les Perſans obtinrent la paix à des conditions honorables.

[485.]

COBAD. Par le récit que les hiſtoriens nous font des qualités de l'eſprit & du corps de Cobad, on voit qu'il eût été un prince accompli, ſi l'on pouvoit l'être ſans les vertus les plus précieuſes au bien de l'humanité. Il ne falloit pas moins que ſes qualités éclatantes pour ſe maintenir long-tems ſur le trône, quoiqu'il eût fait aſſaſſiner Saouk, qui avoit eu la principale autorité ſous les règnes précédens, & qu'il eût établi une communauté dans l'uſage des biens & des femmes, & même permis au frere d'épouſer ſa ſœur; ce dernier trait, qui eſt cité par les écrivains perſans, comme contraire à leurs mœurs, peut nous ſervir en paſſant à prouver que les auteurs Grecs ſe ſont trompés, quand ils ont dit, d'après quelques faits, que c'étoit un uſage conſtant chez les Perſes, & qu'il étoit autoriſé par les loix des Mages.

Ce fut même à l'occaſion de ce mariage, que les ſeigneurs prirent la réſolution d'enfermer Cobad, & de mettre ſur le trône Giamaſp, perſonnage d'un mérite éminent, avec le titre de régent du royaume. La reine étoit la ſeule perſonne qui pût approcher du prince détrôné, encore ne le voyoit-elle pas. L'officier, commis à la garde des priſons, ſéduit par

les charmes de cette princeſſe, crut en obtenir quelques faveurs par des complaiſances marquées : il lui permit de voir le roi ſon époux auſſi ſouvent qu'elle le voudroit. Le premier uſage qu'elle fit de cette liberté, fut de changer ſes habits contre les ſiens, & de lui donner ainſi les moyens de s'échapper. Faignant, en paſſant pour Cobad, d'être malade dans la priſon, elle ſe mit au lit, afin de n'être pas reconnue. Le prince eut le tems de gagner les terres d'un roi voiſin, d'où il entretint une correſpondance avec un ſeigneur qui lui étoit reſté fidèle. Revenu dans ſes états, avec un corps de troupes aſſez fort pour le ſoutenir en cas de réſiſtance, il n'en éprouva aucune, & reçut toutes les marques poſſibles d'honneur & de reſpect de la part de Giamaſp. Sa conduite nouvelle effaça les égaremens du paſſé : il mourut fort regretté de ſes ſujets. Les hiſtoriens lui reprochent fortement de s'être laiſſé corrompre par les erreurs qu'enſeignoit un certain Mazdek, dont il ſera parlé à l'article des différentes ſectes de l'Orient. Ils ne nous inſtruiſent pas du ſort de la reine, trouvée dans la priſon : il eſt agréable de penſer qu'elle n'éprouva aucun mauvais traitement de la part de l'officier, qui lui vouloit tant de bien.

[531.]

KHOSROU, ſurnommé Nouſchirvan, ou le prince accompli, fut le plus grand roi qui, de l'aveu de tous les Orientaux, ait jamais régné dans l'Orient. Il réuniſſoit l'habileté & le courage des plus grands hommes de guerre, aux talens des politiques les plus éclairés, à la ſageſſe des philoſophes les plus renommés. Son premier acte d'autorité fut la mort de Mazdek, non pas qu'il crût qu'il devoit s'en défaire à cauſe de ſes ſentimens erronés en matiere de religion; il étoit trop ſage pour croire que l'on perſuade avec le fer & le feu; mais parce qu'il avoit troublé la tranquillité du royaume, en s'élevant contre les loix, & pillant les biens ſous prétexte d'introduire l'égalité; & la preuve qu'il ne vouloit pas perſécuter à cauſe du dogme, c'eſt qu'après la mort du chef, il ne fit rechercher aucun des ſectaires, ſe contentant de les avoir intimidés par cette acte de juſtice: &, ſi la nature de cet ouvrage permettoit d'entrer dans le détail des guerres de Nouſchirvan, le lecteur ſeroit frappé de l'étendue de ſes conquêtes, & de l'heureux ſuccès de ſes armes. On le verroit battre les Grecs à l'Occident, emmener les habitans d'Antioche, pour les établir dans l'Yrak

à Mahouza ; repouſſer les Haïathélites, qui s'étoient emparés de quelques provinces, ſous le règne précédent ; réprimer les Turcs de la Tranſoxiane, qui avoient pris occaſion des guerres précédentes pour entrer en Perſe ; porter ſes armes & donner des loix dans les Indes, où il défit de petits tyrans, & remit ſur leurs trônes les ſouverains légitimes ; enfin, aſſervir les Arabes, & ſoumettre juſqu'à l'Yémen. Enſorte que l'empire des Perſans n'avoit jamais été ſi étendu, & ne le fut jamais autant depuis.

Tant de bonheur fut troublé d'une maniere bien affligeante ; pere tendre & monarque bienfaiſant, il ſe trouva réduit à ſe défendre par les armes contre ſon propre fils, & à faire égorger ſes ſujets entr'eux, parce qu'un grand nombre avoit ſuivi le rebelle. Ce fils étoit né d'une Chrétienne, que Nouſchirvan avoit épouſée à cauſe de ſa beauté. Cette princeſſe avoit élevé le jeune prince dans ſes ſentimens. Il avoit en horreur le Magiſme ou la religion de Zoroaſtre ; &, comme par un zèle qui n'a que trop ſouvent été porté juſqu'a l'indiſcrétion chez les premiers Chrétiens, il publioit par-tout ſon horreur pour cette ſecte, le roi, qui craignoit que cela n'excitât des troubles, le fit mettre en lieu de ſûreté, & garder à vue. La

mere du jeune prince, & les ames pieuſes dont il eſt ordinairement ſi aiſé d'abuſer la bonté facile, admiroient dans le jeune prince un zèle ſincere, & plaignoient en quelque ſorte un martyr : Nouſchirvan n'y trouvoit qu'un fanatique & un ambitieux ; &, ce qui juſtifie pleinement & ce jugement & ſa conduite, c'eſt que, lorſque le fils, trompé par le bruit de la mort du pere, ſe fut ſauvé de ſa priſon, eut pris les armes, & eut enſuite appris que ſon pere vivant lui ordonnoit de rentrer dans le devoir, il ne ſe rendit pas à ſes ordres, & perſiſta dans ſa révolte. Il fit plus ; il oſa donner la bataille : le pere avoit ordonné que l'on épargnât ce nouvel Abſalon ; mais il périt ſans qu'on pût l'empêcher, & fut trouvé percé de coups. Le ſentiment de ſa faute ſe fit ſans doute ſentir dans ſes derniers momens ; cependant il n'en donna d'autres marques que de faire demander à ſa mere, de faire enſevelir ſon corps avec les Chrétiens. C'étoit rendre un très-foible hommage à une religion de paix, dont les premieres loix ſont puiſées dans celles de la morale & de la nature.

Nouſchirvan eut le bonheur d'avoir pour miniſtre un des plus grands hommes de ſon tems, appellé Buzurge-Mihir, qui continua auſſi la même charge ſous le

règne ſuivant. On rapporte de lui pluſieurs traits de ſageſſe : nous ne mettrons ici que le ſuivant. Ce miniſtre ſe trouvoit un jour en conférence avec un philoſophe Grec & un philoſophe Indien. Le roi étoit préſent. Suivant l'uſage de l'Orient, on propoſa différentes queſtions morales, ſur leſquelles chacun donnoit ſon avis. On cite, entr'autres, celle-ci : Que peut-il arriver à un homme de plus fâcheux en ce monde ?

Le philoſophe Grec prétendoit que c'étoit une extrême vieilleſſe, jointe à une extrême pauvreté.

Le philoſophie Indien vouloit que ce fût des maladies du corps, jointes à une grande peine d'eſprit.

Buzurge-Mihir, qui voyoit toujours dans ces queſtions le côté moral, & qui en prenoit ſouvent occaſion de dire des choſes utiles, aſſura que le plus grand des maux que pût éprouver un homme en ce monde, étoit de ſe voir arrivé près du terme de la vie, ſans avoir jamais pratiqué la vertu.

Ce fut par ſon conſeil que le roi fit traduire en perſan un livre indien, dont l'objet eſt le gouvernement des peuples, & la conduite des princes. Il en exiſtoit un autre en Perſe, qui contenoit des inſtructions pour les ſujets, de quelque rang qu'ils fuſſent ; il en fit multiplier les copies, au

point que chaque famille en reçut une pour ſon utilité particuliere.

Nouſchirvan étoit encore en guerre contre l'empereur des Grecs, lorſque, ſentant ſa fin approcher, il ſe prêta à des conditions de paix raiſonnables, afin de pourvoir au bien de ſon royaume : il avoit alors près de quatre-vingts ans. Après avoir déſigné Hormouz, l'un de ſes fils, pour ſon ſucceſſeur, il lui adreſſa les inſtructions ſuivantes.

» Moi, Nouſchirvan, poſſeſſeur des » royaumes de Perſe & des Indes, j'a» dreſſe mes dernieres paroles à mon fils » Hormouz, afin qu'elles puiſſent lui ſervir » de flambeau dans les jours d'obſcurité ; » de ſentier, quand il ſera dans les dé» ſerts ; & de bouſſole, lorſqu'il voguera » ſur la mer orageuſe de ce monde. Quand » mes yeux, qui ne peuvent plus ſoutenir » l'éclat du ſoleil, ſeront fermés à la lu» miere, que ce cher fils ſoit placé ſur mon » trône, & que ſa prudence égale celle de » cet aſtre glorieux. Mais qu'il ſe ſouvienne, » au milieu de ſa grandeur, que les rois » n'ont été établis que pour l'avantage de » leurs ſujets, & ne ſont par rapport à » eux, que ce que ſont les cieux à l'égard » de la terre. La terre pourroit-elle être fer» tile ſi elle n'étoit arroſée, & ſi le Ciel » ne jettoit pas ſur elle un regard favora-

» ble ? Que tout ton peuple, ô mon fils !
» éprouve les effets de ta bonté ; en com-
» mençant par ceux qui ſont le plus près
» de toi, & continuant ainſi juſqu'à la plus
» grande diſtance de ton trône. Si j'oſois, je
» te propoſerois mon exemple ; mais j'aime
» mieux te remettre devant les yeux ce
» qui m'a ſervi d'exemple à moi-même.
» Contemple le ſoleil : s'il ſe dérobe cha-
» que jour à nos regards, ce n'eſt que parce
» qu'il eſt le bienfaiteur de l'univers, &
» qu'il doit ſa clarté à tous les peuples.
» Ne mets jamais le pied dans une pro-
» vince que pour aller faire du bien à ſes
» habitans ; & n'en ſors jamais que pour
» aller faire du bien à d'autres. Les mé-
» chans doivent être punis ; le ſoleil de
» bienfaiſance eſt éclipſé pour eux : les
» bons méritent toutes ſortes d'encoura-
» gemens, & doivent être éclairés des
» rayons du matin. Comme le ſoleil ré-
» pond toujours à toutes les fins pour leſ-
» quelles il a été créé, agis toujours en
» roi, tant que tu ſouhaiteras d'être reſ-
» pecté à ce noble titre. Implore ſouvent
» le ſecours du Ciel, mais que ce ſoit
» toujours avec une ame pure. Tes chiens
» entrent-ils dans le temple ? Si tu obſer-
» ves exactement cette règle, tes prieres
» ſeront exaucées, tes ennemis ſeront frap-
» pés de terreur, tes amis te ſeront tou-

» jours fidèles ; tu feras les délices de tes » ſujets, & ils feront les tiens à leur tour. » Fais juſtice ; réprime les inſolens ; con- » ſole les malheureux ; aime tes enfans ; » protège les ſciences ; ſuis les avis que » te donneront les anciens conſeillers de » ton pere, & empêche les jeunes gens » de ſe mêler des affaires de l'état ; ſur- » tout que l'avantage de ton peuple ſoit » le grand & l'unique but de tes deſſeins. » Adieu, mon cher fils : je te laiſſe un » grand royaume : tu le garderas ſi tu ſuis » mes conſeils ; tu le perdras ſi tu les né- » gliges. »

Nouſchirvan mourut peu après : il avoit régné quarante-huit ans. On compte entre les grands ouvrages de ſon règne, la continuation d'une muraille conſidérable qu'il fit achever, & dont les commencemens étoient dûs à Alexandre : il fit de plus établir un très-grand nombre de tribunaux, pour l'adminiſtration de la juſtice ; au point que chaque village avoit le ſien, & que, ſans ſe déplacer & preſque ſans frais, chacun trouvoit moyen de terminer ſes affaires.

Un de ſes officiers, ayant été diſgracié, ſe trouvoit réduit à une extrême miſere. Cependant le jour étant venu, où le roi donnoit un repas à toute ſa cour, l'officier vint & ſe mit à table. Sur la fin du

repas, il prit ſon tems pour n'être pas vu, & mit ſous ſa robe un plat d'or, ſans que perſonne s'en apperçût, ſi ce n'eſt pourtant le roi lui-même.

Lorſque l'on leva les tables, celui qui étoit chargé de la vaiſſelle fit grand bruit pour retrouver le plat perdu. Le roi lui impoſa ſilence, & lui dit : « Celui qui a » pris le plat ne le rendra pas ; & celui » qui le lui a vu prendre n'en dira ſûre- » ment rien. »

L'année ſuivante, le même officier vint ſe préſenter au feſtin royal ; & Nouſchirvan, qui l'apperçut, le fit approcher, & lui demanda ſecrettement ſi l'argent qu'il avoit tiré du plat étoit fini ? L'officier confus ſe jetta aux pieds du prince, qui le fit relever, lui accorda ſa grace, & lui rendit ſon amitié, avec les places qu'il avoit perdues.

Ce même prince, étant dans ſa jeuneſſe, diſoit à une femme qu'il aimoit : « La » royauté, ſans doute, eſt une belle choſe ; » mais elle ſeroit plus belle encore, ſi on » la poſſédoit toujours. --- Mon prince, » répondit-elle, ſi cela étoit, elle ne ſe- » roit pas venue juſqu'à vous. »

[579.]

HORMOUZ IV, ſon fils, n'avoit pas dans le cœur le germe des vertus. Prince foi-

ble & jamais lui-même, il fit le bien tant qu'il fut ſoutenu par les ſages avis de Buzurge-Mihir, & ſe livra au mal dès qu'il fut abandonné aux ſéductions des flatteurs. Pendant les trois premieres années de ſon règne, qui précéderent la retraite volontaire de ſon miniſtre accablé d'années, tous ſes diſcours étoient des leçons de ſageſſe, & ſes actions des actes de bienfaiſance. Il diſoit à ceux qui paroiſſoient étonnés de l'extrême vénération qu'il portoit à ſon miniſtre: « Mes amis, je lui ai » plus d'obligation qu'à mon pere: la vie » & la monarchie de la Perſe ne me reſ» teront que quelques années; mais la ré» putation que je ſuis ſûr d'acquérir en » ſuivant ſes conſeils, ſubſiſtera pendant » pluſieurs ſiécles. » De ſi beaux commencemens rappellent ces vers de Racine:

Pendant trois ans entiers, qu'a t-il dit, qu'a t-il fait
Qui ne promette au monde un empereur parfait?

L'application en eſt d'autant plus juſte à l'égard de ce prince, que, comme Néron, au bout de ce tems, il ſe livra à la licence la plus effrénée, & aux injuſtices les plus criantes. Cette conduite allumoit & aliénoit les eſprits: il n'y apporta d'autres remèdes que de faire mourir un grand nombre de ſeigneurs, donnant pour raiſon de

cette conduite « qu'ils paroiſſoient le crain-» dre trop, & qu'il étoit raiſonnable » qu'il ſe défiât de gens qui n'avoient pas » confiance en lui. » De plus, il ſupprima preſque toutes les cours de juſtice, établies par ſon pere, en exigeant que l'on comparût devant ſon tribunal. Les ennemis profiterent du mécontentement général, pour ſe jetter ſur les terres de la Perſe. Il eut le bonheur de trouver un général aſſez habile pour les repouſſer, & la folie de prendre enſuite ombrage de ce ſuccès, au point qu'il outragea cet officier, & lui envoya, pour marques d'honneur, des bijoux & des ajuſtemens de femmes. Behram (c'étoit le nom de cet officier) en fut ſi indigné, qu'après en avoir fait part à ſon armée, il prit les armes contre le prince, & fit même entrer ſon fils aîné, Khoſrou-Pervitz, dans la révolte. Hormouz fut étranglé peu après, contre la volonté de ſon fils, qui même l'avoit aſſuré qu'il le vengeroit du triſte état où il étoit réduit.

Cette promeſſe, faite dans des circonſtances qui en laiſſoient voir toute l'indiſcrétion, fut cauſe que Behram s'empara de l'autorité royale. Les grands & le peuple y conſentirent, parce que Khoſrou, par les engagemens qu'il avoit pris avec ſon pere, paroiſſoit moins attaché à l'état

qu'à ſa famille. Il demeura quelque tems à la cour de l'empereur Grec, juſqu'à ce qu'enfin ayant défait Behram, celui-ci ſe retira chez le Kacam, ou prince du Turqueſtan, & Khoſrou devint poſſeſſeur de la couronne.

[590.]

KHOSROU-PERVITZ ne procura pas à la Perſe un règne plus heureux que le précédent. Quelques auteurs ont penſé que le ſurnom de Pervitz ſignifioit *Monarque glorieux*, & qu'on le lui avoit donné à cauſe du bonheur qu'il avoit eu de recouvrer le trône; d'autres le font venir de l'ancien perſan, & le rendent par *impétueux*, à cauſe de ſa rapidité dans quelques expéditions. Il eſt vrai qu'il fut aſſez heureux à la guerre; & qu'il ſe rendit maître, non-ſeulement de toute la Syrie, mais même de pluſieurs iſles de la Méditerranée. Mais ſa vanité le porta au faſte, le faſte au beſoin d'argent, & ce beſoin à la cruauté. Il fit mourir pluſieurs de ſes ſujets, pour les dépouiller de leurs biens; & lorſque, par cette conduite, il eut recouvré ce qu'il avoit diſſipé, il devint avare. On prétend qu'à ſa mort il y avoit plus de cent voûtes ſouterraines toutes remplies d'argent.

Pour donner une idée du peu de ſa-

geſſe de ſon adminiſtration, & de l'extravagant uſage de ces richeſſes qui étoient fort mal entendues, il ſuffit de rapprocher en peu de mots ce que nous en diſent les auteurs. Il fit embellir un palais bâti pour ſon aïeul : on y comptoit quarante mille colomnes d'argent. La voûte étoit enrichie de mille glaces d'or, diſpoſées de façon à repréſenter les planettes & différentes conſtellations : les murailles étoient revêtues des plus belles & des plus riches étoffes. C'étoit ſous ce palais que l'on gardoit les tréſors. Il avoit de plus un ſérail qui renfermoit trois mille filles libres, & douze mille eſclaves, toutes choiſies entre les plus belles perſonnes de l'empire. Sa garde ordinaire étoit de ſix mille hommes d'élite : & dans ſes écuries on nourriſſoit, pour ſon ſervice, ſix mille chevaux, douze mille chamaux de grande taille, huit mille de taille moyenne, & neuf cents ſoixante éléphants qui ne ſervoient qu'à l'armée.

La tyrannie qui accompagnoit cette ridicule magnificence, fut cauſe que les grands s'aſſurerent de ſa perſonne, & mirent en ſa place ſon fils aîné.

[628.]

KOBAD-SCHIRONIÉ ne ſe vit pas plus

tôt maître du trône, par la détention de ſon pere & cette uſurpation, qu'il réſolut de s'en aſſurer la poſſeſſion certaine, par un crime qui révolte la nature. Il envoya dans la priſon où étoit ſon pere, Mihir-Hormouz, jeune homme d'une haute naiſſance, dont Hormouz avoit fait mourir le pere. Lorſque ce prince le vit entrer, ſoupçonnant la cauſe de ce meſſage, il lui dit d'un air égaré & furieux : « J'ai fait » tuer ton pere ; & je ne regarde pas » comme légitime tout fils qui ne pren» droit pas vengeance d'une telle mort, » quand il peut. — Vous avez prononcé » votre arrêt, reprit le jeune homme ; » & en même tems il lui plongea une épée dans le ſein.

Après avoir fait faire au roi mort de magnifiques funérailles, Schironié manda le jeune homme. « Vous rappellez-vous, » lui demanda t-il, les dernieres paroles » de mon pere ? — Oui, ſeigneur ; elles » furent la règle de ma conduite. — El» les le ſeront auſſi de la mienne ; » & en même tems il le fit tuer à ſes yeux. D'ailleurs, auſſi vicié qu'Hormouz, & plus dénaturé, il fit mettre à mort tous ſes freres, fut généralement haï de ſes ſujets, & , par un repentir tardif, mourut, dit-on, de regret d'avoir fait tant de mal.

[630.]

ARDSCHIR III, ſon fils, lui ſuccéda : il n'avoit que ſept ans ; ce qui faiſoit craindre les troubles aſſez fréquens dans les minorités. Les parens ſe flattoient qu'en maintenant les grands dans leurs charges & en diminuant les impôts, ils préviendroient toute révolution ; mais le général, qui avoit alors toute la confiance des troupes, ôta la couronne au jeune monarque, & la poſa ſur ſa tête.

[630.]

SCHEHRIAR n'eſt pas compté par tous les hiſtoriens au nombre des rois de Perſe ; & en effet, outre qu'il n'étoit pas de la famille royale, il ne devoit ſon élévation, qu'à l'uſurpation du trône & à l'aſſaſſinat de ſon maître. Son règne fut court : l'armée ſe ſouleva, parce qu'il ne la récompenſoit pas auſſi largement qu'il l'avoit promis ; le peuple étoit indigné, parce qu'on le ſurchargeoit d'impôts. Déterminée par cette double circonſtance, Touran-Doukht, l'aînée des princeſſes de Perſe, s'adreſſe à trois frères courageux, qui, pleins de zèle pour le ſervice de leurs légitimes ſouverains, ſe prêterent à ſes vues : ils tuerent l'uſurpateur à la porte de ſon palais.

[630.]

TOURAN-DOUKHT prit en mains les rênes du gouvernement, & confia la premiere place au-deſſous d'elle, à Ferok-Zad *, qui poſſédoit à un haut degré les talens militaires. Il remporta de grands avantages contre les Arabes, qui, ſous le Califat d'Omar, vouloient entrer ſur les terres des Perſans. On parle, entr'autres défaites, d'une bataille contre Abu-Obéida, dont à peine il ſe ſauva un Arabe. De ſon côté, la reine ſoulageoit le peuple, & réprimoit les violences & la hauteur des grands; mais ſa mort, trop précipitée pour paroître naturelle, empêcha tous le bien que l'on pouvoit attendre d'un ſi bon règne.

On mit ſur le trône un prince du ſang royal, ſi ſtupide, que l'on fut obligé de le dépoſer au bout de quelques jours : on lui ſubſtitua la plus jeune des filles de Khoſrou-Pervitz.

[630.]

AZURMI **, (c'étoit le nom de cette princeſſe) avec autant d'eſprit que ſa ſœur, la ſurpaſſoit par la beauté. Un des grands ſeigneurs de Perſe, gouverneur du Khoraſ-

* C'eſt-à-dire, *né heureux.*

** Du perſan Azurm, *combat & guerre.*

ſan, ayant formé le deſſein de l'épouſer, quitta ſon gouvernement, vint à la cour, & lui fit ſes propoſitions : elles furent rejettées. Il uſa enſuite de menace. La reine, qui étoit très-ferme, ne s'en étonna pas, & le fit mettre à mort. A cette nouvelle, ſon fils, qui étoit reſté dans le Khoraſſan, s'avança avec de nombreuſes troupes, battit celles de la reine, la fit priſonniere, & ordonna qu'on la fît mourir. N'oſant cependant ſe fier à l'inconſtance paſſagere des troupes, il regagna ſon gouvernement, & s'y fortifia. On mit ſur le trône un petits-fils de Khoſrou-Pervitz, qui avoit échappé aux cruautés précédentes.

[631.]

FEROKZAD avoit des qualités plus eſtimables dans un particulier que dans un ſouverain : il étoit doux & tranquille. On eut à peine le tems de le voir ſur le trône : il fut empoiſonné par un de ſes eſclaves, au bout d'un mois.

[632.]

JEZDEGERD, autre prince que l'on découvrit être de la famille royale, monta enſuite ſur le trône. Mais les circonſtances étoient on ne peut plus fâcheuſes. Les Arabes, conduits par le fanatiſme & l'ardeur des conquêtes, ne ceſſoient de ſe jetter

jetter ſur la Perſe, dont ils vouloient ſe rendre maîtres à quelque prix que ce fût. Le nouveau roi leur oppoſa envain Férok-Zad, qui les avoit déja défaits en pluſieurs rencontres; malgré ſes efforts, ſes marches ſçavantes, & le carnage d'une bataille qu'il leur livra, & qui dura trois jours, ils réuſſirent dans leur projet. Les troupes furent maſſacrés; le pays, ouvert de tous côtés, reçut l'ennemi dans preſque toutes les places. Le roi ſe ſauva dans le Khoraſſan, qu'il conſerva pendant le reſte de ſa vie, auſſi-bien que le Kerman & le Ségeſtan; &, ſi quelques gouverneurs entreprirent de ſe fortifier dans leurs provinces, & de les conſerver fidèles aux loix de leurs anciens maîtres, ce ne fut pas pour long-tems: & tout le pays reconnut le nouvel empire des Califes.

SOUVERAINS EN PERSE, DITS LES TAHÉRITES.

[An de J. C. 820.]

CETTE dynaſtie, qui commença dans le Khoraſſan en la perſonne de Taher dont elle prit ſon nom, fut la premiere puiſſance qui porta quelque atteinte à la grandeur du califat, juſqu'alors reſpecté, révéré dans toute l'étendue de cette partie de l'Aſie, qui s'étend depuis la Méditerranée, la mer Rouge, juſqu'à la Tartarie & l'Inde. Les ſucceſſeurs de Mahomet voyoient fléchir ſous eux des peuples nombreux, qui les reſpectoient également comme chefs de la religion & comme ſouverains de l'état : Al-Mamoun occupoit alors cette place éminente. Les diſſentions de ſa famille furent indirectement cauſe du malheur de l'état.

TAHER n'eſt annoncé dans les hiſtoriens que comme général d'Al-Mamoun, fils du Calife Al-Raſchid, auquel ſon pere avoit donné en partage le Khoraſſan ; ainſi l'on ne dit rien de ſon origine, ni

de ſa famille. Peut-être auroient-ils eu peu de choſe à dire de ſes ancêtres, au lieu qu'ils pourroient s'étendre ſur ſon mérite & ſes talens militaires. On verra dans la ſuite qu'en mourant, le Calife Al-Raſchid avoit laiſſé la puiſſance du califat à l'un de ſes fils, nommé Amin; &, en cas que celui-ci vînt à mourir, il l'avoit ſubſtituée à ſon autre fils Al-Mamoun. Dès qu'il fut mort, Amin ſe conduiſit fort mal avec ſon frere, qui, après avoir montré d'abord beaucoup de modération, prit enfin les armes. Taher avoit la conduite de l'armée. Ali-Ben-Iſſa, général d'Amin, ſuivi de ſoixante mille hommes, marchoit à ſa rencontre. Loin d'être effrayé de ce nombre, Taher ne prit avec lui que quatre mille ſoldats des plus déterminés. Il eſpéroit engager le combat dans quelque lieu où l'avantage du poſte & de la bravoure lui donneroit le deſſus, quand un de ſes eſclaves, de retour du camp ennemi où il s'étoit introduit ſecrettement, vint lui préſenter la tête d'Iſſa qu'il avoit ſurpris ſans défenſe.

Ce premier ſuccès produiſit tout l'effet que l'on devoit en attendre. Les troupes d'Amin, ſe regardant déja comme battues, ſe répandirent de tous côtés, en prenant la fuite; au contraire, celles d'Al-Mamoun, ne croyant pas que rien après cela pût

leur réſiſter, ſe jetterent avec précipitation ſur les terres du Calife ; &, dès cet inſtant, Al-Mamoun réſolut de s'emparer du califat. Taher & Harthama, deux de ſes généraux, tenoient ſon frere aſſiégé dans Bagdad ; il étoit prêt de tomber entre leurs mains, lorſque, faute de payer, les ſoldats ſe révolterent. Taher fit ſi bien, qu'il trouva de l'argent : on paya les troupes : le ſiége fut repris avec vigueur. Enfin Amin tomba au pouvoir des troupes de Taher, qui le firent mourir.

Comme, dans toute cette guerre, Al-Mamoun n'avoit eu pour objet que de détrôner ſon frere, & qu'il s'étoit flatté de pouvoir réparer par les honneurs rendus à ſa perſonne, l'injure faite à ſon rang, il fut très-affligé en apprenant ſa mort, & en rejetta intérieurement la faute ſur Taher. Quoiqu'il ne lui en fît ouvertement aucune réprimande, il ne pouvoit le voir ſans répandre des larmes. Craignant que cette douleur n'éclatât enfin par quelque coup funeſte pour lui, Taher chercha à s'éloigner de la cour, & obtint aiſément du prince le gouvernement du Khoraſſan. Al-Mamoun fit même plus ; car, voulant prouver à Taher que, quoique ſa préſence l'affligeât, ſon mérite, ſes talens, ſes ſervices, ne lui en étoient pas moins chers : il lui donna ſur cette province tous les

pouvoirs d'un prince & d'un ſouverain.

On voit avec douleur que la conduite de Taher ne répondit pas aux procédés généreux du Calife. Craignant ou feignant de croire que ſes ennemis ne tarderoient pas à le perdre dans l'eſprit de ſon prince, qui, ſelon lui, ne l'avoit éloigné que parce que, ne l'aimant plus, il étoit malgré lui forcé de l'eſtimer, il ſe révolta ouvertement, érigea ſon gouvernement en principauté, & prit ſi bien ſes meſures, qu'il en aſſura la poſſeſſion à lui & à ſes deſcendans. Il fit même ſupprimer le nom du Calife des prieres publiques; action impie qui emportoit avec ſoi la preuve de la révolte la plus décidée. Il mourut peu après cet acte d'ingratitude.

[820.]

TALEHA, ſon fils, hérita de ſes états & de ſa puiſſance; & c'eſt proprement à ce prince que commence la dynaſtie des Tahérites. Les hiſtoriens s'étendent peu ſur les moyens qu'il employa pour ſe faire confirmer par le Calife la poſſeſſion de la province uſurpée par ſon pere; mais il eſt ſûr qu'il régna du conſentement d'Al-Mamoun. Il eut deux guerres à ſoutenir contre des ambitieux qui vouloient marcher ſur ſes traces, & démembrer quelque

portion de ſon état. Il réuſſit dans la premiere, échoua dans la ſeconde, & y fut tué après un règne de ſix ans & quelques mois.

On ignore ce qui arriva ſous Abdalla, ſon fils, qui lui ſuccéda.

[854.]

TAHER II, fils d'Abdalla, lui ſuccéda, & fut confirmé dans cette poſſeſſion par le Calife Waſſik, en recevant de ce prince la patente & l'étendard, ce qui étoit une marque de vaſſalité : d'ailleurs, il gouverna ſes ſujets avec ſageſſe & affection.

[871.]

MOHAMMED, fils de Taher II, ne prit le ſceptre, à la mort de ſon pere, que pour ſe le voir promptement arracher : ainſi la poſtérité de Taher I ne jouit pas long-tems du fruit de ſon uſurpation. En montant ſur le trône, il s'étoit, comme ſon pere, reconnu vaſſal du Calife. Mais, plus foible encore que ſon prédéceſſeur, plongé dans la molleſſe, & dénué de talens, il ne ſçut ni ſe faire aimer de ſes ſujets, ni reſpecter de ſes voiſins : la ſuite fit bientôt voir qu'il ne pourroit pas ſe faire craindre de ſes ennemis. Jacob-Ben-Leit, fondateur de la dynaſtie qui va ſuivre, s'étoit déja rendu indépendant dans quelques provin-

ces. La facilité qu'il entrevoyoit à s'emparer du Khoraſſan, lui en fit naître l'idée. Il marcha contre Mohammed. Celui-ci, au lieu de prendre les armes, eut la ſtupidité d'envoyer ſeulement demander à Jacob de quel droit il venoit l'attaquer, & s'il avoit, comme lui, reçu du Calife la patente & l'étendard. « Voilà » mes titres, » répondit Jacob, en tirant ſon épée; & auſſitôt il fondit ſur le Khoraſſan qui ſe ſoumit ſans faire réſiſtance. Mohammed tomba en ſon pouvoir : il ſe contenta de le retenir ſon priſonnier, juſqu'à ce qu'ayant été défait lui-même par Monaffec, frere du Calife Motamed, le prince Tahérite recouvra en quelque ſorte ſa liberté; mais il vécut à la cour du Calife en ſimple particulier. La défaite de Mohammed eſt placée par les Orientaux à l'an 259 de l'hégire; 872 de J. C. enſorte que cette petite dynaſtie ne ſubſiſta guères que cinquante-quatre ans.

SOUVERAINS EN PERSE, DITS LES SOFFARITES.

[864.]

CETTE dynastie, dont le nom rappelle la basse origine de son fondateur, n'a pas été l'une des moins considérables de l'Orient. Il est vrai que la valeur, l'activité de ses premiers princes faisant leur seul droit & la plus solide base de ce bel édifice, dès que ces vertus disparurent, leur règne s'affoiblit, & fit bientôt place à un autre, qui devint très-considérable : ainsi les Soffarites, placés entre les Tahérites auxquels ils succéderent, & les Samanides qui les détruisirent, ne subsisterent guères que cinquante-quatre ans, & même moins, selon d'autres, c'est-à-dire depuis l'an 864, jusqu'en 915.

Soffar, en langue arabe, signifie chaudronnier ; c'étoit la profession de Laith ou Léith *. Quelques auteurs rapportent qu'ennuyé d'une occupation peu conforme

* Ce nom signifie en arabe, le *petit d'un lion*, ou *lionceau*.

à ſon courage, il quitta ſon métier pour ſe mettre à voler avec ſes trois fils Jacob, Amrou & Aly. D'autres le font reſter paiſiblement dans ſa boutique, vivant en homme de bien, & aſſurant que ce que l'on vient de dire du père, ne doit être attribué qu'à l'aîné de ſes fils : nous ſuivrons ce dernier ſentiment.

JACOB-BEN-LAITH, dégoûté d'un métier ſédentaire & groſſier, peu conforme à ſon génie actif & élevé, préféra, à l'honneur d'exercer une profeſſion utile, l'eſpece de gloire qu'il eſpéroit retirer d'être à la tête d'une troupe de voleurs. On eſt fondé à ne pas croire que ce fut la ſeule avidité du gain qui le détermina, parce qu'il mit toujours une eſpece d'honnêteté dans ſa conduite. Les hiſtoriens en rapportent différens traits : nous nous en tiendrons à celui qui fut la cauſe de ſa fortune.

Il étoit entré de nuit dans le palais de Darham, prince de la province de Ségeſtan. Il en emportoit un butin aſſez conſidérable, lorſqu'en ſe retirant, il mit le pied ſur une petite pierre : ſoupçonnant que c'étoit quelque bijou qu'il avoit laiſſé tomber, il la ramaſſa. Ses ſentimens changerent auſſitôt qu'il ſe fut apperçu que cette pierre étoit de ſel. Comme c'eſt chez les Orientaux l'emblême le plus ſaint de l'hoſ-

pitalité, il jetta auſſitôt ſon fardeau ; &, regardant cette maiſon comme ſacrée, il s'en éloigna au plus vîte. Le lendemain la ſurpriſe fut extrême dans le palais. On voyoit clairement tout le danger que l'on avoit couru, & l'on ne pouvoit deviner comment des voleurs, aſſez hardis pour entrer dans les appartemens, aſſez adroits pour s'emparer ſans aucun bruit de tout ce qu'il y avoit de plus précieux, avoient manqué de tems ou de courage pour emporter tant de biens qui étoient déja à leur diſpoſition. Mais Jacob ayant raconté cette avanture, elle vint aux oreilles du Prince, & elle lui donna de ce chef de voleurs une idée toute différente que n'en avoit le commun du peuple, qui n'auroit voulu que l'égorger. Il penſa, avec quelque raiſon, que la bravoure, la prudence, l'eſpece de magnanimité de Jacob, dirigées vers des objets utiles, pourroient s'ennoblir en perdant un principe odieux ; &, d'après ces réflexions, il chercha à l'attacher à ſon ſervice.

En effet Jacob, placé à la cour de Darham, fut chargé de pluſieurs entrepriſes militaires, qui toutes lui réuſſirent également bien. Ces ſuccès contribuerent à ſon avancement, & bientôt il fut reconnu commandant en chef de toutes les troupes du Ségeſtan. Il paroît que,

fidèle à la reconnoiſſance, tant que vécut Darham, il ſe contenta de ſervir ſous ſes ordres. Mais, après ſa mort, ſon ambition prenant un libre eſſor, il dépouilla les fils de ce prince de l'héritage de leur pere, & s'empara de la ſouveraine puiſſance.

Ses talens militaires l'avoient rendu l'idole des troupes ; auſſi fut-il toujours vainqueur à leur tête. C'eſt de cette époque, (864,) que l'on compte ſes premieres victoires, qui le rendirent maître de Hérat, de Kouſchange, d'une portion du Khoraſſan, & d'une partie conſidérable de la Perſe, qu'il conquit ſur le Calife Motamed ; & c'eſt auſſi de ce même tems que l'on compte le commencement de la dynaſtie des Soffarites.

Ce prince poſſédoit en propre tous les chevaux de ſon armée, & les nourriſſoit à ſes propres frais ; ce qui rendoit ſa cavalerie toujours bien montée & ſupérieure, dans un pays où elle eſt ordinairement fort bonne.

Il s'étoit formé une troupe d'élite, de deux mille cavaliers choiſis. Mille avoient des maſſes d'or, & mille autres des maſſes d'argent. Ces deux brigades compoſoient ſa garde ordinaire ; & les jours de cérémonie, ils le précédoient portant leurs maſſes ſur l'épaule.

Il affectoit d'ailleurs la plus grande ſim-

plicité dans tout ſon extérieur ; n'avoit qu'un tapis & une paire d'armes dans ſa tente ; ne ſouffroit jamais le pillage ſans une permiſſion expreſſe ; &, ne communiquant point ſes vues ni ſon ſecret à perſonne, ne tenoit jamais de conſeil de guerre.

Un prince étranger s'étonnant d'un train ſi modeſte, lui en demanda la raiſon : » C'eſt, répondit-il, que, quand les chefs » ont de grands équipages, les ſubalternes » ne tardent pas à en avoir auſſi ; & le ſer- » vice que l'on en retire ne dédommage » pas de l'embarras qu'ils cauſent. »

Jacob, en marchant pour la ſeconde fois au ſiége de Bagdad, mourut d'une colique violente qui le ſurprit en chemin. Il avoit régné onze ans, depuis ſa premiere incurſion dans la Perſe.

[887.]

AMROU-BEN-LAITH ſuccéda à ſon frere, & s'en montra digne par ſes talens pour la guerre. Il ſe conduiſit avec tant de force & de prudence dans ſes démêlés avec le Calife, qu'il en obtint l'abolition du crime de félonie, dont ſon frere & lui s'étoient rendus coupables par leur révolte contre leur ſouverain.

Cependant, comme ſon ambition s'augmentoit par ſes ſuccès, qu'après avoir éta-

bli des gouverneurs dans les villes d'Iſpahan & de Chiraz, il tournoit ſes armes contre le Ségeſtan, le Calife changea tout-à-fait de diſpoſition à ſon égard, & fit ſupprimer ſon nom des prieres publiques.

Amrou voloit à la vengeance; & déja il ſe trouvoit aux portes de Bagdad *, lorſqu'un ennemi plus puiſſant, & d'autant plus dangereux qu'il couvroit ſes démarches du voile de la religion, le rappella dans le Khoraſſan. Mohammed, deſcendant d'Aly par Haſſan, s'étoit fait reconnoître Calife dans cette province. La valeur & l'activité d'Amrou le ſervirent auſſi heureuſement dans cette guerre contre l'uſurpateur du califat, que contre le Calife véritable : il défit & fit même ſon ennemi priſonnier. Il voulut ſe faire un mérite de cette victoire aux yeux du Calife Motamed : enſorte qu'il confirma leur nouvelle union par un préſent qui ne pouvoit que lui être fort agréable. Il lui envoya ſon priſonnier Mohammed, pieds & mains liés ; & ne négligea d'ailleurs aucun

* Ville ſituée ſur le Tigre, dans le lieu où l'on conjecture qu'étoit Ninive, mais qui répond mieux à la poſition de Ctéſiphon, puiſque Ninive paroît avoir été plus vers le Nord, & peu loin du lieu où eſt Moſul.

moyen de vivre en bonne intelligence avec lui.

Un nouveau Calife avoit ſuccédé à Motamed. Peu ſenſible aux ſervices qu'Amrou avoit rendus à ſon prédéceſſeur, & vivement effrayé de la puiſſance qui s'augmentoit de jour en jour, il chercha les moyens de le perdre par des voies plus ſûres, parce qu'elles étoient plus cachées. A force d'argent, il lui ſuſcita des ennemis dans ſes propres états : puis il engagea Iſmaël-Al-Samani, dont nous parlerons bientôt, à tourner ſes forces contre Amrou. Celui-ci marcha à ſa rencontre ; mais, par un malheur peut-être unique dans le tems que les armées étoient en préſence, ſon cheval, échauffé par le bruit des armes, prit le mors aux dents, & l'emporta dans le camp ennemi. L'armée, privée de ſon chef, renonça au combat ; Amrou, retenu priſonnier, fut conduit à Iſmaël, qui remporta ainſi la victoire la plus complette. Le malheureux Amrou fut envoyé au Calife Motaded, qui le retint enfermé, juſqu'à ce qu'étant au lit de la mort, dans cet inſtant où les paſſions vives, perdant leur force, ſemblent devoir abandonner leur empire à la ſenſibilité & à la compaſſion, par une barbarie atroce, il ordonna qu'on laiſſât ſon priſonnier mourir de faim dans ſa priſon.

On rapporte qu'Amrou, le même jour qu'il fut fait priſonnier, ſe trouvant preſſé de la faim, pria un des ſoldats qui le gardoient de lui faire promptement à manger. Ce ſoldat prit auſſi-tôt un morceau de viande, & le mit ſur le feu dans le premier vaiſſeau qui lui tomba ſous la main. C'étoit un de ces chaudrons dont on ſe ſert dans le Levant pour donner à boire aux chevaux. Il l'attacha, comme il put & à la hâte, à une fourche de bois. Pendant que cette viande cuiſoit, ſans qu'on prît trop grand ſoin de la garder, un gros chien, eſpece de dogue, entra, flaira la viande, & plongea ſa tête dans le chaudron pour l'en retirer ; mais, la ſentant trop chaude, il ſe retira avec tant de violence, que l'anſe lui tomba ſur le col : il prit auſſi-tôt la fuite, emportant ainſi le chaudron & la viande du ſultan détrôné. Ce prince, témoin de cette ſcène, ne put s'empêcher d'en rire : quelqu'un, étant entré dans cet inſtant, lui en marqua ſa ſurpriſe : « Je ris, répondit-il, de ce que » mon maître d'hôtel me repréſentoit ce » matin que trois cents chameaux ne ſuf- » fiſoient pas pour emporter le train de » ma cuiſine, & de ce qu'actuellement » un ſeul chien peut me la ravir. »

Amrou avoit perdu un œil dans le combat. Il fut taxé d'avarice & de cruauté ;

mais ces défauts étoient rachetés par ſa prudence, ſon activité, ſa valeur. Un des plus beaux ſtratagèmes de ſa politique fut d'acheter un grand nombre de jeunes eſclaves qu'il faiſoit élever avec grand ſoin, & les diſtribuoit aux principaux ſeigneurs de ſa cour, qui devoient lui en répondre, & les lui repréſenter au beſoin. En effet, il les faiſoit venir de tems en tems devant lui, comme pour juger par lui-même de leurs progrès dans les différens exercices auxquels on les avoit appliqués; mais cependant cette eſpece d'examen n'étoit qu'un prétexte pour couvrir la véritable raiſon. Il leur faiſoit une infinité de queſtions, dont ils ne démêloient point l'objet, & qui toutes tendoient à s'informer de ce qui ſe paſſoit dans l'intérieur des maiſons de leurs différens maîtres. Les courtiſans, qui ne s'en doutoient ſeulement pas, étoient fort étonnés de lui entendre parler de choſes qui les concernoient, & qu'ils croyoient fort ſecrettes. Cette ignorance, jointe au penchant des Orientaux pour le merveilleux, leur fit croire qu'Amrou étoit en correſpondance avec les génies: cette idée ajouta beaucoup au reſpect qu'ils avoient déja pour ſes ordres, & les empêcha d'entreprendre jamais rien contre ſon ſervice.

[914.]

TAHER, petit-fils d'Amrou par Mohammed, mort avant la détention de ce prince, s'étoit retiré dans la province de Ségeſtan. Il y fut reconnu roi d'un conſentement unanime, & ſucceſſeur légitime d'Amrou. Le vainqueur de ſon aïeul ne le laiſſa pas long-tems jouir de ſa nouvelle puiſſance. Il alla l'attaquer dans cette province, battit ſes troupes, le fit priſonnier, &, comme avoit fait ſon pere, l'envoya ſous bonne garde au Calife. Son règne ne fut guères que d'un an. En lui finit la dynaſtie des Soffarites, qui n'avoit eu que quelques beaux règnes, ainſi que la plûpart des états fondés ſur les débris de l'empire des Califes.

SOUVERAINS EN PERSE, DITS SAMANIDES.

[892.]

QUELQUES auteurs font commencer plutôt l'hiſtoire de cette dynaſtie, puiſqu'ils la rapportent à l'an 877 ; mais il eſt ſûr que ce ne fut que vers le tems où nous la plaçons, qu'Iſmaël-al-Samani commença à commander des provinces & à régner en ſouverain. Nous allons rapporter en deux mots ce que l'on dit des commencemens de cette famille qui eut neuf princes, la plûpart vaillans, magnanimes, généreux, rendant la juſtice, protégeant les lettres, & dignes enfin d'une autorité qu'ils ſembloient ne poſſéder que pour le bonheur des hommes.

Cette famille commença à ſe diſtinguer ſous les premiers Califes Abbaſſides. Le premier que l'on connoiſſe ſe nommoit Saman; d'où ſes deſcendans ont été nommés Samanides. Son pere étoit chamelier, c'eſt-à-dire, faiſant commerce de chameaux, ou louant ſes chameaux pour le tranſport des caravanes. Il eſt vrai que les généalogiſtes

Perſans, non moins habiles que les nôtres, prouverent par des titres très-fidèles, lorſque cette famille fut élevée à la ſouveraine autorité, qu'elle deſcendoit de Baharam, quatrieme roi de la dynaſtie de Saſſanides. Cette opinion eut cours tant que dura leur puiſſance; mais enſuite on en revint au ſentiment ordinaire, & les anciens rois de Perſe firent place au bon chamelier.

Saman avoit exercé quelque tems le métier de ſon pere; mais, emporté par ſon courage, il prit le parti des armes & fit ſes premiers eſſais à la tête d'une troupe de voleurs.

Plus modéré ou moins avide que la plûpart de ceux qui menent cette vie infame; quand il ſe vit à ſon aiſe, il abandonna les brigands pour vivre dans une eſpece de retraite, où il donna à ſes fils une bonne éducation qui les rendit dignes des emplois militaires où ils parvinrent ſous les Califes.

Aſſad *, fils de Saman, s'étoit établi en Khoraſſan, dans la ville de Mérou: il avoit quatre fils. Le Calife Al-Mamoun régnoit alors: il les mit en place.

Ces quatre freres vécurent pendant quelque tems en fort bonne intelligence; mais, chacun d'eux étant devenu fort puiſſant, la jalouſie étouffa la voix de l'ami-

* C'eſt-à-dire, en arabe, *le plus heureux*.

tié, briſa les liens du ſang. Leur diviſion ne conſiſta d'abord qu'à ſe ſéparer par intérêt; mais bientôt elle éclata par une guerre ouverte. Enfin Iſmaël, le ſecond des quatre freres, doué d'une valeur qui ſecondoit heureuſement ſon ambition, ſe rendit maître de toute ſa famille, & s'éleva juſqu'à la ſouveraineté.

ISMAEL, ſurnommé le Samanide, avoit en partage les plus rares vertus. Au commencement de ſon règne, ſon frere Naſſer, demeuré maître de la ville de Bokhara, lui fit la guerre. Iſmaël tâcha toujours de n'en pas venir à quelque action meurtriere; mais enfin, obligé de combattre, il remporta la victoire & fit ſon frere priſonnier. Des ſoldats, indignés de la conduite de Naſſer & fiers de leurs avantages, le conduiſirent auſſitôt à leur prince, perſuadés qu'ils en alloient recevoir l'ordre de lui donner la mort. L'infortuné Naſſer comptoit ſi peu lui-même ſur l'accueil obligeant qui l'attendoit, que, quand ſon frere eut mis pied à terre à ſa vue, & ſe fut avancé pour l'embraſſer, il prit ces marques d'affection pour un nouvel outrage ajouté à ſon malheur; & il n'en fut entiérement diſſuadé qu'en apprenant de la propre bouche de ſon généreux vainqueur, qu'il lui rendoit ſon amitié, la liberté & ſes états.

Nous avons vu, en parlant d'Amrou le

Soffarite, de quelle maniere ce prince tomba au pouvoir des Samanides. Il faut ajouter ici que, lorſqu'Iſmaël s'approchoit pour le combattre, ſon armée paſſant auprès de la ville de Hérat, dans le tems des fruits, il s'apperçut qu'un de ces arbres étendoit ſes branches fort avant ſur le chemin. Il arriva, dans cette occaſion, ce que l'on avoit vu autrefois au milieu d'un camp Romain : on défendit, de la part du prince, d'y toucher ; & perſonne n'oſa en enlever ſeulement un fruit.

Comme il ſoupçonnoit que les tréſors d'Amrou pouvoient être dans cette ville, il les fit chercher avec ſoin, mais en même tems avec le plus grand ordre : cependant ils ne ſe trouverent point ; & les ſoldats, qui comptoient être payés ſur cet argent, murmuroient tout haut : leurs officiers ſe joignirent à eux pour demander qu'au moins l'on permît le pillage, afin qu'ils ſe payaſſent de leurs propres mains. Mais, comme il avoit promis aux habitans de Hérat qu'il ne leur ſeroit fait aucun mauvais traitement, il réſiſta avec la plus grande fermeté à la propoſition que lui faiſoient ſes troupes, & leur dit : « Celui qui par ſa » providence a pouſſé le cheval d'Amrou » dans mon camp, eſt aſſez puiſſant pour » faire ſubſiſter mon armée ſans que je manque à ma parole ; » & auſſitôt il mit ſon

armée en marche. Les hiſtoriens ajoutent que leur ſaint prophète, pour récompenſer une vertu ſi rare, obtint de Dieu le moyen de lui faire trouver les tréſors qu'il avoit cherchés inutilement; & qu'en effet, un milan ayant enlevé ſur la fenêtre d'une des femmes d'Iſmaël un collier précieux, on le ſuivit de l'œil: lorſque cet animal fut à une certaine diſtance, il laiſſa tomber le collier dans un puits; un homme y deſcendit auſſitôt, & trouva dans une grotte une très-grande quantité de paniers & de coffres qui renfermoient les tréſors d'Amrou, & qui dédommagerent amplement l'armée de ce qu'elle croyoit avoir perdu par la privation du pillage de Hérat.

La conſervation des biens dans Hérat ne fut pas la ſeule faveur qu'il accorda à cette ville; il la préſerva de la rapacité d'une ſorte de gens non moins avides, & d'autant plus dangereux, que le mal eſt continuel & ſe commet à l'ombre de la loi. Les fermiers, chargés de percevoir les droits, ſe ſervoient de meſures & de poids différens de ceux qu'employoient les habitans; enſorte qu'ils trouvoient, par ce procédé inique, le moyen de percevoir plus de droits qu'en effet il ne leur en étoit dû. Après s'en être exactement informé, Iſmaël fit faire d'autres poids & d'autres meſures; &, pour punir ces exacteurs par

l'endroit pour eux le plus ſenſible, il leur fit rendre tout ce qu'ils avoient pris de trop précédemment.

[900.]

AHMED, fils d'Iſmaël, lui ſuccéda ; mais ſon règne ne fut ni long, ni heureux. Il s'avançoit vers la province de Tabareſtan, qu'un certain Haſſan, qui ſe diſoit deſcendant d'Ali, avoit fait révolter, lorſqu'il fut aſſaſſiné, dans ſa tente, par ſes propres eſclaves.

[908.]

NASSER n'avoit guères que huit ou neuf ans, lorſqu'il ſuccéda à ſon pere. Les hiſtoriens ne diſent pas comment on arrêta les ſuites de la conjuration : il y a lieu de préſumer que quelqu'un des capitaines d'Ahmed prit en mains les rênes du gouvernement pendant la minorité du jeune Naſſer ; car on voit que ceux qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de ſon pere, furent punis ſévérement. Ce prince, en avançant en âge, s'acquit de plus en plus l'eſtime & l'amour de ſes ſujets. La pureté de ſes mœurs, ſa piété & l'excellence de ſa doctrine, furent pendant longtems en vénération dans tout l'Orient.

Charmé de la ſituation de Hérat, il y tenoit ſa cour, & avoit réſolu d'en faire la capitale de ſes états ; mais les grands, qui

préféroient Bokhara, parce que les Samanides y avoient toujours réſidé, & ſans doute auſſi parce que la plûpart y avoient leurs familles établies, engagerent le poëte Roudéki, pour lequel il avoit beaucoup de conſidération, de chercher le moyen de lui faire changer de ſentiment. En effet, ce poëte ayant récité, au milieu d'une fête, un poëme fort beau & fort touchant ſur les malheurs du peuple qui ſe voyoit privé du bonheur de poſſéder ſon ſouverain, Naſſer, préférant leur avantage à ſa propre ſatisfaction, changea de deſſein & retourna à Bokhara, au grand contentement de toute la cour.

On rapporte que l'Emir Ali, général des troupes de Naſſer, & recevant de lui les ordres des diſpoſitions de la campagne, ſentit une douleur qui l'obligea de faire un léger mouvement. Lorſqu'il fut rentré chez lui, il changea de vêtemens, & trouva un ſcorpion à l'endroit où il avoit éprouvé la douleur : il prit les précautions néceſſaires pour empêcher l'effet du venin. Naſſer, ayant appris le danger auquel s'étoit expoſé Ali par une patience portée trop loin, lui en fit quelques reproches : « Comment, Seigneur, répondit Ali, un homme » qui ne pourroit ſupporter la morſure » d'un vil inſecte, prétendroit-il avoir le » courage de s'expoſer pour votre ſervice » à tous les traits des ennemis ? »

Le règne de Naſſer fut à-peu-près de trente ans, pendant leſquels il s'occupa conſtamment du bonheur de ſon peuple. Après ſa mort, on lui donna le ſurnom d'Emir-Saïd, le *Prince très-heureux*, par une ſuite de la vénération qu'inſpiroit le ſouvenir de ſes vertus.

[938.]

NOUH, ou NOÉ, ſon fils, en ſuccédant à ſes états, ne ſuccéda pas à ſon bonheur. Nous ne nous étendrons pas ſur ſon règne, qui ne préſente, pendant douze ou quatorze ans, que des guerres, ſoit contre quelques ſujets révoltés, tel qu'Abou-Ali, ſoit contre ſon oncle Ibrahim. Il eut même le malheur d'être détrôné. Enfin il fut rétabli, ſans que l'on rapporte de lui aucun événement mémorable.

[954.]

ABDALMÉLEK I *, en ſuccédant à ſon pere, ne fut pas plus heureux que lui. Cependant, après pluſieurs combats, il obligea Rokned-Doulat **, prince de la maiſon des Bovides, dont il ſera parlé plus bas, à lui payer le tribut de deux cents mille drachmes d'or, tel qu'il avoit été ſtipulé avec Nouh, ſon pere. C'eſt

* C'eſt-à-dire, en arabe, l'*eſclave du roi*.
** C'eſt-à-dire, l'*appui*, le *ſoutien de l'état*.

ſous ſon règne que l'on voit le commencement de la dynaſtie des Gaznévides, qui a donné de fort grands princes, dont on parlera auſſi.

On eſt fort peu inſtruit des détails de ſon règne. Il mourut, ſept ans après être monté ſur le trône, d'une chûte de cheval, ſuivant quelques auteurs, &, ſelon d'autres, d'une bleſſure qu'il reçut en jouant au mail.

[961.]

MANSOUR I, frere d'Abdalmélek, lui ſuccéda, & eut, comme lui, de fortes guerres à ſoutenir au commencement de ſon règne. Il perdit même la province de Ségeſtan, où Kalaf, fils d'Ahmed, s'établit ſans qu'il lui fût poſſible de l'en chaſſer. Il ne fut pas plus heureux contre Alp-Teghin, qui jettoit déja les fondemens de la puiſſance des Gaznévides : cependant on lui donna le ſurnom d'Al-Moviad, ou *le Victorieux*, parce qu'il contraignit Rok-Neddoulat à lui continuer le tribut que les Bovides avoient payé à ſes prédéceſſeurs.

[995.]

NOUH, ou NOÉ II, vit continuellement ſon règne traverſé par les guerres qu'il eut à ſoutenir tant contre ſes voiſins, que contre ſes propres ſujets. Celui, de ces derniers, qui commença à s'élever contre ſon

maître, fut Aboul-Houſſain, auquel il avoit ôté le gouvernement du Khoraſſan ; car, attribuant ſa diſgrace au viſir Aïbeti, il le fit aſſaſſiner par quelques eſclaves. Cependant, comme on ne le ſoupçonnoit pas, il fut mis à la tête des troupes. Ingrat envers ſon maître, il s'empara bientôt d'une province. Les Gaznévides, qui s'élevoient d'un autre côté dans le Khoraſſan, ſécouerent le joug de Nouh, & ne le reconnurent plus pour leur ſouverain. Ce n'étoit pas tout : les Turcs orientaux avoient déclaré la guerre à Nouh, & l'attaquerent vivement. Au milieu de tant d'ennemis diviſés d'intérêts, mais réunis pour ſa perte, il eut, comme ſon aïeul, le malheur d'être dépoſé ; &, comme lui, il fut rétabli, & mourut la couronne ſur la tête.

[997.]

MANSOUR II ne fut moins malheureux que ſon pere, qu'en ce que ſes infortunes ne durerent pas auſſi long-tems ; car Tozon-Begh, Turc de nation, qui avoit été eſclave de Nouh, & placé enſuite à la tête de toutes les troupes, s'empara de ſa perſonne, lui fit perdre la vue, & le dépouilla de tous ſes états après un règne fort court.

[999.]

ABDALMÉLEK II, frere de Manſour,

étoit, à ce qu'il paroît, d'intelligence avec le traître Tozon ; car il monta ſur le trône ſans éprouver la moindre difficulté. Mahmoud, l'un des Gaznévides, ne ſçachant pas encore quel parti avoient pris les conjurés, marchoit déja contre eux, lorſqu'il apprit qu'ils avoient mis un roi ſur le trône. Cette conduite l'appaiſa ; mais, comme ils abuſoient de la foibleſſe du nouveau prince, & que ſans doute ce prince ne cherchoit que les occaſions d'étendre ſes armes, il marcha de nouveau contre eux. Peu après, Il-Khan, roi du Turqueſtan, ſous prétexte de ſecourir Abdalmélek, qui, vivant ſous la protection de Mahmoud, étoit réellement dans une eſpece de dépendance, entra dans ſon pays avec une ſi grande armée, que le malheureux Samanide eut plus à craindre de ce ſecours, que de ceux que l'on prétendoit être ſes oppreſſeurs. Il fut obligé de s'enfuir ; mais enfin il tomba entre les mains d'Il-Khan, qui le retint priſonnier. Un certain Ibrahim, de la famille des Samanides, eſſaya de rétablir ſa dynaſtie éteinte : ce projet échoua ; il fut contraint d'errer de pays en pays, & mourut ſans domaine & ſans forces. Mahmoud profita de cet événement pour accroître encore ſa puiſſance. Cette cataſtrophe arriva la même année que ſon avénement au trône.

SOUVERAINS EN PERSE, DITS GAZNÉVIDES.

[998.]

CES princes, dont pluſieurs ont régné avec le plus grand éclat, tiroient leur nom de la ville de Gazna, ſur les confins du Khoraſſan, du Zableſtan & de l'Inde, où commença la grandeur de leur maiſon. On compte treize princes de cette dynaſtie. Mais, avant de parler de Mahmoud, qui fut le premier, nous allons dire deux mots de ſon pere Sébektéghin, & même d'Alp-Téghin *, qui doivent être regardés comme ayant jetté les fondemens de la puiſſance des Gaznévides.

Le jeune Alp-Téghin, né avec de l'eſprit & le vif deſir de s'avancer, peu délicat ſur les moyens, s'exerça d'abord à différens tours, qui, faits avec adreſſe aux yeux d'une cour ignorante, paſſerent pour l'effet de la plus ſubtile magie.

* *Teghin* étoit le nom propre de ce prince; *Alp*, qui déſignoit ſon mérite, ſignifie preux, vaillant.

qui ſembloit préſager l'élévation de ſa maiſon, mais qui pourroit fort bien n'avoir été forgé que depuis qu'en effet elle ſe fut élevée, en Aſie, au plus haut degré de puiſſance. Quoi qu'il en ſoit, on dit qu'environ vingt-ſix ans avant ſa mort, Sébektéghin vit en ſonge un arbre qui s'élevoit de ſon foyer, placé, ſuivant la coutume du pays, au milieu de la chambre, & que, portant ſes branches au loin, il en couvrit bientôt toute la maiſon. Il ſe réveilloit; &, par une curioſité frivole, mais dont beaucoup de gens, même chez nous, ne ſont pas exempts, il cherchoit à trouver dans ſon rêve le préjugé de quelque événement, lorſqu'on vint lui annoncer la naiſſance d'un fils. Enchanté de cette nouvelle, & appliquant à la deſtinée de ce fils la croiſſance rapide & étendue de l'arbre, il s'écria : « C'eſt un commencement glorieux, qui ſera terminé par la » fin la plus heureuſe; » &, comme les mots *loué* & *fortuné* ſe diſent, en arabe, *mahmoud* & *maſſoud*, il donna le premier nom à ſon fils; &, dans la ſuite, le ſecond, à ſon petit-fils.

MAHMOUD ſuccéda aux états & à la puiſſance de ſon pere; mais il fut entiérement indépendant; &, par cette raiſon, les hiſtoriens l'ont regardé comme le premier prince de la dynaſtie des Gaznévides.

Nous

Nous ne nous étendrons point sur ses conquêtes, qui ne présentent que des courses continuelles de quatre à cinq cents lieues; des villes prises, des royaumes soumis, des trésors enlevés, & toujours beaucoup d'hommes de tués : ce qui procura par conséquent beaucoup de gloire au règne de ce prince ambitieux, en versant de grands maux sur l'humanité.

Ses plus grandes conquêtes furent dans les Indes, où il entra sept fois, & dans l'Irak-Persienne, dont il s'empara, & qu'il donna à son fils. Au récit que font les historiens des richesses immenses qu'il remporta des Indes, il paroit qu'il n'y en avoit guères moins qu'au tems où Thamas Kouli-Khan s'en empara. Mirkhond parle, entr'autres choses, du temple d'une idole, dans lequel il y avoit cinquante-six colonnes d'or massif, toutes couvertes de rubis & autres pierres précieuses, que l'on peut soupçonner avoir été autant d'offrandes pieuses, placées dans le temple en différens tems. Car l'homme, dans tout pays, traitant la divinité comme il voudroit qu'on le traitât lui-même, n'a jamais rien demandé qu'il n'ait offert; & cette conduite, qui nous paroît si ridicule chez les nations infidèles, n'a été que trop imitée par les Chrétiens, qui, pour être plus éclairés,

n'en ſont pas toujours plus raiſonnables. L'idole étoit d'une ſeule pierre, & avoit cinquante coudées de haut : ce qui feroit croire que cette hauteur exceſſive, pour une ſeule pierre, eſt un conte, c'eſt qu'on n'en avoit laiſſé paroître que trois coudées, & que les quarante-ſept autres étoient dans la terre. On fait monter les ſommes qu'il retira tant de ce temple que des tréſors du roi, à plus de vingt millions d'écus d'or*, ſans compter tout le butin dont ſe chargerent les ſoldats. Cet événement eſt rapporté à l'an 1025. Ce fut ſon dernier voyage aux Indes. Du produit de ces richeſſes, il fit bâtir un palais magnifique dans la ville de Gaznah : il l'appelloit le palais de la félicité.

Nous ne devons pas oublier, en parlant de ſes voyages de l'Inde, qu'il allégua, pour prétexte de l'incurſion qu'il y fit en 1014, l'envie de conquérir une partie de ces vaſtes régions, où étoient les éléphans qui ſuivoient, diſoit-on, le Muſulmaniſme. Cette

* Par le produit de cette ſeule expédition, on peut juger que les ſommes dans les ſix autres étoient immenſes. Car, en n'eſtimant l'écu d'or que ſur le pied de deux louis, ou cinquante francs, ce qui revient à-peu-près à la valeur du toman dans ce tems là, l'évaluation donne plus de quatre cens ſoixante-quatre millions.

fable ridicule avoit pris naiſſance dans une ancienne erreur adoptée par les Indiens, qui croyoient que les éléphans adoroient le ſoleil : &, comme ceux de la province où ſe porta Mahmoud, avoient plus de facilité que d'autres à plier les genoux de devant, les Mahométans ſurpris crurent ſtupidement que ces animaux cherchoient à faire des génuflexions comme ils en font eux-mêmes ſouvent dans leurs prieres. Pline, tout éclairé qu'il étoit, à écrit auſſi que les éléphans étoient ſuſceptibles de religion.

Lorſque Mahmoud ſe fut rendu maître abſolu d'une partie des états qui formerent ſon empire, déſirant voir ſa puiſſance confirmée par le Calife dont le nom étoit encore révéré en Aſie, il députa vers lui une ambaſſade extraordinaire. L'Iman Abou-Manſor, chargé de cette négociation, n'eut pas d'abord la liberté d'entrer dans Bagdad, & reſta un an ſans pouvoir obtenir audience. Il ſentoit bien que le Calife ne cherchoit qu'à éluder. Pour le preſſer de terminer l'affaire, il imagina de préſenter un ſecond mémoire, dans lequel il expoſa la demande de ſon maître avec un ton ſi modeſte, & en même tems parla de ſa puiſſance avec des termes ſi forts, que le Calife, ouvrant enfin les yeux ſur ſes véritables intérêts, &

craignant de s'attirer ſur les bras ce formidable ennemi, conſentit à tout ce qu'on lui demandoit. Seulement, par une ſubtilité digne des Grecs du ſix ou ſeptieme ſiécle, en reconnoiſſant Mahmoud ſouverain, il lui donna le titre équivoque de Véli, qui ſignifie tout à la fois ami & ſaint. Mahmoud ſentit toute la force du coup qu'on vouloit lui porter; mais, les Califes étant encore à la tête de la religion, il regarda comme une choſe trop dangereuſe de ſe brouiller avec eux. Il renvoya donc de nouveau, pour offrir un préſent de cent mille écus, demandant qu'au lieu de Véli on l'appellât Vali, qui ſignifie ſeulement commandant & maître; & il obtint ce qu'il déſiroit.

Mahmoud avoit, lorſqu'il commença à s'élever, un frere, nommé Iſmaël, qui chercha à traverſer ſes deſſeins ſans y réuſſir; car non-ſeulement ſes troupes furent battues, mais il tomba, lui-même entre les mains du vainqueur. Ce prince en uſa bien, & le tint à ſa cour ſur le meilleur pied. Il paroit que cet Iſmaël étoit ou féroce ou imbécille. Car ſon frere lui ayant un jour demandé comment il en auroit été traité s'il eût été vaincu, il lui répondit qu'il l'eût enfermé pour le reſte de ſes jours. Cette réponſe fut une leçon pour Mahmoud; craignant quelque nou-

velle révolte, & n'oſant pas ſe fier à la généroſité d'un frere qui en montroit ſi peu, il le fit conduire à un château, où on lui procuroit toutes les choſes néceſſaires à ſes beſoins, & les amuſemens convenables à ſes plaiſirs : cependant ce château n'étoit réellement qu'une belle priſon, ſi une priſon peut être belle.

Mais, dans la ſuite, Mahmoud, oubliant que l'intérêt qui unit tous les hommes peut auſſi les brouiller dès qu'il n'eſt pas également ſatisfait entr'eux ; que deux freres peuvent aiſément devenir deux ennemis, s'il y a trop d'inégalité entre leur ſort, en faiſant le partage de ſes états entre ſes deux fils Mohammed & Maſſoud, ne donna que l'Yraque à ce dernier, au lieu qu'il déclara Mohammed, héritier de toutes les autres provinces de ſon empire : c'eſt à-peu-près comme ſi un monarque, maître d'une grande partie de l'Europe, laiſſoit quelque province du nord à l'un de ſes fils, pendant que l'autre poſſéderoit la France, l'Eſpagne, l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie, &c. Maſſoud diſſimula : cependant, ſoit que ſon pere eut réfléchi ſur les ſuites que pouvoit avoir l'inégalité de ce partage, ou que les diſpoſitions intérieures de Maſſoud euſſent percé à travers le voile dont il eſſayoit de les couvrir, ſon pere un jour l'inter-

rogea ſur les ſentimens qu'il avoit pour ſon frere. « Si je venois à mourir, lui dit-» il, comment viveriez-vous avec Moham-» med ? — Mais, mon pere, comme vous » avez vécu avec Iſmaël, mon oncle. » Cette réponſe le fit trembler : & tout ce qu'il put repréſenter à cet égard à Maſſoud fut ſans effet, juſqu'à ce que Mohammed, honteux lui-même de l'inégalité du partage, eut embraſſé ſon frere, en lui jurant que, de tant de vaſtes états, il ne réſerveroit jamais pour lui que la moitié.

Un Turc de ſa milice étant un jour entré de nuit chez un pauvre homme, pour outrager ſa femme & ſes filles, celui-ci, à la fureur de l'obſcurité, trouva le moyen de ſe ſauver ſans être pris. Il alla, le lendemain, porter ſes plaintes à Mahmoud, qui le reçut avec bonté, & lui dit de l'avertir ſur le champ, ſi ce malheureux retournoit chez lui. Le Turc revint en effet, & le pauvre homme vola chez le ſultan, qui accourut avec quelques officiers. Il fit éteindre les lumieres ; puis, entrant tous le ſabre à la main, ils mirent en piéces le Turc qui ne croyoit pas avoir à faire à ſi fort parti. Après cette exécution, Mahmoud fit apporter des flambeaux ; &, lorſqu'il eut examiné les traits du mort, il ſe mit à genoux, & fit ſa priere. Tout ceux qui l'avoient ſuivi, ainſi que le pau-

vre homme & ſa famille, étoient dans le plus grand étonnement. « Ne ſoyez pas » ſurpris, leur dit-il, de ma conduite & » de ma joie actuelle : lorſque cet homme » eſt venu me trouver, j'ai ſoupçonné » que c'étoit peut-être un de mes fils qui » commettoit ces excès ; & cependant, » obligé par ma place de rendre juſtice à » tous mes ſujets, j'ai fait, en arrivant ici, » éteindre les lumieres, de peur d'être re- » tenu par l'amour paternel. A préſent » que je ſuis tranquille à cet égard, mon » cœur s'ouvre à la joie ; j'avois perdu » le ſommeil & l'appétit, je recouvre » maintenant l'un & l'autre : donnez-moi » à manger, & félicitez-moi, puiſque j'ai » une nouvelle occaſion de remercier le » Ciel de mon bonheur. »

Des voleurs avoient pillé une caravane dans l'Irak, depuis que cette province étoit au pouvoir de Mahmoud : il y eut même pluſieurs marchands de tués, entr'autres, le fils d'une veuve, appellé Zab. Cette femme vint à la cour demander juſtice de la mort de ſon fils ; le ſultan lui parlant avec bonté : « Je plains votre » malheur, lui dit-il ; mais qu'y puis-je » faire ? & comment, établi à Gazna, puis- » je remédier aux déſordres qui ſe com- » mettent dans l'Irak ? — C'eſt une diffi- » culté qu'il falloit prévoir d'abord, ré-

» pondit-elle ; & vous ne deviez pas, » ſeigneur, conquérir plus de pays que » vous n'en pouviez protéger. » Mahmoud, loin d'être offenſé de la liberté de cette réponſe, en ſentit toute la force, & réſolut de délivrer l'Irak des voleurs qui la déſoloient. Mais, ſoit pour ménager les troupes, dont peut-être il avoit beſoin ailleurs, ſoit pour ne pas envoyer un corps conſidérable dans une province ſi éloignée, après avoir fait raſſembler une caravane nombreuſe à Iſpahan, & leur avoir répondu de leurs biens & de leur vie, il ne leur donna que cent ſoldats pour les eſcorter ; &, ſur ce qu'on lui repréſentoit que c'étoit peu, il répondit qu'il feroit ſi bien que ces cent ſoldats en vaudroient mille. Pour cet effet, il leur recommanda ſecrettement d'acheter pluſieurs charges d'excellens fruits, où il fit mettre de l'arſénic ; &, lorſqu'ils furent arrivés avec la caravane, dans l'endroit le plus dangereux, ils délierent, par ſes ordres, leurs ſacs, & expoſerent tous ces fruits au ſoleil, comme pour les préſerver de toute humidité : le bruit de cette caravane & d'une ſi foible eſcorte s'étoit répandu au loin, & les voleurs, attirés par l'eſpérance d'un butin ſi riche & ſi mal gardé, s'étoient raſſemblés en très-grand nombre. Dès que les marchands les apperçurent,

ils ſe mirent à fuir, laiſſant la défenſe de leurs richeſſes aux ſoldats qui s'en étoient chargés. Ceux-ci, conformément aux ordres qu'ils avoient reçus, ne tarderent pas à laiſſer les marchandiſes, enſorte que les voleurs, ſans être obligés d'engager le combat, ſe trouverent maîtres du champ de bataille. Ils s'applaudiſſoient du ſpectacle de tant de richeſſes, lorſque la vue des fruits leur offrit l'occaſion de ſe rafraîchir commodément. Tous aſſis ſur l'herbe, ils ſe mirent à manger, ou plutôt à dévorer la mort qui les y attendoit. Ce ne fut dans un inſtant, que douleurs aigües & gémiſſemens; cependant les ſoldats, qui s'attendoient à cet effet, s'étoient rapprochés à la faveur d'une monticule. Ils ſe jeterent ſur les voleurs, le ſabre à la main. Ces malheureux tomboient d'eux-mêmes ſous les coups, & dans la criſe des tourmens qu'ils enduroient, ils regardoient comme un bien de finir promptement leurs jours. La vue de ce changement inopiné raſſembla les marchands qui s'éloignoient: on ſe réunit avec joie, & le bruit de cet événement fit honneur à la bienfaiſance & à la prudence de Mahmoud dans l'eſprit de ces nations qui ne vivent que de leur commerce, & ne commercent qu'à la faveur des voyages.

Lorſque Mahmoud, l'an 1009, eut fait la conquête du royaume de Soumenat dans les Indes, il voulut, en ſe réſervant le droit de ſuzeraineté, mettre ſur le trône un prince qui reconnût le tenir de lui, en lui rendant foi & hommage; mais, pour éloigner les idées de mécontentement que pourroit faire naître ſon uſurpation, il chercha à flatter la nation, en lui donnant, pour la gouverner, quelques deſcendans de ſes anciens rois. Dab-Sélim, ou, comme quelques auteurs l'appellent, Diſalem, avoit été des plus illuſtres. Quoique contemporain de Hoshang, ſecond ou troiſieme roi de la premiere dynaſtie des rois de Perſe, ſa mémoire étoit encore en vénération; & tout le monde avoit entre les mains le fameux livre Homaïoun-Nameh, ou livre auguſte, compoſé par ſon ordre & ſous ſes yeux par le brachmane Bidpai, qui étoit auſſi ſon viſir. Il avoit été traduit de l'indien en ancien perſan, par ordre de Nouſchirvan; du perſan en arabe, par ordre d'Abou-Jafar-Almanſor; & de l'arabe en perſan moderne, par ordre du ſultan Naſſer le Samanide*. En effet le peuple fut extrême-

* Cet ouvrage l'a encore été depuis en turc, après avoir été retouché par les plus habiles maîtres de l'Orient: c'eſt un Recueil d'Apologues, qui tous ont un ſens moral ou politique.

ment ſenſible aux attentions de Mahmoud. On chercha donc avec grand ſoin ; &, ſi quelque choſe doit étonner, ce n'eſt pas la difficulté de cette recherche, c'eſt la folie de ceux qui l'entreprirent ; car il y avoit bien trois mille ans que celui dont on cherchoit les deſcendans, étoit mort, cependant, comme c'étoit une condition exigée, on en trouva un vrai ou ſuppoſé. C'étoit un bon derviche, qui, comme Abdolonyme, ſe trouva paſſer de l'état le plus bas à la condition brillante d'un ſouverain. En vain le conſeil de Mahmoud repréſenta-t-il qu'un homme auſſi abject auroit peine à prendre les ſentimens de ſon état : car ces derviches ſont plus baſſement gueux, que nos plus miſérables mendians. Mahmoud, qui croyoit ſa tranquillité intéreſſée a perſiſter dans ſon projet, mit le derviche défroqué ſur le trône de ſes prétendus ancêtres.

Tant que l'on avoit ſoupçonné que la recherche de Mahmoud n'étoit pas ſincere, & que l'on avoit craint qu'il ne cherchât au contraire à éteindre les anciennes familles, perſonne ne s'étoit préſenté & n'avoit oſé ſe dire iſſu des anciens rois ; mais, dès que l'on vit le derviche couronné, & Mahmoud reparti pour ſes états, les parens ſe multiplierent : un

ambitieux parent du derviche prétendit être d'un degré plus près que lui du grand roi Dab-Sélim. Le roi actuellement sur le trône soutenoit le contraire ; &, travaillant lui-même à ses titres, il alloit les publier, lorsque son parent, pour terminer cette discussion généalogique, ayant rassemblé quelques troupes, entra sur ses terres à main armée. Le bon derviche prétendoit se connoître en généalogie ; mais sa timidité ne lui faisoit que trop sentir qu'il n'entendoit rien à la guerre : il appella donc à son secours le sultan qui s'en retournoit. On fit marcher aussitôt contre le nouveau prétendant ; ses troupes furent battues, & lui-même tomba au pouvoir de Mahmoud, qui le garda jusqu'à ce que le derviche fut affermi sur son trône. Après ce tems, il le renvoya pour être traité suivant l'usage des Indiens dans ces sortes de cas.

Or, l'usage étoit que, quand un prisonnier coupable de rebellion arrivoit près de l'endroit où habitoit le roi, celui-ci alloit quelques journées au-devant de lui ; &, lorsqu'enfin il le rencontroit, il lui présentoit un bassin & une aiguière d'or, dont il s'étoit servi. Le prisonnier les mettoit sur sa tête comme un esclave, les portoit jusqu'à l'entrée d'une grotte creusée

ſous le trône même du roi, où l'on le plaçoit, que l'on muroit enſuite, & dans laquelle on ne lui donnoit à manger que par une ouverture pratiquée exprès, & ouverte tous les jours pour cet uſage.

Dab-Sélim II alla donc au-devant de ſon priſonnier ; mais, s'ennuyant d'attendre au lieu convenu, & voulant prendre quelque repos, il s'éloigna pour s'aſſeoir ſur un côteau agréable & couvert en partie par de l'ombrage. Malheureuſement il avoit jetté ſur ſon viſage un mouchoir rouge ; un milan, qui n'apperçut que ſa tête, la prenant pour quelque morceau de chair crue, fondit deſſus avec impétuoſité. Le roi s'éveilla en criant ; mais les griffes de l'oiſeau vorace lui avoient déja crevé les yeux. Toute ſa cour qui n'avoit qu'une bien foible idée de ſon mérite, ſaiſit, pour le dépoſer, l'occaſion de cet aveuglement, qui le rendoit inhabile à porter la couronne. On s'aſſura de ſa perſonne ; dans le même tems, ſon parent, priſonnier, arriva. Il avoit bonne mine : on détacha ſes liens : on les remit ſur le corps du malheureux derviche, qui rentra dans la ville, l'aiguière & le baſſin ſur la tête. Heureuſement ſa piété lui ſervit à ſupporter ſon malheur, & il ne ceſſa de louer Dieu de l'avoir expoſé à cette cruelle épreuve.

Mahmoud aimoit & protégeoit les lettres. Il avoit attiré à ſa cour le poëte Ferdouſſi, ſi habile dans ſon art, ſi ſçavant dans les antiquités de la Perſe. Ce poëte avoit compoſé un poëme ſous ſe titre de Schah-Nameh, ou *Livre royal*, qui contenoit toute l'hiſtoire des anciens rois de Perſe. Il avoit employé trente ans à ce travail, qui renfermoit ſoixante mille béits ou diſtiques, qui font ſix vingt mille vers; mais, au lieu de récompenſer noblement le talent & le travail de Ferdouſſi, Mahmoud ne lui donna que ſoixante-mille drachmes d'argent, ce qui l'irrita tellement, qu'il quitta la cour du ſultan, & fit enſuite des vers contre lui. Plus répréhenſible & moins à plaindre que le peintre fameux, qui, ſous un règne de bienfaiſance, eut la douleur de voir mal récompenſer un ouvrage immortel, en perdit la tête, & ſe tua de déſeſpoir ou de folie.

[1030.]

Enfin ce prince, que tant de victoires rendoient illuſtre, que de ſi grandes richeſſes faiſoient regarder comme le plus puiſſant prince de l'Aſie, fut attaqué d'un ulcère au poumon. Voulant racheter par une jouiſſance préſente ce qu'il alloit perdre de jouiſſance à venir, il fit apporter

en ſa préſence tous ſes tréſors, compoſés des étoffes les plus précieuſes, & de pierreries ſans nombre ; mais la vue de tant d'objets qu'il falloit quitter, aigrit encore ſon mal : il les fit reporter, & finit en déplorant la folle vanité des hommes, qui travaillent long-tems pour acquérir, ſans ſonger que bientôt il faut tout quitter. Il étoit dans la ſoixante-troiſieme année de ſon âge.

MOHAMMED, l'un des fils de Mahmoud, dont il a été parlé ci-deſſus, ſe mit en devoir de lui ſuccéder. Il paroît qu'il étoit d'un caractere foible, & que les grands attendoient peu de ſon gouvernement. Maſſoud qui étoit dans l'Irak, lorſqu'il apprit la mort de Mahmoud, faignant de conſerver à ſon frere l'amitié qu'il lui avoit jurée à la priere de ſon pere, lui envoya dire ſeulement qu'ayant régné avant lui, il ne vouloit pas que ſon nom fût proclamé le premier dans la priere publique, l'aſſurant que d'ailleurs il ne le troubleroit point dans la poſſeſſion de ſes vaſtes états. Mohammed ſentit bien que ſon frere vouloit engager une querelle qui finiroit par une guerre ouverte. Il ſe préparoit à la ſoutenir, lorſque toute ſa cour l'abandonna : on ſe ſaiſit de ſa perſonne, & on le livra à Maſſoud, qui ne ſuivit

que trop bien ſes anciennes réſolutions. Il le fit enfermer comme Mahmoud avoit fait d'Iſmaël ; &, plus cruel que ſon pere ne l'avoit été envers ſon oncle, il lui fit crever les yeux, & mettre à mort le peu de ſerviteurs zélés qui avoient pris ſon parti. On dit que le jour qu'il avoit été proclamé roi, la couronne étoit tombée de deſſus ſa tête, & que cet accident, regardé comme un préſage funeſte, avoit, dès cet inſtant, aliéné tous les eſprits. Que de maux ont produit l'ignorance & la ſuperſtition !

[1038.]

MASSOUD, demeuré poſſeſſeur paiſible du trône, ne s'occupa que de préparatifs de guerre ; s'il eût été plus ſage & plus en état de ſentir le prix d'un avis prudent, il ſe fût rendu à l'avis de ſon conſeil qui cherchoit à le détourner de toutes expéditions dans les Indes. Les Turcs Selgiucides, ayant paſſé le Gihon, ſe jetterent dans le Khariſme ; tout le monde lui conſeilloit de marcher contr'eux, & de les exterminer avant qu'ils euſſent pris des établiſſemens, ou reçu des renforts de leur pays. Le parti étoit trop raiſonnable pour un fougueux qui préféroit la gloire inſenſée de conquérir quelque nouvelle province, à l'avantage réel de conſerver les anciennes

anciennes. Il partit donc pour les Indes, & revint en vainqueur; mais, à ſon retour, il trouva les Selgiucides plus puiſſans qu'à ſon départ; il leva une armée conſidérable, & cependant fut défait. Les cruautés qu'il exerça enſuite ſur les officiers qu'il accuſoit de ſes propres fautes, aliénerent tous les eſprits. Il avoit tiré ſon frere de priſon, & l'avoit emmené avec lui à la guerre, de peur ſans doute qu'en ſon abſence, il ne ſe formât quelque parti puiſſant en faveur de ce prince malheureux; mais ce qu'il avoit craint dans un éloignement de deux cents lieues, il le trouva dans ſon propre camp. Le mécontentement devenu général, éclata à la fin; on ſe ſaiſit de ſa perſonne, & l'on offrit la couronne à Mohammed, qui, ne la pouvant pas conſerver à cauſe de la perte de ſa vue, la réſigna à ſon fils. Les conjurés, peu après, firent mettre à mort Maſſoud.

MAUDOUD, fils de ce dernier, étoit pour-lors occupé à défendre la ville de Balkh contre les attaques des Selgiucides. Dès qu'il eut appris la mort de ſon pere, il accourut auſſitôt à Gazna, battit ſon oncle & ſon couſin, & ne leur donna aucun quartier ni à eux ni à tous ceux qui étoient entrés dans leur parti; mais cette activité lui nuiſit du côté des Selgiu-

cides, qui profiterent de ſon abſence, & ſe fortifierent. Il ſe préparoit à retourner contre eux, lorſqu'il fut emporté par une colique violente. Il laiſſoit un fils en bas âge. Les troupes refuſerent de lui obéir, & mirent ſur le trône un fils de Maſſoud. Ce prince ſe nommoit ALY; &, quoiqu'il ſoit dans la liſte des princes Gaznévides, & qu'il ait régné deux ans, on ne ſçait rien de lui, ſinon qu'il fut chaſſé & dépoſſédé par un fils du ſultan Mahmoud, qui, retenu long-tems en priſon, s'en étoit enfin échappé.

ABDALRASCHID étoit déja d'un certain âge lorſqu'il monta ſur le trône; mais, peu accoutumé à manier les rênes du gouvernement, il crut remédier à ſon peu d'expérience en donnant toute ſa confiance à un Turc, nommé Togrul. Il eut bientôt occaſion de s'en repentir; car ce miniſtre infidèle & ingrat, non-content d'uſurper toute l'autorité, entreprit même de détrôner ſon maître, & y réuſſit. Il l'aſſiégea dans le château où il s'étoit renfermé, & le maſſacra impitoyablement avec toute ſa famille. Togrul ne réſerva qu'une fille d'Abdalraſchid, qu'il épouſa, croyant ainſi juſtifier ou du moins pallier ſon crime aux yeux de la nation; mais les peuples indignés le ſurnommerent Kafernamet ou l'Ingrat: & les grands s'étant

soulevés contre lui, il fut assassiné dans son propre palais. Ils mirent sur le trône Férokzad, dont on ne sçait rien.

[1056.]

IBRAHIM, frere de Férokzad, observa toutes les conditions d'une paix qu'il avoit faite avec les Selgiucides. Il se servit de la tranquillité qu'elle lui procuroit, pour porter ses armes dans l'Indostan; & il y remporta de si grands avantages, qu'il mérita le nom de vainqueur & de triomphant.

Ses occupations militaires ne l'empêcherent pas de donner beaucoup de tems à la priere. Il y passoit ordinairement une partie de la nuit, ou bien il alloit faire la ronde dans les rues, pour examiner par lui-même si la police étoit bien observée. En mourant, il laissa trente-six enfans mâles, qui tous acquirent de la réputation dans les armes, & quarante filles qui furent toutes mariées à des gens de loi ou à des sçavans; ne croyant pas qu'elles fussent assez heureuses, si, en les sacrifiant aux régles de la politique ordinaire, il leur eût fait épouser des princes guidés peut-être par leur seul intérêt.

La dynastie des Gaznévides s'affoiblissoit par la puissance de ses voisins, & les divisions qui déchiroient depuis long-tems l'intérieur du royaume. L'histoire nous a

transmis peu de choſe des règnes qui ſuivirent. MASSOUD III, l'un des fils d'Ibrahim, lui ſuccéda, & fut ſuivi par ſon fils SCHIRZAD, qui ne régna qu'un an. Un de ſes freres, nommé ARSLAN-SCHAH, monta après lui ſur le trône. Son règne fut malheureux. Il fut continuellement en guerre avec ſon frere Baharam-Schah, qui, ſoutenu par Sandgiar, ſon oncle maternel, & ſultan des Selgiucides, le battit & le fit priſonnier.

[1117.]

BAHARAM-SCHAH eut un règne un peu plus illuſtre, mais non moins malheureux. A l'exemple de ſes ancêtres, il tourna ſes armes du côté de l'Indoſtan. On ne voit que guerres de ce côté, depuis Sébectéghin. Il faut croire que les richeſſes de ce pays étoient un appât toujours renaiſſant pour des voiſins ambitieux; mais, ce qui étonne, c'eſt qu'il pût fournir encore quelque choſe à leur ambition. Baharam y remporta pluſieurs victoires; mais Houſſain-Gauri, l'un de ſes voiſins, lui ayant déclaré la guerre, le pourſuivit avec tant de chaleur, que le prince Gaznévide fut obligé d'abandonner ſa capitale, & bientôt le reſte de ſes états. Le vainqueur mit ſon frere Sauri ſur le trône, & alla ailleurs porter ſes armes. Baharam profita de ſon abſence; il ſo-

menta une révolution, & réuſſit à recouvrer ſes états & ſa puiſſance; mais il en uſa mal. Il fit promener indignement ſon priſonnier dans toute la ville, monté ſur un bœuf, & le fit enſuite mourir d'une maniere honteuſe. Houſſain, outré de dépit, & brûlant du deſir de la vengeance, tomba comme la foudre ſur les Gaznévides. Il alloit porter par-tout le fer & la flamme, lorſqu'il apprit la mort de ſon ennemi. Son fils Khoſrou-Schah, quoique regardé comme le dernier prince de cette dynaſtie, ne mérite guères d'y être compris; car il s'enfuit auſſi-tôt dans les Indes, & n'en revint que pour tomber entre les mains des Gaurides, dont on va parler.

SOUVERAINS EN PERSE, DITS GAURIDES.

[1150.]

SI l'on en croit les hiſtoriens, la famille qui prit le nom de Gauride, en formant une petite dynaſtie dans le pays de Gaur, deſcendoit d'un ancien uſurpateur du royaume de Perſe, défait par Féridoun, l'un des rois Piſchdadiens. Cet uſurpateur, appellé Zhohak, avoit été mis à mort; mais ſa poſtérité avoit conſervé une eſpece de ſouveraineté parmi les peuples montagnards de Gaur. Le premier de ces petits chefs dont il ſoit parlé, eſt Mohammed-Ben-Gauri, qui fut défait par Mahmoud, ſultan des Gaznévides, & mourut ſon priſonnier, l'an de l'hégire 401; de J. C. 1010.

Son petit-fils ſe ſauva des mains de Mahmoud, & ſe réfugia aux Indes, où il s'attacha au ſervice d'une pagode *, c'eſt-

* Le mot pagode, qui vient du perſan pout-kédé, ſignifie également l'un & l'autre, mais particuliérement temple d'idole.

à-dire d'un temple, ou d'une idole adorée comme un dieu.

Son fils, Sam-Ben-Gauri, ſuccéda à la place de ſon pere; mais, idolâtre en apparence & Muſulman dans le cœur, il ne déſiroit rien tant que de retourner dans ſon pays : au moins c'eſt le motif que les Arabes prêtent à ſa réſolution, ſuivant ce proverbe en uſage chez eux : « L'amour » de la patrie ſe conſerve & ſe réveille » par celui de la religion. »

Comme il avoit amaſſé quelqu'argent, il l'employa en marchandiſes, & s'embarqua avec toute ſa famille; mais cette navigation ne fut pas heureuſe. Le vaiſſeau, porté contre des rochers, y fut briſé en mille piéces; hommes & biens, tout périt, à la réſerve d'un ſeul fils de Sam. C'eſt ce même fils qui eſt regardé comme le fondateur de la dynaſtie des Gaurides.

HOUSSAIN n'échappa au naufrage, que par un de ces événemens extraordinaires qui ſemblent tenir du prodige. Il s'étoit jetté de nuit ſur une planche & flottoit au gré des vagues, lorſqu'au point du jour, il apperçut, à l'autre bout de cette même planche, un tigre qui s'y cramponoit de toutes ſes forces. La vue de ce terrible animal lui faiſoit autant craindre la terre, que la peur d'être englouti dans les eaux la lui faiſoit déſirer. Au bout de trois jours

ils aborderent ſur le rivage ; & heureuſement ce tigre, dont il redoutoit tant la voracité, excité d'ailleurs par une diète ſi longue, ſauta le premier à terre, & ſe ſauva au fond des forêts. Ce ne fut que le commencement des avantures d'Houſſain.

Accablé de fatigues & preſſé par la faim, il ſe traîna comme il put à la ville la plus voiſine : il étoit nuit quand il arriva ; on étoit retiré : il ſe jetta ſur les pas d'une porte, où la garde de nuit l'ayant trouvé, il fut conduit en priſon comme un homme ſans aveu.

Il y avoit ſept mois qu'il proteſtoit ſon innocence, & en appelloit à la juſtice du ſouverain, lorſque ce même ſouverain qui laiſſoit ainſi languir dans ſes priſons les coupables & les innocens, en fit ſortir la plus grande partie, pour accomplir un vœu qu'il avoit fait pendant ſa derniere maladie.

Auſſi pauvre & plus languiſſant qu'il n'étoit en ſortant de la mer, le malheureux Houſſain fut de nouveau obligé d'aller chercher fortune ailleurs. Son bon génie le conduiſoit à Gazna, fameuſe alors par la cour brillante de Sébectéghin ; mais il avoit à peine fait une journée de chemin, qu'il fut rencontré par des voleurs. Il ſembleroit d'abord que le malheureux

Houſſain n'avoit pas grand choſe à perdre à cette rencontre, & que pour eux il n'y avoit rien à gagner; cependant il y perdit ſa liberté, & les voleurs y gagnerent un camarade, en le forçant d'augmenter leur nombre. Houſſain ne manqua de rien dans cette troupe; mais ſon cœur gémiſſoit en ſecret de l'horrible ſecours qu'il étoit forcé de prêter à leur rapacité. Il eſpéroit trouver quelqu'occaſion de leur échapper, lorſque toute la bande fut arrêtée & conduite à Gazna. On les condamne à la mort. Houſſain, victime de la circonſtance, & enveloppé dans l'arrêt, alloit périr avec les autres, lorſqu'arrivé au lieu du ſupplice, il fit cette priere: « Seigneur, Dieu » de juſtice, vous qui poſſédez en vous-» même la ſouveraine équité, pouvez-» vous ſouffrir qu'aujourd'hui un innocent » périſſe comme des coupables. » Dans nos pays, les informations ſont faites avant de condamner l'accuſé, enſorte que quelque choſe qu'il diſe enſuite, il doit ſubir la ſentence: apparemment que dans l'Orient il y a toujours lieu à la réviſion de l'affaire. On lui demanda le ſens de ſa priere; &, déja à demi perſuadés par un expoſé ſuccint de ſes malheurs, les gardes le conduiſirent au ſultan Ibrahim, qui étoit alors ſur le trône des Gaznévides. Il écouta Houſſain avec complaiſance & bonté.

Convaincu de la vérité de ce récit, & touché des riſques qu'il avoit courus, Ibrahim chercha à le dédommager de tant d'infortunes, en le plaçant convenablement à ſa cour. Houſſain profita ſi bien des premieres graces de ce ſultan, qu'en peu de tems il parvint à gagner toute ſa confiance, & s'avança par degrés, juſqu'aux premieres charges de l'état. Maſſoud III, ſucceſſeur d'Ibrahim, pour entrer dans les vues de ſon pere, fit Houſſain gouverneur de la province de Gaur, dont il étoit originaire, & où ſes ancêtres avoient autrefois régné.

HASSAN, l'aîné des fils de Houſſain, & celui qui réuniſſoit le plus de vertus & de talens, monta ſur le trône après ſon pere. C'eſt ce même Haſſan que nous avons vu, en parlant des Gaznévides, détrôner le prince légitime, & détruire enfin cette dynaſtie. Leurs guerres fréquentes avec les Selgiucides les avoient extrêmement affoiblis : oubliant tout le bien qu'ils avoient fait à ſon pere, il ſe prévalut de cet état de décadence, pour ruiner entiérement leur grandeur.

Il envahit d'abord la province de Zableſtan, & attaqua enſuite la ville de Gazna, dont il chaſſa Baharam-Schah. Nous avons parlé de cette révolution dans l'hiſtoire des Gaznévides. Baharam, re-

monté ſur le trône, en fut chaſſé de nouveau par Haſſan, qui livra la ville au pillage & la brûla; d'où lui eſt venu le ſurnom de Géhan-Souz, ou brûleur de monde.

Enhardi par tant de ſuccès, il entreprit de faire la guerre à Sandgiar, ſultan des Selgiucides; mais, moins heureux que dans les guerres précédentes, il fut défait, & tomba même entre les mains de ſon ennemi. Ce ſultan étoit le plus généreux de tous les hommes: il combla ſon priſonnier de careſſes, & le retint à ſa cour. Haſſan, qui n'avoit pas moins les graces & l'adreſſe d'un courtiſan que les talens d'un guerrier, tira bon parti de la facilité de ſon eſprit & de la ſoupleſſe de ſon caractere. De roi, devenu eſclave, il ne porta pas dans ſa ſervitude cette fierté qui honore le vaincu, mais irrite le vainqueur. Il s'abaiſſa encore plus bas que la circonſtance ne ſembloit l'exiger; il parvint par ſes flatteries, moyen preſque toujours ſûr, à gagner entiérement l'eſprit de Sandgiar. Il eſt vrai qu'il leur donnoit un tour ſpirituel, qui en faiſoit diſparoître la fadeur. On rapporte, entr'autres propos de ce roi eſclave, qu'un jour, le ſultan lui ayant demandé pourquoi ſa barbe étoit en ſi mauvais état, il lui répondit: « Lorſ-» que ma tête étoit à moi, ſeigneur, mille

» eſclaves en avoient ſoin ; mais mainte-
» nant qu'elle eſt au nombre de celles de
» vos derniers ſerviteurs, mes eſclaves
» ſont devenus mes maîtres, & me trai-
» tent comme il leur plaît. » Charmé de cette réponſe, Sandgiar lui fit préſent d'une boëte d'un grand prix, & peu après le renvoya dans ſes états, où il laiſſa en mourant la couronne à ſon fils.

SÉIFEDDIN-MOHAMMED, dont le nom ſignifie épée de la religion, étoit fort jeune lorſqu'il ſuccéda à ſon pere. Il étoit très-bien fait de corps, & relevoit cet avantage par un grand amour pour la juſtice : ſon règne cependant ne fut pas heureux. Un de ſes parens ſe révolta contre lui ; &, après quelques combats, le tua de ſa propre main.

[1162.]

GAIATHEDDIN, couſin de Séifeddin, avoit été déſigné pour lui ſuccéder ; &, ce qui eſt aſſez étonnant dans un tems de trouble, ce choix eut ſon plein effet. Son premier ſoin, dès qu'il fut monté ſur le trône, fut de venger la mort de ſon prédéceſſeur, en livrant au ſupplice le chef des factieux : les autres rebelles furent aiſément diſſipés. A la faveur des troubles, une partie des provinces s'étoient révoltés ; il les fit rentrer dans le devoir. Il ne borna pas à de ſimples actes de juſ-

tice ſes expéditions militaires. Après avoir aſſocié au trône ſon frere Schéhabeddin, il tourna ſes armes contre les Selgiucides, & remporta ſur eux de grands avantages : auſſi lui donna-t-on les noms de victorieux & de conquérant.

Dès les commencemens de ſon règne, un événement, produit par un haſard, avoit déja captivé en ſa faveur l'eſprit de toutes ſes troupes, qui y attachoient une autre idée. Il aſſiégeoit Niſchabour, & s'occupoit des moyens de ſaper un pan de muraille qui paroiſſoit plus diſpoſé à céder qu'un autre, lorſque tout à coup cette muraille tomba. Les aſſiégés & les aſſiégeans en furent également ſurpris, & tous crurent y voir une protection particuliere du Ciel. La ville ſe rendit ſur le champ, & le vainqueur uſa bien de ſa victoire.

On rapporte un autre trait, dont la gloire lui appartient toute entiere, & qui fut d'autant plus admiré dans l'Orient, que ces exemples n'y ſont pas ordinaires. Son oncle cherchoit à ſe révolter contre lui, & avoit fait entrer dans ſon parti pluſieurs grandes provinces. Cette conſpiration auroit pu avoir un grand effet ; mais l'un des gouverneurs, s'étant trop hâté de faire marcher ſes troupes, ne fut pas ſoutenu à propos ; & Gaïatheddin, avec ſon frere, eut le tems de tomber ſur lui,

& de le défaire. Ils marcherent promptement contre les autres ; & leur oncle fut leur priſonnier, avant d'avoir pu entamer quelques négociations pour ce racommodement. Dès que Gaïatheddin l'apperçut, il deſcendit de cheval, embraſſa ſa cuiſſe, lui baiſa l'étrier ; &, l'ayant conduit dans le camp, il le plaça dans ſa tente ſur ſon trône. Comme il n'eſt que trop en uſage dans l'Orient d'ôter la vie aux vaincus, & même d'inſulter à leur malheur, Fakhreddin * ne vit pas d'abord autre choſe dans la conduite de ſon neveu, & il ſe livra à toute la triſteſſe que lui inſpiroit ce ſentiment. Il ne fut parfaitement diſſuadé, qu'en apprenant de ſa bouche qu'il alloit retourner dans ſes états comblé de préſens. Cette action fut admirée de tous les cœurs ſenſibles, & célébrée par tous les poëtes. L'un d'eux, entr'autres, dit dans ſon anthouſiaſme : « Celui-» là enlève infailliblement avec ſon mail » la boule de la bonne fortune, qui ſçait » gagner les trônes par la généroſité de » ſon ame. »

Gaïatheddin, qui avoit fixé ſa cour à Gazna, tombée au pouvoir des Gauſides depuis l'extinction des Gaznévides ;

* C'eſt-à-dire *la gloire de la religion.*

y finit tranquillement ſes jours, dans la quarante-neuvieme année de ſon règne.

L'Iman Fakhreddin, doué d'un ſçavoir éminent, jouiſſoit de la plus grande conſidération auprès de ce ſultan, qui fonda même un collége, afin qu'il y enſeignât publiquement. Il s'éleva un jour entre lui & le Cadi une diſpute de dogme, qui penſa cauſer un ſoulevement général. Ce Cadi étoit de la ſecte des Kéramiens, gens très-ſuperſtitieuſement attachés à la lettre de l'Alcoran, & qui, par cette raiſon, admettent en Dieu les attributs de corporéité & de reſſemblance. Fakhreddin ſoutenoit le ſentiment contraire; malheureuſement pour lui, il le prouva: ſon adverſaire confondu, eut recours à la protection & à la calomnie pour le perdre dans l'eſprit du prince, qui ne l'en eſtima pas moins, parce qu'il avoit raiſon. Cette voie n'ayant pas réuſſi, le Cadi, prêchant un jour en public, s'étendit ſur le reſpect dû à l'Alcoran, ſur la foi exigée à l'égard de tout ce qui y étoit contenu, & finit par une peroraiſon très-pathétique, dans laquelle il demandoit au Ciel l'anéantiſſement de la philoſophie, & de toutes les nouvelles opinions. Ce mot de philoſophie, & le nom d'Ariſtote lâché à la traverſe, effaroucherent d'abord les oreilles des auditeurs: les larmes du Cadi en-

flammerent leur zèle. On ſort en foule ; on s'empreſſe ; on court au palais du prince : il n'eſt point de bon Muſulman qui ne veuille avoir part à l'expulſion ou même à la mort de Fakhreddin, philoſophe & même pis encore s'il eſt poſſible. Le ſultan céda à cet orage ; afin d'avoir de plus ſûrs moyens de l'appaiſer, il éloigna pour quelque tems ſon favori, qui pourtant revint bientôt après. Les hommes ſont partout les mêmes.

SCHIHABEDDIN *, déja aſſocié au trône, ſurvécut à ſon frere, & lui ſuccéda ; mais ſon règne fut moins heureux. Il eut quelques révoltes à appaiſer dans l'intérieur de ſes états, & la guerre à ſoutenir au-dehors contre les Khariſmiens, dont la puiſſance commençoit à ſe rendre redoutable dans l'Orient : Mohammed, leur ſultan, remporta ſur lui pluſieurs avantages.

Il avoit été plus heureux dans les Indes, dont il étoit revenu avec de très-grandes richeſſes. Sa fille demandoit un jour au gardien des tréſors, à quoi pouvoient monter les richeſſes de ſon pere. Il lui répondit que ce détail ſeroit long, mais qu'elle en pourroit juger par ce qu'il poſſédoit ſeulement en pierreries ; il avoit trois mille livres peſant de diamans d'un grand prix.

* C'eſt-à-dire *étincelle de la religion.*

Comme

Comme il n'avoit que la fille dont nous venons de parler, ſans aucun enfant mâle, ſes états ſe trouverent partagés, à ſa mort, entre Mahmoud, ſon neveu, & regardé comme ſon légitime ſucceſſeur, & quelques Turcs ambitieux d'entre ceux qu'il élevoit à ſa cour en fort grand nombre.

Il fut aſſaſſiné par un Indien idolâtre, qui crut devoir commettre cet attentat, pour venger les dieux de ſon pays, outragés par les incurſions que ce prince avoit faites dans l'Inde.

MAHMOUD ſuccéda à ſon oncle, & n'éprouva preſque que des malheurs. On ſçait, d'ailleurs, peu de choſe de ſon règne. Ali-Schah, prince Kharizmien, frere de Mohammed, leur ſultan, après s'être révolté, s'étoit réfugié dans les états de Mahmoud. Ce dernier, par reſpect pour l'alliance qui les uniſſoit, & peut-être auſſi par la crainte d'offenſer un prince ſi puiſſant, fit arrêter le rebelle, & le livra à ſon frere. Cette conduite déplut non-ſeulement aux partiſans d'Ali-Schah, cela étoit naturel; mais même, en général, aux peuples Gauride & Kharizmien. La multitude eſt toujours pour celui que l'on regarde dans l'inſtant comme le plus malheureux. Ainſi cette conduite, ſuggérée par un ſentiment de juſtice, & néceſſaire en bonne politique, pour ne point expoſer les peuples à la vengeance

d'un allié qui ſe ſeroit cru trahi, fut regardée de la part du peuple, toujours emporté dans ſes affections, & ſouvent imbécile dans ſes jugemens, comme un acte de la plus baſſe trahiſon. Ils avoient commencé par mépriſer leur ſouverain ; ils finirent par le déteſter. Enfin il fut trouvé aſſaſſiné dans ſon lit, ſans que l'on ait pu découvrir les auteurs de ſa mort. Cet événement mit fin à la dynaſtie des Gaurides, parce que les Kharizmiens, qui étoient tout-puiſſans, s'emparerent de ce pays, & en firent une nouvelle province de leur vaſte monarchie : cela arriva l'an de J. C. 1212.

Depuis ce tems, il ne fut plus queſtion des Gaurides. Il eſt vrai que quelques princes de la famille de leurs rois fonderent des dynaſties ailleurs; auſſi-bien que pluſieurs des Turcs qui avoient été élevés à la cour de Schéhabeddin ; mais leur hiſtoire eſt très-peu connue. On verra cependant que la dynaſtie des Moloks-Curt, dont nous parlerons plus bas, prétendoit deſcendre des Gaurides; mais elle avoit alors un autre nom.

SOUVERAINS EN PERSE, DITS DILÉMITES.

[927.]

CETTE dynastie tiroit son nom d'une province de la Perse, qui s'étend le long de la mer Caspienne : & même cette mer est souvent nommée dans leurs auteurs, mer de Dilem. Cette province avoit eu autrefois des souverains particuliers ; soumise ensuite par le roi de Perse, elle demeura réunie à la couronne, même après la conquête de ces vastes régions par les Arabes. Enfin, sous le califat de Moctader, il s'y éleva une principauté, dont la ville de Schehristan fut la capitale.

VASCHONDAN fut le fondateur de cette dynastie, dont les sçavans qui s'appliquent aux langues orientales ne nous apprennent presque rien, quoiqu'il en subsiste deux histoires. Quelques auteurs font commencer son règne l'an 305 de l'hégire : nous avons suivi le sentiment de ceux qui le placent dix ans plus tard.

C'est ce défaut de matériaux en langue vulgaire, qui nous empêche de parler des

quatre princes qui ſuivirent, ſçavoir Haſſan, Aly, Mahady, & Asfar auquel on enleva la couronne.

MARDAVIGE, quoique de la ſecte des Mages qui enſeignoient la religion de Zoroaſtre, ne laiſſa pas de ſuivre la profeſſion des armes; & moins philoſophe que conquérant, il conquit non ſeulement le Dilem, dont il dépouilla Asfar; mais il s'empara même du Ghilan, du Tabéreſtan & du Mazanderan. Ce fut dans le Ghilan qu'il défit Makhan, ſous lequel les Bovides avoient d'abord porté les armes.

Il ne s'en tint pas à ces premieres conquêtes, & pénétra fort avant dans la Perſe. La famille de Bovié étoit alors paſſée à ſon ſervice. Ce prince fut tué par Jahkhen, Turc de nation, qui, d'eſclave, après avoir été affranchi par ce prince, étoit parvenu aux premieres charges de la milice. Ce monſtre d'ingratitude & de perfidie employa enſuite ſes forces en faveur du calife Radhi, le tint en quelque ſorte en tutelle, prit le titre de commandeur des fidèles, & pouſſa l'inſolence juſqu'à faire exercer la charge de viſir par ſon ſecrétaire.

VASCHMAKIN, que l'on nomme auſſi Vaſchmaghin, étoit parent de Mardavige. Dès que l'aſſaſſin de ſon frere eut paſſé en Perſe, il trouva moyen de monter ſur

le trône : on ne ſçait rien de ſon règne. Il eut deux enfans ; Jenſchoun, que quelques auteurs mettent dans la ſuite des princes de Dilem ; & Cabous, qui, ſelon le plus grand nombre, lui ſuccéda.

CABUS, que l'on prononce Cabous, ſe diſtingua par mille belles qualités. Eſprit, caractere, vertus, il avoit tout, & ſembloit, par tant d'avantages, deſtiné à relever la gloire du royaume de Dilem. Pour donner tout à la fois une idée de ſa perfection dans l'éloquence, & de la maniere dont les Orientaux expriment les idées qu'ils veulent embellir, il ſuffit de rapporter les paroles d'un des plus beaux eſprits de l'Orient, qui diſoit à la lecture des lettres de Cabus : « On ne peut aſſez » admirer cet ouvrage : il ſemble qu'il » ſoit écrit avec une plume de paon cé- » leſte : » ce qui ſignifie une plume d'ange.

Mais il éprouva un ſort bien différent de celui qu'il méritoit ; &, ce qui n'eſt que trop ordinaire aux gens de bien, il fut la victime de ſa bienfaiſance. Il s'attira d'abord ſur les bras Mouiadeddoulat, prince des Bovides, pour avoir donné un aſile à Fakhreddoulat qu'il vouloit, quoique ſon frere, dépouiller de ſes états. Cet acte d'hoſpitalité l'expoſa à une guerre cruelle & à une perſécution de treize ans, pendant leſquels il demeura avec ſon

protégé, comme dans une eſpece d'exil; ne poſſédant qu'une ſeule province.

A la mort de ſon ennemi, ſon malheur n'en devint que plus ſenſible. Ce même Fakhreddoulat, ce monſtre d'ingratitude qu'il avoit recueilli ſi charitablement, & pour lequel il avoit tout ſouffert, étant monté ſur le trône, s'empara de tous les états qu'avoit poſſédes ſon frere, & laiſſa le malheureux Cabus dans la petite province où il s'étoit retiré; & ce ne fut en effet qu'après ſa mort que Cabus rentra dans ſon royaume, & y ajouta même le Ghilan & le Tabareſtan; mais, comme les peuples avoient perdu l'habitude d'obéir à leur légitime ſouverain, que les miniſtres & les gouverneurs avoient cruellement abuſé de leur pouvoir dans ce tems de confuſion, il fit de vains efforts pour rétablir l'ordre dans le gouvernement: on le taxa d'une trop grande ſévérité: les grands conjurerent contre lui; s'emparerent de ſa perſonne, & forcerent ſon fils de régner en ſa place. Dès que Manudgéher eut été reconnu roi, il alla ſe jetter aux pieds de ſon pere, en lui jurant qu'il étoit prêt à expoſer ſa vie s'il le falloit pour punir les traîtres qui l'avoient dépoſé. « Je vous ſuis obligé, lui » répondit Cabus; j'ai fixé à cet événe» ment le terme de mon règne; je vous

» remets mon autorité, ne vous en ſervez » que pour votre ſûreté & le bonheur des » peuples. »

On rapporte que lorſqu'on le conduiſoit à la priſon, il demanda à l'un des conjurés, de quel crime on l'accuſoit ? » De trop de ſévérité. — Vous éprouvez » le contraire, repliqua-t-il ; je ne ſerois » pas dans cet état, ſi j'avois fait mourir les plus inſolens d'entre vous. »

Cependant, comme ſon fils le traitoit toujours avec les égards les plus tendres & les plus reſpectueux, dans la crainte qu'il ne vengeât quelque jour un pere ſi malheureux, les conjurés trouverent moyen de lui faire avaler du poiſon, dont il mourut. Pendant les beaux jours de ſon règne, il eut à ſa cour Avicennes, qui guérit le neveu du prince de la même maniere qu'Eraſiſtrate guérit autrefois Antiochus, épris d'amour pour une des ſœurs de Seleuchus, ſon pere. Cet état fut bientôt envahi par les Bovides.

SOUVERAINS EN PERSE, DITS BOVIDES.

[933.]

LA dynaſtie des Bovides tiroit ſon nom de Bovié, dont la poſtérité régna ſur la Perſe & le Diarbek avec le plus grand éclat, après avoir briſé le ſceptre des Califes, auxquels ils ne laiſſerent que l'encenſoir, ce qui les réduiſoit à faire la priere publique dans la moſquée de Bagdad. Lorſque cette famille fut parvenue au degré de puiſſance dont nous parlons, on ne manqua pas de prétendre que celui qu'elle reconnoiſſoit pour ſon chef, deſcendoit d'une origine fort noble. On citoit même pour un de ces ancêtres, Baharam-Ghur, l'un des anciens rois de Perſe, de la famille des Saſſaniens. A la rigueur, ce fait ne paroîtroit pas dénué de vraiſemblance, quoiqu'il y eût déja quatre ou cinq cents ans que ce Baharam fût mort, parce que les princes Orientaux, ayant ordinairement beaucoup d'enfans, laiſſent ſouvent une poſtérité nombreuſe: quelques-uns de leurs deſcendans règnent,

pendant que les autres menent une vie obſcure dans une condition privée.

Quoi qu'il en ſoit d'ailleurs de la nobleſſe & de l'origine de Bovié, il eſt ſûr au moins qu'il vivoit très-pauvrement, du métier de pêcheur, dans la province de Dilem, ſur les bords de la mer Caſpienne, lorſque ſes trois fils Ali, Haſſan & Ahmed entrerent au ſervice de Mardavidge, roi de leur pays.

Quelques hiſtoriens prétendent que ce Bovié fut averti de la grandeur où parviendroient ſes fils, par un aſtrologue qu'il avoit reçu chez lui, & auquel il dit qu'en ſonge il avoit vu un gros feu ſortir de ſes entrailles, s'élever juſqu'au ciel, puis ſe partager en trois, recevant par-tout l'hommage des peuples de la terre. Ce conte, aſſez ſemblable à celui que l'on a rapporté de Sébectéghin le Gaznévide, & démontré faux par l'impoſſibilité même de faire des prédictions ſûres, ſert au moins à faire connoître le génie crédule de ces nations, & les moyens dont la flatterie ſe ſervoit pour perſuader aux princes que le ciel s'étoit occupé d'eux bien avant leur naiſſance. Il ne ſeroit pas étonnant d'ailleurs qu'un pauvre homme, reçu chez un autre pauvre, cherchât à lui marquer ſe reconnoiſſance par quelques prophéties flatteuſes, & que les fils inſ-

truits de leur prétendue deſtinée, tentaſſent tout pour en accomplir l'effet, & parvinſſent enfin à y réuſſir.

Ali, l'aîné des fils de Bovié, après avoir ſervi ſucceſſivement ſous Makhan, roi de Ghilan, & ſous Mardavidge, roi de Dilem, entreprit des conquêtes pour ſon propre compte, dès qu'il ſe vit des forces aſſez conſidérables pour oſer les tenter avec quelque apparence de ſuccès.

Continuant toujours d'exécuter le plan tracé par ſes premiers maîtres, il ne ceſſa de faire la guerre aux Califes, qu'il ne les eût forcés de faire la paix avec lui, en conſentant à lui laiſſer conſerver toutes ſes conquêtes. Elles étoient conſidérables, puiſqu'elles comprenoient la Perſe, l'Irak & le Kerman. Il partagea ſes nouvelles poſſeſſions avec ſes deux freres. Il ne fut pas moins heureux contre les Dilémites; &, en peu de tems, il parvint à diminuer extrêmement leur puiſſance.

Mais il n'en étoit pas du produit de ces conquêtes, comme de celui que les Gaznévides avoient fait aux Indes. Ali avoit conquis de grands pays, s'étoit vu donner par le Calife le titre honorable d'AMAD-EDDOULAN, qui ſignifie *ſoutien de l'état*; mais ſes troupes manquoient d'argent, & il n'étoit pas en état de leur donner ce qu'il leur devoit de leur paye. Deux avan-

tures fort heureuſes le tirerent d'affaire à propos.

En ſe promenant dans le palais qu'avoit habité Jacob qui avoit commandé à Schiraz pour le Calife, il apperçut un jour la tête d'un ſerpent par une léza'e de la muraille. Il fit ouvrir à cet endroit pour tuer l'animal; mais, quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'après les premiers coups de marteau, on découvrit une cavité conſidérable qui renfermoit un grand tréſor en argent, en or & en pierres précieuſes. Il y avoit auſſi un coffre avec de fort belles étoffes. Cette découverte lui en procura une autre non moins agréable.

Le vieux domeſtique, commis depuis long-tems à la garde de ce château, étoit accouru avec les autres; &, quoiqu'il fut informé de tout, il feignoit d'être auſſi ſurpris que les gens d'Amadeddoulat. Mais, comme il étoit un peu ſourd, il entendit, à ſon arrivée, le prince qui demandoit une canne pour meſurer les étoffes; &, faute d'avoir bien entendu & bien compris, s'imaginant que c'étoit pour le frapper, afin de lui faire déclarer ce qu'il pouvoit ſçavoir concernant les richeſſes de Jacob, il ſe jetta à genoux, demanda grace, & dit qu'il alloit tout indiquer. En effet, il montra encore pluſieurs autres

endroits qui renfermoient de grands coffres pleins de richeſſes précieuſes.

Alors le ſultan ſe livra à tout ce que lui dictoit la juſtice & lui inſpiroit ſa générosité : il paya largement ſes ſoldats, combla de préſens ſes officiers ; &, n'ayant pas d'enfans, diſpoſa dans la ſuite les choſes de maniere que la ſucceſſion paſſa à ſon neveu, fils de ſon frere Haſſan. Il mourut après un règne de ſeize ans & demi.

[948.]

ROCNEDDOULAT, ſecond fils de Bovié, & dont le nom étoit Haſſan, poſſédoit déja un pays aſſez conſidérable, à la mort de ſon frere. Cette eſpece de ſurnom qui ſignifie la *colomne de l'état*, lui fut donné par le Calife Moſtakfi. Comme la ſucceſſion revenoit à ſon fils, il en prit poſſeſſion au nom de l'héritier. Les guerres qu'il eut à ſoutenir contre les Samanides, ne furent pas les ſeuls événemens qui traverſerent la tranquillité de ſon règne. Le trouble ſe mit dans ſa famille. Son fils entreprit de dépouiller ſes couſins : pour les ſecourir, il marcha contre ce fils ambitieux, qui marcha auſſi contre lui. Mais ce prince, après avoir étonné ſon pere par l'étendue de ſes forces,

ménagea sa paix, & vécut depuis avec lui en bonne intelligence : son règne fut très-long; il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

[976.]

MOEZ-EDDOULAT, troisieme fils de Bovié, avoit d'abord le nom d'*Ahmed*. Quoiqu'il soit le troisieme dans la liste des princes Bovides, & que nous les fassions ici succéder à son frere Rocned-doulat, nous ne prétendons pas insinuer que son règne ne commença que l'an de J. C. 976. Car, comme il avoit eu pour sa part le Kerman & quelques autres provinces à la mort de son frere, il ne fit que joindre ses états aux siens; encore abandonna-t-il quelques possessions à ses neveux.

Le Kerman, que son frere aîné lui avoit laissé, ne lui offroit pas d'abord un établissement paisible. Il falloit le conquérir; il étoit défendu par les Califes, par un commandant habile. Cependant Moez-Eddoulat attaqua ce général avec tant d'avantage, qu'il l'obligea d'abandonner la campagne pour se retirer dans une de ses plus fortes places; il y fut bientôt assiégé.

L'Emir Ali, c'étoit le nom de ce commandant, non moins généreux que brave,

ayant appris que l'on manquoit de vivres dans le camp des assiégeans, & que la famine commençoit à y faire d'assez grands ravages, touché du malheur des infortunés qui souffroient de cette situation, leur envoya la nuit du pain en assez grande quantité. Ce présent, d'abord suspect, n'excita que la défiance : on passa à un sentiment plus doux, lorsqu'on se fut assuré que ces vivres étoient fort sains, & sur-tout lorsque plusieurs nuits de suite il eut fait la même chose. Mais, sa compassion ne prenant rien sur l'amour de ses devoirs, pendant le jour, il ne cessoit de faire des sorties & enlevoit souvent de petits corps à Moez-Eddoulat. Ce prince, surpris de se voir tout-à-la-fois battu & nourri par la même main, envoya un officier à l'Emir Ali, chargé de lui dire ce peu de mots : « Si vous » êtes nôtre ennemi, comment usez vous » de tant d'honnêtetés à notre égard ; &, » si vous êtes notre ami, pourquoi nous » résistez-vous avec tant d'opiniâtreté » ? Ali répondit sagement : « Vous nous attaquez le jour, nous songeons à nous » défendre : vous nous laissez en paix la » nuit, nous ne voyons plus en vous que » des hommes malheureux, qui, à ce » double titre, ont des droits à notre » hospitalité. » Tant de grandeur toucha

Moez : il leva le siége, en assurant Ali, que, quoiqu'il fût maître de tout le Kerman, il le verroit avec plaisir vivre & commander dans la place qu'il avoit si vaillamment & si honnêtement défendue.

Moez-Eddoulat passa ensuite dans le Khouzistan qu'il soumit, & alla faire le siége de Bagdad, où le Calife se trouvant avec peu de monde, fut reçu comme un ami qui vient apporter du secours. Ce fut alors que son premier nom d'Ahmed fut changé pour le second, qui signifie celui qui est cher à l'état.

On voit avec quelque peine que ce prince, qui jusqu'alors s'étoit conduit sagement, se livre dès cet instant à une ambition qui ne connut pas de bornes. Il dépose le Calife, en met un autre en sa place, pris aussi dans la famille des Abbassides ; mécontent de son propre choix, il lui fait crever les yeux & le tient prisonnier ; &, par de nouvelles conquêtes, possesseur d'une grande partie de l'Asie, il prend le titre d'Emir-Al-Omra, ou prince des princes sous les Califes.

Il paroît cependant que d'ailleurs il usa bien de sa victoire, & qu'après avoir réduit les Califes au spirituel, il ne se porta à aucun excès de violence contre

les peuples. Les hiſtoriens ont remarqué avec plaiſir qu'il avoit été plus loin que les Califes Abbaſſides, à l'égard de la vengeance qu'ils tiroient des Ommiades. Car, ces premiers ayant fait d'abord maudire publiquement Ali & ſes deſcendans; les Abbaſſides, à leur tour, firent maudire les Ommiades; mais cette imprécation ne ſe faiſoit que de vive voix. Moez-Eddoulat ordonna qu'elle ſeroit gravée dans les moſquées. La voici :

» Que Dieu maudiſſe Moavie, fils » d'Abou-Sofian, & celui qui a ôté la » terre de Fidek aux héritiers de Fatime, » & celui qui a empêché que l'on enter- » rât Haſſan, fils d'Ali, auprès de Ma- » homet ſon aïeul, & celui qui a empê- » ché qu'Abbas ne fût mis au nombre de » ceux qu'Omar avoit marqués & déſi- » gnés pour être légitimes prétendans au » Califat, & que Dieu veuille bénir & » conſerver en paix tous les habitans de » Bagdad. »

Mais, comme ſon uſurpation l'avoit rendu odieux, & que les vrais fidèles ſouffroient intérieurement de voir le Calife réduit à une condition ſi triſte, quelqu'un d'eux eut la hardieſſe d'effacer cette inſcription de la moſquée & d'y graver la ſuivante,

» Dieu

» Dieu maudiſſe ceux qui ſont violence » à ceux qui ſont iſſus de la maiſon du » prophète. »

Cette imprécation tomboit directement ſur l'uſurpateur ; cependant il ne paroît pas qu'il ait fait aucune perquiſition à ce ſujet : il mourut après un règne aſſez long.

[965.]

Quoique nous ne commencions qu'ici le règne de Fana-Khoſrou, ſurnommé Adhad-Eddoulat *, nous croyons devoir répéter que les trois fils de Bovié, ayant eux-mêmes conquis une très-grande étendue de pays, il faut regarder leurs règnes comme collatéraux, au moins pendant un aſſez grand nombre d'années ; & la ſucceſſion n'a lieu, entre les freres & même les neveux, qu'à l'occaſion de quelques morts qui donnerent à la famille les moyens de s'étendre & de joindre un nouveau pays à celui qu'elle poſſédoit auparavant.

ADHAD-EDDOULAT, fils aîné de Rokn-Eddoulat, ayant été inſtitué héritier, & déclaré ſon ſucceſſeur par Imad-Eddoulat, joignit les états de ſon oncle à ceux qu'il eut de ſon pere, & devint

* C'eſt-à-dire, *l'appui de l'état.*

ainſi le plus puiſſant prince de l'Aſie. Outre les guerres qu'il eut à ſoutenir contre ſon couſin Izzed-Doulat *, & qui le rendirent maître du Califat, on rapporte pluſieurs traits de lui dont il ne nous eſt pas poſſible d'atteſter la vérité, mais que nous ne pouvons nous diſpenſer de rapporter.

Il avoit entre ſes eſclaves une fille aſſez jolie, & qui, s'accommodant peu de la contrainte aſiatique, trouva moyen de lier une intrigue ſecrette avec un ſoldat. Celui-ci eut le bonheur de trouver un tréſor en pourſuivant à la chaſſe un renard qui cherchoit à ſe réfugier dans un terrier. Comme ce tréſor eût été moins en ſûreté chez lui que dans le lieu où il étoit, le ſoldat ſe contenta d'en prendre une petite portion, & marqua le lieu afin de retrouver le reſte au beſoin. Sa maîtreſſe ne tarda guères à s'appercevoir que la fortune de ſon amant étoit conſidérablement augmentée : elle lui marqua d'abord de l'étonnement, enſuite de la curioſité : enfin elle ſçut toutes les circonſtances de ſon heureuſe découverte. Cet événement lui parut très-propre à ſe concilier les bonnes graces de ſon maître, que ſon intri-

* C'eſt-à-dire, *les délices de l'état*.

gue, prête à se découvrir, ne pouvoit qu'irriter contr'elle. Flattée de cette espérance, elle lui parla du trésor, & le mena elle-même sur les lieux. Le soldat n'avoit vu qu'une partie des richesses; lorsque l'on eut creusé plus avant, on trouva des caisses pleines d'or & de pierreries. Adhad-Eddoulat combla de biens les deux amans, & employa le reste du trésor à la construction de plusieurs monumens dont la magnificence & l'utilité ont également contribué à immortaliser son règne.

Moins ébloui que flatté de sa haute puissance, il résolut d'amener les Grecs à faire alliance avec lui, sans employer le secours des armes; pour réussir dans ce dessein, il fit passer à Constantinople un riche négociant de Perse avec les instructions convenables. En conséquence des ordres de son maître, celui-ci, après avoir, par ses présents, acquis quelque considération à la cour, demanda, comme une faveur signalée, la permission de se construire une maison dans un des quartiers les moins fréquentés de la ville. Il n'essuya point de refus; &, dès qu'il fut maître du terrain, il y fit secrettement cacher un rouleau de parchemin, sur lequel il avoit annoncé prophétiquement

qu'aux tems où l'on étoit alors, il régneroit en Perſe un prince redoutable à ſes ennemis, & dont l'alliance ſeroit du plus grand avantage pour les Grecs : ce qu'il avoit prévu arriva. Les ouvriers qui fouillerent quelque tems après pour poſer les fondemens de la maiſon, trouverent le rouleau, le porterent aux officiers de la juſtice; ceux-ci le remirent à l'empereur qui fut un peu ému de cette lecture. Simple & tout-à-la-fois ſuperſtitieux, il ajouta foi à cette prédiction, & crut que le peu de doutes qui pouvoient lui reſter ſeroient aiſément diſſipés, par ce qu'il pourroit ſçavoir du monarque de la Perſe, dans quelques entretiens avec le marchand. Il le manda, & lui parla de ſon pays, de ſon prince; s'informa s'il étoit puiſſant guerrier, &c. &c. Le marchand ſoutint le rôle qu'il avoit commencé; il exalta les forces de ſon maître, & amena les choſes au point que l'empereur lui envoya demander ſon alliance.

Adhad-Eddoulat reçut l'ambaſſadeur avec magnificence; &, ſe ſervant des mêmes armes qu'il avoit commencé à employer avec les Grecs, il mit en œuvre toutes ſortes de ruſes pour les étonner ſur ſa puiſſance. On rapporte, entr'autres choſes, qu'étant un jour à table avec l'am-

baſſadeur dans un château près duquel étoit un foſſé dont les grenouilles l'incommodoient beaucoup par leur croaſſement, il donna publiquement un ordre par écrit pour leur enjoindre de ſa part de ſe taire. L'officier qui le portoit le jetta en effet dans l'eau, mais il avoit eu l'adreſſe d'y joindre une drogue propre à les endormir. Cet événement fit grand bruit, & les ambaſſadeurs ne pouvoient ſe laſſer d'admirer & de vanter un prince qui, comme un autre Salomon, ſçavoit parler aux animaux & s'en faire entendre.

Chéik-Safi paſſoit un jour devant le palais d'Adhad-Eddoulat, pendant que ce prince, prenant le frais ſur ſa terraſſe, s'y étoit endormi. Comme il affectoit de jouer le perſonnage d'un dévot très-zélé, & qu'en Orient, tout dévot veut affecter le rôle de réformateur, il ſe mit à crier avec une voix forte : « Les gens qui dor-» ment quand il faudroit veiller, ne crai-» gnent-ils point la punition de Dieu pen-» dant leur ſommeil? » Le prince, éveillé par le bruit, mais ſans ſortir de ſa modération ordinaire, lui répondit : « Dieu » ne châtiera jamais ceux qui dormiront » quand vous veillerez pour eux. »

On lui attribue le rétabliſſement d'une ancienne ville de Perſe, que l'on nomme

actuellement en perſan Khair-Abad, ou *ſéjour de tout bien.*

Adhad-Eddoulat laiſſa, en mourant, quatre fils, dont on va parler. Le premier régna à Bagdad, les deux autres eurent la Perſe en partage, & le dernier s'en tint à la Caramanie.

Les guerres qui ſuivirent la mort de ce prince, n'offrent rien d'intéreſſant pour la curioſité du lecteur : ainſi nous allons paſſer leurs règnes.

On trouve ſous le règne de Magded-doulat *, huitieme prince des Bovides, que l'état commençoit à s'affoiblir par la mauvaiſe conduite du monarque & l'ambition de ſes voiſins. Séidar, ſa mere, qui avoit eu la plus grande part dans l'adminiſtration pendant la vie du feu roi, ne montra pas moins de ſageſſe & de prudence pendant la minorité de ſon fils. En voici un exemple : Mahmoud, ſultan des Gaznévides, lui envoya un ambaſſadeur pour lui demander, ou que l'on battît la monnoie à ſon nom dans tous ſes états, ou que ſon nom fût publié dans toutes les moſquées, ou qu'on lui payât tous les ans un tribut ; en cas de refus, il menaçoit de la guerre. La reine qui ne

* C'eſt-à-dire, *le glaive de l'état.*

vouloit ni fléchir, ni l'irriter par des refus marqués, lui écrivit : « J'ai toujours » eu, ſeigneur, la plus grande idée de » votre puiſſance & de votre courage ; » j'en ai craint les effets pendant la vie » du feu roi mon époux, qui ne man- » quoit pas non plus de ces brillantes qua- » lités : mais, depuis que la mort l'a en- » levé, je n'ai pas eu les mêmes crain- » tes. Vous êtes trop grand, trop géné- » reux pour profiter de l'état de foibleſſe » où nous nous trouvons. Vous ſçavez » combien le ſort des armes eſt incertain. » Une victoire de plus ajouteroit peu à » vos triomphes ; &, votre gloire ſeroit » ternie pour jamais, ſi vous étiez battu » par une veuve ou par un orphelin. » Cette lettre eut l'effet qu'en attendoit la princeſſe. Mahmoud ſe piqua de généroſité, & n'entreprit rien contre les Bovides tant qu'elle vécut.

Mais, quand cette princeſſe fut morte, il prit les armes contre Magdeddoulat, qui, ne ſe croyant pas aſſez fort pour lui réſiſter, vint ſe remettre entre ſes mains. En le recevant, Mahmoud lui demanda s'il avoit lu l'hiſtoire des rois de Perſe, Magdeddoulat répondit qu'il l'avoit lue ; » Eh ! connoiſſez-vous le jeu des échecs. » — Je le connois. — Avez-vous jamais » vu que deux rois ſoient enſemble avec

» égalité de pouvoir? — Non ſeigneur. » — Que venez-vous faire ici, puiſqu'il » faut que l'un de nous deux ſoit eſclave » de l'autre, & qu'aſſurément ce ne ſera » pas moi? » Magdeddoulat, demeuré confus & ſans réponſe, fut envoyé priſonnier dans la ville de Gaznah, où il finit ſes jours.

On ne trouve plus rien d'intéreſſant ſur l'hiſtoire des Bovides juſqu'à l'extinction de cette famille par les Selgiucides dont nous allons parler. La dynaſtie des Bovides avoit régné depuis l'an 933 juſqu'à l'an 1056.

SOUVERAINS EN PERSE ET DANS LA SYRIE.

LES SELGIUCIDES.

COMME cette famille a joué le plus grand rôle en Aſie, & qu'elle eſt d'origine Turque, nous allons dire en deux mots ce que les Orientaux rapportent de ſon ancienneté.

Il n'eſt que trop ordinaire de ne regarder comme Turcs que les peuples appellés aujourd'hui Ottomans, dont le ſiége principal eſt à Conſtantinople; c'eſt une erreur qui ſuit aſſez naturellement du peu d'attention que nous donnons à l'hiſtoire de l'Orient. Les Tartares, les Igurs, les Khathaiens, les Mogols, étoient également Turcs d'origine. Voici comment Mirkond fait deſcendre ces derniers d'un des fils de Noé. Des trois enfans mâles qu'il donne à Japhet, l'aîné, ſelon lui, ſe nommoit Turc : cet aîné l'emportoit ſur ſes freres par des qualités éminentes. Il s'établit avec ſa famille dans la province appellée depuis Turqueſtan, & laiſſa quatre fils. On dit même que ce ſont ſes loix, qui, corrigées & augmentées dans

la ſuite par Genghis-Khan, ſont encore en vénération chez les Mogols.

Les quatre fils de Turc furent les chefs d'autant de tribus, qui, avec le tems, en formerent vingt-quatre. Ce fut de l'une des quatre premieres que naquirent d'Ilindgé-Khan, à la quatrieme génération, les deux jumaux Tatar & Mogul ou Mogol, chefs des peuples qui ont porté leurs noms. Ce peuple naiſſant, ſe multiplia ſi prodigieuſement avec le tems, qu'il en vint à remplir preſque toutes les parties ſeptentrionales de l'Aſie, depuis l'Europe, où même il a pénétré, juſqu'à la grande mer, qu'il y eſt encore fort puiſſant, & règne même ſous le nom de Mogol, dans la partie méridionale, confondu avec les peuples de l'Inde. Le récit de l'auteur de l'Hiſtoire Généalogique des Tatars, que nous appellons Tartares, (Aboulgazi Bahadur-Khan, ſultan de Khariſme,) s'écarte un peu de ce récit : nous allons rapporter ſon opinion en deux mots.

Selon lui, après que Noé fut ſorti de l'arche, il partagea la terre à ſes trois enfans. Kham fut envoyé dans les Indes; Sem eut l'Iran (la Perſe;) Japhet habita les vaſtes contrées au nord & au nord-oueſt de la mer Caſpienne. Après y avoir demeuré deux cents cinquante ans, il mourut en laiſſant huit fils. Turc, l'aîné, doué d'un

eſprit ſupérieur à celui de ſes autres freres, fut choiſi par ſon pere pour être le chef de la nation. Il inventa quantité de choſes utiles, & vint habiter vers le pays où ſont aujourd'hui les Calmoucs.

Turc eut quatre fils; l'aîné, appellé Taunak, fut un grand & puiſſant prince. Le haſard lui procura la découverte du ſel; il mangeoit dans un lieu dont la terre en étoit toute imprégnée : un morceau tombé à terre, relevé auſſi-tôt, & porté à ſa bouche ſans trop de précaution, lui parut avoir un meilleur goût. Il fit volontairement une ſeconde épreuve; ſûr de ſa découverte, il fit creuſer dans ce lieu, & introduiſit un uſage qui eſt devenu général. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Chinois rapportent ce fait, revêtu des mêmes circonſtances, excepté qu'ils en font honneur à Hoam-Ti, l'un de leurs plus anciens empereurs.

Sous les deſcendans de Taunak, les Tartares amollis par l'aiſance & la bonne chère, commencerent à perdre la connoiſſance du vrai Dieu. Uniquement occupés des objets qui leur étoient chers, on vit le fils ſe faire un Dieu de l'image de ſon pere; un mari, de celle de ſa femme; un pere ſacrifier à ſon fils, une femme à ſon mari.

Alindgé-Khan, que quelques auteurs

nomment Ilindgé, descendant de Tannak, à la quatrieme génération, eut deux fils jumaux, Tatar & Mogul *, dont sont descendus les peuples qui ont porté leurs noms.

Nous ne suivrons pas l'histoire de ces peuples dans ses détails, & les changemens de leurs migrations; mais nous en rapporterons différents traits, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au tems des Selgiucides.

[An 209. avant J. C.]

Mété, que les Huns s'approprient comme le fondateur de leur monarchie, mais que les Turcs revendiquent à juste titre comme un des héros de leur nation, étoit monté sur le trône de son pere qui avoit régné sur une partie de la Tartarie. Il étoit né avec ce courage qui fait les héros; mais il ne s'en servoit que pour l'avantage de sa nation, qu'il avoit formée à la guerre & à l'obéissance par les épreuves les plus dures. Il les faisoit tirer sans cesse l'arc, & lancer le javelot; &, quand ils furent consommés dans cet art, il exigea qu'ils tirassent à ses ordres sur leurs plus beaux chevaux,

* Mogul & Mogol sont des corruptions de Mung'le, qui signifie *triste*, parce qu'en effet ce prince l'étoit beaucoup.

& enſuite ſur leurs plus belles femmes. Ceux qui réſiſtoient à ſes ordres, étoient ſur le champ punis de mort. On ſent bien qu'avec de telles troupes il étoit ſûr de tout vaincre. Une nation voiſine, craignant de ſe voir quelque jour la victime de ſon ambition, augmentée par ſa puiſſance, réſolut de le prévenir & de porter la guerre dans ſes états. Cependant, pour ne pas s'attirer ſur les bras une nation voiſine en rompant la paix, ſans avoir au moins une apparence de prétexte, ils l'envoyerent prier de leur faire préſent d'un cheval qu'ils lui déſignerent, & qui étoit le meilleur de toutes ſes écuries. Cette demande déplut à la nation : le conſeil vouloit que l'on refuſât; Mété fut d'un avis contraire, & envoya le cheval.

Cette condeſcendance entre des peuples farouches parut un acte de foibleſſe ; les Tartares, devenus plus inſolens par ce petit triomphe, lui demanderent, avec plus de chaleur que la premiere fois, une de ſes plus belles femmes. La nation indignée vouloit courir aux armes : « A » Dieu ne plaiſe, leur dit le prince, que » mon attachement pour une femme m'a» mene au point d'expoſer mes ſujets à » une guerre qui pourroit leur être fu» neſte. » Il fit partir la princeſſe. Les Tartares crurent alors que tout leur étoit per-

venir maître de toute la Chine, ſi ſa conduite eût répondu aux zèle & au courage de ſes généraux & de ſes miniſtres. Mais ce prince, trop adonné à ſes plaiſirs, employoit à la conſtruction d'un grand nombre de palais pour ſes femmes, des ſommes immenſes qui étoient deſtinées à l'entretien des troupes & au ſoulagement des peuples. Quelques-uns de ſes miniſtres qui n'avoient en vue que le bien de l'état, lui firent des remontrances à ce ſujet; mais aucun ne montra autant de courage dans cette occaſion que Tchin-Yuen-Ta : « Les anciens princes qui s'é-» toient rendus recommandables par leurs » vertus, dit-il au prince, aimoient l'état » comme leur propre famille, & avoient, » par-là, mérité la protection du Ciel qui » les favoriſoit & les cheriſſoit comme » ſes enfans. Prince, c'eſt le Ciel que vous » abandonnez, qui vous a donné la ſou-» veraineté ſur vos ſujets, pour en être » le pere & non le tyran. Il ne ceſſe de » protéger celui qui ne s'occupe que du » bien des peuples, comme il abandonne » le monarque qui ne s'acquitte pas de » ce devoir le plus eſſentiel du gouverne-» ment. Les anciens empereurs, & ſur-» tout votre illuſtre pere, n'étoient pas » ſi magnifiques dans leurs habillemens ni » dans leurs palais ; on ne leur en voyoit

» pas

» pas un ſi grand nombre; ils n'avoient » pas des meubles ſi précieux; les reines » n'étoient pas vêtues ſi ſomptueuſement. » Aujourd'hui, tous les malheurs affligent » vos ſujets, & vous n'y remédiez pas; » eſt-ce là être le pere de votre peuple? » Le prince vouloit faire couper la tête à ce miniſtre; on le chargea de chaînes; mais, étant entré dans la ſalle où ce prince ſe divertiſſoit, & entourant de ſes chaînes une des colomnes de l'appartement, il recommença à parler avec la même force, ſans que perſonne oſât l'interrompre. D'autres miniſtres, que cet exemple encourageoit, frapperent leur tête aux pieds du prince, & lui repréſenterent le zèle & la fidélité de ce miniſtre infortuné. Frappé de ce ſpectacle, le prince reſta quelque tems dans le ſilence; la reine ſe joignit à eux, donna de grands éloges à la fidélité du miniſtre & à ſon zèle qui méritoit d'être récompenſé. Lieou-Tçung s'appaiſa, écouta tout ce qu'on lui repréſenta ſur ce ſujet, & finit par dire qu'un miniſtre devoit reſpecter ſon prince, comme le prince devoit reſpecter le miniſtre.

[545.]

On trouve, ſous cette époque, une horde de Turcs, qui, ſortis des environs du mont

Altaï où ils travailloient aux forges, se jetterent sur les terres des Awares, & passerent vers l'Occident. Ces Turcs portoient beaucoup de respect au feu, à l'air, à l'eau & à la terre. Ils adoroient un Dieu qu'ils regardoient comme l'auteur de l'univers; ils lui sacrifioient des chameaux, des bœufs & des moutons; leurs prêtres prétendoient avoir le don de prophétie. Plusieurs autres religions s'étoient établies parmi eux: on peut même croire que le Christianisme y avoit pénétré d'assez bonne heure.

[569.]

Sous le règne de l'empereur Justin, les Turcs envoyerent une ambassade à Constantinople, qui y fut très-bien reçue. Ce fut à la suite de cette ambassade qu'ils conclurent un traité avec l'empereur Grec, par lequel ils s'engagerent à le défendre en Asie contre ses ennemis. De son côté, Justin envoya un ambassadeur à leur souverain qui portoit le titre de Khan. Lorsque cet envoyé fut arrivé dans la Sogdiane, en descendant de cheval, il vit venir à lui plusieurs Turcs qui lui présenterent du fer; il crut que l'on vouloit lui faire connoître que c'étoit une production du pays; d'autres s'approcherent de lui & de toute sa suite, & les firent passer

par le feu : cet uſage, qui s'eſt conſervé long-tems, avoit pour objet de les purifier. Les Turcs prononcerent certaines paroles, firent brûler quelques odeurs au ſon de pluſieurs inſtrumens ; enſuite, étant entrés dans une eſpece de fureur, ils firent tourner l'ambaſſadeur autour du feu, afin d'éloigner de lui tous les malheurs. Le grand Khan reçut les Romains avec toutes ſortes d'honnêtetés, & les mena avec lui dans une expédition contre la Perſe.

[591.]

Hormouz ayant été défait par Baharam révolté contre lui en Perſe, envoya à l'empereur Maurice un certain nombre de Turcs faits priſonniers dans le combat. Ils portoient une croix ſur le front : ils apprirent à l'empereur qu'autrefois, & dans le tems que la peſte ravageoit leur pays, des Chrétiens avoient engagé les femmes Turques de mettre ſur le front de leurs enfans le ſigne de la croix pour les préſerver de cette maladie ; ce qui prouve que le Chriſtianiſme étoit dès-lors connu en Tartarie. Cependant on voit que les Turcs embraſſerent la religion de Fo, ſi révérée aux Indes & en Chine.

On trouve que, peu après le tems dont nous parlons, ils eurent de rudes guerres à ſoutenir contre les Chinois ; on voit

même qu'ils remporterent ſur eux des avantages conſidérables; mais, l'an 744, une partie de l'empire Turc, c'eſt-à-dire toute la domination du grand Khan, qui s'étendoit, à l'orient, juſqu'à la Chine, fut détruite.

On remarque dans leurs mœurs quelques ſingularités que nous allons rapporter.

Lorſqu'ils vouloient proclamer un Khan, ils l'élevoient ſur une eſpece de paroi, le promenoient neuf fois en rond aux acclamations de toute la nation aſſemblée, le faiſoient enſuite monter ſur un cheval, lui enveloppoient le cou d'une piéce de ſoie, & le ſerroient ſi fort qu'ils lui faiſoient perdre la reſpiration. Les premieres paroles qu'il prononçoit dans cette eſpece d'évanouiſſement, après qu'on lui avoit ôté cette étoffe, étoient interprétées ſuperſtitieuſement; & de-là on jugeoit de la durée de ſon règne.

La taxe ou l'impoſition des tributs étoit indiquée par des hoches que l'on faiſoit ſur un bâton. Une flèche, dont la pointe étoit d'or, & ſur laquelle on avoit mis une empreinte de cire, annonçoit que cela ſe faiſoit par ordre du Khan, & qu'il falloit y ajouter foi. Les rebelles & les aſſaſſins étoient punis de mort; les adulteres étoient coupés par le milieu du corps, après avoir

exercé ſur eux un traitement qui, en ſuppoſant qu'on leur eût laiſſé la vie, les mettoit hors d'état de retomber dans le même crime. Un œil crevé dans une diſpute, étoit racheté par le coupable en donnant ou ſa fille ou ſa femme. Un voleur étoit obligé de donner dix fois autant qu'il avoit pris; il y a apparence qu'on leur infligeoit une autre peine lorſqu'ils ſe trouvoient hors d'état de ſatisfaire à celle-ci. Dans les funérailles, le corps étoit placé ſous une tente; toute la famille ſe raſſembloit & ſacrifioit des moutons & des chevaux que l'on expoſoit devant le mort. On ſe coupoit ſept fois le viſage avec des couteaux, afin que le ſang ſe mêlât avec les larmes. Quand la perſonne étoit morte pendant le printems ou l'été, on attendoit ordinairement, pour la mettre en terre, le tems de la chûte des feuilles; on en attendoit le retour, ſi la perſonne étoit morte en hiver. Le nombre des pierres que l'on plaçoit ſur le tombeau, indiquoit le nombre des ennemis qu'il avoit tués. Ces funérailles étoient ſuivies de fêtes: on ſe paroit de ſes plus beaux habits; &, dans ces occaſions, un garçon obtenoit facilement une fille, lorſqu'il la demandoit en mariage.

Ce grand Khan qui régnoit en Orient, avoit pour vaſſal un autre Khan très-puiſ-

ſant qui gouvernoit de ce côté ; ce dernier étoit en correſpondance avec les Grecs. Dans la ſuite, ils ſe révolterent, formerent un état indépendant, & contribuerent beaucoup à la chûte de l'empire des Saſſaniens, derniere dynaſtie des anciens rois de Perſe, & dont nous avons parlé précédemment.

[657.]

Quelque tems après la fin de la dynaſtie dont nous parlons, les Turcs éprouverent de grandes pertes de la part des Chinois. Cha-Po-Lo, leur Khan, qui, après avoir fait ſa paix avec eux, avoit enſuite repris les armes dès qu'il s'étoit trouvé en force, fut pris & amené à la Chine, où il fit un aveu ſincere de ſes torts : « Le feu empereur, dit-il, m'a » comblé de bienfaits, & j'ai pris les ar- » mes contre ſes ſujets ; aujourd'hui, le » ciel à fait deſcendre ſur moi ſa colere ; » puis-je me plaindre ? Je ſçais que, ſui- » vant les loix de la Chine, je dois » mourir dans une place publique ; » mais je demande d'être conduit au » tombeau du feu empereur, où, après » avoir demandé pardon à ſes manes » & à la nation, je conſens à ſouffrir la » mort à ſes pieds. » Le cérémonial Chinois paroiſſoit s'oppoſer à cette eſpece

de grace : on délibéra, on conſulta beaucoup ; enfin on le conduiſit au tombeau de l'empereur Tai-Tçung, où il fit ſa réparation publique ; mais on lui laiſſa la vie : il ne mourut que l'année ſuivante. On partagea toute la Tartarie en provinces, qui eurent chacune un commandant ſoumis à un gouverneur général qui relevoit de l'empereur de la Chine.

[705.]

Cependant les Arabes, qui, ſous les Califes, s'étoient emparés de la Perſe, pénétroient dans les provinces qui ſont à l'orient. Catiba, leur chef, battit les Turcs près de Bokhara ; ſe rendit maître de cette place, & y mit un gouverneur. Ce général ne fut pas plutôt éloigné, que la garniſon Arabe fut paſſée au fil de l'épée ; Catiba, obligé de revenir, fit le ſiége de la ville, la prit, & ne fit grace à aucun des habitans. Les Turcs, protégés par les Chinois, aſſemblerent une armée de deux cents mille hommes, compoſés de Turcs, de Chinois, de Sogdiens, &c. Elle fut entiérement défaite par Catiba, qui avoit fait de nouveaux progrès dans le Maouarennahat : peu après, il s'empara de Samarcande. La politique Chinoiſe, qui voyoit dans l'affoibliſſement des Turcs un moyen de plus pour s'emparer de la Tar-

tarie, s'oppoſa au départ du ſecours qu'ils demandoient, & que l'on étoit ſur le point de faire partir; peu après, ils trouverent l'occaſion de s'en venger: ils ſe liguerent avec les Arabes, & battirent les Chinois.

Cependant les Turcs, toujours repouſſés par les Chinois, & battus ſans ceſſe par les Arabes, s'affoiblirent au point qu'ils abandonnerent une partie des provinces qui compoſoient l'empire du grand Khan, & paſſerent vers le Nord où ils ſe fortifierent; d'autres s'approcherent du Don & du Boriſtène; &, partagés en différentes hordes, ils furent connus ſous les noms de Khozars, de Patzinaces, d'Uzes, & de Turcs proprement dits.

La dynaſtie des Selgiucides, deſcendue des Turcs Hoei-Ke, vivoit paiſiblement ſous des tentes au milieu des campagnes, ſe retirant avec leurs troupeaux pendant l'été dans les pays les plus ſeptentrionaux, &, pendant l'hiver, revenant dans ceux du midi, lorſque Mahmoud, ſultan des Gaznévides dont nous avons parlé précédemment, entra, l'an 1002, ſur les terres des Turcs pour ſecourir leur Khan. Ce fut dans cette expédition qu'il eut occaſion de connoître l'un des chefs de ces Turcs, appellé Mikhaël, dont les belles qualités le charmerent & lui firent deſirer

de l'avoir à ſon ſervice. Son miniſtre n'étoit pas de cet avis, parce qu'il prétendoit que l'on devoit tout craindre du caractere remuant & du génie ambitieux des Turcs. Mahmoud n'eut point d'égard à ces remontrances; il força Mikhaël & ſes freres de le ſuivre dans le Khoraſſan. Sur la fin du règne de Mahmoud, ils étoient déja devenus ſi puiſſans, qu'il reconnut, mais trop tard, ſa faute, & mourut perſuadé que ces Turcs ſeroient un jour les plus grands ennemis de ſa famille. Mikhaël étoit fils de Seldgiouk, fils lui-même d'un des plus grands capitaines de ſa nation, & que l'on avoit ſurnommé l'Arc terrible. C'eſt ce Seldgiouk qui a donné ſon nom à toute la famille qui forma cinq dynaſties dont nous allons parler.

1° Les Selgiucides de l'Iram ou de Perſe.

2° Les Selgiucides du Kerman.

3° Les Selgiucides d'Iconium ou de l'Aſie Mineure.

4° Les Selgiucides d'Alep.

5° Les Selgiucides de Damas.

SELGIUCIDES DE PERSE.

[1063.]

THOGRUL-BEG, digne héritier des vertus de ſon pere, réaliſoit de jour en jour par ſes conquêtes, les preſſentimens du miniſtre de Mahmoud & de Mahmoud lui-même. Il en étoit venu au point de ne plus craindre les Gaznévides, & de ſe trouver maître de Niſchabour.

Le Calife Caïem-Bemr-Illah *, ennemi des Gaznévides, accablé ſous la puiſſance des Bovides, & croyant trouver dans les Selgiucides des défenſeurs de ſa liberté, leur envoya une célèbre ambaſſade pour les engager à venir ſecourir les Muſulmans. Cette démarche imprudente augmenta l'orgueil des Turcs. Thogrul-Beg monta dans Niſchabour ſur le trône des Gaznévides, & fut reconnu roi par ſa nation. Il donna des loix à tout le Khoraſſan, établit des gouverneurs dans les principales villes, & envoya à Bagdad un ambaſſadeur pour aſſurer le Calife qu'il alloit délivrer les Muſulmans de l'oppreſ-

* C'eſt-à-dire *élevé par l'ordre de Dieu.*

ſion dans laquelle les Gaznévides les faiſoient gémir. Il les défit en effet dans une ſanglante bataille ; alors le Calife lui envoya la patente, comme une ſigne de la ſouveraineté.

[1051.]

Après avoir battu différens peuples & les Grecs eux-mêmes, Thogrul-Beg marcha vers Iſpahan, qui étoit entre les mains des Bovides : il défit leur ſultan, & s'empara de la ville. Il avoit toujours différé de ſe rendre aux inſtances du Calife qui le ſolliciteit de ſe rendre à Bagdad ; il paroît qu'il avoit formé le deſſein de ſoumettre auparavant tous les pays voiſins, afin qu'en arrivant dans cette ville, où la plûpart des rois Muſulmans s'y rendoient, il n'en trouvât pas un aſſez puiſſant pour former un parti contre lui.

Il s'approcha donc de cette capitale des Muſulmans, & vint camper à la porte du ſoleil. Le peuple, qui étoit toujours attaché au parti des Bovides, voulut prendre les armes contre les Selgiucides ; mais il fut vaincu. Thogrul-Beg entra dans la ville, & fut revêtu de toute l'autorité : on lut ſon nom dans la priere publique après celui du Calife. Il marcha auſſitôt contre quelques ennemis qui menaçoient au dehors, & les mit en fuite.

[1057.]

Après cette victoire, Thogrul-Beg reprit le chemin de Bagdad. Il s'embarqua sur le Tigre, & se rendit par eau à la porte de Racca, où il monta à cheval. Lorsqu'il fut parvenu au palais du Calife, il mit pied à terre, & marcha, accompagné des Emirs qui le précédoient, sans armes. Le Calife étoit assis derriere un voile noir, comme il étoit d'usage, ayant sur ses épaules l'habit noir, nommé Bourda, & dans la main le bâton du prophète. En s'approchant du trône, Thogrul-Beg baisa la terre, & se tint debout pendant quelque tems; après quoi il monta vers le trône, suivi du premier ministre & d'un interprète. Il s'assit sur un autre trône: on lut ensuite l'acte par lequel le Calife le reconnoissoit maître de tous les états que le Dieu Très-Haut lui avoit confiés, & gouverneur de tous les Musulmans. On le revêtit de sept robes d'honneur qu'on lui mit l'une sur l'autre; on lui donna des esclaves des sept contrées différentes qui formoient l'empire des Califes; on lui couvrit la tête d'un voile d'étoffe d'or tout rempli de musc; ensuite on lui mit deux couronnes, l'une pour l'Arabie, l'autre pour la Perse. Le Calife lui donna une épée toute garnie d'or. Après cette

cérémonie, Thogrul-Beg retourna à ſa place, & voulut baiſer la terre; mais on l'en empêcha, & il baiſa une ſeconde fois la main du Calife qui lui fit préſent d'une ſeconde épée. Il les mit toutes les deux à ſa ceinture; c'étoit la marque de l'inveſtiture des deux états: on le proclama enſuite roi d'Orient & d'Occident. C'étoit ainſi que le Calife ſe vengeoit des Bovides, qui furent eux-mêmes vengés par la conduite que tinrent les Selgiucides, car ils ne traiterent pas mieux qu'eux les Califes: on en pourra juger par le trait ſuivant.

[1062.]

Thogrul, qui avoit formé le deſſein d'épouſer la fille du Calife, la demanda à ſon pere, qui héſita, éluda & refuſa. Honteux d'éprouver ce refus, & embarraſſé ſur les moyens de terminer cette affaire à ſon gré, il s'en ouvrit à ſon miniſtre qui lui traça la route qu'il ſuivit. Comme il étoit en quelque ſorte maître de la perſonne du Calife, que ce chef des Croyans n'étoit plus qu'à la tête de la religion, que les revenus de l'état étoient entre les mains de Thogrul-Beg, il diminua inſenſiblement ceux du Calife, & le réduiſit bientôt à une penſion modique. Pour recouvrer ſon premier état, le Calife fut

obligé de conſentir à ce que l'on demandoit de lui, & Thogrul-Beg obtint la princeſſe; mais il mourut peu de jours avant la célébration du mariage, & la princeſſe retourna vers ſon pere. Il avoit alors ſoixante-dix ans, & en avoit régné vingt-ſix. Les hiſtoriens rapportent qu'il étoit prudent, juſte, vaillant, & fort réglé dans ſes mœurs. Il ne manquoit pas d'aſſiſter aux cinq prieres preſcrites par jour aux Muſulmans, & jeûnoit tous les premiers & ſeconds jours de la ſemaine. Malgré cela, on voit bien que le grand reſpect qu'il affectoit de montrer pour le Calife, comme chef de la religion, n'étoit qu'un jeu de ſa politique, pour arriver aux premiers degrés de la ſouveraine puiſſance.

[1063.]

ALP-ARSLAN, c'eſt-à-dire *le brave lion*, neveu de Thogrul-Beg, lui ſuccéda, parce que celui-ci n'avoit pas d'enfant.

Dès le commencement de ſon règne, il fit arrêter le premier miniſtre de ſon oncle, convaincu de pluſieurs malverſations, & mit en ſa place Nédham-El-Mouk, l'un des plus grands hommes de l'Orient, par ſes connoiſſances, ſon amour pour la juſtice, & ſon goût pour les ſciences & les lettres: nous en parlerons dans la ſuite.

Auſſi vaillant que ſon oncle, il eut des

ſuccès auſſi marqués. Prêt à combattre contre les Grecs, il fit la revue de ſes troupes. Il alloit réformer un cavalier d'une aſſez mauvaiſſe mine, lorſque l'officier lui dit que c'étoit un des hommes les plus courageux de ſa troupe; & que, ſi l'empereur Grec devoit être fait priſonnier, il ne doutoit pas que ce ne fût par cet homme: Alp-Arſlan le conſerva en lui donnant même des marques de bienveillance. Les paroles de l'officier, ou l'aſſurance de la protection du ſouverain, enflammerent tellement le courage de ce cavalier, que, dans tout le combat qui fut terrible & long, il ne s'attacha qu'à la perſonne d'Omanus, (c'eſt ainſi que les Orientaux appellent Romain Diogènes,) & que ſur le ſoir il s'en rendit maître. Il reçut des récompenſes proportionnées à cette action d'éclat & déciſive, car les Grecs lâcherent auſſitôt le pied.

Lorſque l'on amena Romain au ſultan, celui-ci deſcendit de cheval, lui frappa trois fois dans la main en ſigne d'amitié, & lui reprocha avec bonté de s'être refuſé à la paix qu'il lui avoit fait propoſer. « Mais comment penſez-vous » que je vais vous traiter? — Ou vous me » ferez mourir, ou vous me traînerez dans » vos états comme un captif; ou, ce que » je ne puis croire, vous me relâcherez,

» après avoir réçu de moi une rançon & » des ôtages. » Ces réponſes ne déplurent point au ſultan qui lui rendit la liberté, à condition qu'il payeroit pour ſa rançon un million de piéces d'or, & qu'il rendroit tous les priſonniers Muſulmans qui étoient dans ſon empire. Après que le traité eut été ſigné de part & d'autre, Alp-Arſlan fit monter l'empereur avec lui ſur ſon trône, le conduiſit enſuite ſous une tente, où il lui donna des officiers pour le ſervir, & lui fit préſent de dix mille piéces d'or. Il lui rendit tous les patrices qui avoient été faits priſonniers, après les avoir revêtus, ainſi que l'empereur, de robes fort riches, ſuivant la coutume des Orientaux. Il lui donna enſuite une garde pour le conduire juſques ſur ſes terres *.

Koutoulmiſch, ſon couſin-germain, s'étoit ſoulevé contre lui dans la province de Damégan. Alp-Arſlan marcha contre

* Mais, en arrivant, Romain Diogènes éprouva un tout autre ſort que celui auquel il s'attendoit. Les Grecs avoient déja mis en ſa place Michel Parapinace. Comme il vit qu'étant dépouillé de ſon autorité, il ne pourroit pas tenir ſon engagement avec le ſultan, il lui envoya environ deux cents mille piéces d'or, qui lui reſtoient, en lui faiſant part de ſon malheur. Peu après il fut arrêté: on lui creva les yeux: on l'enferma dans un monaſtere.

lui;

lui : on alloit en venir aux mains, lorſque, Koutoulmiſch s'avançant à la tête de ſes troupes, ſon cheval s'abattit ſous lui, & le tua. Les révoltés demanderent auſſitôt quartier ; & le ſultan eut égard à leur ſoumiſſion, ce qui fit dire à un poëte : » Que le ſultan, ſans avoir rompu la pointe » d'une lance, ni fait ſeulement ployer » une pique, s'étoit ouvert la porte de » la victoire & de la paix. »

Il aſſiégeoit, dans un château très-fortifié, un gouverneur du Khoraſſan, qui cherchoit à ſe ſouſtraire à ſa domination. Le place étoit imprenable, & les efforts des aſſiégeans ne produiſoient pas grand effet. Sa grande piété l'aidoit à ſe conſoler de ce revers : « L'homme, diſoit-il, » qui s'afflige du mal qui lui peut arriver, » ne fait qu'ajouter une nouvelle peine à » la ſienne ; car, quoique la choſe que l'on » appréhende arrive, ou qu'elle n'arrive » pas, le chagrin que l'on en prend n'y » apporte aucun changement ni en bien » ni en mal. » Son miniſtre, qui n'avoit pas une philoſophie ſi tranquille, avoit paſſé toute la nuit dans l'inquiétude ; il fut très-ſurpris d'entendre le lendemain, dès la pointe du jour, battre la chamade, & d'apprendre que le gouverneur demandoit à capituler. On ſçut que les eaux étoient venu à manquer tout-à-coup dans

la place, & l'on ne manqua pas d'en faire un miracle.

Les hiſtoriens rapportent encore un autre exemple de la protection de la Providence ſur ce prince. Il alloit porter la guerre dans le Kerman; mais il ſe trouva manquer de vivres dans le grand déſert qui ſépare cette province, du Khoraſſan. Déja les troupes, qui ne marchoient qu'avec répugnance, commençoient à murmurer aſſez haut; une révolte générale alloit éclater, lorſque l'on découvrit un vieux château, qui ne paroiſſoit être autre choſe que la demeure des bêtes farouches. Cependant le beſoin fit naître l'eſpérance. On ſe livra à la recherche de tout ce qu'il pouvoit contenir, & l'on trouva heureuſement une très-grande abondance de bled. Une pluie, ſurvenue auſſi à propos, procura le rafraîchiſſement dont on avoit beſoin, & paſſa pour un ſecond miracle.

Il fit auſſi la conquête de la Géorgie; ôta la liberté aux habitans, & obligea les grands de la nation à porter pour marque de leur ſervitude, au lieu de chaînes & de colliers, un fer à cheval pendu à l'oreille; ce qui fut cauſe que la plûpart d'entr'eux, pour n'être point expoſés à cet affront, embraſſerent le Mahométiſme. Il reſtoit cependant un grand nombre de châteaux que l'on n'avoit pu réduire. Alp-

Arſlan laiſſa le ſoin d'achever cette conquête à ſon fils Malek-Schah.

Ce jeune prince aſſiégeoit le château appellé Miriam-Niſchin, ou la demeure de Marie, à cauſe d'un monaſtere & d'une égliſe, dédiée à la ſainte Vierge. On ſe préparoit à donner l'aſſaut, lorſque tout-à-coup il s'éleva une tempête furieuſe; le Ciel ſe couvrit de ténèbres ſi épaiſſes, que l'on ne pouvoit plus le voir. Le mal alla en augmentant. Un tremblement de terre ébranla la place & le camp, & fit croire aux uns & aux autres qu'ils étoient à leur dernier jour. Mais le dommage fut bien plus conſidérable pour les aſſiégés. Il n'y avoit que des tentes renverſées dans le camp, au lieu que le château avoit perdu ſes murailles & ſes fortifications. Auſſi, lorſque le calme & le jour eurent diſſipé la nuit & la frayeur, les Turcs, encouragés par cet avantage, s'avancerent vers la place, & s'en emparerent ſans beaucoup d'efforts.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Géorgie, Alp-Arſlan, tout occupé de la conquête du Turqueſtan, qui étoit en quelque ſorte le berceau de ſes ancêtres, conduiſoit une puiſſante armée vers le Gihon, & fut vingt jours à le paſſer avec ſes troupes. Voulant d'abord s'aſſurer de quelques châteaux qui pouvoient l'incom-

moder dans ſon paſſage, il en fit attaquer un où commandoit un Kharifmien, nommé Youſouph, (Joſeph) Kothual. C'étoit un homme intrépide : il ſe défendit vigoureuſement pendant pluſieurs jours ; mais enfin il fallut céder, & la place tomba au pouvoir des Selgiucides. Le gouverneur, fait priſonnier, fut amené au ſultan qui lui fit des reproches, auxquels il répondit avec beaucoup de fierté. Il fut auſſitôt condamné à être attaché à quatre pieux & à perdre la vie. Alors Youſouph tira un poignard, & s'avança, après quelques paroles menaçantes, pour ſe jetter ſur Alp-Arſlan. Ce prince, qui avoit beaucoup de force & d'adreſſe à tirer l'arc, empêcha qu'on ne l'arrêtât, & voulut lui-même lui lancer une flèche ; mais il manqua ſon coup, & Youſouph, tranſporté de fureur, courut ſur lui & lui enfonça ſon poignard dans le côté, comme il vouloit deſcendre de deſſus ſon trône. On tranſporta le prince ſous une autre tente, & Youſouph fut aſſommé ſur la place.

Sa bleſſure étoit mortelle ; &, lorſqu'il ſe vit au dernier moment, il dit à ſes favoris : « Je me reſſouviens, mais trop » tard, de deux avis qui m'ont été don» nés par un ſage vieillard ; le premier, de » ne jamais mépriſer perſonne ; le ſe-

» cond, de ne point avoir trop d'eſtime
» de ſoi-même, ni trop de confiance en
» ſes forces. Je les ai négligés dans ces
» derniers jours de ma vie. Le grand nom-
» bre de mes troupes, que je conſidérois
» hier de deſſus une éminence, me faiſoit
» croire que tout devoit me céder : au-
» jourd'hui, préſumant trop de mes for-
» ces & de mon adreſſe, j'ai voulu tuer
» moi-même, & empêcher qu'on n'arrê-
» tât le gouverneur de Barzem. Je m'ap-
» perçois maintenant que toute la puiſ-
» ſance des rois, la force & l'adreſſe des
» trônes ne peuvent s'oppoſer aux décrets
» éternels du deſtin, & je meurs par ma
» faute. » Il récommanda ſon fils Malek-Schah à Nedham-El-Moulk, ſon viſir, & fit prêter ſerment de fidélité à ſes trou-pes pour ce prince. Alp-Arſlan fut porté après ſa mort dans la ville de Mérou dans le Khoraſſan, où l'on grava ſur ſon tom-beau : *Vous tous qui avez vu la grandeur d'Alp-Arſlan, élevée juſqu'aux cieux, ve-nez à Mérou, & vous la verrez enſevelie ſous la pouſſiere.*

Ce prince, qui avoit été ſurnommé Saad-Ed-Doulet, c'eſt-à-dire le bonheur de l'état, avoit porté pendant neuf ans le titre de ſultan. Il étoit brave, généreux, juſte & doux ; il s'acquittoit en bon Mu-ſulman de tous les devoirs de ſa religion,

& faiſoit de grandes aumônes. Sa taille & ſon regard lui gagnoient le reſpect & l'amour de ſes peuples. Sa puiſſance en Aſie étoit ſi conſidérable, qu'il avoit vu à ſa cour juſqu'à deux cents ſouverains, ou fils de ſouverains.

[1072.]

MALEK-SCHAH, troiſième fils d'Alp-Arſlan, fut mis ſur le trône par le conſeil de Nedham-El-Moulk. Il fut auſſitôt reconnu du Calife, qui continua de vivre dans un honorable eſclavage, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, car tout ce faiſoit, dans Bagdad, au nom du Sultan, & le Calife n'y entroit preſque pour rien.

Au commencement de ſon règne, ſon oncle, gouverneur du Kerman, avoit pris les armes pour lui diſputer l'empire. Les troupes du ſultan marcherent contre le rebelle, qui fut vaincu & enfermé dans un château du Khoraſſan. Les ſoldats, devenus plus inſolens par cette victoire, demanderent que l'on doublât leur paye: ils allerent juſqu'à faire entendre qu'ils pourroient bien mettre ſur le trône l'oncle détrôné, ſi on s'opiniâtroit dans le refus. Nedham-El-Moulk feignit de ne pas entendre cette menace, & les aſſura qu'il diſpoſeroit favorablement le prince en leur faveur. Dès la nuit même, l'oncle du prince

périt par le poiſon ; &, le lendemain, le viſir vint trouver les troupes, en les aſſurant de la continuation de ſa bonne volonté. Il continua, en s'excuſant de n'avoir pu encore parler au ſultan qu'il avoit trouvé plongé dans la plus vive douleur de la mort de ſon oncle, qui s'étoit lui-même ôté la vie ; ce trait de politique, barbare il eſt vrai en ſoi, eut tout l'effet qu'en attendoit l'habile viſir. Les troupes n'ayant plus perſonne à oppoſer au prince, rentrerent inſenſiblement dans le devoir.

Tous les petits princes de la Syrie reconnoiſſoient Malek-Schah pour ſultan, & ne régnoient que ſous ſon autorité. Il en fut de même du règne de pluſieurs Seljucides ; mais ſouvent leurs généraux chaſſoient ces princes de Syrie, & régnoient en leur place : car telle étoit alors la forme de ce gouvernement. Les Emirs ou petits princes, après avoir rendu quelques hommages au ſultan, & s'être engagés à lui fournir des troupes & de l'argent, étoient indépendans dans leurs provinces. Le ſultan ne prenoit aucune part à leurs guerres particulieres. C'eſt à-peu-près la forme du gouvernement féodal qui a occaſionné tant de troubles en France.

[1088.]

Après avoir paſſé une année à Bagdad,

où il avoit marié sa fille au Calife Moctadi-Billah, il entreprit le pélerinage de la Mecque. Ce voyage lui coûta des sommes considérables : il fit bâtir des bourgades, & creuser des puits dans le désert ; porter des provisions en abondance, pour la subsistance des pélerins ; distribuer aux pauvres des aumônes : enfin il abolit le tribut que les pélerins avoient coutume de payer.

Par l'idée que nous avons donnée de la puissance de Malek-Schah, on doit concevoir que son empire étoit fort étendu. Son visir, qui s'intéressoit à sa gloire, prit occasion d'un petit événement pour en relever l'éclat. L'armée venoit de passer le Gihon, & l'on devoit payer tous les bateliers qui avoient été employés à ce passage ; mais Nédham-El-Moulk, au lieu de leur donner l'argent comptant, comme il l'auroit pu sans déranger les finances du sultan, donna à ces pauvres gens des rescriptions à prendre sur la ville d'Antioche, qui étoit à quatre ou cinq cents lieues. Cette conduite excita des murmures. Ces pauvres gens crioient tous que l'on vouloit leur sang. Le sultan écouta leurs plaintes, & blâma la conduite de son ministre. « Ce n'est pas, seigneur, lui » dit Nédham-El-Moulk, pour retarder le » payement de ces pauvres gens, que je me

» ſuis conduit ainſi, mais afin que la poſ-
» térité apprenne que vous payez ſur le
» revenu d'Antioche les matelots de la
» mer Caſpienne, & que les bateliers du Gi-
» hon admirent la grandeur de votre puiſ-
» ſance & l'étendue de vos états. » Cette réponſe flatteuſe fit beaucoup de plaiſir au ſultan ; dès le lendemain, les bateliers furent payés, & ceſſerent leurs plaintes.

La ſeconde fois que Malek-Schah avoit entrepris de faire le tour de ſes états, il lui arriva, vers la Syrie ou la Natolie, de s'écarter de ſes gens dans une partie de chaſſe. L'empereur Grec, qui veilloit à la ſûreté de ſes frontieres, s'étoit porté de ce côté avec un corps de troupes conſidérable. Malheureuſement pour Malek-Schah, il tomba dans une garde avancée : on le prit avec ſes gens, mais ſans le diſtinguer, parce qu'il n'avoit ſur lui aucune marque de dignité. L'empereur Grec, ſans voir ſes priſonniers, ordonna que l'on en eût ſoin. Le ſultan, ignoré au milieu de ſes ennemis, trouva le moyen d'en informer ſon miniſtre. Celui-ci garda un profond ſilence ſur cet événement ; fit monter la garde autour de la tente du prince comme s'il y fût revenu : puis, prétextant une députation pour négocier la paix, il partit lui-même pour ſe rendre au camp de l'empereur Grec. Il fut reçu avec diſtinction ;

&, comme les propoſitions qu'il faiſoit paroiſſoient avantageuſes, l'empereur, pour ne pas paroître le céder en généroſité au ſultan, fit venir les priſonniers de la veille; &, les rendant à Nédham-El-Moulk, il le chargea de les préſenter de ſa part au ſultan, ſon maître. « Le préſent » ne ſera pas conſidérable, reprit le vi- » ſir; ce ſont les plus mauvais ſujets de » l'armée. » Ils partirent cependant pour le camp des Selgiucides, où le viſir ſe hâta de demander pardon au ſultan de l'avoir traité avec ſi peu de reſpect, pendant que celui-ci ne ceſſoit de le combler d'éloges, & de lui jurer une éternelle reconnoiſſance.

[1091.]

Il n'y a rien de ſi inconſtant ni de ſi incertain que la faveur des grands. Les intrigues d'une femme perdirent ce miniſtre que tant de vertus & la plus belle adminiſtration devoient rendre éternellement cher à ſon maître. Le ſultan avoit entrepris de faire paſſer à ſon fils la ſucceſſion au trône, au préjudice d'un prince du premier lit, qui joignoit à l'avantage d'être l'aîné, toutes les vertus qui annoncent un beau règne. Ce dernier étoit fortement appuyé par le viſir, qui ſervoit tout à la fois la juſtice & l'état. La ſul-

tane, ne pouvant pas traverſer ſa conduite, réſolut de perdre ſa perſonne. Elle ne ceſſa de le faire calomnier, & de le calomnier elle-même auprès de Malek-Schah, qui, trop foible, comme il n'arrive que trop ſouvent aux bons princes, lui envoya dire qu'il étoit informé des détails de ſa conduite, & que, s'il ne changeoit, il lui feroit ôter le bonnet & l'écritoire : c'étoient les marques de ſa dignité. Nédham-El-Moulk, irrité de cette menace par le ſentiment de ſon innocence & le mépris qu'inſpire une crédulité aveugle, oublia malheureuſement ce qu'il devoit à ſon prince, & répondit à l'officier : « Lorſ-» que j'aſſurois à Malek-Schah la poſſeſſion » tranquille des états de ſon pere ; que je » ſoumettois les rebelles dans l'intérieur » de l'empire, & les ennemis au dehors ; » que je mettois l'ordre dans les finances & » dans l'adminiſtration de la juſtice, il » me regardoit comme le plus ferme ap-» pui de ſon trône, & me rendoit juſtice. » Il écoute actuellement des calomnies, » & me veut déplacer ; mais mon bon-» net & ſon écritoire ſont tellement liés » à ſa couronne, que la perte des pre-» miers entraîneroit la chûte de la ſeconde : » ces choſes ne peuvent ſubſiſter les unes » ſans les autres. » Cette réponſe hardie, & malignement interprétée en la rappor-

tant, irrita ſi fort le ſultan, qu'il dépoſa ſur le champ ſon grand-viſir.

Réduit à la condition de ſimple particulier, Nedham-El-Moulk étoit à la ſuite de la cour, qui de Bagdad alloit à Iſpahan, lorſque, ſur la route, un aſſaſſin, apoſté par la ſultane, donna un coup de poignard à l'infortuné viſir, & le bleſſa à mort. Il eut cependant aſſez de force encore pour écrire au ſultan : « Grand monarque, j'ai » paſſé, à l'ombre de votre autorité, une » partie de ma vie à bannir de vos états » la violence & l'injuſtice ; j'emporte avec » moi & je vais préſenter au ſouverain » maître de l'univers les comptes de mon » adminiſtration, les témoignages de ma » fidélité, & les titres de la réputation que » j'ai acquiſe en vous ſervant : ils ſont » ſignés, ces titres, de votre main royale. » Le terme fatal de ma vie ſe rencontre » dans la quatre-vingt-treizieme année de » mon âge, & c'eſt un coup de couteau » qui en rompt le fil. Il ne me reſte plus » qu'à remettre entre les mains de mon » fils la continuation des longs ſervices » que je vous ai rendus, en le recommandant à Dieu & à Votre Majeſté. »

Tel fut le ſort d'un miniſtre à qui Malek-Schah devoit la plus grande partie de ſa gloire. Nédham-El-Moulk étoit en même tems un des plus ſçavans hommes de ſon

ſiècle, & ſa maiſon, l'aſile de tous les ſçavans. Il fit fleurir les ſciences; & cette protection qu'il leur accorda, rendit ſon nom célèbre dans tout l'Orient.

[1092.]

Le ſultan ne ſurvécut pas long-tems à ce ſage miniſtre : il mourut d'une indigeſtion violente, n'ayant pas encore trente-neuf ans. Il fut un des plus grands princes de l'Aſie. Il aima la ſincérité, la juſtice, la piété. Il fit régner l'abondance dans ſes états, rendit les chemins libres & ſûrs, punit ſévérement les crimes, écouta toujours indiſtinctement les plaintes de ſes ſujets. Il fit conſtruire un grand nombre de ponts, de canaux & de grands chemins pour la facilité des voyageurs. Il bâtit des hoſpices & des magaſins. Il aimoit paſſionnément la chaſſe; mais tout ce qu'il y prenoit, il le faiſoit diſtribuer aux pauvres. On rapporte qu'étant allé viſiter le tombeau d'un ſaint perſonnage dans le tems que ſon frere lui diſputoit la couronne, il voulut ſçavoir quelle priere avoit fait ſon miniſtre. « J'ai demandé, » dit celui-ci, que Dieu vous accorde la » victoire ſur votre frere. — Et moi, que » je ſois vaincu, ſi mon frere eſt plus digne » de régner, repliqua ce prince. » L'empire de Malek étoit très-étendu; & on

faiſoit la priere publique en ſon nom, depuis Jéruſalem juſqu'aux frontieres de la Chine, & depuis l'Yémen juſques très-avant dans le Nord. Il laiſſoit quatre fils; le plus jeune fut choiſi par la ſultane pour lui ſuccéder.

La ſultane, comme on l'a dit précédemment, avoit voulu, dès le vivant de ſon époux, faire aſſurer la couronne à ſon jeune fils. Cette mort, qui auroit pu déranger ſes meſures, n'en fit qu'accélérer l'effet. Elle obtint du calife Moctadi, que Mahmoud, âgé de quatre à cinq ans, ſeroit reconnu ſultan dans tout l'empire. Les Califes étoient depuis long-tems accoutumés à ne rien refuſer; mais on l'étoit auſſi à ne pas trop reſpecter leurs volontés. Auſſi Barkiarok, ſurnommé enſuite Rokneddin, ou la colomne de la religion, ſe fit-il reconnoître ſultan par le peuple d'Iſpahan, ſiége royale de la maiſon de Seldjucides de l'Iran. Nous n'entrerons pas dans le détail des guerres qu'il eut à ſoutenir contre ſon frere: tous ces beaux faits d'armes ſont d'un très-petit avantage pour la morale, & l'on n'en vaut guères mieux pour ſçavoir que quelques cents mille hommes s'égorgerent en Aſie pour ſe donner un maître. Après bien des combats, Barkiarok étoit tombé au pouvoir de ſon frere; & l'on alloit le mettre à mort, lorſque Mahmoud mourut lui-

même de la petite-vérole. Cet accident sauva Barkiarok, qui mit tous ses soins à bien régler ses états.

[1097.]

Ce prince avoit donné la charge de grand-visir à Mouiad-El-Moulk, fils de Nédam-El-Moulk; mais, sur quelques soupçons, il crut nécessaire de l'en dépouiller. Depuis cet instant, ce ministre mit tout en œuvre pour susciter des ennemis à son ancien maître. Il parvint à faire prendre les armes à Mohammed, l'un des freres de ce prince, qui demeuroit dans l'Aderbidgiane. Cette entreprise réussit d'abord assez heureusement. Cependant Mohammed fut vaincu dans la suite, & Mouiad-El-Moulk fut fait prisonnier. Malgré les justes sujets de mécontentemens qu'avoit contre lui Barkiarok, surpris par ses discours artificieux & ses promesses de fidélité & de service, il lui rendit toute sa confiance, & le remit en faveur. Il est difficile de juger s'il se seroit rendu digne de cette grace: car il resta peu en place. Barkiarok, paroissant endormi dans sa chambre, entendit dans la piéce voisine quelques officiers qui s'entretenoient du gouvernement: il prêta l'oreille, & s'apperçut qu'ils blâmoient sa trop grande facilité à se laisser séduire par de légeres apparen-

ces & des promeſſes trompeuſes. « Les » princes Selgiucides, ajouterent-ils, ne » ſeront jamais vraiment ſouverains, que » quand ils ſçauront ſe faire craindre & » ſe venger des outrages qu'on leur a faits. » Voyez ce miſérable Mouiad qui méri- » toit les derniers ſupplices ; il a, contre » toute eſpérance & contre toute juſtice, » obtenu la ſeconde place de l'état. » Bar- kiarok recouvra dans cet inſtant toute la rigueur dont on lui reprochoit de man- quer ; &, devenu cruel, peut-être par foi- bleſſe, il commanda ſur le champ que l'on fît venir le viſir. Dès que ce miniſtre parut, il lui fit voler la tête de deſſus les épaules ; puis, la montrant aux officiers dont il avoit entendu la converſation : » Voyez, leur dit-il, ſi les princes de ma » maiſon ne ſçavent ſe faire craindre, ni » ſe venger de leurs ennemis. »

Quelque tems après, Barkiarok tomba dangereuſement malade. Comme il ſen- toit ſa fin approcher, il fit prêter ſerment de fidélité à Malek-Schah, ſon fils, âgé de quatre à cinq ans, & lui donna pour Ata- bek, ou gouverneur, l'Emir Ayaz.

[1105.]

Le jeune prince ne jouit pas long-tems du ſort que ſembloient lui promettre les vœux de ſon pere & les ſermens de l'ar- mée.

mée. Mohammed, ſon oncle, marcha contre lui, le défit, & le retint priſonnier. Il y eut d'ailleurs de grands troubles dans tout l'empire.

Un de ces Bathéniens, ou Aſſaſſins, dont nous parlerons dans la ſuite, hommes pervers & cruels, qui, ſe jouant également de la religion & de la morale, en avoient infecté les dogmes des maximes les plus pernicieuſes, & s'arrogeoient le droit de vie & de mort ſur les ſouverains; un d'eux, dis-je, s'étoit emparé d'un château dans le voiſinage d'Iſpahan. Mohammed, informé de cette nouvelle, accourut avec ſon armée, & vint aſſiéger le château. Comme la nature & l'art avoient également concouru à ſa ſûreté, il en forma le blocus. En effet, le rebelle Ben-Attaſch, étoit prêt à ſe rendre, lorſque le viſir qu'il avoit ſçu mettre dans ſes intérêts, lui fit prendre courage en l'aſſurant qu'il alloit inceſſamment ſe défaire du ſultan. Il avoit gagné le chirurgien qui devoit bientôt ſaigner ſon maître, comme il étoit d'uſage à la fin de tous les mois. Celui-ci avoit conſenti à ſe ſervir d'une lancette empoiſonnée; mais heureuſement le complot fut découvert. Un valet-de-chambre du viſir en eut connoiſſance: il en parla à ſa femme; celle-ci à un homme qu'elle aimoit. Ce dernier alla tout découvrir à

Mohammed. Ce prince, affectant la plus grande sécurité, fit appeller son chirurgien, & lui demanda de le saigner. Quand tout fut préparé, & que le traître lui alloit ouvrir la veine, Mohammed le regarda d'un œil si terrible, que ce misérable, troublé par l'idée de son crime, & effrayé par les regards du sultan, laissa tomber sa lancette, & avoua tout le complot. Le visir fut arrêté, & puni selon la grandeur du crime : on fit en quelque sorte grace au chirurgien, en ne le condamnant qu'à être saigné avec la même lancette dont il alloit se servir pour son souverain.

Dès que l'on sçut dans le château que la conjuration étoit découverte, la plûpart de ceux qui s'y étoient retirés, se rendirent à discrétion, & les autres tombèrent peu après entre les mains du sultan. Le Bathénien, qui s'étoit érigé en prophète, fut mis pieds & mains liés sur un chameau, & conduit en cet état à Ispahan, où il fut livré au supplice.

[1107.]

La multitude des petits princes qui s'étoient répandus dans les états du sultan, étoit alors si considérable, que cela devenoit une source intarissable de divisions & de querelles ; &, comme Mohammed vouloit absolument s'en défaire, cela fut cause

qu'il ne les secourut pas contre les Francs qui s'établissoient alors en Syrie ; d'autant mieux que ces Francs ne s'étoient emparés que des terres soumises aux Fatimites, dont le siége principal étoit en Egypte, & qui étoient ennemis déclarés des Califes. Beaudouin I étoit alors roi de Jérusalem : il avoit pris aux Fatimites, Ptolémaïs, autrement Akra. (Saint-Jean-d'Acre.) Tripoli étoit de même assiégée par les Francs. Beaudouin II étoit prêt à se rendre maître de cette place : l'Emir qui y commandoit, passa à Bagdad pour implorer le secours du Calife ; mais il n'y reçut que des honneurs & quelques présens peu utiles dans la situation présente de ses affaires. Il se retira à Damas ; & sa ville fut prise peu après.

Cependant Mohammed, réveillé par les succès des Francs, marcha contr'eux en Syrie : il en fut battu, & les battit à son tour.

[1118.]

Quelque tems après, le sultan, étant tombé malade à Ispahan, fit venir auprès de lui son fils Aboulcasem-Mahmoud, âgé de quatorze ans, & le déclara son successeur. Il l'embrassa les larmes aux yeux ; lui mit sur la tête le tage, ce qui répond chez nous à la couronne, & lui ordonna de monter sur le trône. Mahmoud refusa

de le faire, en lui disant que ce jour n'étoit pas assez heureux pour commencer un règne: « S'il n'est pas heureux pour » moi, dit le sultan, il l'est pour vous; » & il mourut après ces derniers mots. Il étoit âgé de trente-six ans & quelques mois. Ses finances étoient dans le meilleur ordre, puisque, sans rien devoir, il laissoit dans le trésor onze millions de piéces d'or, sans les bijoux & autres piéces précieuses qui pouvoient monter à pareille somme. Cependant il avoit, pendant son règne, fait grace à ses sujets d'une grande partie des impôts, & leur avoit fait rendre la justice avec le plus grand soin.

[1119.]

Mahmoud ne demeura pas paisible possesseur du trône que son pere lui avoit laissé. Sandgiar, fils du fameux Malek-Schah, & qui pendant vingt ans, sous les règnes de ses freres Barkiarok & Mohammed, avoit été gouverneur du Khoraſſan, en apprenant la mort de ce dernier, se fit proclamer sultan, & s'avança à la tête d'une puissante armée dans l'Irak Persienne, où étoit son neveu Mahmoud. Les deux princes se rencontrerent, en vinrent aux mains, & l'oncle battit complettement le neveu. Ce dernier eût même perdu tout ce qui lui res-

toit de l'empire, s'il n'eût envoyé un de ſes viſirs vers Sandgiar, pour traiter d'accommodement. Ce miniſtre conduiſit l'affaire avec tant d'adreſſe, que la paix ſe fit à condition que Sandgiar ſeroit toujours nommé le premier dans la priere publique. On ajouta quelques autres articles, qui, en diminuant pour Mahmoud les titres de la ſouveraine puiſſance, n'en firent réellement que le lieutenant-général des armées de ſon oncle.

Cependant ce qui lui reſtoit d'autorité lui fut encore conteſté ; & il eut pluſieurs guerres à ſoutenir contre quelques Emirs qui vouloient étendre leur domination.

Il eut auſſi guerre contre le Calife Moſtarſched *, qu'il força dans Bagdad de lui demander la paix. De-là il vola à Samarcande, dont le gouverneur s'étoit révolté, & il rétablit l'ordre par ſa préſence.

[1131.]

Il n'avoit pas encore vingt-huit ans lorſqu'il mourut, après un règne plus agité que brillant. Ce prince étoit généreux, bienfaiſant ; il ne ſouffroit point que ſes officiers fiſſent aucun tort à ſes ſujets ; il écoutoit avec plaiſir les avis des gens ſa-

* Ce nom ſignifie, *qui implore la direction ; qui cherche à marcher dans la voie droite.*

ges, & les remontrances qu'on lui faiſoit ſur les faûtes qu'il avoit pu commettre. L'amour des femmes & ſes grandes dépenſes pour la chaſſe, qui emportoient la plus conſidérable partie de ſes revenus, ternirent un peu ſa réputation. Ses chiens montoient environ à quatre cents, & avoient tous un collier d'or, & pour la nuit une couverture brodée d'or & de perles.

MASSOUD, frere de Mahmoud, n'eut pas plutôt appris la mort de ſon frere, qu'il s'empara de Tauris. D'autres freres prirent les armes contre lui; & Sandgiar, ſon oncle, s'avançant avec une armée, prétendit faire reconnoître Thogrul, fils du ſultan Mohammed. Maſſoud fut battu & obligé de conſentir que la priere publique ſe fît au nom de Thogrul. Cependant la mort de ce prince le tira bientôt d'affaire; mais il eut encore un neveu à combattre, & tout ſon règne ne fut que guerres & que combats; & Sandgiar, plus grand homme que ſes neveux, donnant l'action à toute cette machine, n'y paroiſſoit qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour ſes intérêts.

Les écrivains rapportent avec édification l'action d'un marchand Perſan, à laquelle nous allons donner place ici.

Toutes les guerres des princes Selgiu-

cides, ſoit entr'eux, ſoit contre le Caliſe, avoient fait négliger le temple de la Mecque, que l'on appelle Maiſon quarrée, ou Kaaba. Depuis long-tems on n'y avoit point envoyé de voile, & celui qui le couvroit alors étoit déchiré. C'eſt une coutume chez les Muſulmans, de couvrir ſon toît d'un voile très-riche, que les princes y envoient; mais tous ceux qui régnoient alors n'avoit pas plus d'égard pour le temple que pour le Calife : la religion n'étoit qu'un prétexte, l'ambition faiſoit tout. Un marchand de Perſe, revenant des Indes, fit placer ſur la Kaaba un voile de ſoie, dont le prix montoit à dix mille piéces d'or; en quoi il fut fort admiré de tous les vrais Croyans.

[1152.]

Maſſoud, ayant fait un accommodement avec Sandgiar, demeura paiſible juſqu'à ſa mort, qui arriva cette année. Il aimoit extrêmement les ſçavans & les gens pieux; mais les guerres & des libéralités exceſſives avoient épuiſé ſon tréſor; &, lorſqu'il mourut, les finances étoient en fort mauvais état.

Avec lui finiſſent la grandeur & la puiſſance des Selgiucides dans l'Irak; & Sandgiar, qui gouvernoit dans les parties orientales, ne fut pas plus heureux. Les Turco-

mans, appellés Gozz, & Uzes par les Grecs du bas empire, ſe jetterent ſur ſes terres ; &, après la perte d'une bataille, ils le firent priſonnier. Il mourut peu après s'être ſauvé de cette captivité.

Mahmoud & Mohammed, princes de la même maiſon, prirent les armes, & conſerverent ce qu'ils purent des vaſtes états de leurs peres.

[1159.]

La mort de Mohammed rétablit la paix. Il avoit de grandes qualités que les troubles de ſa famille ne laiſſerent qu'entrevoir. Il quitta la vie avec beaucoup de regret. Avant de mourir, il voulut voir encore ſes armées, ſa cour, ſes tréſors ; & c'eſt après les avoir conſidérés qu'il dit ces paroles : « Comment eſt-il poſſible » qu'une puiſſance auſſi grande que la » mienne ne ſoit pas capable de rendre » le poids de mon mal plus léger d'un » ſeul grain, ni de prolonger ma vie d'un » ſeul moment ? Malheureux celui qui raſ- » ſemble tant de choſes périſſables, ſans » s'attacher à celui dans lequel toutes cho- » ſes ſe trouvent ! »

[1194.]

THOGRUL, qui, à force de combats & de victoires, étoit parvenu à ſe procurer un

règne paisible, ne fut pas plutôt délivré de ses ennemis, qu'il se livra à toutes sortes de débauches. Enflé de sa prospérité, & endormi au milieu des plaisirs, il n'écouta plus ses principaux Emirs qui lui représentoient la nécessité de se tenir toujours prêt à repousser les incursions du sultan de Kharisme. Tous les esprits s'aliénerent: les Emirs écrivirent au monarque Kharismien, qu'il ne lui seroit pas difficile de surprendre Thogrul au milieu de sa cour. Ce prince ne négligea pas cet avis : il fit tant de diligence, qu'il se présenta aux portes de Bagdad, avant que Thogrul fût seulement informé de ses préparatifs. Il étoit alors noyé dans le vin. Cependant il prit les armes; mais, en voulant frapper un ennemi de sa masse, il en donna un si grand coup sur la jambe de son cheval, que cet animal s'abattit. On se jetta aussitôt sur lui, & on lui coupa la tête. Telle fut la fin de ce prince, qui, malgré ses vices, joignoit au courage des plus grands héros, le talent des plus excellens poëtes.

On rapporte qu'en courant à ce combat, il avoit récité ces vers d'un poëte Persan. « Aussitôt que de loin on vit la » poussiere excitée par une armée qui s'a» vançoit, la joie parut sur le visage de » mes soldats & de mes capitaines. D'un

» ſeul coup de maſſe, j'ouvris le chemin » à mes troupes; & les efforts de mon » bras furent ſi violens, que, ſans quitter » les arçons de ma ſelle, je fis tourner la » terre comme une meule de moulin. »

Avec ce prince fut éteinte la dynaſtie de Selgiucides de Perſe, dont la puiſſance, ſous les premiers ſultans, s'étendoit depuis les frontieres du Turqueſtan juſqu'à l'Aſie-Mineure. Lorſque nous aurons parlé des autres branches des Selgiucides, nous traiterons des Khariſmiens, qui mirent fin à l'empire des Selgiucides, & ne laiſſerent pas les Califes jouir long-tems de la liberté qu'ils venoient de recouvrer.

SELGIUCIDES DU KERMAN,

APPELLÉS AUSSI

CADÉRITES.

[1040.]

LE premier prince de cette dynaſtie, qui fut peu conſidérable, étoit Cadherd, ou Carouk-Begh, petit-fils de Mikaël, fils de Seldgiouc. Ce gouvernement lui avoit été donné par ſon frere Thogrul-Begh, premier ſultan des Selgiucides de Perſe. Ce prince & ſes neuf ſucceſſeurs ont peu figuré dans l'hiſtoire. Enveloppés de toutes parts par les états des Selgiucides de Perſe, on ne peut guères les regarder que comme de ſimples gouverneurs, qui ont été honorés du titre de ſultan, & qui n'ont eu d'autorité qu'autant que leur en laiſſoient les autres princes de leur maiſon.

CADERD, ayant pris les armes contre ſon neveu Malek-Schah, ſoutint un des plus rudes combats qui ſe ſoient donnés en Aſie; à la fin, il fut défait, pris & étranglé, ou, ſelon d'autres, empoiſonné. C'eſt dommage que l'on ne ſçache que cela d'un règne de trente-deux ans. On

ne dit rien de ſon fils, ſultan Schah, qui régna après lui.

TOURAN-SCHA, qui monta enſuite ſur le trône, gouverna avec la réputation d'un prince juſte & ſage. Son fils, qui fut auſſi ſon ſucceſſeur, fut au contraire emporté & cruel. Le pere avoit été béni de ſes ſujets : le fils en fut déteſté ; ils l'aſſaſſinerent. Leurs ſucceſſeurs n'offrent rien de plus remarquable, juſqu'à l'extinction de cette petite dynaſtie, qui finit l'an de Jeſus-Chriſt 1165.

SELGIUCIDES D'ICONIUM.

[1074.]

SOLIMAN, petit-fils d'Iſraël, fils de Seldgiouk, eſt le fondateur de cette dynaſtie. Il avoit reçu de Malek-Schah pour ſon partage, tous les pays au-delà d'Antioche. Soliman entra dans l'Aſie-Mineure, & enleva Nicée aux Grecs. Il en fit ſa capitale; de-là, il envoyoit des partis juſqu'au Boſphore. Alexis-Comnène régnoit alors à Conſtantinople. Incommodé de ces courſes continuelles, & ne pouvant pas les empêcher par la force, il fit un traité avec Soliman, & lui céda, en Aſie, toutes les provinces qui ſont depuis Laodicée en Syrie, juſqu'à l'Helleſpont. Mais il eut des guerres à ſoutenir contre ſes voiſins; &, défait par un autre prince Selgiucide, déſeſpéré, il ſe donna la mort pour ne pas tomber au pouvoir de ſes ennemis.

Le bruit de ſa mort s'étant répandu dans l'Aſie-Mineure, y cauſa de grands déſordres. Tous les Emirs vouloient ſe rendre indépendans. Le plus puiſſant d'entr'eux, Aboul-Caſem, s'empara de Nicée. Il fit bientôt des courſes ſur les Grecs, qui lui

opposerent tantôt la force, tantôt la ruse, au point qu'il ne put se refuser aux instances de l'empereur, qui l'engageoit à se rendre à Constantinople pour y conclure la paix.

On sçait avec quel artifice & quelle astuce se conduisoient les Grecs de ces tems-là. Alexis-Comnène, sur-tout, n'est pas traité par nos historiens d'une maniere trop favorable. Le trait suivant prouve que leurs accusations ne sont pas sans fondement.

Aboul-Casem fut reçu dans Constantinople avec toutes sortes de marques de distinction : on donna des fêtes & des jeux exprès pour lui en procurer le spectacle ; courses, chasses, festins, rien ne fut omis par l'empereur pour lui donner des preuves de l'amitié la plus sincère. Mais en secret il avoit fait équipper une petite flotte ; il la fit avancer vers Nicomédie dont on s'empara, & où l'on bâtit une forteresse. Les vaisseaux qui venoient de ce côté, étoient arrêtés sans pouvoir se rendre à Constantinople ; ensorte que l'Emir ne sçut rien de ce qui se passoit : il ne l'apprit qu'à son retour ; &, ne pouvant s'en venger, il dissimula. Il fut même bientôt attaqué par un des Selgiucides de Perse ; & l'empereur qui craignoit ce dernier, donna du secours à Aboul-Casem ; mais seule-

ment assez pour n'être pas entiérement défait. L'Emir, indigné de cette conduite, crut qu'il réussiroit mieux en se jettant entre les bras de Malek-Schah, celui-là même qui lui avoit déclaré la guerre : son attente fut trompée ; ce prince le fit étrangler.

[1092.]

KILIDGE-ARSLAN, l'un des fils de Soliman, &, depuis la mort de son pere, retenu prisonnier, fut remis alors en liberté, à la grande satisfaction du peuple qui chérissoit dans ses maîtres le sang des Selgiucides. Ce prince se prêta aux vues de l'empereur Grec qui desiroit faire avec lui un traité contre quelques ennemis communs. C'étoit entr'autres Tzachas, gendre du sultan, & placé à la tête de la milice Turque, que ce prince avoit fait venir des pays situés vers la mer Caspienne.

Ces peuples, naturellement vagabonds, & qui ne trouvoient leur avantage que dans la guerre, habitoient sous des tentes aux environs des villes qu'ils avoient soumises, changeant souvent de demeures avec leurs troupeaux, & faisant de grands ravages dans l'empire Grec. Ceux qui s'étoient répandus dans la Syrie & dans la Palestine, ne cessoient de persécu-

ter les pélerins Chrétiens qui alloient à Jéruſalem. Leurs cruautés & les révolutions fréquentes dans l'Orient, en même tems qu'elles faiſoient craindre que l'on ne pût, dans la ſuite, viſiter les lieux ſaints, faiſoient eſpérer que l'on pouroit les affoiblir & leur oppoſer de ſolides établiſſemens. Tels furent les motifs qui engagerent les princes occidentaux à paſſer en Orient avec de nombreuſes armées, remplies de fanatiques & de gens ſans aveu, auſſi peu propres à vaincre qu'à uſer ſagement de la victoire. On arriva en effet à Conſtantinople ſous la conduite de Pierre l'Hermite, qui, jouant le rôle d'un homme extraordinaire, avoit prêché cette expédition. On fut bientôt en Aſie. Un corps d'Allemands & de Lombards, ſéparés des François, commit des cruautés horribles, & furent enfin maſſacrés. Les autres Croiſés arriverent ſur les terres de Kilidge-Arſlan, & ne ſe conduiſirent guères mieux.

[1096.]

On entreprit le ſiége de Nicée, capitale des états de Kilidge-Arſlan. Cette ville, ſituée dans la Bithinie, occupoit le milieu d'une plaine entourée de montagnes. A l'occident, un lac baignoit ſes murailles & lui tenoit lieu de fortifications : de

de tout autre côté, on n'avoit rien négligé pour sa défense. Les Francs qui l'assiégeoient, faute de vaisseaux, ne pouvoient empêcher la communication du côté du lac; & des autres côtés, on brisoit leurs machines. Cependant, comme ils avoient battu à différentes reprises l'armée du prince Selgiucide; qu'ils avoient obtenu de l'empereur quelques bâtimens pour naviguer sur le lac, qu'ils avoient, au moyen d'une machine nouvelle, sappé les murailles & fait des brèches considérables; il y avoit tout à espérer pour la prise de la ville, lorsqu'Alexis Comnène, ayant secrettement engagé les habitans de se rendre plutôt à lui qu'aux Francs, fit arborer sur les murailles le drapeau impérial. Il frustra ainsi les Croisés du fruit de leurs travaux, dont il profita seul. Les soldats, qui s'étoient attendu au pillage, murmurerent inutilement: les chefs reçurent des présens considérables de l'empereur, & se consolerent d'autant plus aisément de cette perte, que leur dessein n'étoit pas de s'arrêter dans l'Asie-Mineure; ils obtinrent seulement que l'on rendroit les prisonniers faits sur Pierre l'Hermite.

[1097.]

En quittant la ville de Nicée, les Chrétiens avoient à passer des défilés dange-

neux ; &, comme s'ils eussent été en pays ami, ils se séparerent en deux bandes. L'une, battue par les troupes de Kilidge-Arslan, étoit près de succomber, lorsque Godefroi de Bouillon, qu'ils avoient averti de leur danger, accourut avec l'autre corps d'armée. Les Chrétiens prirent bien leur revanche : ils défirent les Turcs, auxquels ils tuerent trois mille hommes ; mais leur victoire leur en coûta quatre mille. Comme le sultan sçavoit bien que le dessein des Croisés n'étoit pas de s'établir dans son pays, ils se retira avec ses troupes, fit sortir d'Iconium tous les habitans avec leurs richesses, leurs femmes & leurs enfans, & les fit passer dans les montagnes. En effet, les Croisés ne firent que passer, & se porterent en Syrie, où les appelloient les sollicitations des Califes d'Egypte, ennemis des Mahométans soumis au Calife de Bagdad.

Si les Chrétiens eussent été emportés par un zèle moins aveugle ; si, plus éclairés par les Grecs & par les connoissances du pays où l'on alloit faire la guerre, ils eussent sçu ménager les différens princes de l'Orient, & tirer parti de la division des Emirs, peut-être eussent-ils réussi plus heureusement. Mais ils ne connoissoient d'amis que les troupes qui portoient la croix ; tout habit asiatique étoit en-

nemi & proscrit à leurs yeux : aussi s'attirerent-ils sur les bras des troupes qu'ils n'auroient jamais eu à combattre. Nous venons de voir que Kilidge, persuadé que l'on ne vouloit pas s'emparer de ses états, s'étoit retiré avec ses troupes. Trop content d'être débarrassé des Croisés, il ne songeoit qu'à réparer ses pertes & à se maintenir contre la prétention des Emirs qui vouloient secouer le joug, lorsque tout-à-coup un corps de quinze mille Danois, dont le but étoit d'aller joindre les Francs en Syrie, crurent devoir faire la guerre indistinctement où ils se trouveroient : ils se jetterent sur ce qu'ils rencontrerent dans les états de Kilidge-Arslan. Ce prince qui avoit rassemblé des troupes, les surprit, les battit & les extermina entiérement.

[1100.]

Les Emirs qui gouvernoient l'Orient ne manquerent pas de profiter de l'embarras que causoient à Kilidge-Arslan les troupes Européennes ; ils essayerent d'envahir quelques portions de ses états. Les Turcs, de leur côté, faisoient de grands ravages. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Francs, qui avoient assez à faire de se soutenir dans leurs nouvelles possessions, entreprirent de protéger & de dé-

ſendre quelques-uns des ces princes. Ils battirent un Turcoman, qui inquiétoit la ville de Malathie, où commandoit un Arménien nommé Gabriel : il avoit appellé à ſon ſecours Boëmon, établi à Antioche ; ce dernier fut ſecouru à ſon tour par Baudouin, comte d'Edeſſe.

[1102.]

Si, au lieu de traverſer ſans ceſſe l'Aſie-Mineure où ils commettoient de grands dégats, pour ſe rendre en Syrie, le principal terme de leur voyage, les Croiſés euſſent pu s'embarquer, ſoit à Conſtantinople, ſoit à quelque autre port de l'empire Grec, pour ſe tranſporter directement à Saint-Jean-d'Acre, ou près de-là ; il y a grande apparence qu'ils n'euſſent pas perdu la millieme partie du monde qui périt dans leurs expéditions. Ils n'euſſent eu de long-tems affaire avec Kilidge-Arſlan, ni avec les Emirs de la Natolie ; & ils ſeroient arrivés en bon état contre les puiſſances qu'ils vouloient ſur-tout combattre, puiſque leur grand objet étoit de s'emparer des lieux ſaints. Ils auroient de plus ménagé l'amitié de l'empereur Grec, qu'un ſi grand paſſage de troupes ne pouvoit qu'indiſpoſer, d'autant mieux que les Latins ne ſe conduiſoient point avec la décence & la retenue de gens qui vont combat-

tre pour leur Dieu, pas même avec l'ordre & la police qui s'observent dans les troupes bien disciplinées.

Aussi, lorsqu'une nouvelle croisade, composée de deux cents soixante mille tant Lombards, que François & Allemands, vint à paroître en Orient, l'empereur Grec & Kilidge-Arslan agirent de concert pour les ruiner. Raimond lui-même eut part à cet affreux complot: les guides qu'ils avoient donnés conduisirent l'armée Chrétienne à travers des déserts où elle manquoit d'eau, & dans des endroits ou les Turcs avoient dressé des embuscades. Sept cents françois furent placés à l'avant-garde, & autant de Lombards à l'arriere-garde, pour repousser les Turcs qui attaquerent ensuite l'infanterie & tuerent environ mille hommes. Les Lombards furent accusés de lâcheté; mais personne n'osa prendre leur place: il n'y eut à la fin que le duc de Bourgogne, avec cinq cents cuirassiers, qui voulut bien s'y exposer. Il s'opposa aux Turcs avec tant d'habileté & de courage, qu'il ne perdit pas un seul homme. C'étoit après une marche si difficile que les attendoit Kilidge-Arslan, avec vingt mille hommes de bonnes troupes. Les Turcs assaillirent les Chrétiens, pénétrerent jus-

qu'à leur camp, où ils firent un grand carnage, & ne se retirerent que forcés de plier à leur tour par la résistance des Lombards & des François. Toute la journée se passa en attaques & en défenses toutes meurtrieres. Les troupes de l'empereur Grec, qui avoient soutenu les Latins, s'étant, le soir, retirées dans un château, le reste de l'armée Chrétienne se débanda, laissant dans le camp leurs freres, leurs enfans & tout leur bagage. Les Turcs y arriverent aussitôt, violerent & massacrent les femmes, allerent ensuite à la poursuite des Chrétiens, que l'épouvante empêchoit de se défendre. Cette journée coûta aux Croisés cent soixante mille hommes; le reste se sauva comme il put à Constantinople.

Peu de jours après, arriva Guillaume, comte de Nevers, parti de France avec quinze mille hommes, sans compter les femmes & les enfans. Après avoir passé le fleuve Halys, ils s'étoient approchés d'une petite ville habitée par des Grecs, qui avoient été au-devant d'eux avec les évangiles & la croix; ce qui n'avoit pas empêché que leur ville ne fût prise & pillée. Cette indignité trouva bientôt sa punition. Kilidge-Arslan leur tomba sur les bras, les défit: sept cents Chrétiens

seulement se sauvèrent à Germanicopolis; & le comte de Nevers arriva seul à Antioche, où il fut reçu par Tancrède.

Peu de jours ensuite, le comte de Poitou, avec son écuyer, se rendit aussi à Antioche, après avoir vu périr ou disperser par Kilidge-Arslan une armée de soixante mille hommes, que lui & Welfon, duc de Baviere, amenoient de France & d'Allemagne.

[1107.]

Kilidge-Arslan, tranquille de la part des Chrétiens, tourna ses armes du côté de l'Orient; &, ses succès ayant d'abord répondu à ses espérances, il songea à se révolter entiérement contre le sultan de Perse, qui avoit été regardé jusqu'alors comme seigneur suzerain, parce que, comme on l'a vu, c'étoit en Perse que régnoit la principale branche des Seldjucides. Il fit supprimer le nom de ce prince de la priere publique, & y fit mettre le sien. Cette action indigna tous les princes de sa famille : les Emirs profiterent de ce trouble. On en vint aux mains : Kilidge-Arslan, abandonné par les siens, se jetta dans une riviere où il se défendit jusqu'à ce que, son cheval s'étant abattu, il tomba dans l'eau & fut noyé. On a vu par le peu que nous en avons dit, que

c'étoit un prince ambitieux d'étendre ſes états, avide d'acquérir des richeſſes, intrépide dans les combats, vigilant & actif à ſuivre l'ennemi : peut-être aurions-nous tort de le taxer de cruauté dans le très-grand nombre de Chrétiens qu'il fit périr, puiſqu'il ne voyoit en eux que des forcenés qui ſe jettoient ſur ſon pays pour l'envahir, & qui y commettoient les plus grands déſordres. Il avoit été quinze ou ſeize ans ſur le trône.

SAISAN, l'un des fils de ce prince, ayant eu l'avantage ſur ſes freres, devint le plus puiſſant & fut le plus connu. Il eut pluſieurs guerres à ſoutenir contre les Grecs. Nous trouvons que, dans une affaire ou ceux-ci avoient eu l'avantage, ils pouſſerent la cruauté juſqu'à faire bouillir, en s'amuſant, des enfans dans des chaudières. Tous les Turcs prirent le deuil, & allerent de ville en ville, criant par-tout vengeance.

Quoique, dans les différens combats, les ſuccès euſſent été aſſez variés, comme les Grecs cependant gagnoient de l'avantage, le ſultan envoya demander la paix à l'empereur, & ſuivit lui-même de près ſes députés. Il fut reçu, ainſi que les Emirs de ſa ſuite, avec toutes ſortes de diſtinctions : on leur promit de grandes richeſſes s'ils vouloient obſerver la paix

qu'ils paroiſſoient deſirer. Le traité fut ſigné le lendemain.

Pendant le ſéjour de Saiſan, l'empereur Grec, informé de la conjuration que l'on tramoit contre ce prince, lui en fit part. Saiſan partit auſſitôt; &, au lieu d'accepter les gardes que lui vouloit donner l'empereur, il détacha ſeulement quelques-uns de ſes gens, qui alloient devant pour s'informer de ce qui ſe paſſoit. Ceux-ci, gagnés par les rebelles, tromperent leur maître; il s'en apperçut & ſe ſauva; mais, ne trouvant partout que des traîtres, il fut arrêté à Tyganium. On lui paſſa un fer chaud devant les yeux, pour lui ôter le droit de gouverner en perdant la vue, & on le conduiſit à Iconium. Saiſan avoua à ſa nourrice que ſa vue n'étoit pas entiérement éteinte, & qu'il pouvoit encore diſtinguer les objets. La ſultane, ſa femme, en fut inſtruite; &, dans l'excès de ſa joie, elle en fit part à d'autres: de bouche en bouche, le ſecret parvint juſqu'à Maſoud, ſon frere, qui, s'étant emparé de l'autorité, le fit mourir pour n'avoir plus à craindre en lui un compétiteur.

[1144.]

MASOUD I, vainqueur de ſon frere, mais

peu tranquille d'ailleurs dans la poſſeſſion de ſes états, avoit eu, pendant le commencement de ſon règne, de fortes guerres à ſoutenir contre les Grecs & les Muſulmans voiſins de l'Euphrate. Mais la perte d'Edeſſe, autrement Roha, enlevée au comte Joſcélin par Emadeddin-Zenghi, roi de Moſſul, avoit conſterné les Francs de la Syrie, ranimé le zèle des Chrétiens d'Occident, & donné naiſſance à une nouvelle croiſade. L'empereur Conrad, & Louis VII, dit le Jeune, roi de France, excités par les diſcours de S. Bernard, ſe croiſerent & ſe rendirent en Bithinie. L'armée de Conrad étoit compoſée de ſoixante-dix mille cuiraſſiers, de beaucoup d'infanterie, de cavalerie légere, & d'un grand nombre de femmes & d'enfans. Celle du roi de France avoit un pareil nombre de cuiraſſiers & une infinité de troupes.

1147.

L'empereur Manuel & le ſultan Maſoud, également mécontens de l'arrivée de ces Chrétiens, ſe réunirent pour les faire périr. Le prince Grec, en qualité de Chrétien, n'agiſſoit pas ouvertement: il laiſſoit faire le prince Turc; enſorte que ce dernier employoit la force, & l'autre ſe réſervoit la traiſon. Les guides

de l'empereur Grec conduisirent Conrad par les chemins les plus difficiles, puis ils l'abandonnerent. Ils ne le quitterent que pour se rendre au camp des François, où ils assurerent Louis le Jeune que Conrad avoit battu les Turcs près d'Iconium, & qu'il n'avoit pas besoin de secours. Les Allemands, harassés d'une marche pénible, égarés dans des routes inconnues, abandonnés des François qui les croyoient vainqueurs, furent aisément défaits par les Turcs; & la dixieme partie échappa avec peine. Conrad & sa suite regagnerent enfin le camp des François.

[1148.]

Conrad & le roi de France marcherent ensemble jusqu'à Philadelphie, d'où Conrad partit pour Constantinople; & le roi gagna les bords du Méandre, actuellement la Madre. Les Turcs, après avoir mis en lieu de sûreté le butin fait sur les Allemands, prétendoient disputer le passage du fleuve: Louis les mit en déroute, en fit un grand carnage, & continua sa route; il étoit d'usage de faire précéder & suivre le gros de l'armée par des corps détachés qui observoient l'ennemi. On décidoit ordinairement, avant de partir, dans quel lieu on camperoit.

Un jour que Godefroi de Rancun commandoit l'avant-garde, on avoit choisi une haute montagne : il s'y rendit de bonne heure ; mais, voyant qu'il lui restoit assez de tems pour aller gagner un autre lieu plus commode, il y marcha, croyant que l'armée l'y suivroit, sans qu'il fût besoin ou sans penser à l'en avertir. De son côté, le roi, qui se voyoit assez près de la montagne, ne se hâta pas de s'y rendre. Ainsi les deux troupes se trouverent à une assez grande distance l'une de l'autre. Les Turcs s'en apperçurent, & vinrent fondre sur le gros de l'armée. Le combat fut très-sanglant ; la plus grande partie des François y périt : heureusement le roi gagna l'avant-garde, & se rendit à Antioche avec la reine Eléonore.

[1155.]

Non-content d'avoir battu les Chrétiens à leur passage dans ses états, Masoud alla les attaquer en Syrie, où il leur prit plusieurs places. De retour dans ses états, & sentant sa fin prochaine, il partagea ses possessions entre son fils Kilidge-Arslan II, son gendre, & quelques princes avec lesquels il étoit lié d'amitié. Il mourut peu après, & son fils lui succéda en prenant le surnom d'Izzeddin.

[1156.]

KILIDGE-ARSLAN II, croyant pouvoir profiter de l'éloignement de l'empereur Manuel-Comnène, occupé en Italie, s'empara en effet de quelques places; mais la suite ne fut pas heureuse : il fut battu par les Grecs & obligé de demander la paix. D'un autre côté le sultan, Noureddin *, étant entré dans ses états, lui enleva plusieurs places.

Quelques circonstances l'ayant encore forcé de se déterminer à la paix, il vint conclure lui-même à Constantinople. L'empereur le reçut avec beaucoup de magnificence, fit de grandes réjouissances, & le renvoya avec des sommes considérables. Cet argent-là servit à faire la guerre aux autres princes de sa famille.

Ses succès l'ayant rendu plus puissant, sa puissance le rendit injuste & parjure. Il viola le traité fait avec l'empereur. Mais, excepté la mauvaise foi, que bien des potentats n'ont pas toujours regardée comme un vice en politique, Kilidge-Arslan II étoit un grand homme. Estropié de tous ses membres, & obligé de se faire traîner sur un char, son activité & sa vigilance, entretenues par une ambi-

* Lumiere de la religion.

tion démesurée, réparoient en lui ces infirmités.

[1176.]

Il avoit fait à l'empereur quelques propositions de paix, que les plus sages conseillers étoient d'avis que l'on acceptât. Les courtisans suivoient le sentiment du prince, qui vouloit la guerre : ce parti l'emporta. On répondit à l'ambassadeur de Kilidge-Arslan que l'empereur iroit lui rendre réponse à Iconium. Cette menace n'effraya pas le sultan, mais le fit tenir sur ses gardes : il plaça des troupes dans les défilés où les Grecs devoient passer. Manuel-Comnène s'y engagea indiscrétement. On étoit alors au mois de Septembre. Jean & Andronic, fils de Constantin, alloient à la tête de l'armée avec leurs troupes. Ils étoient suivis de Macroducas Constantin, & de Lasperdas Andronic : à l'aîle droite étoit Baudouin, beau-frère de l'empereur, à la gauche, Mactocome Théodore ; ensuite venoient les bagages, toutes les machines, & les valets de l'armée. Andronic-Constostéphanus fermoit la marche. Les premières cohortes passèrent heureusement les défilés, l'infanterie ayant délogé les Turcs de leur embuscade : le reste de l'armée auroit eu le même bonheur, si les Grecs n'avoient

pas tant tardé à ſuivre ; ils laiſſerent aux Turcs le tems de ſe rallier. Kilidge-Arſlan les arrêta, mit en déroute le corps que Baudouin commandoit ; & ce prince, qui s'étoit jetté dans le plus épais des Turcs, fut tué ſur la place. Les Grecs ſe trouverent enfermés de tous côtés, ſans pouvoir faire un pas ni en avant ni en arriere ; découragés même par l'impoſſibilité de la retraite, ils ſe laiſſerent égorger ſans réſiſtance : ils le furent encore bien davantage, quand ils virent la tête d'Andronic-Batuze au haut d'une lance portée par les Turcs. L'empereur conſterné reſtoit en ſilence, ne ſçachant quel parti prendre : tous ſes efforts devenoient inutiles ; le nombre des Turcs augmentoit à chaque inſtant : il permit à chacun de ſe ſauver ; &, demeuré ſeul avec un petit nombre des plus braves attachés à ſa perſonne, il eſſaya de ſe faire jour à travers les ennemis, mais il fut repouſſé. Les dangers & les obſtacles croiſſoient de vallées en vallées. Un ouragan épouvantable, qui rempliſſoit l'air de pouſſiere & de ſable, augmenta encore la confuſion. Les Grecs & les Turcs, au milieu de cette obſcurité, s'égorgeoient ſans ſe voir & preſque ſans ſe connoître. Toute la vallée n'étoit plus qu'un affreux monceau d'hommes & de chevaux cul-

butés & entaſſés les uns ſur les autres. Le ſpectacle le plus affreux ſuccéda à cet horrible déſordre : les mourans, enſevelis ſous les corps de ceux qui avoient été tués, demandoient un ſecours que perſonne n'étoit en état ni dans la réſolution de leur donner. L'empereur, ſans gardes & accablé de fatigues, s'étoit retiré ſous un arbre où un ſoldat vint lui remettre ſon caſque ſur la tête. Il fut apperçu par un Turc qui accourut pour le faire priſonnier : Manuel-Comnène, d'un éclat de lance qu'il tenoit à la main, lui décharge un coup ſur la tête, & le jette à ſes pieds. Les Turcs arrivoient en foule vers lui ; mais il fut débaraſſé par dix de ſes ſoldats. Il ſortit enfin de ces gorges, & regagna l'avant-garde. On appréhendoit tout, le lendemain, de la part des Turcs, lorſque, dans le tems que l'on s'y attendoit le moins, le ſultan envoya à l'empereur pour lui offrir la paix : il ſe contenta d'ajouter aux anciennes conditions, que l'on feroit démolir deux places qui lui portoient ombrage.

L'empereur Grec, n'ayant pas tenu les conditions de la paix, ſe trouva de nouveau expoſé à la guerre. Le ſultan fit marcher contre lui ſon Atabek ; ce qui répond à la place de gouverneur du prince. Cet Atabek, voulant aller ſecourir un corps de

de Turcs de l'autre côté d'une riviere qu'il n'avoit pu traverſer avec ſa troupe, parce qu'elle n'étoit pas guéable, prit ſon bouclier, dont il ſe ſervit comme d'une barque, tenant ſon cheval de la main gauche, & de la droite ſon ſabre qui lui ſervoit de gouvernail. Il arriva heureuſement à l'autre bord du fleuve. Mais la ſuite ne répondit pas à un commencement ſi heureux : victime de ſon courage, il fut tué à la tête de ſes troupes, dont une grande partie fut noyée dans le Méandre.

[1192.]

Le ſultan que nous avons vu ſi redoutable à la tête de ſes armées, devint, dans ſa vieilleſſe, le jouet de ſes enfans. Il s'étoit dépouillé de ſes états en leur faveur, dans l'eſpérance de paſſer en paix le reſte de ſes jours au milieu de ſa famille, & ne s'étoit réſervé que le titre de Sultan : c'étoit encore trop pour ſes enfans qui y aſpiroient, & qui n'attendoient que ſa mort. L'un après l'autre, ils ſe ſaiſirent de ſa perſonne, chacun voulant qu'il le reconnût pour ſon ſucceſſeur ; enſuite, abandonné par eux, il mourut en allant à Iconium. Il laiſſoit dix fils, qui tous avoient un aſſez grand domaine ; mais la même ambition qui les avoit rendus ſi criminels envers

leur pere, ne leur permit pas de vivre entr'eux en bonne intelligence; ils eurent ſans ceſſe les armes à la main.

KAIKHOSROU, demeuré maître d'Iconium, régna dans la Lycaonie & dans la Pamphilie; &, quoique ſes freres priſſent tous le titre de Sultan, c'eſt ſon nom que l'on trouve dans la liſte des ſultans d'Iconium, parce que ce fut lui qui demeura maître de cette ville. La plus grande partie de ſon règne ſe paſſa en guerres contre ſes freres.

[1206.]

Les Latins étoient maîtres de Conſtantinople, & l'empereur Grec retiré à Athalie, y imploroit le ſecours des Turcs contre eux, & ſur-tout contre Laſcaris, ſon gendre, qui venoit de fonder un empire à Nicée. Gaiateddin, l'un des ſultans, ayant levé des troupes, fit ſommer Laſcaris de rendre à ſon beau-pere les terres dont il venoit de s'emparer, Laſcaris ne répondit qu'en ſe mettant en campagne. Auſſitôt le ſultan s'approcha d'Antioche, ſur le Méandre, eſpérant que la priſe de cette place lui faciliteroit la conquête du reſte de l'empire Grec; les deux armées ſe trouverent bientôt en bataille: Lafcaris avoit ſeulement mille cavaliers, dont huit cents étoient Latins.

Le ſultan avoit une armée de vingt mille hommes ; mais le lieu étoit ſi étroit, qu'une partie de ſon monde lui devenoit inutile. Les huit cents Latins qui étoient tous hommes d'élite, fondirent & pénétrerent juſqu'à l'arriere-garde. Le ſultan rallie ſes troupes, & inveſtit les Latins de toutes parts ; il en fit un grand carnage & mit toute l'armée Grèque en fuite. Il cherchoit par-tout Laſcaris : auſſitôt qu'il l'apperçut, il lui porta un coup qui le renverſa de cheval. Laſcaris tira ſon épée & combattit à pied ; il s'attacha ſur-tout aux jambes du cheval de ſon ennemi, & le fit tomber : ſautant auſſitôt ſur le ſultan, il lui coupa la tête qu'il fit mettre au bout d'une lance. Les Turcs prirent la fuite, Laſcaris entra dans Antioche, fit la paix avec eux & emmena ſon beau-pere à Nicée.

[1219.]

Après quelques guerres qui ne nous offrent rien de conſidérable, Kaïkhoſrou mourut de conſomption : ſes enfans étoient trop jeunes pour lui ſuccéder.

ALAEDDIN-KAIKAOUS, ſon frere, fut tiré des priſons par les ſoldats, & reconnu ſultan en ſa place. On ne ſçait preſque rien de ſon régne, que l'indication de quelques guerres ſur leſquelles

on n'a pas de détails. Il étoit de retour dans ſes états, & s'occupoit des fêtes qu'il donnoit à ſes Emirs à l'occaſion de ſes grandes conquêtes, lorſqu'en 1235, il tomba malade d'un flux de ſang, & mourut en deux jours.

Ce prince, auquel, ſelon Aboulféda, on donnoit le titre de Souverain du monde, fut un des plus grands princes de ſa famille. En montant ſur le trône, il établit des loix, étendit les bornes de ſon empire, ſe fit craindre & reſpecter de ſes voiſins, autant qu'il étoit aimé de ſes ſujets. Il étoit brave, modéré dans ſes paſſions, ſévère envers ſes Emirs & ſes domeſtiques, auxquels il ne paſſoit rien; exact obſervateur des loix, &, à cet égard, d'une inflexibilité qui le rendoit quelquefois cruel. Il réunit ſous ſa puiſſance pluſieurs petites provinces qui avoient été juſqu'alors autant de démembremens de l'empire des Selgiucides. Mais cet empire, parvenu ſous ſon règne au plus haut degré de puiſſance, tomba après ſa mort, languit quelque tems, & fut enfin détruit.

[1240.]

GAÏATEDDIN-KAIKHOSROU, ſon fils, avoit été reconnu en ſa place. Après avoir eu quelques démêlés avec les Ajou-

bités, ou parens de Saladin, dont il sera parlé lorsque nous en serons à l'Afrique, il retourna mettre le calme dans ses états. Un Turcoman nommé Baba, fanatique ou fripon, peut-être l'un & l'autre, mais se disant prophète, prêchoit, dans les environs d'Amasie, une nouvelle doctrine. Le peuple, toujours avide de nouveauté, accouroit en foule sur ses pas. Devenu chef d'une troupe de six mille cavaliers & d'un corps assez considérable d'infanterie, il couroit de côtés & d'autres, & faisoit main-basse sur tous ceux qui n'adoptoient pas cette maxime : « Il n'y a pas d'autre Dieu » que Dieu, & Baba est son prophète (*). » Il égorgea un grand nombre de Musulmans au château de Mansour, à Samosathe, à Malathie & ailleurs ; il battit même le sultan en plusieurs rencontres, dans le tems qu'il étoit à Amasie. Kaikhosrou leva une nouvelle armée, dans laquelle étoient plusieurs Francs. Les Musulmans, que leurs défaites précédentes incommodoient, n'osèrent en venir aux mains avec

* On voit qu'il avoit voulu s'approprier, en changeant le nom, la formule recommandée par Mahomet, & la plus sacrée de la foi Musulmane. La ilahe ill Allah, Mohammed résoul Allah. (*Non Deus nisi Deus, Mahometa legatus Dei,*) que nous rendons en françois par, *Il n'y a de Dieu que Dieu, & Mahomet est son prophète.*

les ſectaires; mais les Francs, dont l'indignation augmentoit encore le courage, ſe jetterent ſur eux, & les paſſerent au fil de l'épée. Baba, & Iſaac, le plus zélé de ſes diſciples, eurent la tête tranchée.

Kaikhoſrou eut ſouvent à prendre les armes pour repouſſer les Mogols qui s'étoient avancés juſqu'en Arménie. Nous avons déja vu qu'il avoit des Francs parmi ſes troupes. On rapporta que ſept cents des leurs donnerent la chaſſe à ſoixante mille Mogols: auſſi cette journée fit-elle prendre la plus grande idée de leur courage & de leur valeur. Un Raimond de Brunduſe, & un autre Raimond de Gaſcogne, faits priſonniers par les Mogols, furent deſtinés à combattre l'un contre l'autre, afin de donner à ces barbares un ſpectacle auſſi neuf que curieux, en leur montrant comment ſe battoient les Francs. Ces deux gentilshommes, indignés d'un traitement qui les réduiſoit à la condition des gladiateurs Romains, ſe jetterent ſur les ſpectateurs, & en tuerent chacun plus de trente avant de tomber ſous leurs coups.

[1244.]

Ce prince mourut au milieu des guerres qui ne ceſſerent d'affliger ſon règne. Il avoit du courage, mais il étoit trop adonné au vin & à la débauche. On voit, par une

médaille ou monnoie qu'il avoit fait battre, & que l'on conserve encore au cabinet du roi, qu'il prenoit le titre de très-grand Sultan, l'appui du monde & de la religion.

AZZEDDIN-KAÏKAOUS, son fils & l'aîné de ses freres, lui succéda; mais il eut la guerre à soutenir contre eux & contre les Mogols. C'est à la suite de ces désastres, qu'une horrible famine ravageant le pays, les chiens, les chats, les cuirs bouillis, les cadavres servant de nourriture, on vit une mere, dans la rage du désespoir, jetter son enfant dans un four, & l'en retirer ensuite pour le manger.

[1278.]

Cependant les Mogols, dont il sera parlé dans la suite, s'avançant toujours vers l'Occident, se rendirent maîtres des états de Kaïkaous. Il s'étoit retiré chez les Grecs, qui le livrerent à ses ennemis. Ceux-ci l'emmenerent à la cour de Kaptchac où il se maria, & mourut peu après.

MASOUD, son fils, que le Khan vouloit forcer d'épouser sa belle-mere, se sauva, & trouva moyen d'obtenir des secours d'une autre partie des Mogols. Avec ces forces, il soumit les Emirs qui demeuroient dans les montagnes. Il sembloit que l'empire des Selgiucides alloit se rétablir,

lorſqu'il fut, comme ſon pere, dépouillé par les Mogols. Il s'étoit réfugié auprès de l'empereur Grec, puis il étoit revenu les armes à la main dans ſon pays : enfin il fut tué dans une bataille, & avec lui périt l'empire des Selgiucides. Son frere, dernier rejetton de cette famille, qui cherchoit à en retarder la chûte, eut peu après la tête tranchée.

Après que cet empire des Turcs eut été entiérement détruit, les Emirs, qui étoient reſtés dans leurs montagnes, en deſcendirent, s'emparerent de tous les pays voiſins, & formerent onze petits royaumes dans l'Aſie-Mineure, ſans y comprendre ce qui appartenoit aux Mogols.

Le plus connu de ces petits états fut celui que fonda Thaman ou Athaman ou Othman, & ſon fils Orkan, qui avoient eu en partage la Bithinie : ils établirent leur capitale à Bourſa. Ces princes, dans la ſuite, devinrent les plus puiſſans, ſubjuguerent tous les autres, & jetterent les fondemens du puiſſant empire des Othomanides ou Othomans, qui régnent encore aujourd'hui à Conſtantinople. Ils pouvoient mettre alors vingt mille hommes ſur pied.

SELGIUCIDES D'ALEP.

[1078.]

TOUTOUSCH, fils du ſultan Alp-Arſlan, & frere de Malek-Schah, Selgiucides de Perſe, dont nous avons parlé ci-devant, avoit reçu pour apanage de ce dernier, la Syrie & tous ſes environs. Il eſt vrai que ce pays appartenoit au Calife d'Egypte. Mais la politique de Malek-Schah y trouvoit ſon compte : c'étoit tout-à-la-fois le moyen d'occuper un frere ambitieux qui l'eût pu troubler dans la poſſeſſion de ſes états, & de ſe garantir des entrepriſes d'un voiſin puiſſant, en lui donnant de l'inquiétude pour ſon propre pays.

Cette entrepriſe n'étoit pas d'une facile exécution : cependant l'activité & le courage de Toutouſch le mirent en poſſeſſion de pluſieurs places. Il porta bientôt ſes vues plus loin, & chercha à prendre quelque choſe ſur les terres de ſon frere. Une telle conduite amena bientôt la guerre entre eux ; guerre qui, après la mort de ſon frere, continua contre ſon neveu Barkiarok. Il n'étoit pas encore bien affermi

dans ſon état naiſſant, lorſqu'il fut tué à la tête de ſes troupes.

[1095.]

REDOUAN, l'un des fils de Toutouſch, s'empara d'Alep, & chercha, parmi les Emirs, à ſe faire un parti pour s'aſſurer contre les entrepriſes d'un Mamchik, commandant de Damas, qui vouloit s'emparer de toute l'autorité, en affectant de faire régner Dékak, autre fils de Toutouſch. Cette entrepriſe n'eut pas grand effet, & Dékak battu fut obligé de conſentir que la priere ſe fît dans Damas au nom de ſon frere : c'étoit reconnoître ſon autorité.

[1097.]

Les Chrétiens, entrés dans la Syrie pour s'emparer des lieux ſaints, s'étoient d'abord attachés au ſiége d'Antioche, qui leur donnoit beaucoup de peine. Quoiqu'avec une armée de trois cents mille hommes, ils n'avoient pu la bloquer entiérement; & les aſſiégés faiſoient de fréquentes ſorties. D'un autre côté, le grand nombre de Grecs & d'Arméniens qui entroient dans le camp, donnerent aux Turcs la facilité de s'y introduire à la faveur de la reſſemblance dans l'habillement; &, comme les paſſages n'é-

toient pas entiérement interrompus, ils rentroient dans la ville, & alloient inſtruire le gouverneur de ce qui ſe projettoit dans le camp. Afin d'empêcher ce déſordre, & pour ôter aux Turcs l'envie de revenir, Boëmond, qui en découvrit quelques-uns, les fit égorger, & les fit enſuite rôtir, laiſſant répandre le bruit qu'il les deſtinoit pour ſa table, & que la chair de Turc étoit un friand manger pour un Chrétien. Cette nouvelle effraya les eſpions; &, de peur d'être pris & mangés, les Turcs n'oſerent plus revenir dans le camp.

Dans une ſortie qu'avoient faite les Turcs, pour inquiéter la marche des Francs qui s'avançoient vers la mer, à deſſein de favoriſer l'approche des Génois débarqués vers l'embouchure de l'Oronte, le gouverneur ayant fermé les portes, ils furent preſque tous maſſacrés ou précipités dans le fleuve. Le gouverneur ſentit ſa faute, & fit ouvrir. Les Turcs s'y précipitoient en foule: les Francs les pourſuivoient l'épée dans les reins. On rapporte que, dans cette action, le duc de Lorraine coupa un cavalier par le milieu du corps: toute la partie ſupérieure, juſqu'à l'eſtomac, tomba à terre, la reſte du tronc avec les cuiſſes & les jambes, reſta ſur le cheval qui rentra dans la ville, & y porta l'horreur & la déſolation.

[1098.]

Le siége n'avançoit qu'avec beaucoup de lenteur. Les Selgiucides de Perse envoyoient une armée considérable au secours de la place. Les Croisés, incertains sur la conduite qu'ils devoient tenir, ne sçavoient s'il falloit marcher au-devant de cette armée pour la combattre, ou bien l'attendre dans le camp & accélerer l'issue du siége. Boëmond avoit déja proposé de se servir des intelligences qu'il entretenoit dans la place pour s'en emparer, à condition qu'il en garderoit pour lui la principauté. Le comte de Toulouse s'y opposoit fortement : cet obstacle avoit reculé la prise de la ville. Enfin, dans un dernier conseil de guerre, on adhéra à son avis. Il fut arrêté qu'à la neuvieme heure, les princes Croisés sortiroient à la tête de leurs troupes, sous prétexte d'aller au-devant de l'armée de Perse, & que, dès la premiere veille, ils rentreroient en silence dans le camp.

Dans ce même tems, Baghi-Sian, ce brave gouverneur d'Antioche, soupçonnant, à l'inaction des Chrétiens, qu'ils avoient peut-être quelqu'intelligence dans la ville, fit les plus exactes perquisitions. Phirouz, originaire d'Arménie, qui devoit céder à Boëmond la tour qu'il gardoit, fut inter-

rogé comme les autres ; mais il répondit avec un air ſi vrai, que les craintes ſe calmerent. Un autre événement fit preſque rompre l'exécution de ce projet. Dans le moment qu'il étoit à parler à Boëmond du haut de la tour, la ronde paſſa ſur les remparts ; & l'on crut ſeulement qu'il étoit venu lui-même ſurveiller ſes ſentinelles. Auſſitôt après leur départ, Phirouz ſe rapprocha des murailles, & y ſuſpendit une échelle de corde ; mais aucun ſoldat n'oſa y monter. Indigné de leur lâcheté, Boëmond ſauta à l'échelle, & y monta. Perſonne ne fut encore aſſez hardi pour le ſuivre. Il fut obligé de redeſcendre pour diſſiper entiérement leurs craintes. Cette premiere terreur paſſée, tous coururent à l'échelle, monterent ſur les remparts, égorgerent les ſentinelles des dix autres tours, & ouvrirent une porte. Les Francs entrerent bientôt dans la ville. Les Grecs, les Syriens, les Arméniens qui, pendant le ſiége, avoient reçu mille outrages, ſe joignent aux Francs, & de toutes parts on égorge les Turcs. Plus de dix mille hommes furent paſſés au fil de l'épée. Baghi-Sian prend la fuite, une bleſſure l'oblige de s'arrêter. Des cavaliers qui l'accompagnoient, le voyant hors d'état de les ſuivre, le quittent pour ſe ſauver eux-mêmes : enfin un Ar-

ménien lui coupe la tête, & la porte aux Francs; & cette vue y redouble l'allégreſſe. Le ſiége d'Antioche avoit duré neuf mois. On y trouva des richeſſes immenſes. Il y périt, ſelon les Orientaux, près de cent mille hommes.

C'étoit beaucoup que la priſe de cette ville; mais ce n'étoit pas aſſez: la citadelle, pourvue d'une bonne garniſon, réſiſtoit encore; & l'armée parut au bout de deux jours. On ſouffroit dans la ville toutes ſortes d'incommodités, & la faim ſur-tout y faiſoit un cruel ravage, quand la politique & la ſuperſtition les tirerent de ce mauvais pas. On ne peut guères douter que Boëmond, comme le plus intéreſſé, ne fût l'auteur du ſtratagême qui tira les troupes de l'abattement où elles étoient. Des prêtres répandirent le bruit que la lance qui avoit autrefois percé le côté de Jeſus-Chriſt, étoit enterrée dans quelqu'endroit de la ville; & que, ſi l'on vouloit jeûner pendant trois jours, on la trouveroit, & que, ſi on la trouvoit, les Francs ſeroient vainqueurs. Leur prédiction eut tout ſon effet. Le jeûne fut bien obſervé; il ne s'agiſſoit que de prendre ſon mal en patience: enſuite on trouva la lance, on la porta contre l'ennemi; &, chacun d'ailleurs ſe ſervant bien de la ſienne, les trou-

pes de Perſe furent battues & miſes en fuite. La citadelle ſe rendit, & Boëmond fut reconnu prince d'Antioche.

[1099.]

Les Croiſés, après s'être emparés de pluſieurs autres places qui appartenoient aux Selgiucides, entrerent ſur les terres des Califes d'Egypte, qui s'étendoient en Syrie, & marcherent à Jéruſalem, appellée par les Arabes *Béit el Cods* (*). Ils s'en emparerent au bout de quarante jours. Il y périt cent mille Turcs; on en fit cent mille autres priſonniers; & l'on s'empara d'une grande quantité de richeſſes.

Rédouan & Dékak, ces deux freres à qui l'ambition avoit mis les armes à la main l'un contre l'autre, tâchoient de prendre quelques avantages ſur les Francs. Mais, comme ils n'agiſſoient pas de concert, leurs efforts, inutiles à la défenſe du pays, étoient préjudiciables à chacun d'eux; ils continuoient à perdre beaucoup de monde. Cependant le paix que Rédouan avoit faite avec les Croiſés, fut très-funeſte aux Turcs; car, Dékak étant mort, & quelques Emirs ſe diſputant le peu de pays qui étoit en ſon pouvoir, les Croiſés n'en étendirent que plus aiſément leurs conquêtes.

* Maiſon de ſainteté.

[1113.]

Au milieu de toutes ces guerres & des ſuccès des Croiſés, Rédouan vint à mourir. Il étoit haï des Muſulmans à cauſe de ſon avarice, de la protection qu'il accordoit aux Bathéniens, & de la paix qu'il avoit faite avec les Francs. Il étoit d'ailleurs le premier qui eût établi une chambre de juſtice, à l'ombre de laquelle il commettoit toutes ſortes de cruautés.

[1117.]

Depuis la mort de Dékak, Throghtéghin s'étoit emparé de Damas, & en étoit roi. Après avoir favoriſé les Croiſés par politique, il ſe déclara contre eux par goût & par néceſſité. C'étoient des voiſins dangereux qui ne cherchoient qu'à s'étendre. Le royaume d'Alep avoit à-peu-près ſubi le même ſort: il étoit poſſédé par un eſclave nommé Loulou, quoiqu'il y eût ſur le trône un prince de la famille de Rédouan: mais il n'avoit que le titre de roi; &, quoique Loulou eût été tué, il n'en devint pas plus indépendant.

[1128.]

Après avoir favoriſé les autres Turcs contre les Francs, avoir ſouvent pris des arrangemens avec les Francs pour avoir la

la liberté de battre les Turcs, l'actif & ambitieux Thoghtéghin vint à mourir. Son fils Tadge-el-Moulouk-Bouri (*) lui succéda.

Le commencement de son règne fut assez heureux. Il découvrit une conspiration de Bathéniens à la tête desquels étoit son grand-visir, & par laquelle on devoit livrer Damas aux Francs. C'en étoit fait de la puissance de Bouri ; mais il arriva le contraire. Le grand-visir eut la tête tranchée ; les Bathéniens furent massacrés ; & les Francs, qui devoient être introduits dans la ville un vendredi pendant la priere, n'étant pas assez sur leurs gardes, furent battus & mis en fuite. Bouri, peu après, mourut de deux coups de couteau, dont l'avoit frappé un Bathénien. Son fils Ismaël lui succéda dans ses états de Damas.

[1135.]

ISMAEL remporta quelques avantages sur les Francs, & reprit sur eux quelques places. On sçait peu de chose concernant sa personne & sa conduite particuliere ; cependant, comme il fut haï dans son propre domestique, au point qu'à deux différentes fois on attenta à sa vie, & qu'enfin il fut assassiné, du consentement de sa mere, on peut croire comme vrais les excès & les

* La couronne des rois.

cruautés qu'on lui reprochoit ailleurs. Tous ſes ſujets firent des réjouiſſances à ſa mort. Son frere Mahmoud lui ſuccéda : comme il étoit jeune, on nomma Anar régent, pour gouverner l'état pendant ſon enfance.

A peine le jeune prince étoit-il monté ſur le trône, qu'Emad-Eddin, chef des Atabeks de Syrie, entra à main armée dans ſes états. Le régent fit ſçavoir cette nouvelle à Foulques, roi de Jéruſalem ; lui demanda des ſecours, offrant de lui payer tous les mois vingt mille piéces d'or ; &, après qu'Emad-Eddin-Zenghi ſeroit chaſſé, de livrer aux Francs la ville de Panéas, qui leur avoit été enlevée quelque tems auparavant. Cette eſpece de ligue eut le ſuccès que s'en étoit promis le régent de Damas. Les Atabeks furent repouſſés ; & les Francs, de concert avec les Selgiucides, aſſiégerent & prirent Panéas.

[1138.]

Le roi de Damas s'étoit emparé d'Emeſſe, & avoit reçu en échange Tadmor ou Palmyre. Peu après, il fut trouvé aſſaſſiné dans ſon lit. On prit & l'on mit à mort pluſieurs de ſes domeſtiques, auteurs de cet aſſaſſinat.

Le régent, qui n'étoit pas dominé par une ambition qui n'accompagne que trop ſouvent les grandes places, au lieu de s'em-

parer de la couronne, mit ſur le trône Mohammed, frere de Mahmoud. Ce prince mourut preſque auſſitôt; & ſon fils fut reconnu ſouverain par les ſoins d'Anar. Toute la conduite de ce régent eſt remplie de traits de ſageſſe & de modération.

Un des principaux officiers de Damas s'étoit retiré à Jéruſalem, & avoit promis de livrer aux Francs la ville de Boſra, qui dépendoit du royaume de Damas. Quoique cette entrepriſe fût injuſte, les Francs l'entreprirent. Il eſt vrai que Baudouin, roi de Jéruſalem, s'y refuſoit; mais le ſoulevement de la populace l'y entraîna malgré lui. Cette expédition fut tout-à-fait malheureuſe. Les Francs eurent beaucoup de peine à parvenir juſqu'à Boſra, qui étoit déja paſſée au pouvoir des Turcs. Obligés de revenir, ils furent ſans ceſſe harcelés dans leur marche. L'armée conſeilloit à Baudouin de prendre le meilleur cheval, & de ſe ſauver; mais ils n'y voulut jamais conſentir: on fut obligé de s'ouvrir un chemin au travers des ennemis. Baudouin, pour cacher ſa perte, fit enlever tous les morts, & les fit mettre ſur des chameaux. En effet, les Turcs, malgré le grand nombre de flèches qu'ils lançoient, ne voyant point de morts, crurent que les Francs étoient invulnérables. Ils eurent alors recours à un

ſtratagême qui mit les Francs dans le plus grand danger. Ils enflammerent toute la place qui étoit couverte de buiſſons, de ronces & d'autres matieres combuſtibles. Baudouin, après pluſieurs jours de marche, parvint enfin dans un lieu plus sûr. Comme on manquoit de vivres, Anar eut la généroſité d'en offrir à Baudouin. Les Francs, qui ſe rendoient juſtice, & qui jugeoient qu'après avoir rompu les traités avec Anar, ce prince pouvoit prendre toutes ſortes de voies pour s'en venger, n'oſerent accepter ſes offres. Ils continuerent leur route, & arriverent à Tibériade. Le traître qui avoit engagé les Francs dans cette expédition, étant enſuite tombé au pouvoir d'Anar, il lui fit arracher les yeux.

[1144.]

La puiſſance des Atabeks s'étendoit de plus en plus, tant aux dépens des Selgiucides de Damas que des Francs. Ces derniers venoient de perdre Edeſſe. Comme on craignoit auſſi la perte d'Antioche & celle de toute la Syrie, les Francs envoyerent demander des ſecours dans l'Occident. S. Bernard, avec cette éloquence vive & forte qui ſubjuguoit & entraînoit les eſprits, prêcha une nouvelle croiſade. Louis VII & l'empereur Conrad III paſſerent de France & d'Allemagne dans la

Terre-ſainte, ſe rendirent en Syrie, & s'aſſemblerent à Ptolémaïs.

Cet orage ſembloit ne devoir menacer que les Atabeks, dont la nouvelle puiſſance paroiſſoit ſeule à craindre pour les Francs de la Syrie. Ils étoient tranquilles du côté d'Anar : des traités faits entr'eux & ce prince les mettoient hors de crainte ; & il ne négligeoit aucun moyen de conſerver leur amitié. Ce n'étoit plus ce tems où, dans les tranſports du fanatiſme qui échauffoit les eſprits après la révolution qu'avoit cauſée Mahomet, tout Muſulman, ſéduit par le zèle aveugle d'une religion de ſang, ſe croyoit en droit de tout oſer & de tout faire contre les infidèles. Le tems & la raiſon avoient diſſipé les vapeurs de cette premiere ivreſſe. Par politique, par honneur, par humanité, ils tenoient leurs engagemens, & ne ſe livroient pas aveuglément aux cruautés & à l'injuſtice. Les Chrétiens qui paſſoient en Syrie, ſe conduiſoient d'une maniere toute oppoſée. Les exhortations véhémentes des prêtres de l'Occident avoient égaré les eſprits en les échauffant. Sans conſidération particuliere pour les traités faits avec les princes d'Orient, ſans égards, ſans vues ſages & politiques, ils n'y couroient que pour verſer des torrens de ſang ; &, ſi l'on peut le dire, ils étoient à-peu-près, dans ces

tems d'enthouſiaſme, ce qu'avoient été les Arabes cinq cents ans auparavant. Cette conduite, autant que la différence du climat & le grand nombre des ennemis, entraîna la perte des Francs.

[1148.]

Au lieu de porter leurs armes contre les Atabéks auſſitôt après leur arrivée, les nouveaux Croiſés engagerent les Francs de Syrie à marcher contre Damas. A l'occident & au nord de cette ville, que les Orientaux nomment Demesk, il y avoit une grande plaine d'environ cinq milles d'étendue; elle étoit remplie de vergers, & ne paroiſſoit former qu'une forêt : de mauvais murs faits de boue diſtinguoient les poſſeſſions de chaque particulier; on s'étoit contenté de ménager de petits ſentiers. C'eſt par cet endroit que les Francs réſolurent d'attaquer, tant pour s'emparer des fruits qui y étoient, que pour en priver les habitans du pays. Le roi de Jéruſalem eut beaucoup de peine à pénétrer dans cette forêt : les Turcs qui y étoient diſpoſés, défendoient l'entrée de chaque chemin, & ſe tenoient en embuſcade derriere les murs. Les Allemands s'étant joints aux Francs, les Turcs furent chaſſés & repouſſés dans la ville.

Malgré ce ſecours que les habitans

étoient près de recevoir du dehors, il y a grande apparence que, ſi tous les Francs euſſent continué à agir de concert, on ſe fût emparé de la ville ; mais les négociations d'Anar diviſerent les aſſiégeans. Il fit entendre aux Francs de Syrie qu'il étoit dangereux pour eux que les François & les Allemands nouvellement arrivés devinſſent trop puiſſans ; qu'ils devoient craindre que le roi de Mouſſoul ou Moſul, qui marchoit au ſecours de Damas, n'entrât dans la ville, ce qui ne pouvoit guères manquer d'arriver ; qu'alors il lui ſeroit facile de faire des courſes, & de tout entreprendre ſur Jéruſalem. Engagés par ce diſcours captieux, ces Francs de Syrie, ces Chrétiens qui avoient trahi leur foi, en rompant ſans ſujet leurs traités avec les Turcs, la trahirent de nouveau envers leurs freres, envers ces François qu'ils avoient appellés & qui étoient venus à leur ſecours. Ils engagerent l'empereur à quitter ces jardins pour porter les attaques d'un autre côté, ſous prétexte que, les fortifications y étant plus foibles, la place ſeroit emportée ſur le champ. Ils ſçurent en même tems faire manquer les proviſions : alors le roi de France & l'empereur ne trouverent plus d'autre parti que de lever le ſiége.

[1149.]

Peu après ce coup de politique qui ſauva Damas, Anar mourut, emportant l'amour de ſes ſujets & l'eſtime de ſes ennemis. Après lui, Modgireddin-Abe, au nom duquel gouvernoit Anar, fut dépoſé par Noureddin, & envoyé gouverneur à Emeſſe, enſuite à Napoulous *. Cependant, ſoit indifférence pour le commandement, ſoit amitié pour la ville où il avoit toujours vécu, il quitta Napoulous & vint vivre à Damas avec ſes anciens ſujets, devenu ſujet, comme eux, de Noureddin.

Ainſi finit la puiſſance des Selgiucides d'Alep & de Damas, qui paſſa aux Atabeks de Syrie dont nous allons parler.

* Anciennement Sichem, puis Néapolis.

ATABEKS DE SYRIE.

[1080.]

PAR Atabeks, on entend peres ou ſeulement gouverneurs du prince ; & c'eſt en effet le titre que l'on donnoit, en Perſe, à celui des grands ſeigneurs auquel on avoit confié la jeuneſſe des fils des ſultans : telle fut au moins l'origine des Atabeks de Perſe, dont on parlera ci-après. Quant aux Atabeks de Syrie, ce ne fut pour eux qu'un titre imaginaire, de ſimple décoration. Le fameux Emadeddin-Zenghi, que les hiſtoriens des Croiſades ont appellé *ſanguin*, l'avoit pris modeſtement pour couvrir ſes vues ambitieuſes. Il publioit hautement qu'il n'étoit que l'Atabek d'un prince de la maiſon des Selgiucides, appellé Alp-Arſlan, qui le croyoit lui-même, & qui, ſe contentant des grands honneurs que lui rendoit Zenghi, vivoit dans ſon palais au milieu de la débauche & de la molleſſe. D'ailleurs, ces Atabeks de Syrie ont été les plus grands ennemis que les Chrétiens aient rencontrés dans les croiſades ; & ce Zenghi dont nous parlons,

auſſi-bien que ſon ſucceſſeur, leur fit beaucoup de mal.

EMADEDDIN-ZENGHI étoit fils d'Ac-Sancar, ſurnommé Caſin-Eddoulet *. Ce dernier n'étoit originairement qu'un ſimple officier Turc, élevé à quelques dignités par Malek-Schah le Selgiucide, & qui parvint au plus haut degré de ſa confiance. Tous les grands ne voyoient pas ſon élévation ſans envie, & cherchoient les moyens de le perdre. La haine éclatoit dans toutes les occaſions; & le ſouverain, qui s'en apperçut, crut devoir redoubler d'affection pour un homme de mérite, que tant de gens vouloient perdre. Le grand-viſir Nedham-el-Moulk, dont nous avons auſſi parlé, n'étoit pas moins indiſpoſé contre Ac-Sancar, que les autres ſeigneurs de la cour; mais, comme il eſtimoit ſa perſonne, qu'il n'en vouloit qu'à ſon crédit, qu'il étoit d'ailleurs lui-même un courtiſan très-adroit, il ne ceſſa de dire du bien du nouveau favori, & profita, dans un bon moment, de l'occaſion de l'éloigner, en demandant pour lui, & ſous les apparences du zèle le plus

* Aboulféda le confond avec Ac-Sancar-Bourski: c'eſt une erreur; il eſt bon d'en prévenir ceux qui voudront étudier l'hiſtoire orientale dans ſon ouvrage.

ſincere, le gouvernement d'Alep, que Malek-Schah venoit d'acquérir. On y ajouta quelques autres places, & le privilége, pour lui & ſes deſcendans, d'être toujours à la droite du trône dans les grandes cérémonies. Par cet arrangement, le roi, qui ſe livroit à l'impulſion de ſon amitié pour ſon favori, eut à s'applaudir de ſa bienfaiſance; le courtiſan, de ſes nouvelles dignités; & le miniſtre, de l'heureux ſuccès de ſon opération.

[1095.]

Après la mort d'Ac-Sancar, que Toutouſch fit périr pour avoir pris les armes contre lui, ſes Emirs reſterent attachés à ſon fils Emadeddin-Zenghi, alors âgé de dix ans, mais promettant déja tout ce qu'il devint dans la ſuite. Elevé par les meilleurs capitaines de ſon tems, il fut en peu de tems le général le plus renommé de toute cette partie de l'Orient. Comme les Selgiucides en avoient beſoin pour l'oppoſer aux Francs, il obtint le gouvernement de Mouſſoul.

[1128 & 1129.]

Quelque tems après, les habitans d'Alep lui ouvrirent leur ville: il s'en empara, en fit mettre à mort le gouverneur; &, cherchant toutes ſortes de moyens pour éten-

dre ſes états, il ne ſe laiſſa plus conduire que par des vues d'intérêt & d'ambition. Le ſultan de Perſe, qui ne le voyoit s'aggrandir qu'avec peine, cherchoit les moyens de l'affoiblir en lui retirant le gouvernement de Mouſſoul; mais, moyennant cent piéces que Zenghi lui donna, il fut continué dans cette place. Voulant enſuite entreprendre une expédition contre les Francs, il demanda du ſecours à Bouri, roi de Damas. Celui-ci commanda à ſon fils Sounedge de ſe rendre avec des troupes auprès de Zenghi. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il ſe vit arrêter par celui qu'il venoit ſecourir! Zenghi le retint priſonnier, & vola vers Hama, dont ce jeune prince étoit gouverneur, & qu'il avoit affoiblie pour lui amener du monde. Cependant la ville ferma ſes portes, fit les préparatifs d'une belle défenſe, & força ainſi Zenghi, qui avoit affaire ailleurs, de s'en aller couvert de la honte d'une perfidie & du ridicule d'une expédition manquée.

Quoique cette conduite l'eût rendu odieux à tous les ſouverains, & que pluſieurs priſſent contre lui les armes, Zenghi, par ſon activité & ſa valeur, vint à bout de les ſoumettre, de les repouſſer, ou du moins de s'en faire craindre. Après avoir pris pluſieurs places aux Francs, il défit Boëmond, roi de Jéruſalem, dans une

action fort vive où ce dernier prince perdit la vie. Toute la ſuite de ſon hiſtoire eſt remplie de pareils traits, mais ſur leſquels on a peu de détails.

[1143.]

Malgré tant de victoires, Zenghi n'étoit point aimé du ſultan Maſoud, qui régnoit alors dans l'Iram. Ce prince, avec raiſon, attribuoit aux intrigues & aux menées ſecrettes de Zenghi, la déſertion de pluſieurs Emirs qui s'étoient révoltés. Pour s'en venger, il leva donc une armée conſidérable, & marcha vers Mouſſoul. La conduite du ſultan étoit d'autant plus effrayante pour Zenghi, qu'elle pouvoit déterminer ſes autres ennemis à l'imiter: ce ſoulevement général, dont le germe étoit déja dans tous les cœurs, l'eût infailliblement accablé. Il crut donc devoir s'en tirer par un moyen moins dangereux qu'un combat: il donna une grande ſomme au ſultan pour les frais de ſes préparatifs, & promit de ſe rendre auprès de lui, pour ſe juſtifier des torts qu'on lui imputoit. Dans toute cette négociation, il n'y eut de réel que l'argent donné: car le ſultan ſe promettoit bien de retenir Zenghi lorſqu'il l'auroit en ſon pouvoir; & celui-ci ſe

propoſoit très-fermement de ne pas s'y mettre. Auſſi différa-t-il ſon départ juſqu'à ce qu'enfin il déclara qu'il lui étoit impoſſible de quitter ſes frontieres, à cauſe du voiſinage des Francs dont il avoit tout à craindre. De ſon côté, le ſultan voyant qu'en effet c'étoit le ſeul général en état d'arrêter les progrès de ſes ennemis d'outre mer, il ne voulut pas le perdre entiérement, & ſe contenta de l'avoir humilié.

Comme il étoit de l'intérêt de Zenghi de tromper le ſultan ſur ſes véritables intentions, & qu'il cherchoit tous les moyens de ſe conſerver ſa confiance, il imagina de faire ſecrettement prendre la fuite à ſon fils qui réſidoit auprès de Maſoud. Mais, par ſon ordre auſſi, l'on refuſa les portes de Mouſſoul au jeune prince, & on l'arrêta au nom de ſon pere. Après quoi, un officier le reconduiſit au ſultan, lui faiſant de très-humbles excuſes ſur la conduite de ce jeune prince, qu'il déſaprouvoit entiérement. Le ſultan fut la dupe de cette petite ruſe, & laiſſa à Zenghi la liberté de continuer ſes expéditions en Syrie.

Pendant que Joſcelin, comte d'Edeſſe, que les Orientaux appellent Roha, étoit abſent de cette ville, Zenghi, qui, pour le tromper, avoit feint de porter ſes armes ailleurs, vint tout-à-coup mettre le ſiége

devant la place. Cette nouvelle ne fut pas plutôt répandue, que le comte chercha à se réconcilier avec le prince d'Antioche, & lui demanda des secours ; mais celui-ci ne se pressa pas de lui en donner, se réjouissant intérieurement des malheurs du comte. La reine de Jérusalem envoya des troupes, mais elles arriverent trop tard. Les murailles sappées & soutenues par des poutres auxquelles on avoit mis le feu, s'écroulerent, pour ainsi dire, à leur vue ; & le soldat vainqueur se répandit de tous côtés dans la ville, qui fut livrée au pillage, après vingt-huit jours de siége. Tout fut égorgé, hommes, femmes & enfans. Quelques-uns des habitans voulurent se jetter dans une forteresse qui n'étoit pas encore prise ; mais ils n'en eurent pas le tems ; & la foule étoit si grande, qu'ils s'étouffoient mutuellement pour y entrer. L'archevêque d'Edesse, qui, sous prétexte de secourir la ville, avoit couru de côtés & d'autres pour ramasser de grandes sommes, voulant entrer avec tout cet argent, fut étouffé comme les autres, & paya la peine de sa lâche avarice. Zenghi fit réparer les fortifications de cette place, s'empara sur les Francs de quelques autres, & ne suspendit le cours de ses conquêtes, que pour aller appaiser à Moussoul les troubles qu'y avoit

excités la mort de Naſir-Eddin, ſon lieutenant.

[1145.]

Ces troubles étoient peu conſidérables; il ne fut pas même beſoin de la préſence de Zenghi pour les appaiſer : auſſi marcha-t-il contre quelques places dont il vouloit s'emparer. Pendant qu'il étoit devant le château de Dgiaber, que nos hiſtoriens, nomment Calogenbar, pour Calaat-Dgiaber*, une troupe d'eſclave, on ne ſçait pour quel ſujet, ſe jetta ſur lui & l'aſſaſſina. Ils ſe ſauverent enſuite dans le château, dont on leur ouvrit les portes. La garniſon annonça cette nouvelle à l'armée de deſſus les murailles. On n'en vouloit rien croire; mais, quelques officiers ayant couru à ſa tente, cette nouvelle, reconnue véritable, excita les plus grands déſordres dans le camp.

Ainſi finit Emadeddin-Zenghi, que les Orientaux regardent comme un des plus grands princes de ſon ſiécle, & qui en effet devint un des plus puiſſans par ſa prudence & ſon courage. Il avoit une attention ſinguliere pour ſes ſoldats, ſoit pour leur paye, ſoit pour leur entretien &

* Ce qui ſignifie *château Dgiaber.*

la

la conſervation de leurs femmes & de leurs biens. Il ne pardonnoit pas les inſultes que l'on faiſoit aux femmes de ſes ſoldats. » Les maris, diſoit-il, abandonnent leurs » maiſons pour me ſuivre dans le combat, » je dois veiller à la conſervation de leurs » familles. » Toujours attentif à empêcher que le riche n'opprimât le pauvre, il fit ſi bien, que ſes Emirs ne purent devenir inſolens, ni s'emparer du bien d'autrui. Pour leur en donner l'exemple, il aimoit mieux ſouffrir lui-même que de faire ſouffrir un de ſes ſujets. Il ne vouloit point que ſes ſoldats euſſent de terre, parce que, diſoit-il, tant qu'il ſeroit maître du pays, ils devoient y trouver de quoi vivre; & que, s'il en étoit chaſſé, ils ſeroient contraints de perdre leurs biens en les abandonnant: d'ailleurs, il craignoit que ces poſſeſſions ne fuſſent pour eux une occaſion de tourmenter les peuples. Tous les vendredis, il diſtribuoit de grandes ſommes aux pauvres. Mais, attentif à faire obſerver la plus exacte diſcipline, il faiſoit remplir les devoirs avec beaucoup de ſévérité, & ne ſouffroit point que l'on quittât ſon ſervice, ni que l'on ſortît de ſes états. Cependant, malgré tant de vertus, on ne peut s'empêcher de lui reprocher ſon manque de bonne foi vis-à-vis du ſultan de Perſe & de pluſieurs autres princes avec leſquels il n'obſerva

les traités qu'autant que leur exécution convenoit à ſes intérêts. Il étoit âgé d'environ ſoixante ans quand il mourut. Les Francs firent ſur cette mort quelques vers latins, où l'on ne trouve qu'un jeu de mots puéril. Nous eſtimons trop nos lecteurs pour les leur mettre ſous les yeux.

Ce foible rejetton des Selgiucides, Alp-Arſlan, qui vivoit à Mouſſoul dans la molleſſe & la débauche, averti par quelques officiers, qui, ſans doute, eſpéroient gouverner ſous ſon nom, ſe préſenta tout d'un coup au milieu du camp, ſans que l'on ſçût trop comment il y étoit venu. Les ſoldats commençoient déja à ſe ranger près de lui, lorſque les deux premiers officiers de Zenghi, qui s'étoient juſqu'alors haïs mutuellement, ſe racommoderent pour le bien commun. Comme leur intention étoit de conſerver les états aux princes ſes fils, ils firent prendre le change au bon Alp-Arſlan, en abuſant de ſa lourde crédulité. On l'entoura, comme pour lui faire honneur: on le reconduiſit à Mouſſoul, ſous prétexte de lui livrer la ville; &, quand il y fut, on l'y enferma.

On fit enſuite le partage des états de Zenghi; on en forma deux royaumes; Cothbeddin en eut un, dont Mouſſoul fut la capitale. Alep fut auſſi la capitale d'un royaume, & paſſa à Noureddin, que nos

hiſtoriens ont nommé Noradin, & qui eſt devenu ſi célèbre par ſes victoires contre les Croiſés.

[1145.]

Les Francs, ſéduits par les hautes eſpérances que leur avoit fait concevoir la mort de Zenghi, & toujours mal informés du caractere, des forces, des diſpoſitions de leurs ennemis, crurent n'avoir plus qu'à rentrer ſur les terres des Turcs. Joſcelin, comte d'Edeſſe qu'on lui avoit enlevée, fit propoſer aux habitans, qui étoient tous Chrétiens, de le recevoir dans cette ville avec les troupes. Comme la garniſon Turque étoit peu conſidérable, l'exécution de ce projet n'éprouva aucune difficulté. Mais, pour ne s'être point aſſurés contre les attaques du dehors, en oppoſant des forces aux ennemis qui pouvoient accourir au ſecours de la place, & faute de quelques machines pour prendre la citadelle où les Turcs s'étoient retirés, cette entrepriſe eut la fin la plus malheureuſe. Noureddin accourut & vint inveſtir la ville. Les Francs, qui n'étoient point en état de ſe défendre, prirent le ſeul parti qui leur reſtoit, celui de ſortir de la ville en ſe faiſant jour à travers les ennemis. Les citoyens qui avoient contribué à la reddition, ne ſe croyant pas en ſûreté, ré-

ſolurent d'accompagner les Francs. Tous ſe mettent en marche ; les troupes de Noureddin les attendoient à la porte ; la garniſon Turque ſort du château, & les attaque par derriere ; les Francs gagnent cependant la plaine au milieu des dards & des traits qui les accablent. Les vieillards, les infirmes, les femmes & les enfans, en voulant ſuivre la troupe, ſont percés de coups ou foulés aux pieds des chevaux : peu après tous ces malheurs, les habitans ſont tués ; & Joſcelin, avec une partie de ſon monde, arrive enfin à Tell-Baſcher, où il vivoit depuis la perte d'Edeſſe.

[1151.]

Quelques années après, Joſcelin eut ſa revanche : il défit Noureddin, & fit priſonnier l'écuyer de ce prince. Pour donner plus de luſtre à ſa victoire, il envoya cet officier à Maſſoud, ſultan d'Iconium, & lui fit dire en même tems : « Voilà l'écuyer » de votre gendre ; peut-être éprouverez- » vous quelque jour un ſort plus triſte que » le ſien. » Noureddin, honteux de ſa défaite, & irrité de l'impertinence que Joſcelin attachoit à ſa victoire, pour ſe venger de cet affront, aſſembla les Turcomans, & leur fit les plus grandes promeſſes, s'ils pouvoient faire périr ou arrêter Joſcelin. Ces troupes n'avoient guères beſoin d'être

encouragées dans cette expédition : tous en vouloient à Joſcelin, regardé par eux comme le fléau des Muſulmans. Ils ſe mirent donc en embuſcade, & ſurprirent le comte ſur le chemin d'Antioche, comme il s'étoit ſéparé de ſa troupe. Cependant il s'étoit tiré de ce mauvais pas ; &, relâché pour une groſſe ſomme d'argent qu'il leur avoit donnée, il ſe hâtoit de continuer ſa route, lorſque Noureddin, averti par un Turcoman de ce qui s'étoit paſſé, envoya après lui, le fit enlever & mettre dans les fers : on le tua peu après. Comme ſes jalouſies contre les princes Chrétiens qui s'établiſſoient en Syrie, & ſes violences ne l'avoient pas moins rendu odieux aux Francs qu'aux Muſulmans, les uns & les autres ſe réjouirent de ſa mort. Les premiers y trouvoient des raiſons de croire qu'ils reſteroient plus tranquilles dans leurs poſſeſſions ; les autres ſe flattoient qu'ils en augmenteroient plus aiſément les leurs.

Quelque tems après, Noureddin s'empara de Damas, & ne ceſſa d'inquiéter les Francs par des ſiéges de châteaux & par des courſes continuelles ſur les terres.

Mais ces Croiſés, qu'un zèle religieux avoit attirés dans la Paleſtine, s'y conduiſoient alors d'une maniére bien oppoſée à ce pieux motif. Il ſembloit qu'ils avoient entrepris d'attirer ſur eux les armes de

tous les princes Muſulmans. Les traités qu'ils faiſoient avec eux n'étoient preſque jamais obſervés : on en rapporte entr'autres exemples le fait ſuivant.

Il y avoit, dans les environs de Panéas, une multitude incroyable d'Arabes & de Turcomans qui vivoient ſous leurs tentes diſperſés dans les forêts. Ils en avoient obtenu la permiſſion de Baudoin III, qui avoit ſolemnellement juré la paix avec eux ; mais le beſoin d'argent & les mauvais conſeils lui firent oublier ce qu'il devoit à ſa foi, à ſon honneur & à ſa religion. Il marcha contre ces Turcomans, les mit aiſément en déroute, & fit ſur eux un très-grand butin. Noureddin ne tarda pas à les venger ; &, ayant peu après ſurpris un détachement de Croiſés, il tomba ſur eux & les tailla en piéces.

[1157.]

Cette année, toute la Syrie fut déſolée par de grands tremblemens de terre : on rapporte, pour exemple de la grande quantité de monde qui y périt, qu'un maître d'école de Hama étant ſorti un peu avant le tremblement, & ayant trouvé à ſon retour tous ſes écoliers enſevelis ſous les ruines de ſa maiſon, dans la ſuite perſonne de la ville n'en reclama aucun ; en effet, il n'étoit reſté que ſoixante-dix habitans. Le

château de Schizour, situé à une demi-journée de Hama, sur un rocher élevé, & auquel on ne pouvoit parvenir que par un petit sentier coupé dans la montagne, fut détruit; & toute la famille des Moncadites, qui l'avoit enlevé aux Grecs, fut écrasée.

[1159.]

Noureddin avoit été malade; & les Francs, pour profiter d'une conjoncture si favorable, entrerent à main armée dans ses états; mais la contestation survenue entr'eux au sujet de la possession de Schizour, que nous appellons Césarée, nuisit à leurs intérêts communs. Baudoin III, roi de Jérusalem, vouloit la faire passer à Thierry, comte de Flandres, qui étoit arrivé avec de grandes forces. Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, y prétendoit, parce que, disoit-il, elle étoit dans l'enceinte de ses états. Il en fut de ce différend, comme de beaucoup d'autres. Les Chrétiens se séparerent, s'affoiblirent, & furent obligés de lever le siége. Il est vrai que, pour réparer cette faute, ils reprirent le château de Harem, qui fut laissé au prince d'Antioche.

Dès que Noureddin fut rétabli, il se jetta sur les terres des Francs, pour aller faire le siége de Tripoli. En chemin, il rencontra

le château des Kurdes dans la contrée d'Emeſſe, & réſolut de s'en emparer; c'étoit une caverne ſituée ſur le penchant d'une montagne : on ne pouvoit y parvenir que par un ſentier fort étroit & fort dangereux, à cauſe des précipices dont il étoit environné. Le roi de Jéruſalem & le comte de Flandres s'y rendirent en diligence. Noureddin s'étoit flatté de les prévenir; mais les Francs tomberent ſi ſubitement ſur lui, qu'après quelques efforts, ils ſéparerent ſon armée : ils pénétrerent même juſqu'à ſa tente. Noureddin n'eut que le tems de ſe ſauver par derriere, ſans robe, & ſaiſiſſant à peine l'inſtant de ſauter ſur un cheval. Il falloit que l'on ſe trouvât bien près de lui, puiſque le Kurde qui l'avoit aidé à monter à cheval, fut tué par un de ceux qui le pourſuivoient : dès que Noureddin fut à quelque diſtance, il s'arrêta, forma une eſpece de camp, & attendit tous ceux qui avoient échappé à cette déroute. On lui repréſenta qu'il n'étoit point en ſûreté, & que les Francs qui le pourſuivoient, pouvoient arriver & le ſurprendre : « Que j'aie ſeulement mille hommes pour moi, répondit-il, & je ne les » craindrai pas. » En effet, dès que l'on ſçut qu'il avoit raſſemblé du monde, on n'oſa point aller juſqu'à lui.

Pour venger cet affront, Noureddin raſ-

ſembla des troupes de toutes parts ; manda ſes Emirs, & vint aſſiéger Harem dans la contrée d'Antioche. Tous les Francs, réunis ſous la conduite de leurs principaux chefs, accoururent pour défendre cette place dont la perte eût bientôt entraîné celle d'Antioche & de pluſieurs villes auſſi importantes. A leur approche, Noureddin leva le ſiége, & ſe retira avec une apparence de précipitation propre à faire croire qu'il prenoit la fuite.

Les Francs, comme il leur arrivoit preſque toujours par un ſentiment de préſomption inſpiré à la vérité par le courage, mais qui auroit dû être réglé par la prudence, coururent après lui, & attaquerent ſon aîle droite compoſée des meilleures troupes. Elles feignirent de plier, & effectivement elles ſe battirent en retraite. Sans défiance, ſans précautions, tous les Francs les ſuivirent.

Ces ſortes de manœuvres, ou plutôt cet oubli de toute manœuvre & de toute diſpoſition, entraînent néceſſairement le plus grand déſordre : auſſi le gros de l'armée des Syriens étant tombé ſur les Francs le ſabre à la main, ils en firent un carnage horrible. Les Francs ſe battirent en déſeſpérés : dix mille des leurs furent tués ſur le champ de bataille ; le nombre des priſonniers fut encore plus grand. On y comptoit, en-

tr'autres, Boëmond, Raimond, Joſcelin, Hugues de Luſignan, &c. Après cette victoire, Noureddin revint devant Harem, & s'en empara; &, s'il n'eût pas craint que les Francs, trop preſſés dans Antioche, ne remiſſent la place à l'empereur Grec, il y eût marché ſur le champ; & probablement cette expédition lui auroit encore réuſſi.

Pendant que Noureddin pouſſoit ainſi ſes conquêtes, ſon frere Cothbeddin régnoit paiſiblement à Mouſſoul. On lit avec douleur, qu'oubliant les ſervices de ſon miniſtre Dgemaleddin, qui lui avoit conſervé, ainſi qu'à ſon frere, les états de ſon pere, il écouta les ennemis de ce grand homme, & le fit mettre en priſon; mais ces triſtes effets de l'envie n'avoient pas éclipſé aux yeux de tout le peuple l'éclat de ſes vertus: auſſi la douleur d'un traitement ſi peu mérité ne l'eut pas plutôt emporté au tombeau, que le prince reſſentit ſa faute, & qu'il ſe prêta à toutes les marques de triſteſſe que l'on donna à cette perte. C'étoit en effet un des plus grands hommes de ſon ſiécle. Après l'avoir enterré à Mouſſoul, on le tranſporta l'année ſuivante à la Mecque. C'eſt un chemin de plus de ſix cents lieues; cependant, pendant toute la route, ſon corps fut accompagné de derviches & de gens pieux qui liſoient l'Alcoran & faiſoient différentes

prieres. Le peuple accourut de toutes parts avec une curiosité touchante & respectueuse. On regrettoit en lui un homme que les occupations de sa place n'avoient pas empêché de soulager les pauvres, & que la facilité d'être injuste impunément n'avoit pas rendu moins ardent à rendre la justice. Outre ses charités particulieres & distribuées en aumônes, montant ordinairement à cent piéces d'or par jour, & qui n'étoient ignorées de personne, on avoit sous les yeux plusieurs beaux monumens pour les infirmes & pour les dévôts. Entre les derniers de ce genre, il y avoit une mosquée sur le mont Arafat, dans le voisinage de la Mecque. C'est sur cette montagne, à ce que croient les Musulmans, qu'Adam & Eve se retrouverent après avoir été séparés l'un de l'autre pendant cent vingt ans : de-là leur extrême vénération pour ce lieu. Il avoit fait bâtir sur le Tigre un beau pont dans la ville de Dgéziret-Ben-Omar, & les pierres en étoient liées avec du fer, du plomb & de la chaux.

[1165.]

Noureddin, craignant que l'empereur de Constantinople ne lui redemandât Boëmond qui étoit en son pouvoir, & que la crainte de se l'attirer sur les bras lui eût

fait rendre, ſe prêta aux ſollicitations d'Amaury, qui obtint ſa rançon pour des ſommes conſidérables.

Nous paſſons ſous ſilence pluſieurs circonſtances de l'expédition de Schirkouk, en Egypte, à laquelle les Francs s'oppoſerent de tout leur pouvoir. Ces derniers étoient intéreſſés à défendre ce pays, parce que leur deſſein étoit de s'en emparer. Toute leur conduite démontre aſſez que, ſi le zèle les avoit conduits dans l'Orient pour s'emparer des ſaints lieux, l'ambition leur y faiſoit déſirer de plus grandes conquêtes. Après avoir diſputé quelques provinces de l'Aſie-Mineure contre les ſultans d'Iconium, ils vouloient enfin enlever l'Egypte aux Califes Fatimites. On ſent combien une telle conduite devoit leur faire d'ennemis. Les Francs n'ayant pas réuſſi à défendre l'Egypte, Schirkouk, ſans paroître prétendre attenter à l'autorité du Calife, s'empara cependant de tout, & laiſſa en Egypte, entr'autres perſonnages importans, le fameux Saël-Eddin, que nous appellons Saladin dans nos Hiſtoires de l'Occident.

[1169.]

Cet établiſſement de Saladin en Egypte, & l'aggrandiſſement des états de Noureddin, allarmerent vivement les Francs.

Outre l'ambition naturelle de ce prince, qui le portoit à s'étendre le plus qu'il lui étoit poſſible, leur manque de bonne foi à ſon égard, dès qu'ils avoient cru le pouvoir impunément, ne leur faiſoit pas moins craindre qu'il ne tombât ſur le royaume de Jéruſalem, & ne le leur enlevât pour toujours. Ils députerent donc en France & en Allemagne, mais ils n'en reçurent que des promeſſes qui reſterent alors ſans effet : heureuſement que les Francs furent ſecourus par les Grecs.

[1170.]

Il y eut encore cette année un tremblement de terre en Syrie, & il fut plus conſidérable que ceux que l'on avoit ſentis juſqu'alors. Pluſieurs villes conſidérables furent renverſées de fond en comble, & leurs malheureux habitans enſevelis ſous leurs ruines. La plûpart des châteaux perdirent leurs fortifications ; on craignoit que les Francs ne profitaſſent de ce funeſte accident pour entrer ſur les terres des Turcs : mais ils avoient eux-mêmes tant ſouffert, qu'ils n'étoient pas en état de rien entreprendre.

Vers le même tems, mourut le frere de Noureddin, Cothbeddin, roi de Mouſſoul ; il étoit âgé d'environ quarante ans, & en avoit régné vingt-un & cinq mois.

Il fut juſtement regretté de ſes ſujets auxquels il ne ceſſoit de faire du bien; &, quand on lui reprochoit ſa trop grande facilité à cet égard, il répondoit que perſonne n'y étoit plus obligé que le roi. Il traitoit également bien les grands & les petits, & avoit, par rapport à ſes officiers, un ſyſtême de conduite dont les uns & les autres devoient ſe trouver fort heureux. Il s'attachoit à trouver des moyens honnêtes de les enrichir, de peur qu'ils ne le fiſſent eux-mêmes par des voies illicites & onéreuſes pour le peuple. Il avoit toujours vécu en bonne intelligence avec ſon frere : il l'avoit quelquefois accompagné à la guerre; &, par une ſuite de ſon amitié pour lui, il avoit permis que l'on fît dans ſes états la priere en ſon nom.

[1171.]

La guerre recommença encore entre les Francs & Noureddin, & nous en expoſons le ſujet avec douleur. Il eſt humiliant pour les nations Européennes établies alors en Syrie, je dirois preſque pour la religion qu'ils y profeſſoient & qui les avoit conduits, de les voir ſans ceſſe ſe couvrir de la honte de manquer à leurs paroles, à leurs traités. Malgré la paix qu'ils avoient faite avec Noureddin, ils n'a-

voient pas laissé de s'emparer de quelques-uns de ses vaisseaux qui alloient de Syrie en Egypte. Il les leur fit redemander, en leur rappellant leurs conventions; mais, n'en ayant pas reçu de réponses satisfaisantes, il envoya différens partis, les uns vers Antioche, les autres vers Tripoli: il marcha lui-même d'un autre côté. Les Francs, alors effrayés par la crainte de cet orage, l'invitèrent à renouveller leurs traités; il s'y prêta, en consentant à leur abandonner une partie de leurs prises. Il y a grande apparence qu'il ne se soucioit pas de s'engager avec les Francs dans une guerre considérable, parce qu'il craignoit en Egypte les entreprises de Saladin. Quoique ce dernier ne prît que le titre de son lieutenant; qu'il affectât de ne porter la guerre en Syrie que pour agir de concert avec son maître, il ne pouvoit se dissimuler que, depuis qu'il étoit à la tête de l'Egypte, il avoit éludé toutes les occasions de venir à la cour, & s'étoit approprié tous les biens que lui avoient procurés ses conquêtes. Noureddin n'en vint pas cependant à prendre les armes, espérant toujours l'amener à reconnoître son autorité, & même à se laisser enlever une place dans laquelle il lui donnoit tant d'ombrage. On verra

dans la ſuite combien la conduite de Saladin déconcerta les vues & les eſpérances de ſon maître.

[1173.]

Saladin avoit entiérement levé le maſque ; & Noureddin, après avoir pourvu à la ſûreté de ſes états du côté des Francs, ſe préparoit à marcher en Egypte, lorſqu'il fut attaqué en route d'une eſquinancie dont il mourut à Damas. Il fut d'abord enterré dans le château, puis tranſféré dans la moſquée qu'il avoit fait bâtir dans cette ville. Un hiſtorien François, qui connoît également bien les auteurs des Croiſades & ceux qui dans le même tems écrivoient chez les Orientaux, en parle d'une maniere à faire chérir la mémoire de ce grand prince : nous en allons tranſcrire ici quelques morceaux.

Noureddin étoit grand, avoit un air gracieux, les yeux doux, un viſage large, preſque ſans barbe : il étoit un des plus puiſſans princes de ſon tems ; &, depuis Mouſſoul juſque vers le midi de l'Arabie, on reconnoiſſoit ſa puiſſance, & l'on faiſoit la priere en ſon nom. Il avoit, par ſes vertus, mérité l'eſtime de tous les Muſulmans, & même des Chrétiens, qui, moins éclairés qu'on ne l'eſt actuellement, haïſſoient

haïſſoient en général tout ce qui n'étoit ni Grec ni Latin. Noureddin fut regardé comme le plus ſage & le plus juſte de tous les princes du Muſulmaniſme. Il étoit religieux obſervateur de l'Alcoran, ne portoit ſur lui ni ſoie, ni or, ni argent : le vin étoit défendu dans tous ſes états. Quoiqu'il fût très-occupé du ſoin de ſon gouvernement & de la guerre contre les Francs, il ne laiſſoit pas de ſe relever preſque toutes les nuits pour faire la priere. Il étoit tout-à-la-fois le plus grand général & le plus ſçavant théologien du Muſulmaniſme. Ce qui ne doit pas être oublié en parlant des hautes qualités de ce prince, c'eſt le plan qu'il s'étoit fait & qu'il ſuivit conſtamment, de vivre, au milieu de tous ſes revenus, comme un ſimple particulier, du produit d'un lieu qui formoit tout ſon domaine. Les tributs étoient deſtinés au beſoin de l'état, & il n'y touchoit jamais qu'en préſence des docteurs de la loi. La reine, ſon épouſe, qui ne s'accommodoit pas trop de cette économie, ſe plaignit un jour de la médiocrité de ſes revenus : » Je ne ſuis, lui répondit-il, que le tré-» ſorier des Muſulmans; je ne puis tou-» cher aux ſommes qui me ſont confiées » pour leurs beſoins, ſans attirer ſur moi » la colere de Dieu. Je poſſède encore

» trois boutiques à Hémeſſe, c'eſt tout ce » que je puis vous donner. »

Sous ſon règne, un grand nombre d'étrangers étoient venus s'établir à Damas, pour y vivre heureux ſous un prince ſi juſte. Rien ne fit tant connoître l'idée que l'on avoit de ſa juſtice, que ce qui arriva après ſa mort. Lorſque Saladin ſe fut rendu maître de cette ville, un de ces étrangers, ayant été inſulté par un ſoldat, voulut s'en plaindre à Saladin, mais il ne fut pas écouté; alors il deſcendit du château en criant : « O Noureddin, Nou» reddin! ſi vous étiez témoin de l'op» preſſion où nous ſommes, vous auriez » pitié de nous. Où eſt votre juſtice? » Il s'avançoit en même tems vers le tombeau de ce prince, ſuivi d'une foule qui s'augmentoit à chaque inſtant, & la révolte alloit éclater. Saladin, qui avoit grand intérêt à ménager la ville, ſe hâta de rendre juſtice à l'étranger, & tout rentra dans l'ordre.

La mort de Noureddin apporta le plus grand changement dans les affaires de la Syrie. Toutes les puiſſances voiſines tenterent d'enlever à la famille de ce monarque la plûpart des provinces qu'il poſſédoit; les Francs ne furent pas les derniers à prendre les armes; mais toutes ces guerres, ne préſentant que des uſurpations,

des combats & des trahisons, ne trouveront guères de place ici. On va seulement choisir quelques traits dans cette suite d'événemens peu faits pour intéresser les cœurs vertueux.

[1181.]

SALEH, fils de Noureddin, qui, son successeur dans une partie de ses états, régnoit au milieu des troubles dans la ville de Moussoul, étant tombé malade d'une colique, on consulta les médecins sur son état; tous lui dirent que l'usage du vin convenoit parfaitement à sa situation. Comme cette boisson est expressément défendue par la loi, il refusa de se conformer à leur ordonnance; il persista dans ce sentiment, quoique le docteur Aleddin lui eût assuré que le vin, pris comme remède, pouvoit être bu sans crime. Il répondit: « Si Dieu a résolu ma mort, » le meilleur vin ne la différera pas d'un » moment. » Il mourut à quelque tems de-là, après avoir donné ordre aux affaires de son royaume.

[1199.]

Un des princes Atabeks, appellé aussi Noureddin, voyant, au milieu des prisonniers qu'on lui amenoit après une

affaire, l'un des principaux Emirs qui avoit la tête nue, ôta ſur le champ ſon bonnet & en couvrit cet Emir, en diſant: » N'eſt-il pas aſſez à plaindre d'être mon » priſonnier, ſans paroître devant moi » comme mon eſclave ? »

Il y avoit encore une branche des Atabeks qui régnoit dans le Dgéziret-Ben-Omar; &, dans le tems dont nous parlons, le prince régnant s'appelloit Moazeddin-Sandgiar-Schah. Il étoit devenu mépriſables aux yeux de ſes ſujets, par mille actions honteuſes, & ſur-tout odieux par ſes cruautés; il coupoit la langue, le nez, les oreilles; arrachoit la barbe & faiſoit mourir indiſtinctement & ſans aucune raiſon. Depuis long-tems il avoit fait mettre en priſon ſes fils, Mahmoud, Maudoud & Ghazi; ce dernier, ayant obtenu quelque liberté, tâcha d'empoiſonner ſon pere avec un mouchoir. Ce moyen n'ayant pas réuſſi, il pénétra dans l'appartement des femmes dont il fut reçu avec joie, parce qu'il les flatta de les délivrer du tyran, & que l'oppreſſion & l'habitude d'une vie paſſée dans l'eſclavage, leur empêchoient de ſentir toute l'horreur d'un crime qui fait frémir la nature. Dans le tems que Moazeddin rentroit ivre, ſon fils ſe jetta ſur lui & l'aſſaſſina de qua-

torze coups de couteau. Ghazi alla enſuite au bain; &, au lieu de chercher à ſe rendre maître du royaume, comme il le pouvoit aiſément, il retourna dans l'appartement des femmes, & continua de s'amuſer avec elles. Pendant qu'il cherchoit ſi peu à recueillir les fruits de ſon crime, le gouverneur du palais, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, fit prendre les armes à la garde : dans la crainte que le fils ne reſſemblât au pere, ce que l'on étoit en droit de préſumer après l'horrible forfait qu'il venoit de commettre, on ſe jetta ſur lui & on le tua. Mahmoud fut unanimement reconnu par les troupes; mais, preſque auſſi barbare que les deux premiers princes dont l'état venoit d'être délivré, il fit tuer ſon frere Maudoud, pour ſe débarraſſer de la crainte d'un compétiteur, & jetter dans le Tigre les femmes de ſon pere, ſous prétexte de venger ſa mort.

On ne ne trouve plus rien concernant la famille des Atabeks, juſqu'à ſon entiere deſtruction, en 1250, que Bedreddin-Lou-Lou *, devenu maître de Mouſſoul, s'empara de Dgéziret-Ben-Omar, & fit jetter dans le Tigre, Maſoud qui y ré-

* La pleine lune de la religion.

gnoit. L'uſurpateur conſerva ce royaume juſqu'au tems que les Tartares le lui enleverent.

Vers l'an 1153, on trouve dans l'Adherbidgiane, province de Perſe, quelques princes qui commencerent auſſi à porter le nom d'Atabek; mais l'hiſtoire de cette dynaſtie n'offre rien de conſidérable: elle finit en 1224, qu'elle fut ſoumiſe à la puiſſance des Khariſmiens, ou princes du Khariſme, dont nous allons parler.

KHARISMIENS, OU KOWARISMIENS.

[1138.]

LE royaume du Khariſme étoit ſitué à l'orient de la mer Caſpienne, entre les deux grands fleuves Gihon & Sihon, appellés auſſi Oxus & Iaxartes. Le premier bornoit ce pays du côté du midi, le ſecond le bornoit au nord; à l'orient étoit la Tranſoxiane ou le nouveau Turkeſtan. Tout ce pays eſt très-fertile dans les endroits où il y a de l'eau: quoique l'on y trouve des villes & des villages fort habités, il y a cependant encore dans les campagnes un fort grand nombre d'habitans qui vivent ſous des tentes avec leurs troupeaux; cela n'a rien d'étonnant, ce ſont des eſpeces de Tartares, qui cependant ſuivent la religion Muſulmane; on y trouve des plaines fort agréables où il croît beaucoup de grains.

Cette province, qui avoit été une des premieres conquêtes des Turcs Selgiucides, fut enſuite donnée par eux à leurs

Tiſchtdars * ou grands échanſons, qui en tiroient les revenus, & en étoient regardés comme les gouverneurs. Cette place, comme on le ſent bien, & l'éloignement de la cour, leur donnoient une grande autorité dans la province. L'un de ces échanſons, Turc d'origine, & vendu comme eſclave à la cour, eſt nommé par les Orientaux Anouſch-Teghin & Bouſtéghin-Gurgé; c'eſt à ce gouverneur que commence la famille des princes du Khariſme : ſon fils porta le premier le titre de Roi ou de Prince de cette province.

COTHB-EDDIN, fils de Bouſtéghin-Gurgé, ſuccéda à la place de ſon pere & à ſon gouvernement; & ſes ſervices auprès des princes Selgiucides lui ayant mérité leur affection, il en reçut pour récompenſe le titre de Prince, comme nous venons de le dire. Dès qu'il avoit rempli à la cour le tems preſcrit pour l'exercice de ſa charge, il revenoit dans ſa province, où ſa juſtice, ſa libéralité & la protection qu'il accordoit aux ſçavans, le firent également chérir & reſpecter.

On trouve dans les hiſtoriens Tartares & Chinois, que la fin du règne de Cothb-Eddin fut troublée par une incurſion que

* En arabe, *celui qui porte le baſſin à laver*.

les Tartares, appellés Cara-Khitans, firent ſur ſes terres. Il voulut, en marchant à leur rencontre avec une armée conſidérable, leur fermer l'entrée de ſes états; mais ſes troupes furent battues : cependant, au lieu de s'établir dans le Khariſme, ils firent le tour de la mer Caſpienne, & Cothb-Eddin fut ainſi délivré de ces barbares. Il mourut peu après, & laiſſa ſes états à ſon fils.

ATSIZ, en ſuccédant à un pere vivement aimé du ſultan Sandgiar le Selgiucide, n'eut qu'à continuer ſes ſervices pour mériter la même affection. Quoiqu'il eût d'ailleurs toutes les qualités extérieures qui avoient rendu ſon pere recommandable, il avoit cependant moins de vertus réelles; mais un ſervice ſignalé qu'il rendit au prince, lui attira de ſa part autant de confiance que d'affection.

Le gouverneur de la Tranſoxiane, Ahmed-Khan, s'étoit révolté contre Sandgiar; &, comme il entretenoit des intelligences à la cour, il fut réſolu entre les conjurés, que l'on enleveroit le ſultan qui marchoit avec des troupes contre le rebelle; mais, dans le tems que l'on entouroit ce prince & qu'il alloit perdre ſa liberté, Atſiz, inquiété par un ſonge dans lequel Sandgiar lui avoit paru en

danger, accouroit à toute bride pour s'assurer si ce n'étoit pas quelque avertissement du ciel. Les conjurés, effrayés & soupçonnant que le complot étoit découvert, se sauverent à la hâte. Ce service signalé mit encore Atsiz plus avant dans les bonnes graces de Sandgiar, qui lui en donna des preuves si fortes & si constantes, que tous les autres seigneurs de la cour en furent bientôt jaloux.

De son côté, Atsiz n'avoit pas dissimulé qu'il étoit homme à se venger non-seulement de ses ennemis, mais même du sultan, qui prêtoit un peu l'oreille à leurs propos. Aussi, lorsque, sous un prétexte léger, il eut obtenu du prince la permission de retourner dans son gouvernement, celui-ci dit, en le voyant partir : « Je vois actuellement les épaules d'un » homme dont probablement je ne re» verrai plus le visage. » Ce discours, qui indiquoit de la part de Sandgiar des soupçons dont les courtisans auroient voulu tirer parti, leur donna la liberté de s'expliquer plus ouvertement; & plusieurs conseillerent de se saisir sur le champ d'un homme assez suspect pour devenir bientôt dangereux. Mais le prince leur répondit : « J'ai » trop d'obligation à cet homme & à » son pere; je croirois blesser la recon» noissance que je lui dois, si, sans un

» ſujet grave & ſur un ſimple ſoupçon, » je faiſois une démarche auſſi propre à » l'offenſer. Je me ſuis toujours confor- » mé à cette maxime : *Que l'on doit être » ſenſible aux bienfaits les plus légers, parce » que le bien eſt toujours grand en lui- » même, & que le principe qui le produit » n'a rien que d'eſtimable.* » On ne peut trop applaudir à la morale du prince Sel-giucide ; mais ſa politique eut lieu de ſe repentir de n'avoir pas prévenu les dangers de cet excès de confiance. Atſiz, arrivé dans ſon gouvernement, prit les armes & oſa attaquer ſon ſouverain. Sand-giar, forcé d'armer contre le rebelle, marcha à lui, battit ſes troupes, & le força d'implorer la clémence du vain-queur.

Ses malheurs ne lui firent pas changer le ſyſtême de ſa conduite ; il ſe révolta en-core deux fois, & fut battu & ſoumis à chaque tentative. Le ſultan étoit à la fin tellement irrité, que, ſi Atſiz n'eût pas employé la médiation d'un derviche fort eſtimé de Sandgiar, il eût entiérement perdu ſes états & peut-être la vie ; mais, par l'entremiſe du pieux perſonnage, il ſe contenta d'un ſimple hommage que devoit lui rendre Atſiz, en ſe proſternant en ſa préſence de l'autre côté du Gihon ; encore le prince rebelle ne fit-il de deſ-

ſus ſon cheval qu'une ſimple inflexion de corps, révérence peu reſpectueuſe en Orient, & dont pourtant Sandgiar ſe contenta.

[1155.]

Peu de tems après, Atſiz mourut âgé d'environ ſoixante-un ans. Il avoit été attaqué de paralyſie ; trop de précipitation pour la cure de ce mal, qui n'en reçoit guères que de la nature, hâta ſa mort : il fut emporté par des remèdes trop violens. On a beaucoup loué ſon courage & ſa ſcience dans l'art militaire, ſa libéralité envers les gens de lettres. Par ce que nous avons dit de ſa conduite envers les princes Selgiucides, on a vu ce que l'on doit penſer de ſa bonne foi dans l'exécution des traités, & de ſa reconnoiſſance envers les bienfaiteurs de ſa maiſon.

Un auteur qui a fait pour l'Orient des tableaux d'hiſtoire, comme on en fait actuellement beaucoup, qui à la vérité ne ſont pas tous de main de maître, & dont l'ouvrage porte le titre de galerie ; (Nighiariſtan,) cet auteur, dis-je, rapporte qu'Atſiz étant malade, & s'entretenant avec quelques amis, entendit plus loin une perſonne qui liſoit l'Alcoran. Par une ſuperſtition ordinaire chez les Orientaux,

il ne douta pas qu'il ne dût ſe faire l'application des paroles qu'il entendoit. Cette ſuperſtition ridicule concourut, avec la violence des remèdes, à accélérer ſa perte. Il entendit ces paroles dont le ſens n'avoit aſſurément rien qui ne convînt à tout homme vivant : « Nul ne ſait en » quel lieu il doit mourir. » Il prétendit que, puiſque, ſuivant l'ordre établi de Dieu, on ne devoit pas le ſçavoir, le ſaint prophète ſe ſervoit au moins de cette voie pour lui en donner le preſſentiment ; & il en conclut fort ingénieuſement que c'étoit apparemment dans le lieu où il ſe trouvoit.

[1155.]

IL-ARSLAN, ſon fils, lui ſuccéda. (Il eſt bon d'obſerver que la premiere ſyllabe de ſon nom entre dans la compoſition de pluſieurs noms Tartares ou Mogols, & ſignifie *fort* & *vaillant.*) Au rapport des hiſtoriens Arabes & Perſans, il mérita ce titre par ſes conquêtes ſur les princes Selgiucides. Sa bonne fortune ne ſeconda par ſa valeur ; car les écrivains Chinois, qui placent au tems dont je parle une irruption dans le Kharizme par les Tartares appellés Khitans, rapportent qu'Il-Arſlan mourut en allant à leur rencontre ; que ſes troupes furent

défaites, & ſon général fait priſonnier. Suivant les hiſtoriens Orientaux, ſa mort n'arriva qu'après ſon retour dans le Kha-riſme.

[1172.]

SULTAN-SCHAH-MAHMOUD, le plus jeune de ſes fils, lui ſuccéda par les intrigues de ſa mere qui trouvoit ainſi moyen de régner en ſon nom. Le jeune monarque avoit un frere aîné, qui, auſſitôt après la mort de leur pere, lui écrivit pour demander ſa part de la ſucceſſion; car il n'avoit pour lui qu'une ſeule ville que ſon pere lui avoit donnée comme une eſpece d'apanage. Sultan-Schah, ou plutôt ſon conſeil, répondit que cette affaire étoit trop importante pour ſe décider par de ſimples négociations; qu'il en falloit venir aux armes : c'étoit mettre le prince Tagaſch dans l'impoſſibilité de rien tenter. Il répliqua par des vers qu'avoit faits ſon fils : « Vous poſſédez de grands tréſors & je ne poſſede que mon épée; » vous habitez dans de ſuperbes palais » ou de magnifiques tentes; je n'ai » qu'un cheval & un champ de bataille : ainſi, dans un combat, il n'y a » qu'à perdre pour vous & qu'à gagner » pour moi. Cependant, pour ne point » remettre au ſort d'un combat les inté-

» têts de deux freres, laiſſez-moi le Kho-
» raſſan, je vous abandonne le Khariſ-
» me. » Cette propoſition ne fut point écoutée. Sultan-Schah leva une grande armée; ſon frere Tagaſch appella à ſon ſecours le Khan du Cara-Khataï, qui comprenoit une grande portion de la Tartarie. Il en arriva comme dans preſque toutes les guerres injuſtes; le jeune prince battu, mis en fuite, obligé de ſortir du Khariſme, fut trop heureux de ſe contenter du Khoraſſan qu'il avoit refuſé à ſon frere.

Quelques guerres qui ſurvinrent, n'offrent rien d'important par leurs cauſes & par leurs iſſues; la haine de ces freres, leurs jalouſies & leur ambition les tinrent preſque toujours les armes à la main, juſqu'à ce qu'enfin Sultan-Schah étant mort, Tagaſch ſe mit en poſſeſſion du Khoraſſan.

[1194.]

Thogrul qui fut le dernier prince des Selgiucides, s'étoit emparé de quelques places apartenantes à Tagaſch : celui-ci entra auſſitôt dans l'Irak; &, par un cours non interrompu de ſuccès, il conquit toutes les terres de ſon ennemi : c'eſt ainſi que les états du Sultan de Khariſme comprirent la plus grande parti de la Perſe. Devenu de jour en jour plus

puiſſant, il alloit entrer ſur les terres des Tartares lorſque le Khan lui fit faire des propoſitions de paix qui furent acceptées.

[1197.]

Quelques années après, il eut occaſion de marcher vers l'Orient. Les Khitans s'affoibliſſoient de jour en jour ; & Tagaſch ſe flattoit de profiter de leurs dépouilles. Il mit le ſiége devant Bokhara, grande & fameuſe ville du Maouarennahar : les habitans, fiers de leur nombre & de la force de leur place, ne ſe contenterent pas de montrer de la ſécurité ; ils allerent juſqu'à inſulter l'ennemi dont ils croyoient pouvoir braver la vengeance. Comme Tagaſch étoit borgne, ils prirent un chien qui n'avoit qu'un œil, le revêtirent d'une tunique à la Perſienne, lui mirent ſur la tête une coëffure pareille à celle du ſultan ; &, après l'avoir promené dans cet équipage ſur les murailles de leur ville, ils le lancerent avec une machine dans le camp des Kharifmiens, en leur criant : « Voyez, ſoldats, » ne ſeroit-ce pas-là votre ſultan ? » D'après l'idée que l'on s'eſt preſque toujours fauſſement formée du caractere des Orientaux, d'après ce que nous ſçavons de pluſieurs conquérans que l'on n'a pourtant

tant pas traités de barbares, on ſeroit porté à croire qu'à la priſe de la ville, car elle ne réſiſta pas aux armes des Khariſmiens, Tagaſch livra tout à la fureur du ſoldat qui brûloit du deſir de venger cette injure : il n'en fut cependant rien. Le vainqueur ſe contenta de la priſe de la place, & ſauva les habitans du traitement qu'ils avoient tout lieu d'appréhender.

[1200.]

Pendant qu'il s'occupoit à chaſſer de ſes états cette eſpece de ſcélérats, dont nous avons déja parlé ſous le nom d'Iſmaëliens ou d'Aſſaſſins, il vint à mourir d'une eſquinancie. La valeur, la juſtice & la libéralité de ce prince lui mériterent les éloges & les regrets de tous ſes ſujets. On remarque qu'il faiſoit mettre un croiſſant ſur le haut de ſes pavillons.

ALAEDDIN-MOHAMMED, ſon fils, lui ſuccéda, & fut expoſé à toutes les bizarreries de la fortune.

Dès que l'on ſçut aux Indes la mort de Tagaſch, cette nouvelle y fit naître le deſir de ſecouer le joug qu'il avoit impoſé aux rois de Ghour & de Ghaznah ; & le ſuccès juſtifia leurs eſpérances. Ils entrerent même dans le Khoraſſan, dont ils s'emparerent. Il eſt vrai que l'année ſui-

vante, pendant que ces princes étoient retournés dans leurs pays, Mohammed reconquit tout ce qu'on lui avoit enlevé; &, quoique dans la suite il ait encore essuyé quelques échecs de la part des Gaurides; les troubles qui s'éleverent chez eux le préserverent des suites fâcheuses qu'il eût eu à redouter de leur retour. Nous allons voir qu'il sembloit n'être délivré des attaques de ses voisins, que pour être entiérement écrasé par un conquérant redoutable, qui faisoit déja trembler une partie de l'Asie Orientale.

[1207.]

Les petits rois de Samarcande & de Bokhara, désolés sans cesse par les courses des Khitans, appellerent Mohammed à leur secours; il chassa les ennemis de tout le Maouarennahar, & pénétra même dans leur pays où il les défit dans une grande bataille: leur général fut fait prisonnier. Après cette victoire, les peuples lui donnerent le nom d'Iskender-es-Sani, ou de second Alexandre.

[1208.]

L'année suivante, il fut moins heureux; car, ayant été trahi par un de ses lieutenans-généraux, il fut battu & même fait prisonnier avec un de ses officiers. Heu-

reuſement qu'il ne fut pas reconnu, & que ſon compagnon d'infortune l'ayant fait paſſer pour ſon eſclave, il fut envoyé pour traiter de la rançon de ſon maître ſuppoſé : il rejoignit ainſi ſon armée.

Quelque courte qu'eût été ſa captivité, elle n'avoit pas laiſſé de cauſer des troubles dans ſes états. Aly-Schah, ſon frere, & ſon lieutenant dans le Khoraſſan, s'étoit déja fait reconnoître ſultan du Khariſme ; mais, dès que Mohammed fut de retour, il ſe ſauva chez le ſultan des Gaurides, dont il accéléra la perte ; car l'Emir Moulk, général de Mohammed, étant entré dans leur pays à la tête des Khariſmiens, quoique les deux princes ſe fuſſent ſoumis à condition que l'on n'attenteroit ni à leur vie ni à leur liberté, il ne laiſſa pas de les faire mourir & mit ainſi fin à la dynaſtie des Gaurides en la perſonne de Gaïatheddin.

Le Khan des Naïmans & celui des Khitans, en guerre l'un contre l'autre, auroient bien voulu, chacun de leur côté, mettre Mohammed dans leurs intérêts ; mais, ne prenant part à leurs démêlés qu'autant qu'ils pouvoient lui être avantageux, il les laiſſa ſe détruire réciproquement.

Tranquille après tant de victoires, Mohammed uſa d'abord de ſon loiſir

çant d'envahir ſes états, il renonça à cette entrepriſe, pour aller s'oppoſer à ſes nouveaux ennemis.

[1218.]

Mohammed fit ceſſer dans le Khoraſſan & dans le Maoüarennahar la priere publique au nom du Calife Naſſer; mais quelques villes, telles que Samarcande, Hérat, & quelques autres, n'écouterent pas ſes ordres, & reſterent toujours ſous la juriſdiction des Abbaſſides.

Depuis pluſieurs années, il s'étoit élevé dans la Tartarie une puiſſance formidable. Genghiz-Khan, fondateur de l'empire des Mogols, établiſſoit ſon nouvel état ſur les ruines des Tartares Niu-Tché. Ce prince avoit déja ſoumis un grand nombre de hordes Turques & Tartares: il envoya alors un ambaſſadeur vers le ſultan Mohammed, pour lui faire part de ſes victoires, lui propoſer une alliance, & en conſidération de ſa haute puiſſance, lui accorder le titre de ſon fils. Si Genghiz-Khan croyoit faire beaucoup, Mohammed de ſon côté trouvoit que c'étoit peu; la grandeur de ſa puiſſance ne lui faiſoit rien voir de bien flatteur dans le titre de fils de Genghiz-Khan, qu'il ne regardoit que comme un chef de pâtres. Cependant il diſſimula, & tâcha de ſça-

voir de l'ambaſſadeur quelles étoient les forces de ſon maître. L'ambaſſadeur répondit que quiconque oſeroit lui réſiſter, l'apprendroit par ſoi-même. « Ce ne ſeront pas au » moins les princes du Khariſme, repliqua » Mohammed, eux dont l'empire s'étend » depuis l'Euphrate juſqu'au-delà de l'Oxus, » & depuis la mer Caſpienne juſqu'à l'Inde. Il parla enſuite de ſes revenus & de ſes troupes; enſorte que l'ambaſſadeur, le voyant piqué, n'inſiſta pas davantage & même adoucit dans la ſuite de la converſation ce que ſon propos pouvoit avoir eu de choquant. Cette ſortie eut un bon effet; &, l'ambaſſadeur ayant détaillé à Genghiz-Khan les forces du Khariſme, le prince Mogol ſe porta volontiers à continuer la paix; & ſi, dans la ſuite, elle fut rompue au grand déſavantage de Mohammed, ce fut la faute de ce dernier, qui ne put imputer qu'à lui la cauſe de ſes malheurs.

Les Mogols, ſujets de Genghiz-Khan, accoutumés à vivre ſous des tentes, négligeoient le commerce, & le laiſſoient exercer à des marchands étrangers qui y faiſoient un gain conſidérable. Afin de rendre cette correſpondance plus intime, & de multiplier les objets du commerce, en augmentant ſes reſſources, Genghiz-Khan fit de ſon côté partir cent cinquante marchands pour les états de Mo-

hammed : trois officiers les accompagnerent, munis de pouvoirs, qui leur laiſſoient la liberté de traiter des arrangemens communs à l'avantage des deux nations. D'ailleurs ce prince, en demandant que l'on traitât bien ſes marchands, promettoit de traiter également ceux du Khariſme.

Mais l'imprudence d'un des marchands de Genghiz-Khan, & la ſotte vanité du gouverneur d'Otrar, renverſerent ces beaux projets; & la révolution qui ſuivit, fut un de ces exemples de grands événemens produits par une très-petite cauſe. Arrivée ſur les terres de Mohammed, dans la ville d'Otrar, la troupe ſe fit annoncer au gouverneur, & enſuite l'alla ſaluer. C'étoit un de ces hommes parvenus, comme il s'en trouve beaucoup dans l'Orient, & fiers, tels qu'ils le ſont par-tout. Quoiqu'il portât alors le titre de Ghaïr-Khan, ſon nom véritable étoit Inallgik, ou, ſelon d'autres hiſtoriens, Anial-Hak. Quel que fût cet ancien nom, un des marchands qui avoit autrefois été lié avec lui, eut la mal-adreſſe de s'en ſervir, & de chercher dans ſa converſation à rappeller leur ancienne familiarité. Le gouverneur en fut offenſé; peut-être auſſi craignoit-il que le même homme n'allât répandre par-tout ce qu'il ſçavoit

de ſon extraction. Soit l'un ou l'autre de ces motifs, il réſolut de le perdre & d'envelopper toute la troupe dans ſa ruine. Auſſitôt il fait tout arrêter, marchands & ambaſſadeurs; envoie dire à ſon maître que Genghiz-Khan à fait paſſer ſur ſes terres des eſpions déguiſés; &, ſur cet expoſé, en obtient la permiſſion de les mettre à mort, ſi le cas le requiert. Le gouverneur, qui voit dans l'exécution de cet ordre le moyen de ſatisfaire ſa vengeance, & de s'enrichir en s'emparant de leurs dépouilles, confiſque en effet leurs biens, & leur fait ôter la vie. Un ſeul d'entr'eux, qui n'avoit point été pris, eut le bonheur de ſortir de la ville, & ſe rendit auprés de Genghiz-Khan, auquel il expoſa le traitement fait aux marchands & aux envoyés. Comme le prince Mogol, naturellement porté à la modération, croyoit entrevoir que Mohammed n'étoit coupable que d'une confiance trop aveugle en ſon miniſtre, il lui envoya demander juſtice de ce dernier. Mohammed refuſa de la donner, & ne voulut écouter aucune repréſentation à cet égard. Dès cet inſtant, Genghiz-Khan lui fit ſçavoir qu'il le regardoit comme ſon ennemi, & qu'il devoit s'attendre de ſa part à la guerre la plus vive.

Le ſultan ſe prépare à la défenſe; mais,

ſoit qu'il projette ou qu'il exécute, on ne voit plus dans ſa conduite qu'un imbécille ou qu'un lâche.

Après avoir reçu un échec de la part des Mogols, il n'oſa pas tenir contre eux; &, après avoir diſtribué ſes troupes de côté & d'autre, il ſe retira vers Samarcande qui étoit menacée. Les habitans travailloient à creuſer des foſſés pour mettre leur ville en état de défenſe. Il faut croire que leur ouvrage ne préſentoit pas une fortification bien forte, puiſqu'il dit aux travailleurs, en ſe moquant, que de tels foſſés ſeroient bientôt comblés par les Mogols, s'ils vouloient ſeulement y jetter les manches de leurs fouets. Soit que l'on prît ce propos comme un reproche ou comme une mauvaiſe plaiſanterie, ces deux mots lui coutererent la perte de la ville; car les habitans découragés ſuſpendirent l'ouvrage, & laiſſerent la ville ouverte à l'ennemi.

Incertain, errant, Mohammed ſe porta en divers lieux de ſon empire, & ne prit nulle part une bonne réſolution. Au milieu de ſes malheurs, il eut cependant quelquefois l'extravagance de ſe livrer à la bonne chere, & à d'autres plaiſirs qui ſembloient ne convenir qu'à une meilleure ſituation.

Pourſuivi de près par les Mogols, après

avoir erré dans le Mazanderan, où ils étoient près de l'atteindre, il passa dans une petite île de la mer Caspienne. Il y fut bientôt accablé de maladie & privé de secours; à peine avoit-il de quoi subsister de quelques provisions que lui aporterent de pauvres gens de la province voisine. Revenu un peu de ce misérable état, il leur demanda, comme une grace, un mauvais cheval dont il avoit soin, & qu'il avoit le plaisir de voir paître auprès de sa tente: c'étoit-là toute sa dissipation.

[1220.]

Il étoit dans cette cruelle situation, lorsqu'il apprit que ses trésors, sa mere, sa femme & ses enfans étoient tombés au pouvoir des ennemis. Cette derniere nouvelle le mit au tombeau. Ainsi finit ses jours, un prince dont la gloire avoit été comparable à celle des plus grands princes de l'Asie; qui avoit eu quatre enfans reconnus chacun pour souverain dans les états qu'il leur avoit assignés; qui faisoit battre, matin & soir, le tambour, par vingt-sept rois ou fils de rois devenus ses esclaves; les caisses étoient d'or & les baguettes garnies de très-belles perles. Au reste, il avoit eu des qualités éminentes: il étoit brave à la guerre, infatigable

dans les travaux, patient dans l'adverſité. Mais la molleſſe & les débauches en avoient fait un autre homme; & Mohammed, mourant dans la miſere, & n'ayant pour linceul qu'une mauvaiſe chemiſe, avoit alors autant perdu du côté de la fortune que de celui des vertus.

Bientôt toute la Perſe tomba au pouvoir de Genghiz-Khan: il fit mourir ceux des fils & des parens de Mohammed qui étoient tombés entre ſes mains, diſtribua ſes femmes aux principaux de l'armée, & n'eut de conſidération marquée que pour la mere de ce prince. Il la fit vêtir de deuil, & lui laiſſa la liberté de ſe retirer; mais, comme elle étoit accablée par l'âge, par la douleur, & qu'elle n'avoit point de gardes autour de ſa perſonne, elle fut aiſément étouffée dans la preſſe que formoit le concours de ceux qui cherchoient à la voir.

[1221.]

DGELALEDDIN monta ſur le trône & vit enſuite finir en ſa perſonne le dernier roi de ſa famille. Pendant que Genghiz-Khan parcouroit les états du ſultan en vainqueur, & que ſes ſoldats ravageoient, maſſacroient tout en barbares & en forcenés, le jeune prince raſſembloit des troupes & ſe trouva avec une armée

forte de ſoixante-dix mille homme. Les Mogols, fiers de leurs ſuccès, croyoient qu'au nombre de dix mille ſeulement, ils n'avoient qu'à ſe montrer pour vaincre; cependant ils furent battus deux fois; & peut être l'euſſent-ils été une troiſieme, ayant Genghiz-Khan à leur tête, ſi Dgélaleddin n'eût pas été trahi par un de ſes généraux, qui ſe retira dans l'Inde avec trente mille hommes; mais cette déſertion le mit hors d'état de réſiſter: pouſſé juſqu'au bord de l'Indus, il eut la douleur de voir ſes ſoldats égorgés à ſes yeux ou noyés dans le fleuve. Il ſçavoit de plus que le prince Mogol avoit promis la plus grande récompenſe à celui qui le lui livreroit en vie. Pour comble de maux, n'attendant plus ſur le rivage que l'inſtant de périr les armes à la main, il apperçut ſes femmes qui le prioient au nom de Dieu de leur ôter la vie, plutôt que de les abandonner à la merci du vainqueur. Nouveau Rhadamiſte, & pouſſé d'une pitié auſſi cruelle, il les embraſſa, & les fit jetter dans le fleuve. Il s'y jetta bientôt lui-même ſur ſon cheval & débarraſſé de ſa cuiraſſe. Il ne ceſſa de combattre du milieu de l'Indus, & fut vingt fois ſur le point de périr dans les flots ou par les flèches des ennemis. Etonné d'un ſi rare

courage, Genghiz-Khan défendit qu'on le pourſuivît davantage.

Cependant le ſultan, après des riſques incroyables, parvint à l'autre côté du fleuve, où il rejoignit une petite partie de ſes troupes.

[1225.]

Non-ſeulement Dgélaleddin avoit échappé aux armes des Mogols, mais il reparut quelque tems après dans le Kerman & dans la Perſe : les peuples le reçurent avec les plus grandes acclamations, & les poëtes célébrerent ſon retour par des vers pompeux. Comme les Mogols, qui ne vouloient pas alors s'établir dans le pays, s'étoient retirés, il n'eut à combattre que les princes qui avoient cru pouvoir s'élever ſur ſes ruines.

[1226.]

On rapporte que, pendant une ſuſpenſion d'armes entre lui & les Géorgiens, les braves des deux partis ayant pris le parti de combattre en préſence des armées, Dgélaleddin voulut prendre part à cette eſpèce de gloire. Il ſortit donc de ſon camp en ſimple cavalier, & ſe préſenta au combat. Un Géorgien vint

à lui ; aussitôt le sultan le jetta à terre d'un coup de lance : les trois fils de ce Géorgien eurent le même sort l'un après l'autre. Un homme d'une taille gigantesque lui offrit ensuite le combat, & lui porta sans relâche plusieurs coups violens ; mais, comme il s'apperçut que son cheval, qui étoit très-vif, alloit tomber avec lui, il mit pied à terre, & soutint l'assaut de son ennemi. Il prit ensuite si bien son tems qu'il lui porta un coup de lance dans le front & le renversa mort. Les deux armées jetterent de grands cris d'admiration. Aussitôt le sultan, profitant de leur étonnement, se fit reconnoître, chargea les ennemis, & remporta une victoire qui le rendit maître de tout le pays.

Cependant, par un changement subit & que l'on ne croit qu'en se rappellant la conduite de Mohammed, ce brave Dgélaleddin, après avoir fait rentrer presque tous le pays dans le devoir, avoit repoussé les Mogols qui cherchoient à rentrer sur ses terres, devint tout-à-coup le plus lâche & le plus insupportable des hommes. Méprisable aux yeux de ses ennemis, il devint odieux à ses amis eux-mêmes : souvent il les traitoit avec la derniere rigueur ; &, quand il leur montroit de l'affection, elle tenoit de la foi-

bleſſe & par-là même perdoit une grande partie de ſon prix.

On rapporte que, dans une occaſion où il avoit perdu un de ſes favoris, il en montra un chagrin inſenſé : il fit prendre le deuil à tous les habitans de Tauris, ne voulut pas que l'on enterrât le cadavre, & paſſa auprès de ce corps mort pluſieurs jours à ſe lamenter. Il ne mangeoit pas qu'il n'en eût préſenté à cet ami, & ne ſouffroit pas, à cet égard, les remontrances les plus modérées & les plus raiſonnables. Ses officiers ſe dégoûterent bientôt d'un prince qui montroit plus de tendreſſe pour les morts que pour les vivans; ils ſe retirerent chez ſes ennemis, & ſes ſoldats en firent autant.

[1230.]

Après avoir été battu par quelques petits princes, Dgélaleddin s'étoit retiré chez des Kurdes du Diarbek. Ils vouloient le tuer; mais s'étant fait connoître à l'un d'eux, il lui promit de le faire roi s'il lui ſauvoit la vie. Le Kurde le conduiſit chez lui, où il le laiſſa auprès de ſa femme, & s'en retourna dans la montagne. Un ſecond Kurde entra dans la maiſon; &, ſans s'embarraſſer des raiſons de la femme qui lui diſoit que le prince étoit ſous la protec-

tion

tion de ſon mari, le perça de ſa lance en diſant : « Puiſqu'il a fait périr mon frere » qui valoit mieux que lui, il eſt bien » juſte qu'il périſſe à ſon tour. » Ainſi finit ce prince dont la conduite avoit beaucoup reſſemblé à celle de ſon pere, & qui, après avoir échappé aux armes des Mogols par des efforts de courage incroyables, finit enfin par la main d'un bandit de montagne : les troupes qui avoient été au ſervice des ſultans du Khariſme, ſe porterent de différens côtés, & commirent par-tout de grands ravages. Celles qui s'étoient miſes à la ſolde du ſoudan d'Egypte, incommoderent beaucoup les petits princes de Syrie, & les Chrétiens établis dans la Paleſtine ; & ce fut pour s'oppoſer à leur fureur & les détruire, s'il étoit poſſible, que l'on fit en occident une nouvelle croiſade, qui fut celle de S. Louis.

SOUVERAINS EN PERSE ET DANS LES INDES, DITS GENGHIZ-KHANIENS ET MOGOLS.

[1224.]

AVANT d'entrer dans les détails de l'hiſtoire de ce héros, qui, de ſimple pâtre, tel au plus que nos bons fermiers, & n'ayant au-deſſus d'eux que l'avantage de faire la guerre, après avoir eu le courage de s'élever au-deſſus des autres chefs de ſa nation, oſa attaquer les plus grands empires, eut le bonheur d'y faire reconnoître ſes loix, & fonda enfin la domination la plus puiſſante qu'eut jamais vue l'Aſie; avant, dis-je de parler de Genghiz-Khan, il ne ſera pas hors de propos de dire deux mots du peuple au milieu duquel il étoit né, & qu'il eut dans la ſuite à conduire.

Les Mogols, que l'on peut regarder comme une portion de Tartares deſcendus des anciens Turcs dont nous avons parlé, ne formoient point une nation civiliſée, ni jalouſe de faire connoître au loin la ſageſſe de ſes loix. C'étoit un aſ-

ſemblage de barbares, qui ne ſe portoient dans les pays les plus éloignés, que pour en enlever toutes les richeſſes; réduire les peuples en ſervitude, & rendre leur nom formidable en les plongeant dans la même barbarie qu'eux. Au rapport des écrivains les plus dignes de foi : « Ces Mogols diſ-» ferent des autres hommes pour la figure : » leurs joues s'élevent fort en dehors; ils » ſont grêles, menus de ceinture, pour la » plûpart d'une ſtature médiocre, & ont » peu de barbe; mais leurs mœurs ſont » encore plus groſſieres que leur figure n'eſt » rebutante. »

Ils habitent ſous des tentes, au ſommet deſquelles ils laiſſent une ouverture qui ſert tout-à-la-fois de fenêtre & de cheminée. Celles des gens aiſés ſont placées ſur des roues, afin de les pouvoir tranſporter plus aiſément d'un lieu à l'autre, ſans que l'on ſoit obligé de les démonter comme celles des gens du peuple. Elles ſont mêmes garnies en dedans de broderies & d'autres ornemens, tandis que les dehors ſont frottés de lait de brebis ou même d'huile, pour les rendre impénétrables à la pluie. Le maître ordinairement eſt aſſis au milieu, vêtu de quelques morceaux de drap rouge, ſe nourriſſant indifféremment de chiens, de loups, de renards, de chevaux, de poux, de

rats, de ſouris, & même de chair humaine. Une table ſervie de cette maniere, n'exige pas ſans doute beaucoup d'aprêts; auſſi n'ont-ils ni nappes, ni ſerviettes : la plûpart eſſuyent leurs doigts à leurs botines; le luxe a introduit chez les riches l'uſage des petits mouchoirs, comme chez les Turcs Othomans. Cependant il eſt à remarquer qu'ils ne mangent pas comme ces derniers en mettant chacun la main au plat; mais que l'un des convives coupe la viande, & qu'un autre la diſtribue à la compagnie en la prenant avec un couteau : ils diffèrent encore des Turcs, en ce que ces derniers ne boivent que de l'eau, & ordinairement après le repas, au lieu que les Mogols boivent en mangeant, & que leur boiſſon la plus ordinaire eſt du lait de brebis, de vache, de chèvre, de jument ou de chamelle. Ils boivent auſſi de l'eau dans laquelle ils ont fait bouillir du millet. Ils en prennent un verre ou deux le matin, & cela leur ſuffit pour les ſoutenir pendant la journée, juſqu'à ce que, le ſoir, ils mangent un peu de viande avec du bouillon : c'eſt ordinairement le régime qu'ils obſervent en hiver. On auroit peine à croire qu'avec une telle nourriture ils fuſſent fort adonnés au plaiſir de la table. Cependant c'eſt un défaut aſſez commun chez eux,

& même ils ſont parvenus à s'enivrer en faiſant fermenter du lait de jument que l'on appelle alors *Kimiz*, & *Cara-Kimiz* * quand il eſt plus clarifié, & pour cela même plus cher & deſtiné pour les grands.

Quoique reconnoiſſant un Dieu créateur de toutes choſes ſous le nom de Natagaï, ils ne lui rendent cependant aucun culte. Ils adreſſent leurs prieres & leurs ſacrifices à des idoles particulieres, placées dans leurs tentes ou ſous des tentes plus ornées que les autres. Elles ſont regardées comme les protectrices des troupeaux, & ce ſeroit un crime puni de mort d'en outrager quelqu'une. D'ailleurs, ils adorent le ſoleil, le feu, l'eau & la terre; mais ils ne cherchent point à en faire embraſſer le culte aux étrangers.

Ils ne rompent jamais les os des bêtes qu'ils mangent, mais ils les brûlent, & regardent comme de bons ou mauvais préſages les différens éclats qui s'élancent du feu, ſelon la maniere différente dont ils ſautent. C'eſt un crime de mettre un couteau ou une coignée dans le feu, ou même de s'en approcher, de s'appuyer

* On trouve dans de bons auteurs *Coſmos*, c'eſt mépris, ou ignorance de la langue tartare.

ſur ſon fouet & d'en toucher ſes flèches, de tuer de jeunes oiſeaux, de battre un cheval avec la bride, de le laiſſer paître avec ſon frein, de répandre du lait, de laiſſer tomber de la viande à terre, & de ſatisfaire aux beſoins les plus ordinaires de la nature dans l'enclos de ſon logement : toutes ces fautes, commiſes de propos délibéré, ſont punies de mort : ſi l'on y tomboit par mégarde, on ſeroit ſimplement condamné à une amende taxée & reçue par le devin de la horde. La peine de mort s'étend même à ceux qui, ayant mis dans leur bouche un morceau de viande qu'ils ne pouroient enſuite ni mâcher ni avaler, ſeroient obligés de le rejetter à terre, ainſi qu'à ceux qui auroient marché ſur le ſeuil de la porte de la tente impériale. Crédules & ſuperſtitieux à l'excès, ils ont la plus grande confiance dans les prédictions de leurs ſorciers, dans les préjugés tirés du vol des oiſeaux, & ne font aucune entrepriſe ſans conſulter les uns ou les autres. Ordinairement ils choiſiſſent pour leurs expéditions la nouvelle ou la pleine lune, qu'ils appellent la grande Neine.

Les purifications ſont auſſi en uſage que les divinations ſont accréditées, elles s'étendent à la perſonne des ambaſſadeurs, à ceux qui ont aſſiſté des malades, &

même aux parens de ceux qui viennent de mourir. On y emploie plus ou moins de cérémonies. En général, cette purification conſiſte à faire paſſer la perſonne entre deux feux, pendant que deux femmes, placées de chaque côté, lui jettent de l'eau ſur le corps. Quand quelqu'un eſt mort, on l'enterre ſecrettement à la campagne avec une partie de ſa tente où il eſt aſſis, ayant devant lui une table ſur laquelle on met un plat de viande & une taſſe de lait de jument. On enterre avec lui une jument & ſon poulain, un cheval ſellé & bridé; ils tuent un autre cheval qu'ils mangent, & dont ils rempliſſent de paille la peau qu'ils mettent enſuite ſur quatre pieux. Ils prétendent qu'avec ces précautions, le défunt doit trouver dans l'autre monde tout ce qui lui eſt néceſſaire. Ils rompent enſuite le chariot qui le portoit, abattent ſa maiſon, & perſonne n'oſe prononcer ſon nom juſqu'à la quatrieme génération.

Les grands de la nation ſont enterrés avec des cérémonies particulieres; on ſe rend ſecrettement à la campagne & dans le lieu que l'on a choiſi pour faire la ſépulture; on arrache toutes les herbes juſqu'aux racines; on fait enſuite à côté l'une de l'autre deux foſſes, dont une eſt

entiérement ſous terre : c'eſt dans cette derniere que l'on place le mort. Ils mettent ſous lui le ſerviteur qu'il chériſſoit le plus, & l'y laiſſent juſqu'à ce qu'il ſoit près de mourir ; alors ils le retirent pour lui faire prendre reſpiration. Cette cérémonie ſe répete juſqu'à trois fois ; &, quand ce ſerviteur a le bonheur de la ſoutenir, il devient libre & puiſſant dans la horde. Ils laiſſent enſuite le mort dans la ſeconde foſſe avec ſes richeſſes & les autres proviſions dont on a parlé, rempliſſent la premiere & la couvrent des mêmes herbes qui y étoient auparavant, afin que l'on ignore le lieu de la ſépulture. Lorſqu'il s'agit d'un empereur, on fait mourir quelques eſclaves.

Fiers & orgueilleux à l'égard des autres nations, les Tartares ſont de tous les peuples les plus obéiſſans aux ordres de leur prince ; &, quoique ſujets à s'enivrer, on dit qu'ils n'en viennent jamais entr'eux à des querelles aſſez vives pour chercher, en ſe battant, à s'ôter la vie. Egalement ennemis du vol, ils ſe rendent même les choſes égarées, où ils les laiſſent ſans maîtres ; fidèles à leurs femmes, charitables entr'eux, patiens à ſupporter la faim, la fatigue, l'inſomnie, ils ſemblent n'avoir de défauts que pour les étrangers

qu'ils ont toujours deſſein de tromper quand ils n'ont pas l'ambition de les ſoumettre.

Pour réparer de leur mieux les déſordres qu'entraîne après ſoi la polygamie, ils logent chacune de leurs femmes à part, & n'admettent aucune différence entre les enfans : cependant il y a toujours une femme qui eſt regardée comme la premiere. Quoique les femmes ſoient preſqu'auſſi exercées que leurs maris dans l'art de monter les chevaux, cependant ce ſont les hommes qui font les courſes & les chaſſes, tandis qu'elles travaillent aux ſoins du ménage, aux vêtemens, & même aux harnois & aux chariots.

Leur gouvernement tient tout-à-la-fois du deſpotiſme & de la féodalité : l'empereur eſt maître de tout par-tout où il ſe trouve, & l'on ne peut camper dans aucun lieu ſans ſa permiſſion : les grands montrent la plus entiere ſoumiſſion à ſes ordres ; mais, en revanche, ces grands ont chacun dans leurs poſſeſſions la plus grande autorité ſur leurs vaſſaux qui ſont obligés de marcher à leurs ordres. Le chef de la horde en reçoit des préſens, comme l'empereur lui-même en reçoit des chefs d'hordes. C'eſt, ſans doute, pour ſe dédommager de cette dépendance ſervile, que le

moindre Tartare, dès qu'il eſt en pays étranger, y prend le ton, & ſe comporte en maître.

Lorſqu'ils font la guerre, leurs combats ſont très-meurtriers, à cauſe de la grande quantité de flèches qu'ils lancent, en ajuſtant comme nous faiſons avec nos fuſils, & qu'ils envoient avec tant de force qu'elles tranſpercent ordinairement toutes ſortes d'armes. Comme d'ailleurs ils marchent tous en pelotons, leurs armées ne paroiſſent jamais auſſi nombreuſes, ni réellement n'occupent pas autant de terrein que les autres: c'eſt un des premiers principes de leur tactique, de façon que l'ennemi ne peut jamais battre qu'une petite portion de leur armée; au moyen de certains ſignaux, leurs chefs leur font faire toutes les évolutions convenables à la circonſtance. Ces troupes n'ont point de paye, & chaque ſoldat vit de ſa chaſſe ou du butin qu'il fait ſur l'ennemi. L'attaque & la fuite ſont également partie de leur maniere de combattre; & ils réuſſiſſent aſſez bien à faire les ſiéges des villes & des places fortes. Après ce court expoſé des mœurs & des coutumes des Mogols, nous allons paſſer à l'hiſtoire du fameux conquérant de leur nation, qui ſoumit l'Aſie depuis la mer de la Chine juſqu'au de-là de l'Euphrate.

[1135.]

Dès les neuvieme & dixieme ſiécles, la horde des Mogols nommés alors Mum-On, & enſuite Mum-Kos, habitoit vers les parties ſeptentrionales de la Tartarie. Ils commencerent à ſe rendre redoutables vers l'an 1135; & l'empereur des Tartares Niu-Tché fut obligé d'envoyer des troupes pour les contenir; ce qui prouve que dès-lors ils ſe livroient à cet eſprit de conquête & d'ambition qui les a portés ſi loin dans la ſuite.

[1147.]

Une certaine quantité de rebelles d'entre les Niu-Tché s'étant retirés vers les Mogols, les troupes que l'empereur fit marcher contr'eux, ne purent les ſoumettre; & ce prince, quoique maître de la Tartarie & d'une partie de la Chine, fut contraint de faire la paix avec eux, de leur donner des terres, & d'honorer leur chef de quelques titres. Vain de cet avantage, le petit Khan des Mogols ſe fit appeller empereur comme les monarques Chinois.

[1163.]

Yéſoukai-Bahadour, devenu Khan de ces Mogols, avoit étendu au loin ſa domination; il revenoit d'une expédition

contre les Sou-Mogols, lorſqu'il apprit qu'il venoit de lui naître un fils. Pour conſerver la mémoire de ſon triomphe, il lui donna le nom de chef des peuples vaincus, & l'appella Témoudgin. On dit que cet enfant, en venant au monde, tenoit en main un morceau de ſang caillé; ce que les devins ne manquerent pas d'interpréter favorablement, en annonçant qu'il ſoumettroit un grand nombre de nations & forceroit ſes ennemis à lui obéir.

[1176.]

Yéſoukai n'eut pas la ſatisfaction de voir élever ce fils ſur lequel il avoit fondé de grandes eſpérances; il mourut lorſqu'à peine Témoudgin avoit atteint l'âge de ſeize ans. La princeſſe Oulun-Ika, ou Vulun la Grande, ſa mere, ſe chargea du gouvernement.

C'eſt une coutume en Tartarie que les freres ſoient ſoumis à l'aîné comme les autres ſujets, & qu'ils lui payent tribut; mais ils ne ſont obligés à donner par an qu'une tête de chaque ſorte de bétail: leurs enfans rentrent dans la claſſe des ſujets ordinaires.

Mais ſouvent, à la mort du prince régnant, tout ce bel ordre de ſubordination diſparoît: le plus ambitieux ou le plus adroit ſe ſouſtrait au joug de la famille

régnante, & la ſoumet à ſon autorité, ainſi que toutes les autres. C'eſt au moins ce que l'on voulut tenter dans la circonſtance préſente. Toutes ces différentes hordes, n'étant plus retenues dans le devoir par la force des armes, ne voulurent point être ſous la domination d'une femme & d'un enfant. On prit les armes, & Témoudgin, malgré ſa grande jeuneſſe, marcha contre les rebelles; cependant la victoire étant demeurée indéciſe, on ne put rien arrêter quant aux arrangemens politiques. Quelque tems après, Témoudgin fut plus heureux. Secouru des treize hordes qui lui étoient ſoumiſes, il battit ſes ennemis, & fit des prodiges de valeur à la vue de deux armées.

Le jeune vainqueur récompenſa ſes officiers & ſes ſoldats avec diſtinction, &, borné encore à des fonds aſſez médiocres, il leur donna de ſes propres chevaux & de ſes habits. Puis, pour punir les rebelles d'une maniere à faire craindre un pareil châtiment, il fit mettre ſur le feu ſoixante-dix grandes chaudieres d'eau que l'on fit bouillir, & dans leſquelles il fit jeter les auteurs de la révolte. Ces ſuccès lui en procurerent rapidement d'autres. Il pilla, enleva des beſtiaux, forma des alliances avantageuſes, & rendit ſon nom célèbre dans toute la Tartarie.

[1203.]

Il paroît que, dans les commencemens, un des plus grands ennemis de Témoudgin fut Gémouka, autre chef d'horde, qui, quoique battu à pluſieurs repriſes, ne ceſſoit de lui ſuſciter par-tout des ennemis. Il étoit même convenu avec Onkkhan, autre chef de Tartares, que, ſi, ſous des apparences de paix, on pouvoit attirer Témoudgin dans le camp de ce dernier, on l'y feroit mourir. L'ambaſſadeur, envoyé à ce deſſein, fut bien reçu du prince Mogol, qui, ne ſçachant rien de ces menées, ſe mit en effet en marche avec lui. Mais, en ayant été inſtruit en route par ſon beau-pere, il renvoya l'ambaſſeur; c'étoit beaucoup de ne s'être pas rendu dans le camp de cet ennemi ſecret, mais ce n'étoit pas aſſez pour échapper à ſes projets. Si l'on n'eût encore averti Témoudgin à tems, Onkkhan le devoit attaquer au bout de trois jours avec de grandes forces; mais, ſur l'avis qu'il en eut, il tint ſes troupes prêtes, & battit les ennemis qui croyoient le ſurprendre.

Cependant ſon parti ſe fortifioit, & pluſieurs chefs s'étant rendus auprès de lui, il prit de l'eau de la riviere près de laquelle ils étoient campés, &, en la buvant, fit ſerment de partager avec eux le doux

& l'amer tout le tems de ſa vie, ajoutant que, s'il violoit jamais ce ſerment, il conſentoit à devenir comme l'eau qu'il buvoit. Tous les chefs, à ſon exemple, firent le même ſerment, & lui reſterent dans la ſuite très-ſincérement attachés.

[1206.]

Ce fut cette année que Témoudgin abandonna ſon premier nom pour prendre celui qu'il porta toujours depuis, & dont nous avons fait Genghiz-Khan : voici ce qui y donna lieu. De retour dans ſes états, après avoir rendu ſon nom redoutable à la plûpart des hordes Mogoles, il y avoit convoqué une grande aſſemblée des principaux chefs, tant de ſon peuple que de ceux qu'il avoit vaincus. Quoique ſon pouvoir fût généralement reconnu, cependant il crut devoir employer la ruſe pour ſeconder la force. On doit regarder comme un trait de ſa politique, l'événement que l'on va rapporter, & qui ſe renouvella dans la ſuite ſous Tamerlan, comme on le dira plus bas.

Pendant que tous ces chefs étoient aſſemblés, on vit entrer au milieu d'eux une eſpece de fou, qui ſe diſoit inſpiré par le ciel, & qui, courant en toutes ſaiſons les montagnes ſans vêtement & même ſans chemiſe, paſſoit pour un grand ſaint,

parce qu'en effet il étoit un perſonnage extraordinaire. Il dit à cette aſſemblée que Dieu lui étoit apparu; qu'il venoit de ſa part leur annoncer que Témoudgin devoit être dorénavant le ſouverain des autres Tartares; que tous ceux de ſa poſtérité ſeroient autant de Khans; & que, pour marque de cette autorité ſuprême qu'il lui accordoit, il falloit dès ce moment changer ſon nom en celui de Dgenghiz-Khan, que nous prononçons Genghiz-Khan & Gengis-Khan. On ne peut qu'avoir une haute idée de ce titre, ſoit que l'on s'en rapporte à l'hiſtorien des Tartares qui parloit cette langue, & qui dit que *Dgin* ſignifie *grand*, & que *Ghiz* eſt la marque du ſuperlatif; (Quant au mot *Khan*, on ſçait qu'il veut dire ſouverain, excepté qu'il devroit être écrit ſeulement *han*, avec une forte aſpiration que nous n'avons point dans nos langues,) ſoit que l'on adopte l'idée aſſez bizarre des Chinois, qui prétendent que, par le nouveau nom donné au héros Mogol, on vouloit faire alluſion à l'arrivée d'un oiſeau extraordinaire appellé, d'après ſon cri, Tching-Khiſſe, & qui eſt toujours regardé comme le préſage du plus grand bonheur : c'eſt pour cela, diſent-ils, ſelon le P. Gabriel, page 12, que les Mongols le regardent comme le roi des oiſeaux. Sans nous conformer

former à l'une ni à l'autre de ces étymologies, nous écrirons dorénavant Genghiz-Khan, comme l'uſage l'a introduit depuis long-tems parmi les Occidentaux.

[1208.]

Genghiz-Khan, continuant d'étendre ſes conquêtes, avoit ſoumis un très-grand nombre de hordes; &, comme avec la ſimplicité des mœurs d'un Tartare, il avoit la férocité que nous leur attribuons, & dont nous avons déja rapporté un exemple, il l'exerça cette année ſur Gémouka. Nous avons dit précédemment que ce chef étoit un de ſes plus violens ennemis. Défait en pluſieurs occaſions, & ayant tout à craindre de Genghiz-Khan, il s'étoit retiré chez les Dſoigérats: ceux-ci, en ſe ſoumettant, le livrerent au vainqueur. Il lui fit arracher les membres les uns après les autres, & le fit ainſi expirer dans les tourmens les plus cruels. Ses hiſtoriens diſent, pour juſtifier cette barbarie, que c'étoit le tourment que lui avoit deſtiné Gémouka, en cas qu'il pût l'avoir entre ſes mains.

[1209.]

Cette année, les Igours, nation célèbre entre les Tartares, & dont nous allons dire deux mots, s'étant ſouſtraits à l'autorité de l'empereur des Khata-Khitans, ſous la

protection duquel ils s'étoient mis, implorerent la protection de Genghiz-Khan. Leur chef Banergik, qui étoit décoré du titre d'Idikout, « Envoyé de l'Esprit, » vint trouver le prince Mogol, en reçut de grands présens, & eut une de ses filles en mariage.

Par ce traitement, on peut présumer combien Genghiz-Khan estimoit le chef & la nation. En effet, les Igours ont été de tout tems célèbres dans la Tartarie. Ils habitent à l'occident de Kamoul ou Hami, au nord du grand désert, & au midi des sources de l'Irtisch, entre les cent cinq & cent quinzieme degré de longitude, & les quarante & quarante-cinquieme de latitude. Il paroît que ce pays est actuellement au Kontaisch, ou chef des Calmouks, dont il est parlé ailleurs dans cet ouvrage. Aboulghasi les divise en Un-Onigours & Tokos-Onigours, ce qui signifie Igours des dix & Igours des neuf, parce que les premiers habitent auprès de dix petites rivieres, & les autres auprès de neuf. Ces deux tribus sont fort anciennes; & leurs princes eurent, dès les commencemens de notre ère, plusieurs guerres à soutenir contre les Chinois, dans lesquelles ils étoient ordinairement soutenus par les autres peuples de la Tartarie. Ces peuples ont de bonne heure cultivé les scien-

tes & les arts. C'eſt d'eux que les autres Tartares ont pris leur écriture, qui ſe trace à la maniere des Chinois, c'eſt-à-dire du haut en bas de la page. Quoique les mêmes, quant au fond de la religion, ils ſont cependant d'une ſecte différente. Leurs prêtres, ou Lamas, ne portent ni cheveux ni barbe, ſont vêtus de jaune, & ſe raſſemblent ainſi que nos moines dans des couvens, où ils font vœu de chaſteté. Faute de détail, nous ne pouvons diſcuter la maniere dont ils l'obſervent. Leurs temples s'étendent de l'orient à l'occident; & cependant, pour faire leurs prieres, ils ſe tournent du côté du nord, & les portes du temple regardent le midi, & tout autour il y a un grand & beau parvis environné d'une bonne muraille. Au-deſſus de cette porte, ils attachent une grande perche qui peut être vue de toute la ville pour indiquer que ce bâtiment eſt un temple. Cette précaution paroît inutile, puiſque le même hiſtorien (Rubruquis) dit qu'ils ont, comme nous, des cloches aſſez groſſes. S'ils les placent dans des clochers, de quel uſage eſt la perche? &, s'ils les tiennent à terre ou qu'ils les élevent peu, de quel uſage eſt la cloche? Le même auteur rapporte qu'il y avoit auſſi parmi les Igours grand nombre de

Chrétiens Neſtoriens, fort ignorans, grands uſuriers, grands ivrognes. Leur évêque, qui peut-être y paſſe de Syrie, vient à peu près tous les cinquante ans. Alors il donne les ordres, & même la prêtriſe à tous les enfans mâles, même à ceux qui ſont au berceau, en cas, ſans doute, que la vocation leur en vienne. Par ce moyen, la plûpart des hommes y ſont prêtres.

Cette même année, Genghiz-Khan s'étant approché de la grande muraille, & s'étant emparé de pluſieurs portes, entra pour la premiere fois dans la Chine. Le roi de Tongout ſe reconnut ſon tributaire. Il eſt bon d'obſerver que, ſous cette époque, on comprend pluſieurs petits royaumes dans ce que nous appellons l'empire de la Chine.

Les Tartares Niu-Tché, ou Kins, en poſſédoient alors les parties ſeptentrionales; & Yun-Tſi, devenu leur roi, après avoir autrefois voulu ſe défaire de Genghiz-Khan, lui envoya demander le tribut, parce qu'en effet les Mogols avoient été ſoumis à ſa nation. Charmé d'avoir une occaſion auſſi agréable aux ſiens de rompre avec ce prince, Genghiz-Khan répondit que les Mogols ne reconnoiſſoient point de maîtres; & ajouta que les Chinois, qui diſoient que le leur étoit fils du ciel, ne lui verroient pas ſoutenir ce beau

titre, puisqu'il n'avoit pas même les vertus d'un homme.

[1211.]

L'année précédente s'étoit passée en préparatifs & en escarmouches de part & d'autres. Les Khitans, offensés de quelques procédés de l'empereur des Niu-Tché, prirent parti pour Genghiz-Khan. Leur chef, nommé Lieou-Ko, à la tête de cent mille hommes, ne pouvant pas joindre les Mogols, à cause des fatigues du voyage, que ses troupes auroient eu peine à supporter, monta sur une montagne; &, en présence du beau-frere de Genghiz-Khan, il y offrit un cheval blanc, un boeuf noir, brisa une flèche, & fit serment de fidélité à ce prince. Cette résolution des Khitans, ou du moins de leur chef, étoit du plus grand avantage pour Genghiz-Khan; aussi, pour se les attacher à jamais, il leur promit de les défendre de toute entreprise de la part des Niu-Tché, & conféra à leur chef le titre de Roi. Ils firent de concert de fort grands maux à ces peuples, & s'emparerent de plusieurs places de la Chine. Cependant, Genghiz-Khan ayant été blessé d'un coup de flèche au siége d'une place importante, il prit le parti de s'en retourner en Tartarie: les Niu-Tché rentrerent alors en

possession des places qui leur avoient été enlevées.

[1213.]

L'année suivante fut plus heureuse pour Genghiz-Ghan ; & son bonheur eut surtout sa source dans la révolution qu'éprouvoient les Niu-Tché. Sur quelques raisons fort légères, on y avoit déposé le généralissime qui étoit fort expérimenté dans la guerre. Il est vrai qu'on le remit ensuite en place ; mais, plus irrité du premier traitement que flatté du second, il forma dès-lors le projet de nuire à un prince qui payoit si mal ses services. Au lieu de marcher contre les ennemis, vers lesquels il étoit envoyé avec ses troupes, il passoit tout son tems à la chasse. S'étant ensuite rapproché de la ville, il s'en empara, se saisit de la personne du prince, l'enferma, & peu après le fit mourir ; &, n'osant pas lui-même monter sur le trône, il y plaça un prince de la famille royale.

Cependant, comme les Mogols, conduits par Genghiz-Khan, s'approchoient de la capitale des Niu-Tché, Hou-Cha-Hou, qui avoit toute l'autorité dans ce royaume, envoya Kao-Ki à leur rencontre, avec ordre de les battre, sous peine de perdre la vie. Cet officier étoit

un homme de mérite. Mais, outre qu'il avoit à faire à des ennemis formidables, il eut encore les élémens contre lui. Un vent violent du nord ne ceſſa de porter la pluie & le ſable dans le viſage de ſes ſoldats, pendant tout le tems de l'action; enſorte qu'après des efforts incroyables de valeur, ſes troupes furent miſes en fuite, & obligées de rentrer dans la ville. Kao-Ki n'avoit point oublié les menaces de Hou-Cha-Hou; il ſe hâta d'en prévenir l'effet. Il courut à ſon palais & l'inveſtit : obligé de céder à la force, Hou-Cha-Hou chercha à ſe ſauver par-deſſus les murailles; mais, comme il étoit déja incommodé, il tomba, ſe caſſa la jambe, & fut arrêté par quelques ſoldats qui le tuerent. Kao-Ki lui coupa la tête, & la dépoſa à la porte du palais. Il alla enſuite ſe remettre entre les mains des officiers pour être condamné à la mort; mais le prince lui fit grace, & le déclara généraliſſime de ſes armées.

Ces diviſions furent du plus grand avantage pour Genghiz-Khan; d'ailleurs il avoit traité les officiers Chinois, ſes priſonniers, avec tant d'égards & de diſtinction, que la plûpart avoient pris ſervice dans ſes troupes. Bien informé de l'état où ſe trouvoient les Kins, nation conſidérable

parmi les Chinois, il divisa son armée en quatre corps, & marcha contre eux.

Les Kins, pour se défendre, envoyerent une partie de leurs meilleures troupes garder les passages difficiles, les rivieres, les gorges des montagnes, & firent entrer dans les villes les peuples capables de porter les armes. Quand Genghiz-Khan en fut averti, il ordonna à tous ses généraux de prendre, dans les villages & les villes sans défense, les vieillards, les femmes & les enfans, pour les mettre à la tête de l'armée. Les paysans & autres qui gardoient les murailles, reconnoissant la voix de leurs peres, de leurs meres, de leurs femmes & de leurs enfans, craignant de les blesser ou même de les tuer, en cherchant à tuer & à battre les ennemis, refuserent de défendre les places, & se donnerent pour ainsi dire eux-mêmes au vainqueur. La désolation fut générale dans la partie de la Chine, qui est au nord de Hoang-Ho, ou Riviere-jaune; les Mogols pillerent & détruisirent plus de quatre-vingt-dix villes; réduisirent en cendres une infinité de bourgs & de villages; massacrerent des milliers de personnes inutiles; prirent tout ce qu'ils trouverent d'or, d'argent & de soie, & emmenerent en esclavage une

quantité extraordinaire de filles & d'enfans. On fait monter leur butin à des sommes considérables ; & l'on n'en sera pas surpris, si l'on fait attention que le pays étoit fort riche, & qu'il n'y eut que dix villes qu'ils ne purent forcer.

[1214.]

Genghiz-Khan, pour des raisons que l'on ne sçait point, pensoit cependant à suspendre le cours de ses conquêtes, & à s'en retourner en Tartarie. Au lieu de répondre à l'empressement de ses troupes qui vouloient investir Yen-Kiug, qui étoit presque la seule place que les ennemis possédassent encore au nord du Hoang-Ho ; il députa vers l'empereur des Niu-Tché, pour lui représenter qu'il devoit se hâter d'appaiser, par des présens considérables, la colere des Mogols, en faisant d'ailleurs réflexion sur sa position actuelle. Les avis étoient partagés dans le conseil de l'empereur. Les uns, voulant faire un dernier effort, en donnoient pour raison que l'armée des Mogols étoit remplie de malades ; les autres, conseillant la paix, objectoient que la crainte & le desir de retourner dans leurs familles s'étant emparé de l'esprit des troupes, on n'en devoit attendre aucun service : ils ajoutoient qu'une bataille perdue les laisseroit sans

aucune reſſource. L'empereur ſuivit l'avis de ces derniers, & fit propoſer la paix. En y conſentant, Genghiz-Khan exigea que ce prince lui donneroit une fille du feu empereur Yun-Tſi, avec cinq cents jeunes garçons & autant de filles, trois mille chevaux, beaucoup de ſoie, & une ſomme conſidérable en argent. Ce barbare Genghiz-Khan, que nous admirons ſur la ſcène, pour les ſentimens qu'on lui prête, eut la cruauté de faire mourir, pendant ſa route, en s'en retournant, tous les priſonniers hommes & femmes qu'il avoit enlevés des provinces de la Chine; & le nombre en étoit fort conſidérable.

Cette paix ne fut pas de longue durée: deux cauſes y contribuerent. 1° L'empereur des Niu-Tché, appellés Kins par le pere Gaubil, ſe retira, contre toute raiſon, dans l'intérieur de ſon empire, & laiſſa des troupes pour la défenſe du pays. Ces troupes, mécontentes de leur chef, le tuerent, en mirent d'autres en ſa place, & reprirent quelques villes dont les Mogols étoient en poſſeſſion : quoique l'empereur n'y eût aucune part, Genghiz-Khan ne ſe refuſa pas au plaiſir de le croire. 2° Outre ce prétexte, les Khitans, ſoulevés contre les Niu-Tché, faiſoient toutes ſortes de propoſitions à Genghiz-Khan, &

même un des généraux Chinois lui offroit de joindre ſes troupes à celles des Mogols; il n'en fallut pas davantage pour réveiller ſon ambition. Il envoya ſes généraux dans la Chine, où ils s'emparerent de pluſieurs places ſur les Niu-Tché. On ne rapporte point ici quelques traits qui appartiennent à l'hiſtoire de cette nation, parce qu'ils ſe trouveront dans les *Anecdotes Chinoiſes*. On fit faire quelques propoſition de paix au prince Mogol; mais il impoſa des conditions ſi dures, qu'elles furent rejettées. Toute cette guerre ne ſe faiſoit que par ſes généraux.

[1217.]

Cependant Genghiz-Khan, du milieu d'un palais qu'il avoit fait conſtruire ſur les bords d'une riviere que l'on ſoupçonne être le Kerlon, régloit en vainqueur les affaires de la Chine, & en politique celles de l'Occident. Pluſieurs hordes avoient pris les armes en Tartarie: ſes envoyés, comme nous l'avons dit ci-devant, avoient été mis à mort par un gouverneur du Kharizme. Il falloit donc tout-à-la-fois ſe venger d'un allié infidèle, ſoumettre des ſujets révoltés, & s'aſſurer la poſſeſſion d'une conquête encore trop nouvelle pour

être bien soumise. Son génie lui suffit à tout.

Il envoya d'abord contre les hordes révoltées, & prit des mesures si sages, qu'elles rentrerent bientôt dans le devoir. Mogli, dont il fit publiquement l'éloge, & qui étoit en effet un grand capitaine, fut déclaré généralissime des troupes, & son lieutenant-général dans la Chine : il lui conféra le titre de Roi, ce qui pourtant n'étoit regardé que comme une espece de dignité, mais dignité qui devoit demeurer héréditaire dans sa famille ; & en présence de toutes les troupes Tartares & Chinoises qui avoient leurs étendards déployés, il lui donna un cachet d'or pour sceller ses ordres. Il fit ensuite de grands préparatifs pour porter ses armes contre le sultan du Kharisme.

Mogli, s'étant rendu à la Chine avec les troupes qu'il avoit sous ses ordres, s'empara d'un grand nombre de villes du Chansi, du Pé-Tchéli & du Chantong. La ville de Li-Tcheou, dans le Pé-Tchéli, après avoir fait une vigoureuse résistance, fut enfin obligée de se rendre. Mogli ordonna que l'on passât tous les habitans au fil de l'épée. Mais, entraîné par l'impulsion d'une sensibilité extrême & fortement généreuse, que ces barbares ne purent s'empêcher

d'admirer, un de ſes officiers, qui avoit ſa famille dans la ville, ſe jetta à ſes genoux, & s'offrit à mourir, s'il daignoit à ce prix ſauver la vie à ſa mere, à ſes freres & à leurs concitoyens. Touché de la généroſité de ce dévouement, Mogli révoqua l'ordre, & accorda la vie à tous ces malheureux.

[1218.]

Lorſque tout fut prêt pour marcher vers l'Occident, Genghiz-Khan, qui y étoit appellé par ſa vengeance & par le Calife Naſer, ennemi de Mohammed, ſultan du Kharifme, fit publier par-tout que Dieu lui accordoit ſa protection pour cette entrepriſe. Il prétendoit même avoir vu en ſonge un évêque qui étoit venu le lui annoncer. Tout occupé de ce projet, avoit-il en effet rêvé voir un perſonnage qui, par haſard, tel qu'il le dépeignit à ſon réveil, ſe trouvoit être Mar-Denha, ſiégeant dans le pays d'Igour? ou bien ne fut-ce qu'une fable imaginée d'après le portrait qu'on lui avoit fait de cet évêque, & qu'il fit tourner au ſuccès de ſes armes? C'eſt ce que l'on auroit peut-être tort de vouloir décider, puiſque l'un eſt auſſi poſſible que l'autre: cette hiſtoire d'ailleurs n'eſt peut-être qu'une répétition de l'apparition du grand-prêtre

des Juifs, qu'Alexandre vit en ſonge avant d'entrer en Aſie, & dont les hiſtoriens Arabes ont voulu faire honneur à un héros qu'ils ont célébré dans leurs écrits; car les hiſtoriens Chinois ne parlent pas de cette viſion. On ajoute que ce fut depuis ce tems qu'il protégea les Chrétiens d'une façon toute particuliere.

[1219.]

Touſchi, l'un des fils de Genghiz-Khan, en étoit déja venu aux mains avec les troupes du Khariſme, mais ſans aucun ſuccès décidé. Genghiz-Khan s'étoit emparé de quelques places où il avoit fait un immenſe butin, lorſqu'il arriva devant Bokhara, ville de la grande Bukarie, au ſud-oueſt de Samarcande, ſur le même fleuve, & l'une des principales villes des états de Mohammed. Elle étoit célèbre par ſon univerſité, où les Muſulmans venoient étudier les ſciences, & par le grand nombre de ſes habitans: on y comptoit alors vingt mille hommes de garniſon.

Avec des forces ſi conſidérables, on eût dû s'attendre à une vigoureuſe réſiſtance. Cependant les commandans ayant été repouſſés à la premiere ſortie, cet échec leur fit perdre courage; & ils ne rentrerent dans la ville que pour en ſortir auſſitôt par une porte oppoſée, dans le deſſein

de ſe ſauver dans le Kharifme avec leurs troupes. Genghiz-Khan les fit pourſuivre, & ils furent tous taillés en piéces. La fureur de ſe voir ainſi abandonnés, & la crainte qu'inſpiroit la cruauté ordinaire des Mogols, jettoient le trouble & le déſeſpoir dans toute la ville. Les uns vouloient ſe précipiter au milieu des ennemis, & y chercher la mort dont ils ne pouvoient ſupporter l'attente; d'autres vouloient que l'on tâchât de fléchir les vainqueurs: ce dernier avis prévalut. Les principaux habitans, précédés des gens de loi & des ſçavans, ouvrirent leurs portes, & vinrent préſenter à Genghiz-Khan les clefs de la ville.

Ce moyen leur avoit réuſſi: le prince Mogol avoit défendu que l'on maltraitât perſonne; mais ſa cruauté à laquelle il revenoit toujours, & qu'il ne vouloit exercer que ſur un petit nombre, fit le malheur de la totalité. En entrant dans Bokhara, il paſſa dans une rue où il vit un grand bâtiment qu'on lui dit être une moſquée: il deſcendit auſſitôt de cheval, monta ſur la tribune, &, en ayant arraché l'Alcoran, il le jetta aux pieds des chevaux. Cette action fit murmurer les plus zélés Muſulmans, un d'eux dit: » Dieu! quel crime! » Un autre reprit: » C'eſt une punition qu'il nous inflige

» dans ſa colere. » Cependant la crainte impoſa ſilence à la multitude. Les ſoldats Mogols, croyant encherir ſur leur maître, ou du moins l'imiter, commirent pluſieurs excès dans le même lieu : enſuite il ſe rendit dans l'endroit où les Muſulmans s'aſſembloient aux grandes fêtes; monta de nouveau ſur la tribune; expoſa ſes griefs contre Mohammed, & ſur-tout la maniere dont on avoit traité ſes envoyés & ſes marchands à Otrar, & ajouta que Dieu l'avoit envoyé pour venger ſur eux les crimes de leur maître. Sa logique, comme on le voit, n'étoit pas bien bonne; mais la terreur de ſes armes inſpiroit un peu d'indulgence pour les défauts de ſon raiſonnement. On l'écoutoit en ſilence; &, lorſqu'il eut ordonné de porter toutes les richeſſes à des bureaux établis pour les recevoir, tout le monde ſortit pour obéir. Juſques-là, les choſes s'étoient paſſées ſans aucun déſordre, parce que la diſcipline militaire retenoit les ſoldats Mogols. Cependant, Genghiz-Khan ayant appris que quelques ſoldats Kharifiniens s'étoient cachés dans un endroit de la ville, il fit mettre le feu dans ce quartier, pour conſumer ces malheureux. Comme toutes les maiſons de Bokhara n'étoient que de bois, toute la ville fut réduite en cendres. Ceux des habitans

habitans qui échapperent, se dispersèrent dans le Khoraſſan.

Pendant ce tems, les deux fils de Genghiz-Khan, Oktaï & Zagataï, assiégeoient la ville d'Otrar où s'étoient commises les violences exercées sur les envoyés Mogols. Le gouverneur Ghaïr-Khan, qui avoit tout à craindre s'il tomboit vif entre les mains des ennemis, se défendoit avec un courage & une intrépidité qui faisoient presque espérer la levée du siége. Cependant, comme les ordres de Genghiz-Khan retenoient les troupes devant cette place, au bout de cinq mois, la ville & la forteresse étant prises, le malheureux gouverneur, après s'être long-tems défendu avec des armes, &, à leur défaut, avec des pierres, fut enfin pris & mené à Oktaï; & bientôt après, victime d'une guerre qu'avoient allumée sa vanité & son avarice, comme on l'a dit ci-devant en parlant du Khariſme, il fut mis à mort par ordre de Genghiz-Khan. Quand on voit l'intelligence & le courage qu'il mit dans sa défense, on regrette qu'il ait été coupable de cette faute, & qu'il en ait ainsi porté la peine.

[1219.]

Les armes de Genghiz-Khan n'avoient pas eu un succès moins heureux dans les

différens lieux où il avoit envoyé du monde : par-tout les places s'étoient rendues, ou avoient été prises de force. Enfin il vint lui-même mettre le siége devant Samarcande, que les Chinois, dans cette occasion, appellent Sunsekan. Cette ville, comme on le sçait, est la plus considérable de la Tartarie : elle étoit alors la capitale du Maouarennahar. On ne peut qu'avoir une très-grande idée de son étendue, quand on voit que, malgré le grand nombre de ses habitans, elle renfermoit encore une multitude de gens de la campagne, qui s'y étoient retirés ; & qu'outre cela, Mohammed y fit passer cent dix mille hommes de troupes réglées pour la défense du siége. Il y avoit tout lieu de croire qu'une place dans cet état rendroit inutiles les efforts des ennemis, ou du moins qu'elle les arrêteroit longtems devant ses murs. Mais le peu d'accord qui régnoit entre les chefs, & les divisions qui se mirent entre les gens de loi, firent bientôt évanouir de si belles espérances. Le mauvais succès d'une sortie accéléra les suites fâcheuses qui devoient en résulter. Les courages furent promptement abattus : les gens de loi vouloient que l'on se rendît, les généraux vouloient continuer à se défendre. Le gouverneur se fortifia dans le château & dans quel-

ques autres poſtes de la ville. Le Cadi & le Schéikh-Eliſlam ou Moufti, qui s'étoient rendus maîtres d'une pôrte, allerent trouver Genghiz-Khan, propoſerent de lui livrer la ville, & implorerent ſa clémence pour les habitans & pour les troupes qui y reſtoient encore. Genghiz-Khan ne voulut faire grace qu'à ceux qui étoient depuis long-tems dans leur parti. Ils furent en effet obligés de le reclamer : il eſt vrai qu'ils en porterent le nombre le plus haut qu'ils purent, puiſqu'il en échappa par cette voie cinquante mille. Preſque tous les autres tomberent ſous l'épée du vainqueur : on traita de même ceux qui, s'étant cachés dans des lieux retirés, ne furent trouvés qu'après la priſe de la ville. Trente mille ſeulement, après avoir payé une ſomme de deux cents mille piéces d'or pour leur rançon, eurent la liberté de reſter dans la ville pour la repeupler. Ceux qui, outre cela, échapperent à la férocité de ces barbares fatigués enfin de tuer & d'égorger, furent emmenés en captivité.

Pendant que Genghiz-Khan étoit arrêté par le ſiége de Samarcande, il avoit envoyé des troupes à la pourſuite du ſultan Mohammed. Elles avoient ordre de traiter avec douceur les places qui ſe rendroient d'elles-mêmes, & d'exercer tou-

tes les fureurs de la guerre ſur celles qui oſeroient faire quelque réſiſtance. Cette conduite, autant que celle du ſultan, qui, continuant de fuir vers la Perſe, abandonnoit ainſi les villes & les provinces à elles-mêmes, déſarma tous les peuples, & ſoumit en peu de tems une très-grande étendue de pays aux Mogols. Nous avons vu précédemment comment ce prince, preſqu'atteint ſur les bords de la mer Caſpienne, eut le bonheur de ſe réfugier dans une île où il finit ſes jours dans une miſere d'autant plus accablante, qu'il devoit y être moins préparé, par la fortune brillante dont il avoit joui juſqu'alors.

[1220.]

Pendant que ces choſes ſe paſſoient du côté de la Perſe, Genghiz-Khan avoit envoyé ſes trois fils Touſchi, Oktaï & Zagataï pour ſoumettre le Khariſme. La capitale, qui portoit ce même nom, les arrêta près de huit mois. Il eſt vrai que ce ne fut pas moins l'ouvrage des diviſions qui régnoient dans leur armée, que du courage des aſſiégés. Chacun des fils de Genghiz-Khan, courageux, intrépide, mais violent comme leur pere, ne pouvoit ſouffrir une autorité partagée, & détruiſoit à plaiſir ce qu'avoient fait ſes deux freres.

Pour mettre fin à ces diviſions, Genghiz-Khan donna le commandement général à Oktaï. Cette opération entraîna à la vérité la fin du ſiége; mais elle produiſit un autre mal par rapport à ce prince; car Touſchi devint ſi mécontent d'être obligé de le céder à ſon frere, qu'il ſe retira dans le Captchac, c'eſt-à-dire dans cette partie de la Tartarie qui eſt au nord de la mer, ou du lac d'Aral, & au nord-eſt de la mer Caſpienne, où la plûpart des peuples ſe ſoumirent à lui.

Oktaï recommença les attaques, & ſe diſpoſa à un aſſaut général. Les Mogols s'y porterent avec une ardeur incroyable: la ville fut emportée, & plus de cent mille hommes furent paſſés au fil de l'épée. Ils mirent le feu de tous côtés, réduiſirent tous les habitans en eſclavage; &, ce qui ne prouve que trop combien fut grand le nombre de ces malheureux, c'eſt que chaque ſoldat eut vingt-quatre perſonnes pour ſa part, & que certainement celle des officiers devoit être plus conſidérable.

Il y avoit à Khariſme un Schéikh, ou religieux Muſulman, nommé Nédgemed-din-Haſret-Khuſrew *, auquel les Mogols,

* L'étoile de la religion.

par je ne ſçais quel eſprit de vénération, vouloient ſauver la vie. Pluſieurs fois ils lui firent propoſer de ſortir de la ville, pour n'être pas compris dans les horreurs qu'elle alloit éprouver. Le Schéikh leur répondit qu'ayant vécu pendant ſoixante-dix ans avec les Kharifmiens, & leur étant attaché par les liens de la religion, il étoit réſolu de mourir avec eux; & en effet il eut le courage de ſe porter partout pour la défenſe, autant que ſon âge pouvoit le lui permettre, & périt enfin les armes à la main.

Les habitans de Termed, dont Genghiz-Khan faiſoit le ſiége en perſonne, ayant voulu faire réſiſtance, furent paſſés au fil de l'épée. Une vieille femme, échappée au maſſacre général, mais ayant tout lieu de craindre la fureur de ces barbares, offrit à quelques-uns d'eux de leur donner une groſſe perle, ſi l'on vouloit lui conſerver la vie. Ils y conſentirent; mais, lorſqu'elle leur eut demandé quelque tems pour leur livrer la perle en queſtion, parce qu'elle l'avoit avalée, dans l'inſtant ils lui ouvrirent le ventre, afin de l'avoir plus promptement. Perſuadés que la plûpart des habitans avoient uſé de la même précaution, ils couroient de tous côtés ouvrir les cadavres, & le peu

de gens qui vivoient encore. Ils ne remporterent cependant preſque rien de tant de barbarie.

[1221.]

Genghiz-Khan marcha enſuite contre la ville de Balkh, dans laquelle on comptoit un fort grand nombre d'habitans, douze cents moſquées, deux cents bains publics, & dont les richeſſes étoient proportionnées à l'étendue. Les habitans offrirent de ſe rendre, en demandant à capituler. Mais le cruel & avide Mogol aima mieux la prendre d'aſſaut; &, ſans vouloir rien entendre, après avoir fait faire main-baſſe ſur tous les habitans, il raſa cette ville auparavant ſi belle & ſi opulente.

La ville de Mérou éprouva peu après un pareil traitement : on y ſépara tous les gens de métier, auxquels on fit grace; & tous les autres furent abandonnés à la fureur du ſoldat. On compte qu'il périt plus de cinquante mille hommes dans cette occaſion. Nous paſſons ſous ſilence le même traitement exercé ſur pluſieurs autres villes qui éprouverent toute la fureur des Mogols. Ils furent encore plus cruels, s'il étoit poſſible, à la priſe de Bamian. Zagataï y perdit un fils que ſon aïeul Genghiz-Khan affectionnoit beaucoup : auſſi, lorſque l'on ſe fut emparé de

la place, ils n'épargnerent ni les femmes, ni les enfans, ni même les animaux; tout fut égorgé ſans diſtinction. Cette ville ne devint plus qu'un déſert, auquel on a donné le nom de Mou-Balig, ou *ville de triſteſſe*.

Dans une affaire où les Mogols avoient un moins grand nombre de ſoldats, leur général fit remplir de paille tous les bonnets & toutes les caſaques qui ſe trouvoient dans l'armée, & en forma une ligne qui fut rangée ſur des chevaux. Les Khariſmiens, qui prirent ces hommes poſtiches pour un renfort, commencerent à perdre courage : cependant, leur commandant s'étant apperçu de la tricherie, il fondit avec fureur ſur les Mogols, & les mit en fuite.

[1223.]

Nous avons vu précédemment qu'un des fils de Genghiz-Khan s'étoit retiré vers les peuples du Captchac : le prince Mogol apprit de plus que le roi du pays avoit parlé peu reſpectueuſement de ſa perſonne. Il envoya auſſitôt des troupes de ce côté. Les peuples du Captchac, que les Ruſſes appellent Poloutci, c'eſt-à-dire Brigands ou Voleurs, parce qu'ils ne ſubſiſtent que de pillage, étoient liés d'amitié avec les Alains : les Mogols trouve-

rent le moyen de ſemer entr'eux la diviſion. Les Captchacs, qui croyoient y gagner, abandonnerent leurs alliés qui furent entiérement défaits. Leur politique n'alloit pas juſqu'à prévoir le ſort qui les attendoit : l'événement ſeul les éclaira ſur leurs véritables intérêts ; mais il n'étoit plus tems de réparer leur faute lorſqu'ils la ſentirent. Déja les Mogols, devenus plus puiſſans par la défaite des Alains, ſe préparoient à tomber ſur les Poloutci ; & c'étoit fait d'eux, ſi, dans ce moment, ils n'euſſent pris le parti de quitter leur pays pour ſe retirer vers les frontieres des Ruſſes, & ſi même leur roi n'eût embraſſé la Religion chrétienne pour s'attacher davantage à Mſtiſlas-Romanowitz, qui régnoit à Kiovie. Selon les hiſtoriens Ruſſes, ils n'avoient point encore entendu parler des Tartares.

Les Ruſſes ayant traverſé le Boryſthène ou Niéper, & maſſacré à différentes repriſes les envoyés des Mogols, défirent une partie des troupes qui marchoient à la pourſuite des Poloutci. Cependant ils furent enſuite battus à leur tour, & le grand duc Mſtiſlas, auſſi-bien que le duc de Czarnikove, furent faits priſonniers.

Les Mogols ne pénétrerent cependant pas plus avant dans le pays : ils firent quelques

ravages, perdirent leur général Tchepe-Novian, l'un des plus grands hommes de guerre de ſon tems, & revinrent trouver Genghiz-Khan.

Ce prince attendoit, dans une ville de la grande Bukharie, que les grandes chaleurs de l'été fuſſent paſſées. Lorſque tous ſes généraux & les princes de ſa famille s'y furent raſſemblés, ils y tinrent une diète générale, dans laquelle on agita les différens moyens de gouverner les provinces nouvellement conquiſes. Entre les diverſes queſtions qui furent agitées dans cette aſſemblée, rien ne prouve mieux la barbarie de ceux qui la compoſoient, que la propoſition ſuivante. Pluſieurs grands de l'empire mirent en avant qu'il ſeroit très-à-propos de faire tuer tous les habitans des provinces que l'on avoit conquiſes à la Chine, parce que c'étoient autant de gens que l'on pouvoit regarder comme inutiles; & qu'enſuite on convertiroit leurs terres en pâturages dont on tireroit un grand profit pour la nourriture de leurs chevaux. Quand on oſe propoſer un tel avis dans une aſſemblé, ſans craindre d'en être chaſſé par l'indignation générale, ſans doute que celui qui le donne connoît bien ceux qui l'écoutent, & qu'il ſçait que par-là il entre dans leurs vues. Auſſi le plus grand nombre des aſſiſtans ſe ran-

geoit de ſon avis. Mais le ſage Iſitchoutſaï s'y oppoſa vivement, & repréſenta à Genghiz-Khan que les terres labourées de la Chine, le ſel, le riz, les ſoies que l'on en retiroit, pouvoient produire des ſommes immenſes dans le tréſor. Il y démontra l'uſage que l'on pouvoit faire des rivieres pour les avantages du commerce, & finit par dire qu'il s'en falloit bien que la gloire & la puiſſance d'un ſouverain conſiſtaſſent à faire maſſacrer les peuples vaincus dont il peut faire des ſujets ſoumis & fidèles; que les grands généraux n'étoient utiles qu'à la tête des armées, & que les grands politiques n'exerçoient les reſſources de leur ſageſſe qu'autant qu'ils avoient des peuples à gouverner. Tout barbare, tout féroce qu'étoit Genghiz-Khan, il ſentit la force de ces raiſons, & s'y rendit.

Nous avons vu précédemment que ce héros, voulant ſe faire reconnoître chef des différentes hordes, s'étoit joué de la ſuperſtition de ſon peuple, en faiſant paroître un perſonnage réputé ſaint, qui confirma, de la part de Dieu, ſa miſſion & ſon pouvoir ſur les hommes. Quelques-uns des grands de ſa cour uſerent du même ſtratagême pour l'empêcher de remplir plus long-tems les promeſſes du ſaint. Ils prétendirent avoir vu un monſ-

tre ſemblable à un cerf, avec une queue de cheval, une corne ſur la tête, le poil verd, tel à peu près que l'on nous peint l'animal fabuleux appellé Licorne. Cet animal leur avoit dit qu'il falloit que Genghiz-Khan mît fin à ſes conquêtes, & qu'il s'en retournât dans ſon pays. La nouvelle ſe répandit bientôt dans toute l'armée : les ſoldats la crurent d'autant plus aiſément, que, dans cette occaſion, leur ſuperſtition étoit ſecondée de l'envie de ſuſpendre des travaux qui les tenoient loin de leur patrie & de leur famille. On peut préſumer, avec quelque vraiſemblance, que Genghiz-Khan ne fut pas la dupe de cette viſion ; cependant les repréſentations qu'elle occaſionna de de la part des généraux, le déterminerent à s'en retourner en Tartarie, à Caracorum, qu'il avoit choiſie pour être la capitale de ſes états. Avant ſon départ, il donna ſes ordres pour réduire encore quelques pays, & contenir les autres dans le devoir, & il y envoya ſes fils avec des troupes.

Genghiz-Khan voulant terminer ſes expéditions dans ce pays par une grande chaſſe, envoya vers ſon fils Touſchi, avec lequel il étoit raccommodé, afin qu'il y concourût de ce côté. Ces ſortes de chaſſes, telles que les font quelquefois

les princes Tartares, reſſemblent bien plutôt à la marche d'une armée, qu'à un ſimple divertiſſement. Auſſi, dans ces ſortes d'occaſions, ont-ils ſouvent moins en vue de ſe divertir, que de nourrir un camp, ou de détruire une grande quantité de bêtes furieuſes; & nous voyons dans l'hiſtoire de Tamerlan une chaſſe de cette eſpece, qui fournit à faire ſubſiſter ſon armée pendant pluſieurs jours.

Dans ces occaſions, toutes les troupes font un cercle d'une étendue conſidérable, qui environne ſouvent tout un pays. Alors, elles s'avancent en ſe ſerrant toujours de plus en plus, & formant un cercle moins grand. Les animaux diſperſés dans les forêts, effarouchés par le bruit, fuient toujours vers le centre, où enfin ils ſe trouvent tous raſſemblés; alors les princes tuent ce qu'ils veulent, & abandonnent le reſte aux troupes. Il y a des provinces de France où l'on fait en petit une chaſſe de cette eſpece, pour raſſembler certains oiſeaux qui ſe jettent alors d'eux-mêmes dans des filets.

Après la chaſſe, dans laquelle on détruiſit une multitude incroyable d'animaux, Genghiz-Khan renvoya Touſchi dans le Captchac : il donna à Zagatai le gouvernement des pays conquis en Occident, en

lui laiſſant un général habile pour lui ſervir de conſeil.

Nous paſſons ſous ſilence toutes les félicitations que reçut Genghiz-Khan en arrivant chez lui; on les ſuppoſera de reſte. Il retournoit dans ſa famille; il étoit vainqueur : par-tout il ne trouvoit que des ſujets ſoumis, des alliés fidèles, des parens & des femmes tendres, ou du moins qui feignoient de l'être; car, comme il en avoit cinq cents, il ſeroit bien étonnant qu'il eût été aimé ſincérement d'un ſi grand nombre, pendant que, dans des pays où l'on n'en a qu'une, il arrive quelquefois que c'eſt le mari qui a le moins de part à ſon affection.

Pendant l'abſence de Genghiz-Khan, Mogli, qu'il avoit établi ſon général à la Chine, comme nous l'avons dit ci-devant, n'avoit ceſſé de faire la guerre aux Niu-Tché, ſoit par lui-même, ſoit par ſes généraux. Maſgan, l'un d'eux, ayant battu un corps de troupes, commandé par Tchang-Jao, ce dernier eut le malheur de tomber de cheval, & d'être pris. On le conduiſit à Maſgan, devant lequel on vouloit le faire proſterner. » Je ſuis général d'armée, comme Maſ-» gan, dit Tchang-Jao; & jamais je ne » conſentirai à une telle baſſeſſe. » Maſ-

gan, étonné de la grandeur d'ame de cet officier, & moins barbare que la plûpart de ceux de ſa nation, fit délier le général Chinois, & le traita avec bonté, ainſi que tous les autres priſonniers.

A la ſuite de ces expéditions, on trouve que les Mogols pénétrerent dans la Corée, & la rendirent tributaire.

Malgré ſes ſoins, ſon activité, ſes grands travaux, Mogli n'avoit encore pu réduire entiérement les Niu-Tché. Dans le tems qu'il ſe préparoit à une nouvelle expédition, il tomba malade, & mourut après avoir tenu ce diſcours à ſon fils : « Il y » a quarante ans que je fais avec ſuccès » la guerre pour établir l'empire des Mo» gols dans ces provinces ; je meurs avec » le regret de n'avoir pu prendre leur » plus forte place : je vous en laiſſe le » ſoin ; regardez la priſe de cette place » comme une conquête importante. »

Mogli étoit âgé de cinquante-quatre ans, & Genghiz-Khan n'avoit pas de ſujet plus fidèle, & qui lui eût rendu de plus grands ſervices. Il ſupportoit toutes les fatigues de la guerre comme le moindre ſoldat. On rapporte que, dans le tems que Genghiz-Khan n'étoit encore que chef de horde, accablé de chagrin & de fatigue, après avoir ſouffert un échec conſidérable, ce prince, ne pouvant regagner

ſon camp, à cauſe de la grande quantité de neige qui tomboit alors, ſe jetta en plein air ſur un peu de paille, afin de prendre ſommeil. Mogli & Portchou prirent une couverture qu'ils tinrent eux-mêmes en l'air pendant toute la nuit, ſans changer de place & ſans faire aucun mouvement. Cette action fit beaucoup d'honneur aux deux officiers; &, depuis ce moment, leurs familles furent en grande eſtime auprès des princes Mogols.

Les hiſtoriens indiquent encore quelques expéditions de Genghiz-Khan, dans leſquelles il périt tantôt trente, tantôt cinquante, quelquefois juſqu'à cent mille hommes. Dans le royaume de Tangout particuliérement, ils exercerent des cruautés inouïes. On prétend que, ſur cent perſonnes, il n'en reſtoit pas deux; que les campagnes du Tangout étoient toutes couvertes de morts. Le peu de ces miſérables qui échappoient à la fureur de l'ennemi, ſe réfugioient dans les montagnes & dans les bois, où ſouvent ils périſſoient de faim & de miſere.

[1227.]

Genghiz-Khan ſe propoſoit de travailler lui-même à l'entiere réduction des Niu-Tché, lorſqu'il tomba malade aſſez dangereuſement. Se voyant hors d'eſpérance d'en

d'en revenir, il fit venir auprès de lui son quatrieme fils Touli, & le déclara régent de l'empire juſqu'au retour d'Oktaï, qu'il déſigna pour ſon ſucceſſeur. Il exhorta ſes fils à vivre dans la plus grande union, & donna à ſes généraux des conſeils ſur la maniere de réduire les Niu-Tché. « L'élite de leurs troupes, dit-il, » gardent les paſſages les plus importans; » ils ſont maîtres des montagnes qui ſont » au ſud, & s'y ſont fortifiés; au nord, ils » ont un grand fleuve pour frontiere: il » eſt difficile de les attaquer & de les » vaincre de ce côté. Les Song ſont leurs » ennemis mortels depuis très-long-tems; » il y a lieu de croire qu'ils vous laiſſe- » ront un paſſage libre ſur leurs terres, » ſi vous le leur demandez. Cette marche » forcera les Niu-Tché à faire diverſion » pour vous oppoſer des troupes; ils ſe- » ront obligés d'en faire venir du nord: » la marche eſt longue, elle ſera pénible; » & vous pourrez attaquer avec avantage » des troupes fatiguées & hors d'état de » combattre. » Il exclut enſuite de la couronne ceux des princes de ſa famille qui étoient nés de princeſſes Chinoiſes. Il mourut peu après, âgé de ſoixante-ſix ans, après en avoir régné près de vingt-deux.

Quoique nous n'ayons rapporté qu'une

partie des horreurs que commit Genghiz-Khan, & que les traits que nous en avons rapportés ne peignent qu'un barbare, un forcené; on peut croire cependant que, né au milieu d'un peuple moins féroce, il auroit eu toutes les vertus des conquérans qu'on a le plus admirés; & même on pourroit peut-être assurer qu'il n'en différoit que par les nuances & certaines touches un peu trop fortes. On peut juger du génie de Genghiz-Khan par l'ordre qu'il avoit établi dans l'administration de son empire, & par quelques loix qui nous restent de lui. Il fut en quelque sorte le créateur de sa nation; & laissa avec des loix & une police, ce peuple qu'il avoit trouvé errant & sauvage.

De son vivant, ses quatre premiers enfans étoient chargés de tout le gouvernement de l'empire.

Touschi avoit inspection sur le palais & la vénerie: Zagatai administroit la justice; Oktai, les finances; & Touli, les affaires de la guerre.

La discipline militaire avoit été surtout l'objet de son attention. Ses troupes étoient distribuées en plusieurs corps de dix mille hommes, que l'on appelloit Touman, dont le chef se nommoit Tou-

man-Agaſſi *. Sous ce chef, il y en avoit d'autres nommés Mini-Agaſſi, qui commandoient chacun une troupe de mille hommes ; après eux, venoient les Yuz-Agaſſi, qui en commandoient cent, & enfin les En-Agaſſi, qui commandoient à dix. Il avoit auſſi réglé ce que devoit fournir chacun de ſes ſujets, lorſque l'armée ſe mettoit en campagne. Tout barbare qu'il étoit, il donnoit des louanges à la vertu, puniſſoit le crime, & ne laiſſa jamais une belle action dans l'oubli. Une des choſes qui prouvent le plus combien il étoit digne de gouverner, c'eſt l'attention extrême qu'il mettoit à étudier le caractere & les talens des gens qu'il mettoit en place : il n'y avoit pas juſqu'aux priſonniers dont il cherchât à tirer parti avec les mêmes ſoins & les mêmes précautions ; &, une fois par an, il faiſoit aſſembler tous ſes officiers, les examinoit lui-même d'après ce qu'il en ſçavoit par lui-même ou d'après les notes qu'il avoit ſur leur compte, &, ſelon le jugement qu'il en devoit porter, faiſoit éclater ſa généroſité ou ſentir la rigueur de ſa juſtice.

Nous avons dit que Genghiz-Khan avoit

* Aga, *chef* ; Agaſſi, *ſon chef*, c'eſt-à-dire *chef du Touman*.

donné des loix aux Mogols, & en cela nous nous ſommes conformés au ſentiment des écrivains Arabes; car, s'il en faut croire les Chinois, lorſqu'Oktaï monta ſur le trône, ces peuples n'avoient ni loix, ni police. Mais nous obſerverons, avec un judicieux écrivain de ce ſiécle, que cette aſſertion des Chinois ne peut être priſe à la lettre. On ſent bien que par rapport à un peuple auſſi policé que celui de la Chine, les autres n'étoient que des barbares; & d'ailleurs on peut ajouter qu'ils ne voyoient pas les Mogols aſſez favorablement pour les juger avec beaucoup d'impartialité. Voici les loix attribuées à Genghiz-Khan

I. Il établit la croyance d'un Dieu, créateur du ciel & de la terre, & maître de toutes choſes.

II. Il exempta des charges publiques les chefs des ſectes, les prêtres & les médecins,

III. Il défendit, ſous peine de la vie, à aucun prince de ſe faire proclamer Khan, ſans avoir été élu par les chefs de la nation, dans une diète convoquée à cet effet.

IV. Il défendit de plus que les chefs de hordes portaſſent des titres comme les Mahométans.

V. Il ordonna qu'on ne fît jamais la

paix avec aucun prince, qu'il ne fût soumis.

VI. Il confirma & consolida l'usage de diviser les troupes par dix mille, par mille, par cent, & par dix.

VII. Il ordonna que chaque soldat, lorsqu'il faudroit se mettre en campagne, viendroit recevoir ses armes des mains de l'officier, & qu'il les tiendroit toujours propres.

VIII. Il défendit, sous peine de la vie, de piller l'ennemi avant que le général en eût donné la permission, en permettant à chaque soldat de garder ce qu'il auroit pris, après avoir payé au Khan les droits imposés.

IX. Afin de tenir ses troupes en haleine, il ordonna qu'elles feroient tous les hivers de grandes chasses; &, pour cela, il défendit à ses sujets de tuer, depuis le mois de Mars jusqu'en Octobre, les cerfs, les daims, les chevreuils, les lièvres, les ânes sauvages, & plusieurs sortes d'oiseaux.

X. Il défendit que l'on égorgeât les animaux, & indiqua une maniere de les tuer.

XI. Il permit d'en manger le sang & les entrailles; usage inconnu jusqu'alors en Tartarie.

XII. Il régla les immunités & les priviléges des Tarkhans, ou grands de la nation.

XIII. Il ordonna que tous ſes ſujets indiſtinctement, dès qu'ils ſeroient avertis, iroient à la guerre, ou travailleroient gratuitement à des ouvrages publics.

XIV. Il régla les ſupplices pour les criminels. Les vols ordinaires devoient être punis à coups de bâton, à moins que l'on ne rendît trois fois la valeur du vol; mais s'il s'agiſſoit d'un bœuf ou d'un cheval, comme la principale richeſſe des Tartares conſiſte en beſtiaux & en cavalerie, alors on puniſſoit de mort le coupable, & ſon corps, ouvert par le milieu, étoit expoſé en ſpectacle à la multitude.

XV. Pour entretenir le courage & l'eſprit d'élévation parmi les Mogols, il défendit qu'aucun d'eux pût être domeſtique. Ceux qui favoriſoient la pareſſe ou la fuite des eſclaves, étoient punis exemplairement.

XVI. A l'égard des mariages, il fut ordonné que l'homme acheteroit ſa femme, qu'il n'épouſeroit point une fille dont il ſeroit parent au premier & au ſecond degrés; mais il laiſſa la liberté d'épouſer les deux ſœurs, & d'avoir pluſieurs femmes, même avec des concubines.

XVII. Il condamna à mort les adultères, & donna la permiſſion de tuer ceux qui y ſeroient ſurpris.

XVIII. Pour multiplier les alliances, il permit aux familles de s'allier en mariant deux enfans qui ſeroient morts; & l'on faiſoit pour cet hymen bizarre, un contrat & les cérémonies ordinaires.

XIX. Comme la nation étoit fort ſuperſtitieuſe, que ces Tartares ne voyoient, dans le bruit & les autres effets du tonnerre, que l'annonce de quelques événemens extraordinaires, dont la crainte les portoit aſſez fréquemment à ſe jetter dans l'eau, il défendit l'approche des rivieres, & tâcha de donner de l'averſion pour les eaux, ſous prétexte que les vapeurs qui s'en élevoient étoient malfaiſantes.

XX. Il condamna à mort les eſpions, les faux témoins, les ſorciers, & les gens adonnés aux crimes contre l'ordre de la nature.

XXI. Il établit une peine pour les officiers qui manqueroient à leurs devoirs.

On ſoupçonne Génghiz-Khan d'avoir eu peu de religion. Il fut enterré dans un lieu qu'il avoit choiſi, que les Mogols appellent Burkhan-Caldin, & les Chinois la Montagne de Han, à l'occident de Pékin, dans une caverne appellée Kinniées.

Tous les princes de ſa famille y ont été tranſportés enſuite.

La mort de Genghiz-Khan n'avoit pas ſuſpendu la guerre contre les Niu-Tché, ou les Kins. Les Mogols aſſiégeoient la ville de Ho-Tcheou, dans le Chanſi. Tchin-In, qui en étoit gouverneur, après s'être défendu avec le plus grand courage, perdant enfin toute eſpérance de ſalut, engagea ſa femme à ſe retirer. Elle lui répondit qu'ayant juſqu'alors partagé ſes honneurs & ſes biens, elle vouloit avoir un ſort commun avec lui juſqu'au tombeau; &, comme ſa vie ne pouvoit être reſpectée par l'ennemi, elle ne devoit pas avoir un meilleur ſort. Elle s'empoiſonna ſur le champ: ſes deux fils & leurs femmes en font autant. Tchin-In les fait enterrer, imite leur exemple, & meurt dans le moment où les Mogols entroient dans la place.

[1229.]

Lorſqu'Oktaï fut arrivé, tous les princes & les grands de la nation allerent ſe proſterner devant ſa tente, & lui ſouhaiter un long & paiſible règne. Il fut reconnu grand Khan dans l'aſſemblée générale de la nation; après quoi, il donna un grand repas, & fit des préſens aux principaux officiers.

OKTAI-KHAN, après cette proclamation, s'attacha à réparer les désordres qui s'étoient introduits pendant l'interrègne, & déclara Ili-Tchoutsaï son premier ministre.

Pour remplir dignement une place de cette importance, ce ministre dressa un code de loix qui furent observées très-rigoureusement. Après avoir pris une connoissance de tout les pays soumis par son pere, Oktaï détermina la quantité de soies, de grains & d'argent que les familles Chinoises devoient fournir; le nombre de chevaux, de bœufs, de moutons & de peaux, que les Tartares devoient apporter; & l'on fit, dans les pays occidentaux, l'énumération des hommes au-dessus de quinze ans, afin de sçavoir ce que l'on pourroit en tirer pour les armées.

[1231.]

Le nouveau Khan s'étoit déja porté vers la Chine, avoit parcouru les provinces de ce vaste pays qui lui étoient soumises, s'étoit fait instruire par son ministre des loix & de l'histoire ancienne de ce peuple si difficile à vaincre, & même avoit pris plusieurs postes importans sur les Niu-Tché; il se préparoit à marcher par les parties méridionales, pour

les ſoumettre entiérement, lorſque des diviſions excitées par les ennemis du ſage Ili-Tchoutſaï le retinrent à ſa cour, & furent preſque juſqu'à obſcurcir la gloire de ſon règne, en perdant ce grand homme. Sa rare probité, ſon génie vaſte & ſon zèle pour les intérêts de ſon maître, qualités qui ordinairement, & ſur-tout dans les cours, ſont les objets de l'envie & de la baſſe jalouſie, étoient les ſeuls crimes qu'on pût lui reprocher: c'en étoit aſſez. Il avoit engagé Oktaï à nommer pour la police, & même pour le militaire, des officiers qui ſeroient indépendans les uns des autres, & qui viendroient lui rendre compte à lui-même. D'un autre côté, il avoit aboli l'uſage de donner pour récompenſe aux grands de l'empire, des villes ou même des provinces: par un nouveau réglement, il devoient avoir des revenus fixes & déterminés, ſelon leur rang & leur place, en une certaine quantité d'argent ou de ſoie. Dans le tems que tous les grands étoient le plus ouvertement déclarés contre lui, que tout retentiſſoit de leurs plaintes & de leurs murmures, qu'il s'en falloit peu que, pour ramener la tranquillité, le Khan ne ſacrifiât ſon miniſtre, Ché-Mo-Yen, le plus actif de ces eſprits irrités, fut accuſé de différens crimes par des ennemis particuliers, qui le pourſuivoient

avec autant de chaleur qu'il en montroit à perdre le miniſtre. Le Khan, qui ne l'aimoit pas, en remit le jugement au miniſtre même. Dès qu'on le ſçut, ſa famille fut dans la plus grande conſternation, & ſes ennemis triomphoient: les uns & les autres le regardoient comme un homme perdu; mais Ili-Tchoutſaï, après avoir mûrement examiné l'affaire, mettant à part tout ſentiment de vengeance perſonnelle, déclara que l'accuſé n'étoit coupable que de trop de fierté, que d'ailleurs il avoit des qualités qui compenſoient ce défaut. Tout le monde, ſans en excepter le grand Khan, fut entiérement ſurpris de cet excès de généroſité. Le prince profita de cette circonſtance pour ramener tous les eſprits à ſon miniſtre, en mettant ſous les yeux des grands tout le détail de ſon adminiſtration, & les regiſtres des recettes & des dépenſes, qui dépoſoient en faveur de ſon économie & de ſon déſintéreſſement. Cet événement augmenta encore le crédit d'Ili-Tchoutſaï; &, s'il ne put déſarmer l'envie, il rendit au moins ſes coups impuiſſans.

[1232.]

Après un combat long & opiniâtre, dans lequel les Mogols, quoi qu'avec perte de beaucoup de monde, ne

laiſſoient pas d'avoir eu l'avantage ; un prince de la famille royale, s'étant fait reconnoître, demanda à être conduit à Touli, général des Mogols. Lorſqu'il fut en ſa préſence : « Je ſuis, lui dit-il, Ho-» Chang, parent de l'empereur des Niu-» Tché ; je commande le corps que l'on » appelle Fidèles, & j'ai battu trois fois » vos armées. Je ne veux point périr avec » une troupe obſcure de ſoldats ; je vous » demande actuellement la mort, afin » que ma fidélité ſoit connue, & que la » poſtérité me rende juſtice. » Touli fit ce qu'il put pour engager ce bon officier à prendre un parti plus raiſonnable, & à ſe conſerver pour jouir lui-même de ſa réputation ; mais Ho-Chang n'y voulut point conſentir ; &, par une condeſcendance barbare, il le livra à ſes ſoldats, qui le hâcherent à coups de ſabre. Par une ſuite de cette contradiction & de cette bizarrerie qui mêlent tant d'inconſéquence dans les actions des hommes, dès qu'il fut mort, ils l'enterrerent honorablement, verſerent ſur la ſépulture du lait de cavale, & prierent le Ciel que, ſi ce grand homme avoit à reſſuſciter, ce fût parmi les Mogols, aucune autre nation ne méritant de poſſéder un héros d'un auſſi grand courage. Un autre officier général, ſans rien dire de ſon mé-

rite ni de ſa perſonne, déclara ſeulement qu'étant un des généraux des Niu-Tché, il demandoit en grace à mourir ſur leurs terres; & les Tartares furent auſſi complaiſamment barbares à ſon égard, qu'à l'égard du prince: on le maſſacra ſur le champ.

Il eſt bon de remarquer en paſſant que, dans la plûpart de leurs défenſes, nous voyons le Niu-Tché ſe ſervir de la poudre à canon, connue depuis très-long-tems à la Chine, mais dont on ne faiſoit pas un uſage auſſi fréquent que chez nous. Nous croyons avoir déja dit que ces Niu-Tché, appellés Kins par les Chinois, étoient des Tartares établis depuis long-tems dans ce pays: ils en avoient appris les ſciences, & contracté les mœurs.

Nous en citerons pour exemple le ſiége de Kaï-Fong-Fou, que Sudaï-Bahadour pouſſoit avec la derniere vigueur. Ce Mogol, qui ne reſpiroit que le ſang, continuoit d'attaquer la ville, quoique l'on eût déja entamé des conférences pour la paix. Il faiſoit briſer des meules de moulins en pluſieurs quartiers, & les faiſoit jetter dans la ville, par le moyen de ſes machines. Les poutres des maiſons en étoient écraſées, pluſieurs tours en furent renverſées. Les Niu-Tché, pour ſe garantir, faiſoient couvrir leurs maiſons de fumier,

de pailles, & même de feutres. Lorſque les Mogols s'en furent apperçu, ils tournerent contre leurs ennemis les connoiſſances qu'ils avoient acquiſes dans l'Occident : ils avoient trouvé, dans les guerres de Perſe & de Syrie, ce feu que nous appellons grégeois, & dont il eſt parlé dans l'hiſtoire des Croiſades. Ils jetterent de ce feu dans la ville, & embraſerent pluſieurs maiſons. De leur côté, les Niu-Tché avoient des machines à feu, qui lançoient des piéces de fer, en forme de ventouſes : elles étoient remplies de poudre ; &, lorſqu'on y mettoit le feu, elles éclatoient avec un bruit horrible. L'endroit où ces ventouſes tomboient étoit entiérement conſumé, & le feu s'étendoit dans les environs à plus de deux mille pieds : ce feu perçoit même les cuiraſſes ; ce qui nous feroit croire qu'ils y employoient beaucoup de ſoufre. Ils avoient auſſi une eſpece de hallebarde qu'ils lançoient de la même maniere. Ce qui étonne, c'eſt que, connoiſſant la poudre, ils ne ſoient pas arrivés dans l'inſtant à l'uſage du canon, & même de la bombe ; inventions funeſtes, mais qui ſuivoient ſi naturellement. Ces machines produiſirent de part & d'autre un ſi cruel effet, que l'on rapporte qu'en treize jours il périt un million d'hommes. Cependant le ſiége

n'avançoit pas au gré de Sudaï-Bahadour, qui, pour s'épargner la honte de le lever, fit dire au gouverneur qu'il convenoit de ſuſpendre les hoſtilités, par égard pour les conférences qui tendoient à la paix.

Cette paix n'ayant pas eu lieu, on reprit le ſiége de Kaï-Fong-Fou ; & peu après elle tomba au pouvoir des Mogols, par la trahiſon d'un des généraux Niu-Tché. Le féroce Sudaï-Bahadour ſollicitoit auprès du Khan la permiſſion de faire égorger tous les habitans de cette place ; mais Ili-Tchoutſaï s'y oppoſa, en repréſentant combien cette conduite étoit contraire aux ſentimens de l'humanité, & aux règles de la politique, puiſque, outre qu'il étoit affreux dégorger tant de gens, ſi on les mettoit à mort, on ſe trouveroit n'avoir combattu long-tems & avec de grandes fatigues, que pour conquérir un déſert. On épargna ainſi un million quatre cents mille familles, & l'on fit ſeulement mourir tous les princes du ſang.

Cependant les Mogols avoient mis dans leurs intérêts les Song, nation Chinoiſe, qui formoient un grand état au midi des Niu-Tché, dont ils étoient les ennemis depuis que ces derniers s'étoient établis dans la Chine. Si ces Song euſſent été meilleurs politiques, ils auroient ſenti

qu'il leur importoit de conſerver les Niu-Tché entre eux & les Mogols, afin d'être à l'abri de ces derniers ; mais ils les haïſſoient, & ce ſentiment les aveugloit ſur leurs propres intérêts. Auſſi ſeconderent-ils de leur mieux les Mogols, en entrant par les parties méridionales ſur les terres des Niu-Tché.

L'empereur s'étoit retiré dans Juning-Fou, place très-bien fortifiée. Voyant pourtant avec quelle vigueur les ennemis pouſſoient le ſiége, il aſſembla les grands, & leur dit : « Depuis dix ans que je ſuis ſur » le trône, je n'ai point commis de grandes fautes, ainſi je ne crains point la mort. » Tous les princes en qui ont fini les dynaſties, ont eu des vices ou des défauts » qui ont fait leur perte. On n'a rien de » tout cela à me reprocher ; cependant » la dynaſtie des Niu-Tché finit en moi. » Ne craignez point que, comme ces princes, je veuille être expoſé aux inſultes » & aux mépris de l'ennemi : je vous préviens que je ne ſouffrirai pas que l'on » me traite d'une maniere ſi indigne. » Après ce diſcours, il diſtribua à ſes officiers ſes meubles les plus précieux, prit un habit ordinaire, & ſortit de la ville, ſuivi de ſes meilleures troupes. Il porta partout la mort, ſans la trouver : obligé de rentrer

rentrer dans la ville, il fit tuer le peu de chevaux qui reſtoient pour nourrir les troupes, & ſe nomma un ſucceſſeur.

[1234.]

Quelque tems après, voyant les ennemis maîtres des poſtes les plus importans, il s'enferma dans une maiſon avec le ſceau de l'empire; la fit entourer de bois & de paille, & ordonna que l'on y mît le feu dès qu'il ſe ſeroit tué: ce qui fut exécuté ſur l'heure. Le nouvel empereur, après avoir fait recueillir ſes cendres, ſe préſenta au combat, & s'y fit tuer; & la priſe de cette ville eſt l'époque de la deſtruction des Niu-Tché dans la Chine, & de l'aggrandiſſement des Mogols. Mais ceux-ci ne tarderent pas à ſe brouiller avec les Song qui reconnurent leur faute trop tard pour la pouvoir réparer: ils en auroient dès ce moment porté la peine, ſi Oktaï qui méditoit de grands projets ſur les états d'Occident, n'eût rappellé ſon général Sudaï-Bahadour.

[1235.]

En effet, dès l'année ſuivante, Oktaï qui avoit à ſes ordres plus de quinze cents mille hommes de troupes réglées, envoya une armée conſidérable porter le ravage dans les pays qui ſont au nord & au nord-oueſt

de la mer Caſpienne. Nous avons peu de détails ſur ces expéditions : on trouve ſeulement qu'ils portoient par-tout la deſtruction & la mort. Ils pénétrerent juſqu'en Ruſſie ; égorgerent les habitans de Moſcou, quoiqu'ils les euſſent reçus à capitulation ; défirent & tuerent le grand duc George ; &, après avoir détruit un grand nombre de villes & de châteaux, emmenerent priſonnier Baſile. Dès cet inſtant, les grands-ducs de Ruſſie commencerent à être tributaires des Mogols.

Nous ne ſuivrons pas les Mogols dans les courſes qui ſuivirent cette premiere incurſion. Plus barbares & plus féroces que les tigres & les lions, ils commirent les plus affreux ravages non-ſeulement dans la Ruſſie, mais dans la Pologne, la Hongrie & la Moravie. Les troupes & les princes de ces différens pays, les chevaliers de l'ordre Teutonique, furent maſſacrés ou obligés de fuir devant eux. Tantôt on les vit, après une bataille, couper une oreille à chaque mort, & en avoir aſſez pour en remplir trois grands ſacs ; tantôt rappeller les habitans dans les villes déſertes, leur annoncer la paix, puis les égorger enſuite à plaiſir ; enfin brûlant, pillant & ravageant ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'enfin ils retournerent vers les Palus-Méotides.

Les autres princes de l'empire juſtement effrayés de ces ravages, prenoient différens moyens pour s'en garantir. Les plus guerriers raſſembloient leurs troupes ; les moins vaillans envoyoient des ambaſſadeurs : le peuple s'impoſoit des jeûnes & des prieres publiques : le pape Innocent IV leur dépêcha des religieux de deux ordres différens, pour les prier de ceſſer leurs ravages : ce que nous trouvons d'étonnant, c'eſt qu'en même tems on les engageoit à embraſſer la religion Chrétienne. Les hiſtoriens remarquent que c'étoit la troiſieme fois que l'Europe avoit eu à ſouffrir de la part des peuples venus de la Chine. La premiere irruption fut celle des Huns, ſous Attila ; la ſeconde, celle des Awares, & enfin celle des Mogols.

Dans le même tems, une autre armée de Mogols, d'à-peu-près cinq cents mille hommes, ravageoit la Syrie, la Natolie & le peu d'états que poſſédoit encore le Calife. Ils emportoient les fourrages des campagnes, & les richeſſes des villes ; maſſacroient par-tout les habitans, & ne laiſſoient ſubſiſter que ceux qui dans des retraites inacceſſibles ou des châteaux trop bien fortifiés, échappoient pour l'inſtant à leurs cruautés ; encore ces barbares ne perdoient-ils jamais de vue le deſſein d'y

revenir lorſqu'ils ſeroient plus tranquilles. Ils étoient aux environs de Bagdad lorſqu'ils apprirent la mort d'Oktaï ; ce qui les obligea de retourner vers Caracorum, pour procéder à l'élection d'un nouveau Khan, l'an de J. C. 1242.

Oktaï qui venoit de mourir en Tartarie, au retour d'une grande chaſſe, avoit les vertus de ſon pere ſans en avoir la férocité. Ili-Tchoutſai lui avoit inſpiré l'amour des ſciences, & ſurtout d'un bon gouvernement. Généreux & bienfaiſant, lorſqu'on lui reprochoit qu'il couroit riſque de ſe laiſſer tromper en accordant trop conſtamment à ceux qui lui demandoient des graces, il répondoit : « Seroit-il juſte que je renvoyaſſe les mains » vuides, un homme qui vient me ſupplier de les lui emplir ? » L'hiſtorien des Tartares rapporte de ce prince les traits ſuivants.

Un homme de la tribu des Virats, qui haïſſoit extrêmement les Mahométans, vint le trouver, & lui dit que Genghiz-Khan lui étoit apparu en ſonge, & lui avoit ordonné d'aller de ſa part commander à Oktaï-Khan de faire paſſer au fil de l'épée tous les Mahométans qui ſe trouvoient dans ſes états. Quelque groſſiere que fût cette ruſe, elle eût pu réuſſir chez un peuple ſuperſtitieux & cruel,

ſans l'extrême modération & la ſageſſe d'Oktaï-Khan. Ce prince inſtruit que l'impoſteur ne parloit pas la langue Mogole : » Mon pere, lui dit-il, vous a-t-il parlé » par le moyen d'un truchement, ou ſi » lui-même vous adreſſoit la parole ? — » Il m'a parlé lui-même. — Comment » cela ſe pourroit-il, malheureux ? Mon » pere ne parloit que le Mogol, & tu ne » le ſçais pas ; comment auriez-vous pu » vous entendre ? » Il le fit enſuite punir de ſon effronterie & de ſon mauvais deſſein.

Il avoit fait défenſe de tuer les brebis autrement qu'en leur enfonçant un couteau dans le cœur. Un Mahométan ayant un jour acheté une brebis, l'emporta chez lui, & ferma exactement la porte de ſa maiſon. Un Mogol, qui, par une ſuite de l'eſprit qui animoit alors ſa nation, ne cherchoit qu'à nuire aux Mahométans, monta ſecrétement ſur le toît de la maiſon, & vit le poſſeſſeur de la brebis, comme il s'en étoit douté, la tuer d'une maniere contraire à la défenſe. Il en alla auſſitôt faire ſon rapport au Khan, conduiſant à ſes pieds le Mahométan lié & garrotté. » Que l'on délie cet homme, dit ce prince ; » car, s'il n'a pas entiérement ſatisfait à mon » ordonnance, au moins il y a eu égard, » puiſqu'il s'eſt caché, & que Dieu ſeul » peut juger les fautes qui ne ſont com-

» nues que de celui qui les commet. Quant » au Mogol, je le condamne à mort pour » avoir monté ſur le toît d'une maiſon » avec intention de nuire. »

On peut prendre une idée de l'étendue de ſes états, par l'éloignement des pays ſoumis à ſa puiſſance. Nous venons de voir que les Mogols avoient pénétré juſqu'en Hongrie ; quelques-uns des généraux d'Oktaï y étoient encore à ſa mort. Ils dominoient dans toute l'étendue de l'Aſie, & n'avoient ceſſé de faire la guerre en Chine avec les Song ; ils en poſſédoient la partie ſeptentrionale, y compris la Corée, d'où il ſuit qu'ils occupoient une étendue de pays de plus de deux mille cinq cents lieues. Il eſt vrai que les Ruſſes qui poſſèdent aujourd'hui le nord de l'Aſie, ne comprennent guères moins d'étendue réelle, & que leur empire eſt mieux affermi ; mais auſſi, malgré ſa ſolidité & leur puiſſance, ils n'ont pas, comme les Mogols dans les tems dont nous parlons, des armées victorieuſes de quatre cents mille hommes, au centre & à chaque extrémité de l'Aſie : &, l'on voit, par l'énumération des troupes Mogoles, qu'elles montoient alors à plus d'un million & demi.

Ce fut à-peu-près dans le même tems que les Mogols perdirent Ili-Tchoutſai ;

nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici, d'après un hiſtorien, ce que l'on ſçait du mérite & du ſort de ce grand homme, dont la fin peut être ajoûtée aux autres preuves rapportées dans l'hiſtoire de tous les tems & de tous les lieux, que les meilleures intentions & les plus grandes vues ne mettent pas toujours à l'abri des plus fâcheux revers.

Tourakina, femme habile & veuve d'Oktaï, s'étoit emparé de toute l'autorité après la mort de ſon mari; & même, contre ſes diſpoſitions teſtamentaires, où il avoit déſigné Schiramoun, ſon petit-fils par Koudgiou, pour lui ſuccéder: elle avoit été ſecondée dans ce projet par Gaotoulaaman qui avoit l'adminiſtration des finances. Ili-Tchoutſai connoiſſoit trop bien les Mogols, pour ne pas prévoir que le gouvernement d'une femme ne dût exciter bientôt entre eux des diviſions & des révoltes; c'eſt pourquoi, demeuré à Caracorum auprès de Tourakina, il ne ceſſoit de la ſolliciter pour l'élection de Schiramoun. N'ayant pas été écouté, il réſolut d'ôter les finances à Gaotoulaaman, en repréſentant à l'impératrice qu'elles étoient en déſordre, & que tout ſe faiſoit par argent; ce qu'il étoit en état de prouver. Mais on n'eut aucun égard à ſes avis; il tomba dans

la diſgrace, & le chagrin qu'il en conçut lui donna la mort à l'âge de cinquante-cinq ans.

Ili-Tchoutſai étoit un prince de la famille des Léao, ou des empereurs des Khitans, qui, par ſon mérite, avoit gagné la confiance de Genghiz-Khan & d'Oktaï-Khan, ſous leſquels il fut premier miniſtre de l'empire. Un hiſtorien fort éclairé remarque judicieuſement, en parlant de lui, qu'il falloit que les Mogols fuſſent bien barbares pour ne s'être pas plus policés pendant le miniſtere d'un ſi grand homme. Dès l'inſtant qu'Ili-Tchoutſai fut attaché à leur ſervice, il s'efforça de les détourner de la cruauté qu'ils exerçoient ſur tous les hommes, en leur inſpirant par ſon exemple des ſentimens d'humanité, de douceur & de généroſité. Les Niu-Tché avoient détruit l'empire des Khitans ſes aïeux : lorſqu'il fut conduit pour la premiere fois à Genghiz-Khan qui faiſoit la guerre avec ſuccès à ces mêmes Niu-Tché au ſervice deſquels il étoit alors, le prince Mogol lui demanda s'il n'étoit pas charmé de voir ſa maiſon vengée par la défaite de ſes ennemis : « Ils » ont ceſſé de l'être, répondit Ili-Tchoutſai, depuis qu'ils m'ont comblé de biens » & d'honneurs. » Devenu miniſtre de Genghiz-Khan, il ne s'occupa que des

moyens de rendre ſon règne glorieux; d'inſpirer aux Mogols de l'averſion pour le carnage, de l'amour pour les peuples & pour la police de l'état : enſorte qu'il fut en quelque ſorte leur légiſlateur. Il dreſſa pour eux un calendrier qu'il perfectionna dans l'occident avec les mathématiciens Perſans & Arabes, & fit de grandes dépenſes pour attirer chez eux des ouvriers & des officiers de toutes les nations. Il fit bâtir des colléges publics, & vint à bout de faire étudier aux Mogols l'hiſtoire, la géographie, l'arithmétique & l'aſtronomie : il fit venir d'Igour, de Perſe & d'Arabie, des ſçavans qui traduiſirent pluſieurs de leurs livres : il étoit lui-même fort habile; & ce grand zèle qu'il avoit pour les ſçavans & les ſciences, ſauva la vie à des milliers de lettrés Chinois. Enfin il avoit toutes les qualités qui forment un grand miniſtre : une fermeté inébranlable, une préſence d'eſprit extraordinaire, une vaſte connoiſſance des pays ſoumis à ſon maître, un diſcernement exquis dans le choix des ſujets, des reſſources aſſurées pour avoir toujours au beſoin de grandes ſommes d'argent & des proviſions, un zèle plein de déſintéreſſement pour le ſervice du prince & le bonheur des peuples. Entre les ſages réglemens qu'il a faits, on cite ceux

qui avoient rapport au commerce, aux douanes, à la police militaire & à l'abolition de la coutume établie par les Khans de faire choisir indifféremment dans toutes les familles les plus belles filles, pour les enfermer dans leurs palais. Aussi, lorsqu'après sa mort ses ennemis eurent obtenu de Tourakina la permission d'examiner ses biens, on trouva, au lieu des trésors qu'ils avoient annoncés, des livres d'histoire & des cartes; des réflexions sur l'astronomie, l'agriculture, la guerre & le commerce; des médailles; des instrumens de musique; & cette découverte ajouta à sa gloire en les couvrant de honte.

[1246.]

Cependant les intrigues de Tourakina l'ayant emporté, on convoqua une assemblée générale de la nation, ce que l'on appelle dans le pays un Kouroultai, avec la résolution d'élire Gaïouk. Nous n'entrerons pas dans le détail des cérémonies bizarres & minutieuses qui s'y observerent, & dont Plan-Carpin, ambassadeur du pape, nous a laissé une relation; pour y suppléer avantageusement, le lecteur pourra se figurer une assemblée de pâtres grossiers & féroces, accumulant les tapis, les riches étoffes pour s'asseoir à moitié

par terre, embéliſſant leurs feutres & leurs peaux de perles & d'or prodigués ſans goût & ſans intelligence; racontant leurs exploits brutaux en buvant le coſmos ou le lait de jument pendant des journées entieres. Rien ne devoit être ſi magnifiquement ridicule. Comme les ambaſſadeurs étrangers qui étoient venus pour engager les Mogols à la paix, ne pouvoient boire de ce coſmos, on leur donna quelque autre liqueur plus à leur gré.

Le 24 Août, lorſque tous les ſuffrages ſe furent réunis en faveur de Gaïouk, les grands allerent le prendre dans ſa tente & le placerent ſur un ſiége doré, en lui diſant : « Nous voulons, nous vous prions, » & nous vous commandons d'avoir toute » puiſſance ſur nous. — Gaïouk répondit: » Si vous voulez que je ſois votre Khan, » êtes-vous réſolus de m'obéir en tout? » De venir quand je vous appellerai? » D'aller où je voudrai vous envoyer? » Et de mettre à mort ceux que je vous » ordonnerai de faire mourir? — Oui. — » Ma ſimple parole déſormais ſervira de » glaive. » Après cette cérémonie, ils étendirent par terre un feutre, ſur lequel ils le firent aſſeoir, en lui diſant : « Regardez en haut & reconnoiſſez un Dieu; » conſidérez enſuite ce feutre ſur lequel

» vous êtes assis; si vous gouvernez sage-
» ment votre empire, si vous êtes gé-
» néreux, bienfaisant & juste, si vous
» honorez les grands & les chefs de la
» nation, chacun selon son rang & sa
» dignité, vous régnerez avec splendeur
» & magnificence; toute la terre vous
» sera soumise : vous obtiendrez de Dieu
» tout ce que vous désirerez. Si vous te-
» nez une conduite opposée, vous serez
» mépriſable, mépriſé de vos sujets, &
» si pauvre, que vous n'aurez pas même
» en votre pouvoir le feutre sur lequel
» vous êtes assis. » On mit ensuite auprès de lui sa femme; on les éleva en l'air, & on les proclama ainsi empereur & impératrice de tous les Tartares. On rapporte que ce Khan réuniſſoit un grand courage à beaucoup de douceur : il aimoit assez les Chrétiens que les Chinois appellent ou confondent avec les Bonzes. Son règne fut court; & quoiqu'il eut projetté de grandes choses, & que l'Occiden eût lieu de trembler de ses projets, il s'en tint cependant à envoyer des troupes en Corée. Nous allons rapporter quelques particularités des ambaſsades qui furent envoyées alors en Tartarie; &, quoique ceux du pape ne fuſsent pas trop bien reçus, ceux du Caliſe le furent encore plus mal; car on les me-

naça eux & leur maître de leur ôter la vie : quant à ceux des Bathéniens, ils ne furent pas ſeulement reçus.

Jean de Plan-Carpin, l'un des ambaſſadeurs du pape, s'étoit rendu par Kiovie aux environs du Volga où étoit campé Batou avec une armée de Mogols. Ce général ne voulut pas ſe charger de recevoir ſa députation, & l'envoya à Caracorum par le pays des Kanglin, le Khariſme, le Kaſchgar & le pays des Naïmans. Arrivé auprès du prince, il y reſta plus d'un mois ſans pouvoir obtenir une audience particuliere, & ſans avoir preſqu'aucune des choſes néceſſaires à la vie. On lui ordonna enſuite de mettre par écrit le ſujet de ſon voyage ; on lui rendit une réponſe en Mogol & en Arabe. Gaïouk vouloit envoyer avec lui des ambaſſadeurs vers le pape ; mais Plan-Carpin eut la prudence & l'adreſſe de l'en détourner, parce que ces ſortes d'ambaſſadeurs n'étoient que des eſpions qui s'informoient de l'état, des forces & de la ſituation des pays où ils alloient, pour y venir enſuite faire des incurſions avec plus de ſûreté & de ſuccès.

Les freres Aſcelin, Simon de S. Quentin, Alexandre & Alberic envoyés auſſi par le pape, ayant pris leur route par la Syrie, ne parvinrent pas juſqu'à Cara-

corum. Ils s'étoient rendus en Perſe auprès de Baïjou-Novian, autre général Mogol. Il leur envoya un officier pour ſçavoir le ſujet de leur ambaſſade; ils répondirent qu'ils venoient de la part du pape, le chef & le plus grand en dignité parmi les Chrétiens. Les Mogols irrités de cette réponſe, leur demanderent s'ils ignoroient que le grand Khan fût fils de Dieu? Aſcelin, qui ne mettoit pas à ce qu'il ſemble beaucoup d'adreſſe dans cette négociation, répondit que le pape ne connoiſſoit ni le grand Khan, ni Baïjou-Novian, ni Batou; que ſeulement il avoit entendu parler d'une nation Aſiatique & Barbare, que l'on nommoit Tartares; que, touché des maux qu'ils faiſoient ſouffrir aux Chrétiens, il avoit envoyé vers la premiere de leurs armées, afin de les engager, à ſa conſidération, à ne pas maltraiter ainſi le peuple de Dieu. Les Mogols furent un peu offenſés de cette réponſe, dont pourtant ils ſe mocquerent; ils furent plus mécontens de voir que les ambaſſadeurs n'apportoient aucun préſent. Cependant, comme ils ne vouloient pas avoir à la fois tant d'ennemis ſur les bras, ils feignirent d'avoir le deſſein de favoriſer les Chrétiens de Syrie, & de devenir Chrétiens eux-mêmes. Ils avertirent enſuite Aſcelin que, s'il vouloit ſe préſen-

ter devant Baïjou-Novian, il falloit ſe réſoudre à l'adorer & lui faire révérence le genou en terre. Cette cérémonie allarma la délicateſſe des ambaſſadeurs ; ils tinrent conſeil : un religieux caſuiſte, moins ſévere, & comme d'autres religieux l'ont quelquefois été depuis, ſe prêtant tour à tour, fut d'avis que l'on ſe proſternât, parce que cela ne devoit être regardé que comme une affaire de police, ou, ſi l'on veut, d'étiquette de la cour. Les autres ne voulurent point y conſentir, puiſqu'au moins cette démarche eût pu paſſer pour une eſpece de vaſſelage. Baïjou-Novian, ennuyé de toutes leurs délibérations, &, piqué du ton de ces ambaſſadeurs, vouloit les mettre à mort ; d'autres officiers penſoient que ce ſeroit aſſez d'en égorger deux en renvoyant les autres. Mais une des femmes du général repréſenta que cette conduite ſeroit d'une bien mauvaiſe politique, puiſque ſi l'on faiſoit mourir quelques-uns des ambaſſadeurs du pape, aucun des princes Occidentaux ne leur en enverroit dans la ſuite ; & qu'ils ſeroient ainſi privés des préſens qu'ils en devoient attendre. On leur laiſſa donc la vie ; &, à force de courage & de perſévérance, Aſcelin obtint avec ſon congé une lettre pour le pape, qui mérite d'être rapportée.

» Par la divine diſpoſition du grand » Khan, voici les ordres de Baïjou-No- » vian. Vous, pape, ſçachez que vos meſ- » ſagers ſont venus vers nous, & qu'ils » ont remis vos lettres. Ils nous ont tenu » d'étranges diſcours; nous ignorons s'ils » l'ont fait par vos ordres. Nous n'avons » pas été moins choqués de ces termes » que nous avons lu dans vos lettres. » *Vous tuez & faites périr beaucoup d'hom-* » *mes*.... Sçachez que c'eſt par l'ordre » de Dieu ferme, ſtable, & qui s'étend » ſur toute la face de la terre; quicon- » que ne s'y ſoumettra pas, ſera exterminé. » Nous vous le faiſons ſçavoir, afin que » ſi voulez être aſſis ſur votre terre, eau » & héritage, il faut que vous vous tranſ- » portiez en propre perſonne auprès de » nous : ſi vous n'obéiſſez pas à ces or- » dres, nous ſçavons ce qui vous en ar- » rivera. Mais, avant tout, il faut que » vous nous faſſiez ſçavoir de nouveau » par des ambaſſadeurs, ſi vous viendrez » ou non, & ſi vous vous déclarez notre » ennemi. »

Le pape effrayé ne vint pas, il eſt vrai, en perſonne, mais il envoya un nouvel ambaſſadeur; & même, dans la ſuite, il en reçut un de la part du Khan. Le Mogol fut très-bien traité à Rome; beaucoup mieux même que l'on n'auroit

dû,

dû, au dire de tout le peuple, qui croyoit que l'on ne pouvoit, ſans manquer à la religion, traiter ſi bien un infidèle.

Après un règne fort court, Gaïouk mourut; quelques-uns prétendent qu'il fut aſſaſſiné par un frere de Batou. L'impératrice Ogoulganmiſch ſe chargea de la régence. Les dépenſes que l'on avoit faites pour les guerres précédentes avoient épuiſé les tréſors; les exactions avoient ruiné les peuples : enſorte que par-tout l'on n'entendoit que plaintes & l'on ne voyoit que miſere.

[1251.]

Dans l'aſſemblée générale de la nation, on élut, pour Khan, Mangou, qui trouva cependant des oppoſitions de la part de pluſieurs princes de la famille royale. Il mit en place des officiers d'un grand mérite; on parle ſur-tout de Kublaï, qu'il fit vice-roi de la Chine. Il avoit été élevé par un des ſages de ce pays, qui l'avoit inſtruit dans toutes les ſciences chinoiſes.

Lorſque Kublai eut pris poſſeſſion de l'empire, il fit venir ſon ſçavant maître auprès de lui. Il ſe nommoit Yao-Chou. A ſon arrivée, il préſenta à ſon ancien élève un cahier dans lequel il lui expoſoit les maximes d'un bon gou-

vernement, & la conduite qu'il devoit tenir avec les Chinois, les Tartares, les troupes & les grands de la nation. Dans une autre occaſion, il lui donna un ouvrage moral, qui, pour le fond, ſe réduiſoit à ceci : « Prince, honorez & craignez le ciel ; aimez les peuples ; reſpectez les gens de bien ; étudiez les ſciences qui conviennent à un prince & à un général d'armée ; chériſſez votre famille ; attachez-vous aux gens vertueux ; réglez votre intérieur ; éloignez de vous les flatteurs & les hypocrites. » Le ſoin que prit le nouveau gouverneur de raſſembler les laboureurs, de faire cultiver les terres, & de rendre indiſtinctement la juſtice, le fit également chérir des Chinois & des Mogols.

[1253.]

Haïton, roi d'Arménie, s'étoit rendu en Tartarie pour faire un traité avec le grand Khan. Après les premiers entretiens, il lui propoſa d'embraſſer la Religion Chrétienne, & ſur-tout il le pria d'aider les Chrétiens à détruire les Muſulmans. Le Khan parut ſe rendre aux premieres inſtances, & céda en effet aux ſecondes. Le roi d'Arménie obtint, outre les terres qu'on lui avoit enlevées, la permiſſion de garder les nouvelles con-

quêtes qu'il alloit faire ſur le Calife. C'eſt pourquoi on envoya Holagou, frere du Khan, avec une armée conſidérable : on devoit, avant tout, détruire les Mélahédites ou Aſſaſſins, dont nous parlerons bientôt avec quelque détail.

Mangou ſe fit enſuite baptiſer par un évêque, & accorda la paix à tous les Chrétiens. Il ne faut pas croire que cet acte de notre religion fut regardé par le prince Mogol comme un engagement pour la ſuivre ; il n'y voyoit qu'une ſimple cérémonie qui pouvoit lui concilier des peuples dont il croyoit avoir beſoin : & ſa conduite juſtifie aſſez notre ſentiment.

C'eſt dans ce même tems qu'il arriva à Caracorum un ambaſſadeur de la part de S. Louis, roi de France. C'étoit Guillaume de Rubruquis, cordelier, & quelques autres religieux. Quelques impoſteurs étant venus trouver S. Louis dans l'île de Chypre, lui avoient remis des lettres ſuppoſées de la part d'un des généraux Mogols ; on y diſoit que Gaïouk qui régnoit alors, s'étoit fait Chrétien. Pour l'en féliciter & l'encourager à perſiſter dans de ſi pieux ſentimens, S. Louis avoit envoyé à ce général & au Khan lui-même des préſens magnifiques, parmi leſquels étoit une tente ou oratoire d'é-

carlate ornée d'une broderie qui repré-
ſentoit la paſſion ; il y avoit joint du bois
de la vraie croix.

Rubruquis admis à l'audience de Man-
gou-Khan, le trouva aſſis ſur un petit
lit, vêtu d'une robe fourée & brillante
comme la peau d'un veau marin : l'im-
pératrice & une de ſes filles étoient aſſi-
ſes auprès de lui. L'ambaſſadeur dit qu'il
venoit, de la part du roi de France, pour
le complimenter ſur ce qu'il avoit em-
braſſé la Religion Chrétienne ; il finit en
demandant la permiſſion de la prêcher :
ſa harangue fut interrompue par différen-
tes queſtions de Mangou, qui vouloit
ſçavoir s'il y avoit beaucoup de bœufs,
de moutons & de chevaux en France.
Si Mangou eût ſuivi quelques-uns des
dogmes des Chrétiens, c'euſſent été ceux
des Neſtoriens, car il en avoit beaucoup
à ſa cour ; &, dans les feſtins publics,
leurs prêtres venoient en habit pontificaux
donner la bénédiction à l'aſſemblée. Les
princeſſes témoignoient beaucoup de vé-
nération pour la croix ; mais elles étoient
ſi peu inſtruites, qu'elles traitoient de même
les autres religions : d'où l'on peut in-
duire que c'étoit ſimplicité chez les fem-
mes & les gens du peuple, & politique
de la part des chefs, qui, commençant
à perdre de leur férocité, vouloient ga-

gner une partie de leurs ennemis pour avoir le tems d'écraſer les autres.

Les détails que Kubruquis nous donne ſur Caracorum & le palais de Mangou ne méritent pas de trouver place ici : il dit que cette ville ne valoit pas S. Dénis ; &, dans ſon tems, S. Denis n'étoit pas conſidérable. Il n'y compte même que deux principales rues ; l'une pour les Saraſins, où ſe rendoient les marchands ; l'autre pour les Chinois, où ſe tenoient les ouvriers. Mais on ne peut paſſer ſous ſilence un ouvrage aſſez curieux, fait par un nommé Guillaume Boucher, orfévre de Paris, qui étoit paſſé en Tartarie depuis quelque tems. C'étoit un grand arbre d'argent ſoutenu par quatre lions de même métal : cet arbre, ſans doute fort grand, ſoutenoit dans ſes branches quatre tonneaux, l'un rempli de vin, un autre de cara-coſmos, le troiſieme de ball, ou d'une boiſſon faite de miel, & le quatrieme d'une autre boiſſon faite de riz. Le tronc de l'arbre étoit environné de ſerpens dorés ; & ces différentes boiſſons tomboient chacune dans un grand vaſe d'argent. Cet arbre étoit dans un palais de Mangou, bâti hors de la ville, & dans lequel il étoit d'uſage que le Khan donnât à manger deux fois par an. Rubru-

quis, à ſon départ, reçut une lettre pour S. Louis, qui mérite, par ſa ſingularité, d'avoir place ici.

Lettre de Mangou-Khan à S. Louis.

» Les commandemens du Dieu éternel ſont qu'il n'y ait au ciel qu'un Dieu éternel, & en terre qu'un ſouverain ſeigneur, Genghiz-Khan *, fils de Dieu & de Témingou-Tingey **; voici les paroles qu'il vous fait ſçavoir : « Nous tous qui ſommes en ce pays, ſoit Moalles ***, ſoit Mékrit-Muſtelemans, par-tout où les oreilles peuvent entendre, où les chevaux peuvent aller, nous ſçavons que nos ennemis ne voudront ni croire ni obſerver nos commandemens; mais qu'au contraire, ils entreprendront de mettre

* Rubruquis écrit Cingis-Khan; mais c'eſt par ignorance; & l'on en a la preuve dans l'étymologie qu'il donne de ce nom, en diſant que *Cingis* ſignifie *fer*, & qu'on l'avoit donné au conquérant Tartare, parce qu'il étoit fils de maréchal ou de ſerrurier. Nous avons rapporté plus haut ce qu'en penſent les Tartares & les Chinois, qui n'avoient point de raiſons de lui vouloir accorder plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

** On voit que le nom eſt encore déſigné.

*** Pour Mougalles que l'on a changé en Mougou & Mogols.

une armée en campagne contre nous : vous verrez & entendrez qu'ils auront des yeux & qu'ils ne verront pas; & que, quand ils voudront manier quelque choſe, ils n'auront point de mains; & que, quand ils déſireront marcher, ils ne le pouront, n'ayant point de pieds. On voit ici les commandemens du Dieu éternel, & du Dieu d'ici-bas, ſeigneur des Moalles. Ce commandement eſt fait par Mangou-Khan à Louis, roi de France, à tous les ſeigneurs & prêtres, & à tous le grand peuple du royaume de France; afin qu'ils puiſſent entendre nos paroles & les commandemens du Dieu éternel faits à Ginghiz-Khan; depuis lui, ce commandement eſt venu juſqu'à nous. Un certain David vous a été trouver, comme ambaſſadeurs des Moalles; mais c'eſt un menteur & un impoſteur, & vous avez envoyé avec lui vos ambaſſadeurs à Kencan, après la mort duquel ils ſont arrivés en cour, & ſa veuve Charmis vous envoya par eux une piéce de drap de ſoie de Naſic, avec des lettres; mais, pour ce qui eſt des affaires de la guerre & du bien de cet état, comment eſt-ce que cette femme, plus vile, plus abjecte qu'un chien, en eût pu ſçavoir quelque choſe? Ces deux moines ſont venus de votre part, vers Sartaſch qui les a en-

voyés à Batou; & Batou, ici, parce que Mangou-Khan eſt le plus grand roi & empereur des Moalles. Mais maintenant, afin que tout le monde, tant prêtres que moines & tous autres, puiſſent vivre en paix, & ſe réjouir de ce que nos commandemens s'entendent parmi eux, nous aurions bien voulu envoyer vers vous des ambaſſadeurs qui auroient accompagné vos prêtres ; mais ils nous ont fait entendre qu'entre nos demeures & les vôtres il y a des nations belliqueuſes & des chemins difficiles & dangereux; enſorte qu'ils craignent que nos ambaſſadeurs ne puiſſent aller juſqu'à vous : en conſéquence, ils ſe ſont offerts de vous porter nos ordres à vous roi Louis, c'eſt pourquoi nous vous envoyons ce commandement du Dieu éternel par vos prêtres. Quand vous les entendrez & croirez, ſi vous vous diſpoſez à nous obéir, vous nous enverrez vos ambaſſadeurs pour nous aſſurer ſi vous voulez avoir paix ou guerre avec nous; & quand, par la toute-puiſſance du Dieu éternel, tout le monde ſera uni en paix & en joie, lors il apparoîtra ce que nous ferons : mais, ſi vous mépriſez les commandemens de Dieu & ne voulez pas les croire, en diſant que votre pays eſt bien éloigné, vos montagnes bien hautes & vos mers bien profon-

des, & qu'en cette confiance vous veuillies faire la guerre contre nous pour éprouver ce que nous ſçavons faire, celui qui peut rendre les choſes difficiles bien aiſées, & qui peut rapprocher ce qui eſt éloigné, ſçait bien ce que nous pouvons faire.»

[1255.]

Holagou *, frere du grand Khan, étoit parti depuis quelque tems pour faire des expéditions dans les pays occidentaux, que les Chinois déſignent par le nom de Ki-Che-Mi. On en vouloit ſur-tout au Calife & aux Aſſaſſins, dont nous parlerons auſſi bientôt. Rokneddin, chef de ces miſérables, avoit député ſon frere avec trois cents hommes vers Holagou, qui les envoya au château de Dgemalabad, où, peu après, on les fit mourir; & c'eſt de-là qu'eſt venue cette expreſſion que l'on trouve ſouvent dans les écrivains Orientaux qui ſont venus depuis : *envoyer à Dgemalabad*, pour dire envoyer à la mort. Rokneddin, fut mieux traité : s'étant rendu à Holagou, il conſerva la vie, & même fut comblé de bienfaits. Les deux derniers châteaux qui reſtoient encore aux Aſſaſſins, ſe rendirent deux ans après.

* Les Tartares diſent Houlakio, & Hélakio

[1258.]

En s'approchant de Bagdad, Holagou fit écrire aux principaux de la ville, pour les engager à s'épargner les horreurs d'un ſiége qui devoit être fort meurtrier; voici la réponſe inſenſée qu'il en reçut : « Quel » eſt Holagou ? & que peut-il ſur la mai- » ſon d'Abbas, qui tient toute ſa puiſſance » de Dieu même, aux volontés duquel » on ne s'oppoſe pas impunément ? Si » Holagou avoit deſiré la paix, il ne ſe- » roit pas venu porter le ravage ſur les » terres du Calife. Si cependant ce ſont- » là ſes intentions, qu'il s'en retourne à » Hamadan, alors nous prierons le Déoua- » dar de ſe jetter aux pieds du Calife, afin » d'obtenir de lui le pardon d'Holagou. » Cette forfanterie ridicule n'excita que le mépris du prince Mogol, car Holagou étoit frere du grand Khan. Peu après, il fit environner la ville d'un mur fortifié d'un foſſé profond, & dreſſa des machines pour les attaquer. On ſe défendit quelque tems : à la fin, le Calife fit demander à Holagou la permiſſion de ſe rendre auprès de lui. La ville fut priſe, & le pillage dura ſept jours. Le général Mogol s'éloigna enſuite. Dès qu'il fut à une journée de chemin, il fit mourir le Calife, ſoit

qu'on l'ait étranglé, ou qu'on l'ait aſſommé, comme le rapportent quelques hiſtoriens.

L'auteur du Nighiariſtan dit qu'un an avant la priſe de Bagdad, un des eſclaves du gouverneur avoit rêvé que la ville n'étoit plus au pouvoir des princes Abbaſſides, & qu'il en étoit le ſouverain. Il en amuſa ſon maître, qui s'en moqua. Mais l'événement vérifia le ſonge. Car, lorſque les Mogols faiſoient le ſiége de Bagdad, & qu'ils étoient ſur le point de décamper faute de vivres, cet eſclave leur écrivit un billet, qu'il fit paſſer dans leur camp, par le moyen d'une flèche à laquelle on l'attacha. Par ce billet, il promettoit à Holagou de faire ſubſiſter ſon armée pendant un mois; & lui indiquoit que, pour qu'il puſſent le voir, il n'avoit qu'à faire demander un nommé Amran. Le Caliſe qui ne vouloit rien refuſer à des ennemis, dont il avoit tout à craindre, fit en effet chercher celui que l'on demandoit, & l'envoya à Holagou. Lorſqu'Amran fut arrivé dans le camp des Mogols, il leur découvrit des magaſins de blé conſidérables, qui ſauverent leur armée de la famine, & leur procurerent la priſe de la ville. Le même auteur ajoute que, par récompenſe, on lui en donna le gouvernement.

Holagou, maître du peu de pays que

poſſédoit alors le Calife, porta la guerre dans la Natolie, & ſoumit tout ce pays, juſqu'aux détroits de Conſtantinople & des Dardanelles.

[1259.]

Pendant qu'Holagou s'étendoit à l'Occident, un autre frere du grand Khan continuoit de faire des conquêtes à la Chine; mais, Mangou-Khan ayant été trouvé au nombre des morts, après l'aſſaut d'une place importante, les Mogols firent la paix avec un des généraux Chinois, à condition que ſon maître leur donneroit, tous les ans, un million en or & un million en ſoie. Ils ſe retirerent enſuite en Tartarie, pour procéder à l'élection d'un nouveau Khan.

Mais l'empire de la Tartarie, qui avoit été juſqu'alors ſoumis à un ſeul prince, fut, après la mort de Mangou-Khan, diviſé en pluſieurs états conſidérables. Les deſcendans de Batou-Khan devinrent ſouverains dans le Captchac: Holagou régna en Perſe; Zagatai, dans le Maouarennahar. Il eſt vrai cependant que tous ces princes recevoient l'inveſtiture de celui qui régnoit dans la Tartarie & à la Chine, & ce ne fut que dans la ſuite qu'ils refuſerent de lui rendre quelques hommages.

[1260.]

Kublaï, frere de Mangou-Khan, fut élu Khan en ſa place. Après cette proclamation, on fit par-tout des réjouiſſances; & Kublaï s'attacha à choiſir d'habiles généraux, & des miniſtres ſages & intégres. La domination des Mogols, juſqu'alors ſi barbare & ſi dure, changea ſous ce prince, qui adopta entiérement les mœurs des Chinois, & qui fut regardé, par ce peuple même, comme un des plus illuſtres empereurs qui aient régné dans la Chine. Son règne fut fertile en grands hommes & en grands événemens, parce que Kublaï étoit grand lui-même, qu'il fit fleurir les arts & les ſciencès, & qu'il s'attacha à rendre ſes ſujets heureux, en cherchant par-tout le mérite, en veillant à la culture des terres, au progrès des manufactures, & à la proſpérité du commerce. Si les Chinois, remarque l'hiſtorien d'où nous empruntons ces réflexions, ont ſouvent été vaincus, jamais leurs loix n'ont éprouvé un pareil ſort; & les plus grands conquérans qui ont ſoumis cette nation, ont été obligés de ſe ſoumettre eux-mêmes à ces loix. La plûpart des Mogols ſe dépouillerent de leur barbarie; pluſieurs, à l'imitation des Chinois, ſe rendirent célèbres par une fidélité inébran-

lable pour le ſervice du prince & pour l'amour de la patrie. On ſçait qu'un des plus grands crimes que l'on puiſſe commettre à la Chine, eſt de manquer de reſpect & d'obéiſſance à ſon pere; & l'empereur y eſt regardé comme le pere de la nation.

Comme la ſuite de cette dynaſtie de Mogols appartient plus particuliérement à l'hiſtoire de la Chine, dont elle fait partie, nous ne la ſuivrons pas plus loin, & nous renvoyons le lecteur aux Anecdotes de cette nation, que nous donnons à part.

Nous ajoutons même avec peine que, dans la ſuite de l'hiſtoire des Mogols, nous n'avons rien trouvé qui puiſſe piquer la curioſité du lecteur. De grandes batailles dont on ignore les circonſtances, des combats dans leſquels on rapporte qu'il y eut beaucoup de ſang répandu, des places priſes & raſées, & des milliers de priſonniers mis à mort; voilà en quelques lignes l'analyſe de ce que nous offrent les hiſtoriens de cette partie de l'hiſtoire d'Aſie. Auſſi, après avoir rapporté quelques traits concernant Holagou, ſi terrible alors, & ſi célèbre encore dans l'Orient, nous abandonnerons les Mogols, pour paſſer à quelques autres dynaſties.

Holagu, que nous écrivons Holagou, pour rendre la prononciation Mogole, étoit, comme nous l'avons dit, fils de Tuli-Khan, quatrieme fils de Genghiz-Khan. Après avoir défait & exterminé les Aſſaſſins, dont nous parlerons enſuite, & aboli le Califat par la mort de Moſtaſſem, qui fut ainſi le dernier Calife, il ſuccéda à ſon frere Mongou-Khan dans la partie occidentale de l'Aſie, & s'empara d'Alep & de Damas.

S'étant avancé enſuite vers l'Orient, il laiſſa, pour maintenir & même étendre ſes conquêtes, un de ſes généraux, nommé Ketboga; mais ce général, pour avoir trop mépriſé un nouvel ennemi dont il croyoit la défaite aiſée, fut défait lui-même & fait priſonnier. Cet ennemi étoit Al-Malek-Al-Morhaffer-Séifeddin *, troiſieme ſultan des Mamelucs, dont il ſera parlé dans les Anecdotes de l'hiſtoire d'Afrique. Cette perte fut bientôt réparée, & l'année ſuivante Holagou conquit la Syrie.

Quelque tems après cette ſeconde expédition, il paſſa dans la province d'Aderbidgiane, pour y prendre quelque repos. Son amour pour les ſciences, & le bon accueil, qu'il fit toujours à ceux qui

* Le roi triomphant.

s'y appliquoient, y attirerent des ſçavans dans tous les genres, & ſur-tout des mathématiciens, auxquels il aſſigna de très-fortes penſions, en leur fourniſſant tous les inſtrumens néceſſaires aux obſervations aſtronomiques. Il fit bâtir un magnifique & commode obſervatoire à Maragah, ville aſſez proche de Tauris.

[1264.]

Pendant ce tems, les villes de la Syrie, à l'exception de celles qui, ſituées ſur le bord de la mer, appartenoient aux Chrétiens, étoient rentrées ſous la domination des Muſulmans. Holagou, qui ſongeoit à les reprendre, avoit déja ordonné aux rois d'Arménie, de Géorgie & aux autres Chrétiens, de ſe tenir prêts à marcher pour aller attaquer le ſultan d'Egypte; mais il fut ſurpris par la mort près de la ville de Maragah: il y avoit dix ans qu'il commandoit dans cette partie de l'Aſie, & qu'il s'en regardoit comme le ſouverain, quoique ſon frere Kublaï, qui régnoit en Chine, n'en parlât que comme de ſon lieutenant.

Ce prince laiſſoit quinze enfans, & un aſſez grand nombre de femmes, entre leſquelles on cite Doghouz-Khatoran, qui étoit Chrétienne: elle l'avoit accompagné dans toutes ſes expéditions militaires; &,

&, par les rares qualités de ſon eſprit, avoit mérité la plus grande part dans ſa confiance : les Chrétiens lui dûrent la protection qu'Holagou leur accorda toute ſa vie ; elle ne lui ſurvécut pas long-tems, & fut enterrée auprès de lui comme elle l'avoit deſiré. Avant de parler des autres états fondés par les Tartares, & de l'irruption d'une partie de ces peuples ſous Tamerlan, nous allons parler des Aſſaſſins, dont on a vu la deſtruction en Perſe par Holagou, & qui continuerent cependant encore quelque tems en Syrie.

SOUVERAINS EN PERSE ET EN SYRIE, DITS ASSASSINS, BATHÉNIENS, &c.

LES Aſſaſſins ne formerent un état politique, que long-tems après avoir fait ſchiſme avec les autres Mahométans, & avoir, par la nouveauté & la bizarrerie de leur doctrine, excité de grands maux en Perſe & en Syrie, où ils s'établirent.

On ſçait que, peu après la mort de Mahomet, ſes ſectateurs ſe diviſerent au ſujet de la ſucceſſion à l'Imamat, ou à la dignité de chef de la religion. Tous, à la vérité, convenoient qu'elle devoit appartenir à celui qui ſeroit reconnu ſon légitime ſucceſſeur; mais les uns tenoient pour Abubèkre, qui en effet fut reconnu Iman & Calife, & les autres prétendoient ne reconnoître qu'Ali, couſin & gendre du prophète. Quoique le premier avis l'eut emporté au ſentiment du plus grand nombre, il ne laiſſa pas de ſe trouver des Mahométans, qui, après avoir ſoutenu Ali

de ſon vivant, perſiſterent dans ſes prétentions après ſa mort : de-là la diviſion des Mahométans en deux grandes ſectes, diviſées elles-mêmes en pluſieurs autres. Ceux qui reconnoiſſent la puiſſance du Calife, & leur ſucceſſion comme légitime, ſe ſont qualifiés d'Orthodoxes ou Sunnites ; & ceux qui s'en ſont ſéparés en continuant de regarder Ali & ſes deſcendans comme les véritables Imans, ſont appellés Schiites. Cette diviſion auſſi funeſte dans leur religion bizarre, que celle les qui n'ont que trop ſouvent déchiré le ſein de la religion véritable, a cauſé les plus grands maux aux partiſans fanatiques des deux opinions. Les Schiites ſont diviſés en cinq ſectes principales, qui, ſubdiviſées entre elles, en forment ſoixante-dix. Notre projet n'étant pas de donner l'hiſtorique de leurs établiſſemens, ni d'expoſer les abſurdités de leurs différens dogmes, nous nous contenterons de remarquer que toutes s'accordent à regarder Ali comme le véritable ſucceſſeur au califat, & à compter, dans ſa famille, douze Imans légitimes qu'ils réverent comme autant de ſaints. Il eſt vrai que tous ne conviennent pas des mêmes Imans, & c'eſt une des ſources de leur diviſion ; mais nous abandonnons ces détails.

[702.]

Ce fut cette année que naquit à Médine Giafar-Al-Sadek ou Dgirfer, *le Vrai*, regardé par les Schiites comme le ſixieme des Imans. Il paroît qu'il avoit beaucoup étudié, puiſqu'Abou-Hanifa, l'un des hommes les plus inſtruits de la cour du Calife Almanſor, diſoit qu'il ſe préſentoit devant lui avec encore plus de reſpect & de vénération, que devant le Calife. D'un autre côté, on voit que c'étoit un enthouſiaſte, ou peut-être un fripon; car, feignant d'être pénétré de l'eſprit ſaint, il diſoit à ceux qui l'écoutoient: » Interrogez-moi ſouvent pendant que je » ſuis avec vous, car il ne viendra perſonne après moi qui puiſſe vous inſtruire. » On rapporte de lui une maxime plus raiſonnable. « O vous qui êtes » fidèles, puiſque le prix de votre rachat eſt le paradis, gardez-vous bien » de vous donner pour quelqu'autre choſe. » On lui demandoit un jour ſi Dieu créeroit d'autres hommes après l'extinction de ce monde-ci. « Voulez-vous, répondit-il, » que le royaume de Dieu demeure vuide, » & ſa puiſſance oiſive? Il eſt de ſon » eſſence de créer pendant toute l'éter- » nité. » Ce Giafar étoit d'ailleurs un per-

ſonnage aſſez ſimple & dénué de toute ambition, lorſqu'Abou-Moſlem, le plus grand ennemi des Ommiades, eut pris la réſolution de leur enlever le califat, il fit ſolliciter Giafar de l'accepter, en l'aſſurant du ſuccès de cette entrepriſe; mais celui-ci le refuſa conſtamment, & brûla même les lettres qui lui étoient adreſſées à ce ſujet. Ses ſectaires ont conſervé un ouvrage myſtique de lui, écrit ſur un parchemin, fait de peau de chameau, & que par cette raiſon ils appellent Gefr, (le parchemin,) en y ajoutant l'épithète de *petit*, parce que l'on conſerve un ouvrage d'Ali, du même genre, que l'on nomme le *grand Gefr:* tous deux renferment des eſpeces de prédictions ſur les événemens qui doivent arriver dans le monde juſqu'à la conſommation des ſiécles. Il mourut à Médine, âgé de ſoixante-cinq ans.

Il avoit eu trois enfans mâles & trois filles. Iſmaël, l'aîné de tous, avoit été d'aſſez bonne heure reconnu pour ſon ſucceſſeur, dans la dignité d'Iman; mais, étant venu à mourir, Giafar déſigna Mouſſa, ſon ſecond fils. Cette diſpoſition, toute raiſonnable qu'elle étoit, donna lieu à l'une des factions que nous avons indiquées parmi les Schiites, & celle ſurtout dont notre objet eſt de parler ici.

Quelques esprits remuans prétendirent que, puisqu'Ismaël avoit été désigné Iman par son pere, ses successeurs devoient jouir de cette prérogative ; &, prétendant que l'Imamat ne pouvoit passer ainsi à une branche collatérale, ils refuserent de reconnoître la suite de ceux qui sont comptés comme les véritables Imans. De-là leur vint le nom d'Ismaéliens, que quelques auteurs ont nommés mal-à-propos Ismaélites, puisque ce nom, consacré chez nous à désigner les descendans d'Ismaël, fils d'Abraham, peut être donné indifféremment à tous les Arabes.

Cette faction excita d'abord de grands troubles en Asie, & dégénéra enfin en rébellion ouverte. Ce fut une branche des descendans de cet Ismaël dont nous venons de parler, qui, sur la fin du troisieme siécle de l'hégire, s'empara de l'Egypte, sous le nom de Califes Fathimites : on les appelle aussi Ismaéliens d'Afrique, comme on le verra ailleurs. D'autres Ismaéliens s'établirent en Asie, & ce sont ceux dont nous avons parlé. Mais, comme ils ont succédé en puissance aux Carmathes, & qu'à cause du rapport qui se trouvoit entre les dogmes qu'ils professoient, ils ont été souvent confondus avec eux, nous allons en donner rapidement une légere connoissance ; mais il faut pren-

dre la choſe d'un peu plus haut : ceci d'ailleurs nous ſervira à montrer que Mahomet n'a pas été le ſeul fanatique qui ſe ſoit dit Bathénien ou Illuminé, parmi ce peuple ignorant & ſuperſtitieux ; au contraire même, il eut un aſſez bon nombre d'imitateurs ; mais moins adroits, moins bons politiques, &, ſans doute auſſi, ſe trouvant dans des conjonctures moins favorables, ils ont tous échoué les uns après les autres, après avoir fourni quelques traits à l'hiſtoire des erreurs & des extravagances humaines.

Dès les commencemens des Iſmaéliens, parut une ſecte appellée Ravendiah, d'après Ravendi ſon auteur, dont le nom propre cependant étoit Ahmed-Ben-Jahia ; on le ſurnomma Al-Zendik, ou le ſectateur de Zoroaſtre, dont le livre porte le titre de Zend ; mais cette épithète, dans le figuré, ſignifioit l'impie. Il admettoit la métempſycoſe. Ces Ravendiſtes, croyant ou feignant de croire que l'ame de Mahomet étoit paſſée dans la perſonne d'Abu-Giafar-Almanſor, ſecond Calife Abbaſſide, vouloient par cette raiſon lui rendre les honneurs divins, & faire ſolennellement la proceſſion autour de ſon palais, ainſi que cela ſe pratique autour du temple de la Mecque ; mais le Ca-

life, bien loin de ſe prêter à ces actes d'impiétés, ſe fit un devoir de les détruire.

Cette extravagante & baſſe flatterie avoit déja été employée par Hakim, autre fanatique qui entreprit de perſuader à Abou-Moſlem, dont nous avons parlé plus haut, que l'eſprit de Dieu étoit paſſé dans ſon corps. Peut-être ne ſera-t-on pas fâché que nous diſions auſſi deux mots de cet impoſteur.

Hakim étoit fils d'Haſchim, ſecrétaire ou commis dans la chancellerie d'Abou-Moſlem, gouverneur du Khoraſſan. Ayant d'abord aſſez bien ſervi comme ſimple ſoldat, il parvint de grade en grade juſqu'à celui de capitaine, & ſe fit enfin chef de parti. Il étoit de petite taille, de fort mauvaiſe mine : on remarque qu'il portoit toujours un voile. Ses ennemis ont prétendu que c'étoit pour cacher la laideur de ſon viſage ; ſes ſectateurs aſſurent que c'étoit pour empêcher que l'on ne fût ébloui par les rayons qui ſortoient de ſa face reſplendiſſante : un auteur qui paroît aſſez impartial, rapporte qu'ayant perdu un œil d'un coup de flèche, il cachoit ainſi ſa plaie qui n'avoit jamais pu entiérement ſe guérir.

Le fond de ſa doctrine étoit la métempſycoſe. En conſéquence, il prétendoit

que Dieu avoit pris lui-même une forme humaine, depuis l'inſtant qu'il commanda aux anges d'adorer Adam, le premier des hommes ; qu'après la mort d'Adam, Dieu étoit apparu ſous la figure de pluſieurs prophètes & de pluſieurs grands hommes, entre leſquels avoit été Abou-Moſlem ; & qu'après la mort de ce prince, la divinité étoit paſſée en ſa perſonne.

Cette doctrine, toute ridicule qu'elle étoit, ne laiſſa pas de trouver des partiſans. Suivi d'un aſſez grand nombre de diſciples, il paſſa de la ville de Mérou, dans la Tranſoxiane, & s'empara d'une fortereſſe preſque inacceſſible. Ses diſciples, à cauſe de leur habit ſimple, furent appellés les vêtus de blancs, couleur qu'il avoit choiſie pour l'oppoſer au noir qui étoit celle des Abbaſſides.

Là il étonna tout le peuple pendant deux mois, en faiſant ſortir tous les ſoirs du fond d'un puits un corps lumineux, de la groſſeur que nous paroit être la lune, & qui étoit apperçu d'aſſez loin. C'étoit ſans doute une eſpece de phoſphore ; mais ce peuple prétendit que c'étoit la lune elle-même qu'il faiſoit ainſi mouvoir à ſon gré. Sans doute qu'il choiſiſſoit le tems où le ciel étoit couvert de nuages, pendant les nouvelles lunes, & les premiers & derniers quartiers.

Le Calife Mahadi ayant appris ſa révolte, envoya une armée conſidérable pour l'exterminer. Réduit à la derniere extrémité dans le château dont il s'étoit rendu maître, il réſolut d'empoiſonner tout ſon monde, ce qu'il exécuta. Une de ſes femmes, qui heureuſement pour elle avoit découvert ſon deſſein, s'étoit cachée dans un coin du château; elle vit Hakem brûler tous les corps morts, & ſe jetter enſuite lui-même dans un bain d'eau-forte qu'il avoit préparé exprès. On ne peut guères douter que ſon deſſein ne fût de faire accroire que lui & les ſiens étoient diſparus d'une maniere miraculeuſe, comme en effet ſes ſectateurs le publierent enſuite.

Dès que la femme, qui étoit cachée, vit qu'il n'y avoit plus rien à craindre, elle monta ſur une des murailles, d'où elle cria aux aſſiégeans, que, ſi on vouloit lui donner la vie ſauve, elle les mettroit en poſſeſſion du château. Abuſaïd, général du Calife, flatté de l'eſpérance de ſe ſaiſir de l'impoſteur, lui promit non-ſeulement la vie, mais encore tous les biens que ce château pouvoit renfermer. Auſſitôt elle ouvrit les portes; &, quoique le corps d'Hakem fût déja à demi conſommé, il ne laiſſa pas de tenir la parole qu'il avoit donnée à cette femme.

ASSASINS CARMATHES.

PLUS de cent ans après parut Kerſah, ſurnommé Carmath du lieu de ſa naiſſance, voiſin de Cufa. C'étoit un homme d'une vie auſtere ; il prétendoit que Dieu lui avoit ordonné non pas cinq prieres par jour, mais cinquante, & il établit cette pratique parmi les ſiens. Mais, s'ils renchériſſoient ſur les Muſulmans pour la quantité des prieres, d'un autre côté ils étoient bien plus relâchés qu'eux dans l'uſage des viandes, & mangeoient beaucoup de choſes que les Muſulmans regardent comme défendues par leur loi. D'ailleurs, ils croyoient que les anges étoient leurs guides dans toutes leurs actions : ſyſtême aſſez commode pour les paſſions. Nous paſſons ſous ſilence d'autres abſurdités auſſi ridicules. Leur chef ayant diſparu, ſans que l'on ſçut au juſte ce qu'il étoit devenu, ils furent quelque tems aſſez tranquilles & aſſez ignorés.

Abuſaïd qui ſe trouvoit alors à la tête des Carmathes, fort multipliés dans l'Irak, entreprit de faire la guerre au Calife, & s'empara ſur lui de la ville de Hadgiar *, dont il fit ſa capitale.

* Près du golfe Perſique dans la province de Bahrein.

[906.]

Devenus plus puiſſans de jour en jour par les guerres qu'ils n'avoient ceſſé de faire dans l'Irak, la Syrie, la Méſopotamie, les Carmathes s'étoient rendus maîtres de pluſieurs villes, entr'autres, de Baalbec & de Salemiah : ils en avoient maſſacré preſque tous les habitans. La ville de Damas n'avoit échappé à leur furie, qu'en ſe rachetant avec de l'argent. Zacramah qui les commandoit dans le tems dont nous parlons, défit l'armée du Calife, & fit faire main-baſſe ſur la caravane des pélerins de la Mecque, dont il pilla tous les bagages ; mais il fut enfin défait & tué lui-même par un des généraux du Calife Moctafi. Abuſaïd qui lui ſuccéda, ne fit rien de conſidérable.

[923.]

Abu-Thaher, fils d'Abuſaïd, ſuccéda à Saïd, ſon frere aîné ; c'eſt le plus fameux des généraux Carmathes. Dès l'âge de dix-huit ans, pour ſe faire donner le commandement, il fit entendre aux ſiens que Dieu lui révéloit les choſes les plus cachées. Il ſe mit enſuite à la tête d'un parti ; attaqua la ville de Baſſora ; la prit d'aſſaut ; maſſacra la plus grande partie des habi-

tans ; & l'abandonna après l'avoir pillée pendant dix-ſept jours.

L'année ſuivante, il défit la caravane, au retour de la Mecque, & fit priſonnier le pere du ſultan Séifeddulah, qui en étoit le conducteur. Cependant, il le remit bientôt en liberté, pour ſe concilier l'amitié du Calife, auquel il demanda bientôt après la paix par une ambaſſade ſolennelle. Les ambaſſadeurs furent bien reçus ; mais les demandes d'Abou-Thaher, qui vouloit garder Baſſora & ſon territoire, furent abſolument rejettées. Le général Carmathe ne trouva que trop les moyens de s'en venger.

Non ſeulement il prit la ville de Cufa, la pilla, égorgea une partie de ſes habitans, & réduiſit l'autre en ſervitude, mais, l'an 931, il marcha avec ſon armée du côté de la Mecque, fit un très-grand ravage dans ſon territoire, prit enſuite la ville, la pilla, y tua plus de trente mille hommes, combla le puits de Zemzem *, ſouilla le temple en y enterrant trois mille morts, & enleva la pierre noire de la maiſon quarrée ou Caaba.

* Les Arabes prétendent que ce puits eſt celui d'Agar ; & il a de tems immémorial été en vénération parmi eux.

[936.]

Abou-Thaher voulant insulter le Calife, s'approcha de la ville de Bagdad, avec seulement cinq cents chevaux. Le Calife furieux, & voulant l'avoir à quelque prix que ce fût, envoya contre lui Abusage avec trente mille hommes. Lorsque celui-ci se fut avancé au point d'avoir pris tous les avantages, il écrivit au Calife : « Demain je vous envoie Abou-Thaher pour » en faire ce que vous voudrez. » Moctader, qui se défioit d'autant plus de ce succès qu'il le désiroit ardemment, lui recommanda de ne négliger aucune précaution, & sur-tout de faire rompre le pont du Tigre, afin que l'ennemi ne pût s'en servir pour échapper.

Cependant Abusage, qui craignoit qu'Abou-Thaher ne périt dans le combat, cherchoit les moyens de s'assurer de sa personne. Il lui fit dire qu'en considération de leur ancienne amitié, vu la prodigieuse inégalité de leurs forces respectives, il lui conseilloit de se rendre de bonne grace au Calife, qui lui en sçauroit gré, & dont il seroit sûrement bien traité.

Abou-Thaher reçut le messager avec distinction, l'assura de toute sa reconnoissance pour son maître, & lui demanda

enſuite à combien d'hommes pouvoit monter ſon armée ; « --- à trente mille. — » C'eſt beaucoup, mais ce n'eſt pas aſſez » pour nous vaincre ; il lui manque trois » hommes comme les miens. » Ayant auſſitôt appellé trois ſoldats pris au haſard dans toute la troupe, il commanda à l'un de ſe percer la gorge de ſon poignard ; à l'autre, de ſe noyer dans le tigre ; au troiſieme, de ſe précipiter d'un rocher fort élevé ; puis, continuant ſa converſation ſans paroître ſeulement ſoupçonner que de tels ordres puſſent demeurer ſans exécution, il laiſſa l'envoyé dans la plus grande ſurpriſe ; parce qu'en effet chacun de ces hommes avoit auſſitôt accompli les ordres de leur maître. « Vous imaginez » bien, lui dit enſuite Abou-Thaher, que, » quand on a de pareilles troupes, on ne » craint guères ſes ennemis. Je reſpecte » en toi la qualité d'ambaſſadeur ; tu peux » partir libre : mais ſçache que bientôt je » te ferai voir ton général enchaîné parmi » mes chiens. »

Le recit que fit l'envoyé à ſon retour, répandit l'effroi dans l'armée du Calife ; les troupes étoient déja à demi-vaincues par la crainte lorſqu'elles allerent au combat : auſſi, paſſé les premieres charges, les ſoldats prirent-ils la fuite ; les Carmathes maſſacrerent ceux qu'ils purent attraper :

& Abou-Thaher devenu maître d'Abuſage, ne manqua pas de l'enchaîner avec ſes dogues.

[939.]

Cependant Abou-Thaher ſe prêta à quelques accommodemens, & promit de laiſſer paſſer les caravanes, à condition qu'on lui payeroit une ſomme conſidérable. Or, comme l'objet de cette caravane de la Mecque n'eſt pas ſeulement de ſatisfaire à un devoir de religion, mais auſſi de remplir un objet de commerce, on ſe prêta à ſa demande, & les pélerins négocians voyagerent avec plus de ſûreté que jamais.

[943.]

Grand général, politique habile & maître d'un état qu'il avoit en quelque ſorte fondé, Abou-Thaher mourut cette année, aimé de ſes ſujets, & craint de ſes voiſins. Il avoit partagé ſa ſucceſſion entre ſes freres; mais, de peur qu'ils n'abuſaſſent de leur pouvoir, & que leurs défauts particuliers ne nuiſiſſent au bien général, il établit, pour contrebalancer leur autorité, des juges à la tête de l'adminiſtration.

[950.]

Les Carmathes, devenus moins actifs parce

parce qu'ils étoient plus heureux & moins guerriers, faute de grands généraux, ayant tout à craindre de la part des Arabes à cauſe du rapt de la pierre noire, la rapporterent de Cufa à la Mecque, prétextant qu'en l'enlevant & en la rendant, ils n'avoient agi que par un ordre exprès de Dieu; & les auteurs de cette nation, inſtruits ſans doute de ce qui arriva autrefois à l'arche d'alliance, lorſqu'elle fut rapportée de chez les Philiſtins, voulant raconter quelque choſe qui approchât du miracle dont il eſt parlé dans ce retour, diſent que les Carmathes, pour enlever la pierre, fatiguerent quarante de leurs plus forts chameaux: au lieu qu'en la rapportant, un ſeul ſuffit pour toute la route, encore étoit-il étique & très-foible; ce fut ce voyage qui lui donna des forces & de l'embonpoint.

AUTRES SECTES D'ASSASSINS.

LES Carmathes ayant été exterminés en Arabie par la tribu des Baradiens, quelques-uns de ceux qui ſe ſauverent en Perſe ſe diſtinguerent encore par l'extravagance de leur doctrine, & ſur-tout par leur dévouement aux ordres abſolus de leur maître.

On peut mettre au nombre des plus fameux impoſteurs qui parurent vers le tems dont nous parlons, Mohammed, natif de Schamalgan, entre Buſana & Cufa, & par cette raiſon ſurnommé Schamalgani. Il commença par abolir toute ſorte de culte divin, ſoit légitime, ſoit ſuperſtitieux; approuva toutes les conjonctions charnelles, même les plus abominables, ſoutenant que, par ce moyen, les plus parfaits communiquoient leurs lumieres à ceux qui l'étoient le moins. Ainſi non-ſeulement il enſeignoit la métempſycoſe après la mort, mais même la transfuſion, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, des ames d'un corps vivant à un autre corps vivant. Il fut condamné, par les docteurs de la loi Muſulmane, à être pendu & enſuite brûlé.

Un demi-ſiécle après, un de ces fanatiques, nommé Darari, étant paſſé en Egypte, s'inſinua dans les bonnes graces du Calife Fathimite Hakim-Bem-Rillah, & lui perſuada que l'eſprit de Dieu étoit paſſé en lui. Cette indigne flatterie irrita le peuple, qui le tua. Hamzan, ſon ſucceſſeur, ſoutint les ſentimens de ſon maître; raſſembla les ſectaires; &, ſous la protection du même Calife, en envoya une colonie en Syrie, & ſur-tout dans les montagnes du Liban. Il ſe faiſoit nommer Al-Hadi, le directeur. Il avoit ſubſ-

tituć au jeûne, au pélerinage & à l'oraiſon, la licence, la débauche & le libertinage.

[1090.]

Ce fut alors qu'Haſſan-Sabah, ayant ramaſſé les reſtes des Carmathes & des Dariens, en fit une eſpece de dynaſtie, dont le ſiége principal étoit dans le Kouheſtan en Perſe; & qui ſe ſoutenoit auſſi en Syrie, où le prince envoyoit un lieutenant. Cette dynaſtie, qui a eu en tout huit princes pendant l'eſpace de cent ſoixante-onze ans, c'eſt-à-dire depuis ſon établiſſement juſqu'à la priſe de toutes ſes places en Perſe par Holagou, comme nous l'avons dit plus haut, donne d'abord le nom d'Iſmaéliens à ceux qui la formoient, parce qu'ils regardoient Iſmaël, fils de Giafar, dont on a parlé plus haut, comme celui dont la poſtérité devoit poſſéder la dignité d'Iman : ils prirent auſſi le titre de *Bathéniens*, c'eſt-à-dire Illuminés; mais ils furent nommés par les nations Perſes & Arabes, *Mélahédah*, les Méchans, & *Haſſaſikin*, d'où nous avons fait Aſſaſſins, qui eſt demeuré dans notre langue. Il paroît que ce dernier nom étoit formé du verbe *haſſa*, tuer, & de *ſikkin*, poignard & couteau, parce que c'eſt ſurtout cette arme qui les avoit rendus re-

doutables. Comme le ſiége principal de leur domination étoit dans les montagnes du Kouheſtan, leur chef étoit aſſez généralement déſigné par ces mots, *Scheikh* ou plutôt *Cheik-oul-Dgébel*, c'eſt-à-dire, Chef de la montagne; comme les Arabes diſent le chef d'une tribu; mais comme ce mot Schéik ſignifie auſſi *l'Ancien*, (*ſenior*,) les Occidentaux l'ont traduit par *Vieux*, (*vetus* & *ſenex*,) d'où, par une ſuite de la même ignorance, quelques-uns de nos hiſtoriens & nos auteurs de Dictionnaires ont dit *le Vieux de la montagne.*

Ce chef des Aſſaſſins ſembloit avoir entrepris d'exercer le droit de vie & de mort ſur les autres ſouverains de la terre; & ſa puiſſance étoit d'autant plus redoutable, qu'elle étoit fondée ſur le fanatiſme le plus outré & le deſpotiſme le plus abſolu. Pour perſuader à ſes proſélytes, la plûpart ſauvages & barbares, qu'en effet il étoit plus qu'un homme ordinaire, il avoit fait faire, dans l'intérieur de ſes montagnes, un jardin délicieux où il les faiſoit tranſporter pendant le ſommeil: ils y trouvoient tout ce qui peut intéreſſer le goût & flatter les ſens. Quand après un autre ſommeil on les en avoit retirés, il leur faiſoit entendre que s'ils mouroient ils jouiroient pendant toute l'éternité de ces plaiſirs qu'ils n'avoient pu qu'entrevoir

pendant quelques heures. Cette créance trouvoit d'autant plus aiſément place dans des eſprits groſſiers, que l'idée d'un paradis tout ſenſuel étoit fort ancienne parmi les Arabes. Un de leurs rois, nommé Schiddad, voulant perſuader ſes ſujets de la divinité qu'il s'attribuoit, avoit fait conſtruire un jardin tel que fut depuis le paradis des Aſſaſſins, & il y faiſoit conduire ceux qui lui plaiſoient. Ce jardin ou paradis s'appelloit Irem. En vain Mahomet, pendant tout le tems de ſa prédendue miſſion, s'éleva-t-il contre Schédad, & contre l'idée de ſon paradis charnel qu'il traite d'idolâtrie, les poëtes cependant n'ont pas laiſſé de continuer à en donner des deſcriptions, & le plus grand nombre des Muſulmans à s'en flatter comme d'une récompenſe qui les attendoit après leurs morts. Nous avons cru devoir d'autant plus inſiſter ſur cet objet, que la plûpart des Chrétiens continuent à croire que c'eſt Mahomet qui a imaginé & enſeigné ce faux paradis; mais, comme le remarque fort ſagement un académicien éclairé & judicieux, cet impoſteur eſt aſſez coupable d'ailleurs, ſans qu'il ſoit beſoin de lui imputer fauſſement des erreurs qu'il n'a point enſeignées, & que même il a condamnées.

Si nous avions en françois l'hiſtoire des Aſſaſſins, peut-être y trouveroit-on quelques traits qui méritent d'être rapportés ; mais doit-on regretter beaucoup des anecdotes de meurtres & d'aſſaſſinats ? Ces malheureux avoient été détruits en Perſe par Hólagou, tandis que ceux de Syrie ſubſiſtoient encore. Ceux-ci furent détruits vingt ans environ après, c'eſt-à-dire vers l'an de J. C. 1260, par Bibars, quatrieme ſultan des Mamelucs en Égypte.

Avant de terminer ce qui concerne les Aſſaſſins, nous ne pouvons nous empêcher de faire obſerver que c'eſt fauſſement que nos hiſtoriens ont imputé à leur chef la mort de Conrad, marquis de Montférat, aſſaſſiné en Terre-ſainte, auſſi bien que le deſſein d'avoir voulu faire poignarder Philippe-Auguſte & S. Louis ; & quand on penſe que Conrad avoit pour ennemi Richard, roi d'Angleterre, & ſur-tout Humfroi, ſeigneur de Thorou, dont on avoit caſſé le mariage avec Iſabeau, héritiere du royaume de Jéruſalem, pour le donner à ce même Conrad ; quand on voit que la nouvelle que reçut Philippe du deſſein du Schéik, ne fut jamais bien prouvée ; & que S. Louis avoua en Terre-ſainte, ſelon Joinville, qu'il ne connoiſſoit pas le vieux de la montagne, quoique

ce ſoit avant ce tems que les hiſtoriens placent le projet de ſon aſſaſſin, & le repentir du Schéïk qui l'en fit enſuite avertir afin qu'il s'en garantît, & la généroſité de S. Louis qui lui envoya des préſens; quand on voit de plus que la lettre, par laquelle on prétend que ce Schéïk s'accuſe du meurtre de Conrad, eſt écrite en latin, & datée des années du pontificat d'un pape, on ne peut s'empêcher de traiter ces récits de fables, & de juſtifier dans ſon eſprit le Chéïkh-Oul-Dgébal, coupable d'ailleurs d'aſſez d'autres crimes de ce genre.

MOGOLS DITS *IL-KHANIENS.*

[1356.]

L'EMIR Dgiouban, général des armées d'Abuſaïd, fils d'Algiaptou dont on a parlé précédemment, avoit été tuteur de ce prince, & dans la ſuite mis à mort par ſon ordre, pour lui avoir refuſé ſa fille en mariage. Son fils Timurtaſch, gouverneur du pays de Roum ou de la Natolie, ayant appris la mort de ſon pere, s'étoit réfugié en Egypte auprès du ſoudan Al-Malek-Al-Naſſer. Haſſan-Kutchi, ou *le petit*, fils de Timurtaſch, voyant qu'après la mort d'Abuſaïd qui ne laiſſoit point d'enfans, les gouverneurs des provinces ſe rendoient maîtres abſolus dans leurs départemens, conçut le projet de ſe faire auſſi un état indépendant. Son pere & lui-même enſuite avoient eu beaucoup d'amis dans le pays de Roum; il y paſſa ſecrettement, y raſſembla des troupes, &, par leurs ſecours, parvint à s'emparer de l'Adherbidgiane & de l'Irak-Perſienne: cet établiſſement eſt fixé à l'an de J. C. 1337. Pendant ſon règne qui fut de ſept ans, & pendant celui de ſon

frere qui fut de treize, les Dgioubaniens furent toujours en guerre avec leurs voisins : on ignore les détails de leur hiſtoire.

Quoique l'empire des Mogols en Perſe eût été entiérement détruit par les Emirs & par les Dgioubaniens, peu de tems après la mort d'Echrés *, il s'en forma un nouveau des débris de l'ancien : ce fut celui dont les princes porterent le nom d'Il-Khaniens, d'après Haſſan-Nuian-Il-Khani, qui en fut le fondateur.

Cet Haſſan, que l'on a ſurnommé Buzurk ou le Grand, étoit fils d'Argoun, fils d'Abaka-Khan, fils de Holagou : ainſi l'on voit qu'il étoit de la famille de Genghiz-Khan. Son règne fut très-agité, & n'offre rien d'intéreſſant ; auſſi ne compte-t-on le commencement de cette dynaſtie, que du règne de ſon fils qui fut auſſi ſon ſucceſſeur.

AVIS ou VEIS, appellé quelquefois Schéikh-Avis, ayant ſuccédé aux états de ſon pere, entreprit d'ajouter à ſes poſſeſſions. L'Adherbidgiane étoit à ſa bienſéance : il y entra avec une armée conſidérable, défit Akhi-Dgiouk qui en étoit le maître ; &, l'ayant obligé de s'enfuir, il s'empara de cette belle province : mais,

* Plus noble.

pendant que ſes ennemis, effrayés par la terreur de ſon nom, le laiſſoient jouir en paix de ſa nouvelle conquête, lui-même il leur donna des armes contre lui, en ſe livrant ſans meſure à ſa trop grande ſévérité. Pour des ſujets aſſez légers, il avoit déja fait mourir quarante des principaux ſeigneurs du pays ; les autres, indignés d'une pareille conduite, & craignant chacun pour ſoi les mêmes traitemens, rappellerent Akhi-dgiouk, & le remirent en poſſeſſion de tout ce qu'il avoit perdu.

Contraint de ſe retirer, Avis retourna à Bagdad avec une armée en fort mauvais état. Il ne perdit cependant pas courage ; il revint le printems ſuivant avec de nouvelles troupes, ſurprit Akhi-dgiouk, le défit, le fit priſonnier, & lui ôta la vie.

[1363.]

Khouadgé-Merdgian, auquel Avis avoit laiſſé le gouvernement des troupes dans Bagdad pendant ſon abſence, ſe révolta ouvertement. Avis revint ; & il alloit faire le ſiége de ſa propre ville, lorſque Merdgian, qui ſe ſentoit inférieur en forces, lui ouvrit les portes de la ville, s'avoua coupable, fit de nouvelles proteſtations de fidélité, & obtint le pardon de ſa révolte.

[1370.]

Il fit enſuite la guerre à l'Emir-Veli qui s'étoit rendu maître de la province de Mazanderan : ce dernier ayant été vaincu, Avis le pourſuivit juſques ſur les frontieres du Khoraſſan, après quoi il retourna victorieux à Bagdad.

Le ſultan Avis étant tombé malade, & ſon mal croiſſant de jour en jour, ſes principaux officiers lui demanderent quel arrangement il vouloit prendre pour la ſucceſſion, parce qu'il laiſſoit quatre fils. Il répondit que Houſſain, ſecond de ſes enfans, méritoit ſeul de lui ſuccéder, & que l'on n'avoit qu'à donner à Haſſan, qui étoit l'aîné, le gouvernement de Bagdad. Les officiers lui repréſenterent qu'il y avoit à craindre que Haſſan ne fût pas content d'un tel partage. « En ce cas, » répondit-il, c'eſt à vous de ſçavoir ce » que vous avez à faire. » S'imaginant bien qu'ils entroient dans ſes intentions, ils s'aſſurerent auſſitôt de la perſonne de Haſſan ; &, dès que ſon pere fut mort, ils le firent mourir auſſi : on les enterra tous deux le même jour.

[1374.]

Houſſain, ſurnommé Dgélaleddin, étoit le plus vertueux & le plus digne de ré-

gner des enfans d'Avis. Il étoit généreux, plein de courage & de magnanimité; il imita tout ce que son pere avoit fait de bien, & fut très-chéri des peuples à cause de la douceur de son caractere; mais, dit un auteur Arabe, la destinée le trahit, & la corruption du siécle troubla la durée d'un si beau règne.

[1381.]

Ce prince n'étoit âgé que d'environ vingt ans: il avoit envoyé son général Adil-Aga * pour faire le siége de quelques châteaux dans le territoire de la ville de Réi. Pendant que la plus grande partie de ses troupes étoit occupée de ce côté, son frere Ahmed, sous prétexte de quelques mécontentemens, quitta la ville de Tauriz où étoit alors la cour, & passa à Ardebil où il assembla de très-grandes troupes, dans le dessein de venir surprendre la capitale. Sans troupes, sans même une garde considérable, il ne restoit au malheureux Houssain que le parti de la retraite; il chercha à s'enfuir, se tint caché: ses précautions furent inutiles; il tomba bientôt entre les mains de son frere qui le fit mourir.

Ahmed-Ben-Avis prit aussitôt le titre

* Juste.

de ſultan ; mais ſa conduite à l'égard de Houſſain ayant épouvanté ſon autre frere nommé Baiazid, ou, comme nous diſons Bajazeth, celui-ci prit la fuite & s'alla jetter entre les bras d'Adil-Aga, qui commandoit l'armée. Ce général l'ayant auſſitôt reconnu pour ſultan légitime, Ahmed, qui n'étoit pas en forces, fut obligé de prendre la fuite, & de ſe ſauver à Marvand ; mais, par un de ces revers aſſez ordinaires dans les tems de troubles, où chacun ſonge plus à ſoi qu'au bien général, il arriva que quelques-uns des principaux de l'armée ſe mutinerent en faveur d'Ahmed. Le général & le nouveau ſultan ſe retirerent à Sultanie. Ahmed ſe jetta dans Tauriz, où cependant il fut aſſiégé. Une perfidie lui avoit laiſſé entrevoir des avantages ; une autre perfidie les lui fit perdre avec l'eſpérance de les recouvrer jamais. Omar-Kipchakis, l'un de ſes généraux, étant paſſé du côté de ſes ennemis, il n'eut rien de mieux à faire que de ſe retirer en grande hâte. Heureuſement pour lui qu'ayant été ſe jetter entre les bras de Cara-Mohammed, prince Turcoman, dont on parlera dans l'article ſuivant, celui-ci le reçut très-bien, & rétablit entiérement ſes affaires. Cependant il ne put empêcher ſon frere Bajazeth & Adel-Aga de demeurer maîtres de Sultanie ; mais ils

furent dans la ſuite défaits par Schah-Schadgia, prince de la dynaſtie des Modhaffériens.

Dès qu'Ahmed n'eut plus d'ennemis à combattre, il ſe livra aux impreſſions de ſon naturel injuſte & violent, perſécuta ſes ſujets, enleva leurs biens, ſous de légers prétextes, fit ôter la vie à un grand nombre : ſuites malheureuſes de ſon penchant à la débauche & à la cruauté. L'impatience d'un joug ſi odieux porta les habitans de Bagdad à ſolliciter le ſecours de Tamerlan, dont les armées formidables étoient répandues dans toute la Perſe.

[1384.]

Ce grand conquérant, ayant laiſſé une partie de ſes troupes à Eſter-Abad, marcha avec le reſte vers Rei. Ahmed fortifia le château de Sulthanie, y laiſſa ſon fils Acbouga avec une bonne garniſon, & ſe retira à Tauriz. Il envoya de-là l'Emir-Sebrain avec des troupes pour défendre, s'il étoit poſſible, l'approche de la place ; mais tous ſes efforts furent inutiles. Ses troupes furent battues, miſes en fuite, & Sulthanie fut priſe. Ahmed, furieux & injuſte, rejetta toute la ſuite de cet événement malheureux ſur le général : après lui avoir fait donner la baſtonnade, il le fit promener publiquement dans Bagdad.

[1385.]

D'un autre côté, Tocatmiſch-Khan, qui régnoit ſur les Mogols établis dans le Captchac, lui enleva la ville de Tauriz, & la livra au pillage. Heureuſement que cette entrepriſe n'ayant été qu'une incurſion paſſagere, Ahmed y rentra auſſitôt après le départ des Mogols. Ce prince eut encore quelques affaires avec Tamerlan, dans leſquelles il fut pluſieurs fois ſur le point de périr ou du moins d'être fait priſonnier : il ſe tira toujours de ces dangers par ſon activité & ſon courage.

[1396.]

Tamerlan ſe diſpoſoit à marcher de nouveau contre Ahmed, pour ſoumettre entiérement le pays qu'il venoit de donner à ſon fils Mirza-Miran-Schah. Ahmed crut pouvoir appaiſer cet orage, en envoyant à Tamerlan ſon grand Moufti, homme recommandable par ſa doctrine, & portant avec lui des préſens conſidérables. Le but de cette ambaſſade étoit de faire ſçavoir à Tamerlan qu'Ahmed ſe mettoit ſous ſon obéiſſance, mais qu'il n'oſoit ſe venir jetter à ſes pieds. Tamerlan eut des égards pour la perſonne de l'ambaſſadeur, mais il parla avec beaucoup de mépris d'Ahmed ſon maître. Il

prétendit qu'il devoit faire la priere, battre la monnoie en ſon nom, & renvoya le Mouſti ſans autre réponſe.

Tamerlan perſiſta dans le deſſein d'aſſiéger Bagdad. Il en étoit encore à vingt-ſept lieues, lorſqu'il apprit que, dès que ſon armée avoit paru, on avoit lâché des pigeons avec des lettres, pour donner dans cette ville avis de ſa marche & de ſon arrivée. On ſçait que cet uſage ſe pratique avec ſuccès dans l'Orient. On élève des pigeons que l'on accoutume auſſi à faire une certaine route d'un lieu à un autre avec un billet attaché au cou. Tamerlan fit partir de nouveaux pigeons, avec des lettres dans leſquelles il marquoit que le corps d'armée, que l'on avoit apperçu de loin, n'étoit compoſé que d'un petit détachement de Turkomans. Quoique cette nouvelle ſuſpendît un peu les allarmes, elle ne ramena cependant pas la tranquillité: Ahmed fit paſſer de l'autre côté du Tigre ſes effets les plus précieux, & les ſuivit lui-même d'aſſez près, pour qu'à l'arrivée de Tamerlan, il ne fût déja plus dans la ville. Il ne s'en éloigna cependant qu'après avoir apperçu les premiers corps de l'armée ennemie. La plûpart des troupes de Tamerlan paſſerent le Tigre à la nage, & ſe mirent à la pourſuite d'Ahmed. Le conquérant Tartare vouloit y marcher

marcher lui-même, mais les principaux seigneurs de sa cour le retinrent, & l'engagerent à entrer dans Bagdad qu'il venoit de prendre si heureusement.

[1392.]

Les troupes Tartares continuerent d'avancer vers l'Euphrate, où elles furent sur le point d'atteindre Ahmed, qui cependant eut le tems de passer le fleuve à la faveur de la nuit. Le lendemain & les jours suivans, avec deux mille hommes qui l'accompagnoient, il mit dans sa retraite beaucoup de bravoure & d'intelligence; il perdit la plus grande partie de ses bagages, quelques-uns de ses enfans, & plusieurs de ses femmes. C'est ainsi qu'il fut obligé d'abandonner ses états. Les princes de sa famille, qui avoient été pris, furent envoyés à Samarcande avec tous les sçavans & les artistes trouvés dans Bagdad: & ces pays qui avoient autrefois formé l'empire d'Holagou-Khan, furent donnés à Mirza-Miranschah, fils de Tamerlan.

[1397.]

Ahmed, toujours vaincu mais pas encore soumis, trouva moyen de rentrer dans Bagdad pendant que le prince Mirza étoit à Tauriz. Cependant, comme les

Tartares alloient l'y venir assiéger, il se livra sans mesure à toutes sortes de cruautés; &, après y avoir laissé, pour la défendre, un officier de mérite, il se retira vers Alep avec Cara-Yousouf *, prince des Turcomans, qui l'aidoit de tout son pouvoir.

Farondge, qu'Ahmed avoit laissé à la défense de Bagdad, tint bon pendant très-long-tems. Il encourageoit les habitans à le seconder, en leur disant que son maître ne lui avoit permis de rendre la place qu'à Tamerlan lui-même; & en même tems il empêchoit que le bruit de son arrivée au camp ne se répandît dans la ville. Enfin Tamerlan, étonné de tant de résistance, fit investir la place de tous côtés: le fleuve étoit gardé par un grand corps d'archers, placés sur un pont de bateaux. Les habitans ne perdirent pas encore courage à la vue d'un si grand nombre de troupes; aussitôt que les Tartares avoient fait une brèche, elle étoit réparée: mais ils étoient fort incommodés par les grosses pierres que faisoit lancer Tamerlan. Plusieurs fois ses officiers se jetterent à ses pieds, pour lui demander la permission de monter à l'assaut: il s'y opposa toujours, dans l'espérance que les assiégés demanderoient à capituler.

* Cara, en turc, signifie *noir*.

[1400.]

Cette réſiſtance opiniâtre leur devint bien funeſte. Car, au bout de quarante jours de ſiége, lorſqu'ils étoient retirés dans leurs maiſons, pendant l'ardeur du ſoleil, Tamerlan fit placer par-tout des échelles autour des murailles. Les troupes pénétrerent en un inſtant dans toute la ville, & s'en rendirent entiérement maîtres. Les habitans crurent en vain ſe ſauver, les uns en ſe cachant, les autres en implorant la clémence du vainqueur : ils furent tous taillés en piéces. Le gouverneur & ſa fille eurent le bonheur de ſe ſauver à la faveur du courant ; mais les Tartares les ayant pourſuivis, ils ſe jetterent tous deux dans l'eau, & s'épargnerent ainſi les outrages auxquels on les réſervoit.

Le barbare Tamerlan ayant ordonné à chaque ſoldat d'apporter au moins chacun une tête des habitans de Bagdad, on n'épargna en cette occaſion ni les vieillards, ni les enfans à la mammelle. Tant de têtes, qui ne purent jamais être comptées, ſervirent à faire des eſpeces de pyramides, regardées par le vainqueur comme autant de trophées : il y en eut cent vingt, toutes fort hautes. Toutes les maiſons furent raſées ; on n'épargna que les colléges, les moſquées & les hôpitaux, &

l'on ne fit grace qu'à quelques ſçavans qui allerent ſe jetter aux pieds du vainqueur. Tamerlan quitta enſuite ce ſéjour de déſolation.

Ahmed n'eut pas été plutôt informé du départ de Tamerlan, qu'il ſe rendit à Bagdad, la fit réparer de ſon mieux, & y raſſembla ce qu'il put trouver de ſes ſujets diſperſés dans les déſerts. Cette lueur de fortune jetta un éclat plus vif que conſtant. Mirza-Aboubek, petit-fils de Tamerlan, recourut avec une armée de Tartares. Ahmed, qui ne s'étoit pas attendu à cette nouvelle irruption, fut ſi ſurpris, qu'il n'eut que le tems de ſe jetter en chemiſe dans un bateau avec ſon fils aîné & quelques officiers. Cependant il conſerva une eſpece d'autorité dans une partie du pays, juſqu'à ce que, quelques Emirs s'étant révoltés contre lui, il appella à ſon ſecours Cara-Youſouf. Les Emirs furent vaincus. Fier de ſes ſuccès, & ingrat envers ſon bienfaiteur, que, malgré ſes infortunes, Ahmed vouloit traiter comme s'il eût encore été dans les beaux jours de ſa gloire, il ſe brouilla avec lui, & retourna de nouveau à Bagdad. Ce ne furent pas cette fois-ci des Tartares que cette ville malheureuſe eut à ſouffrir, mais des Turcomans. Cara-Youſouf s'en empara; & Ahmed, auquel il en

vouloit, après s'y être caché, eut encore le bonheur de ſe ſauver ſur les épaules d'un homme qui le porta pendant cinq lieues : ayant enſuite trouvé un autre homme qui avoit un bœuf, il monta deſſus, & continua de ſe ſauver avec le même ſuccès. Il paſſa en Syrie, ſoumiſe alors au ſultan d'Egypte ; &, comme ſi le Ciel eût voulu ſe jouer de la fortune des ſouverains de l'Aſie, ce même Cara-Youſouf, protecteur, puis ennemi d'Ahmed, pourſuivi à ſon tour par Tamerlan, paſſa auſſi fugitif en Syrie, où la conformité du ſort le réconcilia avec Ahmed. Le Soudan, qui craignoit les Tartares & reſpectoit les loix de l'hoſpitalité, fit avertir Tamerlan de leur arrivée, mais ſe refuſa conſtamment aux ſollicitations de ce prince, qui les lui demandoit. Ils reſterent donc juſqu'à ſa mort, qui arriva l'an 1404.

[1404.]

Pendant la captivité des deux princes, ils avoient formé entre eux une ligue étroite, & s'étoient engagés par ſerment à demeurer conſtamment attachés au ſoudan d'Egypte. Cependant, dès qu'ils furent en liberté, Cara-Youſouf, à la tête des Turcomans, s'empara d'une partie de l'Iraque & de la Méſopotamie. Le ſultan, qui

penſoit que cette irruption ſe faiſoit en faveur d'Ahmed, lui en porta ſes plaintes; &, ſur les mauvaiſes raiſons qu'il en reçut, il ceſſa de le protéger. Ahmed, ainſi abandonné, ſans états, ſans allié, (car il paroiſſoit que Cara-Youſouf agiſſoit pour ſon compte,) eut recours à la ruſe; il prit un habit de pauvre, marcha vers Bagdad, y excita une ſédition, ſe fit reconnoître des habitans, & parvint à en chaſſer le gouverneur qui y commandoit pour Omar-Mirza.

[1405.]

Ahmed s'empara de Tauriz, capitale de l'Adherbidgiane, pendant que Mirza-Abubek étoit occupé au ſiége d'Iſpahan. Chaſſé preſque auſſi-tôt de ſa conquête, il fut obligé de ſe cacher. A la faveur de ces troubles, Cara-Youſouf s'empara de l'Adherbidgiane. Comme ce pays avoit été autrefois de la dépendance d'Ahmed, il ne le put voir ſans jalouſie entre les mains du prince Turcoman. Nouvelle rupture, nouvelle occaſion de guerre.

[1410.]

Pendant que Cara-Youſouf étoit occupé en Arménie, Ahmed alla ſurprendre Tauriz, & s'en empara ſans réſiſtance. Irrité de cette perfidie, Cara-Youſouf marcha con-

tre cet allié parjure, le défit & le prit. Après qu'il eut passé quelques jours caché dans un jardin, on le conduisit en présence du vainqueur, qui se contenta de lui reprocher sa perfidie, & de le retenir prisonnier; mais les craintes que fit naître le caractere inquiet d'Ahmed, furent cause de sa perte. Les seigneurs de l'Iraque conseillerent à Cara-Yousouf de se défaire d'Ahmed, ce qui fut exécuté : on le fit mourir avec ses enfans. On ne peut refuser à Ahmed de grands talens pour la guerre, une constance à toute épreuve, & des ressources singulieres dans le malheur; mais le traitement qu'il avoit fait éprouver à son frere, & sa perfidie dans les autres occasions, ainsi que sa cruauté, flétrissent à jamais sa mémoire. En lui finit la dynastie des Il-Khaniens; &, comme ce fut celle des Turcomans du Mouton noir qui lui succéda, nous allons la placer ici à la suite de celle qui vient de s'éteindre.

TURKMANS OU TURCOMANS.

LEs écrivains Orientaux font venir les Turcomans du mélange des anciens Mogols avec les autres peuples chez leſquels ils ſe ſont établis. Selon eux, les enfans d'Ogous-Khan, (l'un des ancêtres de Genghiz-Khan,) & de ceux qui l'accompagnoient, s'étant établis dans le Maouarennahar & vers le Khoraſſan, ils y prirent des femmes du pays. De ce mélange vinrent des enfans qui retinrent dans leur langue quelque choſe de la rudeſſe de celle de leurs peres : on peut même ajouter que, dans leur conduite, ils leur reſſembloient beaucoup, aimant comme eux les courſes & la guerre : ce fut le fruit de leur éducation. C'eſt pour donner une idée de cette conformité, que les Khoraſſiens les nommerent ſemblables aux Turks ou Turcomans : ce nom eſt même paſſé dans la langue Perſe, où Turkmanend ſignifie la même choſe. Il s'enſuit que nous ne ſçavons pas le vrai nom qu'ils ſe donnoient ; mais on eſt fondé à croire que, ſe regardant comme Tartares

ainſi que leurs peres, ils continuerent à ſe diſtinguer entr'eux par les noms de leurs tribus; &, ce qui appuie cette conjecture, c'eſt que les deux dynaſties de Turcomans, qui ſe ſont rendues célèbres en Aſie, ſont connues par les noms qui les diſtinguoient entr'elles, & dont nous allons parler ſucceſſivement; ſçavoir les *Cara-Coïonlu* & les *Ac-Coïonlu*.

Ces peuples, dans les commencemens, étoient regardés de leurs voiſins avec aſſez de mépris; cependant ils ne laiſſerent pas de faire beaucoup parler d'eux dans la ſuite.

On peut ſe rappeller que nous les avons vus déja en armes, ſous le règne de Sandgiar, l'un des premiers ſultans des Selgiucides. Ils s'établirent alors dans cette partie de la Bulkharie, dont Bulkh eſt la capitale. C'étoit toucher de fort près à la Perſe; auſſi ce pays ne leur fut-il pas accordé en propriété; mais on leur permit d'y demeurer, à condition qu'ils donneroient, tous les ans, vingt-quatre mille moutons. Quelques différends ſurvenus entr'eux & ceux qui levoient ce tribut, furent le prétexte qu'ils prirent pour ne rien payer: cependant ils y furent contraints enſuite avec augmentation de charges. On leur impoſa même l'obligation d'avoir chez eux un officier Selgiucide. Il ſur-

vint une eſpece de révolte : l'officier fut tué ; & le gouverneur de Bulkh, qui marcha contre eux, fut défait avec ſes troupes. Le ſultan, ayant enſuite pris lui-même les armes, eut un ſort encore plus triſte. Depuis ce tems, on n'entend guères plus parler d'eux que comme des coureurs, toujours prêts à ſaiſir l'occaſion de faire du butin, & même à s'emparer de quelques provinces. Un grand nombre d'entr'eux ſe mettoient au ſervice des différens princes d'Aſie, & formoient une milice aſſez bonne. C'eſt même ce qui donna lieu aux commencemens de la dynaſtie dont nous allons parler.

DYNASTIE DES CARA-COIONLU,

OU

TURCOMANS DU MOUTON NOIR.

CETTE dynaſtie a pris ſon nom de Cara-Coïonlu, d'un mouton noir que leurs princes avoient fait repréſenter ſur leurs drapeaux ; le mot *cara* ſignifie noir en turc & en tartare ; & la dynaſtie qui va ſuivre, & qui, par oppoſition, avoit fait mettre un mouton blanc, prit le nom d'Ac-Coïonlu, du mot *ac*, qui ſignifie blanc.

[1382.]

CARA-MOHAMMED, l'un des chefs des Turcomans, portant ſur ſes drapeaux un mouton noir, ſervoit avec une milice de ſa nation dans les armées d'Ahmed-Ben-Eveïs, prince Il-Khanien, dont nous venons de parler. Cara-Joſef, ou Youſouf, ſon fils, ſuccédant à la place de ſon pere, en commença l'exercice par une perfidie. Il enleva, par ſurpriſe, la ville de Bagdad au prince Ahmed, ſon maître, & de plus le protecteur de ſa maiſon. Nous avons vu précédemment comment ces deux princes, retirés enſemble chez le ſoudan d'Egypte, s'y réconcilierent, & comment, relâchés après la mort de Tamerlan, ils trahirent leurs ſermens, & ſe brouillerent de nouveau.

[1419.]

Après avoir détruit la dynaſtie des Il-Khaniens, & s'être ainſi rendu maître de l'Irak-Arabique, de la Méſopotamie, d'une partie de l'Arménie, & de la Géorgie, il menaçoit d'entrer dans l'Aſie-Mineure, lorſque Schah-Roukh, l'un des fils de Tamerlan, entra dans ſon pays avec de nombreuſes armées accoutumées à vaincre. Cara-Youſouf ne fut point ef-

frayé de ſon arrivée, & marcha à ſa rencontre.

[1420.]

On étoit à la veille de voir une des plus terribles batailles, qui ait jamais enſanglanté l'Orient, lorſque Cara-Youſouf mourut dans ſon camp; effet néceſſaire, diſent les hiſtoriens de Tamerlan, de l'heureuſe étoile de Schah-Roukh. Alors toutes ſes troupes, qui étoient ſans chef, ſe diſſiperent; pluſieurs de ſes propres ſoldats pillerent ſa tente, & lui couperent les oreilles pour en avoir les pendans. Au milieu de tous ces déſordres, le corps de Cara-Youſouf reſta ſans ſépulture: enfin, quelques-uns de ſes officiers, l'ayant trouvé au milieu de cette déroute générale, l'enterrerent à Angis. Il avoit régné dix-huit ans, & avoit eu ſix enfans.

Iskender, c'eſt-à-dire Alexandre, l'un de ſes fils, lui ſuccéda. Il commença ſon règne par le meurtre de ſon frere Abuſaïd, qu'il fit mettre à mort ſur un ſimple ſoupçon. Enſuite il fut vaincu deux fois par Schah-Roukh, qui lui ayant enlevé la ville de Réï & celle de Tauriz, donna cette derniere à Dgihan-Schah *, autre fils de Cara-Youſouf.

* En perſan, *le roi du monde.*

[1437.]

Aidé par un prince si puissant, Dgihan-Schah fit la guerre avec succès contre son frere, l'assiégea dans un château où il s'étoit retiré, & l'eût fait prisonnier avec le tems, si, par un crime affreux, Schah-Kobad, fils d'Iskender, n'eût fait mourir son pere pendant le siége : il fit ensuite la paix avec son oncle.

[1452.]

Dgihan-Schah, étant monté sur le trône, soumit la Géorgie, une grande partie de la Perse & du Kerman ; &, dans la suite, porta même la guerre dans le Khoraſſan, contre Mirza-Ibrahim, prince de la famille de Tamerlan ; mais, un de ses fils s'étant révolté à Tauriz, il fut obligé d'y revenir à la hâte, pour le faire rentrer dans le devoir : ce fils rebelle ne fut pas plutôt enfermé dans une prison, que l'espérance de l'impunité, ou d'un meilleur succès porta un autre de ses freres à imiter sa conduite. Celui-ci, plus heureux, & maître d'une place plus forte, dans laquelle il fut assiégé pendant un an sans succès, obligea son pere à traiter avec lui, & obtint non-seulement la liberté, mais encore une certaine étendue de pays, pour se former un petit domaine.

[1467.]

Ce pere infortuné, tourmenté par ſes fils rebelles, ne l'étoit pas moins par un voiſin ambitieux, qui commençoit à ſe rendre redoutable, & qui cherchoit à devenir puiſſant. Uzun-Haſſan, que nos hiſtoriens appellent Uſſum-Caſſan, autre chef de Turcomans, jettoit les fondemens de la grandeur où parvint ſa dynaſtie, qui fut celle des Ac-Coïonlus. A la tête de cinq mille chevaux, il ſurprit Dgihan-Schah, le tua avec ſon fils aîné, & priva de la vue un autre de ſes enfans, fait priſonnier en même tems.

Haſſan-Ali, un autre de ſes fils, entreprit de lui ſuccéder. Il étoit venu à bout de raſſembler une armée de deux cents mille hommes, & de s'emparer de tous les tréſors qu'avoit laiſſés ſon pere. Il crut n'en pouvoir faire un meilleur uſage que de les employer à s'attacher de plus en plus ſes troupes : mais il s'égara dans le moyen dont il ſe ſervit ; car, ayant eu la maladreſſe de leur payer une année d'avance, elles l'abandonnerent à la premiere occaſion, pour aller mériter une autre paye chez ſes ennemis. Après avoir été ainſi obligé de s'enfuir devant Abuſaïd, prince de la race de Tamerlan, il tomba entre les mains d'Uzun-Haſſan, qui le fit

mourir avec ſes freres, & s'empara de tous le pays qu'avoit poſſédé la dynaſtie des Cara-Coïonlu.

DYNASTIE DES AC-COIONLU, OU *TURCOMANS DU MOUTON BLANC.*

[1460.]

CES Turcomans, par oppoſition pour les precédens, ou peut-être ſimplement pour avoir une banniere différente, avoient mis ſur leurs drapeaux un mouton blanc; de-là leur eſt venu le nom turc d'Ac-Coïonlu, en les déſignant par le ſurnom de Baïanduri, que portoit Yacoub-Begh, fils de Uzun-Haſſan, & le ſecond de ſes ſucceſſeurs: on les appelle quelquefois Baïanduriens.

Le premier de cette dynaſtie, qui ait eu quelque commandement conſidérable parmi eux, fut Thour-Ali-Begh: il étoit maître des villes de Mouſſoul & d'Emed. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Coutlou-Begh, ſurnommé Phakhreddin.

Carou-Oulough-Oſman, ſon fils & ſon ſucceſſeur, ſe ſoumit à Tamerlan, lorſque ce prince paſſa dans l'Aſie-Mineure; & il en obtint, après la défaite du ſul-

tan Bajazeth, la ville de Sivas, dans le même pays, & trois autres, tant en Arménie qu'en Méſopotamie. Devenu ainſi plus puiſſant, il fit la guerre aux Turcomans Cara-Coïonlu ; mais il fut vaincu & tué par Iſcander.

Son fils Hamzah-Begh lui ſuccéda dans la Méſopotamie & dans la Cappadoce, & mourut après un règne aſſez long, mais dont on ne ſçait rien d'intéreſſant ; en mourant, il laiſſa ſes états à ſon neveu Dgihanghir, fils d'Ali-Begh. Ce prince régna peu, & fut bientôt chaſſé du trône par ſon frere. Uzun-Haſſan, ou Haſſan *le long*, ainſi nommé à cauſe de ſa haute taille, eſt le plus connu des princes de cette dynaſtie.

[1467.]

Ce prince, dont les Arabes ont rendu le nom par Haſſan-Al-Thanil, eſt quelquefois appellé ſimplement Haſſan-Begh. Ce fut lui qui défit & tua Dgihan-Schah, prince de la dynaſtie du Mouton noir, & s'empara de ſes états.

[1468.]

Après avoir vaincu dans une bataille rangée le ſultan Abuſaïd, il s'empara de tout le Khoraſſan & de toute la Perſe.

Maître

Maître alors de vaſtes états, il réſolut de rétablir Pir*-Ahmed, qui avoit été dépouillé de la Caramanie ; en conſéquence, avec quarante mille hommes ſeulement, il oſa livrer bataille à Mahomet II, empereur des Ottomans. Il fut vaincu, & perdit ſon fils dans le combat ; depuis ce tems, ſa puiſſance commença à tomber. Il ne laiſſa pas cependant d'être ſollicité par le duc de Bourgogne & par la république de Veniſe, de porter ſes armes contre les Ottomans : il s'y étoit engagé, à condition que les Chrétiens de leur côté marcheroient pour les attaquer. Peut-être la puiſſance Ottomane ſe fût-elle, par cette réunion, trouvée dès-lors plus affoiblie que nous ne la voyons de nos jours par les ſuccès des Ruſſes, ſans la mort d'Uzun-Haſſan, qui empêcha l'effet de ces grands projets.

[1478.]

La mort d'Uzun-Haſſan ruina les eſpérances des Chrétiens. L'ambaſſadeur de Veniſe, Contarini, qui avoit été à ſa cour,

* *Pir*, a la même ſignification en perſan, que Schéikh en arabe : il déſigne *le plus âgé*, celui auquel on accorde plus de conſidération ; comme *ſenior* en latin, dont nous avons fait *ſeigneur*. On le joint quelquefois au nom, pour en faire un titre d'honneur.

rapporte qu'il étoit grand, maigre, & d'une phyſionomie fort ouverte, & qu'il avoit l'air fort obligeant : il ajoute que les mains lui trembloient lorſqu'il buvoit. Il avoit conquis un fort grand nombre de provinces, & n'avoit cependant, ſelon le même auteur, que cinquante mille hommes de cavalerie, dont un aſſez grand nombre étoient peu propres à la guerre. Il avoit alors environ ſoixante-dix ans, au moins, autant qu'il en put juger.

KHALIL-BEGH, ſon fils, ne fit que paroître ſur le trône : devenu odieux à cauſe de ſes cruautés & de ſes vices, il fut aſſaſſiné après un règne de ſix mois, après la perte d'une bataille contre deux de ſes freres.

YACOUB-BEGH, ſurnommé *Baïanduri*, ſe rendit maître de l'empire. Ce prince, intimidé par les revers qu'avoit éprouvés ſon pere de la part des Ottomans, entretint une bonne intelligence avec eux.

[1490.]

Yacoub périt par la main de la reine, ſon épouſe. Cette princeſſe aimoit un des principaux ſeigneurs de la cour. Pour ſatisfaire tout à la fois ſon amour & ſon ambition, elle vouloit le mettre ſur le trône, à la place de ſon mari, auquel, dans un repas, elle préſenta un breuvage

empoiſonné. Le prince, ayant conçu quelques ſoupçons, voulut qu'elle en fit l'eſſai ; elle en but avec tant d'aſſurance, qu'Yacoub la croyant innocente, en but après elle : ils moururent tous deux le même jour à Carabagh *, près de Tauriz. Yacoub n'étoit âgé que de vingt-huit ans.

Sous le règne de ce prince, fleuriſſoit Schéïkh-Haïder ou Haïdar, fils de Dgiunéïd, arriere petit-fils de Schéïkh-Séfi, qui prétendoit deſcendre d'Ali par Houſſain, ſon ſecond fils. Le Schéïkh-Haïder, petit-fils d'Uzun-Haſſan par ſa mere, prêchoit une nouvelle doctrine, & s'étoit attiré un grand nombre de proſélites. Nous n'entrerons pas ici dans un grand détail à ſon ſujet, parce qu'étant pere d'Iſmaïl-Séfi, le premier des Safis ou Sofis de Perſe, il en ſera parlé plus au long dans le volume ſuivant. Il ſuffit de remarquer qu'ayant entrepris de faire la guerre à Ferroukh-Zad, roi de Schirouan, qui avoit tué ſon pere, & ce dernier ayant été ſecouru par Yacoub, Haïder fut défait & tué, & ſes deux enfans retenus priſonniers. L'un d'eux étoit Schah-Iſmaïl ou Iſmaël, dont on parlera dans la ſuite.

La mort d'Yacoub fut ſuivie de fort grands troubles dans les pays ſoumis aux

* Lieu ainſi nommé, c'eſt-à-dire *vignoble noir*.

Turcomans. Les uns s'attacherent à Baïſancor, ſon fils, âgé de dix ans; les autres, à Meſſih-Begh, fils d'Uzun-Haſſan; d'autres enfin à Ali-Begh, fils de Khalil-Begh; & tous ſe firent la guerre.

[1491.]

BAISANCOR, au bout de vingt mois, fut tué par Ruſtam-Begh, fils de Meſſih; & même on peut croire que ſon pere périt dans ces guerres, car il n'eſt plus fait mention de lui.

ROSTAM-BEGH, appellé auſſi Roſtam-Mirza, en parvenant au trône, rendit la liberté aux deux enfans de Schéïkh-Heïder. Ils ſervirent dans ſes troupes avec diſtinction; & Ali-Mirza ou Pacha eut très-grande part à la victoire que remporta Roſtam contre les prétendans à la couronne, dans une bataille donnée à Berdua ou Berdoa: Baïſancor y fut tué. Ali-Pacha obtint aiſément de Roſtam la permiſſion de retourner à Ardebil, ſa patrie; mais, dès que ce prince s'apperçut que les deux freres vouloient ſe rendre indépendans, il marcha contre eux. Ils lui livrerent bataille. Ali-Pacha fut tué, & Iſmaël ſe ſauva dans la province de Ghilan, où ceux qui gouvernoient pour lors lui accorderent une ſi puiſſante protection que Roſtam ne put jamais l'en tirer.

[1496.]

Ruſtam-Begh, attaqué l'année ſuivante par Ahmed-Begh, l'un de ſes parens, fut obligé de ſe ſauver en Géorgie, où il fut tué après cinq ans de règne. Ahmed-Begh, ſon ſucceſſeur, ne régna qu'un an.

[1501.]

Alvend, qui monta ſur le trône après lui, s'étant engagé mal-à-propos dans une guerre contre Schah-Iſmaël, devenu maître de quelques provinces de la Perſe, fut battu à plattes coutures; &, pour comble de malheur, ſon frere Mohammed-Mirza le chaſſa du trône, d'où il fut lui-même, peu après, chaſſé par Morad.

[1502.]

Morad-Begh étoit fils d'Yacoub, chaſſé de Bagdad par Schah-Iſmaël, qui avoit déja enlevé une partie des états qu'avoient poſſédé les Turcomans; il trouva cependant le moyen d'y rentrer, pendant qu'Iſmaël étoit occupé en Perſe; mais il en fut chaſſé de nouveau. Depuis ce tems, on n'entendit plus parler de lui; & ſon empire paſſa entre les mains des Soſis de Perſe, qui l'ont poſſédé juſqu'au tems où il leur fut enlevé par le fameux Thamas-Kouli-Khan.

L'hiſtoire de l'Aſie eſt ſi peu connue, que nous croirions mériter des reproches de la part de nos lecteurs, ſi, dans un ouvrage deſtiné à faire connoître les différens états qui s'y ſont ſucceſſivement élevés & détruits, nous paſſions ſous ſilence quelques dynaſties que l'on pourroit avoir envie de connoître, en voyant leurs noms ſur des cartes ou dans des tables chronologiques, n'ayant pour raiſon de n'en pas parler, que le peu de tems qu'elles ont duré, ou le peu de conſidération dont elles ont joui. Il ſera ſans doute agréable & utile, pour le public, de trouver ici de quoi le ſatisfaire, par le nombre des objets que nous embraſſons, au lieu de lui laiſſer à deſirer, après notre ouvrage, quelqu'autre ouvrage encore, dont probablement il ne jouira de long-tems. Nous allons reprendre quelques dynaſties particulieres, avant de parler des états plus conſidérables, fondés par les Mogols en différentes parties de l'Aſie.

MODHAFFÉRIENS.

[1335.]

CETTE dynaſtie tire ſon nom de l'épithète arabe Modhaffer ou Victorieux, donnée à l'Emir Mobarezzeddin *, le premier de ſes princes, & qu'ont pris enſuite ſes ſucceſſeurs. Cet Emir étoit un des plus braves hommes de ſon tems. Il demeuroit dans les contrées de Jezd & d'Abracouh. De ſon tems, il parut un voleur Arabe, nommé Dgiamalouk, qui infeſtoit les chemins; Mohammed lui dreſſa une embuſcade; le défit, & porta ſa tête au ſultan Abuſaïd, qui régnoit en Perſe: ce prince lui donna quelques pays. Tel fut le commencement des Modhaffériens, qui ont régné pendant environ ſoixante-dix-ſept ans dans une partie de la Perſe: le ſiége de leur domination étoit à Schiraz. On ne trouve que ſept princes de cette dynaſtie, encore leur hiſtoire eſt-elle ignorée: elle finit à l'invaſion de Tamerlan, qui la ruina entiérement.

* Ce nom ſignifie en arabe, *qui étend la religion & combat pour elle.*

MOLOUK-COURTS
OU
CURDES.

CETTE dynaſtie, qui a régné conjointement avec les Modhaffériens, a pris ſon nom des mots *Molouk*, rois, & *Curt*, curdes, parce que ces princes étoient de cette nation. Cela nous donne occaſion de dire deux mots de l'origine des Curdes.

L'origine des Curdes eſt aſſez incertaine. Khondémir prétend qu'ils deſcendent d'une partie des anciens Perſans, qui, fuyant les cruautés de Dhohak ou Zhohak, ſe retirerent en différens lieux, & ſur-tout dans le pays appellé Curdiſtan, qui, ſous les 60 & 61e degré de longitude, s'étend du ſud-eſt au nord-eſt, entre les 35 & 37 degrés de latitude. Dans la ſuite, c'eſt-à-dire vers le tems dont nous parlons, ils formerent une puiſſance dans le Farſiſtan, qui, plus au ſud-eſt, eſt baigné au nord-oueſt par le golphe perſique.

Ils ont pris leurs noms chez les nations étrangeres, de la principale piéce de leurs habillemens, eſpece de caſaque que les Turcs appellent Curdia ou Curtoukia. Ils

ont embraſſé fort tard le Mahométiſme, ayant long-tems été ennemis des Muſulmans : d'ailleurs, on ne ſçait rien de leur hiſtoire, ſur-tout par rapport au tems dont nous parlons.

SCHAMSEDDIN*-Ben-Abubekr Curt eſt le premier de cette dynaſtie : il prétendoit tirer ſon origine d'un ancien ſultan des Gaurides. Il vivoit bien avant les tems dont nous parlons, mais il faut remarquer auſſi que l'on n'en parle alors que comme d'un gouverneur du Khoraſſan, qui fut même confirmé dans ſa place par Genghiz-Khan. Nous allons rapporter le peu que l'on ſçait de la ſuite de ſon hiſtoire.

[1279.]

Ce prince étoit mort vaſſal des Mogols ; & il avoit été retenu en quelque ſorte priſonnier à leur cour, parce que l'on y craignoit les effets de ſon ambition. Son fils Rocneddin, qui lui avoit ſuccédé, après s'être emparé de la ville de Kandahar, mourut ſous l'empire d'Argounkhan. Cependant, comme un de ſes freres s'étoit, dans ce tems, emparé d'une certaine étendue de pays, quoique mort

* Le ſoleil de la religion.

avant lui, il eſt auſſi compté au nombre des princes de cette dynaſtie.

Gaïath-Eddin, l'un de leurs freres, leur ſuccéda, & fut confirmé par Al-Giaptou-Khan, dans le commandement du pays de Gaur, où il étoit preſque indépendant.

[1328.]

De quatre enfans qu'il laiſſa, Schamſeddin fut celui qui lui ſuccéda. Il étoit inſtruit & courageux; mais il aimoit le vin avec tant de paſſion, que, depuis l'inſtant qu'il eut pris poſſeſſion du gouvernement, il ne déſenivra preſque pas: cette vie le mena promptement au tombeau.

[1329.]

Mélek-Hafiz, frere du prince précédent, lui ſuccéda. Il avoit pluſieurs des qualités qui diſtinguent un particulier. On remarque, entr'autres choſes, qu'il étoit bien fait de ſa perſonne, & qu'il écrivoit auſſi-bien que les plus habiles maîtres; mais comme il y a fort loin de-là à la ſcience du gouvernement, dont il n'avoit pas la moindre idée, il fut tué par des princes de ſa famille, qui mirent ſur le trône ſon jeune frere, le troiſieme du fils de Gaïatheddin.

[1331.]

Malek-Azzeddin-Houſſain poſſéda toutes les qualités d'un grand prince. Un ſçavant de ſon tems, ce qui ne prouveroit pas beaucoup dans le nôtre, ſe fit même honneur de lui dédier ſon ouvrage; &, en cette occaſion, il lui donna de grands éloges. Après la mort d'Abuſaïd, empereur des Mogols, qui ne laiſſoit après lui dans la Perſe aucun prince en état de ſe faire craindre, Malek ſe rendit plus puiſſant qu'il n'étoit d'abord. Il étendit ſes états; fit publier ſon nom dans les moſquées; força ſes voiſins à ſe reconnoître ſes vaſſaux : enfin s'arrogea tous les droits & toute la puiſſance qui conſtituent l'état d'un ſouverain. Après avoir preſqu'entiérement dépouillé de ſon autorité le Mogol de Perſe, il fit battre des timballes cinq fois par jour devant ſon palais, & arbora ſur ſa tente le pavillon impériale.

[1339.]

Sa prompte élévation lui attira cependant des ennemis redoutables. L'Emir Vaëgih-Eddin-Maſſoud, de la dynaſtie des Serbédariens, avec un allié, l'attaqua vigoureuſement à la tête de trente mille hommes. Ils furent cependant défaits; & l'un des deux princes y perdit la vie.

[1351.]

Ce bonheur n'eut pas cependant une durée conſtante. Mir-Cazagan, qui poſſédoit le Maouarennahar, vint aſſiéger Malek-Azzeddin, dans la ville de Hérat; &, après pluſieurs combats, où ce dernier eut toujours des déſavantages, il l'obligea de lui demander la paix, &, ce qui étoit plus humiliant encore, à venir au bout d'un an lui rendre hommage à ſa cour. Attribuant à leur prince ces mauvais ſuccès, les peuples éleverent ſur le trône ſon frere Malek-Baker, & l'obligerent de ſe renfermer dans une de ſes places, pour ne pas tomber entre leurs mains: ce revers ne l'en rendit que plus diſpoſé à tenir ſa parole à Mir-Cazagan. On avoit voulu l'arrêter; même dans le tems que les ſoldats auxquels on avoit donné cette commiſſion alloient s'en acquitter, Houſſain, qui en étoit inſtruit, ayant apperçu une troupe de chevaux que l'on alloit vendre, cria aux ſoldats qu'il les leur abandonnoit. Les ſoldats, en effet, ſe jetterent ſur les chevaux, &, pendant ce tems, il monta ſur le ſien, & ſe ſauva. Ce fut alors qu'il paſſa à la cour du prince Tartare.

[1352.]

Il partit donc, & fut reçu par Cazagan avec beaucoup de bonté. Ce prince s'a-

vança au-devant lui, l'air riant, les bras ouverts, & lui dit : « Bons ennemis, & » bons amis. » Quelques-uns des grands de la cour, ſoit jalouſie, ſoit rafinement d'une politique auſſi fauſſe que cruelle, eſſayerent de lui faire entendre qu'il étoit de ſon intérêt de ſe défaire de Houſſain : il n'y voulut jamais conſentir ; &, après l'avoir préſervé des embuches de ſes ennemis, il le renvoya, ſous bonne garde, dans le Khoraſſan.

Malek-Azzeddin n'y fut pas plutôt arrivé en forces, qu'il ſe rendit maître de la perſonne de Baker, ſon frere, & le tint priſonnier. Redevenu maître, & poſſeſſeur tranquille de Hérat, il y régna encore quelques années, & laiſſa le trône à ſon fils.

[1369 — 1383.]

Malek-Gaïatheddin régna avec aſſez de gloire : il reprit la ville de Michaloun que les Serbédariens lui avoient enlevée ; mais, lorſque Tamerlan, devenu maître du Maouarennahar, lui envoya ordre de le venir trouver, il refuſa, ſe croyant en état de ne pouvoir y être contraint par la force. Cet événement fut le terme de ſa proſpérité & de ſa puiſſance. Tamerlan entra dans ſes états, s'en empara, le fit priſonnier, puis mettre à mort, & mit ainſi fin à cette dynaſtie qui avoit ſubſiſté à-peu-près cent trente ans.

SERBÉDARIENS.

[1336.]

LE nom de Serbédariens n'annonce pas en langue perſane une origine bien diſtinguée, puiſqu'il ſignifie proprement des *têtes ſuſpendues à une potence.* Il eſt vrai qu'il ne faut pas le prendre ici à la lettre. En l'appliquant à cette dynaſtie, on n'a voulu déſigner que les bonnets que ſuſpendirent à des fourches patibulaires, comme un ſignal pour le ralliement, ceux qui exciterent dans la province du Khoraſſan la révolution qui donna lieu à ce nouvel état. Cependant on pouvoit croire auſſi que leurs ennemis ſe ſervirent de cette expreſſion, pour indiquer le mépris qu'ils avoient pour ceux qui en jetterent les fondemens.

La mort d'Abuſaïd, le Mogol, ayant laiſſé un grand vuide dans l'empire de ce peuple, comme nous avons eu déja occaſion de le remarquer, à la faveur des troubles qui s'excitoient de différens côtés, Abdaltazzak, natif de Sebzvar, en Khoraſſan, raſſembla un grand nombre de gens ſans aveu, & trouva moyen de ſe former

une petite ſouveraineté. Il eut onze ſucceſſeurs, ce qui fait en tout douze princes de cette dynaſtie. Les plus connus ſont:

Schamſeddin I, cinquieme prince Serbédariens. Laſſé du gouvernement, au bout de ſix mois de règne, il s'en démit en faveur d'un autre prince de ſon nom, moyennant une certaine redevance en balles de ſoie.

Schamſeddin II, monté ſur le trône par le choix de ſon prédéceſſeur, le juſtifia d'abord par un grand amour pour la juſtice: il encouragea les manufactures, & fit fleurir le commerce. Mais, comme il n'avoit pu réuſſir dans l'exécution de ſes projets ſans quelques actes de ſévérité, il en contracta tellement l'habitude, que l'excès de cette vertu le rendit auſſi odieux que s'il eût eu des vices.

Entr'autres exemples de ſa ſévérité, on cite les traits ſuivans. Non-ſeulement il faiſoit punir des peines les plus rigoureuſes ceux qui, au mépris de la loi de Mahomet, auroient été aſſez hardis pour boire du vin, mais il défendoit même d'en prononcer le nom, non plus que d'aucune liqueur qui pût enivrer; & il y avoit des ſupplices pour ceux qui étoient ſurpris en faute. Après avoir donné des réglemens très-ſages pour les bonnes mœurs, il fit jetter vives dans des puits, cinq cents femmes qui faiſoient métier de proſtitution.

Et, comme pluſieurs de ceux qui s'étoient préſentés devant lui n'étoient pas exempts de crimes, & qu'intimidés par ſon regard ſévère, ils s'étoient démaſqués eux-mêmes par leur air intimidé ; on croyoit communément qu'il avoit le don de découvrir un coupable, fut-il entre mille innocens : auſſi ceux qu'il mandoit à ſa cour ne s'y préſentoient-ils jamais ſans avoir fait chez eux leur teſtament avant de partir.

[1352.]

Mais, ſuivant cet axiome ſi généralement reçu, *ſummum jus, ſumma injuria :*

Qu'un droit porté trop loin devient une injuſtice.

Tous ſes ſujets, les grands ſur-tout, ſe trouvant trop malheureux, & ne pouvant plus ſupporter un gouvernement où la juſtice avoit pris tous les dehors de la cruauté, les eſprits ſe tournerent inſenſiblement à la révolte. Il fut aſſaſſiné par un boucher nommé Haïdar, qui régna depuis ſous le nom du brave boucher Haïdar, Pehlevan-Haïdar-Caſſab *.

[1380.]

Khodgia-Abu-Mouiad eſt le troiſieme

* Pehlevan, en turc ſignifie *brave*, & caſſab, *boucher*.

&

& dernier prince des Serbédariens. Trop foible pour réſiſter aux armes de Tamerlan, & trop ſage pour vouloir même le tenter, il alla au-devant de ce conquérant lorſqu'il s'approcha de ſon pays, &, par ſon mérite, acquit beaucoup de crédit à la cour du prince Tartare. Tamerlan affectoit un zèle ardent pour la religion, & Khodgia étoit dévôt juſqu'à la ſuperſtition : ce fut ce qui le mit, au moins en apparence, ſi bien dans les bonnes graces de Tamerlan. Non-ſeulement il portoit un grand reſpect aux docteurs de ſa loi ; mais, comme il étoit de la ſecte d'Ali, dans laquelle on prétend que le douzieme Iman doit quelque jour ſe montrer aux ſectateurs de ce parti, il faiſoit tenir tous les ſoirs un cheval prêt pour aller au-devant de lui, en cas que cet Iman vînt à paroître. En lui finit la dynaſtie des Serbédariens, après avoir duré aſſez peu de tems.

MOGOLS
DEPUIS GENGHIZ-KHAN.

L'ORDRE des tems ſemble nous avoir amenés à parler actuellement de Tamerlan; mais, comme ce prince a commencé par porter ſes armes contre les nations Tartares ou Mogoles, qui lui appartenoient par ſa famille, nous nous trouvons obligés, pour l'intelligence de cet ouvrage, de reprendre l'hiſtoire de ce peuple depuis Genghiz-Khan. Nous en ſuivrons la diviſion en différentes branches, & nous laiſſerons les deſcendans de Tamerlan, qui ont fondé aux Indes l'empire des Mogols, pour le volume ſuivant.

Nous avons vu précédemment quelle étoit, en Aſie, l'étendue de l'empire de Genghiz-Khan. Il avoit porté ſes armes & fait reconnoître ſes loix depuis la Chine juſqu'à la Syrie. Jamais empire ne fut plus étendu que celui des Mogols, ni formé avec plus de rapidité. Mais il eut bientôt le ſort de l'empire d'Alexandre, avec cette différence cependant, comme le remarque judicieuſement un hiſtorien éclairé dont nous tirons de grands ſecours, que celui du conquérant Macédonien paſſa

en des mains étrangeres, au lieu que celui du prince Mogol ne ſortit point de ſa famille. Genghiz-Khan laiſſoit des enfans capables de ſuivre ſes projets ambitieux; & l'union qui régna toujours parmi eux, les ſecours mutuels qu'ils ſe prêterent, la politique dont ils uſerent en démembrant l'empire que leur pere avoit formé, de le regarder toujours comme un empire ſoumis à un ſeul monarque, imaginaire à la vérité, les conſerverent long-tems dans la poſſeſſion de la plus grande partie, dont ils occupent encore aujourd'hui des portions conſidérables.

Pour mettre le plus d'ordre qu'il nous ſera poſſible, nous allons diviſer ces tartares, que nous pourrons nommer Genghiz-Khanides.

1° LES TARTARES ORIENTAUX dont nous parlerons peu, parce que l'on ne comprend ſous ce nom que les Yuen, ou Mogols de la Chine, dont l'hiſtoire fait partie de celle de cet empire, & les Kalcas qui en ſont iſſus. Ils vivent à l'ancienne maniere des Tartares, conduiſant leurs troupeaux dans les plaines, & logeant ſous des tentes, que l'on fait tirer par des bœufs pour les tranſporter d'un endroit à un autre. Nous ajouterons que, depuis que les Tartares Man-Tchéous, deſcendus des Niu-

Tché, ſont maîtres de la Chine, les Mogols Kalcas ſont beaucoup déchus de leur puiſſance. Les Chinois ont donné des titres & des terres à ces princes; &, en enrichiſſant les particuliers, ils ont diviſé les forces & comme anéanti l'empire. Cependant il y a toujours un prince Mogol qui porte le titre de Grand-Khan des Kalcas: C'eſt tout ce que nous en pouvons dire.

2° LES TARTARES OCCIDENTAUX, qui commencerent à former l'empire du Zagataï ſous les yeux, & avec la protection de Genghiz-Khan, & d'où ſortirent enſuite les Khans de Kashgar : on va parler des uns & des autres.

3° LES TARTARES SEPTENTRIONAUX. Ceux-ci plus étendus, ayant commencé par l'empire du Kapkchah, ſous les ordres de Genghiz-Khan, ont donné depuis naiſſance au Scheybanites; & ceux-ci aux Khans de Khariſme & de Sybérie, aux Nagais, aux Khans de Crimée, à ceux de Kaſan, d'Aſtracan, &c.

Et, pour ne rien laiſſer à deſirer ſur tout le peuple que l'on peut comprendre ſous le nom de Tartares, nous ajouterons quelques mots ſur quelques autres peuples qui ne ſont pas deſcendus de Genghiz-Khan, entre leſquels nous diſtinguerons ſur-tout les Coſaques.

MOGOLS DE ZAGATAI.

[1224.]

ZAGATAI, ſecond fils de Genghiz-Khan, avoit reçu de ſon pere le Maouarennahar juſqu'au pays d'Igour, c'eſt-à-dire, tout ce qui s'étend depuis Samarcande & l'Indus, juſqu'à la riviere d'Ili, ou de Cara-Khodgia, ſuivant un auteur moderne, ce qui comprend une partie du pays des Usbecs & de celui des Eleuths, vers les 80e & 100e degrés de longitude & les 35e & 50e degrés de latitude. Zagataï, après la mort de ſon pere, confia le gouvernement de ſes états à Caraſchar-Névian, homme d'un mérite recommandable, & que Genghiz-Khan lui avoit donné pour conſeil, & ſe retira auprès de ſon frere Oktaï, grand Khan de Tartarie, qu'il regarda toujours comme ſon ſouverain. Nous ferons remarquer, en paſſant, que le fameux Tamerlan deſcendoit de Caraſchar-Névian dont nous venons de parler, fils de Souhoud-dhin, parent de Genghiz-Khan.

[1230.]

Il parut, ſous le règne de Zagataï, un

certain impoſteur appellé Mahmoud, & ſurnommé Tarabi, parce qu'il étoit de Tarab, bourgade à ſix lieues de Bokhara. Après avoir ſéduit le peuple ignorant & ſuperſtitieux par de prétendus miracles, il vint à s'en faire regarder comme un chef de parti, dont on devoit, diſoit-il, par des ſecours humains, appuyer la miſſion divine; &, en effet, il ſe rendit maître de Bokhara. Les généraux de Zagataï furent obligés de ſe mettre en campagne pour appaiſer cette révolte; mais, dans l'inſtant où l'on alloit en venir aux mains, il s'éleva une ſi grande pouſſiere, que les Mogols ne jugerent pas à propos de commencer l'attaque. Une fleche, lancée au haſard, perça Mahmoud, qui, s'avançant à la tête d'un parti, cherchoit à reconnoître l'ennemi de trop près. Cependant les ſoldats Zagataïens, non moins ſuperſtitieux que les Tarabiens, ne manquerent pas d'attribuer la cauſe de l'ouragan à la puiſſance ſurnaturelle de Mahmoud : il n'y avoit qu'un pas à faire pour paſſer de cette opinion à la terreur & au découragement. Auſſitôt ils prirent la fuite, & les ennemis les pourſuivirent en en tuant un grand nombre. Les troupes de Mahmoud, de retour dans leur camp, ne trouverent point leur général : les principaux officiers, en gens habiles, avoient caché

ſon corps : ils firent courir le bruit qu'il s'étoit rendu inviſible pour les protéger d'une maniere plus efficace. On nomma quelques gouverneurs en ſon abſence ; la populace n'en fut que plus animée : enfin Caraſchar-Névian, ayant été obligé d'employer toutes les forces de l'empire, ſe rendit maître de Bokhara ; ravagea ſon territoire ; obligea les habitans d'avoir recours à la clémence du prince pour obtenir leur pardon, & détruiſit entiérement les Tarabiens. Zagataï mourut quelque tems après. Les princes qui le ſuivirent immédiatement, ſont peu illuſtres. On doit remarquer que Turmeſchirin, qui régnoit vers l'an 1327, eſt le premier de ces princes Mogols qui ordonna à ſes ſujets d'embraſſer le Mahométiſme. Il eſt vrai que Berak-Khan, l'un de ſes prédéceſſeurs, avoit adopté cette religion ; mais ç'avoit été, de ſa part, un ſentiment particulier : il n'en avoit pas fait une loi de l'état.

[1332.]

L'empire étoit ſorti de la famille de Zagataï ; il y rentra dans la perſonne de Caſan-Sulthan. Mais, en y parvenant, il révolta tous ſes ſujets par ſes violences, ſes injuſtices & ſes cruautés. Lorſqu'il convoquoit une aſſemblée de la nation, les

grands étoient tellement persuadés qu'ils alloient à la mort, que la plûpart mettoient ordre à leurs affaires avant de s'y rendre.

Le mécontentement éclate enfin par une révolte : Mir-Cazagan étoit à la tête des rebelles.

[1345 & 46.]

Le Khan marcha contre eux ; les défit, & blessa même dangereusement leur chef. Mais l'hiver, qui suivit cette victoire, ayant été assez considérable pour lui enlever la plûpart des ses chevaux, cette circonstance ranima le courage des rebelles : ils l'attaquerent de nouveau ; le Khan fut tué, après avoir régné dans le Maouarennahar & le Turqueſtan.

Mir-Cazagan, vainqueur, au lieu de prendre pour lui l'empire, en disposa en faveur de Danischmedgé-Aglen, qui descendoit d'Oktaï-Khan ; mais, l'ayant fait mourir peu après, il lui donna pour successeur Bayan-Couli-Aglen, qui se fit aimer de ses sujets par sa justice & sa libéralité. Mir-Cazagan gouvernoit sous lui l'empire. Dans les tems dont nous parlons, la puissance des Mogols de Perse avoit été entiérement affoiblie par le prince des Curdes, Malek-Houssain, dont nous avons parlé précédemment. Tous les peu-

ples, & ſes parens même, irrités de ſa conduite, conjurerent Mir-Cazagan de prendre les armes contre lui.

[1351.]

Lorſque Houſſain ſçut les préparatifs que l'on faiſoit contre lui, il aſſembla les principaux officiers de ſon conſeil, & leur tint ce diſcours qui mérite d'être tranſcrit, parce qu'il concourt avec le reſte de cet ouvrage à faire connoître le génie des Orientaux : « Les Mogols, dit-il, ſont entrés en Perſe avec une armée ſi nombreuſe, que le ſoleil eſt obſcurci par la » pouſſiere qu'elle élève. Elle eſt compoſée de gens qui, dans un aſſaut, ſont » auſſi fermes que des montagnes, & qui, » lorſqu'ils vont au combat, reſſemblent à » ces torrens qui ſe précipitent avec rapidité du haut des rochers. Ces braves » n'ont mis leurs caſques ſur leurs têtes » qu'après avoir réſolu de ſacrifier leur » vie pour leur prince. » Malgré la crainte que devoit faire naître une pareille harangue & le partage des avis ſur le parti qu'il reſtoit à prendre, on marche à l'ennemi. Houſſain avoit une armée moins nombreuſe, mais compoſée de gens accoutumés à vaincre. Peut-être eût-il encore été vainqueur cette fois, ſi, moins habile général que Mir-Cazagan, il n'eût en diſpo-

ſant ſon armée, commis deux fautes dont celui-ci s'apperçut & tira tout l'avantage poſſible. Les troupes d'Houſſain, placées dans un fond, étoient obligées de monter en allant au combat, un terrein qui s'élevoit aſſez conſidérablement; en ſecond lieu, elles avoient en face le ſoleil levant, dont les rayons les incommodoient beaucoup. Auſſi ſon armée fut-elle entiérement défaite. Il ſe retira à Hérat où il fut bientôt aſſiégé. Cependant, ayant envoyé des députés offrir des préſens, & faire de ſa part des actes de ſoumiſſion à Mir-Cazagan, ce prince, qui étoit d'un naturel doux & ne voyoit qu'avec peine les maux que ſouffroit le peuple, conſentit à la paix, & reprit la route du Maouarennahar avec le Khan & ſon armée. Nous avons vu précédemment ce qui arriva à Houſſain.

[1352.]

Dans ce même tems, Mirza-Abdallah, fils de Cazagan, partit de Samarcande avec une grande armée pour aller conquérir le Khariſme. Pendant l'abſence de ſon fils & de preſque toutes les troupes, Mir-Cazagan, ſe promenant aux environs de Saliſeraï avec quinze perſonnes, paſſa le Gihon dans le deſſein d'aller chaſſer. Il fut tout-à-coup attaqué par quelques brigands, à la tête deſquels étoit ſon gen-

dre mécontent de lui pour quelque léger ſujet ; malgré la réſiſtance des officiers Mogols, Mir-Cazagan fut tué : & ſon monde, en vengeant ſa mort ſur les aſſaſſins, ne répara pas une perte qui affligea ſenſiblement l'état. On a remarqué qu'il ne s'étoit ſervi du pouvoir qu'il avoit uſurpé, & qui reſſembloit fort à celui que nos maires du palais s'arrogerent à la fin de la premiere race, que pour rendre la juſtice, & faire tout le bien qui dépendoit de lui.

Mirza-Abdallah ſuccéda à ſon pere dans ſon autorité ſur le Khan & ſur toutes les parties du gouvernement. Il s'éloigna de Saliſeraï, & fixa ſa cour à Samarcande. Démentant bientôt les bons exemples qu'il avoit reçus de Mir-Cazagan, il ſe laiſſa ſubjuguer par une paſſion funeſte qui eut les plus triſtes effets. Epris des charmes de l'impératrice, il fit mourir ſon mari pour détruire le plus fort des obſtacles qu'elle oppoſoit à ſa paſſion. Ces deſſeins furent découverts ; les grands indignés prirent les armes : il fut trop heureux de pouvoir ſe ſauver. Ses freres qui furent pris, furent mis à mort. Tous les amis de ſon pere furent diſperſés dans les provinces ; & l'autorité paſſa entre les mains de deux autres ſeigneurs fort puiſſans, Beyan-Seldouz & Hadgi-Berlas. Cependant l'eſprit d'indépendance avoit gagné toutes les

têtes, & les grands de tous côtés ſe rendoient maîtres dans leurs gouvernemens. Ils y trouvoient d'autant plus de facilité, que Beyan-Seldouz étoit fort adonné au vin; enſorte que, quoique d'un caractere fort doux, il n'étoit ni aimé ni conſidéré.

Entre les ſeigneurs qui ſe révolterent & ſe firent un état indépendant, nous devons faire remarquer Hadgi-Berlas & ſon neveu Timour, ſi connu enſuite ſous le nom de Tamerlan, pour concourir avec ſes hiſtoriens aux moyens de diſſuader le commun des lecteurs de la fauſſe opinion où l'on ſe plaît à reſter, que ce Tartare étoit un homme de néant qui avoit été forgeron. Le peuple qui aime le merveilleux, s'eſt long-tems nourri de cette erreur, parce qu'il lui paroiſſoit plus extraordinaire, &, par conſéquent, plus beau, qu'un homme ſe fût élevé, pour ainſi dire, de la pouſſiere, à la monarchie d'une grande partie de l'Aſie. Mais il y a une choſe à laquelle il faut faire attention, c'eſt que ces évènemens n'arrivent point parmi les Tartares qui reconnoiſſent une nobleſſe, qui ſe font un grand honneur de tenir à des familles illuſtres, à la tête deſquelles il faut placer celle de Genghiz-Khan, & qu'enfin un Tartare noble ne reconnoîtroit pas un ſimple pâtre du peuple pour ſon maître. Cette diſtinction empêche que

chez eux un eſclave intrigant & ſouvent vicieux ne parvienne aux premieres dignités comme chez les Turcs, & nous ſçavons d'un homme de mérite qui a été conſul de France en Crimée, que l'idée qu'ils ont des égards que l'on doit à la nobleſſe, leur fait accorder beaucoup de conſidérations à toutes les perſonnes qui, avec un caractere, ſont envoyés chez eux de la part des autres cours. Et, à cet égard, il nous a dit avoir remarqué une différence extrême entre la maniere dont on ſe conduit à la cour de Conſtantinople, & à celle de Bakhtché-Seraï, où réſide le Khan de Crimée.

Mir-Houſſain, petit-fils de Cazagan, & dont il ſera parlé dans la ſuite, ſe fit auſſi un état indépendant. Pluſieurs autres en firent autant. Et tous enſemble ils fatiguerent les peuples par des guerres continuelles, & attirerent dans cet empire des étrangers qui augmenterent encore le déſordre.

[1359.]

Toglouk-Timour-Khan, fils d'une eſclave & d'Iſanbogha, qui avoit régné dans une partie du Maouarennahar, s'étoit fait reconnoître Khan de Kaſchgar. Réſolu de s'emparer de tous les pays qui formoient

l'empire du Zagataï, il marcha avec une armée conſidérable vers tous ces Emirs qui s'étoient rendus indépendans. Les uns s'apprêterent à lui réſiſter; d'autres aimerent mieux lui laiſſer le champ libre & ſe retirer. Hadgi-Berlas fut de ce nombre; mais ſon neveu Tamerlan, qui venoit de perdre ſon pere Targaï, voulant préſerver le pays des ravages auxquels il alloit être expoſé, ſe rendit à la cour de Toglouk-Timour, obtint une ſuſpenſion d'armes, & s'aboucha avec les autres Emirs pour empêcher une guerre qui ne pouvoit être que malheureuſe pour les peuples. Il obtint alors le commandement du corps de dix mille hommes qu'avoit commandé, ſous Genghiz-Khan, Caraſchar-Névian, l'un de ſes maîtres, dont nous avons parlé. Par cette démarche, Tamerlan ſe conſerva un pays qui alloit lui être enlevé.

La plûpart des autres chefs formerent autant de ligues qui s'efforcerent de ſe détruire; le Khan étoit contraint de ſuivre le plus puiſſant, ſans pouvoir en mettre aucun dans ſon parti. Nous ne ſuivrons pas les hiſtoriens de Tamerlan dans le détail ennuyeux des guerres qui ſurvinrent entre tous ces Emirs. Tantôt amis, & tantôt ennemis, ſuivant que le requéroit l'intérêt du moment, ils étoient toujours en

armes, & n'en devenoient pas plus puiſſans.

[1360.]

Il faut cependant en excepter Tamerlan, qui, continuant de faire la cour à Toglouk-Timour, en obtint quelques nouveaux apanages, avec la ſouveraineté de la province de Kaſch. Le Khan fit enſuite la guerre à l'émir Houſſain, qui fut obligé de ſe ſauver : après ce ſuccès, il ſe rendit à Samarcande où il fit mourir ceux dont il ſoupçonnoit que les intentions ne lui étoient pas favorables, & récompenſa les autres.

Après avoir ainſi ſoumis l'empire du Zagataï, Toglouk-Timour en laiſſa le gouvernement à ſon fils Elias-Khodgia-Aglen, ſous la conduite de Bikidgek. Ce dernier, abuſant du pouvoir qui lui étoit confié, commit pluſieurs injuſtices; & Tamerlan, qui avoit des emplois honorables à la cour, aima mieux cependant y renoncer, que d'être témoin des maux qu'une telle conduite alloit cauſer dans l'état. Il prit donc le parti de quitter la cour pour aller joindre Houſſain. D'après l'idée que la ſuite des faits nous donne du caractere de Tamerlan, on pourroit préſumer qu'il ne s'éloignoit que pour donner le tems aux troubles de s'augmenter, &

pour venir enſuite en tirer avantage ; & quoique ſes hiſtoriens n'en conviennent pas, ce fut-là l'idée que fit naître ſa conduite : les autres Emirs prirent les armes, & l'armée de Kaſchgar ou des Gètes, marcha contre eux. On peut voir dans l'hiſtoire de ce conquérant à combien de dangers il fut expoſé. A la ſuite de tous ces troubles, il avoit perdu ſa principauté de Kaſch. Il trouva moyen de la recouvrer en envoyant vers cette ville deux cents hommes, qui, par ſon ordre, avoient attaché aux queues de leurs chevaux de longues branches d'arbres, afin de faire croire qu'ils étoient en grand nombre en excitant beaucoup de pouſſiere. Trompé par cette ruſe, les ennemis enfermés dans Kaſch, croyant être attaqués par une armée conſidérable, évacuerent ſur le champ la ville, & Tamerlan y rentra ſans la moindre oppoſition.

[1363 & 64.]

Toglouk-Timour étoit mort, & ſon fils Elias Khodgia lui avoit ſuccédé dans le royaume de Kaſchgar. Tamerlan & les autres principaux Emirs crurent devoir profiter de cette circonſtance, pour rendre à leur pays la liberté qu'il avoit perdue depuis pluſieurs années. En effet, ils chaſſerent les Gètes, dont le Khan ſe ſauva

ſauva à peine ; &, s'étant portés à Samarcande, ils y convoquerent une aſſemblée générale de la nation, dans laquelle il fut arrêté que l'on éliroit un Khan de Zagataï. Comme l'aſſemblée s'étoit tenue ſur les terres de Tamerlan, il y fit de grandes dépenſes, & y reçut le titre de Sahib-Hiran, ou Maître du monde. Houſſain s'arrogea la régence de l'état, & gouverna ſous le nom du Khan. L'année ſuivante, après avoir battu les Gètes, ils en furent battus à leur tour.

[1365.]

Tamerlan, obligé de céder à cet orage, avoit paſſé le Gihon, pour raſſembler les débris de ſon armée. Pendant ce tems, les Gètes vainqueurs ſe préſenterent devant Samarcande. Quoique cette ville n'eût point alors de citadelle, les principaux habitans, & même les gens de loi, entreprirent de ſe défendre contre ces barbares, dont ils redoutoient le gouvernement tyrannique. Cependant ils étoient près de ſuccomber à la fatigue de la défenſe & aux efforts des attaques, lorſqu'une maladie ſe mit dans l'armée des Gètes, & les força de ſe retirer. Tamerlan, plus uni que jamais à Houſſain, rentra dans Samarcande, où, de concert, ils réprimerent tous les déſordres qui s'y

étoient introduits pendant leur abſence. La tranquillité paroiſſoit rétablie, lorſque l'Emir Houſſain, livré tout entier à ſes paſſions, entre leſquelles l'avarice tenoit le premier rang, ne s'occupa plus que des moyens de ramaſſer de grandes richeſſes. Ces procédés indignerent tous les grands, qui ſe trouvoient inſenſiblement dépouillés de leurs biens : on n'oſoit s'en plaindre à Tamerlan, à cauſe de l'union étroite qu'il y avoit entre lui & Houſſain ; c'eſt pourquoi quelques-uns d'eux entreprirent de les brouiller, & réuſſirent à jeter entr'eux des ſemences de diviſions qui germerent, dans la ſuite, au point d'amener la perte de ce dernier.

Car Houſſain, lui ayant demandé une entrevue, le fit attaquer par une troupe qui fut ſur le point de l'accabler. Mais Tamerlan s'en tira heureuſement, &, peu après, recouvra la ville de Nakchal, n'ayant avec lui que deux cents quarante-trois hommes, quoiqu'elle fût défendue par un nombre conſidérable de troupes.

[1367.]

Les deux Emirs Houſſain & Tamerlan s'étoient raccommodés ; mais les défiances réciproques & les procédés tyranniques de Houſſain ne leur permettoient pas de reſter long-tems amis. Après avoir fait la

guerre tantôt l'un contre l'autre, & tantôt conjointement, Tamerlan s'étoit retiré à Keſch, lieu de ſa réſidence ordinaire. Il ne tarda pas à y être inſtruit des mauvais deſſeins du régent de l'empire, & n'eut pas de peine à ſe faire un parti conſidérable qu'il pût lui oppoſer. Tous les grands ſe joignirent à lui, & lui jurerent une fidélité inviolable. On leva des troupes. Avant de faire aucune démarche déciſive, Tamerlan eut la politique d'aller conſulter un ſantos, nommé Séïd-Béréké, lequel, ſoit qu'il fût gagné, ſoit qu'il ſentît combien il étoit de ſon intérêt de plaire à Tamerlan, s'avança au devant de lui avec un tambour & un étendard, en lui annonçant qu'il poſſéderoit un jour l'empire du monde.

[1369.]

Cette marque apparente de protection divine attira de tous côtés des ſujets à Tamerlan, & donna une apparence de juſtice à ſon uſurpation. Après avoir défait ſes ennemis, & ſur-tout l'Emir Houſſain, qui fut pris en voulant ſe cacher ſur un minaret, & mis enſuite à mort, ſa marche ne fut qu'une eſpece de triomphe, pendant lequel tous les Emirs ſe faiſoient un devoir de venir ſe ranger ſous ſes loix.

Ce grand événement rendit Tamerlan

maître de l'empire du Zagataï : il eut cependant la politique d'y nommer un Khan de l'armée de Genghiz-Khan, mais qui n'avoit aucune autorité ; enſorte que Tamerlan, avec le titre de régent de l'empire, en étoit le maître abſolu. Nous parlerons ailleurs du reſte de ſes conquêtes. Après ſa mort, ſes enfans négligerent de nommer un Khan, & l'empire du Zagataï fut entiérement détruit. Le dernier de ces Khans mourut en 1397.

SUITE DE L'HISTOIRE DE TAMERLAN *.

[1372.]

TAMERLAN venoit d'emporter Keſch d'aſſaut. Un des officiers, qui n'avoit pas oſé deſcendre le premier dans le foſſé, reçut par ſon ordre pluſieurs coups de bâton, ſuivant les loix de Genghiz-Khan, qui ordonnoient de punir ainſi les lâches : il fut

* Après y avoir refléchi, nous avons cru devoir continuer ici l'hiſtoire de Tamerlan ; mais nous n'en rapporterons que les traits les plus intéreſſans ; ils ſont rares dans l'hiſtoire d'un conquérant qui ne reſpire que le carnage : d'ailleurs ſon hiſtoire eſt dans les mains de tout le monde.

enſuite lié à la queue d'un âne, & envoyé à Samarcande.

[1376.]

Au milieu de ſes conquêtes, Tamerlan éprouva un chagrin qui ſuſpendit pendant quelque tems le cours de ſes exploits. Il revenoit victorieux de Samarcande : il trouva la ville en deuil & dans la triſteſſe ; ſon fils aîné Mirza-Dgihanghir venoit de mourir, laiſſant trois fils en bas âge. Ce prince donnoit les plus belles eſpérances. Tamerlan, compoſé bizarre & monſtrueux de férocité à l'égard de tous ceux qu'il croyoit devoir traiter en ennemis, & de tendreſſe vive & forte pour ſa famille ; s'abandonna à un excès de douleur que l'on n'attendoit pas même d'un homme réputé ſenſible. Après avoir ordonné pour ſon fils des funérailles magnifiques, & fait diſtribuer de grandes aumônes aux pauvres, il ceſſa de ſe mêler des affaires, ſe livra, dans la retraite, à l'affliction & aux larmes, & ne céda que très-difficilement aux remontrances des grands, qui, auſſi avides de pillage qu'il l'étoit de conquêtes, lui firent entendre que ſa gloire & le bonheur de ſes peuples demandoient qu'il reprît en main les rênes du gouvernement. Enfin il céda à leurs prieres, comme le remarque un écrivain

judicieux, pour le malheur de l'humanité, & reprit la ſuite de ſes uſurpations.

[1381.]

Tamerlan, étant à Andcoud, ville du Khoraſſan, ſituée près de Balkh, alla viſiter Baba-Sencou, derviche, fameux par une réputation de ſainteté qu'il devoit à une folie feinte ou véritable. En voyant paroître le prince Tartare, il lui jeta une poitrine de mouton à la tête; ce qui fut pris pour un heureux préſage *. Fut-ce un moyen dont ſe ſervit ce malheureux pour faire ſa cour à Tamerlan, ou plutôt ne fut-ce pas une adreſſe de la politique de Tamerlan lui-même, pour redoubler la confiance de ſes troupes, & ſe faire regarder comme protégé du ciel d'une façon particuliere? c'eſt ce que nous n'entreprendrons pas de décider. Le lecteur peut ſe rappeler quelque choſe d'à peu près ſemblable arrivé à Genghiz-Khan.

[1382.]

Tamerlan donna encore une grande preuve de tendreſſe paternelle à la mort

* On étoit dans l'opinion que le Khoraſſan étoit le milieu du monde; &, par cette raiſon, les Orientaux, dans leur ſtyle figuré, l'appellent le royaume de la poitrine.

de ſa fille Akia-Béghi, épouſe de Mohammed-Bei, fils de l'Emir Mouſſa. Sa douleur étoit ſi vive, qu'il fut pendant quelque tems inſenſible à l'entrepriſe que formoient contre lui Ali-Bei & l'Emir Véli.

Le premier s'étant renfermé dans Kélat, réſolut de s'y défendre, quoique Tamerlan eût eſſayé de le faire rentrer dans le devoir par la voie de la douceur. Ce prince feignit de marcher vers le Mazanderan, revint tout d'un coup tomber ſur Kélat, qui fut inveſtie de tous côtés. Ali-Bei, ſentant bien qu'il ne pouvoit pas réſiſter, imagina d'oppoſer la ruſe à la force. Il fit prier Tamerlan de ſuſpendre les effets de ſa colere, & de lui accorder une conférence. Les murailles de Kélat étoient bâties ſur le penchant d'une haute montagne dans laquelle il y avoit, au milieu des rochers, un petit chemin qui aboutiſſoit à la ville. Ali-Bei ſe mit en embuſcade pour ſurprendre Tamerlan qui s'étoit avancé juſqu'aux portes de la ville avec une légère eſcorte; mais il manqua ſon coup. Le lendemain on donna un aſſaut général: la ville ſe rendit; &, ce qui doit étonner de la part de Tamerlan, ſi ſouvent cruel, il pardonna à Ali-Bei.

[1383.]

Le Scheik-Daoud, gouverneur de Seb-

zvar, s'étoit révolté, Tamerlan marcha en perſonne contre lui. Il ruina tellement cette ville, que la plûpart des habitans périrent dans les flammes. On ne fit que deux mille priſonniers : le barbare vainqueur eut la cruauté de les faire entaſſer tout vivans les uns ſur les autres ; on les maſtiqua avec de la boue & de la brique, & l'on en conſtruiſit ainſi pluſieurs tours : monument digne de celui qui le faiſoit élever.

Schah-Cothbeddin commandoit dans Zarandge, capitale du Siſtan, appelé auſſi Sedgeſtan. La place fut inveſtie par les Tartares, qui creuſerent des foſſés, qu'enſuite ils entourerent de paliſſades.

On avoit déja perdu beaucoup de monde dans différentes attaques très-vives. Enfin Cothbeddin, voulant ſauver ſon monde, ſe rendit auprès de Tamerlan, & lui tint ce diſcours : « Ce ſeroit envain, grand » prince, que je voudrois entreprendre » de me défendre plus long-tems contre » toi. Ton bras puiſſant eſt capable de » faire plier les montagnes. Que me ſer» viroit donc de tenter la fortune qui t'a » élevé ſi haut, & dont il ſemble que tu » ſois le maître ? Je ne vois d'autre moyen » pour ſauver ma vie, que de prendre la » fuite ; mais où trouver un aſile, puiſ» que tout eſt ſoumis à ta puiſſance ? Il

» n'y a point d'endroit ſous le ciel où je » puiſſe me retirer. Je fuis cependant pour » me garantir de toi, mais c'eſt auprès de » toi-même, & je viens implorer ta clé- » mence royale. » L'art de louer, dit-on, commença l'art de plaire. Tamerlan, ſenſible à tant de choſes flatteuſes, laiſſa à Cothbeddin la vie & la liberté.

[1386.]

Pendant une expédition que fit Tamerlan en Géorgie, Scheik Ibrahim, prince de Schirvan, craignant les armes de ce vainqueur inſatiable, vint le trouver avec pluſieurs préſens. On étala devant le monarque les richeſſes qu'apportoit Ibrahim. C'eſt la coutume des Tartares d'offrir & de recevoir neuf piéces de chaque eſpece; ainſi l'on trouva neuf piéces d'étoffes magnifiques, neuf peliſſes de la plus belle fourure. En comptant les eſclaves, il ne s'en trouva que huit: « Où eſt donc » le neuvieme, demanda Tamerlan? — A » vos pieds, Seigneur, » répondit Ibrahim, ſe proſternant en terre. Cette conduite, qui prouve que l'art de flatter n'eſt étranger dans aucun pays, plut extrêmement à Tamerlan, qui confirma le Scheik dans la principauté de Schirvan.

[1388.]

Après pluſieurs expéditions, Tamerlan, revenu vainqueur à Samarcande, fit, ſelon ſon uſage, examiner la conduite de ſes officiers : tous ceux qui avoient ſervi avec diſtinction furent récompenſés. Le ſeul Bérat-Khodgia-Conkeltaſeh fut convaincu de lâcheté : on le condamna à avoir la barbe raſée, le viſage fardé avec de la céruſe & du vermillon, &, dans cet état, à être conduit nuds pieds au travers de la ville, ayant ſur la tête une coiffure de femme.

[1393.]

Schah-Manſour, prince de la dynaſtie des Modhaffériens, oſa attendre Tamerlan avec une troupe de trois ou quatre mille cavaliers dont il connoiſſoit le courage. Ils étoient tous vêtus de cottes de mailles, de héaumes, de corcelets de velours maillés de fer, & leurs chevaux étoient couverts d'une eſpece de cuiraſſe de paſſeſoie. Les troupes de Tamerlan montoient bien à trente mille. Schah-Manſour fondit ſur elles, rompit les rangs, ſe fit jour à travers les ennemis, &, parvenu derriere l'armée, il s'empara d'un poſte important. Le ſpectacle d'une manœuvre ſi hardie &

ſi bien exécutée avoit jetté l'étonnement parmi les Tartares : une nouvelle tentative y répandit l'effroi, en y portant le déſordre & la mort. Schah-Manſour, qui n'avoit perdu qu'aſſez peu de monde, revint ſur ſes pas, & pénétra juſqu'à l'endroit où étoit Tamerlan. Les troupes de ce dernier étoient défaites ou en fuite : il ne reſtoit auprès de lui que quatorze ou quinze perſonnes. Manſour lui porta deux coups de ſabre ſur la tête. Un inſtant de plus, c'en étoit fait du conquérant Tartare, & Manſour conſervoit par ſa mort quelques millions d'hommes à l'humanité. Mais les ailes de l'armée des Modhaffériens avoient pris la fuite : les Tartares ſe rallioient. Schah-Rokh, fils de Tamerlan, âgé de dix-ſept ans, arrivoit dans ces inſtans ; il fondit ſur Manſour, lui coupa la tête, & l'apporta aux pieds de ſon pere, moins effrayé que ſurpris de l'intrépidité de cette petite troupe.

[1398.]

Tamerlan avoit pris la route de l'Inde. Les habitans d'Andérab lui porterent des plaintes contre les Siapouches, nation idolâtre qui demeuroit dans les montagnes, au midi de la province de Bedakſchan. C'étoient autant de voleurs qui vexoient leurs voiſins & pilloient les paſſans. Le

conquérant Tartare crut devoir tourner ſes armes contr'eux ; mais il fallut ſurmonter bien des obſtacles. Quoique l'on fût alors dans le dernier mois du printems, on trouvoit cependant ſur ces montagnes une ſi grande quantité de neige, qui, fondue pendant le jour par la chaleur du ſoleil, ſe geloit la nuit en verglas, de ſorte que les chevaux avoient une peine extrême à ſe tenir, & qu'ils ne pouvoient preſque pas avancer. On parvint enfin au haut des montagnes : de-là on voyoit des voleurs retirés dans des détroits, & des précipices de l'autre côté. On n'avoit pas encore eſſuyé la moitié de la fatigue : on eut plus de peine à deſcendre qu'on n'en avoit eu à monter. Quelques-uns employerent des cordes ; d'autres, ſe couchant ſur la neige, ſe laiſſoient gliſſer, au riſque de rencontrer des pointes de rocher ou des précipices. On conſtruiſit pour Tamerlan une eſpece de radeau, avec des anneaux auxquels on attacha des cordes longues de cent cinquante coudées, arrêtées par en haut. Quelques ſoldats alloient devant, pour trouver les endroits où la neige étoit plus ferme : on l'arrêtoit en cet endroit, on rapprochoit l'extrémité de la corde que l'on retenoit de nouveau à force de bras, & l'on recommençoit à laiſſer gliſſer le radeau. On fit cinq pauſes, après leſ-

quelles Tamerlan ſe trouva au bas de la montagne. On eſſaya de deſcendre auſſi les chevaux, en leur paſſant des cordes ſous le ventre; mais, de tous ceux ſur leſquels on fit cette tentative, il ne s'en ſauva que deux; les autres tomberent dans les précipices. Appuyé ſur un bâton, Tamerlan fit une lieue à pied, juſqu'à ce qu'enfin il arriva à la demeure des Siapouches.

Les gens de cette nation ſont fort robuſtes, d'une taille fort haute, & vont nuds. Ils ont une langue particuliere, qui ne tient ni de la perſane, ni de la turque, ni de l'indienne. Leur prince porte le titre d'Oda ou d'Odachou. Inſtruits de la marche de Tamerlan, ils avoient abandonné une forteresſe qui eſt au pied de la montagne, s'étoient retirés de l'autre côté de la riviere qui coule dans cette plaine, & avoient tranſporté leurs effets ſur une montagne oppoſée à celles que l'on venoit de deſcendre. Les Tartares, animés par les peines qu'ils avoient éprouvées, n'en furent que plus ardens à pourſuivre les ennemis. Après avoir pillé leurs beſtiaux, brûlé leurs maiſons, on les ſuivit ſur la derniere montagne: on ſe battit deux jours & trois nuits. Il en périt un très-grand nombre. Enfin les Siapouches demanderent quartier: malgré leurs promeſſes de ſoumiſſion, dès la nuit même ils mirent en

piéces un corps de Tartares. On les attaqua de nouveau : cent cinquante d'entre eux furent pris & écorchés vifs. En pénétrant plus avant, on parvint jusqu'à leur derniere retraite. Ils furent tous égorgés : on n'épargna que les femmes. Tamerlan fit élever sur le sommet de la montagne plusieurs tours faites des têtes de ces misérables, & fit graver sur un marbre l'histoire de cette expédition, qui fut, sans contredit, une des plus pénibles & des moins funestes à l'humanité.

Comme les Tartares se préparoient à faire le siége de Delhi, & qu'il paroissoit devoir être fort meurtrier, les officiers représenterent à Tamerlan qu'il seroit bon de faire passer ailleurs les cents mille prisonniers Indiens qui étoient alors dans le camp, & dont on avoit à craindre quelque révolte pendant que l'armée seroit occupée ailleurs. Pour remédier à cet inconvénient qui étoit réel, le barbare Tamerlan, cet homme de sang, n'imagina d'autre moyen que de faire égorger ses prisonniers : on en donne l'ordre, avec défense à aucun soldat, sous peine de la vie, de se refuser à cette cruelle exécution. Il fut trop bien obéi : en moins d'une heure, les cent mille hommes furent passés au fil de l'épée.

[1399.]

Un auteur Arabe, qui, à la vérité, s'attache à décrier Tamerlan, rapporte la lettre ſuivante, qu'il prétend avoir été écrite par Miran-Schah, l'un de ſes fils, affligé de la conduite de ſon pere.

» Accablé ſous le poids des années & » de la vieilleſſe, vous n'êtes plus en état » de ſupporter le poids du gouvernement, » ni de veiller à l'adminiſtration des af- » faires : ſi la piété & la religion avoient » quelque empire ſur vous, vous feriez » mieux de vous retirer dans une moſ- » quée, pour y ſervir le Créateur de l'Uni- » vers, & y attendre l'heure que vous ne » pouvez éviter. Vous avez des fils & des » petits-fils capables de gouverner vos » Etats : au lieu de ſonger à faire tant de » conquêtes que vous devez quitter dans » peu, penſez ſérieuſement à l'autre mon- » de. Quand vous poſſéderiez l'empire de » Sedad, quand toute la puiſſance des » Annélécites ſeroit réunie en vous, quand » la victoire vous éleveroit au plus haut » degré de gloire, quand toutes les ri- » cheſſes de la terre ſeroient aſſemblées » dans vos tréſors, quand les ravages que » vous avez faits égaleroient ceux de Na- » buchodonoſor, quand votre domination » enfin s'étendroit juſqu'aux extrémités de

» la terre, & que tous les rois ſeroient à » vos pieds, toutes ces grandeurs doivent » finir, & votre dernier palais ſera un » tombeau. Une chemiſe de coton, une » robe, de l'eau & du pain, voilà ce » qu'un paſſant doit deſirer; & c'eſt aſſez » pour qui doit mourir. »

[1400.]

Tamerlan, revenu ſur les terres des Géorgiens, qu'il avoit déja ravagées, éprouva de nouvelles difficultés. Dans ce pays montagneux, les habitans ſe retiroient au ſommet des montagnes; pourſuivis par les Tartares, ils paſſoient au-delà, en deſcendant au travers des précipices, & ſe cachoient dans les cavernes. Leurs ennemis, ingénieux à faire le mal, ne pouvant gravir comme les Géorgiens, firent des coffres auxquels ils attachoient des cordes, afin de redeſcendre mutuellement juſqu'à l'entrée des cavernes, dans leſquelles ils jettoient des matieres embraſées, & égorgerent le plus de monde qu'il leur étoit poſſible.

Après la priſe de Siovas, ou Sébaſte, dont les habitans, laſſés d'une réſiſtance inutile, s'étoient auſſi rendus, Tamerlan fit jetter tous vivans dans les foſſés les quatre mille hommes qui compoſoient la garniſon: ils étoient pour la plûpart Arméniens;

miens : on les couvrit enſuite de terre. Les Chrétiens furent faits eſclaves ; les Muſulmans ſe racheterent, & la ville fut livrée aux flammes, quoique le prince Tartare eût donné ſa parole aux habitans qu'on ne leur feroit aucun mal.

[1402.]

Bataille près de la ville d'Angoura, ou plutôt Angouri *, entre Bajazet, prince des Turcs Ottomans, & Tamerlan. Nous n'entrons point dans le détail de cette bataille, dont le ſuccès eſt connu : l'armée Ottomane fut défaite, & Bajazet fut pris. L'opinion populaire eſt que ce ſultan fut enchaîné dans une cage de fer, & qu'il ſe briſa de déſeſpoir la tête contre les barreaux ; mais c'eſt un conte. Il eſt vrai que Bajazet fut amené les mains liées en préſence de Tamerlan ; mais ce conquérant les lui fit délier, lui donna une tente à part, &, pour le conſoler, lui donna l'inveſtiture du royaume de la Natolie, ſans cependant lui rendre la liberté.

Tamerlan marcha enſuite vers Smyrne, dont les richeſſes tentoient ſon avidité, & la prit en quinze jours, quoique Bajazet l'eût aſſiégée en vain pendant ſept ans. Ce

* Dans la Natolie, au 51e degré 5 min. de longitude, & au 39e deg. 40 min. de latitude.

dernier mourut d'apoplexie, peu après, en 1403.

[1404.]

Tamerlan, ſouverain de toute cette partie qui s'étend depuis la Méditerrannée juſqu'au Gange, avoit réſolu de porter ſes armes contre la Chine, d'où l'on avoit chaſſé la famille de Genghiz-Khan. Tous les chefs y conſentoient. On fit une énumération exacte des ſoldats, on augmenta les compagnies, & l'on forma une armée de deux cents mille hommes. Tamerlan s'étoit mis en marche. Arrivé à Otrar, ſur les frontieres de la grande Bukharie, il fut attaqué d'une fièvre violente, & mourut âgé de ſoixante-onze ans, après avoir déſigné ſon petit-fils Pir-Mohammed-Dgihandgir pour lui ſuccéder. Il avoit régné trente-ſix ans.

Voici ſon portrait tracé par Arabſchah, auteur qui n'eſt pas ſuſpect lorſqu'il en dit du bien, puiſque par-tout il s'attache à le décrier. Tamerlan avoit une taille avantageuſe, le front grand, la tête groſſe, la peau aſſez blanche & le teint coloré : ſa barbe étoit longue. Il étoit manchot & boiteux *, & avoit la voix haute & per-

* Son nom étoit Emir Cottobeddin-Timour-Khourkhan-Saheb-Keram. Mais, comme il étoit

cante. Sa conſtance inébranlable dans les dangers étoit une ſuite de la fermeté de ſon eſprit dans toutes les entrepriſes. Il déteſtoit le menſonge, & ne ſe plaiſoit qu'aux entretiens graves; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'il n'aimoit point à entendre parler de ſupplices ni de cruautés. Comme il ne craignoit pas la mort, il ne faiſoit cas que des braves gens : d'ailleurs actif, infatigable & robuſte, il avoit l'eſprit fort pénétrant; mais il étoit diſſimulé, colere, cruel & ambitieux. Il honora les gens de lettres & ceux qui ſe diſtinguoient dans les arts.

Auſſitôt après ſa mort, on dépêcha des courriers vers ceux des princes de ſa famille qui étoient abſens; pendant que ceux qui étoient avec lui, après l'avoir mis dans un cercueil d'ébène, le tranſporterent à Samarcande. Khalil ſultan, l'un de ſes petits-fils, s'étant emparé de la ſouveraineté, lui fit des obsèques magnifiques.

Nous n'entrerons pas dans le détail des troubles qui ſuivirent la mort de Tamerlan, & qu'occaſionna l'uſurpation de Khalil; mais nous ne pouvons paſſer ſous

---

boiteux, on diſoit quelquefois Timourleng, ou Timour le Boiteux, d'où l'on a fait par corruption Tamerlan.

ſilence ſa réponſe à Pir-Mohammed, & l'argument qu'il emploie pour lui prouver qu'il devoit avoir les pays dont il s'étoit emparé.

Khalil, ſultan, à Pir-Mohammed.

» Si l'empire doit être héréditaire, mon » pere Miran-Schah & mon oncle Schah-» Rohk y ont plus de droit que vous, & » il doit être partagé entr'eux. En ce cas, » j'ai droit de le garder, ſoit qu'ils me le » cedent d'eux-mêmes, ſoit qu'ils s'en » tiennent à ce qu'ils poſſedent, ſoit qu'ils » m'y établiſſent en qualité de lieutenant. » S'il eſt par droit d'acquêt, vous n'avez » rien à prétendre, ſuivant la maxime qui » dit que le prince n'a point d'enfans. C'eſt » en vain que vous ſoutenez que Tamer-» lan vous a déclaré ſon ſucceſſeur. De » qui tient-il cet empire? Il s'en eſt rendu » maître par la force; d'ailleurs il eſt né-» ceſſaire de ratifier les diſpoſitions qu'il » a faites de ſon vivant, & le partage » qu'il a fait des provinces à ſes fils & à » ſes petits-fils. Cédez-moi ce que j'ai » conquis, & que chacun garde ce qu'il » poſſede. Cependant ſi mon pere & mon » oncle conſentent à vous accorder leur » protection, je ne m'y oppoſe pas. Mais » reſſouvenez-vous que ſi vos droits étoient » ſi bien fondés, la Providence divine

» n'eût pas permis que cet empire paſſât » en d'autres mains que les vôtres. Il n'y » a que vous actuellement qui me le con- » teſtiez, d'où je conclus qu'il m'appar- » tient fort légitimement. »

Et en effet un fameux docteur du pays avoit décidé que l'empire devoit appartenir à Khalil, puiſque Dieu avoit permis qu'il s'en rendît maître. Suite bizarre des idées des Mahométans ſur la prédeſtination.

La guerre s'étoit allumée entre les princes. Khalil, tout occupé de ſon amour pour ſa femme Schadi-Moulk, négligea un peu ſes affaires. Ses troupes furent battues par ſon oncle Schah-Rokh, qui s'empara de Samarcande, de tous les tréſors, & même de la femme bien-aimée de ſon neveu. Comme elle étoit, en grande partie, l'auteur de la guerre, elle fut expoſée à toutes ſortes d'outrages, traînée, chargée de chaînes, par toute la ville, & accablée d'injures par la populace. Khalil, retiré dans le pays d'Andécan, abandonné de ſes troupes, mais conſervant ſon amour, s'occupoit à faire des élégies ſur le ſort de l'infortunée Schadi-Moulk. Ne pouvant enfin vivre ſans elle, il prit le parti de venir ſe jeter aux pieds de ſon oncle, qui, touché de ſon ſort, la lui rendit. Un amou-

reux n'eſt guères à craindre pour un ambitieux. On lui donna de plus le gouvernement du Khoraſſan, où il mourut peu de tems après. Sa femme, ne voulant pas lui ſurvivre, ſe perça d'un coup de poignard, & fut miſe avec lui dans un même tombeau.

— L'hiſtoire de ſes ſucceſſeurs juſqu'à ſultan Maſſoud, qui mourut en 1507, n'offre rien d'intéreſſant. Nous devons remarquer ſeulement que c'eſt à ce tems que l'on doit placer le commencement de l'empire du grand Mogol.

Après la mort d'Abuſaïd, qui régnoit avant Maſſoud, ſon fils Omar-Schéik ſe rendit maître d'Ander-Khan, qu'il poſſéda juſqu'à l'année 1493 de Jeſus-Chriſt. Il le laiſſa à ſon fils Babour. Schaï-Bek-Khan, prince de la poſtérité de Genghiz-Khan, dont il ſera parlé plus haut, ſe ſauva à Gohaza, d'où il paſſa aux Indes où il fonda un nouvel empire, dont Delhi fut la capitale. On dit que cette ville étoit alors ſous la domination d'Amouri-Schah, trente-deuxieme roi de la race des Patènes: c'étoit vraiſemblablement un des eſclaves des Ghourides, qui s'étoient emparés de Delhi long-tems auparavant. L'hiſtoire des Mogols appartient au volume ſuivant.

MOGOLS DE KASCHGAR.

ON ſçait peu l'hiſtoire de ces Mogols. La ville de Kaſchgar & ſon territoire furent poſſédés par des princes deſcendans de Ragotin. Nous avons eu ci-devant occaſion de parler de quelques-uns d'eux. Timour-Khan fut le premier qui embraſſa la religion Mahométane : cent ſoixante mille de ſes ſujets ſuivirent ſon exemple. Il avoit un miniſtre nommé Dalouzi *, qui, en mourant, ne laiſſa qu'un fils âgé de ſept ans. Cependant, par reconnoiſſance pour les ſervices du pere, on conſerva toutes ſes charges à ſon fils. En vain l'oncle du jeune Khodhaïdad fit tout ce qu'il put pour s'en emparer, le Khan s'y refuſa toujours conſtamment. Mais, Elias-Khodgia ayant ſuccédé à Tonglouk-Timour, l'oncle de Khodhaïdad, l'ambitieux & cruel Camareddin maſſacra le Khan & toute ſa famille, & ſe mit ſur le trône à ſa place.

Cependant une des femmes du dernier Khan, nommée Aga-Khatoun, qui étoit enceinte, étant accouchée d'un prince, elle le confia à Khodhaïdad : on tranſporta ce jeune enfant dans les montagnes;

* En perſan, *donné de Dieu.*

où on l'éleva ſecrétement : il fut nommé Keſſer-Khodgia.

Tamerlan, qui avoit envie d'avoir ce pays, porta ſes armes contre le Kaſchgar; & cinq grandes batailles conſécutives ne purent ni l'en rendre maître, ni l'en éloigner. Enfin Camareddin * étant tombé malade, Tamerlan entra de nouveau dans le pays, à la tête d'une puiſſante armée; & le Khan uſurpateur ſe ſauva dans les déſerts. Pendant que Tamerlan étoit allé porter ſes armes ailleurs, on fit revenir le prince Keſſer-Khodgia, qui fut remis ſur le trône. L'hiſtoire de ſes ſucceſſeurs n'eſt pas connue.

MOGOLS DU KAPTCHAC.

[1224.]

DANS le tems que Genghiz-Khan étoit occupé de ſes plus grandes conquêtes, il avoit donné à ſon fils Touſchi une armée conſidérable pour aller s'emparer des pays qui ſont au nord de la mer ou du lac d'Aral, que l'on déſigne par le nom de Kaptchac, en partie ſoumis aux Ruſſes & en partie aux Tartares, appelés Mankats ou Kara-

* En arabe, *la lune de la religion*.

kalpacs. Le jeune prince répondit bien aux vues de ſon pere : il ſoumit tout ce pays, auſſi-bien que le Turqueſtan, à l'eſt d'une partie de la mer Caſpienne, défit les Ruſſes, & mourut en laiſſant pluſieurs enfans, dont le principal étoit Batou, dont le nom ſignifie force & dureté. Nous avons indiqué précédemment les excès auxquels ſe porterent les Mogols en Europe, ſous le règne de ce prince.

[1255.]

Béréké, frere de Batou, après avoir eu la cruelle précaution de faire mourir ſon neveu, aſſembla les Grands du pays, leur fit des préſens conſidérables, & ſe fit reconnoître chef de la nation. Mais il ſe conforma à l'uſage dont nous avons parlé plus haut, de regarder Kublai, Khan de Tartarie, comme le ſeigneur ſuzerain, & lui demanda l'inveſtiture du Kaptchac, qu'il obtint aiſément. Ce prince régna avec beaucoup de gloire : ce fut lui qui, des princes Mogols de cette branche, embraſſa le premier le Muſulmaniſme, & le fit embraſſer à ſes ſujets.

[1258 & 59.]

Pendant ſon règne, les Mogols ravagerent toute la Lithuanie ; & l'année ſuivante, il ſe rendit à Novogorod, où il fit

l'énumération des peuples de la Ruſſie : enſuite il alla porter la guerre contre les princes Mogols qui étoient occupés en Syrie.

[1261.]

Il s'élevoit alors dans le Nord une puiſſance qui devoit porter un grand coup à celle des Khans du Kaptchac. Nagaïa, l'un de ſes généraux qu'il avoit envoyé contre les peuples qui étoient plus au nord, enivré de ſa grandeur, ne voulut plus reconnoître le Khan pour ſon maître, & s'établit dans les provinces de ſon département. Michel Paléologue, empereur de Conſtantinople, dont l'intérêt étoit d'affoiblir les Mogols du Kaptchac, non-ſeulement fit un traité avec lui, mais lui donna même en mariage Euphroſine, ſa fille naturelle.

[1262.]

Cette alliance nuiſit en effet beaucoup aux Mogols. Les Ruſſes reprirent quelques avantages, & les chaſſerent de pluſieurs villes dont ils perſécutoient cruellement les malheureux habitans. On remarque qu'ils étoient encouragés dans leurs fureurs par un moine apoſtat nommé Zozyme, qui périt enfin par ordre des Mogols.

[1266.]

En conſéquence d'une ligue faite entre Béréké & le ſoudan d'Egypte, l'un des Mamélucs, & par conſéquent originaire du Kaptchac, ce prince Mogol ſe préparoit à entrer en Perſe, lorſqu'il fut arrêté par la mort près de Téflis, en Géorgie. On regarde ce prince comme le fondateur de la ville de Serai *, ſur un des bras du Volga. Les Sarouts, attirés de toutes parts par les récompenſes qu'il leur aſſuroit, s'y rendirent avec empreſſement, & commencerent à policer ces peuples barbares & groſſiers.

Mangou-Timour ſuccéda à ſon frere. En parvenant à l'empire, il en diſtribua pluſieurs provinces aux différens princes de ſa famille. Il donna, entr'autres poſſeſſions, les villes de Cufa & de Crim. Cette derniere étoit alors magnifique & ſi grande, qu'un cavalier bien monté, allant au pas, mettoit une demi-journée à en faire le tour. Bibars, qui régnoit alors en Egypte, & qui étoit originaire du Kaptchac, y fit conſtruire, avec la permiſſion du Khan, une ſuperbe moſquée, dont les murailles

* Cette ville eſt détruite. On peut voir l'emplacement de ſes ruines ſur l'excellente carte d'Aſie de M. d'Anville.

étoient revêtues d'un beau marbre blanc, & le plafond de porphyre. Il y avoit auſſi dans cette ville un collége où l'on enſeignoit les ſciences. Les caravanes partoient alors du Khariſme pour ſe rendre à Crim, où elles arrivoient, ſans crainte d'être inſultées, après trois mois de chemin. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que ſur la route on trouvoit par-tout des auberges, dans ces mêmes lieux où l'on ne voit actuellement que des daims & des chévres ſauvages. Les habitans cependant étoient avares, & enterroient volontiers leur or. Crim n'eſt plus aujourd'hui qu'un amas d'environ ſix cents chaumieres habitées par des Tartares & par des Juifs. Naſſa, moins ornée, ne devint pas moins célèbre par ſa ſituation ſur un golfe de la Mer-Noire. Les Génois, qui faiſoient un grand commerce ſur ces parages, s'en emparerent ſur Togul-Timour.

[1277.]

Ce qui prouve peut-être encore plus que quelques défaites, combien la Ruſſie, dont l'empire s'étend aujourd'hui depuis la Baltique juſqu'à la mer de la Chine, depuis le quarantieme degré de longitude juſqu'au deux-centieme, étoit alors un état foible & impuiſſant, c'eſt l'obligation où étoient les princes de cette nation de ſe trouver à

la cour du Khan de Kaptchac, & même de le ſuivre à la guerre. On voit auſſi que ces Barbares s'étoient arrogé le droit d'y diſpoſer de la couronne.

[1281.]

Baſile Jaroſlaviz, grand-duc de Vladimire & de Novogorod, venoit de mourir; &, ſans le conſentement du Khan, Démétrius Alexandrovitz s'étoit emparé d'une partie de ſes états. André, frere de Démétrius, ſe rendit à la cour du Khan, & par cette conduite mérita l'inveſtiture du royaume, au préjudice de ſon frere contre lequel on envoya des troupes. Mais, par une ſuite de la mauvaiſe foi de ces Tartares, quand ils furent entrés en Ruſſie, ils firent de grands ravages, emporterent un grand butin, & laiſſerent les deux freres terminer leur différend.

La ſuite de leur hiſtoire offre beaucoup d'événemens de cette nature; auſſi en paſſerons-nous ſous ſilence le plus grand nombre.

[1318.]

Uzbek-Khan, âgé ſeulement de treize ans, ſuccéda à ſon pere Tophtagon. Ce prince ſe rendit ſi célèbre dans l'Orient, & fut tellement aimé de ſes ſujets, qu'ils voulurent porter ſon nom: c'eſt depuis ce

tems qu'on les nomme Uzbeks : il eſt vrai que l'on déſigne ainſi plus particuliérement ceux qui habitent dans le Maouarennahar. Malheureuſement nous n'avons aucun détail ſur les événemens qui le rendirent ſi cher à ſa nation. Ce prince fut le protecteur du Mahométiſme qu'il rétablit dans ſes états : il bâtit une ſuperbe moſquée dans Sarai, ſa capitale.

[1327.]

Par une ſuite de ce même attachement, il avoit entrepris d'établir la même religion en Ruſſie. Pour y réuſſir plus efficacement, ſon projet étoit d'ôter la ſouveraineté de ce pays aux Ruſſes, pour la donner aux Mogols. Il envoya d'abord une armée vers la principauté de Twère, avec ordre d'attaquer Alexandre Michaélovitz qui la poſſédoit : encore cette attaque, tant étoit grande la foibleſſe des Ruſſes, ne devoit-elle être qu'une eſpece de priſe de poſſeſſion, ſans ſiége, ſans aſſaut ; on devoit ſimplement entrer dans la ville, qui étoit hors de défenſe, comme on a fait de nos jours en s'emparant d'Avignon. Mais, comme on craignoit quelque révolte, le général Mogol ſe propoſoit d'égorger enſuite une partie des habitans. Heureuſement qu'Alexandre fut inſtruit de ſon deſſein. Il fit diſtribuer ſecrétement des armes à tout le

monde. Le jour où devoit ſe faire cette ſanglante exécution, les habitans bien préparés reçurent leurs ennemis les armes à la main : on ſe battit tout un jour ; les Mogols eurent du deſſous ; & leur général, qui s'étoit ſauvé dans un palais, y fut brûlé avec quelques autres officiers de marque.

[1375.]

Tocatmiſch-Aglen, prince de la famille de Genghiz-Khan, ayant eſſayé inutilement de chaſſer Ourous-Khan, qui régnoit ſur le Kaptchac, défait & vaincu, s'étoit réfugié à Samarcande, auprès de Tamerlan. Il fut reçu magnifiquement : on lui donna de grandes fêtes, on le combla de préſens ; &, comme Tamerlan n'avoit rien à en attendre, qu'au contraire il lui donna enſuite une armée pour le mettre en poſſeſſion du Kaptchac, on voit dans ſa conduite une ſuite de l'attachement des princes Tartares pour la famille de Genghiz-Khan. Tamerlan ſe porta même en perſonne contre l'armée ennemie, commandée d'abord par Ourous-Khan, puis, après ſa mort, par ſon fils Timour-Mélik.

[1377.]

Ce dernier prince, par ſes débauches, ſon peu d'application au gouvernement,

s'étant fait haïr de ſes ſujets, ils appelerent Tocatmiſch, auquel Tamerlan prêta encore des troupes. Il défit aiſément le parti qui tenoit encore pour Timour-Mélik, & ſe vit maître, ou preſqu'entiérement maître du Kaptchac. Ce nouveau Khan, non moins barbare que ſes prédéceſſeurs, fit de grands ravages en Ruſſie; &, dans l'ivreſſe de ſes ſuccès, oubliant tout ce qu'il devoit à ſon bienfaiteur, il réſolut de porter la guerre en Perſe.

[1387.]

L'armée du Mogol du Kaptchac étoit de quatre-vingts mille hommes: ils paſſerent par le Derben, ou les portes de fer *, paſſage étroit entre les montagnes & la mer Caſpienne, à l'oueſt de cette mer; entrerent dans l'Adherbidgiane, ſurprirent Tauris, & exercerent des cruautés inouïes ſur les Mahométans: après avoir ruiné le pays, ils en enleverent toutes les richeſſes. Cette conduite déplut à Tamerlan, & fut le commencement des diviſions qui éclaterent enſuite entre ces deux princes. Pluſieurs Emirs conſeilloient à Tocatmiſch de ne point porter les armes contre un prince auquel il avoit de ſi grandes obligations, & lui remontroient qu'en bonne

* En perſan.

politique,

politique, cette conduite étoit contraire à ſes intérêts. Mais, dit un hiſtorien judicieux, ſon ambition & les avis de quelques méchans étoufferent bientôt en lui le peu de reconnoiſſance qui y reſtoit encore; vertu d'ailleurs que la plûpart des hommes ſont naturellement portés à oublier, parce qu'il leur eſt déſagréable de ſe rappeler le tems de leur foibleſſe & de leurs beſoins, ſur-tout lorſque la puiſſance dont ils ſont revêtus les met en état de croire qu'ils n'ont plus beſoin du ſecours des autres.

Tamerlan voulut bien cependant donner à Tocatmiſch le tems de reconnoître & de réparer ſes torts; car, ayant fait quelques priſonniers ſur ſon avant-garde, il leur parla avec bonté : « Un prince, leur » dit-il, que je regarde comme mon fils, » avec lequel j'ai fait des traités, ne de» voit pas ſans ſujet entrer dans ces pays, » ni cauſer la perte de tant de Muſul» mans; qu'il s'abſtienne à l'avenir d'une » telle conduite, qu'il obſerve les articles » du traité que nous avons fait enſemble, » afin d'affermir entre nous l'intelligence » qui ſembloit devoir y régner. » Il renvoya enſuite les priſonniers vers leur maître.

La conduite de Tamerlan ne produiſit aucun effet ſur l'eſprit de Tocatmiſch,

qui ne voulut plus voir en lui que l'usurpateur de l'empire du Zagataï. Nous ne ſuivrons pas ces princes dans les guerres qu'ils ſe firent avec autant de perſévérance que de fureur.

[1391.]

Tocatmiſch, preſſé de près par Tamerlan, lui avoit envoyé des ambaſſadeurs pour lui faire des propoſitions de paix; mais, ſoit que ce conquérant ne les crût pas ſinceres, ou qu'il ne fût pas diſpoſé à s'y prêter, il ordonna ſeulement aux ambaſſadeurs de ſuivre l'armée qui étoit en marche pour le Kaptchac, & continua ſa route.

Il y avoit déja quatre mois que l'on étoit en marche, & l'on commençoit à manquer de vivres, parce que, dans les déſerts où l'on ſe trouvoit, on étoit loin de tout, & qu'il n'y avoit aucun lieu cultivé. Comme tout étoit devenu exceſſivement cher dans le camp, Tamerlan crut devoir publier une ordonnance par laquelle il étoit défendu à tous les chefs de s'abſtenir de toute ſorte de bonne-chere, & de ſe borner à un ſeul plat, eſpece de hachis, nourriſſant & peu diſpendieux: il régla auſſi la nourriture de chaque ſoldat. On voit par-là que les troupes de ce conquérant, bien éloignées de la

ſimplicité des anciens Tartares, avoient porté le luxe juſques ſur leurs tables. Pour derniere reſſource, on eut recours à une de ces grandes chaſſes ſi ordinaires aux Tartares. Toute l'armée fit un cercle; on entoura un pays immenſe; & la grande quantité d'animaux que l'on prit, rétablit l'abondance pour quelque tems.

[1395.]

Tocatmiſch avoit été défait de nouveau; le Kaptchac avoit été donné par Tamerlan à d'autres princes, qui s'y établiſſoient par les armes. Le conquérant Tartare, voulant avoir ſon ennemi en ſa puiſſance, le pourſuivit aſſez avant en Ruſſie. Pendant qu'une partie de ſes troupes continuoit à ſuivre le prince fugitif au-delà du Boriſthène, Tamerlan alla à Moskou, qu'il ravagea ainſi que toutes les places voiſines. Il emporta de ce pays un butin immenſe, des lingots d'or & d'argent, une quantité prodigieuſe de lin d'Antioche, des toiles de Ruſſie, des martres zibelines & autres fourures de toute eſpeces. A ſon retour, il pénétra juſqu'à Azoff, & paſſa par la Circaſſie.

[1439.]

La ville de Moskou fut encore plus maltraitée dans la ſuite, car cette année les

Mogols vinrent en ravager les environs, & brûler ſes fauxbourgs.

Cependant l'empire du Kaptchac, quoique formidable à tous les peuples du Nord, n'étoit plus, depuis l'irruption de Tamerlan, ce qu'il avoit été ſous ſes premiers princes. Une multitude de chefs ſe diſputoient le titre de Khan, & s'étoient établis en différentes provinces, qui ſont devenues des Etats aſſez conſidérables, tels ſont ceux de Kaſan, d'Aſtracan & de Crimée, dont nous parlerons bientôt.

[1501.]

La puiſſance des Khans de Crimée ſurtout étoit devenue ſi conſidérable, que, dans le tems dont nous parlons, le roi de Pologne, Alexandre, ſe crut obligé d'appeler à ſon ſecours contre eux le Khan du Kaptchac. En effet, celui-ci avoit déja paſſé le Volga & le Don avec cent mille cavaliers, & s'étoit avancé juſqu'au Dnieper, où il attendoit les ſecours que devoient lui envoyer la Pologne & la Lithuanie, pour marcher contre l'ennemi commun. Voyant qu'ils n'arrivoient point, il envoya une députation à la diète; mais, comme il n'étoit pas moins à craindre que l'ennemi qu'il vouloit combattre, on le laiſſa attendre le ſecours, & même ſe défendre contre le fils du Khan de Cri-

mée ; qui l'étoit venu attaquer avec une armée nombreuſe. Il fut cependant repouſſé dans ſon pays. Il envoya de nouveau des ambaſſadeurs : ils arriverent à Cracovie dans le tems qu'on y étoit occupé du couronnement d'Alexandre : ils ſe plaignirent de la lenteur que les Polonois & les Lithuaniens mettoient dans l'exécution de leurs promeſſes. On fit de nouvelles proteſtations, qui eurent auſſi peu d'effet. Comme le pays étoit trop froid pour eux, & qu'ils y manquoient de vivres, le découragement ſe mit dans l'armée ; le frere du Khan, ennuyé de ſouffrir ſi long-tems, paſſa en Crimée avec une partie des troupes. Ahmed n'eut de reſſource que dans la fuite. Après avoir échappé aux Turcs à Belgrade, il ſe ſauva à Kiovie, d'où il fut conduit à Vilna : il eut ordre d'attendre l'arrivée du roi de Pologne. Il ne tarda pas à s'en repentir. Charmés de l'avoir entre leurs mains, les Polonois le gardoient moins pour ſa ſûreté que pour la leur. Il s'en apperçut, mais il étoit trop tard.

[1505.]

Cependant il obtint, au bout de quelques années, d'être conduit à la diète de Radomir. Il s'y plaignit hautement de ce qu'après l'avoir fait venir des bords de la

mer Caſpienne, pour apporter du ſecours; non-ſeulement on l'avoit laiſſé à la diſcrétion des ennemis; mais que, même après la défection de ſes troupes, on le retenoit priſonnier. Ces reproches étoient fondés en raiſon; mais la politique, qui n'eſt pas toujours d'accord avec la juſtice, dicta la réponſe des Polonois. On lui repréſenta qu'il devoit ſe regarder lui-même comme l'auteur de ſa diſgrace, puiſqu'étant à la tête d'une belle armée, il étoit reſté dans l'inaction après avoir battu les ennemis; que, quant à ſa liberté, l'on n'avoit garde d'y attenter; que l'on ne l'avoit gardé en Pologne, que pour le mettre à l'abri des entrepriſes de ſes ennemis: &, comme en effet on craignoit de s'attirer ſur les bras les troupes du Kaptchac, on le remit en liberté; mais les Lithuaniens, gagnés par le Khan de Crimée, le reprirent & l'enfermerent de nouveau. Alexandre, roi de Pologne, l'eut enſuite en ſon pouvoir; &, voulant par cette conduite faire ſa cour à Menghéli-Ghiraï, Khan de Crimée, il le retint priſonnier juſqu'à ſa mort.

En ce prince finit la puiſſance du Kaptchac. Les diviſions de cet état empêcherent l'élévation d'un ſeul Khan en état de réſiſter aux Ruſſes; & ceux-ci profiterent ſi bien de cette décadence, qu'inſen-

ſiblement tout le pays tomba en leur pouvoir ; & que ces mêmes Tartares, qui les avoient tenus dans une eſpece de dépendance, puiſqu'ils diſpoſoient de leur couronne, reçurent d'eux la loi & leur furent entiérement ſoumis. Les Tartares qui habitent encore dans ces mêmes contrées, & que l'on peut regarder comme les reſtes de l'empire du Kaptchac, ſont appelés Tartares Nogaïs. Nous en allons dire deux mots.

On peut préſumer que ce nom de Nogaïs vient de Noga ou Nagaïa, fondateur d'une petite dynaſtie contemporaine des Khans du Kaptchac, & deſcendant de Genghiz-Khan. Il avoit été envoyé par les princes de ſa maiſon dans les parties ſeptentrionales les plus voiſines de l'empire Grec, pour y faire des conquêtes. Devenu fort puiſſant en aſſez peu de tems, il ne voulut plus reconnoître l'autorité de ſes anciens maîtres. Son fils hérita de ſa puiſſance, mais en jouit peu. Toghtagou, Khan du Kaptchac, s'empara de ſes états ; & comme, ſuivant un uſage ſuivi en pluſieurs occaſions chez les Tartares, cette tribu avoit pris le nom de ſon chef, ceux-ci, après avoir pris de Noga ou Nagaïa le nom de Nogaïs, l'ont toujours conſervé depuis.

Ces Nogaïs, en partie libres & en partie ſoumis à la Ruſſie, puiſqu'en même tems qu'ils ne payent aucun tribut, ils ſont cependant obligés de ſe mettre en campagne dès qu'on le leur commande, ſont diſperſés dans les plaines ſituées au nord & à l'oueſt de la mer Caſpienne. Suivant une énumération faite en 1732, on y comptoit vingt-huit hordes, placées ſous deux mille huit cents trente-cinq tentes, comprenant trente-ſix mille trente-huit hommes, dont deux mille quatre cents trois étoient en état de porter les armes. On les diſtingue en grands & petits Nogaïs: ces derniers habitent particuliérement entre le Don & la riviere de Kuban. Cependant il y en a beaucoup dans la partie de la terre-ferme, que nous comprenons ſous le nom de petite Tartarie.

Chaque horde a ſon chef qu'ils appellent Mirza, qui les fait camper où il lui plaît: ce qui eſt aſſez aiſé, puiſque leurs tentes, placées ſur des chariots, ſe tranſportent aiſément d'un lieu à un autre. En général, ils s'étendent depuis la mer d'Azoff, anciennement les Palus-Méotides, juſqu'au Jaïck, qui commence à cette partie du Caucaſe, que les Tartares appellent Arall-Tag, coule du nord-eſt au ſud-oueſt, &, après un aſſez long tour, va

ſe jeter dans le mer Caſpienne *. Ils ſont à peu près faits comme les Tartares du Dagheſtan, c'eſt-à-dire qu'ils ſont d'une taille médiocre, & fort épais. Ces derniers ſeroient d'ailleurs les plus laids de tous les Tartares, en exceptant les Kalmouks, ſans les Nogaïs qui l'emportent à cet égard, parce qu'ils ont de plus le viſage fort ridé. On remarque que leurs femmes, d'abord paſſablement jolies, y deviennent fort laides en vieilliſſant. Quant à leur religion, c'eſt pour la plus grande partie le Mahométiſme; pour quelques autres, le rit Grec, qu'ils ont pris des Ruſſes, & pour tous une grande indifférence & une grande ignorance à cet égard. Ils n'obſervent bien que les principes qui leur conviennent le plus. Ils ſe marient entre eux dans les mêmes familles, quand l'inclination en inſpire le deſir, ou que l'in-

* Nous croyons devoir ajouter que cette riviere fait la frontiere entre la Ruſſie & les Etats du Khan des Kalmouks. Elle eſt d'une extrême abondance en excellents poiſſons. On y en trouve beaucoup de ceux de la mer Caſpienne, qui y remontent chercher l'eau douce. C'eſt principalement de ces poiſſons & de ceux du Volga, que l'on tire les œufs, qui, apprêtés & enfermés dans de petites caiſſes, ſe tranſportent de la Ruſſie dans le reſte de l'Europe, ſous le nom de *Caviari*.

térêt en montre l'utilité ; j'excepte cependant qu'un homme n'épouſe jamais ſa ſœur ni ſa tante : toute la cérémonie conſiſte à prendre ſa femme en préſence de quelques témoins : on ne donne point de douaire à la femme, mais on fait un préſent au pere & à la mere. Les cérémonies des funérailles ſont auſſi ſimples que celles des mariages : leur grand objet eſt de mettre beaucoup de terre ſur le cadavre, de peur qu'il ne ſoit déterré & mangé par les bêtes. D'ailleurs, ils ne connoiſſent ni jeûne, ni prieres.

Les lois ſont fort ſimples & aſſez bien obſervées, car tous les Tartares ſont aſſez honnêtes gens entr'eux. Le Mirza eſt à la tête de la juſtice, & prononce ſur les différends & ſur les crimes : on ne fait mourir que ceux qui en ont aſſaſſiné un autre de ſang-froid, ce qui arrive fort rarement. Les vieillards y ſont au moins auſſi conſidérés qu'à Sparte. Quoiqu'aſſiſtant quelquefois au conſeil, un homme de cinquante ans oſe à peine inſinuer ſon avis. Nous ſçavons par une voie ſûre que, dans une occaſion où les envoyés d'une puiſſance conſidérable de l'Europe ſe trouvoient au milieu d'eux, le plus âgé de cette troupe ayant au plus quarante ans, ces bons Nogaïs ne pouvoient revenir de leur étonnement, en entendant des hom-

mêlé ſi jeunes diſcuter les affaires, & leur parler de leur hiſtoire ; & ils ſe diſoient entr'eux : Il faut que cette nation ſoit compoſée d'hommes extraordinaires, & d'une autre nature que la nôtre.

Chaque ménage a ordinairement deux petites huttes ou cabanes, la plus petite pour le mari & pour la femme, la plus grande pour les enfans : les valets reſtent à l'air, & y couchent par le froid & la neige.

Leur nourriture eſt très-ſimple, & la maniere dont ils la prennent, fort mal-propre. Ils ne font aucun uſage du pain, ni du millet : ils mangent ordinairement la chair de cheval, qu'ils font cuire ſans apprêts, partagent par morceaux, & ſe la placent avec les doigts dans la bouche, en renverſant un peu la tête en arriere. Leur boiſſon eſt du lait aigre de cavale ou de vache, qu'ils mêlent avec de l'eau : on en laiſſe fermenter pour les jours de fête. On en fait auſſi cailler : on le laiſſe enſuite ſécher, puis on le coupe par morceaux, pour le manger avec la viande. En faiſant auſſi peu de dépenſe pour la bouche, en s'occupant tous aſſez également, il en réſulte qu'il n'y a pas chez eux de ces fortunes qui éblouiſſent, ni de ces revers qui font des malheureux. Si d'ailleurs il arrive que quelqu'un d'eux

n'ait rien à manger, il peut aller où l'on mange, s'asseoir sans façon, en leur disant : » Je suis l'hôte de Dieu,» & même sans rien dire, & se retirer après le repas sans être tenu à aucun acte de civilité & de reconnoissance. Ils n'écrivent point; cependant ils sont fort curieux de leur histoire; & la conservent par tradition. On pourroit d'abord soupçonner la fidélité de cette méthode; mais elle est sûre chez une nation sage qui s'en fait un mérite. Les hommes y vivent vieux, & conservent ordinairement toute leur tête; & sans cesse ils s'occupent dans leur famille à instruire leurs enfans, & entr'eux à repasser les faits qui les concernent, & ne sont contens qu'autant que l'on a pu se rapeler jusqu'aux moindres circonstances. Comme ils ne cultivent point la terre, ils se nourrissent de leurs troupeaux qui sont nombreux, ou de leurs chasses qui ont encore un autre avantage. Ils y prennent ordinairement des loups, des ours, des renards, des loups-cerviers & des élans, dont ils commerçent les peaux. Leurs affaires se font de vive voix, & leurs calculs de tête, car ils n'ont ni écriture ni aucune sorte de caractere.

Ils portent pour tout habillement des vestes d'un gros drap gris, sur lesquelles ils mettent une espece de casaque de peau de mouton noir, dont ils tournent la

laine en dehors pendant l'été, & en dedans pendant l'hiver. Ils font la même choſe à l'égard de leurs bonnets, qui ſont de la même peau. Leurs bottes, faites aſſez groſſiérement, ſont de cuir de cheval. Leurs femmes s'habillent communément d'une robe de toile blanche, avec un bonnet rond & pointu par le haut. Elles mettent en hiver, par-deſſus cette robe, une peliſſe de peau de mouton noir. Leurs chevaux ſont fort petits, mais excellents pour la courſe.

A l'approche de l'hiver, ceux qui habitent en Aſie, viennent acheter à Aſtracan les choſes dont ils auront beſoin juſqu'à la belle ſaiſon, & recevoir de la main du gouverneur une certaine quantité d'armes pour ſe défendre contre ceux des autres Tartares qui pourroient choiſir ce tems pour les attaquer. Comme on craint qu'ils ne ſe révoltent, ils laiſſent quelques-uns de leurs chefs en ôtage, qui retournent avec eux, lorſqu'après l'hiver ils viennent rapporter les armes. On eſtime qu'ils peuvent mettre ſur pied juſqu'à vingt mille hommes, qui ne combattent jamais qu'à cheval. C'eſt à peu près tout ce que l'on peut dire de ces peuples, dont la vie ruſtique & les inclinations groſſieres fourniſſent peu à l'inſtruction des autres hommes. Il faut encore remarquer

cependant que cette nation aime à théſauriſer, qu'ils enfouiſſent l'argent que leur procure leur commerce ; que la plus grande conſolation d'un pere mourant, eſt de laiſſer beaucoup d'argent à ſes enfans : on croiroit que ces Nogaïs attendent ou projettent quelque révolution, dans laquelle ils auront beſoin de toutes ces richeſſes.

MOGOLS DU TOURAN.

[1266.]

ON entend par le pays de Touran, toutes les terres qui ſont entre la mer Glaciale, le Jéniſéa & le Caucaſe. C'eſt préciſément la Sybérie, quoique actuellement le nom de Sybérie ſe ſoit étendu juſqu'à la mer de l'Eſt.

Batou, qui, comme nous l'avons vu, avoit été chargé de la conquête des pays ſeptentrionaux, donna à ſon frere Schéibani une grande partie des places qu'il avoit conquiſes ſur les Ruſſes & les anciens habitans de ces pays. Orda-Itzen, un autre de ſes freres, étoit établi à quelque diſtance. Schéibani eut le pays qui s'étendoit depuis les poſſeſſions de ce dernier, juſqu'à ceux qui appartenoient à Batou. Il demeuroit en été vers la montagne d'Arall & du Jaïk, & ſe rapprochoit

du Sirr, en hiver. Ses ſucceſſeurs eurent quelques guerres à ſoutenir contre leurs voiſins ; mais leurs règnes ſont peu connus.

Sous le règne de Timour-Schéikh, deux mille Kalmouks, nation Mogole dont nous parlerons bientôt, vinrent ravager ſes Etats. Ce prince périt les armes à la main ; la plupart de ſes ſujets ſe retirerent vers d'autres princes. Les Igours, dont nous avons parlé plus haut, étoient, comme les autres, prêts à quitter un Etat à l'abandon & ſans chef. Cependant, par un reſte de fidélité pour le prince mort, ils déclarerent qu'ils ne s'en iroient point ſi quelqu'une de ſes femmes ſe trouvoit enceinte. La veuve, ou plutôt l'une des veuves de Timour-Schéikh, leur annonça une groſſeſſe de trois mois. Cette nouvelle ſuffit pour les retenir, & même pour empêcher les Naïmans, autre tribu Tartare, de continuer la route qu'ils avoient déja commencée.

La veuve cependant mit au monde un prince qui fut nommé Idigar. Les Igours dépêcherent promptement un courrier aux Naïmans, qui lui firent un préſent proportionné à la joie qu'ils reſſentoient de ſon meſſage, & vinrent ſe ranger ſous les drapeaux du nouveau Khan. Leur retour tendant à rendre les forces

& la tranquillité à l'Etat, les Igours, pour leur marquer leur contentement & leur déférence, leur céderent alors la gauche dans l'aſſemblée générale de la nation : or la gauche, dans preſque tout l'Orient, eſt regardée comme la place d'honneur. Cet acte d'honnêteté paſſa en uſage, & fut enſuite regardé par les Naïmans, comme un droit contre lequel il n'y avoit pas à revenir ; & ils s'emparerent toujours du même côté dans les aſſemblées qui ſe tinrent depuis cet événement.

Burga, ſultan, fils d'Idigar, ſuccéda à ſon pere, & fut expoſé à des guerres continuelles, auxquelles enfin il ſuccomba. Le plus puiſſant de ſes ennemis fut Schaïbek, deſcendu de Genghiz-Khan, & pour-lors établi vers le Jaïk, où il fonda la puiſſance des Uzbeks de Bokhara, dont on va parler dans l'article ſuivant. Burga s'étoit emparé de quelques-unes des provinces d'Aboulkaïr, aïeul de ce prince ; lorſque Schaïbek lui eut ſuccédé, il diſſimula & attendit une occaſion favorable pour ſe venger.

[1482.]

Un jour qu'ils campoient l'un & l'autre aux environs de la riviere de Sirr, Schaïbek raſſembla un certain nombre de gens, ſous prétexte de les mener à la chaſſe,

chaſſe, & les mena droit au camp de Burga. Il leur avoit interdit le pillage, en leur recommandant de chercher ſurtout à s'emparer de la perſonne du Sultan. Cependant celui-ci trouva moyen de ſe ſauver entre des roſeaux, près d'un étang. Il eut en cette occaſion le malheur de ſe faire une bleſſure ſi grande, qu'il eut beaucoup de peine à étancher ſon ſang. Quelques-uns des gens de Schaïbek, détachés à la pourſuite de Burga, ſultan, ne le connoiſſant pas, rencontrèrent un homme de diſtinction de la tribu des Igours. Cet homme s'appeloit Munga. Ils lui demanderent des nouvelles du ſultan, & il leur répondit que c'étoit lui-même. Ils le ſaiſirent auſſitôt & le menerent à Schaïbek, qui n'y fut pas trompé. « Pourquoi, » lui dit-il, es-tu aſſez hardi ou aſſez fou » pour prendre le nom de ton maître ? » — Je lui ai tant d'obligations, répon» dit Munga, que je n'ai pas craint d'ex» poſer ma vie pour ſauver la ſienne, » perſuadé que vos gens, trompés par » mon propos, me tueroient ſur le champ, » ou du moins que, m'amenant en votre » préſence, ils donneroient ainſi à mon » maître le tems de ſe mettre en lieu de » ſûreté. » Schaïbek, charmé du courage de Munga, le traita bien; mais ayant eu

peu après Burga, ſultan, en ſon pouvoir, il le fit mettre à mort.

KHANS DE LA GRANDE BUKHARIE.

Nous ne parlons de ces Khans dont l'hiſtoire eſt fort peu connue, que pour avoir occaſion de parler des habitans de ce pays; & nous ne les plaçons ici que parce que Schaïbek, dont on vient de parler, eſt regardé comme leur fondateur.

[1498.]

Cette année paſſe pour la premiere du règne de Schaïbek, qui trouve le moyen de s'élever ſur la puiſſance des Timurides ou deſcendans de Tamerlan. A la tête d'une nombreuſe armée, il paſſa dans le Maouarennahar, & de-là dans le Khoraſſan, d'où il chaſſa Badi-Ezzaman, qu'il pourſuivit juſque dans l'Irak Perſique. Il fit mourir tous les princes de la famille de Tamerlan qui tomberent entre ſes mains; mais Badi-Ezzaman échappa à ſa fureur: retiré à la cour de Schah-Iſmaël-Soſi, il lui fit ſentir qu'il étoit de ſon intérêt de s'oppoſer aux projets ambitieux de Schaïbek.

[1510.]

Le prince Perſan ſe mit en marche avec

une armée conſidérable, Schaïbek s'avançoit de ſon côté : ils ſe trouverent aux environs de Mérou. Schaïbek périt dans le combat avec la plus grande partie de ſon armée.

On trouve huit ſucceſſeurs de Schaïbek ; mais l'on manque d'hiſtoriens qui nous apprennent ſi ce ſont leurs deſcendans qui gouvernent encore dans la grande Bukharie. Nous allons en dédommager le lecteur, s'il nous eſt poſſible, en lui donnant une légere idée de ce pays. On ſçait ſeulement que les Khans ſe ſont multipliés dans le pays ; l'un réſide dans Samarcande ; un autre à Bokhara ; un troiſieme à Balkh, &c.

La grande Bukharie eſt ſituée entre les 34e & 44e degrés de latitude, & les 80e & 90e degrés de longitude : elle répond aux pays nommés par les anciens Sogdiane & Bactriane. Bornée au nord par une partie du pays des Kalmouks, & à l'eſt par la petite Bukharie, ou royaume de Kaſchgar, elle a au ſud une portion du Mogol & de la Perſe, & à l'oueſt le Kharifme qui la ſépare de la mer Caſpienne.

Ses principales rivieres ſont l'Amou ou Gihon, que les anciens appeloient Oxus ; & le Sir, nommé autrefois Jaxartes, & improprement Tanaïs ; & c'eſt de ce pre-

mier fleuve que le pays & quelques autres avoient pris le nom de Transoxiane, ou pays au-delà de l'Oxus : il a été de même désigné par les Orientaux sous le nom de Maouarennahar, c'est-à-dire ce qui est au-delà de la riviere.

Le Gihon ou Amou a sa source sous les frontieres du royaumes de Cachemire : il coule du sud-est au nord-oueſt, & va se jeter dans le lac d'Aralk. On rapporte qu'il se jetoit autrefois dans la mer Caspienne, mais que, depuis environ quatre-vingts ans, son cours a été détourné par les gens du pays, pour se préserver des courses que faisoient chez eux les corsaires de la mer Caspienne, à la faveur de l'embouchure de ce fleuve qu'ils remontoient assez avant. Ce qui a fait beaucoup de tort à la ville d'Urghens qu'il arrosoit alors, c'est que les terres, quoique très-fertiles, manquent de l'eau nécessaire aux arrosemens. D'ailleurs, le Gihon est abondant en excellens poissons : c'est sur ses rives que croissent ces excellens melons & ces fruits délicieux qui sont si recherchés en Perse & dans les Indes.

Le Sirr, moins connu, mais cependant assez considérable, se jette aussi dans le lac d'Aralk.

D'ailleurs, la nature n'a rien refusé à ce pays de ce qui peut en faire un séjour agréa-

ble. Les montagnes y abondent en mines des plus riches ; les vallées ſont d'une fertilité étonnante en toutes ſortes de fruits & de légumes, & toutes les campagnes y ſont couvertes d'herbes fort hautes. On y trouve auſſi beaucoup de bois ; enſorte qu'entre de meilleures mains, la grande Bukharie ſeroit un des plus beaux & des meilleurs pays du monde.

Mais les Tartares ſont naturellement ſi pareſſeux, qu'ils aiment mieux voler ou faire des courſes chez leurs voiſins, que de s'appliquer à cultiver les terres. Ils ſont, comme les autres Tartares, fort mal-propres dans leur maniere de vivre, & fort ſobres dans leur manger : la chair de cheval & le riz bouilli ſont leur nourriture la plus exquiſe ; & le kimiz & l'arak *, ou le raki, qui n'eſt autre choſe que de l'eau-de-vie, leur boiſſon la plus agréable. On les comprend ordinairement ſous le nom d'Uzbeks ; leur pays eſt encore le mieux cultivé de toute la grande Tartarie. Ils ſuivent la religion Mahométane. Aux bottes près, qu'ils portent fort courtes, ils ſont habillés, hommes & femmes, à la maniere des Perſans, mais bien moins richement. Les principaux d'entr'eux attachent des aigret-

* Arak eſt un terme arabe, & raki eſt turc & tartare.

tes à leurs turbans. Leurs armes ſont le ſabre, la lance, les flèches qu'ils lancent avec des arcs beaucoup plus gros que ceux des autres Tartares: depuis quelque tems, ils ſe ſervent d'armes à feu. Lorſqu'ils vont à la guerre, une grande partie de leur cavalerie porte des cottes de mailles, & un petit bouclier pour ſe garantir des coups de ſabre. Ils ſe piquent d'être plus robuſtes & plus braves que les autres Tartares. Bernier rapporte que leurs femmes vont ſouvent avec eux au combat, & qu'elles vont à une bataille, comme nos dames à une partie de Vauxhall. Elles ſont pour la plûpart très-bien faites & paſſablement jolies: on en trouve même quelques-unes qui pourroient paſſer pour parfaitement belles.

Ceux d'entre ces Tartares qui ſe nourriſſent de leurs beſtiaux, vivent ſous des huttes comme les Kalmouks leurs voiſins, & vont, ſelon la ſaiſon, camper de côtés & d'autres avec leurs troupeaux: ceux qui cultivent les terres vivent dans des villages & dans des hameaux: les villes ſont ſur-tout habitées par les deſcendans des anciens habitans du pays, qui n'ont aucune reſſemblance avec les Tartares.

Leurs chevaux, qui ſont leurs principales richeſſes, ont fort peu d'apparence; preſque

ſans poitrine & ſans croupe, ils ont le cou long & droit, les jambes hautes, & très-peu de ventre, ce qui vient de leur extrême maigreur. Cependant ils ſont infatigables, & ſi faciles à nourrir, qu'un peu d'herbe, & ſouvent même un peu de mouſſe leur ſuffit.

La grande Bukharie eſt ſous-diviſée en trois provinces particulieres; celle du Maouarennahar, dont Samarcande eſt la capitale; celle de la grande Bukharie, proprement dite, dont la capitale eſt Bokhara; & enfin celle de Balkh, dont la capitale porte le même nom.

Samarcande eſt vers le 39e degré de latitude, & le 83e degré de longitude *, connue par Ptolomée ſous le nom de Marcanda: elle eſt à ſix ou ſept journées au nord-eſt de Bokhara, ſituée ſur un petit fleuve que les anciens nommoient Poly-Timetus, ou fleuve de grand prix, parce qu'au moyen d'un grand nombre de ſaignées, il fertiliſoit les terres des environs, & que je ſoupçonne ſe nommer aujourd'hui Sogd, du nom de la vallée où eſt bâtie la ville. Quoiqu'elle ait beau-

* Il y a encore ici erreur dans le Commentaire d'Aboulghaſi, & dans l'ouvrage eſtimable où l'on a tranſcrit les articles qui indiquent des ſituations: comme ces fautes ſont fréquentes, c'eſt la derniere fois que nous nous y arrêterons.

coup perdu de ſon éclat, cependant elle eſt encore conſidérable. Elle eſt fortifiée d'aſſez bon remparts faits de terres gazonées, & l'on y voit pluſieurs belles maiſons faites de la pierre qui ſe trouve dans les carrieres des environs. On prétend qu'il s'y fabrique le plus beau papier de ſoie qui ſe trouve dans tout l'Orient. Les Mahométans y ont une académie très-fameuſe, c'eſt-à-dire une eſpece de collége, pour l'enſeignement des ſciences & des belles-lettres. Le commerce y ſeroit fort conſidérable, ſi cette ville avoit d'autres maîtres & d'autres voiſins. Elle étoit tombée, il y a quelque tems, au pouvoir du Khan de la grande Bukharie propre: nous ignorons ſi actuellement ſon ſort eſt changé.

Bokhara, preſque ſous le 80e degré de longitude, & près du 39e de latitude, eſt d'une grande étendue & fortifiée d'un bon rempart. Elle eſt partagée en trois parties: la premiere eſt occupée par le château du Khan; la ſeconde, par les Mirzas, officiers de la cour; & la troiſieme, qui eſt la plus grande, par les bourgeois & les marchands. Dans celle-ci, chaque corps de métier a ſon quartier particulier. Les moſquées, les bains, &c. y ſont conſtruits de brique, & ſont d'une aſſez belle ſtructure; mais les autres maiſons ne ſont que de terre. Cette ville eſt

peu éloignée du Gihon : cependant les eaux ne venant point à la ville, celles dont on s'y ſert ſont mal-ſaines, & font naître des vers aux jambes de ceux qui en boivent : la même choſe arrive à Baſſora, & dans pluſieurs autres lieux de l'Orient. Le commerce de cette ville ſe-roit conſidérable à cauſe de ſa ſituation entre la grande Tartarie, la Perſe & les Indes, ſans les avanies * auxquelles ſont expoſés les marchands ; car les droits que l'on y paye ne ſont pas conſidérables. Le chef de la loi a beaucoup de pouvoir dans la ville ; &, dans les guerres civiles qui s'élèvent ordinairement à chaque mutation de règne, il fait ordinairement pencher la balance du côté qu'il lui plaît. On tire, entr'autres choſes, de cette ville toutes ſortes de fruits ſecs d'un goût exquis.

Balkh, appellé Baƈtra par les anciens, eſt plus au midi, ſur le Gihon, près du 37e degré de latitude, & du 84e degré

* On appelle avanies, dans tout l'Orient, les différentes vexations auxquelles on ſe trouve expoſé, & que l'on éprouve aſſez ſouvent de la part des Turcs, des Perſes, des Tartares, &c. par la brutalité des gens du peuple, ou l'avidité des gens en place ; ces avanies ſont ſouvent des impoſitions d'argent de mille écus, & quelquefois davantage, qu'il faut payer, pour ne pas expoſer ſa vie par un refus.

de longitude. Elle eſt au pouvoir d'un Khan, qui poſſéde la partie méridionale de la grande Bukharie. La ſoie dont les habitans ſçavent faire des étoffes fort jolies, produit la plus grande partie de ſon revenu. Cette ville eſt actuellement la plus conſidérable de toutes celles que poſſédent les Tartares Mahométans. Auſſi faut-il remarquer que ſon nom n'eſt point une altération de Bactra, mais formé du tartare Balek, ſignifiant une ville principale. Elle eſt fort bien fortifiée; &, comme en tems de paix il eſt permis à tous marchands étrangers ou autres d'y faire leurs affaires, il s'y fait un grand commerce, & cette ville eſt comme l'entrepôt de la grande Bukharie & de l'Inde. Une belle riviere qui vient du ſud-eſt, & va ſe jeter dans l'Amou, lui eſt fort utile.

Toutes les villes de la grande & petite Bukharie, juſqu'aux frontieres de la Chine, ſont habitées par les Bukhares, qui ſont, au moins à l'égard des Tartares, les anciens habitans du pays. Ceux-ci les appellent Tadſik, ou habitans des villes. Les Bukhares ſont généralement d'une taille ordinaire, mais bien priſe. Ils ont le teint fort beau, eu égard au climat. La plûpart ont le nez aquilin, le tour du viſage bien formé, les cheveux noirs & fort déliés, la barbe épaiſſe, & ne tiennent en rien de

la difformité des Kalmouks, au milieu desquels la plus grande partie habite. Leurs femmes ſont communément grandes & bien faites. Ils portent, hommes & femmes, des chemiſes & des caleçons de toile de coton ; les hommes ont par-deſſus un cafetan piqué, fait de quelque groſſe étoffe de coton ou de ſoie, qui leur deſcend juſqu'au gras de la jambe, avec un bonnet rond de drap, fait à peu près à la Polonoiſe. Quelques-uns d'entr'eux portent auſſi des turbans, dans le goût de ceux des Turcs : ils attachent ces cafetans ſur les reins, avec une ceinture d'une eſpece de crêpe de ſoie, qui leur fait pluſieurs tours à l'entour du corps ; &, lorſqu'ils ſortent de la maiſon, ils mettent ſur le cafetan une longue robe de drap, fourrée en hiver. Leurs bottes ſont faites à la façon des bottines des Perſans ; mais elles ſont moins propres. Ils poſſèdent pour cet effet le ſecret de préparer le cuir de cheval, d'une maniere toute particuliere. Les femmes, par-deſſus leurs caleçons, portent de longues robes de toile de coton, ou de quelque étoffe de ſoie : elles ſont larges, & leur pendent négligemment ſur le corps. Leur chauſſure reſſemble à celle que les femmes portent dans le nord des Indes ; &, ſur la tête, elles mettent un petit bonnet plat, de couleur,

laiſſant pendre leurs cheveux en pluſieurs treſſes ornées de perles & d'autres bijoux. Les Bukhares ſuivent la religion Mahométane, & ſont, à quelques petites cérémonies près, de la même ſecte que les Turcs. Ils habitent tous dans les villes & villages, & ne ſubſiſtent que des métiers qu'ils exercent, ou du commerce auquel ils s'adonnent, & qu'ils font ſeuls au milieu des Kalmouks & des autres Tartares, qui ne s'y adonnent point. Il eſt vrai qu'ils payent un droit à ces derniers, devenus maîtres du pays, & qu'ils ne ſuivent pas la profeſſion des armes. Comme ils ne connoiſſent point leur origine, ſçachant ſeulement par tradition qu'ils ſont venus de bien loin, quelques ſçavans on prétendu qu'ils deſcendoient des dix tribus d'Iſraël, emmenées en captivité par Salmanaſar.

KHANS DE TASCHKUNT, &c.

LE rapport des auteurs, & la proximité de la ſituation, nous amènent naturellement à parler des Khans de Taſchkunt, aujourd'hui maîtres des pays habités par les Tartares Karakalpaks *, & les Kaſats

* Hommes noirs.

ou Tartares de la Caſatchia-Orda, les premiers habitant au nord, & les ſeconds au nord-eſt de la grande Bukharie.

Taſchkunt eſt ſur la rive droite du Sirr, vers le 43e degré de latitude, & près du 85e de longitude. C'eſt une ville fort ancienne, qui, continuellement expoſée aux ravages des Tartares, a été pluſieurs fois détruite & rebâtie. Quoiqu'elle ſoit à préſent fort peu de choſe, comme c'eſt encore le lieu le plus conſidérable de tous le pays que l'on appelle Turqueſtan, le Khan y a fixé ſa demeure, au moins pour l'hiver, car en été il va camper de côtés & d'autres.

Ces Khans de Taſchkunt ſont deſcendus des Tartares ſoumis à Schaïbek, & qu'il avoit laiſſés ſur les bords du Jaïk, pendant qu'il faiſoit une irruption dans le Maouarennahar. On ne ſçait rien de leur hiſtoire. Ils commandent aux deux peuples Tartares dont nous allons parler.

Les Tartares CARA-KALPAKS s'étendent ſur la rive droite du Sirr, depuis le pays des Kalmouks juſque vers la mer Caſpienne. Comme ils ont entr'eux des Mirzas ou chefs fort puiſſans, ils ne ſont pas fort ſoumis au Khan de Taſchkunt, quoiqu'ils le regardent comme leur ſouverain. Ce ſont de vrais voleurs, qui

ne vivent que de ce qu'ils pillent ſur les Kalmouks, & même ſur les Ruſſes. Ils paſſent même fort ſouvent les montagnes des Aigles, pour aller faire des courſes fort avant dans la Sybérie. Ils y ſont preſque toujours accompagnés des Kaſaths, avec leſquels ils ſont liés d'amitié & d'intérêt.

Les KASATHS, ou Tartares de la Caſatſchia-Orda, reſſemblent beaucoup aux Kalmouks. Ils ſont de moyenne taille, mais fort quarrés : ils ont de plus le viſage large & plat, le teint fort brûlé, les yeux noirs & petits, mais fort brillans ; leur nez eſt bien fait, leur barbe eſt épaiſſe, & leurs oreilles comme les nôtres ; leurs cheveux ſont noirs & forts.

Ils les coupent à quatre doigts de la tête, & portent des bonnets ronds un peu élevés, faits d'un gros drap noir, avec un bord de pelleterie. Le reſte de leur habillement conſiſte en une chemiſe de toile de coton, une culotte de peau de mouton, & une veſte de toile de coton piquée. Ils mettent en hiver par-deſſus ces veſtes, une longue robe de peau de mouton, qui leur ſert en été de matelat. Leurs bottes de peau de cheval, faites ordinairement par celui qui les porte, ſont fort groſſieres & fort peſantes.

Leurs armes ſont le ſabre & la lance; & juſqu'à préſent ils ont fort peu fait uſage des armes à feu.

La plûpart de leurs femmes ſont grandes & bien faites, &, au tour du viſage près, qu'elles ont fort plat & quarré, elles ne ſont pas déſagréables. Leur maniere de s'habiller eſt la même que celle des femmes des Kalmouks, excepté cependant qu'elles portent des bonnets hauts & pointus, qu'elles replient ſur le côté droit: leur chauſſure eſt une eſpece de mule aſſez groſſiere.

Ces Tartares habitent de fort beaux cantons le long de la riviere de Temba *, & ſur les montagnes qui ſéparent leurs pays d'avec celui des Kalmouks; mais ils n'en profitent guères, & ne cultivent que ce qu'il leur faut pour leur nourriture; ce qui ſe réduit à fort peu de choſe. Ils ne mangent pas de pain, ou du moins en mangent fort peu; & ce que leur chaſſe ainſi que leurs troupeaux fourniſſent, leur

* C'eſt ainſi que la nomment les Ruſſes; les Tartares l'appellent Jemm. Elle eſt fort rapide, peu profonde, & abonde en excellens poiſſons. Ses eaux ſont belles, ſes bords très-fertiles, mais fort mal cultivés, parce que les Kafaths & les Kalmouks qui les habitent ſont également pareſſeux.

ſuffiſent : le ſoin de leurs maiſons & de leurs biens, qui reſſemblent aſſez à nos petites fermes, eſt abandonné aux femmes & à quelques eſclaves qui les ſervent. Les maris ſont toujours à cheval, ſoit pour aller faire des courſes dont le but eſt la rapine, ſoit pour aller à la chaſſe, dont ils ſe font un délaſſement utile.

Leurs chevaux n'ont pas beaucoup d'extérieur ; mais ils ſont les meilleurs coureurs & les plus vigoureux de tous ceux qui ſe trouvent à l'orient de la mer Caſpienne. Comme leur objet eſt de s'enrichir par leurs courſes, ſoit chez les Kalmouks, ſoit ailleurs, ils ne font guères que camper ſans habitation fixe, pour ſe porter plus commodément vers les lieux qu'ils ont deſſein de piller. Auſſi fait-on, ſur-tout en hiver, une garde continuelle chez les peuples voiſins, parce qu'à la faveur des glaces, ils ſont en un inſtant chez eux, & y font le dégât : dans l'été, ils ſe portent fort avant en Sybérie. Quoiqu'ils ſoient ſouvent maltraités dans ces ſortes de courſes, ils aiment encore mieux s'expoſer à la fatigue & aux dangers des combats, que de s'appliquer à la culture des terres. Ils vendent leurs priſonniers eſclaves à des marchands Perſans, Arméniens & Indiens ; quant aux femmes & aux filles, ils les gardent pour eux, & ne

ne les vendent que quand la néceſſité les y oblige.

Ils ſont profeſſion du Mahométiſme ; mais c'eſt une profeſſion bien imparfaite, car ils n'ont ni Alcoran, ni Molla, ni moſquées, enſorte que leur religion ſe réduit à fort peu de choſe. Ils reconnoiſſent, comme nous l'avons dit, le pouvoir du Khan de Taſchkunt, quoique d'ailleurs ils lui ſoient peu ſoumis. Ces Tartares peuvent armer tout au plus trois mille hommes, & cinq mille en y joignant les Carakalpaks.

La même raiſon, c'eſt-à-dire la convenance des lieux, qui nous a fait parler de ces Tartares, nous amène naturellement à parler des Khans du Khariſme, pays ſitué entre la grande Bukharie & la mer Caſpienne, dont nous avons parlé plus haut, comme ayant fourni des maîtres à une partie conſidérable de l'Aſie, & qui appartient actuellement aux Tartares.

KHANS DU KHARISME.

CETTE dynaſtie de Mogols ou Tartares a cela de particulier, qu'elle n'a point porté ſes armes au-dehors, ni troublé la tranquillité des autres puiſſances de l'Aſie : c'eſt que le tems des conquêtes & ces

fureur de s'étendre, étoient paſſés pour ce peuple devenu à la fin moins puiſſant par ſes diviſions, & moins féroce en ſe civiliſant.

Ce pays, après avoir été conquis par les Timurites, étoit retourné au pouvoir des Mogols, ſous la conduite de Schah-Bakh Sultan, qui établit un gouverneur dans la ville d'Urghens, comme en étant la capitale *. Cinq ou ſix ans après cette révolution, vainqueur des Mogols du Touran, Schaïbek-Khan, comme nous l'avons vu plus haut, entra dans le Khariſme, & vainquit auſſi Schabacht Sultan. Il établit trois gouverneurs dans le pays.

* Cette ville, ſituée ſous le 75e degré de longitude, eſt entre le 42 & le 43e de latitude. Elle étoit autrefois très-conſidérable; & le Gihon qui y paſſoit, pour aller ſe jetter dans la mer Caſpienne, en avoit rendu le commerce très-floriſſant. Depuis ſon état de décadence, elle n'a guères qu'une lieue de tour; ſes murailles ſont de briques cuites au ſoleil avec des foſſés fort étroits, & en partie remplis d'ordures. Les moſquées n'y ſont que des maſures; & les maiſons, que des cabanes. La ſeule choſe qui paroiſſe y mériter quelque attention, c'eſt une grande rue où demeurent les marchands, & qui traverſe toute la ville; elle eſt couverte, (ſans doute d'une banne que l'on renouvelle,) d'un bout juſqu'à l'autre. Les environs ſont fort ſté-riles.

[1504.]

Rahman-Kouli, l'un d'eux, donna à ſon arrivée à Uaſir, lieu de ſa réſidence, un fort grand feſtin aux principaux de la ville. Un ſeul Cadi, appelé Omar, prétexta une maladie pour ne s'y pas trouver. Le lendemain de la fête il aſſembla chez lui cinq ou ſix amis, & leur perſuada que les vues du gouverneur n'étoient ni auſſi honnêtes, ni auſſi déſintéreſſées qu'il affectoit de le faire paroître, & prétendit qu'il ne cherchoit à leur faire aimer le nouveau gouvernement, qu'en attendant qu'il fût aſſez en forces pour leur faire adopter la nouvelle religion. Cette conjecture, vraie ou fauſſe, les étonna; &, comme les Perſans reconnoiſſoient Mahomet auſſi-bien qu'eux, fort ignorans d'ailleurs, ils ne comprenoient pas ce que vouloit dire le Cadi. Il étoit inſtruit: il leur expliqua la doctrine introduite en Perſe par les Séfis, qui ſont de la ſecte d'Ali, & les leur montra comme des hérétiques qui perſécutoient les vrais Croyans. Son opinion ſe répandit; il n'en fallut pas davantage pour indiſpoſer tous les eſprits contre les Perſans, & les préparer à la révolte.

[1506.]

En effet, deux ans après, les principaux

habitans de la ville d'Uaſir, allerent ſecrétement trouver un homme de leur religion, dans le pays de Bakirgan, province du Khariſme, auquel ſa réputation de ſainteté attiroit la plus grande conſidération. Ils lui annoncerent que, réſolus de ſecouer le joug des Perſans, ils venoient le reconnoître pour leur Khan. Soit modeſtie, ſoit conviction de ſon incapacité, Houſameddin-Catal, (c'étoit le nom du ſaint perſonnage,) refuſa leurs offres; mais en même tems il leur indiqua Ilbars, l'un des deſcendans de Genghiz-Khan, renommé par ſa bravoure, retiré chez les Uzbeks, & propre à ſeconder leur deſſein. Ce dernier, homme actif, les remercia de leur choix, leur promit de les joindre auſſitôt avec ſon frere Bibars. Toutes les choſes étant ainſi diſpoſées, les habitans d'Uaſir, à un jour convenu, prirent les armes, s'emparerent des portes de la ville, égorgerent le gouverneur & la garniſon. Le lendemain, ils allerent au-devant des deux princes, & les reçurent avec de grands honneurs & de grands témoignages d'affection.

Un ſeul Perſan échappé à ce maſſacre, trouva moyen de ſortir de la ville, & d'en aller porter la nouvelle à Urghens. Le gouverneur, ne ſçachant à quoi attribuer une révolution ſi prompte, en regrettant ſur-

tout ſon frere qui gouvernoit à Uaſir, fit aſſembler les principaux citoyens d'Urghens, leur expoſa tout le détail apporté par l'officier, & finit par leur dire, que ſi ſon gouvernement leur paroiſſoit injuſte, il étoit prêt à ſe démettre; que, s'ils le vouloient, ſa vie étoit à eux; mais que, dans le cas où ils ſeroient contens de lui, & de la nouvelle domination des Perſans, il les prioit de ne pas ſe porter à un changement qui tenoit de la phrénéſie, à une conduite dont on ne pouvoit que déteſter la férocité. Les heureux habitans d'Urghens, charmés de ſon gouvernement, & contens d'Iſmaël-Séfi, lui jurerent une fidélité inviolable. Ils ſe défendirent même contre Ilbars, qui vint les aſſiéger; mais ce fut inutilement: la place fut priſe, le gouverneur & la garniſon paſſés auſſi au fil de l'épée. Tant de maſſacres furent l'ouvrage du fanatiſme, qui a ſi ſouvent armé la cruauté & l'ambition.

Les autres villes tinrent ferme, & réſiſterent encore quelque tems; mais Ilbars, de l'avis de ſon conſeil, ayant fait venir dans le pays quelques autres princes de ſa famille, pour lui aider à terminer ſa conquête & à la conſerver, tout le pays fut inſenſiblement enlevé aux Perſans, avec une partie du Khoraſſan. Les

deux freres conquérans moururent peu après. Ilbars avoit ordonné que ſes fils joindroient à leur nom celui de Ghazi, mot qui déſigne celui qui remporte des victoires ſur des ennemis d'une autre religion.

Quoique les princes de cette maiſon ſe fuſſent fait la guerre entr'eux, on voit cependant qu'ils étoient devenus fort puiſſans, puiſque ſous Buzzuga, le quatrieme Khan depuis Ilbars, Schah-Thamas, qui avoit ſuccédé à Iſmaël ſon pere ſur le trône de Perſe, envoya demander une de ſes filles en mariage. Buzzuga-Khan n'avoit point de fille: il donna ſa niéce, & cette alliance confirma la paix entre les deux Etats.

Avanaſch-Khan, ſon frere, lui ſuccéda. De deux femmes qu'il avoit, l'une avoit été achetée comme eſclave: l'autre étoit fille d'un Mirza des Maukats ou Carakalpaks, & par cette raiſon portoit le titre d'épouſe, ou de Biim. La premiere avoit eu un fils que l'on nomma Din-Mohammed, dont le pere avoit confié l'éducation à ſa Biim. Comme ce jeune prince devint dans la ſuite un des plus illuſtres Khans du Khariſme, on a rapporté avec ſoin les actions de ſa jeuneſſe, qui annonçoient déja ſes talens & ſa grandeur future.

Dès l'âge de ſix ans il s'étoit amuſé à bâtir un petit fort de terre & de pierre ; & il y faiſoit monter à l'aſſaut quelques-uns de ſes petits camarades, pour aſſaillir ceux qu'il avoit chargés en dedans de défendre la place.

Din-Mohammed, n'ayant encore que dix-neuf ans, étoit parti avec quarante hommes pour aller en courſes dans la partie du Khoraſſan, dépendante de la Perſe. Un homme qu'il rencontra menant des troupeaux, au milieu deſquels étoit une chèvre jaune, qu'il lui demanda, la lui ayant refuſée, il ſe jetta avec ſes gens ſur cet homme, & enleva tout le troupeau, qui appartenoit à Mohammed-Ghazi, autre prince du Khariſme, & dont Avanaſch avoit épouſé la ſœur. Ce prince, irrité de la conduite de Din-Mohammed, le fit arrêter dans une embuſcade au retour de ſon expédition, le fit mettre en priſon, & ne le renvoya à ſon pere, avec une eſcorte, qu'après l'avoir fait punir d'une façon marquée. Le jeune prince ayant trouvé le moment de tuer, pendant leur ſommeil, ceux qui le conduiſoient, revint chez ſon pere, & ſe loua de Mohammed-Ghazi. Mais il trouva moyen d'attirer ce prince à la cour, ſous prétexte que ſa ſœur étoit malade ; &, pour ſe venger des trai-

temens qu'il en avoit reçus, il le tua & lui coupa la tête.

Dans les guerres qui ſuivirent cet événement, Sultan-Ghazi, frere de Mohammed-Ghazi, en faiſant ranger ſes troupes en bataille, ſe plaignoit de ſon peu de monde. Comme il avoit juſqu'alors fort négligé tout ce qui tenoit au militaire, un ſoldat éleva la voix & lui cria : » Il faut faire venir vos chevaux, vos vaches & vos valets, dont vous avez plus » de ſoin que de nous. » On chercha, ſans le découvrir, celui qui avoit tenu ce propos. Sultan-Ghazi périt dans cette affaire.

Din-Mohammed-Sultan, qui étoit le premier auteur de ces guerres, marchoit contre ſes ennemis avec des forces trois fois inférieures en nombre. Ses officiers & ſes ſoldats lui repréſentoient le riſque auquel il s'expoſoit. Plus de deux cents d'entr'eux étoient à différentes fois deſcendus de cheval, pour ſe jetter à ſes genoux, afin de le détourner de ſon deſſein. Leurs inſtances, leurs prieres furent inutiles. Il deſcendit de cheval à ſon tour, ſe mit à genoux; &, ayant pris une poignée de pouſſiere, il ſe la répandit ſur la tête, en diſant : « C'en eſt fait, je voue » mon ame à Dieu, & mon corps à la » terre. » Puis, ſe relevant, il dit à ſes

troupes : « Si vous eſtimez votre vie plus » précieuſe que la mienne, vous pouvez » vous en retourner ; je mourrai bien ici » ſans vous ; &, puiſque vous m'abandon- » nez, je me regarde déja comme un » homme mort ; mais ſi vous vous inté- » reſſez à mon ſort, & que vous veuil- » liez partager la gloire qui m'attend, il » faut marcher. » On le ſuivit en effet : il diſpoſa ſes troupes de la maniere la plus avantageuſe, & remporta une victoire complette.

Les habitans d'Urghens, quoique Mahométans, paſſoient pour avoir adopté ſecrétement les opinions de la nouvelle ſecte d'Ali ; mais ils ne vouloient pas en convenir. Or, parmi les priſonniers que fit Din-Mohammed dans la derniere action dont nous venons de parler, il y avoit un des principaux ſeigneurs d'Obéith-Khan, qui régnoit dans la grande Bukharie : il ſe nommoit Haphis. Le jeune vainqueur le fit venir en ſa préſence, & lui reprocha d'avoir parlé de lui à ſon maître, d'une maniere à rendre ſa foi ſuſpecte. Le reproche étoit fondé ; mais il étoit auſſi dangereux d'en convenir, que difficile de le nier. Haphis lui répondit adroitement : « Quelque choſe que l'on » ait pu dire, ſeigneur, ce moment-ci va » me convaincre, par la façon dont vous

» me traiterez, ſi en effet vous êtes un vrai » Croyant, ou ſi vous ſuivez une religion » ennemie de la mienne. » Din-Mohammed ſentir la ruſe; mais, pour ſauver ſa réputation, il chercha à confirmer la bonne opinion que l'on avoit d'un bon Muſulman, en laiſſant la vie à ſon priſonnier, & en le traitant avec toutes ſortes d'égards. Din-Mohammed n'étoit pas encore reconnu Khan.

Akattaï-Khan, qui régnoit alors, eut une fin malheureuſe, & fut regretté à cauſe de ſes vertus. On rapporte de lui le trait ſuivant. Son fils Timour, âgé ſeulement de quinze ans, ayant été faire un jour une partie de promenade, entra chez un payſan, & lui ordonna de lui donner à manger. Le payſan tua un mouton, en ſervit au prince, & lui donna le reſte pour ſa ſuite & pour ſon retour. Akattaï-Khan ne l'eut pas plutôt appris, qu'il fit venir ſon fils en ſa préſence: « Je ſuis parvenu, lui dit-il, » à l'âge de cinquante ans, ſans avoir à » me reprocher d'avoir été incommode à » mes ſujets; & vous, dès l'âge de quinze » ans, vous entrez chez un payſan, & » vous faites tuer un mouton gras, pour » vous régaler: que ſera-ce lorſque vous » ſerez plus âgé? il faudra ſans doute » alors tuer les vaches & les chevaux? » Vos vaſſaux, à votre exemple, ſe feront

» traiter de la même maniere : le peuple » ſera réduit à la derniere pauvreté ; &, » comme votre exemple aura produit ce » mal, il ne vous reſtera pas même le » droit de l'arrêter & de le punir. » Après ce ſage diſcours, il le fit battre de verges. L'hiſtorien ajoute que depuis cette leçon, le jeune prince ſe conforma exactement aux intentions de ſon pere.

[1552.]

Din-Mohammed étoit devenu Khan : maître d'une étendue aſſez conſidérable de pays, il n'avoit pas laiſſé de prendre encore quelques places ſur les Perſans. Schah-Thamas fit marcher des troupes contre lui : elles eurent leur revanche. Lorſqu'elles ſe furent retirées, Din-Mohammed eut la hardieſſe de venir à Cazwin, trouver Schah-Thamas, pour le prier de lui rendre, entr'autres villes, celle de Jaurſurdi *. Il ne fut point écouté. S'étant fait auſſi-tôt graver un cachet pareil à celui du prince, il écrivit une lettre adreſſée au gouverneur de Jaurſurdi, par laquelle il lui étoit ordonné de remettre la place entre les mains de Din-Mohammed, & de

* Ville du Khoraſſan, à deux journées de l'Amû ou Gihon : elle eſt à préſent au pouvoir des Uzbeks du Khariſme, & fort peu conſidérable.

venir promptement à la cour : il y apposa enſuite le ſceau de Schah-Thamas. Ayant, peu de jours après, trouvé moyen de quitter le roi pendant une partie de chaſſe, il courut à Jaurſurdi, ſignifia la lettre au gouverneur, prit poſſeſſion de la ville le même jour, & fit main-baſſe ſur tous les Perſans. Schah-Thamas, irrité de cette perfidie, marchoit contre lui avec des forces conſidérables, lorſqu'aux environs de Meſdged *, il apprit que Din-Mohammed venoit à ſa rencontre, avec ſeulement cinquante chevaux. Ce procédé parut au roi de Perſe ſi extraordinaire, qu'il ne voulut pas y ajouter foi. Cependant Din-Mohammed, ayant mis pied à terre, entroit déja dans ſa tente. Schah-Thamas, étonné de cette hardieſſe, reçut aſſez bien le

* Le nom de cette ville ſignifie en arabe, lieu d'adoration, parce que c'eſt dans ce lieu qu'eſt le tombeau de l'Iman-Riza, & dans la même langue Mech-hed, lieu du martyre ou du témoignage. Avant que cet Iman y fût révéré, elle ſe nommoit Thous ; elle doit ſa fondation à l'un des anciens rois des Perſe, & a été juſqu'au tems dont nous parlons la capitale du Khoraſſan. Cependant, comme elle a été ruinée par les Uzbeks, devenus maîtres de cette province, Hérat a pris le deſſus. Les environs de Meſdged ſont fort agréables & très-fertiles, & la ville étoit ornée de bâtimens magnifiques, entr'autres, le tombeau de l'Iman.

prince Khariſmien ; &, pour s'aſſurer ſi la tranquillité qui paroiſſoit ſur ſon viſage étoit feinte ou réelle, en lui mettant la main droite ſur l'épaule gauche, politeſſe en uſage chez les Orientaux, il lui mit la main gauche dans le ſein, pour ſentir ſi ſon cœur n'étoit pas fortement agité. Il ne le trouva pas ſeulement ému & ne put ſe refuſer à l'admiration que lui cauſoit l'intrépidité de ce prince. Il lui pardonna tout le paſſé, le laiſſa en poſſeſſion de Jaurſurdi ; &, après lui avoir donné une fête magnifique, il le renvoya comblé de préſens.

A quelque tems de-là, Din-Mohammed, marchant au ſecours de la ville de Mérou, attaquée par Obéith-Khan, avec une armée de trente mille hommes, n'avoit avec lui que fort peu de monde. Son eſprit ſuppléa à la force. Il ordonna à chacun de ſes gens de couper trois branches d'arbres, & de les attacher une de chaque côté, & la troiſieme à la queue de leur cheval. Enſuite il les fit marcher à une grande diſtance les uns des autres, de maniere qu'à voir les traces de cette petite armée, on l'eût jugée très-conſidérable. C'eſt l'effet que produiſit ſur l'eſprit des coureurs d'Obéith, l'inſpection du terrain qui, mou & marécageux, étoit par-tout enlevé & ſilloné. Ce Khan,

trompé par leur rapport, ſe retira pour n'être pas accablé par le nombre, & Din-Mohammed entra ſans réſiſtance dans Mérou, qu'il garda, & dans laquelle il fixa ſa demeure ordinaire.

[1553.]

Peu après, Din-Mohammed mourut. Il fut fort regretté de ſes ſujets: il étoit généreux, affable, éloquent & brave: doué de toute l'activité & de toutes les reſſources du génie, il ſe tiroit heureuſement des ſituations les plus délicates, & ſon grand courage l'élevoit toujours au-deſſus des événemens. Il joignoit à tant de dons naturels une fort grande connoiſſance de la guerre.

[1558.]

Hadgim-Khan régnoit ſur le Khariſme lorſque Jonkinſon lui préſenta des lettres de la part du Czar; & quelques années après, (en 1595,) ces Uzberks envoyerent des ambaſſadeurs au Czar Théodore, pour lui demander ſon amitié.

Arab-Mohammed avoit ſuccédé à ſon pere Hadgim-Khan; au bout de ſix mois, pendant qu'il étoit allé au loin avec des ſeigneurs de ſa cour, les Coſaques tomberent ſur la ville d'Urghens, qu'ils ſçavoient être ſans défenſe. Après y avoir

égorgé plus de mille habitans, ils chargerent un grand nombre de charriots des plus riches effets, brûlerent ce qu'ils ne purent emporter, & s'en retournerent emmenant avec eux les femmes & les filles en eſclavage. Inſtruit à propos de leur marche, Arab-Mohammed, avec une petite troupe, les attaqua dans un défilé, & profita ſi bien de l'avantage du lieu & de leur ſurpriſe, qu'ils furent forcés de lui abandonner tout leur butin. Les ayant aſſaillis & entourés une ſeconde fois, ils ſe cantonnerent pour n'être pas accablés; mais, comme ils étoient ſans proviſion, & que l'on occupoit toutes les iſſues, après avoir été réduits à boire leur propre ſang pour étancher leur ſoif, ils tenterent un dernier effort, qui leur réuſſit mal. Ils furent preſque tous hâchés en morceaux.

Quoique ce prince joignît aux talens militaires des vertus ſolides & eſſentielles à la conduite d'un bon gouvernement, il éprouva cependant des malheurs qui troublerent toute la durée de ſon règne.

Les Naïmans, peuple inquiet, vouloient ſe donner un autre maître, & choiſirent un prince de la poſtérité d'Ilbars-Khan, pour le mettre ſur le trône. Cette premiere conjuration fut découverte; on en fit mourir le chef. La même choſe ar-

riva une ſeconde fois. On remarque avec ſatisfaction que dans ces deux occaſions Arab-Mohammed ne voulut pas que l'on recherchât tous les coupables ; il en laiſſoit, diſoit-il, la vengeance à Dieu, pour ne pas ôter la vie à beaucoup de gens qui n'étoient peut-être devenus coupables que par foibleſſe, ou par trop de confiance dans un ſcélérat.

[1618.]

De ſept fils qu'avoit Arab-Mohammed, deux ſe ſouleverent contre lui. Habaſch-Sultan, le plus âgé, n'avoit que ſeize ans, & Ilbars que quatorze. Le pere fit ce qu'il put pour les faire rentrer dans leur devoir : tout fut inutile. Soutenus par un grand nombre d'Uzbecs, ils le pourſuivirent & pillerent ſes magaſins, & en diſtribuerent le blé à leurs ſoldats. Enfin il fut obligé de faire un accommodement avec eux, & leur céda la ville d'Uafir, avec les Turcomans qui en dépendoient.

Quelque tems après, la révolte recommença : les deux princes ſe mirent de nouveau en campagne contre Arab-Mohammed. Un autre de ſes fils, nommé Aboul-Ghazi, ſe faiſoit fort de faire aſſaſſiner les deux princes révoltés, lui repréſentant qu'il ſeroit à l'abri des outrages de deux fils coupables, & auroit tout à eſpérer

eſpérer de la tendreſſe des cinq qui lui reſtoient fidèles & attachés. Mais, trop bon pere peut-être pour des fils ſi coupables, il n'y voulut pas conſentir. Ce Prince infortuné ſuccomba à la fin. Tombé entre les mains de ſes fils, il eut d'abord une petite ville pour retraite, & finit par être mis à mort. Ilbars ayant ainſi mis le comble à ſes crimes, s'empare d'une partie des Etats qu'avoit poſſédés ſon pere.

Un autre de leur frere, nommé Aboulghaſi, qui régna enſuite ſur le Khariſme, & dont nous avons pluſieurs fois cité l'ouvrage *, avoit eu pluſieurs guerres à ſoutenir contre Isfandiar, également fils d'Arabe Mohammed. Pris avec les gens de ſa ſuite, il avoit été retenu priſonnier en Perſe, pendant dix ans. Las enfin d'un ſi long eſcla-

* Hiſtoire Généalogique des Tartares, traduite en Sibérie du tartare en ruſſe, puis en françois, imprimée à Leyde, en 1726. On y trouve des notes fort curieuſes ſur tout ce qui concerne les Tartares. Aboulghaſi s'eſt plus attaché dans ſon ouvrage à la filiation & aux migrations des familles Tartares, qu'aux faits hiſtoriques; & c'eſt grand dommage, car c'eſt le ſeul monument que nous ayons ſur ces peuples, excepté quelques voyageurs qui ne peuvent, ou du moins qui ne devroient dire que ce qu'ils ont vu ou dont ils ſont bien informés, & qui ſouvent voient mal, ou rapportent des contes populaires dont on ne doit faire aucun compte.

vage, & jugeant les circonſtances favorables à ſon évaſion, ils demanda aux trois domeſtiques qui le ſervoient, s'ils ſe ſentoient aſſez de réſolution pour l'accompagner dans ſa fuite, & l'aider à recouvrer la liberté. Ayant reçu leur ſerment, il trouva moyen d'éloigner ſa garde, en l'envoyant acheter une très-belle eſclave, dont il lui feroit préſent. Il fit enſuite traveſtir ſes gens, l'un en ſeigneur Perſan, un autre en écuyer, le troiſieme en valet, & prit pour lui l'habit d'un palfrenier. Dans cet équipage, il ne leur fut pas difficile de ſortir d'Iſpahan. Ils continuerent leur route avec la plus grande célérité juſqu'à Baſtam *. Lorſqu'ils furent au-delà de cette ville, trois de leurs chevaux tombant de fatigue, ils furent obligés de chercher à les changer contre des chevaux frais. Ils s'approcherent donc d'un village; celui qui jouoit le rôle de maître, ſe repoſa ſur un tapis, pendant qu'un valet ſe tenoit debout derriere *lui*. En qualité de palfrenier, Aboulghaſi traitoit le marché des chevaux, & vouloit

* Dans le Khoraſſan; elle eſt très-forte par ſa ſituation dans les montagnes, & ſert de défenſe au paſſage de cette Province dans l'Erak. Ses environs ſont très-fertiles & produiſent d'excellens fruits: on y fait même du vin paſſable.

accéléreт cette affaire. Tout le monde croyoit à leur mine que c'étoient des Perſans qui voyageoient. Un ſeul vieillard, qui ſe trouvoit parmi les ſpectateurs, ayant ſoupçonné à cet empreſſement & l'indication d'un village qu'ils demandoient, & qui, fort écarté de la grande route, étoit peu connu des paſſagers, que ces Perſans pouvoient être des fuyards, & peut-être Aboulghaſi lui-même, fit part de ſes idées aux autres villageois. » Ami, leur dit-il, ce n'eſt pas ſans ſu» jet que ces gens-ci demandent le plus » court chemin pour aller au village de » Magi, que pluſieurs d'entre vous con» noiſſent à peine ; je préſume que ce » pourroit bien être le Sultan des Uz» beks, que notre Prince retient en pri» ſon : peut-être a-t-il trouvé moyen de » ſe ſauver, & qu'il cherche à gagner Sa» marcande. Dans ce cas, il y auroit du » riſque à lui échanger ſes chevaux, & » il ſeroit plus ſûr pour nous de l'arrêter » pour le conduire à Baſtam, au riſque » de le laiſſer aller ſi nous nous ſom» mes trompés. » Aboulghaſi entendoit parfaitement leur langue : il fut très-effrayé des ſuites que pourroit avoir ce propos. Cependant il répondit avec beaucoup d'aſſurance ; fit une hiſtoire en l'air, en diſant qu'il cherchoit dans Magi un

ancien ami de ſa famille ; que ſon maître étoit un grand perſonnage ; &, appercevant de loin des charriots couverts, il prétendit que c'étoient des femmes qui feroient partie de leur troupe. Le vieillard n'en vouloit cependant pas démordre, & il avoit déja donné ordre à un domeſtique d'avertir le chef du lieu, qu'il étoit important d'arrêter ces voyageurs; mais Aboulghaſi l'intimida, & trouva moyen par ſa préſence d'eſprit d'échapper à ce danger. Arrivé ſur ſes terres, il fut reconnu à la grande ſatisfaction de tous les Khariſmiens : ſon frere étant mort, il fut reconnu Khan du Khariſme.

Son règne ne fut qu'une ſuite de guerres contre les Princes voiſins ; & les chefs des Turcomans, qui, comme on l'a déja dit, étoient les anciens habitans du pays, regardoient les Tartares comme des uſurpateurs, &, quand ils ſe trouvoient en force, étoient toujours diſpoſés au ſoulevement, & cherchoient à détruire les Uzbecs.

[1663.]

Enfin ce Prince, étant âgé de ſoixante ans, conſidéra qu'il avoit aſſez agi pour venger ſes injures & celles de ſa maiſon. Tous les avantages qu'il pouvoit eſpérer en continuant la guerre contre les peu-

ples de la grande Bukharie, qui étoient de la religion, lui paroiſſoient alors comme autant de fautes dont il faudroit rendre compte à Dieu ; perſuadé d'ailleurs qu'il étoit plus utile au bien de ſes Etats de porter ſes armes contre les Kalmouks & contre les Perſans, il envoya faire des propoſitions de paix aux Khans de la grande Bukharie, & vécut depuis avec lui en très-bonne intelligence. Sentant enſuite ſes forces diminuer, il céda le trône à ſon fils Anuſcha-Mohammed-Bahadour, dans le deſſein de conſacrer le reſte de ſes jours à ne s'occuper que de la religion ; mais il mourut peu après. Son fils lui ſuccéda ; on ne ſçait rien de ſon règne : il continua ou plutôt acheva l'ouvrage de ſon pere.

[1717.]

» Le Czar Pierre le Grand ayant deſ-
» ſein de rendre plus floriſſant le com-
» merce de ſes Etats, vouloit établir une
» communication entre la Sibérie & les
» Etats méridionaux de l'Aſie, par le
» moyen de la Sirth qui arroſe le pays
» de Turqueſtan. Suppoſant, comme il
» étoit naturel, que cette riviere ſe de-
» voit décharger dans la mer Caſpienne,
» il fit accompagner, à diverſes repriſes,
» les Coſaques du Jaïk, par des gens en-

» tendus dans la marine, pour examiner » en quel endroit cette riviere avoit ſon » embouchure. » Il ſe trompoit, puiſque la Sirth eſt la même que le Jaxarte, & ſe jette dans le lac d'Arall. Auſſi les Coſaques, en rencontrant l'embouchure de l'Amou ou Kheſel, en firent-ils leur rapport comme ayant trouvé ce qu'ils cherchoient.

[1719.]

Le Czar prit la réſolution d'y envoyer par la voie d'Aſtrakhan, un brigadier nommé Beckowitz, avec deux mille cinq cents hommes, pour s'emparer de l'embouchure de cette riviere. Cet officier étoit né en Circaſſie, & parloit fort bien le tartare. Mais les Uzbeks, qui avoient vu que l'on étoit venu examiner l'embouchure de la riviere, & craignant que quelque Puiſſance étrangere ne cherchât à s'en emparer, prirent la réſolution de détourner le cours du fleuve, & de le faire tomber dans le lac d'Arall. Lorſque Beckowitz arriva, il trouva l'embouchure de la riviere à ſec. Cependant, en conſéquence des ordres qu'il avoit reçus, il mit pied à terre, & eſſaya à bâtir quelques forts. Il étoit à peine en état de faire réſiſtance, que les Uzbeks du Khariſme le vinrent attaquer avec une nombreuſe

cavalerie. Il ſe défendit vaillamment. Les Tartares eurent enſuite recours à la ruſe. Leur Khan lui fit dire en ſecret qu'il étoit intérieurement ami des Ruſſes, qu'il ſouhaitoit le voir dans ſon voiſinage, mais qu'il étoit obligé de diſſimuler, à cauſe des autres Khans de ſa famille. Le lendemain, il y eut une action fort chaude. On parla d'accommodement. Le commandant Ruſſe demandoit que l'on fermât les nouvelles embouchures de l'Amou; &, ſur leur refus à titre d'impoſſibilité, il offrit de faire exécuter cet ouvrage par ſes troupes, en cas que l'on conſentît à lui donner des ôtages. C'étoit ce que les Tartares ſouhaitoient. Il ſe mit auſſitôt en marche, après avoir laiſſé quelques troupes à la garde de ſes forts; mais les ôtages qu'on lui avoit donnés, & qui en même tems lui ſervoient de guides, le menerent par des endroits déſerts où il n'y avoit que des eaux ſtagnantes & croupies. Après cinq jours de marche avec Beckowitz, on manqua entiérement d'eau. Il ſoupçonna la fraude; mais, n'y voyant pas de remède, il fut encore obligé de ſe prêter à l'arrangement qu'ils lui propoſoient, qui étoit de ſe ſéparer en différens corps, afin de trouver plus aiſément l'eau dont ils avoient beſoin. Dès que cette manœuvre fut faite, les Tartares

qui les avoient ſuivis de loin, tomberent ſur eux en les enveloppant les uns après les autres. Ils firent mourir Beckowitz avec la plus grande partie de ſes gens, & réduiſirent le reſte en eſclavage. Ceux qui étoient reſtés à la garde des forts, eurent heureuſement le tems de ſe rembarquer. Ils regagnerent Aſtrakhan, où ils porterent la nouvelle de ce déſaſtre. C'eſt tout ce que nous ſçavons de l'hiſtoire de ce pays.

KALMOUKS ou ELEUTHES.

CE peuple habite actuellement à peu près le centre de l'Aſie, ſous le nom de Tartarie indépendante. Son hiſtoire eſt peu connue. Les auteurs ne ſont pas d'accord entr'eux ; les uns font venir leurs Khans de Tamerlan, d'autres de Genghiz-Khan : cette queſtion, fort importante ſans doute pour des Tartares, l'eſt aſſez peu pour des François ; ainſi nous ne perdrons pas le tems à l'approfondir. Il ſuffit d'ajouter que ce Khan porte le nom de Khan-Taiſch, dont on fait vulgairement Kontaiſch ou Contaiſch, comme l'écrivent pluſieurs voyageurs, c'eſt-à-dire Commandant des pays Orientaux. Il faut remarquer auſſi que le nom de Kalmouks

n'eſt qu'un ſobriquet qui les offenſe ; ils prennent entr'eux le nom de Mogols.

[1653.]

Vers le commencement du ſiécle paſſé, ces vaſtes pays étoient gouvernés par Batom Kontaiſch, qui, en mourant, laiſſa neuf enfans : l'aîné, nommé Senga, fut déclaré ſon ſucceſſeur. Il reçut, ſuivant la coutume, le titre de Kontaiſch du Dalaï-Lama *, ou comme nous diſons ordi-

* Ce nom vient du Mogol *Lama*, prêtre, & *Dalaï*, une vaſte étendue ; enſorte que ce titre répond à peu près à l'idée de *Prêtre univerſel* : il a commencé à être porté vers l'an 1426. Il eſt le ſouverain Pontife de tous les Tartares payens, prétend à la divinité, & paſſe parmi ceux de ſon culte pour être immortel. D'ailleurs, quoique ſuzerain de très-vaſtes états, il ne ſe mêle en aucune ſorte des affaires du temporel, & ne ſouffre pas que les Prêtres ou Lamas s'en mêlent. Je ne ſçais même ſi cette coutume de recevoir de lui le titre de Kontaiſch n'eſt pas une ſimple affaire de forme, comme autrefois les empereurs recevoient la couronne impériale des mains du pape, ſans pourtant s'avouer ſes ſujets. Le fond de la religion des Lamas conſiſte en général à honorer Dieu, à lui rendre un culte public, & à n'offenſer perſonne. D'ailleurs, ils ſont grands partiſans de la métempſycoſe. Ils ont été autrefois en honneur à la Chine.

Les Lamas ſont habillés de longues robes jaunes à grandes manches : ils les arrêtent ſur leurs reins avec une ceinture de même couleur. Ils ont

nairement Grand-Lama. Ses autres freres, jaloux de ſon autorité, le maſſacrerent pendant la nuit. Sa femme, princeſſe douée de beaucoup d'eſprit & d'un grand courage, raſſembla les nobles du pays, que l'on appelle Saiſſans, fit ſaiſir les aſſaſſins, & les condamna à la mort. Cependant Géhen, un autre des freres de ſon

---

la tête & la barbe raſées de fort près, & portent des chapeaux de la couleur de leur robe. Ils ont ſans ceſſe en mains de grands chapelets de corail ou d'ambre jaune, qu'ils tournent ſans ceſſe, parce qu'ils récitent ſans ceſſe des prieres. Ils ſont vœu de chaſteté, & vivent dans des eſpeces de monaſteres, & ſont en fort grand nombre : on trouve auſſi chez eux des religieuſes ou Lamas femelles, qui font le même vœu & portent à peu près le même habillement. Comme à l'extérieur leur culte paroît avoir beaucoup de rapport avec celui des Chrétiens, on eſt fondé à croire qu'ils l'ont emprunté des miſſionnaires Neſtoriens, qui, vers la fin du huitieme ſiécle & le commencement du neuvieme, ſe ſont fort étendus de ce côté.

Le patrimoine du Dalaï-Lama comprend le Tangut au midi, & le Tibet au nord : il réſide ordinairement à Tonſer. Ce qui appuie la conjecture que j'ai avancée plus haut, c'eſt que le Kontaiſch conſerve une grande ſupériorité ſur ce pays, c'eſt que dès que quelques Khans particuliers, même dans les Etats du Dalaï-Lama, cherchent à ſe rendre indépendans, il les fait auſſitôt rentrer dans le devoir. Le Tibet a formé autrefois un Empire qui a ſubſiſté pendant 346 ans, & qui fut détruit par Genghiz-Khan, en 1227,

mari, fut reconnu Kontaiſch. Avant ce prince, les Kalmouks étoient gouvernés par différens chefs : il en ſoumit pluſieurs, & ſon ſucceſſeur acheva de les réduire ſous la même domination. La ſuite ne préſente que des guerres, ſoit entre les princes de la même nation, ſoit entre les Chinois, ſoit même contre les Coſaques qui ſe ſoumirent cependant vers l'an 1727.

Les Kalmouks ſont diviſés en trois branches, les Tchongars, les Koſchots & les Torgouts. Les Tchongars ſont les plus conſidérables, car on comprend ſous ce nom un fort grand nombre de Hordes qui réſident aux environs de la riviere d'Ili & du lac Saiſſan *. Les Koſchots habitent le royaume de Tangoul, où ils ſont gouvernés par deux Khans, l'un dans le Tangoul propre, & l'autre dans le Tibet; enfin les Torgouts ſont une branche de Kalmouks qui ſe ſéparerent des autres au commencement de ce ſiécle, & allerent

* Ce lac qui eſt vers les 106 & 107e degré de longitude, & le 48e degré de latitude, peut avoir dans ſa plus grande longueur, de l'orient à l'eſt, environ 25 lieues, & 10 dans ſa largeur. Il paroit qu'il eſt formé par les eaux de deux petits fleuves qui commencent vers le Tibet, & qui portent le nom d'Irtis, ainſi que le fleuve de ce nom qui ſort du même lac, remonte au nord, & va ſe joindre à l'Oby, après avoir paſſé à Tobolsk.

habiter les Landes d'Aſtrakhan. Ces derniers ont quelquefois ſervi dans les armées Ruſſes.

Quant à leurs perſonnes, les Kalmouks ſont les plus laids de tous les Tartares. Ils ſont d'une taille moyenne, mais extrêmement robuſtes & fort quarrés. Ils ont la tête groſſe & large ; mais le viſage fort plat & le teint d'un olivâtre brûlé, qui approche fort de la couleur de l'airain expoſé à l'air. Leurs yeux ſont noirs & brillans, mais peu ouverts & fort éloignés ; ils ſont à peu près fendus comme ceux des Chinois. L'os de leur nez eſt ſi écraſé, que l'on n'apperçoit guères que l'ouverture de leurs narines. Ils ont les oreilles extrêmement grandes, ſans être rebordées ; la barbe très-fine & les cheveux noirs & forts comme du crin : ils les coupent entiérement, à l'exception d'une ſeule touffe ſur le haut de la tête, qui leur vient tomber ſur le dos, & qu'ils laiſſent croître de la longueur naturelle de leur cheveux. En dédommagement de leur difformité, la nature leur a donné une petite bouche, de belles dents, & des jambes bien faites. Les femmes ont à peu près la même phyſionomie, excepté que leurs traits ſont un peu moins groſſiers : elles ſont d'ailleurs d'une fort belle ſtature, & leur taille eſt fine & bien priſe.

Ces Tartares portent des chemiſes de

toile de côton ; mais cette partie de leur habillement ne leur ſert qu'en hiver dans les provinces méridionales, où, pendant l'été, ils ſe contentent d'une eſpece de gilet ſans manches, fait de peau de mouton, ayant la laine en dehors : leurs culottes renferment le bas du gilet, & ſont extrêmement larges. Dans les provinces ſeptentrionales, on met ce gilet ſur la chemiſe ; &, dans l'hiver, ils y ajoutent une peliſſe auſſi de peau de mouton, qui leur vient juſqu'au milieu de la jambe : ces peliſſes ont les manches fort longues. Leur tête eſt couverte d'un petit bonnet rond, orné communément d'une houppe de ſoie ou de crin d'un beau rouge : il eſt de plus garni de pelleterie tout autour. Leurs bottes ſont fort groſſes & très-peſantes. L'habillement des femmes eſt fort ſimple. Elles n'ont en été que la chemiſe ; &, en hiver, elles mettent une longue robe de peau de mouton ; leur bonnet eſt comme celui de leurs maris.

Ils ſe ſervent pour armes de fort grands arcs, & de flèches proportionnées, dont la pointe eſt large & tranchante ; enſorte qu'ils percent ordinairement un homme d'outre en outre, lorſqu'ils le frappent au milieu du corps. Ils ont auſſi des arquebuſes de ſix pieds de long, & dont le canon eſt fort épais. Comme cette arme

eſt fort peſante, ils ſont obligés de l'appuyer ſur une fourche de bois, qui ſert d'affût, & ils y mettent le feu avec une mèche. Lorſqu'ils ſont en marche, la fourche eſt pendue à leur côté droit, & l'arquebuſe derriere leur dos. Comme ils ne vont jamais en guerre qu'à cheval, cette arme leur eſt moins incommode qu'à des troupes d'infanterie, pour leſquelles elle ſeroit un fardeau bien embarraſſant. Ils ont auſſi des lances & des cottes de mailles de fer, auſſi bien que des calottes de même métal. Les commandans portent des ſabres; la poignée eſt tournée en arriere, & la pointe avance en devant, afin de les pouvoir tirer en paſſant, leur main par derriere leur dos. Le commandant eſt ordinairement le chef de la horde. Au reſte, ils ne ſe battent point en ligne; mais, quand ils vont à la charge, ils y vont par troupes, avec chacun leur commandant; & ſe portent au combat avec la plus grande bravoure.

Quoique les pays qu'ils habitent ſoient ſitués ſous un beau ciel, ils ne s'occupent point à cultiver la terre: ils ſe nourriſſent de bétail, qui conſiſte chez eux en chevaux, chameaux, vaches & brebis. Leurs chevaux ſont fort bons & très-vigoureux: leurs bœufs ſont les plus grands que l'on connoiſſe dans l'eſpece

commune ; & leurs brebis, qui ſont auſſi fort grandes, ont la queue courte, & en quelque ſorte cachée dans un paquet de graiſſe qui leur tombe par derriere. Leur toiſon devient fort longue : elles ont de plus une boſſe ſur le nez, comme les chameaux, & les oreilles pendantes comme les chiens. Leurs chameaux ſont aſſez grands & paſſablement forts, avec deux boſſes ſur le dos ; mais, par ce qu'on en dit, il paroît qu'ils ne valent pas les chameaux arabes. Ils ne nourriſſent ni porcs, ni volaille : &, comme ils n'entendent pas plus le commerce que l'agriculture, c'eſt en échangeant leur bétail contre les marchandiſes des Ruſſes ou des Boukares, qu'ils ſe procurent les choſes dont ils ont beſoin. Cependant ils ont des mines de fer ; ils commencent à fabriquer eux-mêmes leurs armes.

Ils ont d'ailleurs beaucoup de bonne foi ; ne cherchent à nuire à perſonne, & ne vivent pas de brigandages, comme preſque tous les Tartares Mahométans. Auſſi ne font-ils jamais d'incurſion qu'à l'occaſion de quelque guerre.

Ils vivent ſous des huttes ou des tentes : ceux de la même tribu ſe tiennent enſemble, & ſont toujours prêts à changer de demeure, ſelon que la ſaiſon le permet, ou que le beſoin de pâturages l'exige.

Les Kalmouks ont une année compoſée de douze mois, &, à chaque troiſieme année, ils en ajoutent un treizieme, de ſorte que trois ans ſont compoſés de trente-ſept mois. Ils appellent le premier mois de cette eſpece, le Cycle-Tsahan-Sara, ou le Mois blanc. Ils célèbrent ſon commencement par des fêtes publiques, auxquelles aſſiſte le Kontaïſch.

Pour cette cérémonie, on dreſſe une tente ornée en dehors d'étoffes de la Chine : devant, eſt une place ronde & creuſe, où l'on marque ſur la terre, avec des couleurs, les pas que doivent faire les Lamas dans leurs danſes. Lorſque les Lamas & tout le peuple ſont aſſemblés, on apporte ſix grands étendards, qu'accompagnent trois Manzi ou diſciples des Lamas, vêtus d'habits rouges : ils ſont ſuivis d'une eſpece de pyramide & de deux trompettes d'airain, portées par quatre hommes vêtus de la même façon. Derriere eux viennent trois hommes qui ont des trompettes moins groſſes, & enſuite cinquante jeunes Lamas, habillés de jaune, avec des tambours & des baſſins de cuivre. Ils ſont rangés deux à deux, &, au milieu, ſont pluſieurs vieux Lamas. Sur les deux côtés ſont vingt Kalmouks à la file, armés de boucliers, de caſques, de lances & d'épées ; après ceux-ci, ſuivent quinze

quinze autres armés de cuiraſſes, d'épées & de fuſils ou d'arquebuſes. La marche eſt terminée par quelques Tarkhan-Juructus, ou conſeillers, montés ſur des chevaux.

Tout ce cortège ſe rend devant la tente & ſe range autour de la petite place: on fait enſuite une priere: les plus vieux Lamas ſe proſternent trois fois, & s'aſſeyent: alors commence la danſe. Deux hommes, qui ont le viſage couvert d'un voile, ſortent de la tente, & danſent dans la place au ſon des inſtrumens & des tambours. Ils rentrent enſuite, & il en ſort deux autres qui danſent à leur tour; cela ſe fait juſqu'à cinq fois. Il paroît à la fin un homme à viſage découvert, qui, tantôt doucement, & tantôt avec vîteſſe, danſe ſeul pendant environ dix minutes; un autre ſurvient, ils danſent tous deux; & enfin il en paroît juſqu'à onze qui danſent tous enſemble. Après ce ſpectacle, on ſe tranſporte dans un autre endroit, où l'on a dreſſé une table ſur laquelle il y a de la poudre à canon. On y met le feu, pendant que les Kalmouks armés font un très-grand bruit en ſe tournant le viſage vers le peuple avec lequel ils ſont en guerre, où qu'ils ſoupçonnent être leur ennemi.

Dans le mois qui répond à notre mois

de Juin, ils célèbrent encore des fêtes pour la conſervation de leurs beſtiaux. Ils ſe proſternent devant une idole, & quelques Kalmouks nus luttent enſemble en préſence des nobles, qui décident de la victoire. Pour être vainqueur, il faut avoir renverſé ſon ennemi ſur le dos : on a d'ailleurs grande attention que les combattans ne ſe bleſſent point.

Avant de paſſer aux Tartares de la Crimée, par leſquels nous finirons ce volume, nous croyons devoir parler des Coſaques, qui ne trouveront guères place ailleurs, qui ſont d'origine Turque, & dont il eſt quelquefois queſtion dans la guerre actuelle, entre la Porte & la cour de Ruſſie.

DES COSAQUES.

LE nom Coſaque eſt une corruption de Kapt-Chac, parce que ces peuples ſont venus des pays où ſubſiſtoit autrefois cet Empire d'une partie des Tartares. Les Coſaques ſont le reſte d'une infinité de hordes Tartares & Turques, qui habitoient à l'orient du Volga, lorſque les Genghiz-Khaniens s'emparerent de ce pays. Bela, alors roi de Hongrie, leur donna des habitations; ceux qui ne purent échapper, furent vendus par les Mogols aux princes de la famille de Saladin. Ce furent ces mêmes eſclaves qui s'emparerent enſuite de l'Egypte, où, conſervant un nom qui rappelât l'état vil où ils avoient vécus, ils furent appelés Mamelukes, de l'arabe mamluk, eſclave.

La nation eſt fort nombreuſe: les Ruſſes la diviſent en trois branches, portant chacune le nom des lieux qu'elles occupent.

1° Les Coſaques Sa-Poravski, ou des Cataractes *, parce qu'ils habitent vers

* *Cataracte*, en ruſſe, Porovi.

les cataractes du Boriſthène, depuis le 48e degré de latitude juſques vers le 51e.

2° Les Coſaques Donski, ou habitans ſur les bords du Don.

3° Les Coſaques Jaickzi, qui demeurent ſur les bords du Jaik.

COSAQUES SA-PORAVSKI.

[1500 & ſuiv.]

Ces Coſaques ſont les plus conſidérables, parce qu'ils ſont les plus nombreux. Lorſque les Mogols arriverent, les Coſaques eurent beaucoup à ſouffrir; mais, quand enſuite les Mogols eurent été affoiblis par leurs guerres avec les Ruſſes, les Coſaques eurent leur tour, & ſe porterent avec d'autant plus d'ardeur à cette guerre, qu'ils attendoient depuis long-tems le moment de la vengeance.

[1562.]

Les Coſaques furent, dans une diète de Pologne, déclarés alliés de cette République, qui craignoit l'ambition des Ruſſes, commandés alors par le Czar Ivan Vaſilovitz. La Pologne s'engageoit à leur payer un ſubſide pour tenir toujours ſur pied un bon corps d'armée prêt à la dé-

fendre : on leur aſſigna même des terres entre le Boriſthène & le Nieſter. Ce pays, inculte alors, prit une nouvelle forme par les ſoins & l'induſtrie de ſes nouveaux habitans. Inſenſiblement on y vit ſe former des villages, puis des villes : & cette province, nommée chez nous Ukraine, & par les Ruſſes Ukraïna, c'eſt-à-dire ſituée ſur les frontieres, devint une des plus belles & des mieux cultivées de la Pologne.

Ces Coſaques furent pendant près d'un ſiécle le plus ſûr boulevard de la Pologne. Sans ceſſe aux priſes avec les Ruſſes ou les Tartares, ſelon que les uns ou les autres menaçoient de quelques mouvemens, ils oſoient même en venir aux mains avec les Turcs, & ils alloient, en navigeant le long des côtes de la mer Noire, les braver juſques ſous les murs de Conſtantinople. Maîtres de pluſieurs îles du Boriſthène, dont quelques-unes étoient preſqu'inacceſſibles, ils étoient hors d'atteinte, & s'y retiroient à l'abri des attaques de leurs ennemis ; d'ailleurs, quoiqu'agiſſant de concert avec la Pologne, leur chef, appelé Hetman, ne reconnoiſſoit aucune autorité ſupérieure à la ſienne, & commandoit toujours ſes Coſaques en chef.

Cependant les intérêts changerent. Les

ſeigneurs Polonois, qui avoient acquis des terres dans l'Ukraine, voulurent traiter les Coſaques leurs vaſſaux en ſerfs, c'eſt-à-dire en eſclaves, comme cela ſe pratique en Pologne, à l'égard des malheureux habitans des campagne. Cette nation fière, & qui ſur-tout idolâtroit l'indépendance, fit aſſez voir ſon indignation, en prenant les armes, & en ſe mettant ſous la protection de la Ruſſie. D'ailleurs le Grand-Seigneur avoit menacé de guerre la Pologne, pour la punir des ravages cauſés par les Coſaques; &, pour ſe diſculper vis-à-vis d'un ennemi puiſſant, on avoit fait mourir leur Hetman.

Nous paſſons ſous ſilence les guerres qui ſuivirent & ſe perpétuerent ſans ceſſe, tantôt entre les Polonois & les Coſaques, tantôt entre ceux-ci & les Tures ou les Ruſſes, pour arriver à un événement qui inquiéta la cour de Ruſſie, & nuiſit beaucoup aux Coſaques.

[1665.]

Les Coſaques étoient ſous la protection de la Ruſſie, & *Georges Alexiovitz-Dolgoroucki* commandoit en Ukraine au nom de cette nation. Il eut lieu d'être ſatisfait d'eux tant qu'il les traita avec douceur. Mais, comme on n'en avoit plus beſoin pour la guerre, ils voulurent ſe retirer chez

eux. Le général voulut les forcer de demeurer en campagne auſſi long-tems qu'il lui plairoit. Ces ordres reſterent ſans effet; les Coſaques ſe retirerent chez eux. Dolgoroucki fit courir après, on enleva leur Hetman, on le pendit. Le frere de ce chef, Etienne, ou comme on dit dans le pays, Stanco-Razin, forma le projet de s'en venger. C'étoit un homme naturellement artificieux, d'une humeur cruelle; mais robuſte de corps, maniant fort bien les armes: il parut aux Coſaques digne d'être leur chef. Ils firent pluſieurs courſes; &, pour outrager plus ſenſiblement les Ruſſes, ils donnerent aſile à tous les réfugiés de cette nation, mécontens ou coupables. Cette conduite des Coſaques amena la guerre entre eux & la Ruſſie. Cependant la paix ſe fit. Stanco peu après reprit ſes anciens projets, & voulut que ſa nation renonçât à l'obéiſſance envers le Czar. Dans les commencemens de la guerre, il avoit prétendu que la mort du Czarevitz, ou fils du Czar, jeune prince de beaucoup de mérite, étoit l'ouvrage des grands de la nation; il ſuppoſa alors que ce prince leur étoit échappé, & qu'il étoit venu implorer ſa protection. A l'en croire, un patriarche, homme reſpectable, mais diſgracié depuis quelque tems, étoit auſſi venu le trouver. Il fit conſtruire

deux grandes barques, garnies l'une de velours rouge, & l'autre de velours noir, & fit accroire que le patriarche étoit dans la premiere, & le prince dans la ſeconde. Le peuple toujours ſéduit par le merveilleux, & ſi aiſément trompé par les apparences, ſaiſit cette nouvelle avec une avidité qui tenoit du fanatiſme. On ſe raſſemble de toutes parts auprès de Stanco : en peu de tems, il ſe vit à la tête de cent mille hommes.

Avec des forces ſi conſidérables, il s'avança d'abord vers Zaritza, en faiſant entendre qu'à l'occaſion de nouveaux troubles élevés en Ruſſie, une armée s'avançoit vers eux pour ſaccager leur ville. On l'écouta : les crédules habitans lui ouvrirent leurs portes. Le traître Stanco eut la lâche barbarie de faire maſſacrer le commandant & une partie des bourgeois. Auſſi cruel à Czonorgor, qui pourtant avoit capitulé, il fit égorger le commandant, les officiers & toute la milice.

De-là, tournant vers Aſtrakhan, ville très-riche & pourvue d'une garniſon de douze mille hommes, il s'en rendit maître à la faveur des troubles qui diviſoient alors les eſprits. Le gouverneur s'étoit alors refugié dans une égliſe ; on l'en arracha, on le précipita du haut d'une tour : tout ce qui ſe trouva d'officiers Ruſſes fut haché-

en piéces. Les négocians Perſans, Indiens, Arméniens, Turcs, Bulgares & autres, furent les victimes de l'avidité de Stanco & de ſa troupe forcenée. Il laiſſa, après tant d'horreurs, une nombreuſe garniſon dans la ville, & retourna vers la Ruſſie. Sa conduite n'eſt qu'un tiſſu d'excès & d'actes de barbarie : il avoit donné à ſes troupes toute licence, & leur avoit permis de commettre contre les Ruſſes tous les déſordres qui pouvoient leur être de quelque utilité.

[1678 & 79.]

La Ruſſie avoit envoyé différens corps de troupes contre les rebelles, & ils avoient été battus à différentes repriſes. L'Hetman des Coſaques, Corneille-Jacolof, quoique parrain de Stanco, crut devoir briſer les nœuds de cet engagement, & livra ſon filleul aux Ruſſes, qui le menerent à Moſkou. Il fut ſupplicié comme rebelle & coupable du crime de lèſe-majeſté.

[1685.]

La Ruſſie, obligée par les circonſtances d'entrer, à l'exemple des Vénitiens & de la Pologne, dans la guerre contre les Turcs en faveur de l'empereur, envoye une armée vers la petite Tartarie. Elle eut beaucoup à ſouffrir, parce que l'Hetman

des Coſaques, Ivan-Samnelovitz, leur ennemi ſecret, avoit conſeillé au Khan de ruiner le pays par où l'armée devoit paſſer. La diſette en effet fit périr un grand nombre d'hommes & de chevaux. On ſçut d'où venoit ce conſeil : l'Hetman fut pris & étranglé. On mit en ſa place ce fameux Mazeppa, qui, Coſaque de nation, & élevé en Pologne, joignit à un courage naturel un eſprit cultivé.

La rapidité des conquêtes de Charles XII allarmoit alors la Ruſſie, & étonnoit le reſte de l'Europe. Mazeppa, ſéduit par leur éclat, & trompé par l'eſpérance d'affranchir ſa nation du joug des Ruſſes, négocia avec Charles, & ſe déclara enfin ouvertement pour lui. La plus grande partie des ſiens n'approuverent point ce parti. Il fut obligé de ſe retirer au camp des Suédois. Ce fut alors que le Czar Pierre forma l'entiere réſolution d'affoiblir tellement les Coſaques, qu'il n'auroit plus rien à craindre de leur part. Mazeppa fut pendu en effigie, & tous ceux qui avoient participé à ſes deſſeins, maſſacrés ſans aucune miſéricorde : ſupprimant tous les priviléges dont avoient joui juſqu'alors les Coſaques, il les mit ſur le pied de ſes autres ſujets.

Par convention entre la Ruſſie & la Pologne, cette derniere couronne eſt de-

heurée en poſſeſſion de toute la partie de l'Ukraine qui eſt à l'occident du Boriſthène ; mais elle doit être actuellement dans un état bien triſte. On ne peut compter à préſent, pour véritable pays des Coſaques, que ce qui, à l'eſt du Boriſthène, s'étend d'un côté depuis la riviere de Deſna, qui tombe dans ce fleuve, à peu près vis-à-vis de Kiow, juſqu'aux limites de la petite Tartarie, entre la Samara & l'Oskol. Cet eſpace aſſez conſidérable occupe les parties méridionales des Palatinats de Kiow & de Brelgoorod.

Comme tout ce pays n'eſt qu'une ſeule plaine entrecoupée de quantité de belles rivieres & de forêts, il eſt extrêmement fertile ; grains, légumes, plantes, tabac, cire, miel, tout s'y recuille en abondance. Les paturages d'ailleurs y ſont excellens, & le bétail y eſt plus beau que dans le reſte de l'Empire. Quant aux villes & aux villages, on n'y voit que des maiſons de bois à la maniere des Ruſſes.

Les Coſaques ſont grands & bien faits ; la plûpart ont le nez aquilin, les yeux bleus, les cheveux bruns, & en tout un air fort dégagé. Ils ſont robuſtes, adroits, infatigables, hardis, braves & généreux : jaloux de leur liberté à l'excès, ils ont été ſouvent la victime de leurs efforts pour ſe la conſerver. Mais ils ſont inconſ-

tans, doubles, perfides, ivrognes. Leurs femmes ſont belles, bien faites & fort complaiſantes envers les étrangers. Hommes & femmes s'habillent à la polonoiſe, excepté le bonnet qui eſt un peu différent. Leurs armes ſont le ſabre & le fuſil : leur troupe ne conſiſte qu'en infanterie. Leur langue eſt un compoſé de polonois & de ruſſe : on aſſure que les expreſſions en ſont fort délicates.

Ils ſont profeſſion de la religion ſchiſmatique grecque, telle qu'elle eſt en Ruſſie. Il s'y trouve auſſi des Catholiques en aſſez grand nombre.

COSAQUES DONSKI.

Ces Coſaques ont pris leur nom du fleuve ſur les bords duquel ils habitent. Ils s'étendent depuis la rive méridionale de la riviere de Guiloi-Donetz, qui vient du coucher ſe jeter dans le Don, juſqu'à l'embouchure de ce fleuve dans la mer d'Aſaf.

Ils ont commencé comme les Coſaques Sa-Poravski, par fuir les Tartares du Kapt-Chac, & ont fini par les accabler : ſeulement, c'eſt qu'au lieu de ſe mettre ſous la protection de la Pologne, ils ſe mirent d'abord ſous celle de la Ruſſie,

[1549.]

Le Czar Jean Vaſilovitz, que la plûpart de nos hiſtoriens par ignorance appellent Baſilides, ayant étonné cette nation par ſon courage, & intimidé par ſon ambition, ils ſe mirent ſous la protection de la Ruſſie, aux mêmes conditions que les Coſaques du Dniéper. Ce fut dans la ſuite qu'ils eurent recours à la Pologne. Inquiets & continuellement entraînés à la révolte, parce qu'ils ſont naturellement portés à l'indépendance, ils ont ſouvent changé de maître; &, pour la plûpart, ils avoient ſuivi le parti de Stanco, dont on a parlé précedemment. Le Czar Pierre I a ſupprimé leur Hetman.

Ces Coſaques ayant une origine commune avec les précédens, il n'eſt pas étonnant qu'ils leurs reſſemblent par l'extérieur & les qualités. Ils ont leur ſtature, leur phyſionomie, leur bravoure & leurs défauts. Seulement participant davantage aux mœurs des Tartares mahométans, ils ſont grands pirates & grands voleurs. Ils s'habillent comme les gens du peuple en Ruſſie.

Quoique par goût & par ſyſtême ils cherchent, en faiſant des courſes, à vivre aux dépens d'autrui, cependant ils exercent auſſi l'agriculture & nourriſſent beau-

coup de bétail, qui ſert enſuite à leur nourriture. Les bords du Don ſont très-fertiles; ils n'y manque que du bois. *Ils* ſont excellens pour les garniſons & la défenſe des places. Leur religion, leurs armes ſont les mêmes que ceux des Coſaques Sa-Poravski.

COSAQUES JAIKZI.

QUOIQUE les mêmes, quant à l'origine, que les Coſaques dont nous venons de parler, ceux-ci cependant s'éloignent un peu des rapports qui ſubſiſtent entre les autres. Ils ſont plus ruſtiques, parlent un langage qui tient du tartare & du kalmouc. Ils s'habillent de robes d'un gros drap blanc, à manches étroites, mais longues, qui leur pendent juſqu'au milieu de la jambe. En hiver, ils mettent par-deſſus de longues robes fourrées de peaux de brebis. Leurs bottes, faites de cuir de Ruſſie, ont la forme de celles des Perſans. Leurs bonnets ſont ronds, avec un large bord de fourrure. Les habits de leurs femmes ne diffèrent de ceux des hommes, qu'en ce que les robes ſont plus longues & plus étroites.

Comme ils ne ſont pas meilleurs cavaliers que les Coſaques des autres branches,

ils ſe renferment l'hiver pour ſe mettre à l'abri des incurſions des Tartares qui font des courſes à la faveur des glaces. Mais ils s'en vengent en été ; &, montés ſur des barques qui peuvent contenir une trentaine d'hommes, ils pillent toutes les côtes de la mer Caſpienne. Leurs armes propres ſont le ſabre, l'arc & les flèches. Mais, depuis le Czar Pierre, on leur procure des armes à feu pendant l'hiver, qu'ils ſont obligés de rapporter avant l'été à Jaiskoi, où réſide le gouverneur de cette partie de la Ruſſie. Nous avons vu cet uſage ſe pratiquer à l'égard des Nogaïs, & il a le même objet. Le gouverneur reçoit d'eux les contributions qu'ils payent à la Ruſſie en cire, miel & beſtiaux. Cependant ils ont entr'eux des chefs de leur nation qui les gouvernent, ſelon leurs anciennes coutumes. Quoique leur religion ſoit cenſée être celle de toute la Ruſſie, cependant, par ignorance & par ſtupidité, ils y ont introduit beaucoup de choſes qui tiennent du Mahométiſme, en en conſervant beaucoup d'autres qui ſont des reſtes de leur ancien paganiſme.

On ſçait peu de choſes de l'hiſtoire particuliere des Coſaques. Mais l'anecdote ſuivante ne doit pas être ignorée, puiſqu'elle fut une des cauſes de l'aggrandiſſement des Ruſſes en Aſie.

Sous le régne du Czar Jean Wasilowitz, un colonel des Cosaques du Don, appelé Jermak-Timoféwitz, avoit long-tems rodé aux environs de l'Océan, avec environ mille hommes, pillant & ravageant tous les lieux où il passoit. Cependant, s'étant laissé entraîner trop loin, il ne put regagner son pays. Déja même des troupes Russes détachées après lui, lui coupoient le chemin, & l'alloient faire prisonnier. Il n'ignoroit pas la punition qui l'attendoit. Pour se tirer de ce mauvais-pas, il proposa à un certain Strobinoff, qui avoit beaucoup de terres aux environs de la riviere de Sasawaya, de lui laisser passer la riviere avec les huit cents hommes qui lui restoient encore, & se porteroit sur les terres des Tartares. Pour ne pas irriter un homme déja ému par les circonstances, & dont le désespoir pouvoit lui être funeste, Strobinoff aida Jermak de tout son pouvoir. Le pays où il entroit n'étoit autre que la Sibérie actuelle, dans laquelle il n'y avoit alors que les villes d'On-Zigidin & de Sibir, appelées actuellement Tuméen & Tobolskoi. Jermak descendit avec ses Cosaques la riviere de Tura: surprit les deux villes, dont nous venons de parler, en chassa Kutzium-Khan, qui y régnoit alors, & fit son fils prisonnier. Cependant, quelque brillante

que

que lui parût ſa conquête, il ſentoit bien qu'elle étoit trop étendue pour la pouvoir conſerver contre les Tartares, qui, revenus de leur premiere ſurpriſe, ne manqueroient pas de tomber ſur lui avec toutes leurs forces. C'eſt pourquoi il envoya à Moſcou le fils de Kutzium-Khan, nommé Altanaï-Sultan, & offrit au Czar tout le pays dont il venoit de s'emparer, en expiation de ſes crimes. On lui accorda ſon pardon, & l'on prit poſſeſſion du pays. Les Ruſſes s'y ſont étendus de plus en plus depuis ce tems. Quant à Jermak, il perdit la vie peu après. Ayant voulu deſcendre l'Irtiſn avec quelques bateaux chargés de Coſaques, il fut ſurpris & taillé en piéces lui & ſa troupe. Comme c'étoient les Coſaques qui avoient fait cette conquête, pour leur en laiſſer tout l'honneur, on incorpora parmi eux les ſoldats que l'on y faiſoit paſſer; & la milice de Sibérie porte encore le nom de Coſaque.

KHANS DE CRIMÉE.

ON appelle Crimée cette preſqu'île qui s'avance dans la mer Noire, au midi de la partie orientale de l'Europe, & que les anciens nommoient Cherſonnèſe Taurique *. Preſque toute entourée de mer, elle ne communique à la terre-ferme que par un iſthme fort étroit, où eſt un fort accompagné de foſſés qui de chaque côté s'étendent juſqu'à la mer **. La largeur de l'iſthme n'eſt guères que d'une demi-lieue; & la preſqu'île dans ſa plus grande largeur n'a que ſoixante lieues communes depuis Guſlève ***, autrefois Cherſonne, jusqu'à Kazandip, qui eſt le

* Pluſieurs preſqu'îles ont porté chez les anciens le nom de Cherſonnèſe: celle-ci étoit habitée par les Tauri: on y trouve enſuite les Satarches, les Grecs, puis les Chazeres, &c.

** Cette place ſe nommoit chez les anciens Taphra; elle eſt appelée aujourd'hui par les Ruſſes Pérécop & Brécop, terre creuſée, & par les Tartares Orcapi, c'eſt-à-dire, Porte d'or, pour mieux dire, Porte du bourg d'Er, ſitué près du fort qui porte le même nom.

*** Nous ſuivons ici M. Peyſſonel, *Obſerv. hiſt.* &c. p. 88.

lieu le plus avancé vers la mer de Zabache, appelée par les anciens Palus-Méotides.

Quoique fort monſtrueux dans ſa partie ſeptentrionale, ce pays eſt un des plus beaux de l'Europe par la ſalubrité de l'air, la ſérénité du ciel, & la fertilité du ſol : auſſi y vit-on très-bien & à bon marché. Sous les premieres hordes Tartares qui y ont habité, Crim & Caffa étoient les principales villes ; la premiere actuellement eſt fort abandonnée, & la ſeconde ne renferme preſque point de Tartares ; mais on y trouve beaucoup de Juifs, de Grecs & d'Arméniens, & pluſieurs familles iſſues de la garniſon Turque que le Grand-Seigneur y entretient, & des marchands de la même nation, que la ſituation avantageuſe de cette ville y a attirés pour le commerce. La demeure du Khan eſt à Bakche-Séraï *. Entre autres productions du pays, il faut ſur-tout remarquer deux lacs dans l'iſthme, qui s'étend depuis Orkapi juſqu'au diſtrict de

* C'eſt-à-dire, comme en latin, *Horto-Palatium*, Palais-jardin : elle eſt entre les montagnes, ce qui la préſerve des grandes chaleurs & des grands froids. Elle eſt ſur la riviere appelée Tchuruk-Son, eau pourrie, parce que ſans doute elle eſt un peu ſtagnante.

Tchongar, l'un ſe nomme Khalal-*Gneul*, ou lac permis ; & l'autre, Kkaram-*Gneul*, ou lac défendu. Ils fourniſſent tous deux beaucoup de ſel ; mais on ne fait uſage que du premier, encore en tire-t-on plus qu'il n'eſt poſſible d'en débiter. « Ces deux » lacs ne ſe deſſéchent jamais ; & l'on y » voit avec ſurpriſe le ſel ſe former en- » tre deux eaux, comme une croûte de » trois ou quatre pouces. Il commence à » ſe coaguler au mois de Mai, &, dès » qu'il a pris une certaine conſiſtance, la » pluie l'engraiſſe au lieu de le diſſoudre ; » mais, lorſqu'il ſurvient des pluies fortes » en Mars & en Avril, avant que le ſel » ſoit formé, la coagulation n'a pas lieu, » & il n'y a plus eſpoir de récolte pour » cette année-là. »

Les Khans de Crimée ont long-tems commandé, non-ſeulement aux Tartares de la preſqu'île, mais auſſi à ceux de Boudgiak * au nord-oueſt, & à ceux de

* Le Boudgiak ou Beſſarabie s'étend en longueur ſur les bords de la mer Noire, depuis l'embouchure du Bog juſqu'à celle du Danube, & en largeur depuis la mer juſqu'à la rive gauche du Pruth incluſivement, & tournant enſuite au nord-eſt pour regagner le Bog, ſur les frontieres de la nouvelle Servie. On trouve dans quelques Cartes & dans quelques ouvrages eſtimés, que ces Tartares ſont indépendans, ce qui eſt faux. Il

Kouban, en Aſie, ſur les bords de la riviere de ce nom, qui ſe jette dans la mer de Zabache. Ces derniers ne reconnoiſſent plus ſon autorité, & ont un Khan indépendant de tous ſes voiſins.

Tous ces Tartares ſont Mahométans, & reſſemblent beaucoup aux Kalmouks, mais ils ne ſont pas ſi laids. Ils ſont de moyenne taille & fort carrés : ils ont le teint brûlé, les yeux peu ouverts & fort brillans, le tour du viſage carré & plat, le nez camus, la bouche aſſez petite, les dents blanches, les cheveux noirs & auſſi rudes que du crin, & peu de barbe. Ils portent des chemiſes de toile de coton fort courtes, des caleçons de la même toile, des culottes fort larges, & faites de gros drap ou de peaux de brebis. Leurs veſtes, faites de toile de coton, ſont piquées; & par-deſſus ils mettent un man-

---

eſt vrai que le Khan leur laiſſe certaine liberté, mais ils ſont obligés de le ſuivre à la guerre; & c'eſt ordinairement le fils aîné du Khan, ou ſon plus proche parent que ce prince nomme ſultan Sérasker, ou général du Boudgiak, & le Khan lui-même y fait ſa réſidence en tems de guerre. Il en eſt de même des Tartares du Kouban, qui ſont toujours ſoumis au Khan de Crimée, dès que ce prince ſçait les ramener par la politique ou les contraindre par la force. Telle avoit été la conduite de Krime-Ghirai avant ſa dépoſition.

teau de peau de brebis ; les plus riches d'entr'eux portent, au lieu de ce manteau, une robe de drap fourrée de quelque bonne pelleterie. Leurs bonnets, qui ont à peu près la forme de ceux des Polonois, ſont bordés de peaux de mouton ou de quelque pelleterie plus précieuſe, ſelon la qualité de la perſonne. Ils portent des bottines de maroquin rouge ou jaune.

Leurs armes ſont le ſabre, l'arc & la flèche, dont ils ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe. Leurs chevaux, avec une fort mauvaiſe mine, ſont ſi excellens qu'ils font des courſes de vingt à trente lieues. Leurs ſelles ſont faites de bois ; & ils raccourciſſent ſi fort les étriers, que, lorſqu'ils ſont à cheval, ils ſont obligés de s'y tenir les genoux pliés.

Leurs femmes ne ſont pas des plus belles ; elles reſſemblent trop à leurs maris : elles n'ont pour elles que la blancheur. Leurs chemiſes, faites de toile de coton, ſont auſſi longues que celles des Françoiſes ; elles ont par-deſſus une robe étroite de drap ou de peau de mouton : leur chauſſure conſiſte en une paire de bottines de maroquins rouge ou jaune. Elles ne ſont pas en général fort aimées de leurs maris, parce que ces Tartares choiſiſſent ordinairement pour eſclaves, les

femmes qui leur plaiſent le plus parmi les priſonnieres qu'ils enlevent dans leurs courſes.

Ils ſont tous ſoldats, braves, durs à la fatigue, & ſouffrent aiſément les injures de l'air ; &, pour les y accoutumer, on ne les laiſſe plus coucher à couvert dès l'âge de ſept ans : à ce même âge auſſi, on ne leur donne plus rien à manger, qu'ils ne l'aient abattu avec une flèche : à douze ans, ils vont à la guerre. Pour endurcir leur peau à la fatigue, on les baigne dès leur plus tendre enfance dans de l'eau où l'on a diſſout du ſel. Auſſi les voit-on dans l'hiver courir au travers des neiges, & paſſer les rivieres à la nage, lorſqu'elles ne ſont pas aſſez gélées pour leur offrir un chemin de glace.

Dans leurs expéditions, outre la flèche & le ſabre, ils portent un couteau à leur ceinture, un briquet pour allumer du feu, une alêne pour raccommoder l'équipage de leurs chevaux, & cinq ou ſix braſſes de cordelettes de cuir, pour lier leurs priſonniers. Ils ont encore chacun un cadran ſolaire. Les plus riches portent des cottes de mailles, les autres ſont ſans armes défenſives. Dans leurs courſes, ils mènent à la main un ſecond cheval, afin que, lorſqu'ils ſont pourſuivis, & que celui ſur lequel ils ſont eſt fati-

gué, ils puiſſent ſauter ſur l'autre, ce *qu'ils* font avec beaucoup d'adreſſe, & ſans ceſſer de courir. Alors ce premier cheval vient ſe ranger à la droite de ſon maître, & ſe tient à ſon rang, afin d'être prêt à le ſervir une ſeconde fois. Ces chevaux n'ont pour eux que la force & l'agilité, car d'ailleurs ils ont aſſez mauvaiſe mine : le crin de leur col eſt fort touffu & pend juſqu'à terre. Ces animaux, malgré la fatigue à laquelle ils ſont expoſés, ſont cependant ſi ſobres, que ſouvent un peu de mouſſe trouvée ſous la neige leur ſuffit pour toute nourriture.

Quant à leurs maîtres, ils ne mangent ordinairement que du cheval ; *mais ils ne le tuent que lorſqu'il ne peut plus ſervir à* la courſe, & même ils mangent ſans répugnance ceux qui ſont morts de maladie. Lorſque, dans une courſe où ils ſont ordinairement partagés en corps de dix hommes, un cheval de la petite troupe ne peut plus aller, ils le tuent & le partagent entr'eux : s'ils trouvent de la farine, ils la mêlent avec le ſang de ce cheval pour en faire une eſpece de boudin. Cependant, comme il pourroit arriver qu'il ne mourût pas aſſez de chevaux pour nourrir l'armée, ils emportent avec eux quelques proviſions, entr'autres des ſauciſſons de chair de cheval, qui ſont, dit-on, fort

bons. Lorſqu'un cheval vient d'être tué en courſe, ils mettent une partie de la chair ſous la ſelle de leurs chevaux, & continuent leur marche. Au bout de cinq ou ſix heures, ils retirent cette viande échauffée & pénétrée de la ſueur du cheval; nous la trouverions corrompue, elle ne paſſe chez eux que pour mortifiée: ils la mangent comme un morceau fort délicat. Ce n'eſt pas qu'ils s'en tiennent à cette ſeule maniere de manger le cheval: ils en font auſſi bouillir des morceaux dans l'eau, en l'aſſaiſonnant d'un peu de ſel.

Ils ne boivent en général que de l'eau; &, comme elle leur manque aſſez ſouvent dans leurs courſes, ils y ſuppléent par de la neige fondue. Les Mirzas boivent du lait de jument. Ils ont de plus un breuvage fait avec du miel; mais, comme ils ne le font pas bouillir, il ne laiſſe pas de cauſer des tranchées aſſez violentes.

Quoique nous diſions que leur nourriture principale ſoit la chair de cheval, cela doit s'entendre pour la qualité, car ils n'imaginent rien de meilleur. Mais ils font auſſi uſage de millet, de riz & d'orge, ſoit en faiſant de petites galettes ſous la cendre, ſoit en fricaſſant ces grains avec de la graiſſe de cheval; &, pour tirer de cet animal tout le parti poſſible,

ils ſont avec ſa peau des brides, des cordelettes, des couvertures de ſelles & des fouets.

Les Tartares qui demeurent dans les villes, ſont plus civiliſés. Ils font un pain qui approche du nôtre, & un breuvage compoſé de millet bouilli, auſſi épais que le lait & qui enivre. Ils boivent auſſi de l'eau-de-vie qui leur vient par Conſtantinople : les pauvres boivent du lait aigre. Ils ſont en général fort ſobres : ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'en faiſant peu d'uſage du ſel, ils emploient beaucoup d'épices, & ſur-tout de piment.

Pour bien juger les Tartares, ils ne faut pas les conſidérer relativement aux autres nations : leur morale eſt relative, & les principes auxquels ils ſe conforment entr'eux, n'ont point leur application vis-à-vis des étrangers. Quoique toujours diſpoſés à prendre chez les autres peuples, ils ne ſe volent point entr'eux ; mais ſi le vol n'eſt pas permis, il n'eſt pas pour cela puni : le voleur eſt ſeulement obligé de rendre ce qu'il a pris. Cependant la baſtonnade a lieu, ſi le vol intéreſſe le public ou quelque perſonnage puiſſant. Ceux qui aſſaſſinent ou qui font quelques violences, ſont livrés aux parens de celui qui a ſouffert l'outrage. Cette juſtice eſt

elle-même une eſpèce d'abus ; car ces parens ſe livrent quelquefois à des excès de vengeance qui tiennent de la plus horrible férocité.

Le Khan des petits Tartares prend le titre de Padi-Chah ou d'empereur ; &, ſuivant d'anciens préjugés, il eſt regardé comme l'héritier préſomptif de l'empire Turc, au défaut d'enfans mâles de la famille Ottomane. Cependant il eſt réellement vaſſal du Grand-Seigneur qui le dépoſe à ſa volonté, obſervant en même tems de ne jamais le faire mourir. Depuis le traité de Carlowitz, le Czar eſt affranchi de l'obligation d'envoyer au Khan cent mille écus en œufs d'or ou en peliſſe ; mais il a continué d'envoyer deux oiſeaux de proie. L'état préſent des affaires amenera peut-être quelque changement à cet égard.

Les princes de la famille du Khan ſont appelés Sultans. Ils occupent les plus grands emplois, & ont quantité de braves qui ſe dévouent à leur ſervice. Les revenus du Khan ſont aſſez bornés ; quelques revenus de terre, les deux ſalines qu'il afferme annuellement, les douanes des deux ports de Baliklava * & de

* C'eſt-à-dire port où ſe vend du poiſſon.

Guſlève *, & de légers impôts, font tout ſon bien ; il eſt vrai que le Grand-Seigneur lui entretient, en tems de paix, une garde de douze cents hommes, & qu'il ne lui en coûte rien pour lever & entretenir ſes armées. Comme tous les Tartares ſont ſoldats ; dès que le rendez-vous eſt indiqué, ils s'y rendent avec leurs armes, leurs proviſions, & ſur-tout l'eſpérance d'un grand butin.

Ceux qui ont le pas après les Sultans, ſont les Chirin-Beys ; ils forment en quelque ſorte la haute nobleſſe, & ſont les dépoſitaires de la loi. Par état, ils doivent maintenir la liberté du peuple contre les vexations des Khans, ou les entrepriſes des Turcs. On les conſulte dans toutes les affaires, parce qu'ils tiennent à la famille des princes par les alliances, & qu'ils ont beaucoup de crédit à cauſe de leurs grands biens. A leur tête eſt un chef avec le titre de Begh, ayant, comme le Khan, ſon Kalga & ſon Noureddin. Les Mirzas qui viennent enſuite ont auſſi part au conſeil. Après ceux-ci ſont les Olou ou Grands ; les Seïds ou chefs de la religion.

Le divan ou conſeil du Khan eſt compoſé d'officiers qui portent les mêmes titres

* M. d'Anville écrit Koſſevé, on ne ſçait pourquoi ; au moins n'eſt ce pas le nom Turc.

que ceux du grand-ſeigneur. Il a un grand Viſir, un Moufti, un Cadhilesker *, qui ſont les juges immédiats de toutes les affaires civiles & criminelles, & qui poſſedent leurs charges pendant tout le règne du Khan.

Lorſque le Prince entre en campagne, ſes armées montent ordinairement à quatre-vingt mille hommes : elles ne vont qu'à quarante ou cinquante mille, lorſque c'eſt ſon fils ou un de ſes généraux qui commande. Ce n'eſt guères qu'en hiver & vers le mois de Janvier qu'ils entrent ſur le pays ennemi : cet uſage leur procure le double avantage de trouver des hommes moins en état de ſe défendre ; & de n'être arrêtés ni par les marais, ni par les rivieres ; tout eſt glacé & couvert de neige, & leurs chevaux, qui ne ſont pas ferrés, y marchent plus aiſément que ſur la terre. Les riches cependant ferrent leurs chevaux avec de la corne de bœuf, qu'ils couſent ordinairement avec du cuir : auſſi tient-elle peu, & ſe détache-t-elle aiſément dans les hivers où il tombe peu de neige ; & dans leurs courſes ils ſçavent ſi bien prendre leurs meſures, qu'ils ſont de retour avant que les neiges ſoient fondues. Ils cher-

* Juge d'armée.

chent toujours à prendre par les vallons & les défilés, afin de n'être pas ſi aiſément découverts : &, par la même raiſon, quelque froid qu'il faſſe, ils n'allument point de feu. Ils ſe partagent en pluſieurs corps qui ſe placent entr'eux de maniere à ſe porter aiſément du ſecours & à n'être jamais aſſaillis à-la-fois. D'ailleurs ces marches ſont plus ou moins ſçavantes, ſelon l'habileté de celui qui conduit l'expédition. De deux heures en deux heures ils s'arrêtent un quart-d'heure pour laiſſer repoſer leurs chevaux, ce qui ſe fait d'un coup de ſifflet. Lorſqu'ils ſont à trois ou quatre lieues de la frontiere des ennemis, ils s'arrêtent pendant deux ou trois jours dans un lieu ſûr. Là ils ſe diviſent en trois bandes, dont les deux premieres ne forment qu'un corps ; la troiſieme eſt diviſée en deux autres corps, dont l'un forme l'aile droite, & l'autre l'aile gauche. Ils s'avancent enſuite lentement dans le pays ennemi, mais ſans ceſſer de marcher jour & nuit, ne donnant qu'une heure de repos à leurs chevaux, & ne faiſant aucun dommage juſqu'à ce qu'ils ayent fait ſoixante ou quatre-vingt lieues dans le pays ennemi. C'eſt alors qu'ils ſongent à ſe retirer. Le corps d'armée va toujours le même pas ; mais les ailes qui ſont de huit à dix mille hommes, & diviſées en

dix ou douze troupes, ſe répandant chacune de leur côté juſqu'à cinq ou ſix lieues, ravagent tous les villages, en emmenent hommes, femmes, enfans, beſtiaux, chevaux. Auſſi-tôt que ces ailes ont rejoint le gros de l'armée où elles dépoſent tout leur butin, on en envoie deux autres corps qui prennent la place de ces deux ailes : le corps d'armée reſte ainſi complet, & toujours prêt à réſiſter à l'ennemi en cas d'attaque. Il faut obſerver cependant qu'ils ne ſongent à la défenſe que quand il n'y a pas lieu à la fuite. C'eſt ainſi qu'en des courſes d'un mois ou deux, ils enlèvent quelquefois juſqu'à cinquante mille perſonnes, qu'ils vendent enſuite dans les états du Grand-Seigneur.

Nous ne dirons rien des Tartares de Kouban, parce que ce ne ſeroit qu'une répétition de ce qui vient d'être dit. On remarque ſeulement qu'ils ne ſont pas ſi aguerris que ceux de Crimée, & qu'il y a moins de ſubordination entr'eux. Nous allons dire actuellement deux mots de l'hiſtoire de Crimée, qui n'eſt pas aſſez connue pour que nous puiſſions y trouver des anecdotes intéreſſantes.

[1439.]

Pendant les troubles qui déſoloient l'em-

pire du Kaptchac, après l'irruption de Tamerlan, on rapporte qu'un laboureur, nommé Ghiraï *, ſauva un des jeunes princes Mogols, âgé de dix ans, & en eut autant de ſoin que de ſon propre fils. Huit ans après, quelques bandes de Mogols voulant avoir à leur tête un prince de la race de Genghiz-Khan, le bon laboureur leur préſenta celui qu'il avoit élevé. Ce jeune prince, devenu tout-à-coup ſouverain, voulut donner des biens & des titres à ſon bienfaiteur, qui les refuſa conſtamment. Perſiſtant dans le deſſein de prouver ſa reconnoiſſance, & voulant en quelque ſorte l'immortaliſer, il prit le ſurnom de Ghiraï, & ordonna que tous ſes ſucceſſeurs le portaſſent; de-là vient que les Khans le joignent toujours à leur nom.

Ce prince eſt appelé Hadgi-Ghiraï: il ſe mit à la tête des Mogols qui habitoient du côté du Boſphore de Thrace, & fonda un nouvel empire. Tous ces commencemens ne nous offrent que des guerres contre les Ruſſes & des récits de pillage.

* On trouve dans un auteur juſtement eſtimé & fort ſçavant, que ce payſan s'appeloit Kérai; mais c'eſt une mépriſe des auteurs qu'il a conſultés, & une ſuite du peu de connoiſſance qu'il a du turc: il ſçait d'ailleurs beaucoup d'autres langues plus utiles.

[1521.]

Mohammed Ghiraï, troiſieme Khan de Crimée, s'étoit avancé avec une armée nombreuſe ſous les murs de Moskou. Ils avoient tout mis à feu & à ſang ſur leur paſſage : les habitans, ne ſe croyant pas en ſûreté dans la ville, s'étoient retirés dans la citadelle, où ils étoient en trop grand nombre. D'ailleurs la place étoit en mauvais état, quant aux fortifications ; & le peu d'artillerie qu'on y employoit, étoit placé à des endroits inutiles. C'en étoit fait de cette ville, ſi les Tartares euſſent eu la patience d'attendre trois ou quatre jours ; mais leur avidité la ſauva. Le gouverneur offrit des préſens au Khan, pour l'engager à lever le ſiége. Il eut la foibleſſe de les accepter, à condition cependant que le grand-duc s'engageroit à lui payer, tous les ans, un tribut. Il fallut ſigner un traité ſi honteux. Alors Mohammed ſe retira à Rézan, où les Ruſſes eurent la liberté d'aller racheter tous les priſonniers & le butin que l'on avoit fait ſur eux.

Cependant Mohammed, cherchant à s'emparer du château de Réſan, voulut ſurprendre Ivan Kowar, qui en étoit gouverneur. Il lui parla du dernier traité fait avec les Ruſſes devenus ſes tributaires ; &,

ſous prétexte d'aller le lui montrer, il introduiſit un aſſez grand nombre de Tartares dans le château. Ceux-ci euſſent été ſuivis de beaucoup d'autres encore ; mais un cannonier Allemand voyant cette affluence, & ſentant bien qu'elle ne pouvoit y être amenée que par un mauvais deſſein, fit une décharge ſi juſte ſur ces Tartares & les Littramins leurs alliés, que la plûpart prirent la fuite. Le Khan demanda que le cannonier lui fût livré ; on n'y voulut pas conſentir. Comme il couroit riſque d'être pris lui-même, il fut trop heureux de ſe retirer, en laiſſant dans les mains de Kowar le traité dont ſa vanité cherchoit à s'énorgueillir. Mais ſi cet évènement préſerva les Ruſſes de l'exécution d'un traité honteux ; *d'un côté, il* laiſſoit entre les mains des Tartares plus de huit cents mille priſonniers, qui furent vendus à Caffa, à Aſtrakhan & ailleurs.

Lorſque le grand-duc fit faire des reproches à Mohammed ſur cette expédition qui n'avoit été amenée par aucune cauſe connue, celui-ci répondit, que, libre de ſes actions, il faiſoit la guerre quand il le jugeoit à propos, & ſans conſulter qui que ce fût. Il eût été bien doux pour les Ruſſes d'en pouvoir tirer vengeance ; mais il eût fallu être en force, & ils n'y étoient pas.

[1587.]

Ghazi-Ghiraï eſt regardé par les Turcs comme le plus grand prince qui ait régné dans la petite Tartarie *. Le grand-ſeigneur, pour lui donner des marques de ſon eſtime, lui envoya pluſieurs étendards & un corps de muſique. « Ce prince, » diſent les Orientaux, dans les combats » reſſembloit à un lion, dont les rugiſſe- » mens font retentir les forêts & frémir » les déſerts. » Ils diſent de plus, que ſon affabilité lui gagnoit tous les cœurs; que tous ceux qui venoient à ſa cour, riches ou pauvres, s'en retournoient comblés d'honneurs & de préſens : « Si un en- » fant de cinq ans eût pu le ſuivre à la » guerre, il en ſeroit revenu auſſi riche » que Créſus. » Auſſi le grand-ſeigneur, le mettant en place, lui avoit-il augmenté ſa penſion de dix ſequins, quoique d'ailleurs il l'eût comblé de préſents. Guidé par ſa reconnoiſſance & ſon courage, il rendit les plus grands ſervices aux Turcs dans toutes les occaſions qui ſe préſente-

* Peut-être en faut-il excepter Krim-Ghiraï, qui régnoit au commencement de la guerre actuelle, & dont il ſera parlé plus bas; mais les écrivains Turcs n'ont pu en parler encore dans leurs ouvrages.

rent, & fit toujours la guerre heureuſement contre les Ruſſes.

[1598.]

» Enfin ce prince, dont on connoît peu » l'hiſtoire, conſigna ſon ame, plus belle » qu'un diamant, au tréſorier du Ciel *. »

[1610.]

Mohammed, deſcendant d'un ancien Khan, s'étant révolté contre le grand-ſeigneur, avoit trouvé moyen de ſe faire reconnoître Khan, ſans ſa participation. Rizvan Pacha, chargé par le grand-ſeigneur d'appaiſer ces troubles, avoit reçu dans ſon camp à Caffa Dgianibek-Ghiraï, & Dewlet-Ghiraï, princes qui étoient dans le parti des Turcs. Le nouveau *Khan*, voulant les avoir, écrivit au *Pacha* la lettre ſuivante. « Sçachez que je ſuis » Khan, & que j'ai tout pouvoir; ainſi » je vous ordonne de me rendre pieds & » mains liés Dgianibek & Dewlet, qui » ſe ſont réfugiés chez vous, afin que je » les mette en piéces avec mon ſabre à » qui rien ne réſiſte non plus qu'au feu. » Si vous ne vous diſpoſez point à exé- » cuter ces ordres, je vais fondre ſur vo-

* Expreſſion d'Abdallah, fils de Rizvan Pacha, auteur d'une hiſtoire de ces Khans, citée par M. de Guignes.

» tre ville, & la réduire en cendres. » Rizvan lui répondit : « Tous les Khans » de Crimée, quelque puiſſans qu'ils » ayent été, ont toujours ſuivi une an- » cienne coutume que vous paroiſſez mé- » priſer. Il eſt vrai que le trône vous ap- » partient; mais vos illuſtres prédéceſſeurs » auquel il appartenoit, n'y ſont jamais » montés ſans le conſentement du grand- » ſeigneur, qui leur faiſoit toujours l'hon- » neur de leur faire préſent d'une muſi- » que complette, & de pluſieurs éten- » dards. Je vous conſeille de les imiter, » & de ne point abolir une coutume qui » ne peut que vous être très-honorable. » Si vous refuſez d'obéir, vous n'aurez » point de ſujets, & vous ne ſerez point » reconnu Khan. Vous me demandez » ceux qui ſe ſont réfugiés auprès de moi; » je ſuis fâché de vous dire que je ne » puis vous les livrer ſans m'expoſer à » encourir la diſgrace du grand-ſeigneur » à qui appartient cette ville, & ſous la » protection duquel ils ſont à préſent. »

Cette lettre irrita le Khan : de ſon côté, Rizvan Pacha manda à Conſtantinople ce qui ſe paſſoit en Tartarie, & prépara Dgianibek à devenir Khan lui-même, en lui donnant les avis ſuivans. Ecoutons parler un miniſtre Turc, mais honnête homme.

» Un roi ne doit ſe conduire que ſe-
» lon la religion & les loix de ſon royaume;
» avec ces deux guides, il ne s'écarte ja-
» mais de ce qu'il doit à ſes ſujets, il ob-
» tient de Dieu la force pour réſiſter à
» ſes ennemis, & pour les vaincre. Si
» vous me demandez comment vous par-
» viendrez à vous conſerver juſte & équi-
» table, je vais vous en donner les
» moyens : éloignez de vous les plus grands
» ennemis qu'un roi puiſſe avoir, je veux
» dire les flatteurs qui ont juré la corrup-
» tion & la perte de tous les princes;
» que ceux qui gouvernent ſous votre au-
» torité, ayent des mœurs irréprochables,
» de crainte que leurs injuſtices ne re-
» tombent ſur vous. La ſoumiſſion que
» vous devez à notre auguſte empereur,
» dont Dieu conſerve la race juſqu'à la
» fin du monde, eſt telle que vous ne
» pouvez régner heureuſement, ſi vous
» n'êtes diſpoſé en tout tems à exécuter
» ſes ordres. Ce ſont là les maximes qui
» doivent être la règle de votre conduite.
» Faſſe le Ciel que vous ne vous en écar-
» tiez jamais, puiſque votre contentement
» ſur la terre, & votre félicité éternelle,
» dépendent de l'exactitude avec laquelle
» vous les mettrez en pratique ! Quelle
» conſolation pour vous d'être redevable
» de votre trône à l'affection de vos ſu-

» jets, & de le devoir aux liens d'une » amitié réciproque !»

En effet, par les ſoins de Rizvan, le grand-ſeigneur Ahmed-Khan nomma Dgianibek Khan de Crimée, à l'excluſion de Mohammed, & fit Rizvan-Pacha général de l'armée qui devoit ſoutenir le nouveau prince. Cependant Dgianibek, qui ne craignoit rien tant que de tomber entre les mains de Mohammed, ignorant encore les ordres de la Porte, & aſſiégé dans Caffa, ſongeoit à prendre la fuite la nuit ſuivante. « Mais cette nuit là même étoit enceinte de tout le bien que Dieu vouloit lui faire, & elle l'enfanta avec le jour.» Les galères qui apportoient les ordres, ayant en effet paru au point du jour, Mohammed ſe retira. Il fallut cependant en venir aux mains dans la ſuite. Le combat fut des plus ſanglans. « Depuis le matin juſqu'au ſoir, ce ne fut qu'une pluie ou une grêle continuelle de flèches, qui cribloient les coffres de l'ame, & lui ouvroient paſſage pour s'enfuir. »

Le canon dont Rizvan fit un grand uſage, fit un effet ſi terrible, que rien ne put lui réſiſter. « Les hommes, dit l'hiſ» torien Turc, tomboient les uns ſur les » autres ; les choſes les plus inſenſibles » ceſſoient de l'être : on entendoit le bruit

» des boucliers qui ſe choquoient, les » flèches aiguiſoient leurs pointes, & al- » loient chercher le défaut de la cuiraſſe, » pour percer l'ennemi. Les inſtrumens » faiſoient retentir l'air par leur ſon belli- » queux, & ſembloient reprocher aux en- » nemis leur lâcheté. Le ſoleil, qui dar- » doit ſes rayons ſur les ſabres nuds, ſe » reproduiſoit en autant d'autres ſoleils, » qu'il y avoit de ſabres. Les queues qu'on » portoit devant le Pacha, étoient hériſ- » ſées, & les poils paroiſſoient autant » d'yeux ouverts qui excitoient au com- » bat. Tous les combattans reſſembloient » à des lions en furie, les bleſſés à des » tigres acharnés; on ne connoiſſoit plus » de crainte; tous étoient *téméraires: le* » feu & le bruit de l'artillerie, ſembla- » bles aux éclairs & au tonnerre, entre- » tenoient ce courage, ou plutôt cette » audace guerriere : la terre en frémiſſoit.» L'armée du Pacha fut victorieuſe, Dgianibek fut reconnu Khan, & Mohammed s'enfuit en Ruſſie. Cependant il trouva moyen de rentrer en grace auprès du grand-ſeigneur, & revint à Conſtantinople. Son caractere remuant y *donna* de l'inquiétude; on l'enferma au château des ſept tours. Ayant trouvé le moyen de ſe ſauver, il fut arrêté & conduit à Rhodes.

[1623.]

Un nouveau viſir rappela Mohammed, & l'envoya Khan en Crimée : Dgianibek ſe réfugia à la Porte. Le nouveau Khan abandonna enſuite les intérêts du grand-ſeigneur ; on envoya des troupes contre lui : ce ne fut qu'après pluſieurs combats qu'il fut enfin trouvé parmi les morts. Dgianibek fut rétabli ; il demeura en place tant qu'il fut ſoumis au grand-ſeigneur ; mais, ayant changé de ſentiment, il fut dépoſé & envoyé à Rhodes, où il mourut en 1633.

Depuis ce tems, on trouve encore d'autres Khans, dont on ne ſçait rien. En 1706 on trouve Ghazi-Ghiraï, dépoſé pour avoir propoſé avec trop de vivacité le renouvellement de la guerre contre la Ruſſie, que le grand-viſir Ali-Pacha avoit intérêt de ne pas entreprendre. Ce prince étoit bien fait de ſa perſonne, avoit l'air noble, le regard perçant, & les traits du viſage réguliers contre l'ordinaire des Tartares. Son frere fut mis en ſa place ; & Ghazi-Ghiraï fut relégué à Thinghéné-Seraï, ou palais Bohémien, ſitué à vingt-cinq lieues de Conſtantinople, où il mourut de la peſte avec ſa femme, ſa ſœur & cent cinquante officiers. Sa mere adop-

tive, la Sultane Validé, femme de *Selim*-Ghiraï, âgée d'environ cinquante ans, ne pouvant ſupporter l'idée de tant de malheurs, s'enfonça un poignard dans le ſein.

On voit que, pendant le ſéjour de Charles *XII*, *en* 1714, ſur les terres du grand-ſeigneur, le Khan des Tartares ſe *nommoit* Dewlet-Ghiraï *, & qu'il eut beaucoup de part dans le traitement qu'il éprouva de la part de la Porte Ottomane. Quelles qu'ayent été les *intrigues* de ce prince, *on voit qu'il contenoit fort bien* les Tartares, puiſqu'ils ne ſe hâterent pas de piller ſa maiſon, & qu'ils ménagerent ſa perſonne aux dépends de leur *propre* vie.

Ce fut le fils de ce Khan, *qui, ſous* le nom de Krim-Ghiraï, s'étoit d'abord fait reconnoître Khan ſans la participation du grand-ſeigneur, en 1759. Il fut dépoſé en 1761, & envoyé dans l'île de Chio, & enſuite dans celle de Rhodes. Lorſque la Porte voulut déclarer la guerre à la Ruſſie, comme on connoiſſoit les

* On trouve Delvet dans les éditions de l'Hiſtoire de ce prince, qui me ſont tombées entre les mains; c'eſt ſûrement une faute d'impreſſion.

grands talens de Krim-Ghirai, on le rétablit Khan à la place de Makſoud, qui ne l'avoit été qu'un an. Il fut rétabli au mois d'Octobre 1768, & mourut au mois de Mars 1769. Tout juſtifioit en lui le choix de la Porte. Il étoit beaucoup plus inſtruit, je ne dis pas qu'un prince Tartare ne l'eſt ordinairement, mais que pluſieurs autres ſouverains de Monarchies très-floriſſantes. Il connoiſſoit l'hiſtoire & les intérêts de tous les potentats de l'Europe, en connoiſſoit même les premieres familles; avoit des idées de leurs forces, de leur commerce, & de leur maniere de faire la guerre. Cependant il ne ſçavoit aucune des langues appelées Franques dans le Levant; mais il avoit toujours cherché à s'attacher les étrangers, ſoit pendant ſon exil, ſoit avant ſa dépoſition & depuis ſon rétabliſſement. Il étoit humain & fort communicatif. Des perſonnes dignes de foi, qui ont ſouvent eu occaſion de voir & d'entretenir ce prince pendant ſon exil, aſſurent qu'il ſe prêtoit avec une patience ſinguliere à l'embarras où ſe trouvoient les étrangers qui commençoient à parler turc *. Krim-

* Les Tartares parlent un turc différent de celui que l'on parle à Conſtantinople; il eſt moins élégant, mais plus pur.

Ghiraï, dont le génie pénétrant ſuppléoit aiſément au défaut d'interprète, préféroit la peine de deviner leurs idées, au riſque d'en perdre une partie par la traduction d'un tiers.

Le Capidgi-Bachi, porteur du commandement du grand-ſeigneur, par lequel Krim-Ghiraï étoit nommé Khan, & député vers ce prince, étoit auſſi chargé d'une invitation ſolennelle de ſe rendre à Conſtantinople. Il partit en effet, & ſon entrée dans cette ville y fut la plus pompeuſe & la plus magnifique qu'un Khan ait jamais faite. Dès le lendemain, il eut l'audience la plus ſatisfaiſante : ſa Hauteſſe le combla d'honneurs & de préſens. Cet accueil diſtingué *régla celui que* les grands de la Porte *s'empreſſerent* de lui faire. Ce fut, ſans doute, dans ſes entretiens fréquens avec le grand-ſeigneur, que le plan de la guerre fut concerté, l'incurſion dans la nouvelle Servie réſolue pour le mois de Janvier ſuivant. On ne peut guères que renvoyer aux nouvelles publiques, pour ce qui regarde cette expédition, qui eut le ſuccès le plus complet : on ne s'y arrêtera que pour pouvoir en rapporter l'anecdote ſuivante, qui nous eſt parvenue par des lettres dignes de foi,, venues alors de Ruſſie.

[1769.]

Dans le tems que Krim-Ghiraï, parti du Boudgiak, dirigeoit ſa marche vers le fort Sainte-Eliſabeth, le Calga-Sultan, à la tête d'une armée de quarante mille Tartares, étoit ſorti de la preſqu'île de Crimée, & faiſoit une incurſion au-delà de la rive gauche du Dniéper, vers Bachmud *. Les Tartares s'avançoient à grandes journées vers cette place le 3 de Février, & le 4 étoit le jour fixé par un riche bourgeois pour célébrer les noces de ſa fille. Cette cérémonie, chez les Ruſſes, eſt toujours précédée d'une autre, qu'ils ont probablement empruntée de la religion des Grecs. On conduit en grande pompe les deux époux aux bains. Quoiqu'il y en ait pluſieurs dans la ville, ſoit caprice, ſoit ſuperſtition, la mere de la jeune mariée voulut conduire ſa fille à un bain qui ſe trouve dans un village voiſin, appelé Saint-Nicolas. Pendant que la troupe gaie & contente s'amuſoit dans le village, les Tartares, qui étoient en embuſcade autour de la ville, n'oſant l'attaquer, ſe jetterent ſur toute la compa-

* Dans la partie du ſud-oueſt du gouvernement de Woronez.

gnie, emmenerent pere, mere, parens & mariée; & d'un jour de joie & de plaisir, firent le commencement d'une suite de malheurs & de regrets. Le prétendu fut vendu d'un côté, pendant que la fiancée, emmenée d'un autre, fut réservée aux plaisirs brutaux de quelques grands de la Porte.

Fin de la premiere Partie des Anecdotes Orientales.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

[*On avertit que par les lettres* A, P, T, *on a voulu déſigner la véritable ortographe des mots, ſelon que l'on s'eſt conformé à l'*Arabe, *au* Perſan, *ou au* Turc, *autant que le peut permettre la différence des caracteres, afin que les noms, un peu défigurés dans le cours de l'ouvrage, en s'y conformant à notre maniere la plus ordinaire de les écrire, fuſſent rendus à leur véritable prononciation. Nous avons ſouvent ſubſtitué le ç à l's, parce que, ſeule elle prend le ſon du z, & que double, elle ajoute une lettre au mot. Nous avons auſſi écrit* Cha, *& non pas* Scha, *parce que le premier appartient à notre langue, au lieu que l'autre eſt emprunté des étrangers, & s'eſt conſervé par habitude.*]

Abas & Abbas [A], Page 624
Abdallah-Ben-Talêha [A], prince Tahérite : on ne ſçait rien de ſon régne, 102
Abdallah [A], fils de Rizvan Pacha, auteur d'une hiſtoire des Khans de Crimée, 644
Abdalmelek I [A], liſez *Abdoulmélik*, Samanide ; ce que ſon nom ſignifie ; ſuccède à Nouh ; ſon pere ; oblige Rokned-Daoulet de payer tribut, 121 ; commencement des Ghaznévides ; ſa mort rapportée diverſement, *ibid.*
Abdalmélek II, liſez *Abdoulmélik* [A], Samanide ; ſuccède à ſon frere Manſour II, 123 ; eſt ſoupçonné de l'avoir trahi, 124 ; obligé de s'enfuir, *ibid.* tombe entre les mains d'Il-Khan, *ibid.*

Abdaltaʒzak [A], premier prince des Sarbédariens, 494
Abdalraſchid, liſez *Abdour-Réchid* [A], Gaznévide; ſuccede à Ali, 146; donne ſa confiance à Togrul; a lieu de s'en repentir; eſt maſſacré avec ſa famille, 146
Abugiaſar, liſez *Aboudgiaſer-el-Manſour* [A]; on veut lui rendre les honneurs divins, 439; Détruit ces impies, 440
Abouhanifax [A]; ſa vénération pour Dgiafer-El-Sadik, 436
Aboulcaſem- liſez *Aboul-Cacem-Mahmoud* [A], eſt déclaré ſouverain par ſon pere Mohammed, 227; réfuſe cet honneur, 228; lui ſuccede, *ibid.* eſt battu par Sandgiar, *ibid.* aſſerviſſement de ce prince, 229; ſuccès; il meurt; idée de ſes vertus, *ibid.*
Aboul-Cacem [A], Emir, s'empare de Nicée; fait des courſes ſur les Grecs, 137; trompé par Alexis Commène, vient à Conſtantinople; perd une partie de ſes états, 138; *eſt étranglé* par ordre de Malek-Chah. 239
Aboul-Ghazi-Bahadour-Khan [T], auteur de l'Hiſtoire générale des Tatars; ce qu'il dit de leur origine, de celle des Mogols, &c. 86; cité, 354; fils d'Arab-Mohammed, 592; conſeils qu'il donne à ſon pere, *ibid.* a pluſieurs guerres à ſoutenir contre Iſphendiar, ſon frere, 593; priſonnier en Perſe pendant dix ans, *ibid.* détails ſur ſa fuite, 594; danger qu'il court, *ibid.* arrivé dans le Kharizme, eſt reconnu Khan, 596; idée de ſon règne, *ibid.* céde ſon trône à Anuchah-Mohammed-Bahadour, ſon fils, 597; meurt peu après, *ibid.*
Aboul-Houſſain, liſez *Aboul-Houçain* [A], perd le gouvernement de Koraçan; fait priſonnier le

le vizir Aïbéti, 123; eſt mis à la tête des troupes de Nouh II; ſe révolte, *ibid.*
Aboul-Kaïr [A], aïeul de Chaïbek; Burga s'empare de quelques-unes de ſes provinces, 560
Abou-Ali [A], ſujet révolté contre Nouh, as-Samani, 121
Abou-Dgiaſer-Almançour [A], fait traduire du perſan en arabe le fameux Homaïou-Nameh, 138
Abou-Manſor, liſez *Abou-Mançour* [A], Imam, envoyé par Mahmoud le Ghaznévide vers le Calife, 131; n'eſt point admis dans Bagdad, *ibid.* adreſſe qui le fait réuſſir, *ibid.*
Abou-Moſlem [A], ennemi des Ommiades, 437, 440
Abou-Obéida [A], général des Arabes, a ſes troupes défaites par les Perſans, 95
Abou-Sage, envoyé contre les Carmathes, 446; eſt fait priſonnier par eux, 448
Abou-Saïd, général Arabe [A], eſt mis en poſſeſſion du château & de la perſonne de Hakim, 442
Abou-Saïd, chef des Carmathes, s'empare de Hadgiar, 443
Abou-Taher, ou *Thaher*, *ben-Abu-Saïd* [A], eſt le plus fameux des généraux Carmathes, 444; ſon hiſtoire, *ibid.* & *ſuiv.* ſa mort, 448
Acbouga, *ben-Ahmed* [A], laiſſé par ſon pere à Sultanie pour défendre ce château, 462
Ac-Gionlu; ce que ſignifie ce nom: commencement de cette dynaſtie, 479; ſurnommés *Baïanduri*, *ibid.*
Adam, 9
Aderbidgian, ſe dit *Azerbidgiáne* & *Azerbaïdgiane*,
Adhad-Eddoulat, liſez *Adhad-ed-Daoulet*: ce que ſignifie ce nom, fils aîné de Rokn-Ed-

Daoulet ; ſuccède à ſon pere & à ſon oncle, 177 ; traits divers, 178, 179, 181 ; laiſſe en mourant quatre fils, 182
Adel-Aga, liſez *Adil-Aga* [A] ; général d'Houçaïn, 460 ; ſa conduite après la mort de ce prince, 461 ; eſt défait, 462
Afraſiab. (Voyez *Efraſiab*, ſelon la véritable orthographe,) 25
Afridoun, [P] Voyez *Féridoun*.
Aga-Khatoun [T], veuve d'Elias Khodgia, fait élever ſecrétement ſon fils, 535
Agaſſi, (c'eſt-à-dire chef d'un Touman) [T].
Ahmed, ben-Bouié [A] ; Voyez *Moiz-ed-Daoulet*.
Ahmed, ben-Evéis ; ſa révolte contre ſon frere Houcain, & le fait mettre à mort, 460 ; troubles qui ſuivent, 461 ; attaqué par Tamerlan, 462 ; ſon courage, *ibid.* & *ſuiv.* trahi & mis à mort par Cara-Youçouf, 471
Ahmed, ben-Iſmaël, as-Samani [A], ſuccède à ſon pere ; ſon règne ; révolte ; eſt aſſaſſiné dans ſa tente, 119 ; avoit affranchi Alp-Teghin, 126
Ahmed-Beg [T], parent de Ruſtem-Beg ; le détrône, & lui ſuccede, 485
Ahmed-ben-Iahia [A], ſurnommé al-Zendik, 439
Ahmed-Khan [T], gouverneur de la Tranſoxiane, ſe révolte contre Sandgiar, 313
Ahmed, Khan du Kapt-Chac, appelé par le roi de Pologne, contre le Khan de Crimée, 548 ; laiſſé ſans ſecours ; s'en plaint inutilement, 549 ; abandonné par ſon frere ; échappe aux Turcs ; ſe ſauve à Kiovie ; eſt retenu à Wilna, *ibid.* eſt conduit à la diète, *ibid.* s'y plaint des Polonois ; eſt remis en liberté ; repris par les Lithuaniens ; retenu priſonnier par

Alexandre, juſqu'à ſa mort, 550; fin de la puiſſance du Kapt-Chac, *ibid.*
Aibéti, vizir de Nouh II, aſſaſſiné par les eſclaves d'Aboul-Houcaïm, 123
Aïoubites, deſcendant d'Aïoub en Egypte,
Akaltaï-Khan [T], Khan du Kharizme: trait de juſtice, 586
Ak-Coïoulu ou *Coïnli* [T], 476
Akhi-Dgiouk [T], maître de l'Adherbidgian, eſt défait par Véis, 457; eſt remis en poſſeſſion de ce qu'il avoit perdu, 458; eſt fait priſonnier par Avis, qui lui ôte la vie, *ibid.*
Akia-Beghi, 519
Akra. (Voyez *Ptolémaïs.*)
Al-Dgiaptou-Khan, 490
Ali-Bei forme une entrepriſe contre Tamerlan, 519
Al-Manſor, liſez *Al-Mançour* ou *Manſour* [A], c'eſt-à-dire *le victorieux*; expreſſion employée dans la célébration du Nev-Rouz, 17
Al-Mamoun [A], fils d'Al-Rachid, ne devoit avoir le califat qu'après la mort d'Emim, ſon frere, 99; il prend les armes, *ibid.* douleur que lui cauſe la mort de ſon frere, tué par ordre de Taher, 100; il éloigne ce dernier de ſa cour, *ibid.* confirme Taléha dans la principauté que s'étoit faite ſon pere Taher, 101; met en place les quatre fils d'Aſſad, 115
Al-Mélik-al-Naſſir, caliſe d'Egypte [A], 420
Al-Moviad: ce que ſignifie ce nom: à qui donné, 122
Al-Rachid, caliſe, avoit en mourant laiſſé la puiſſance à Emim, &, en cas de mort, l'avoit ſubſtituée à Al-Mamoun, 99; ce qui en arriva, *ibid.*
Al-Zendik [A], ſignifie ſectateur du Zend, ou,

ce qui eſt la même choſe pour les Muſulmans, l'Impie. (Voyez *Ahmed-ben-Iahia.*)
Alaeddin-Mohammed, ben Tagach [A], Kharizmien, ſuccède à ſon pere, 321; malheur de ſon règne, *ibid.* & *ſuiv.* ſes débauches, 324; marche contre le caliſe, 325; reçoit une ambaſſade de la part de Genghiz-Khan, 327; il s'attire la guerre, 329; meurt dépouillé de ſes Etats, 331
Alaeddin, docteur, [A],
Alaeddin-Kaï-Caous [A], ſuccède à ſon frere Kaï-Khuſrew: on ne ſçait preſque rien de ſon règne, 259; meurt d'un flux de ſang, 260; idée de ſes vertus, *ibid.*
Albéric, l'un des envoyés du Pape en Tartarie, 413
Alep, ville poſſédée par Loulou, 272; capitale des Etats de Noureddin, 290
Alexandre le Grand. (Voyez *Iskhender.*)
Alexandre, roi de Pologne, craint le Khan de Kapt-Chac, 548. Affaires qui ſurviennent lors de ſon couronnement, 549
Alexandre (le frere), l'un des envoyés du pape en Tartarie, 413
Alexandre Michaelowitz, ſur le point d'être ſurpris par les Mogols, 542; belle défenſe, 543
Alexis Comnène cède pluſieurs provinces à Soliman, 137; ſon artifice à l'égard d'Aboul-Cacem, 138; trompe les Francs, 242
Ali-Ben-Bouié [A]. (Voyez *Imad-Déoulé.*)
Ali-Ben-Iſſa, général d'Emim [A], marche contre l'armée d'Al-Mamoun: il eſt ſurpris & tué, 99
Ali-Ben-Maçoud [A], eſt mis ſur le trône à la mort de Maudoud, 146; chaſſé par un fils de Mahmoud; on ne ſçait rien de lui, *ibid.*

Ali-Chah, prince Kharizmien [P], révolté contre ſon frere Mohammed, ſe retire auprès de Mahmoud, le gauride, 161; arrêté & livré à ſon frere: ce qui en arrive, *ibid.*
Ali, (l'Emir) général de Naſſir-as-Samani, mordu par un ſcorpion; ſon courage; belle réponſe, 120
Aly, liſez *Ali*, ſecond prince Dilémite: on ignore ſon hiſtoire, 164
Ali, commandant d'une place du Kerman; ſa conduite généreuſe, 173; avantage qu'il en retire, 174
Ali-Mirza eſt tué, 484
Ali-Pacha fait dépoſer Ghazi-Ghirai, 649
Alindgé-Khan, nommé auſſi Ilindgé-Khan, eſt pere de Turck & de Mung'le ou Mongul, 188
Al-Malek-Al-Modhaffer-Seïfeddin [A], troiſieme ſultan des Mamelucs, défait les Mogols, 431
Alp; [T] ce qui ſignifie ce nom, 125
Alp-Arſlan, Seldgiucide [T], neveu de Thogrul-Beg, lui ſuccède; ce que ſignifie ſon nom: met en fuite Nedham-el-Moulk, 206; fait priſonnier Romain Diogènes, 207; ſa conduite noble à ſon égard; le renvoie dans ſes Etats, 208; appaiſe une révolte, 209; contre ſon attente s'empare d'un château, *ibid.* autre évènement heureux, 210; fait la conquête de la Géorgie, *ibid.* marche à celle du Turqueſtan, *ibid.* meurt d'un coup de poignard, 212; ſes dernieres paroles, *ibid.* ſon portrait, *ibid.* eſt tranſporté à Mérou, 213
Alp-Arſlan II, veut rentrer dans les états de ſon pere; il eſt enfermé à Moçoul, 290
Alp-Teghin [T], a l'avantage ſur Manſour I, 122; ſes commencemens par des tours d'adreſſe, 125; affranchi par Ahmed-as-Samani;

entre dans la milice ; s'y avance ; pourſuivi par Manſour I ; attachement des troupes pour lui, 126 ; s'empare de Ghazna ; s'y fait une ſouveraineté qu'il laiſſe à Sébektéghin ſon gendre, 127

Altanai-Sultan, fils de Kutzium-Khan, fait priſonnier par Jermak, 624 ; envoyé au Czar, 626

Alvend ſuccède à Ahmed-Begh ; eſt battu par Chah-Iſmaël, 485

Al-Zendik, épithète donnée à Ravendi, 439

Amad-ed-Daoulet [A], ſignifie *ſoutien de l'Etat* : ſurnom donné à Ali-ben-Bouié ; par qui, 170 ; eſt le premier des Bouïdes ; ſes conquêtes, *ibid.* trouve deux tréſors, & comment, 171 ; laiſſe la ſucceſſion à ſon neveu, 172

Ambaſſades du Pape en Tartarie, 431 & *ſuiv.* 416

——— du grand Khan au Pape, *ibid.*

Amin, liſez *Emin*, eſt nommé Calife par ſon pere Al-Rachid, 99 ; ſon frere Al-Mamoun prend les armes contre lui, *ibid.* eſt tué par ordre de Taher, 100

Amou, fleuve de la grande Bukharie, 563 ; les Uzbecs changent ſon embouchure, 598 ; & pourquoi ; ſe rend actuellement dans le lac d'Arall, *ibid.*

Amrou-ben-Leith [A], Soffarite, & frere de Iacoub ; il lui ſuccède & s'en montre digne : ſe concilie le calife, 108 ; l'indiſpoſe en tournant ſes armes contre le Sedgeſtan, 109 ; défait Mohammed, l'envoie au calife, *ibid.* tombe au pouvoir d'Iſmaël-as-Samani, qui l'envoie au calife Motaded ; eſt long-tems priſonnier ; meurt de faim, 110 ; aventure arrivée à ce prince, 111 ; ſtratagême de ſa politique, 112

Anar, régent du royaume de Damas, pendant l'enfance de Mahmoud, 274 ; attaqué par les

Atabeks; demande du ſecours à Foulques, *ibid.* met ſur le trône Mohammed, après la mort de ſon frere, 275; fait reconnoître le fils de ce prince; conduite admirable, *ibid.* & *ſuiv.* Sa mort: regrets qui l'accompagnent, 280

Andérab, ville. Ses habitans ont recours à Tamerlan, 532

André, prince Ruſſe, ſe rend à la cour du Khan de Kapt-Chac; conduite des Mogols à ſon égard, 541

Andronic, Conſtaſtéphanus, 254

Andronic, fils de Conſtantin, marche avec ſon frere Ican à la tête de l'armée, 254

Andronic-Batuze; ſa tête portée au bout d'une lance, 255

Angora, (bataille d') 529

Année des Calmouks, 608; fête qui ſe célèbre à ſon commencement, *ibid.*

Anouch-Teghin [T], le même que Bouſtéghin-Gurgé, 512

Antioche, aſſiégée par les Francs, 266; eſt priſe, 269; il y périt cent mille hommes, 270

Anouſcha, liſez *Anoucha-Mohamed-Bahadour*, fils d'Abulghaſi-Bahadour-Khan; exécute les projets de ſon pere, 597

Arab-Mohammed [A], ſuccède au Kharizme à ſon pere Hadghim-Khan, 590; ce qui arrive à Urghens en ſon abſence, *ibid.* comment il s'en venge, 591; malheurs de ſon règne, *ibid.* ſa modération, 592; révolte de deux de ſes fils, *ibid.* tombe entre leurs mains, 593; eſt mis à mort, *ibid.*

Arabes, battus par Ferouk-Zad, 95; s'emparent de la Perſe, 97; maîtres de la Perſe; battent les Turcs, 199; avec ceux-ci battent les Chinois, 200; battent les Turcs, *ibid.*

Arafat, (mont) dans le voiſinage de la Mecque: conte à ſon ſujet, 299
Arak, eau-de-vie [A], même boiſſon que le raki [T].
Arall, (lac d') reçoit le Gihon, 464; & le Sirr, *ibid.*
Ardebil, ville, 460
Ardſchir, liſez *Ardchir* ou *Erdechir* [P], roi Caïanien; étoit fils d'Isfendiar, 43; ſuccède à ſon aïeul Giuſtab, *ibid.* ſemble avoir été nommé Bahaman, fait obſerver la religion du feu; ſoins qu'il donne à ſon empire; conſulte la nation, 44; reçoit des éloges univerſels, 45; meurt en laiſſant Homaï enceinte, *ibid.* c'eſt ſous ſon règne que l'on place Ruſtam, *ibid.*
Ardſchir, liſez *Ardchir*, Babégan, pourquoi ſurnommé ainſi; petit-fils de Saſſan, 56; eſt élevé à la cour, & placé avec les fils du roi de Perſe, *ibid.* eſt envoyé pour commander au loin des troupes, *ibid.* ſollicite en vain le gouvernement qu'avoit eu Babec; ſe révolte, *ibid.* s'empare d'Eſtakar, 57; étoit cru de la race des Caïaniens, *ibid.* s'empare de la couronne avec le titre de Chah-in-Chah, *ibid.* ſoumet une partie de l'Aſie; beaux traits de ſa vie, 58, 59; ſon épouſe attente à ſes jours, 59; meurt, *ibid.*
Ardſchir II, liſez *Ardchir*, roi Saſſanien; parent de Chabour II, lui ſuccède, 68; méritoit de régner; n'avoit pas eu le droit de diſpoſer de la couronne, 69
Ardchir III, roi Saſſanien, ſuccède à ſon pere Kobad-Chiroué, 94; le général lui enleve la couronne, *ibid.*
Arſlan-Chah, Ghaznévide [T], frere de Chirzad, lui ſuccède; ſon règne eſt malheureux; eſt fait priſonnier par Bahram-Chah, 148

Aſcelin, l'un des envoyés du Pape en Tartarie, 413; particularité de ſa miſſion; ſa maladreſſe, *ibid.* & *ſuiv.*

Aſchaniens, liſez *Achganiens* [P], compris avec les ſuivans ſous le nom de Molouk-al-Taouaïf; comprenoient huit princes, 54

Aſchkaniens, liſez *Achkaniens* [P], nommés Molouk-al-Taouaïf, 54; de qui ils ont pris leur nom; comprennent douze rois, *ibid.*

Aſie-Mineure. (Voyez *Natolie.*) Il s'y forme onze petits royaumes; commencement des Ottomans, 264

Aſoff ou *Azoff*, ville; Tamerlan y paſſe, 547

Aſſad liſez *Açad-ben-Saman* [A], établi dans la ville de Mérou; eut quatre fils, mis en place par le caliſe Al-Mamoun, 115; ce que ſignifie ſon nom, *ibid.*

Aſſaſſins, leurs envoyés mis à mort par Holagou, 425; commencement de leur hiſtoire, 334; idée de leur ſchiſme, *ibid.*

Aſtiar, quatrieme prince Dilémite: on lui enleve la couronne, 164

Aſtrakan, ville, priſe & ſaccagée par Stanco, 616

Atabek, c'eſt-à-dire gouverneur de prince [T]: action courageuſe d'un Atabek, 256

Atabeks de Syrie, attaquent Damas; ſont repouſſés, 274; leur puiſſance s'étend, 276; commencement de cette dynaſtie, 281; ce qu'on entend par ce mot, *ibid.* fin des Atabeks, 310

Atſiz, kharizmien [T], ſuccède à ſon pere; ſes qualités; ſervice qu'il rend à Sandgiar, 313; ſa révolte, 315; eſt humilié, *ibid.* ſa mort, 316; trait de ſa ſuperſtition, *ibid.* & *ſuiv.*

Attalie, ville; l'empereur Grec s'y retire, 258

Attila.

Avanach-Khan, frere de Buzzu-Khan, lui ſuccède, 582
Avanies. Ce que l'on entend par ce mot dans le Levant, 569
Avicennes, à la cour de Cabous, 167
Awares. 194
Ayaz, (l'Emir) Atabek ou gouverneur du jeune Malek-Chah, ben-Barkiarok, 224
Azurmi, [P] la plus jeune des filles de Kouſrew-Pervitz, ſuccède à ſa ſœur Touran-Doukt; la ſurpaſſoit en beauté; ce que ſignifie ſon nom, 96; fait mettre à mort les grands du royaume, 96; eſt faite priſonniere, & miſe à mort, *ibid.*
Azzeddin-Kaï-Kous, Seldgiucide d'Icône [T], l'aîné des fils de Kaï-Khouſrew, lui ſuccède, 263; retiré chez les Grecs, & livré aux Mogols; ſa mort, 263

Baalbec, ville. Les Carmathes s'en emparent, 444
Bab-al-Mandel, ou *Babelmandel*, détroit à l'entrée de la mer Rouge, 349
Baba, Turcoman fanatique, 261; chef de parti; a la tête tranché, 262
Babec, gouverneur de province, au ſervice duquel entre un des fils de Saſſan, lequel fut pere d'Ardchir Babégan, 55
Bachmud, ville. Les Tartares marchent de ce côté; aventure, 653
Bactriane, région ancienne: à quel pays elle répond actuellement, 563
Bactra, ville: nom ancien. (Voyez *Bakh.*)
Bad-ez-Zaman, prince de la famille de Tamerlan, échappe à la cruauté de Chaïbek, 562; conſeils qu'il donne à Chah-Iſmaël-Sofi, *ibid.*
Bagdad, ville, ſa ſituation, 109; à quelle ville de l'antiquité elle a ſuccédé, *ibid.* priſe par Ho-

lagou, 426; aventure à ce ſujet, 427; aſſiégée & priſe par Tamerlan, 466 & 67. Ahmed y rentre, 468; retombe au pouvoir des Turcomans, *ibid.*

Baghi-Sian, brave gouverneur d'Antioche, défend cette place contre les Chrétiens, 266 & *ſuiv.* pris, a la tête tranchée, 269

Baharam-Chah (P), Ghaznévide, fait priſonnier Arſlan-Chah; ſon règne eſt malheureux, 148; porte ſes armes dans l'Inde; eſt pourſuivi par Houcaïn-Gauri, *ibid.* revient & uſe mal de la victoire; meurt ſur le point d'être attaqué par le même, 149

Baharam-Ghour, ancien roi du Dilem: on en fait deſcendre Bouïé, 168

Baïanduriens, (Voyez *Ac-Coïounlus*) [T], 479

Baïazid-ben-Evéis, frere d'Ahmed, ſe révolte contre lui, & s'empare de Sultanie, 461

Baï-Sancor [T], parvient à la ſouveraineté; eſt tué, 484

Baïjazetto, (Voyez *Baïazid.*)

Baïazid ou *Bajazet*, défait & pris par Tamerlan, 529; comment traité, *ibid.*

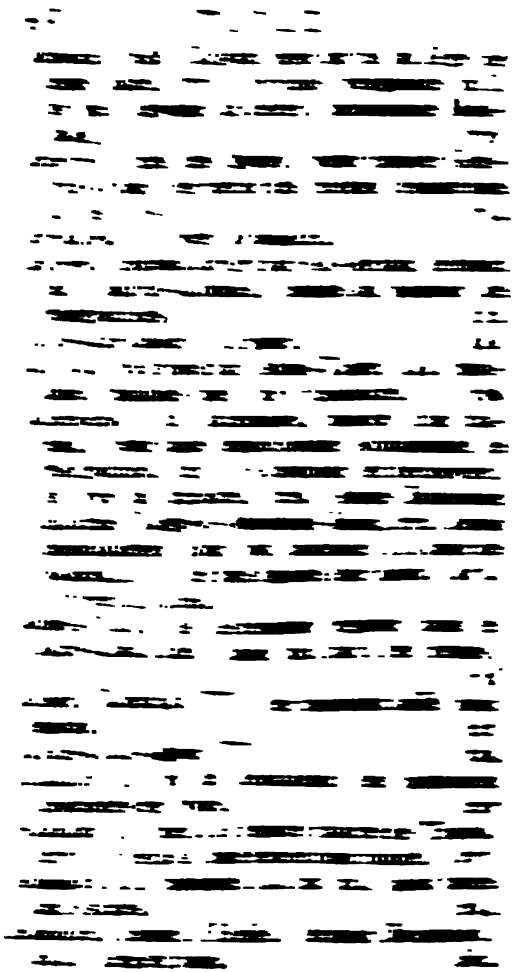
Bakhtché-Séraï, ville [T]. Comment on s'y conduit à l'égard des Envoyés des cours, 509; réſidence du Khan de Crimée, *ibid.* ce que ſignifie ſon nom, 627

Bakirgan, province du Kharizme; quel ſaint perſonnage y demeuroit, 580

Balek, en tartare, ſignifie *ville principale.*

Baliklava, port de Crimée: ce que ſon nom ſignifie, 635

Balkh, ville, où ſituée, 40, 569; Caï-Khuſrew y établit le ſiége de ſon empire, *ibid.* offre de ſe rendre à Genghiz-Khan, qui aime mieux la prendre d'aſſaut; elle eſt raſée, 375; nommée Bactra par les anciens, 569



Beaudoin, beau-frere de Manuel, empereur, 254; eſt tué, 255
Beckowitz, brigadier: où envoyé par Pierre le Grand, 598; mauvais ſuccès de ſa miſſion, *ibid.* attaqué par les Uzbeks, *ibid.* ruſes qu'ils emploient contre lui, 599; ſa mort, 600
Bedred-Din-Loulou, maître de Mouçoul ou Moſſoul; fait jetter Maçoud dans le Tigre, 309; conſerve le royaume des Atabeks, 310
Behman, pere de Saçan.
Behram I, ben-Hormouz [P], roi Saſſanien: ſuccède à ſon pere; attire Manès à ſa cour; le fait écorcher vif, 63; on cite de lui une maxime fort ſage, 64
Behram II, roi Saſſanien, n'étoit, ſelon quelques auteurs, que le fils adoptif du précédent, 64; ſes mauvaiſes qualités; on lui donne le ſurnom de Khalis; on eſt prêt à ſe révolter; les Mages entreprennent de le corriger, & y réuſſiſſent; il meurt un des meilleurs monarques, *ibid.*
Behram III, roi Saſſanien. Il avoit gouverné le Sedgeſtan pendant la vie de ſon pere, 65; lui ſuccède; ne fait rien de remarquable, *ibid.*
Behram IV, roi Saſſanien, ſuccède à ſon pere Chabour III, 69; ſon règne eſt heureux, on en ſçait peu de choſe; meurt dans une ſédition, *ibid.*
Behram V, roi Saſſanien, avoit été élevé à la cour du roi de Perſe, & pourquoi, 70; y revient à la mort de ſon pere, 71; de quelle maniere il obtient la couronne, *ibid.* monte ſur le trône par ſa bravoure, & s'y fait aimer par ſa juſtice, 72; erreur de ce prince en fait de gouvernement, *ibid.* eſt preſque dépouillé

de ſes états par le roi du Turqueſtan ; recouvre ſes Etats, 73 ; laiſſe le gouvernement à ſon frere Narſi, & voyage aux Indes, 74 ; combat un éléphant monſtrueux ; autres exploits, *ibid.* prévient l'effet des jalouſies, & revient en Perſe, *ibid.* rend ſon peuple heureux ; fait la guerre avec ſuccès contre les Arabes & les Grecs ; périt malheureuſement, 75

Behram, officier d'Hormuz IV ; traitement honteux qu'il reçoit de ce prince, & vengeance qu'il en tire, 90 ; ſe retire chez le prince du Turqueſtan, 91

Béit-el-Cods ; [T] (Voyez *Jéruſalem.*) ce que ſignifie ce nom, 271

Begh, chef de la milice en Crimée, 636

Bela, roi de Hongrie donne des habitations aux premieres hordes des Tartares Coſaques, 611

Bérak-Khan, Mogol, adopte le premier le Mahométiſme, 503

Bérak-Khodgia, convaincu de lâcheté ; traitement qu'il éprouve, 522

Béréké, ſe fait reconnoître chef des Mogols du Kapt-Chac, 537 ; eſt le premier Mahométan de cette branche, *ibid.* ſa mort, 539

Bernard, (S.) 250 ; prêche la Croiſade, 276

Bernier, voyageur ; ce qu'il dit des femmes des Uzbeks, 566

Beyan-Seldouz [T], 507 ; adonné au vin, ſans conſidération, 508

Bibars, ſoudan d'Egypte, fait bâtir une moſquée à Crim, 539

Bibars, frere d'Ilbars, lui aide à s'emparer du Kharizme, 580

Bidpaï, (mot indien) Brachmane, auteur du fameux Homaïou-Nameh ; par l'ordre de qui il le compoſa, 138

Bielgorod. 619
Bikidgek, s'empare de l'autorité ſous le règne d'Elias-Khodgia ; abuſe du pouvoir, 511
Biim, ſignifie épouſe [T], 582
Boëmond, établi à Antioche, ſecourt Malathia, eſt ſecouru par Beaudoin, 244 ; moyen qu'il prend pour empêcher les Turcs de revenir dans ſon camp, 267 ; s'empare d'Antioche, 268-271 ; en eſt reconnu prince, *ibid.* fait priſonnier, 298 ; mis en liberté, 299
Bog, fleuve. 628
Bokhara [P], idée de cette ville ; aſſiégée par les Mogols, 366 ; ſe rend à Genghiz-Khan, 367 ; ſa conduite dans cette ville ; elle eſt réduite en cendres, 368 ; ſa ſituation & ſa deſcription abrégée, 568
Boriſthène, fleuve, nom ancien du Dniéper.
Boſra, ville : expédition projettée contre cette ville, 275
Boudgiak, ſa ſituation, 628
Bovides, liſez *Bouïdes*. Commencement de cette dynaſtie ; d'où elle tiroit ſon nom, 168
Bovié, liſez *Bouïé*, donne ſon nom à la dynaſtie des Bouïdes, 168 ; de qui on le faiſoit deſcendre ; n'étoit qu'un pêcheur du Dilem, 169 ; a trois fils ; ſonge qu'on lui attribue, *ibid.*
Bourda habit noir des califes Abbaſſides [A], 204
Bourgogne ; (le duc de) ſon courage & ſon habileté, 245
Bourſa, ville [T], appellée auſſi Burſe : devient le ſiége de l'empire Ottoman, 264
Bouſtéghin-Gurdgé, le même qu'Anouch-Téghin [T] ; c'eſt à lui que commencent les princes du Kharizme, 312
Bukharie, (grande) ſa ſituation : ſes fleuves principaux, 563 ; ſes richeſſes phyſiques, 564 ;

idée du génie & des mœurs des Tartares qui l'habitent, 565 *& ſuiv.* ſes grandes diviſions, 567
Bukhares, anciens habitans de la grande & petite Bukharie, 570; comment appellés par les Tartares, *ibid.* leurs mœurs, *ibid. & ſuiv.* d'où quelques ſavants les font deſcendre, 572
Burkhan-Caldin, lieu de la ſépulture de Genghiz-Khan, 391; appellé par les Chinois, montagne de Han, *ibid.*
Burga, fils d'Idigar, lui ſuccède, 560; eſt expoſé à des guerres, *ibid.* pourſuivi par les gens de Chaïbek, 561; comment ſauvé, *ibid.* mis à mort par cet ennemi, 562
Buzurge-Mihir, liſez *Budzurdge-Mihir* [P], miniſtre de Nouchirvan, l'un des plus grands hommes de ſon tems, 83; ſa converſation avec des philoſophes, 84; eſt miniſtre d'Hormouz IV, 89
Buzzuga, quatrieme Khan du Kharizme depuis Ilbars; donne ſa niéce en mariage à Chah-Thamas, 582

CABOUS, Dilémité, fils de Vachmakin, lui ſuccède; ſes belles qualités; ce qu'un bel eſprit dit de ſes ouvrages; guerre qu'il éprouve, 165; ingratitude de Fakhred-Déoulé à ſon égard, 166; conſpiration des grands; on le force de céder la couronne à ſon fils, *ibid.* belle réponſe de ce prince; il eſt empoiſonné, 167; il avoit eu Avicennes à ſa cour, *ibid.*
Caeim-Eddeoulet. (Voyez *Ac-Sancar.*)
Cadherites ou plutôt *Cadherdhiens.* (Voyez *Seldgiucides du Kerman*,) 235
Cadherd ou *Carouk-Begh*, gouverneur du Khoraçan, prend les armes contre ſon neveu Malek-Chah; eſt empoiſonné, 235
Cadhilesker, ce que ſignifie ce mot, 637

Caſa ou *Kéfé*, ville; quand a été une des premieres villes de la Crimée, 627; aſſiégée par Rizvan-Pacha, 647
Caïaniens, 28
Caïaumarath, liſez *Kéioumers* [P], fondateur de la dynaſtie des Pichdadiens, 93; eſt pris pour Adam, Noé, &c. *ibid.* érige des cours de juſtice; enſeigne les arts, *ibid.* on lui attribue la fondation de pluſieurs villes, 10; abdique la couronne, *ibid.* remonte ſur le trône après la mort de Siamek, 11
Caï-Khoſrou, liſez *Caï-Khuſrew* [P], roi Pichdadien, fils de Siabek; eſt élevé en cachette dans le Turqueſtan, 323; reconnu de ſon aïeul; eſt ſur le point de périr, *ibid.* mérite de ſuccéder au trône, 335; donne ſes premiers ſoins au gouvernement; ſe venge enſuite des Turcs, *ibid.* bonté de ſon règne, 34; ſous ſon règne eſt Locman, 35; il ſe retire après s'être choiſi un ſucceſſeur, *ibid.*
Caï-Kaüs [P], ſecond roi Caïanien, & fils ou petit-fils de Caï-Cobad, 29; réprime des rebelles; ſtratagème contre ſes ennemis, *ibid.* eſt moins heureux contre un roi de l'Yémen, 303; fait mettre en priſon ſon fils Siabek, accuſé d'inceſte; éloigne Ruſtem de ſon armée, 31; rappelle Siabek, retiré chez les ennemis, *ibid.* comment il s'y prend pour ſe choiſir un ſucceſſeur entre Thous & Caï-Kuſrew, 33; abdique la couronne, *ibid.*
Caï-Kobad ou *Cobad* [P], deſcendant de Manoudgéher, & roi Caïanien, eſt mis ſur le trône par Zalzer, 28; met Zalzer à la tête des affaires, & Ruſtem à la tête des armées; met l'ordre dans ſes finances; établit la meſure itinéraire, appellé Ferſenk ou Paraſange, *ibid.* devient aveugle & meurt, 29

Caïem-Bemr-Illah, liſez *Caïm-Biemr-Il'ah*, ca-life [A], appelle les Turcs à ſon ſecours contre les Bouides, 202; a lieu de s'en repentir, 203, 205; eſt forcé de donner ſa fille à Thogrul-Beg, *ibid.*

Calmouks ou *Eleuthes*; où ce peuple habite, 600; ſon hiſtoire eſt mal connue, *ibid.* ce nom n'eſt qu'un ſobriquet qui offenſe les Eleuthes, 601; leurs diviſions, 603; leur portrait, *ibid.*

— Tchongars, 603; où ils habitent, *ibid.*

— Kochots, 603; où ils habitent, *ibid.*

— Torgouts, 603; ont quelquefois ſervi dans les armées des Ruſſes, 604

Calo-Genbar, employé mal-à-propos pour Calaat-Dgiaber [A]; ce que ſignifie ce mot, 288

Cameréddin [A], Mogol ambitieux, maſſacre le Khan de Kachgar; s'empare du trône, 535; ſe ſauve dans le déſert: ce que ſignifie ſon nom, 536

Caïoun, ſurnommé *Rezm-Khnah*, (Voyez ce mot.) 4

Capt-Chacs, appellés *Polovtci* par les Ruſſes; attaqués & ſubjugées par les Mogols, 377

Cara-Coiounlu ou *Coinli* [T]; commencement de cette dynaſtie, 474; d'où cette dénomination, *ibid.*

Cara-Begh, lieu [T]; ce que ce nom ſignifie, 483

Cara-Ioucouf [T], s'empare de Bagdad, 468; pourſuivi par Tamerlan, 469; s'empare d'une partie de l'Irak, &c, *ibid.* ſuite de ſes conquêtes, 470; fait mourir Ahmed, 471; ſon hiſtoire, 475; ſa mort, 476

Cara-Khitans, Tartares, font une incurſion dans le Khariſme, 313

Cara-Mohammed, prince Turcoman, reçoit Ahmed, 461; premier prince des Cara-Oiounlu, 475

Carachar-Névian, homme de mérite : Zagataï lui confie le gouvernement de ſes Etats ; eſt un des ancêtres de Tamerlan, 501
Caracorum, ville choiſie par Genghiz-Khan, pour être la capitale de ſes Etats, 380 ; idée de cette ville, 421
Caratchia-Orda [T]. (Voyez *Kaſats.*)
Carmathes ; leur commencement : d'où ils tirent leur nom, 443 ; leurs progrès, 444 ; affoiblis par la mort d'Abu-Thaher, 448
Caſan-Sulthan, de la famille de Zagakataï ; indiſpoſe ſes ſujets, 503 ; eſt tué, 504
Caſat-Chia-Orda, (Tartares de la) 573, 574 ; (Voyez *Kaſath.*)
Casbin, ville. (Voyez *Caſwin.*)
Catiba, général Arabe, bat les Turcs ; ſes conquêtes, 199
Caviari. 553
Cazagan [T], ou *Mir-Cazagan*, 492
Cazuin, liſez *Caſwin*, ville que nous nommons Casbin, bâtie par Chabour II ; ſa ſituation ; ſurnommée Dgémalabad, 68
Cha-po-lo, Khan des Turcs, fait priſonnier par les Chinois, 198 ; on lui laiſſe la vie, 199
Chardin. (le chevalier) 554
Charles XII, quel Khan en Crimée lors de ſa détention, 650
Chaſſe, (grande) ordonnée par Genghiz-Khan, 380 ; comment elles ſe font en Tartarie, 381
Cheïk, écrit mal-à-propos Scheïk : ce qu'il ſignifie, 252
Cheïk-Safi, affecte le perſonnage de dévôt ; ſon inſolence à l'égard d'Adad-ed-Daoulet ; modération de ce prince, 181
Che-mo-yen, ennemi d'Ili-Tchoutſaï, accuſé de différens crimes ; juſtifié par ce miniſtre, 394
Cherſonèſe Taurique. (Voyez *Crimée.*)

Chine, ſous quel époque cet empire comprenoit pluſieurs petits royaumes, 356
Chinois, à qui ils attribuent la découverte du ſel, 137; guerres contre les Turcs ou Tartares, 198; effet de leur politique, 199; ſont battus par les Turcs joints aux Arabes, 200; repouſſent les Turcs au loin, *ibid.* ſont ſuſpects de partialité à l'égard de Genghiz-Khan, 388
Chirin-Beys. Leur rang en Crimée, 636
Chrétiens, appellés Bonzes par les Chinois, 412
Chriſtianiſme, ſon ancienneté en Tartarie, 195
Cobad [P], roi Saſſanien; ſuccède à Firouz: ſes qualités; fait aſſaſſiner Siabek; licence qu'il permet; eſt enfermé par les grands de ſon royaume, 79; délivré par la reine; reprend les rènes du gouvernement; ſe comporte ſagement, 50; on lui reproche de s'être laiſſé corrompre par les erreurs de Mazdek, *ibid.*
Cobad-Chirouié. (Voyez *Cobad*) [P].
Conrad, (l'empereur) ſe rend en Bithinie, 250, 276; ſon armée, 250; eſt trahi par les Grecs, 251; eſt défait par les Turcs; revient à Conſtantinople, *ibid.*
Conrad, marquis de Montférat: on a fauſſement attribué ſa mort au Vieux de la montagne, 454
Conſtantinople, 251 *& ailleurs.*
Contaich, qui doit ſe dire *Khan-Taich*: ſignifie celui qui commande les pays orientaux, 354; de qui il deſcend, 600
Contarini, ambaſſadeur de Veniſe; ce qu'il dit de Huçum-Haçan, 48
Corée, (la) les Mogols y pénètrent, & la rendent tributaire, 383
Corneille-Icolof, Herman des Coſaques, 617; livre ſon filleul Stanco aux Ruſſes, *ibid.*
Coſaques, attaquent, prennent & pillent la ville

d'Urghens, 590; ſurpris & défait par Arab-Mohammed, 591; d'où s'eſt formé leur nom, 611; leur origine, *ibid.*
——— *Saporowski*, 611; ce que ſignifie leur nom, *ibid.* ſont les plus conſidérables, & pourquoi, 612; alliés de la Pologne, *ibid.* quel pays on leur aſſigne, 613; leurs intérêts & leur politique, *ibid.* nom de leur chef, *ibid.* évènement qui inquiete la cour de Ruſſie, 614; on fait mourir leur chef, 615; troubles qui ſuivent, *ibid.* autre chef pendu, 618; la Ruſſie les affoiblit, *ibid.* leur état préſent, 618 *& ſuiv.* leur portrait, 619; leur religion, 620
Coſaques Donski, 620; d'où vient ce nom, *ibid.* ou ils habitent, *ibid.* ſe mettent ſous la protection des Ruſſes, 621; idée de leurs mœurs, *ib. & ſuiv.*
——— *Jaïcski*, 622; d'où vient leur nom, 612; leurs mœurs, 222; donnent lieu à l'aggrandiſſement des Ruſſes, 624
Coſaque, milice de Sibérie nommée ainſi, & pourquoi, 626
Cothb-ed-din, Kharizmien [A], premier prince de cette dynaſtie; ſa conduite ſage, 312; ſon règne eſt troublé; ſa mort, 312
Coshb-ed-din, ben-Zenghi [A], ſuccède à une partie des Etats de ſon pere, 290; fait mettre en priſon Dgemaleddin, ſon miniſtre, 298; s'en repend, *ibid.* ſa mort, 301; idée de ſes vertus, *ibid.*
Cotlou-Begh, Phakreddin [T], ſuccède à ſon pere, 479
Coub-betol-Iſlam [A], ce que ſignifie ce mot, 271
Coutume ſinguliere, 4
Crim, ville: idée de ſa magnificence ancienne; de ſon état préſent, 539; quand elle a été une des premieres villes de la Crimée, 627

Crimée, (preſqu'île de) où ſituée, 626; ſon ancien nom, *ibid.* ſes anciens habitans, *ibid.* courte deſcription, *ib. & ſuiv.*
Croiſades & *Croiſés*. Motifs qui les engagent à paſſer en Aſie; inconſéquence de leur conduite, 240
Cuſa, ville, priſe par les Carmathes, 445; donnée par Mangou-Timour, 539
Curdia ou *Curtoukia*, piéce d'habillement: quelle nation en a pris ſon nom, 488
Curds; leur origine: d'où ils ont pris leur nom, 488
Czar Pierre. (Voyez *Pierre le Grand.*) & p. 597.
Czernikove, fait priſonnier, 377
Czomorgor, ville priſe & ſaccagée par Stanco, 616

Daban. (Voyez *Zabak*) 19
Dab-Selim, liſez *Dabichilim I*, [Indien,] ancien roi de Soumenat, 138; quel livre on avoit fait par ſon ordre, *ibid.*
Dab-Selim, liſez *Dabichilim II*, n'étoit qu'un pauvre derviche; mis ſur le trône par Mahmoud, 139; un de ſes prétendus parens lui diſpute la couronne, 140; il la perd, & comment, 141
Dalaï-Lama; ce que c'eſt que cette dignité; étymologie, 601; idée de la puiſſance de ce miniſtre, 602
Dalouzim [P], miniſtre de Timour-Khan: ce que ſignifie ſon nom, 533
Damas, ville au pouvoir de Thoghté-Ghin, 272; comment nommée par les Orientaux; aſſiégée par les Francs, 278; échappe à la fureur des Carmathes, en ſe rachetant, 444
Danichmedge [T], 504
Danois, (corps de) 243
Darab I, roi Caïanien, fils poſthume d'Ard-

chir, eſt ſauvé par ſa mere Homaï, 46; eſt élevé par un pauvre homme, *ibid.* ſuccède à ſa mere; cherche les moyens de rendre ſon peuple heureux: fait la guerre à Filikous: fonde pluſieurs villes, & meurt, 47
Darab II, roi Caïanien, 47; prince vicieux; ſon peuple eſt malheureux; a la guerre à ſoutenir contre Iskender; défait en pluſieurs batailles; aſſaſſiné par quelques-uns de ſes ſujets, 48
Dærari, Carmathe, perſuade au calife d'Egypte que l'eſprit de Dieu eſt paſſé en lui, 450
Darham [A], prince du Sedgeſtan: avenure de Iacouh-ben-Leith, dans le château de ce prince, 105; il l'attire à ſa cour, & le met à la tête de ſes troupes, 196; après ſa mort, ſes fils ſont dépouillés de leur héritage, 107
Découverte du ſel, 187
Dékak, fils de Toutouch, veut lui ſuccéder; il eſt forcé de céder à ſon frere Rédouan, 266; en armes contre ſes enfans, 271
Démétrius-Alexandrowits s'empare d'une partie des Etats de ſon frere mort, 541; conduite des Mogols à ſon égard, *ibid.*
Derbend [P]. 554
Dewlet-Ghiraï [T], ſe retire dans le camp de Rizvan-Pacha, 644
Dewlet-Ghiraï, Khan de Crimée pendant le ſéjour de Charles XII à Bender, 644
Dgebal-ed-din [A], dernier prince du Kharizme, bat les Mogols, eſt trahi par un de ſes généraux: ſa bravoure étonnante, 333; revient dans ſes états, 344; traits de ſa valeur, 335; eſt tué par un Curde, 337
Dgémalabad [A, P], ſignifie la belle ville: épithète donnée à Caſwin, 68; ce que ſignifie envoyer à Dgémalabad, & pourquoi, 425

Dgémal-ed-din, miniſtre de Cathbed-din, mis à mort; ſes funérailles, 298
Dgeziret-ben-Omar [A], ſignifie île des enfans d'Omar : Dgémal-ed-din y avoit fait bâtir un beau port, 299
Dgiaber, château, où ſitué, 288
Dgiafer-el-Sadik [A], naît à la Mecque; idée de ce perſonnage, 436; refuſe le califat, 437; meurt à Médine, *ibid.*
Dgiamalouk, voleur arabe, 487
Dgianibek-Ghirai [T], ſe retire au camp de Rizvan Pacha, 644; avis qu'il reçoit de ce miniſtre, 646; eſt reconnu Khan de Crimée, 647; ſe réfugie à la Porte, 649; eſt rétabli, *ibid.* dépoſé; meurt à Rhodes, *ibid.*
Dgiem ou *Dgiemchid* [P], roi Pichdadien, ſuccède à Tahmurat, 14; pourquoi on ajouta le *chid* a ſon nom Dgiem, *ibid.* conſulte les ſages ſur l'art de gouverner, 15; partage ſes ſujets en ſoldats, laboureurs, artiſans, *ibid.* on lui attribue l'idée des magaſins de blé; ſous ſon règne, l'uſage du vin devint plus général; à quelle occaſion, *ibid.* inſtitue le Newrouz, 16; dépare la fin de ſon règne, 16; eſt tué dans une révolte, *ibid.*
Dgihanghir [P], fils d'Ali-Beg, ſuccède à ſon oncle, prince des Ac-Coiounlu; eſt chaſſé par ſon frere, 480
Dgihan-Cha, ben-Cara-Iouçouf [P], ce que ſignifie ſon nom; commencement de ſa puiſſance, 476; ſuccède à ſon frere, 477; ſon fils ſe révolte; eſt tué par Huçum-Haçan, 478
Dgiouban, Emir, général des armées d'Abuſaïd, avoit été ſon tuteur, mis à mort par ſon ordre, 456
Dgioubaniens ont eu pour fondateur, dans l'Adherbidgian & l'Irak, Haçan-Kutchi, 456

Dgiour [A], ſignifie âne ſauvage.
Diçalem, (Voyez *Dab-Selim.*)
Dilem [P], (mer de) ſignifie mer Caſpienne, 163
Dilémites, d'où cette dynaſtie a pris ſon nom, 163; quel en fut le fondateur, *ibid.* ſa fin, 167; le défaut des matériaux en langues occidentales empêche d'en connoître l'hiſtoire, 163
Din-Mohammed [A], fils d'Anach-Khan & d'une eſclave, 582; divers traits de ce prince, 583 *& ſuiv.* marche au ſecours de Mérou; ce qui lui arrive, 589; ſa mort; idée de ſes vertus, 590
Divan de Crimée: de quels membres il eſt compoſé, 636
Diwbend [P], ſurnom de Thamurat; roi Pichdadien, 14; ce qu'il ſignifie, *ibid.*
Dniéper, fleuve. 400
Doghouz-Khatoun [T], l'une des femmes de Holagou, étoit Chrétienne, 432; idée de ſes vertus, 433
Dſoigerats, horde de Tartares, ſe ſoumettent à Genghiz-Khan; lui livrent Gémouka, 353
Dynaſties des Pichdadiens, 9; des Caïaniens, 28; des Moulouk-at-Taouaif, 54; des Saſſaniens, 55; des Tahérites, 98; des Soffarites, 104; des Samanides, 114; des Gaznévides, 125; des Gaurides, 150; des Dilémites, 163; des Bouïdes, 168; des Seldgioucides, 185; des Atabeks, 281; des Kharizmiens, 311; des Il-Khaniens, 456; des Cara-Coiounlu, 474; des Ac-Koiounlu, 476; des Modhaffériens, 487; des Molouk-Courts, 488; des Sarbédariens, 494

Edesse, ville, appellée auſſi Roha: enlevée au comte Joſcelin, 250; perdue par les Francs, 276; priſe par Zenghi, 286

Efraſiab ou *Eferaſiab* [P], fils d'un prince Turc; s'empare de la Perſe ſur Nodar, 25; ſe conduit mal; eſt défait par Zal-Zer; forcé de ſe contenter d'une petite province, 25, 26
Eleuthes, véritable nom des Calmoucs. (*Voyez ce mot.*)
El-Eſſim [A], ſignifie le méchant. 208
Eléonore (la reine) gagne à peine la ville d'Antioche, 252
Elias-Khodgia-Aglen [T], ſuccède à ſon pere, 511; eſt aſſaſſiné, 535
Elmelik-el-Mouzaffer-Seif-ed-din I, [A] ſignifie le roi triomphant, 420
Emad-ed-din-Zenghi [A], s'empare d'Edeſſe, 250; entre à main armée dans le royaume de Damas, 274; avoit pris le titre d'Atabek; comment nommé par les hiſtoriens, 281; ſon élévation & la ſuite de ſon hiſtoire, 282 *& ſuiv.* ſa mort: ſon portrait, 288
Emeſſe, ville, priſe par Mahmoud, roi de Damas, 274
Emir-Ali [A]. (Voyez *Ali.*)
Emir-al-Omera [A], ſignifie le Prince des princes; titre que prend Moëz-ed-Daoulet, 175
Emir-Saïd [A], ce qui ſignifie ce nom donné à Naſſir après ſa mort, 121
En-Ageſſe. 387
Eſcander. (Voyez *Aſcander.*)
Eſthékar, liſez *Eſthakar*, ville, ſa poſition, & comment nommée par les Grecs, 47; embellie par Homaï, *ibid.*
Etabliſſement; chambre ſouveraine en Perſe: à quel uſage deſtinée, 65
Etienne. (Voyez *Stanco-Razin.*)
Euphroſine, fille naturelle de Michel-Paléologue, donnée en mariage à Nagaïa, 538

Fables de Locman ; du jeune garçon, 37 ; du forgeron & du chien, 38 ; de l'oie & de l'hirondelle, *ibid.*
Fakhred-Doulé, Bouïde [A], dépouillé de ſes Etats par ſon frere, ſe retire chez Cabous, 165 ; ſon ingratitude envers ce prince, 166
Fakhred-din, Gauride [A], oncle de Gias-ed-din, ſe révolte contre ſon neveu, 167 ; eſt pris ; le vainqueur lui pardonne, 158
Fakhred-din, Iman [A], eſtimé à la cour de Ghiaz-ed-din ; diſpute entre lui & le Cadi, danger qu'il court, 159 ; éloigné de la cour, eſt bientôt rappellé, 160
Fana-Khoſtou, liſez *Fana-Khuſrew* [A], Bouïde. (Voyez *Adhad-ed-Daoulet.*)
Faroudge [A], laiſſé par Ahmed à la défenſe de Bagdad, 466
Fatimites, perdent une partie de la Syrie, 227 ; battent Mohammed, en ſont battus à leur tour, *ibid.*
Féridoun [P], ou *Afridoun*, fils de Dgiemchid, eſt choiſi pour ſuccéder à Piurach, 19 ; le fait enfermer dans une caverne, 20 ; idée de ſon beau règne, *ibid.* ſes malheurs domeſtiques, 21 ; abdique la couronne en faveur de ſon petit-fils, *ibid.* belle maxime qu'il lui enſeigne, 21 & 22 ; ſa mort, *ibid.*
Ferok-Zad, liſez *Férouk-Zad* [P], roi Saſſanien, ſuccède à Azurmi, 96 ; meurt empoiſonné, *ibid.*
Férouk-Zad [P], a la principale autorité ſous Touran-Doukht, 95 ; remporte de grands avantages contre les Arabes, *ibid.* eſt envoyé de nouveau contr'eux ; eſt battu, 97
Férouk-Zad, Ghaznevide, ſuccède à l'uſurpateur Togrul ; on ne ſçait rien de ſon règne, 147

Ferſenk ou *Farſenk*; meſure itinéraire; par qui inſtituée, 28
Filikous, crut le même que Philippe, 47; fait la guerre contre Darab I; lui donne ſa fille en mariage, *ibid.*
Ferdouſſi, liſez *Firdevſi* [P], poëte, auteur du Chah-Nameh, mal récompenſé de ce travail par Mahmoud le Ghaznévide, 142
Firouz [P], roi Saſſanien: l'un des fils de Behram, qui lui préfere Hormuz III, 76; n'étant que gouverneur de province, prend les armes contre ſon frere; le fait priſonnier; ſe fait reconnoître, 77; ſe conduit mal; ſon ingratitude envers le roi des Haïathélites, *ibid.* mauvais ſuccès de ſon entrepriſe, & pourquoi, 77,78; périt dans une ſeconde expédition, *ibid.*
Foulques, roi de Jéruſalem, 524
Francs, s'établiſſent en Syrie, 227; aſſiégent Nicée, 240; ſont trompés par Alexis Comnène, 241; ſont battus, 242; paſſent en Syrie, *ibid.* défaut de leur zèle aveugle, *ibid.* battus de nouveau, 243; ſe mêlent imprudemment des guerres de l'Orient, *ibid.* comment ils auroient perdu moins de monde, 244; armées conſidérables défaites, 245, 246; grandes pertes, 250; ſervent avec bravoure dans l'armée de Ghiaz-ed-din, 261 & *ſuiv.* aſſiégent Damas, 266; manquent cette place, 273; s'emparent de Panéas, 274; grande défaite, 275; envoyent demander du ſecours en Terre-ſainte, 276; leur conduite imprudente, 291; leur manque de foi, 294 & 302; ſont défaits, 297; leur conduite ambitieuſe, 300
François, conjointement avec les Lombards, forcent les Turcs de ſe retirer, 246; combattent au nombre de ſept cents contre ſoixante mille Mogols, 262

Gabriel, commande à Malathie ; attaqué par les Turcomans ; défendu par les Francs, 144
Gaïath-ed-din, liſez *Ghias-ed-din Khaï-Khuſrew*, fils d'Alaeddin, marche contre Laſcaris, 258 ; qui lui coupe la tête, 259 ; ſuccède à ſon pere, 260 ; a des Francs à ſon ſervice, 261 ; repouſſe les Mogols, 262 ; ſa mort, ſes qualités, *ibid.*
Gaïath-ed-din, liſez *Ghias-ed-din*, prince Court, 490
Gaïouk, élu Khan par les intrigues de Tourakina, 410 ; cérémonies de ſon élection, 411 ; veut envoyer des ambaſſadeurs vers le pape ; en eſt détourné par Plan-Carpin, 413 ; meurt, 417
Gaoton-Laaman ſeconde dans ſes projets Tourakina, 407
Gaubil, (le P.) cité, 352
Gaurides, liſez *Gourides*, & pays de Gour, (*Voyez ces mots.*)
Gazna, liſez *Ghazna*, ville ; ſa ſituation : a donné ſon nom à une puiſſante dynaſtie, 125 ; Alp-Teghin s'en empare, 127
Ghaznévides, commencement de leur dynaſtie, 125 ; d'où elle avoit pris ſon nom, *ibid.* combien elle eut de princes, *ibid.* finit à Khuſrew-Chah, 149
Gehan-Souz, ſignifie le brûleur du monde : épithète donnée à Haçan, 155
Gehen, frere de Senga, Khan-Taich lui ſuccède, 602 ; agrandit ſes Etats, 603
Gémouka, chef d'une horde de Mogols, grand ennemi de Genghiz-Khan, 350 ; a les membres déchirés ; ſa mort, 353
Genghiz-Khan envoie des ambaſſadeurs à Mohammed, 326 ; fait la guerre à ce prince, 329 ;

s'empare de la Perſe, & fait mourir la famille de Mohammed, 332; ſa naiſſance, 348; ſon hiſtoire, *ib. & ſuiv.* prend le nom de Genghiz-Khan, 351; d'où vient ce nom, 352; entre pour la premiere fois dans la Chine, 356; bleſſé d'un coup de flèche, 357; ſage conduite de ce prince; 363; ſe prépare à marcher vers l'Occident, 365; tient une diète en Bukharie, 376; ordonne une grande chaſſe, 380; tombe malade, 384; conſeils qu'il donne à ſes généraux, 385; il meurt, *ibid.* idée de ſes qualités & de la révolution qu'il cauſa en Tartarie, 385 *& ſuiv.* loix qui lui ſont attribuées, 388; lieu de ſa ſépulture, 391; ſon empire comparé à celui d'Alexandre, 498

George, grand duc de Ruſſie, défait & tué par les Mogols, 402

Georges-Alexiowitz-Dolgorouski commande les Ruſſes en Ukraine, 614; mécontent des Coſaques, 615

Gètes chaſſés par Tamerlan & les principaux Emirs, 512

Ghaïr-Khan [T], gouverneur d'Otrar; ſa mauvaiſe conduite, 328; pris & mis à mort par ordre de Genghiz-Khan, 369

Ghazi [T], ſurnom des princes du Kharizme: ce qu'il ſignifie; qui le prit le premier, 582

Ghazi-Ghiraï [T], quelle idée en ont les Turcs, 643; honneurs qu'il reçoit du grand-ſeigneur, *ibid.* ſa mort, 645

Ghazi-Ghiraï II dépoſſédé par les intrigues d'Ali-Pacha, 649; relégué à Thinghéné-Séraï, *ibid.* ſa mort, *ibid.*

Ghias-ed-din [A], ſignifie ſecours de la religion: prince Gouride: ſuccède à ſon couſin Seif-ed-din; venge ſa mort, 156; aſſocie au trône ſon frere; attaque les Seldgiucides; évène-

mens heureux, 157; bienfaiſance envers ſon oncle révolté, 158; meurt à Ghazna, 159
Ghiour [A], ou *Dgiour*, ſignifie âne ſauvage.
Ghirai [T], laboureur, ſauve un prince de la maiſon de Genghiz-Khan; en fait un prince de Crimée, 640; comment nommé par M. de Guignes, *ibid.*
Ghirai, ſurnoms des Khans de Crimée; d'où il vient, 640
Giafer-al-Sadek. (Voyez *Dgiafer-el-Sadik.*)
Giamaſp [P], ſeigneur Perſan, occupe le trône pendant la détention de Cobad, 79; lui remet la couronne, 80
Gifr, liſez *Gifr* [A], ſignifie parchemin, à quel ouvrage on donne ce nom, 437
Gifr, (grand) ouvrage d'Ali, *ibid.*
Gihan-Souz [P], ſignifie bruleur de monde, 59
Gihon, fleuve, nom de l'Amou, 562; appellé par les Grecs Oxus, *ibid.* ſa ſource: changemens arrivés à ſon cours; richeſſes qu'il procure, 564
Gingis-Khan. (Voyez *Genghiz-Khan.*)
Guſtaſp, liſez *Giuſtab* [P], 40; roi Caïanien: fils de Caï-Kuſrew, ſe révolte contre ſon pere, 40; paſſe chez un peuple voiſin, y épouſe la fille du roi; eſt rappellé par ſon pere, 41; monte ſur le trône de Perſe, 42; fait heureuſement la guerre avec le ſecours de ſon fils Iſphendiar, *ibid.* abdique la couronne en faveur d'Ardchir, ſon petit-fils, 43
Godefroi de Rancun: ſon imprudence funeſte à l'armée des Francs, 252
Gour, (pays de) où ſe forme une dynaſtie qui en prend ſon nom, 150
Gourides, d'où cette dynaſtie a pris ſon nom; quand elle a commencé, 150; quand elle a fini, 162

Goţţ, ſortes de Turcomans, 232
Gréce, région. 230
Grecs; leur trahiſon, 241 *& ſuiv.* cruautés, 248; ſont maſſacrés, 255
Grégeois (feu) porté par les Mogols juſqu'en Chine, 398
Guillaume, comte de Nevers, arrive en Orient, 246; mauvaiſe conduite de ſon armée, *ibid.* elle eſt battue, *ibid.* arrive ſeul à Antioche, 247.
Guillaume Boucher, orfévre, paſſé de Paris à la cour du grand Khan, y avoit fait un ouvrage curieux, 421
Guillaume de Rubruquis. (Voyez *Rubruquis.*)
Guiloi Donetz, riviere qui ſe jette dans le Don, 620
Guſlevé, ville; où ſituée; ſon ancien nom; ſon nom moderne chez les Ruſſes & les Tartares, 626

HABACH-SULTAN, fils d'Arab Mohammed, ſe ſoulève contre ſon pere, 592; en obtient, avec ſon frere, la ville d'Uaſir, *ibid.* ſe révolte de nouveau, *ibid.*
Hadgiar, ville; où ſituée; les Carmathes s'en emparent, 443
Hadgi-Berlas [P], 507; oncle de Tamerlan, n'oſe tenir devant Touglouk-Timour, 510
Hadgi-Ghiraï [T], premier Khan de Crimée, de la race de Genghiz-Khan, 640; élevé par un laboureur; prend le ſurnom de *Ghiraï*, & pourquoi, *ibid.*
Hadgim-Khan [T], règne ſur le Kharizme, 590; reçoit un ambaſſadeur de la part du Czar, *ibid.*
Haïathélites. 320
Haïdar-ben-Dgioumim. 402

Haïdar-

Haïdar-Caſſab aſſaſſine Scham-Seddin II, 496
Haïton, roi d'Arménie, traite avec le grand Khan, en eſt bien traité, 408
Hakim-ben-Hachim [A], idée de ce perſonnage, 440; & de ſa doctrine, *ib. & ſuiv.* ſe donne la mort dans un bain d'eau-forte, 442
Hakim-Birmr-Illah [A]. 250
Halys, fleuve, 320
Hama, ville, preſque détruite par un tremblement de terre, 294
Hamzahbeg [T], ſuccède à ſon pere, dans la dynaſtie de Ac-Coïunlu, 480
Hamzam-al-Gadi [A], Bathénien, ſuccède à Darari en Egypte; ſes dogmes & ſa conduite, 350
Haphis fait priſonnier par Din-Mohammed; ſa réponſe à ce prince, 585
Han, (montagne de) appellée par les Mogols Burkhan-Caldin; & lieu de la ſépulture de Genghiz-Khan, 391
Harem, château, 297
Harthamah [A], l'un des généraux d'Al-Mamoun, fait le ſiége de Bagdad, de concert avec Taher; ſes troupes ſe révoltent, 100
Haſſa ſignifie tuer, ſelon M. Falconet, Mémoires de Littérature, T. XVI; mais il ne cite pas ſon autorité, & ce verbe ne ſe trouve pas dans les Dictionnaires Arabes, dont nous avons connoiſſance; employé page 451.
Haſchim [A]. 440
Haſſan- (prononcez haçan) *Ali*, *ben-Dgihan-Cha*, entreprend de lui ſuccéder; tombe entre les mains de Huçun-Haçan, qui le fait mourir, 478, 479
Haſſan-ben-Evéis, tué à la mort de ſon pere, qui en avoit inſinué la néceſſité, 459

Haſſan-ben-Bouié, (Voyez *Rokned-Doulet*,) [A] 169
Haſſan-Taouil, ou *le Long* [A]. (Voyez *Uzum-Haſſan*.)
Haſſan-Kutchi, ou *le Petit* [T], fils de Timurtach, s'empare de l'Adherbidgian & de l'Irak, après la mort d'Abuſaïd, 456; & le premier des princes Djoubaniens, *ibid.*
Haſſan le Gouride, liſez *Haçan* [A], ſuccède à ſon pere Houçaïn, 154; pourſuit Baharam-Chah le Gaznévide; met ſon frere Sauri ſur le trône, 148, 154; attaque la grandeur des Seldgiucides, 154, 155; eſt fait eſclave par Sandgiar, *ibid.* comment il ſoutient ce revers; ſa réponſe adroite, *ibid.* il eſt renvoyé dans ſes états, 158
Haſſan-Nuian-Ilkhani Budzulk, ou *le Grand* [P], fondateur de la dynaſtie des Il-Khaniens, 457; ſon règne n'offre rien d'intéreſſant, *ibid.* étoit de la famille de Genghiz-Khan, & par qui, *ibid.*
Haſſan-Sabah [A], chef de la dynaſtie des Iſmaëliens ou Aſſaſſins.
Haſſan ſe diſant deſcendant d'Ali, fait révolter le Tabareſtan contre Ahmed-as-Samani, 119
Helleſpont. (détroit de l') 205
Hérat, ville, comment traitée par Iſmaël-as-Samani, 117, 118; Naſſir-as-Samani veut y fixer ſa cour, 119; comment il eſt détourné, 130; l'emporte ſur Meſdgid, 588
Herbelot. (d') (dans l'Avertiſſement.)
Herman, chef des Coſaques, 613 *& ſuiv.* ſupprimé chez les Coſaques Donzki, par Pierre le Grand, 621
Hiſtoire généalogique des Tatars; ſon auteur; ſort & idée de cet ouvrage, 595

Hoam-Ti. Les Chinois lui ſont honneur de la découverte du ſel, 137
Hoang-Ho, fleuve, 360
Hoei-Ke, horde de Turcs, dont ſont iſſus les Seldgiucides, 200
Holagou, frere de Mangou-Khan, va détruire les Aſſaſſins, 419; comment il traite leurs Envoyés, 425; & Rokned-Din leur prince, *ibid.* s'approche de Bagdad, 426; la prend, *ibid.* porte la guerre en Natolie, 428; après la mort de ſon pere règne en Perſe, *ibid.* traits de ſon hiſtoire, 431 *& ſuiv.* meurt, 432
Homaï, femme d'Ardchir, enceinte à la mort de ſon époux, 45; prend les rênes du gouvernement, *ibid.* dérobe ſon fils nouveau né, à la mort qu'on lui préparoit à ſa naiſſance, 46; tout ſon règne eſt marqué par des actes de juſtice, &c. 47; elle embellit la ville d'Eſthékar; abdique la couronne en faveur de ſon fils, *ibid.*
Homaioun, liſez *Homaiou-Namé*, ſignifie livre auguſte [P], compoſé par le Brachmane Bidpaï, & ſous quel règne, 138; qu'eſt-ce que c'eſt que ce livre, & dans quelles langues il a été traduit, *ibid.*
Honchang, prince de la famille royale des Niutché; demande la mort aux Mogols vainqueurs; il eſt maſſacré, & enterré honorablement, 396; ſouhait bizarre à ſon égard, *ibid.*
Hongrie (la) ravagée par les Mogols, 402
Houlakio & *Hélakio*. (Vulg. *Holagou*.)
Hormouz, liſez *Hormuz I*, roi Saſſanien; ſuccède à Chabour I, 62; idée de ſa perſonne & de ſes qualités, *ibid.* belle réponſe de ce prince, *ibid.*
Hormuz II, roi Saſſanien, ſuccède à ſon pere

Narſi, 65; opérations heureuſes de ſon règne, 65; porte ſes vues ſur le commerce; bâtit la ville d'Hormuz, & pluſieurs autres dans le Kouſiſtan; meurt regretté, 66

Hormuz III, roi Saſſanien, quoique le plus jeune des fils de Behram V, eſt nommé par lui pour lui ſuccéder, 76; troubles qui ſuivent; eſt défait & enfermé par ſon frere Firouz, qui lui fait couper la tête, 77.

Hormuz IV, roi Saſſanien, fils de Nouchirvan, lui ſuccède, mais n'eut pas ſes vertus, 88; beaux commencemens de ſon règne, démentis par la ſuite, 89; ſon fils Khuſrew-Pervitz ſe révolte, & contre ſa volonté Hormuz eſt étranglé, 90, 91

Hormuz, ville du Kerman, bâtie par Hormuz II; ſa ſituation; ſes habitans ſe tranſportent vis-à-vis dans une île du golfe Perſique, 66

Hoſhang, ſelon quelques auteurs, ſuccède en Perſe à Kéioumers, 11; il n'eſt pas ſûr qu'il fut le fils poſthume de Siamek; il mérite le ſurnom de *Pichdad*, (Voyez ce mot,) qui paſſe à ſa dynaſtie; règne avec ſageſſe: on eſt partagé ſur le genre de ſa mort, *ibid.* quels ſont les faits les plus certains de ſon hiſtoire, 12; ouvrage qu'on lui attribue, *ibid.*

Ho-Tcheou, ville du Chanſi, aſſiégée & priſe par les Mogols, 392

Houçain, ben-Evéis-Dgeladdin, ſuccède à ſon pere; ſes vertus, 460; eſt mis à mort par Ahmed ſon frere, *ibid.*

Houçameddin-Cattal [A], ſaint perſonnage: on lui offre la couronne du Kharizme, il la refuſe, 580

Houſſain, liſez *Houçain*, le Gouride, eſt le chef de ſa dynaſtie, 151; comment il échappe au naufrage dans lequel périt ſon pere, *ibid.* eſt

jetté en priſon où il reſte ſept mois, 152; va à Ghazna, *ibid.* eſt pris par des voleurs qui ſe l'aſſocient, 153; il eſt pris avec eux & condamné à mort; comment il eſt délivré du ſupplice, *ibid.* eſt bien placé à la cour, 154; devient gouverneur de la province de Gour, *ibid.*
Houçain. (Mir-) (Voyez *Mir-Houçain.*)
Hou-Cha-Hou, généraliſſime des Niutché, 358; a la tête tranchée, 359
Houlakio. (Voyez *Holagu.*)
Hugues de Luſignan. 298
Humfroi; on avoit caſſé ſon mariage avec Iſabeau; étoit ennemi de Conrad; peut être ſoupçonné de ſon aſſaſſinat, 454
Huns: regardent Mété comme le fondateur de leur monarchie, 188
Hyde. (dans l'Avertiſſement.)

Iacoub-ben-Leith [T], marche contre Mohammed-ben-Taher, le fait priſonnier, 403; commencement de ſon hiſtoire, 105; ce qui lui arrive dans le château de Darham, *ibid.* eſt attiré à la cour de ce prince, 106; eſt fait commandant des troupes du Sedgeſtan, *ibid.* dépouille les fils de ſon bienfaiteur de l'héritage de leur pere, 107; étend ſa puiſſance aux dépens du califat, *ibid.* ſa troupe d'élite, *ibid.* ſes vertus: bonne maxime: meurt d'une colique en marchant au ſiége de Bagdad, 108
Iacoub-Begh, Baïandouri, 480; ſuccède à Khalil-Begh; périt par la main de la reine ſon épouſe, 482
Iacout. (Voyez *Iacoub.*)
Iahkhen. 484
Ibrahim, Samanide [A], oncle de Nouh, & armé contre lui, 121
Ibrahim, de la même famille, eſſaie de rétablir

ſa dynaſtie, après la détention d'Abdoulmélik II; ſon projet échoue, 124
Ibrahim, Gaznévide, ſuccède à Férouk-Zad, ſon frere; obſerve la paix avec les Seldgioucides; revient vainqueur des Indes; ſon amour pour la priere, & ſon ſoin pour l'état; meurt; laiſſe ſoixante-ſeize enfans, 147; ſon équité envers Houçain, 153, 154
Ibrahim, prince de Schirvan, va trouver Tamerlan; ſon adreſſe à gagner ce prince, 521
Ichthiophages, (grec) ſignifie mangeurs de poiſſons.
Iltigar, nait après la mort de ſon pere Timour-Chékh, 559
Idikout, titre d'honneur chez les Igours: ce qu'il ſignifie, 354
Iemba, riviere, 420
Ieṛd, contrée, 460
Iezdedgerd I, [P] roi Saſſanien, ſuccède à Behram IV ſon pere, 69; ſa conduite ſur le trône dement les eſpérances qu'avoient données ſa jeuneſſe, 70; peut-être les hiſtoriens ont-ils exagéré ſes vices, & pourquoi, *ibid.* lui donne l'épithète d'El-Ecim; fait la guerre avec ſuccès contre les empereurs Grecs; fait élever ſon fils loin de ſa cour, & pourquoi; meurt d'un coup de pied de cheval, *ibid.*
Iezdedgerd II, roi Saſſanien, ſuccède à ſon pere Behram V, 75; belle idée de ſon règne, *ibid.* comment il s'empare de pluſieurs provinces de l'empire Grec; l'empereur lui paye le tribut qu'il lui devoit; en ſe nommant un ſucceſſeur, il donne la préférence au plus jeune de ſes fils, 76
Iezdedgerd III, dernier roi Saſſanien: prince de la famille royale; il ſuccède à Azurmi, 96; incurſion des Arabes, 97; il leur oppoſe en vain Ferok-Zad; les troupes ſont battues; il

ſe ſauve en Khoraçan. Fin de la dynaſtie des Saſſaniens, *ibid.*

Igours ou *Igurs* étoient Turcs d'origine, 185; ſouſtraits à l'autorité de Kara-Khitants, 353; idée des mœurs de ce peuples, 354 *& ſuiv.* prêts à ſe rendre indépendans à la mort de Timour-Cheikh, & par qui retenus, 559; cèdent la droite aux Naïmans dans les aſſemblées, *ibid.*

Il, ce que ſignifie ce monoſyllabe dans la compoſition des noms tartares, 317

Il-Arſlan [T], prince Kharizmien, ſuccède à ſon pere; ſes qualités, 317; malheurs de ſon règne & ſa mort, 318

Il-Bars, deſcendant de Genghiz-Khan, choiſi pour régner ſur le Kharizme, 580; ſuite de l'élévation de ce prince, *ib. & ſuiv.* prend le titre de Ghazi, 582

Il-Bars, *ben-Arab-Mohammed*, ſe révolte contre ſon pere, avec ſon frere Habaſch-Sultan, 592; en obtient Uacir; ſe révolte de nouveau, *ibid.* a part à la mort de ſon pere, 593; s'empare d'une partie de ſes Etats, *ibid.*

Ili, riviere, 394

Ilindgi. (Voyez *Alindgé-Khan*.) [T]

Ili-Tihoutſai, eſt fait miniſtre par Oktai-Khan, 393; intrigues des ennemis de ce grand homme, 394; ſa juſtice & ſa modération, 395; ſon crédit en devient plus grand, *ibid.* avis ſage & modéré, 399; ſa mort, 406; traits divers, 407 *& ſuiv.*

Il-Khan [T], roi du Turqueſtan; ſa conduite à l'égard d'Abdoul-Mélik, 124; il le retient priſonnier, *ibid.*

Il-Khaniens. Commencement de cette dynaſtie, 456, 471; prirent leur nom d'Haçan-Nuian-Il-Khani, leur fondateur, 457

Imamat. (Pontificat chez les Arabes.)
Inalgik ou *Anial-Hak.* (Voyez *Ghaïr-Khan.*)
Indes, région, 141 &c.
Indoſtan, ou plutôt *Hindouſtan* [P], 201
Innocent IV, pape, envoie des ambaſſadeurs aux Mogols, 403
Inſtructions (belles) de Nouchirvan à ſon fils, 85
——— de Rizvan-Pacha à Dgianibek-Ghiraï, 646
Irem [A], 402
Irruptions (trois) en Europe de peuples venus de la Chine, 403
Irtiſch, fleuve, 354
Iſabeau, 268
Iſanbogha, 302
Iſfandiar, *ben-Arab-Mohammed*, 591
Iſit-Chouſaid; ſage conſeil qu'il donne, 379
Iskender ou *Eſcander*, doit être le même qu'Alexandre, 48; fait la guerre à Darab II; prend Roucheng ſa fille en mariage, *ibid.* ce qu'en penſent les Orientaux, *ibid.* pénétre dans les Indes ſelon Mirkhond, qui lui attribue la fondation de Héat & de Samarcande, 49; différents traits de ce prince, 49, 53
Iskender ou *Eskender*, *ben-Cara-Iouçouf*, ſuccède à ſon pere, 476; fait mourir ſon frere Abucaid, *ibid.* eſt mis à mort par ſon fils Schah-Cobad, 477
Iskender, as Sani [A]. 320
Iſmaël-Safi, fait priſonnier, 483; mis en liberté; obligé de ſe ſauver de nouveau, 484
Iſmaël, Seldgioucide d'Alep, ſuccède à ſon pere, remporte quelques avantages ſur les Francs; il eſt haï; aſſaſſiné, 273
Iſmaël-al-Samani, liſez *as-Samani* [A], marche contre Amrou-ben-Leith, le fait priſonnier & l'envoie au calife, 110; eſt le ſecond des

fils d'Aſſad ; doué des plus rares vertus ; s'éleve à la ſouveraineté, 116 ; ſon frere Naſſer s'y oppoſe, il eſt fait priſonnier ; conduite généreuſe d'Iſmaël, *ibid.* diſcipline dans ſon armée, 117 ; ſes troupes demandent le pillage d'Hérat ; ſa réponſe, *ibid.* tréſor trouvé ; trait de ſa juſtice à l'égard d'Hérat, 18

Iſmaël, frere de Mamoud Gaznevide, cherche à traverſer ſon élévation, 132 ; eſt battu & amené à la cour ; ſotte réponſe, *ibid.* eſt enfermé dans un château, 133

Iſmaël, ben-Dgiafer-el-Sadik, reconnu pour ſuccéder à ſon pere, 437 ; meurt avant lui, *ibid.* troubles qui ſuivent ; ſes ſectaires nommés d'après lui Iſmaéliens, 438

Iſmailiens, vulgairement *Iſmaëliens*, (Voyez *Aſſaſſins*,) 438 ; d'Afrique, *ibid.*

Iſpahan, ou mieux *Iſpihan* & *Isfihan* [P], 227

Iſphendyar, liſez *Iſphendiar* [P], fils de Giuſtasb, aide ſon pere à repouſſer les ennemis, 42 ; ſuccombe dans un combat contre Ruſtem, 43 ; laiſſe un fils nommé Ardchir, *ibid.*

Iſraël, ben-Seldgiuk, 237

Iſtékhar [P], 47

Ivan-Kowar, gouverneur de Rezan ; Mohammed-Ghiraï veut le tromper, 641 ; il lui laiſſe le traité fait avec les Ruſſes, 642

Ivan-Samuelowitz, Herman des Coſaques ; mauvais conſeils qu'il donne au Tartares contre les Ruſſes, 618 ; eſt étranglé, *ibid.*

Ivan-Vaſilowitz, Czar de Ruſſie, craint de la Pologne, 612

Izzed-Daoulet, couſin d'Adhad-Eddaoulet, a des guerres à ſoutenir contre lui, 178

Izzeddin [A], ſignifie l'honneur de la religion, ou ce que la religion a de plus cher.

Jacob. (Voyez *Iacoub.*)
Jaïk; fleuve; où commence ce fleuve, 552; ſe rend dans la mer Caſpienne, 553; note qui le concerne, *ibid.*
Jaiczki. (Voyez *Coſaques.*)
Japhet, fils de Noé, quel fut ſon partage, 86; laiſſe huit fils en mourant, *ibid.*
Jaurſurdi, ville; ſa poſition, 587; priſe par Din-Mohammed, 588
Jaxarte, ancien nom du Sirrh, 563; ſe jette dans le lac d'Aral, 598
Jean (S.) d'Acre, ville, 303
Jean, fils de Conſtantin, marche à la tête de l'armée avec Andronic, ſon frere, 254
Jean Vaſilowitz, abaiſſe les Coſaques, 621
Jahkhen [T], Turc de nation, 420
Jenkinſon [T], ambaſſadeur du Czar à la cour de Hadgim-Kham, 590
Jéniſéa, riviere, 623
Jenſchoun, liſez *Jenchoun*, Dilémire, fils de Vachmakin, eſt mis par quelques auteurs dans la ſuite des princes de Dilem, 165
Jermak-Timoſéwitz, colonel des Coſaques, s'engage dans les terres des Ruſſes, 624; ſes arrangemens avec Strobinoff, *ibid.* envoie à Moſcou & traite avec le Czar, perd la vie, 625
Jéruſalem, ville au pouvoir des Francs, 228; ſiége & priſe de cette ville, ſon nom Arabe, 271
Jezdegerd. (Voyez *Iezdedgerd.*)
Joinville. (cité) 454
Joſcelin, (le comte) perd Edeſſe, 250; eſſaye en vain de reprendre cette place, 291; défait Noureddin, 292; trait d'arrogance, *ibid.* eſt fait priſonnier & mis à mort, 293; les Turcs & les Francs s'en réjouiſſent, *ibid.*

Julien, (l'empereur) 504
Juning-Fou, place des Niu-Tché, affiégée par les Mogols, 400; elle eſt priſe, 401
Juſtin, (l'empereur) ſous ſon règne, les Turcs envoyent une ambaſſade à Conſtantinople, 194

Kaab, ſignifie maiſon quarrée; prononcé Kiaabé [A]; coutume de la couvrir d'un voile fort riche, 231; un marchand Perſan y en fit mettre un d'un grand prix, *ibid.*
Kabuliſtan, province de Caboul [P], 79
Kabulſtan, ville dont la fondation eſt attribuée à Keioumers, 10
Kafer-Namet, ou *Fingrat* [A], ſurnom donné à Togrul, & pourquoi, 146
Kagligai [T], 420
Kaianiens, deuxieme dynaſtie des roi de Perſe: ce qu'on entend par ce nom, 3; quelles hiſtoires on place ſous leurs régnes, *ibid.*
Kaikhoſrou; liſez *Kaï-Kuſrew*, Séldgioucide d'Iconium [P], règne en Lycaonie & en Pamphilie; guerres contre ſes freres, 258; meurt de conſomption, 259
Kaï-Fong-Fou, place des Niu-Tché, aſſiégée par Sudaï-Bahadour, 397; on y emploie la poudre à canon, *ibid.* elle tombe au pouvoir des Mogols par trahiſon, 399
Kair-Abad [P], c'eſt-à-dire ſéjour de tout bien, ville rétablie par Adhad-Eddaoulet, 182
Kalaf, ben-Ahmed [A], s'établit dans le Sedgeſtan malgré Manſour I, 122
Kalcas, Mogols, iſſus des Yuen; depuis quand leur puiſſance eſt déchue, 499, 500
Kanghis, 420
Kaob, 20

Kao-Ki, 358
Kapt-Chac, région [T]; ſoumiſe aux deſcendans de Genghiz-Khan; ſoumiſe à Tocatmiſch par Tamerlan, 543; donnée par le même à d'autres princes, 547; fin de la puiſſance de cet empire, 550
Kara-Kalpacs, ſignifie hommes noirs [T]; où ils habitent, 572; idée de leurs mœurs, *ibid. & ſuiv.*
Kaſats, Tartares; où ils habitent, 573; leur figure & idées de leurs mœurs, 745
Kachgar, ville. 536
Kaçan ou *Caçan*, ſurnom de Uzum.
Kao-Ki commande une armée de Niu-Tché; 358; coupe la tête à Hou-Cha-Hou; obtient ſa grace, 359
Kazandip, dans la Crimée; ou ſitué, 626, 627.
Keïoumers [P]. (Voyez *Caïamarah*)
Kelat, château, 519
Kéman-Kaoani; d'où cette expreſſion; ce qu'elle ſignifie, 4
Kerman, province [P], 22
Kerlon, fleuve: Genghiz-Khan bâtit un palais ſur ſes bords, 365
Kerſah-Al-Carmath, pourquoi nommé ainſi; idée de ſa doctrine, 443
Keſch, liſez *Kech*, ville, 340
Keſſer, liſez *Kecer-Khodgia*, élevé ſecrettement, 535; eſt mis ſur le trône de Kaſchgar, 536
Keſvad; ſous quelle dynaſtie on place ſon hiſtoire, 4
Ket-Boga, général de Holagou, battu & fait priſonnier par les Mammelucs, 431
Khaïr-Abad, ville, 429
Khalaf (A), formé de Kilaf, contrariété.

Khalal-Gheul, lac [T], ce que ſignifie ſon nom, 628; où ſitué, 627; ſel que l'on en tire, 628
Khalil-Begh, fils d'Uçun-Haçan, lui ſuccède; devient odieux; eſt aſſaſſiné, 482
Khalit-Sultan, s'empare de la ſouveraineté, 531; lettre de ce prince, 532; ſa conduite, *ibid. & ſuiv.*
Kham, fils de Noé, eſt envoyé par lui dans les Indes, 186
Khan-Taich. (Voyez *Contaiſch.*)
Khand-Emir, (Voyez *Mirkhand.*)
Khans du Khariſme, qu'il ne faut pas confondre avec les ſultans du même pays, 7
——— de Caçan, veulent s'emparer du Kapt-Chac, 548
——— d'Aſtracan, veulent s'emparer du Kapt-Chac, 548
——— de Crimée, veulent s'emparer du Kapt-Chac, 548; leur hiſtoire, 626; pourquoi ſurnommés Ghiraï, 640
——— de la grande Bukharie, ont Chaïbek pour fondateur, 561; ſe ſont multipliés dans ce pays, où ils font leur réſidence, 563
——— de Taſchkhunt, 572; de quel pays ils ſont maîtres, *ibid.* de qui deſcendus; le peu qu'on ſçait de leur hiſtoire, 573
——— du Khariſme, 577
Kharam-Gheul, lac [T], ce que ſignifie ſon nom, 628; où ſitué, 629
Kharizme, ou *Khariſme*, ſituation & courte deſcription de cette province, 311; (Voyez auſſi *Khans* du Kariſme.) révolutions de ce pays, 578
Khariſme, capitale de la province de ce nom, priſe par les Mogols, 573
Kharizmiens, ou *Khowarezmiens*, commencement de cette dynaſtie, 311; ſa fin, 337

Khathaïens, étoient Turcs d'origine; 185
Khitans, (les) prennent parti pour Genghiz-Khan, 357; lui font des propoſitions, 362
Khodgars, 365
Khodhaïdad, jeune prince, a la place de miniſtre à Kaſchgar, 535
Khodgia-Abu-Mouiad, troiſieme & dernier prince Sarbédarien, 496; eſt bien traité par Tamerlan, 497
Khomani, (Voyez *Homaï*.)
Khoraçan, 498
Khoſrou, liſez *Khuſrew* (P), ſeigneur Perſan, eſt mis ſur le trône de Perſe à la mort d'Iezdedgerd-El-Ecim, 70; n'eſt pas compté au rang des rois de Perſe, *ibid.* rend la couronne à Behram, fils du roi précédent, 71
Khoſrou, liſez *Khuſrew*, ſurnommé Nouſchirvan, (Voyez ce dernier mot.)
Khoſrou-Chah, liſez *Khuſrew-Chah*, fils de Baharam; il s'enfuit dans les Indes, & ne mérite guères d'être compté avec les princes Gaznévides, 149
Khouadgé-Merdgian [T], gouverneur de Bagdad pour Avis, ſe révolte; obtient ſon pardon, 458
Khoudhaïdad [P], 149
Khozars, horde de Turcs, 200
Khuarezmi-Bud [P], expreſſion que prononça Caï-Kuſrew, arrivé ſur les bords de la mer Caſpienne, après avoir défait les Turcs; comment traduite par différens écrivains, 34; devient le nom d'une province, *ibid.* (Voyez *Khariſme*.
Kiafir-Oun-Niimé, ſignifie l'ingrat, [A].
Ki-Che-Mi, (chinois) ſignifie pays Occidentaux en chinois, 425
Kilidge-Arſlan I, Seldgioucide d'Iconium, fils

de Soliman, ſuccéde à ſon pere, 239; ſe joint aux Grecs, *ibid.* les Croiſés aſſiégent Nicée, ſa capitale, 240; il bat les Chrétiens, 242; ſe retire d'Iconium, *ibid.* les bat de nouveau, 243; ſe joint à l'empereur Grec contre les Francs, 245; bat les troupes de Guillaume, comte de Nevers, 246; bat le comte de Poitiers, 247; ſe révolte contre les Seldgiucides de Perſe; eſt battu; tombe dans l'eau & s'y noye, 247; idée de ſon caractere, *ibid.* & *ſuiv.*

Kilidge-Arſlan II, ſuccède à Kilidge Arſlan I, ſon beau-pere, 252; battu par les Grecs, & obligé de demander la paix, 253; eſt reçu à Conſtantinople; viole ſes traités, *ibid.* il bat les Grecs, 255; leur offre la paix, 256; devient le jouet de ſes enfans, 277; ſa mort.

Kimitz [T], & *Kara-Kimitz*, lait de jument fermenté, en uſage chez les Tatars, 342

Kinnièes, caverne où fut dépoſé le corps de Genghiz-Khan, 391

Kins, les mêmes que les Niu-Tché; Genghiz-Khan marche contre eux, 359; ils rendent leurs places, 360; malheurs de cette nation, *ibid.* & *ſuiv.*

Kiovie, ville, 450

Kiſchtasb, liſez *Kichtasb* [P], eſt, ſelon la plûpart des auteurs, le dernier des rois Pichdadiens, 27; ſuccède à Zab, ſon oncle ou ſon pere, ſuccombe ſous les efforts des Turcs, eſt tué dans un combat contre eux, *ibid.*

Kobad-Schirouié, liſez *Kobab-Chirouié* [P], roi Saſſanien: ſuccède à ſon pere Kuſrew-Pervitz, détenu priſonnier, 93; le fait tuer, *ibid.* ſes autres cruautés: on dit qu'il mourut de repentir, *ibid.*

Kontaich. (Voyez *Contaich.*)

Koſrew-Pervitz [P], roi Saſſanien, prend les armes contre ſon pere Hormuz IV, eſt reconnu roi, 90, 91; comment les auteurs entendent ſon ſurnom de Pervitz, *ibid.* eſt heureux à la guerre; ſa vanité & ſon avarice extravagantes, 91 & 92; les grands s'aſſurent de ſa perſonne, mettent ſon fils en ſa place, 92

Kouchange, ville, 520

Kouciſtan, province, 320

Koudgiou, 421

Kouroultai, ou aſſemblée générale de la nation chez les Mogols, 410; idée de cette aſſemblée, *ibid.*

Koutoul-Miſch, Seldgiucide; prend les armes contre Alp-Arſlan, 208; eſt tué d'une chûte de cheval, 209

Krim-Ghirai, reconnu khan ſans la participation du grand-ſeigneur, 650; dépoſé, *ibid.* rétabli, 651; ſes qualités, ſa mort, *ibid.* ſon entrée à Conſtantinople; régle le plan de la guerre préſente, 652

Kublai, fait vice-roi de la Chine par Mangou-Khan, 417; ſa conduite ſage, *ibid. & ſuiv.* élu khan, 429; belle idée de ſon règne. *ibid.*

Kurdes, (château des) 420

Kutulmich [T], 268

Kutzim-Khan, régnoit à Sibir, chaſſé par Jermak; ſon fils eſt fait priſonnier, 624

LA-ILAÉ-ILL-AL-LAH, *Mouhammédoun Réſouloullah*, formule de foi de tous les Muſulmans, que l'on ne peut prononcer ſans être Mahométan, ou ſans conſentir, ſous peine de la vie, à le devenir. Elle ſe peut rendre ainſi mot à mot en latin : *Non Deus, niſi Deus, Mahometa legatus Dei*; ce qui a l'énergie de la phraſe ſuivante : « Il n'y a de » Dieu,

» Dieu, que Dieu, & Mahomet eſt ſon pro-
» phète,
Laith, (Voyez *Leith*) [A].
Lamas des Igours, 355; ce que c'eſt que cette dignité, 601; habillemens, *ibid.* uſages, 602, femelles, *ibid.*
Laodicée, ville, 239
Laperdas Andronic, 254
Laſcaris, gendre de l'empereur, fonde un empire à Nicée, 258; attaqué par les Turcs, *ibid.* danger qu'il court; coupe la tête à Gaïateddin, 259
Latins, maîtres de Conſtantinople, 258; ſecourent Laſcaris, & ſe battent vaillamment, 259
Leith, ce que ſignifie ſon nom en Arabe, 104; il étoit chaudronnier, *ibid.* les ſentimens ſont partagés ſur la vie qu'il mena: voleur, ſelon quelques-uns, honnête homme, ſelon d'autres; ſon fils Iacoub eſt le chef d'une dynaſtie, 205
Lettres de Baïjou-Novian au pape, 416; de Magou-Khan à S. Louis, 422
Lieou-Ko, 90
Liéou-Tçung, l'un des grands princes de l'Orient, 191; ſa conduite ſe dément; remontrances d'un de ſes miniſtres, 192; le fait charger de chaînes, lui fait grace, 193
Litcheou, ville du Pé-Tchéli, obligée de ſe rendre, 364
Lithuanie, région ravagée par les Mogols du Kapt-Chac, 537
Locman, l'Eſope des Orientaux, ou plutôt celui qui a donné lieu d'imaginer un Eſope, vivoit en Perſe ſous le règne de Caï-Kuſrew, 35; étant encore eſclave, meſſage qu'il reçoit de la part de Dieu, *ibid.* quel étoit ſon pays, 36; ſa réponſe à un riche Juif, 36, 37; autres

traits de ce perſonnage, 37; différentes fables, 37, 38; Mahomet s'appuyoit de ſes maximes, 39

Lohoraſpe [P], roi Caïanien, quelle maxime il trouve gravée ſur les murs du palais, 39; étoit proche parent de Caï-Kuſrew, 40; ſon caractere avoit indiſpoſé les eſprits, ſes vertus les regagnerent, *ibid.* établit le ſiége de ſon empire à Balkh, *ibid.* éprouve un chagrin domeſtique, *ibid.* ſon fils ſe révolte, 41; il lui pardonne & le rappelle, lui donne ſa couronne & meurt dans la retraite, *ibid.*

Lombards accuſés de lâcheté, perſonne n'oſe prendre leur place, 245; conjointement avec les François battent les Turcs, 246

Lorraine, (le duc de) coupe un Turc en deux, 267

Louis VII, dit le Jeune, paſſe en Orient: ſon armée, 250; eſt trahi par les Grecs, 251; bat les Turcs, *ibid.* danger qu'il court, 252

Louis, (S.) envoie une ambaſſade au grand Khan, 419

Loulou, eſclave ayant toute l'autorité à Alep, 272

Lycaonie, province, 258

Macroduças Conſtantin, 254

Macrozomes, 254

Magddedoulat, liſez *Madged-dëoulet*, huitieme prince des Bouïdes, ſon état commence à s'affoiblir, 182; ſe rend en la puiſſance de Mahmoud le Gaznévide, 183

Magi, village; Albulghaſi cherche à s'y retirer, 594

Mahadi, caliſe, appaiſe la révolte de Hakim, 442

Mahady, liſez *Mahadi*, troiſieme prince Dilémite: on ne ſçait rien de ſon règne, 164
Mahmoud, Seldgioucide, Ben-Malik-Chah [A], 227
Mahmoud & *Mohammed*, princes Seldgioucides, conſervent ce qu'ils peuvent des Etats de leurs peres, 232; belle maxime de ce dernier au lit de la mort, *ibid.*
Mahmoud, Gouride, ſuccède à ſon oncle Chihabed-Din, n'éprouve preſque que des malheurs, 161; ſa conduite à l'égard d'Ali-Chah, indiſpoſe les eſprits, *ibid.* eſt trouvé dans ſon lit aſſaſſiné, 162
Mahmoud, Ben-Mohammed, Seldgioucide, le même qu'Aboul-Cacem-Mahmoud. (Voyez ce nom.)
Mahmoud, Seldgiucide d'Alep, ſuccède à ſon frere Iſmaël, 274; ſon règne eſt traverſé, *ibid.* eſt trouvé aſſaſſiné dans ſon lit, *ibid.*
Mahmoud, Gaznévide, tient Abdoulmélik dans la dépendance, ſous prétexte de le ſecourir, 124; accroît ſa puiſſance des Etats des Samanides, *ibid.* ſuccède à ſon pere Sébektéghin, 128; idée de ſa grandeur, 129; fait confirmer ſa puiſſance par le Caliſe, 131; en obtient le titre de Vali; ſa conduite à l'égard d'Iſmaël, ſon frere, 132; partage inégalement ſes Etats entre ſes fils, 133; inquiétude que lui donne une réponſe d'un de ſes fils, 134; trait de juſtice, *ibid.* trait de ſa ſageſſe, 136; ſa conduite par rapport au royaume de Soumenat, 138; protégeoit les lettres, ſa conduite à l'égard du poëte Ferdouſſi, 142; ſe fait apporter ſes tréſors, *ibid.* ſa réflexion à ce ſujet, & ſa mort, 143; ſa conduite envers Seïdar, 182; à l'égard de Madgeddéoulet, 183; prend les Turcs à ſon ſervice, 200
Mahmoud Tarabi, impoſteur, ſa mort, 502

Mahmoud-Ben-Moeyddin [A], eſt reconnu pour ſuccéder à ſon pere, ſes cruautés, 309
Mahomet ou plutôt *Mohammed*, faux prophète, 434, 453
Mahouga,
Makhan, (vieux Perſan,) général des Bouïdes, défait par Mardavidge, 164
Malathie, ville attaquée par les Turcomans, défendue par les Francs, 244
Makſoud-Ghirai, 651
Malek-Bakir mis ſur le trône des Courts, 492
Malek-Chah, Seldgioucide, fils d'Alp-Arſlan, aſſiége Miriam-Nichin, ſe rend maître de cette place, 211; ſuccède à ſon pere, 214; obligé de ſe défendre contre ſon oncle, 214; les troupes, prêtes à ſe révolter, ſont appaiſées par le miniſtre, 215; étendue de ſa puiſſance, *ibid.* entreprend le voyage de la Mecque, 216; trait qui prouve la grandeur de ſes Etats, *ibid.* eſt pris par les troupes Grèques ſans être reconnu, 217; comment il eſt remis en liberté, 218; ſe laiſſe prévenir contre Nedham-El-Mouk, 219; ſa mort & ſon portrait, 221; belle réponſe de ce prince, *ibid.* fait étrangler Aboul-Cacem, 239; donne la Syrie à ſon frere Toutouche, ſa politique, 265
Malek-Chah, Ben-Barkiarok, ſuccède à ſon pere, âgé de quatre à cinq ans, 124; eſt défait par ſon oncle Mohammed qui le retient priſonnier, 225
Mamchik, commandant de Damas, veut s'emparer de l'autorité, 266
Mameluc, d'où vient ce nom, ce qu'il ſignifie, qui le porta, 611
Manbariz-Eddin [A], ſignifie qui étend la religion, & combat pour elle, 611
Manès, (l'hérétique) commence à paroître ſous

le règne de Chabour I, 60; eſt attiré à la cour de Perſe par Behram I, ſous prétexte de le faire diſputer avec les mages, eſt arrêté & écorché vif; ſa peau eſt remplie de paille & expoſée en public; quel effet il en réſulte, 63, 64
Mangou, élu grand Khan, 417; ſe fait baptiſer, ne voyoit qu'une forme dans cette cérémonie, 419; reçoit une ambaſſade de la part de ſaint Louis, *ibid.* ſa lettre à ce prince, 422; eſt tué en Chine au ſiége d'une place, 428
Mangou-Khan, (Voyez ci-deſſus.)
Mangou-Timour ſuccède à Béréke dans le Kapt-Chac, 539
Mangats, ou *Kara-Kalpacs* [T], (Voyez ce mot.)
Manſour I, as-Samani [A], ſuccéde à ſon frere Abdoulmélic, a des guerres à ſoutenir, n'eſt pas heureux, pourquoi il a le ſurnom d'Al-Moviad, 122; pourſuit vivement Alp-Téghin, & pourquoi, 126
Manſour II, as-Samani [A], ſuccède à ſon pere Nouh II, malheurs de ſon règne; dépouillé de ſes Etats & privé de la vue par Tozon-Begh, 123; traite très-bien Sébektéghin quoique ſujet révolté, 127
Manoudgeher [P], roi Pichdadien, ſuccède à Féridoun, ſon aïeul, 22; belle idée de ſon règne, fait creuſer des canaux, *ibid.* établit des magiſtrats pour ſurveiller les gouverneurs de province, 23; belle priere de ce prince, 24; ſa mort, 25
Manoudgeher, prince Dilémite, eſt choiſi pour ſuccéder à ſon pere détrôné, 166; ſa conduite reſpectueuſe à ſon égard, il eſt le dernier de ſa dynaſtie, 167
Manuel, (l'empereur) s'allie avec les Turcs contre les Francs, & trahit ces derniers, 250 & *ſuiv.* eſt ſurpris par les Turcs, 254; danger

qu'il court, 255 & *ſuiv.* ſa mauvaiſe foi à l'égard des Turcs, *ibid.*
Mantchéou, 520
Manzis, diſciples des Lamas, leurs habits, 608
Maouéraannahr, (région) [A], nom Oriental de la Tranſoxiane ancienne, ce qu'il ſignifie, 564
Maragah, ville, Holagou y bâtit une obſervatoire, 432
Marcanda, ancien nom de Samarcande, ville, (Voyez ce mot.)
Marchand Indien, (trait de piété d'un) 230
Mardavige, liſez *Mardavidge*, de la ſecte des Mages, dépouille Asfar; ſes conquêtes, 164; eſt tué par un Turc anciennement ſon eſclave, *ibid.*
Mar-Denha, évêque ſiégeant dans le pays d'Igour, 404
Marvand, ville, 302
Maſgan, général Mogol, ſous Mogli, veut faire proſterner devant lui un général Chinois, & lui pardonne ſon refus, 382, 383
Maſoud I, liſez *Maçoud I*, frere de Saiſan, le prive de la vue & lui ſuccède, 249; bat les Chrétiens, 252; les attaque en Syrie, *ibid.* partage ſes états & meurt, *ibid.*
Maſoud II, liſez *Maçoud*, fils de Kaikaous, priſonnier chez les Mogols, ſe ſauve, 263; ſoumet les Emirs, *ibid.* eſt dépouillé de ſes Etats par les Mogols, tué dans une bataille, 264
Maſoud, dernier prince Atabek, jeté dans le Tigre, 309
Maſſoud [A], prononcez *Maçoud I*, Seldgioucide, frere de Mahmoud, ſoutient la guerre contre Sandgiar, 230; tout ſon règne n'eſt que guerre; ſa mort, déſaſtres qui ſuivent, 231
Maſſoud-ben-Mahmoud, le Ghaſnévide, n'a que l'Yraque en partage, 133; diſſimule envain

ſon mécontentement, *ibid.* réponſe qu'il fait à ſon pere, 134; prend les armes contre ſon frere Mohammed, 143; le fait enfermer & priver de la vue, 144; refuſe de ſe rendre aux ſages avis de ſon conſeil, *ibid.* va aux Indes & revient vainqueur, 145; eſt défait par les Seldgioucides, *ibid.* ſoulèvement de ſon armée; il eſt mis à mort, *ibid.*

Maſſoud III, Ghaznévide, ſuccède à Ibrahim ſon pere, 148; fait Houçam gouverneur de la province de Gour, 154

Maſſoud-ben-Azzeddin-Kaikous, Seldgioucide d'Icône, 292

Maudoud-ben-Mezeddin [A], aſſaſſiné par ordre de ſon frere, 309

Maudoud-ben-Maçoud, apprend la mort de ſon pere, accourt, bat ſon oncle & ſon couſin, eſt reconnu ſouverain, 145; alloit marcher contre les Seldgioucides, meurt d'une colique, 146

Maurice, (l'empereur) reçoit un préſent des Turcs qui portoient une croix ſur le front, 195

Maximes, (belles) de Féridoun, 21, 22; de Caï-Kuſrew, gravée ſur les murs de ſon palais, 39; d'Ardchir, 45; d'Alexandre, 51, 52; d'Ardchir Babegan, 58; d'Hormuz I, 62; de Behram I, 63; de Burdzurdge-Mihir, 84; d'Hormouz IV, 89; d'Iacoub-ben-Leith, 108; de Liéou-Çung, 193; de Mohammed le Seldgiucide, 132; de Noureddin, 305; de Saadgiar, 315; de Dgiafer-el-Sadik, 436

Mazanderan, province & ville [P], 29

Mazdek, fauteur d'héréſies en Perſe, 50; mis à mort par ordre de Nouchirvan, & pourquoi, 81

Mazeppa, coſaque de nation, eſt fait Herman par les Ruſſes, 618; ſe déclare contre eux, *ibid.* pendu en effigie, *ibid.*

Méandre, fleuve, 244
Mech-Hed [A], ſignifie le lieu du martyre, ville, (Voyez *Thous*) 588
Mecque, (la) ville, 445, 449
Médie, région, 29
Mélahida [A]. (Voyez *Aſſaſſins.*)
Mélikz-Zahir, mis pour Mulen-Bukir [A].
Malek, liſez *Mélik-Izzeddin Houçain* (A), prince Court, ſes grandes qualités, 491; ſa prompte élévation lui fait des ennemis, *ibid.* eſt détrôné, 492; remonte ſur le trône, 493; diſcours qu'il tient à ſes officiers, 505
Mélik-Ghiat-Eddin [A], prince Court, ſuccède à ſon frere; eſt mis à mort par Tamerlan, 493
Mélek, liſez *Mélik-Hafiz* [A], prince Court, 490
Mérou, ville, comment traitée par Genghiz-Khan; il périt à ſa priſe plus de cinquante mille hommes, 375; Diu-Mohammed marche au ſecours de cette ville, 589
Meſdgéd, liſez *Meſdgid* [A], ſignifie lieu d'adoration; ville appellée anciennement Thous, 588; idée de cette ville, *ibid.*
Meſſih-Bégh, 589
Été; les Huns le regardent comme le fondateur de leur Monarchie. Les Turcs comme un de leurs anciens héros, 188; conduite ſage de ce prince, *ibid.* & 189, 190
Mewdoud [A], 603
Michel Paropinace, 403
Michel Paléologue, fait un traité avec Nagaïa, lui donne ſa fille naturelle en mariage, 538
Mihir Hormouz [P], jeune Perſan, va dans la priſon aſſaſſiner Kuſrew-Pervitz, par ordre du fils de ce prince, 93; comment il rapporte les dernieres paroles du prince mort; & le mauvais effet qu'a pour lui l'application qu'en fait Kobad, *ibid.*

Mikhael, l'un des chefs des Turcs, paſſe au ſervice de Mahmoud le Ghaznévide, 200; étoit fils de Seldgiouk, 201
Mini-Agaſſi [T], chef d'une troupe de mille hommes chez les Mogols, 387
Miran-Schah; lettre de ce prince à ſon pere Tamerlan, 527
Mir-Cazagan, 492, 493; diſpoſe de l'empire de Zagatin, 504
Mir-Houain, petit-fils du précédent, 509; ſa conduite vis-à-vis de Tamerlan, 513 *& ſuiv.*
Mirkhond, liſez *Mirkhand* [P], auteur perſan; ce qu'il dit d'Iskender, 49; de la mort de Chabour I, 60, 129; ce qu'il dit de l'origine des Turcs, 185
Miriam-Nichin, ſignifie château de Marie, aſſiégé par Mélik-Cha; en partie détruit par une tempête affreuſe, 211
Mirza, chef de la juſtice chez les Tartares Nogaïs; ſon office, 554
Mirza-Abdallah, fils de Mir-Cazagan, ſuccède à ſon pere; ſe livre aux paſſions, 507
Mirza-Aboubekr, petit-fils de Tamerlan, revient à Bagdad avec une armée de Tartares, 468
Mirza-Dgihanghir; ſa mort, 517
Mirza-Ibrahim, 409
Mirza-Miran-Chah [P], fils de Tamerlan; quels Etats on lui donne, 465
Mirzad en Crimée, 636
Moavié [A], calife, 176
Mobarezzeddin, premier prince des Modhaffériens: ce que ſignifie ſon nom, 487
Moctader envoie une armée contre les Carmathes, 446
Moctadi-Billah, calife [A], avoit épouſé la fille de Malek-Chah, 216; envoyé gouverneur

ailleurs, *ibid.* revient à Damas, ſimple particulier, 28
Modgireddin, au nom duquel gouvernoit Anar, à Damas, eſt dépoſé par Noureddin, 280
Modhaffer, épithète, le Victorieux, donnée à qui, 487
Modhaffériens, dynaſtie, ſon commencement, 487; ont régné ſoixante-dix ans, *ibid.*
Moëzeddin, *Sandgiar-Chah* [A], mépriſable & odieux, aſſaſſiné par ſon fils, 308
Moëz-Eddoulat, liſez *Moëz-ed-Daoulet*, Bouïde [A], appellé d'abord Ahmed, troiſieme fils de Bouié, avoit régné du vivant de ſes freres, 173; ſes ſuccès contre les troupes du calife, *ibid.* conduite d'Ali à ſon égard, 173; entre dans Bagdad en vainqueur; ſa généroſité, 174; il change ſon nom, dépoſe le calife, prend le titre d'Emir-el-Omera, 175; fait graver une malédiction contre les Omiades, 176
Mogli, Genghiz-Khan fait publiquement ſon éloge, 364; eſt déclaré généraliſſime des troupes de ce prince, *ibid.* ſes conquêtes en Chine, 364; ſes guerres contre les Niutché, 382; ſa mort; idée de ſes qualités, 383; trait de ſon dévouement pour Genghiz-Khan, *ibid.*
Mogol ou *Mogul*, fils d'Ilindgé-Khan, & jumeau de Tatar, 156, 188; chef d'un peuple qui porte ſon nom, *ibid.*
Mogols, étoient Turcs d'origine, 185; de qui ils deſcendoient, 186, 187; ce mot eſt une corruption: comment on devroit le prononcer; ce qu'il ſignifie, 188; ſoixante mille combattus par ſept cents François, 262; s'emparent des Etats d'Azeddin, 263; ce qu'ils étoient au tems de Genghiz-Khan, 338 *& ſuiv.*

époque de leur établiſſement en Chine, 401; leur férocité & les ravages qu'ils font en Occident, 402; & en Syrie, 403; leur domination devient plus douce ſous le règne de Kublaï, 429; depuis Genghiz-Khan, 498
——— *Il-Khaniens.* (Voyez ce mot.)
——— *Kalkas.* (Voyez ce mot.)
——— du Zagatai, 501
——— de Kaſchgar, 535
——— du Kapt-Chac, 536; ravagent la Lithuanie, 537
——— du Touran; commencement de leur puiſſance, 558
Mohammed. (Voyez *Mahomet.*)
Mohammed, Seldgioucide, oncle de Malek-Chah, fait priſonnier ſon neveu, 225; eſt prêt à périr par la trahiſon de ſon chirurgien, *ibid.* il ne ſecourt pas les Emirs contre les Francs, pourquoi, 226; il marche contre eux, ſuccès divers, 227; il meurt, idée de ſon règne, 228
Mohammed, Seldgioucide d'Alep, 274
Mohammed Chamalgani, chef d'une troupe de Carmathes en Perſe, enſeigne la métempſycoſe; eſt condamné à être pendu & brûlé, 450
Mohammed-ben-Taher II, prince Tahérite, ſuccède à ſon pere; eſt reconnu vaſſal du calife, 102; n'eſt ni aimé de ſes ſujets, ni reſpecté de ſes voiſins, *ibid.* ſa conduite vis-à-vis de Iacoub-ben-Leith; tombe en ſon pouvoir; eſt tranſporté à la cour du calife, y vit en ſimple particulier: eſt le dernier de ſa dynaſtie, 103
Mohammed, Gazi [T], ſignifie le conquérant, fait arrêter Din-Mohammed, 583; eſt tué par ce jeune prince, 584
Mohammed-Mirza, frere d'Avend, le chaſſe du trône; en eſt chaſſé, 485
Mohammed-ben-Mahmoud, le Ghaznévide, eſt

déclaré par ſon pere héritier de la plus grande partie de ſes Etats, 133; ſa conduite vis-à-vis de ſon frere Maçoud, que ce partage mécontente, 134; ſe met en devoir de ſuccéder à Mahmoud, 143; ce prince, peu eſtimé, eſt livré à ſon frere, *ibid.* qui le fait enfermer & lui fait crever les yeux, 144; accident du jour de ſon couronnement, *ibid.* eſt mené par ſon frere à ſa ſuite, 145; ſoulèvement général en ſa faveur; on lui offre la couronne, il la laiſſe à ſon fils, *ibid.*

Mohammed-ben-Souri, 420

Mohammed-ben-Amrou-ben-Leith étoit mort avant la détention de ſon pere; ſon fils Taher II ſuccède, 113

Mohammed-ben-Gauri, le premier des princes Gourides, eſt défait par Mahmoud le Ghaznévide; meurt ſon priſonnier, 150

Mohammed Ghirai, Khan de Crimée, marche contre Moſcou, 641; fait un traité, *ibid.* cherche à ſurprendre le château de Réſan, *ibid.* reproches ſur ſa mauvaiſe foi; ſa réponſe, 642

Mohammed, deſcendant d'un ancien Khan, ſe fait Khan de Crimée, 644; lettre qu'il écrit à Rizvan-Pacha, *ibid.* lève le ſiége de Caſa, 647; s'enfuit en Ruſſie, 648; revient à Conſtantinople; y eſt enfermé; ſe ſauve; on le conduit à Rhodes, *ibid.* eſt fait Khan; abandonne le parti du grand-ſeigneur; eſt trouvé mort, 649

Molla 'A), docteur de la loi,

Mouluk, &c. liſez *Moluk-at-Taouaif* [A]; ce que ſignifie ce nom, & à qui on le donne, 54

Molouk-Courts ou *Courds*. (Voyez ce dernier mot.) 488

Monaſſec, frere du calife Motamed, défait Iacoub-ben-Leith, 103

Moncarites ou *Moncadites*, 295
Moſtakfi, liſez *Mouſtekfi* (A), calife, donne à Haſſan le ſurnom de Roukned-Daoulet, 172
Morad-Bégh chaſſe Mohammed du trône, 485; eſt le dernier des princes Ac Coiounlu, *ibid.*
Moravie, ravagée par les Mogols, 402
Moſcou, ville, ravagée par les Mogols, 402; priſe & ravagée par Tamerlan, 547; les Mogols brûlent ſes fauxbourgs, 548
Moſquée dont le nom véritable eſt Meſdgid [A],

Mouſſoul, liſez *Moçul*, ville, capitale des Etats de Cothb-Eddin, 290
Motarſched, liſez *Moſtarchid* [A], calife, forcé de demander la paix à Mahmoud le Seldgiucide, 229; ce que ſignifie ſon nom, *ibid.*
Moſtaſſem, liſez *Moſtaçim*, dernier calife [A], mis à mort par ordre de Holagou, 426
Motaded, liſez *Motadhedh* [A], calife, ſuſcite Iſmaël-as-Samani contre Amrou-den-Leith; garde celui-ci priſonnier, & ordonne en mourant qu'on le laiſſe mourir de faim, 110
Motamed, calife, ſur les Etats duquel Iacoub-ben-Leith fait des conquêtes, 107
Mou-Balig ſignifie ville de triſteſſe, (Voyez *Bamian*,) 376
Mouiad-el-Moulk, liſez *Mouéi-Ied-el-Moulk* [A], fils de Nédam-el-Moulk; eſt fait miniſtre par Barkiarok; le trahit, 223; ce prince lui coupe la tête, 124
Mouiadeddoulat, liſez *Mouéi-Eided-Déoulé* [A], prince Bouïde, marche contre Cabous, 165
Moufti, premier miniſtre de la religion, & premier miniſtre de la loi chez les Muſulmans.
Moulk [A], (l'Emir) 450

Mounga ou *Munga*, 561
Moura-Begh, *ben-Iacoub* [T], 110
Mouſſa-ben-Dgiafer, déſigné par ſon pere, pour lui ſuccéder à l'Imamat, 437
Mſtiſlas-Romanowitz, fait priſonnier par les Mogols, 377
Mum-On, ou *Mum-Kos*, horde de Mogols, 347
Mouzaffer [A], *Mouzaffériens*, } Voyez *Modhaffer*, *&c.*
Munga, Igour, homme de diſtinction; bon trait de lui, 561

Nagaia, l'un des généraux de Béréké, ſe rend indépendant, fait un traité avec Michel Paléologue; épouſe la fille naturelle de cet empereur, 538; appellé auſſi Noga, 551; devenu puiſſant, ne veut plus reconnoître ſes anciens maîtres, 551; ſon fils lui ſuccède, *ibid.* (Voyez de plus *trait de ſimplicité*,) 554
Naïmans, peuples Tartars. Les Igours leur cèdent la droite dans les aſſemblées, & à quelle occaſion, 559; conſervent ce droit, 560; veulent détrôner Arab-Mohammed, 591
Nakchal, ville enlevée à Tamerlan; il la reprend, 514
Napolous, ville, comment nommée autrefois, 280
Narſi, roi Saſſanien, ſuccède à ſon pere Behram III, 65; s'occupe du bonheur de ſes ſujets; en eſt tendrement aimé; attaqué par les Romains, perd de belles provinces; en meurt de douleur, *ibid.*
Narſi, prince Saſſanien, & frere de Behram V, gouverne la Perſe pendant que ſon frere voyage aux Indes, 74
Naſſir-eddin [A], 410

Naſſa, ville ; ſa ſituation ; les Génois s'en emparent, 540
Naſſer, liſez *Naſſir*, *as-Samani*, ou *le Samanite* [A], âgé de huit ans, ſuccède à ſon pere Ahmed ; ſe fait aimer par ſes vertus ; veut établir ſa cour à Hérat, 119 ; comment il en eſt détourné, 120 ; ce qui arrive à l'Emir-Ali, ſon général, *ibid.* ſurnommé après ſa mort Emir-Saïd, 121 ; fait traduire de l'arabe en perſan moderne le fameux Homaïoun-Nameh, 138
Naſſer, liſez *Naſſir*, frere d'Iſmaël-as-Samani, prend les armes contre lui, eſt fait priſonnier ; attend la mort ; en reçoit ſon amitié & ſes Etats, 118
Naſer, liſez *Naſſir*, calife, appelle Genghiz-Khan, 365
Natolie, portion de l'Aſie appellée Aſie-Mineure, lorſqu'il eſt queſtion de l'hiſtoire ancienne, quoique les anciens n'ayent pas connu cette dénomination.
Nedham-el-Moulk, fait prêter ſerment de fidélité à Malek-Chah, 213 ; met ce prince ſur le trône, 214 ; appaiſe une révolte, 215 ; donne une grande idée de la puiſſance de ſon maître, 216 ; lui procure la liberté, 217 ; eſt accuſé auprès de ſon maître, 219 ; eſt diſgracié, 220 ; aſſaſſiné d'un coup de poignard, *ibid.* idée de ſon mérite, *ibid.* n'aimoit pas Ac-Sancar, mais l'eſtimoit, 282
Nedgemeddin Chéikh [A], auquel les Mogols veulent ſauver la vie à Kharizme ; ſon refus généreux, 373 *& ſuiv.*
Nem-Roud, le même que Nembrod, 25
Neſtoriens, en grand nombre à la cour du grand Khan, 420
Nev-Rouz [P], ou célébration du nouvel an, anciennement pratiquée en Perſe, & attribuée

à Dgiemchid, 16; détails curieux ſur cette cérémonie, *ibid. & ſuiv.*
Nicée, ville, ſignifie en grec, ville de la victoire; priſe par Soliman, 237; ſa ſituation, 240; Laſcaris y fonde un empire, 258
Nicomédie, ville, 300
Nicolas, (fort S.) Krim-Ghiraï marche de ce côté, 653
Nighiariſtan [P], cité, 340
Nichabour [P], ville, ſignifie la roſe de Schabour, & pourquoi nommée ainſi, 60; aſſiégée par Ghias-ed-din; ſe rend au vainqueur, 157; Thogrul-Beg s'en rend maître, 202
Niu-Tché, (les) Tartares en guerre avec les Mogols; leurs guerres contre Genghiz-Khan, 356 *& ſuiv.* avoient l'uſage de la poudre à canon, 397; courage noble de leur avant-dernier empereur, 400; leur deſtruction eſt l'époque de l'établiſſement des Mogols en Chine, 401
Nizam-el-Moulk [A], (Voyez *Nedhal-el-Moulk.*]
Nodar, roi Pichdadien, fils de Manoudgéher, ſuccède à ſon pere, 25; ſon règne eſt troublé par les diviſions; veut en vain s'oppoſer aux Turcs; il eſt fait priſonnier, *ibid.*
Noé, après la ſortie de l'arche, partage la terre à ſes trois enfans, 86
Noga ou *Nogaïa*, prince. (Voyez ce dernier nom.)
Nogaïs, prononcez *Noguès* [T], d'où ils ont pris leur nom, 551; en partie libres, & en partie ſoumis à la Ruſſie, 552; idée générale des mœurs & des uſages de ce peuple, *ibid. & ſuiv.* grands & petits, *ibid. juſqu'à la p.* 558
Noradin. (Voyez *Noureddin.*)
Nouh I, ou *Noé*, Samanide, ſuccède à Naſſir, ſon pere; on ne ſçait de ſon règne que des guerres; eſt détrôné; puis rétabli, 121

Nouh II ſuccède à ſon pere Manſour I, eſt continuellement en guerre, 122; malheur de ſon règne; eſt dépoſé, puis rétabli, 123; Sébekteghin, qui ſervoit ſous lui, ſe rend indépendant, 127

Nouſchirvan, liſez *Nouchirvan* [P], roi Saſſanien, ſuccède à Cobad: ſon nom étoit Khuſrew, 81; ce que ſignifie Nouchirvan; belle idée de ſon règne; fut le plus grand prince de l'Orient; fait mettre à mort Mazdek; étendue de ſes conquêtes, 81, 82; peines que lui cauſe ſon fils, *ibid.* a pour miniſtre Budzurge-Mihir, 83; fait traduire de l'indien un excellent livre, 84; il ſent ſa fin approcher: inſtructions qu'il adreſſe à ſon fils, 85; meurt dans une extrême vieilleſſe, 87; différens traits de ſon hiſtoire, *ibid.* 88; fit traduire en perſan le fameux Homaïoun-Nameh, 138

Noureddin [A], entre ſur les terres de Kilidge-Arſlan II, 253

Noureddin-ben-Zenghi s'empare de Damas, & dépoſe Modgireddin, 280; ſuccède à une partie des Etats de ſon pere, 290; vient au ſecours d'Edeſſe, 291; fait mettre à mort le comte Joſcelin, 293; s'empare de Damas, *ibid.* ſe venge de la mauvaiſe foi des Croiſés, 294; eſt malade, les Francs en profitent, 295, danger qu'il court, 296; ſuite de ſes exploits, *ibid. & ſuiv.* meurt à Damas, 304

Noureddin-Atabek; trait de ſa généroſité, 307

Novogorod, ville, Béréké y fait l'énumération des peuples de la Ruſſie, 537

OBEITH-KHAN veut attaquer Din-Mohammed, 589; ce qui l'en empêche, *ibid. & ſuiv.*

Oktai, fils de Genghiz-Khan, aſſiége Otrar, 369; envoyé avec ſes freres pour ſoumettre le Kha-

riſme, 372; obtient le commandement général, 373; s'empare de la ville de Khariſme, *ibid.* déſigné ſucceſſeur de Genghiz Khan par ce prince lui même, 385; avoit ſoin des finances du vivant de ſon pere, 586; eſt reconnu Khan, 392; répare les déſordres de l'interrègne, 393; fait divers réglemens, *ibid.* envoie ravager les pays au nord-oueſt de la mer Caſpienne, 401; meurt au retour d'une chaſſe: idée de ſes qualités & de ſes vertus, 404; étendue de ſes Etats, 406

Ogout-gan-Mich, veuve de Gaïouk, grand Khan, ſe charge de la régence, 407

Olou; quels rang ils ont en Crimée, 636

Omanus, ou *Romain Diogènes*, (Voyez ce mot.)

Omar [A], calife, 360

Omar, cadi d'Uaſir, amène les habitans de cette ville au ſoulèvement, 579

Omar-Kipchaki, général d'Ahmed-ben-Evéis, ſe révolte, 461

Onkhan veut nuire à Genghiz-Khan, 350

On-Zigidim: nom de Tuméen, 624

Orcapi; ce que ce nom ſignifie en tartare, à quelle ville il eſt donné, 626

Orkan fonde avec ſon pere l'empire des Othomans en Natolie, 264

Ordar-Itzen, frere de Batou-Khan; où il fut établi, 558

Oronte, fleuve, 267

Oſkol, riviere, 320

Oſmanides ou *Oſmans* [T], improprement Othomans, forment l'un des onze petits Etats qui ſuccéderent aux Seldgioucides d'Iconium; de qui ils ont pris leur nom, 264

Othman ou *Oſman*, *ibid.*

Otrar, aſſiégée par les Mogols, & priſe, 369; Tamerlan y meurt, 530

Oulun-Ikà, mere de Genghiz-Khan, ſe charge du gouvernement pendant la jeuneſſe de ce prince, 348
Ourons-Khan ſe maintien contre Tocatmiſch-Aglen, 543
Oxus, ancien nom du Gihon. (Voyez ce mot.)

Padichah [P], titre que prend le Khan de Crimée; ce qu'il ſignifie, 635
Palus méotides; à quel mer ce nom fut donné, 627
Pamphilie, 320
Panéas, ville, 294
Pape, envoie des ambaſſadeurs en Tartarie, & en recoit, 413 & *ſuiv.*
Paraſange, meſure itinéraire. (Voyez *Ferſeng.*)
Patzinaces, horde de Turcs, 200
Penſées ſur la grandeur d'ame, 158
—— outrée en poëſie, 234; en hiſtoire, 647
Perſépolis, ville. (Voyez *Iſtekar.*)
Perſe, (rois de) 9 & *ſuiv.*
Perſes, (les) ou *Perſans*, *ibid.*
Pé-Tcheli, province, 404
Peyſſonel, 626
Philadelphie, 520
Philippe. (Voyez *Filikous*)
Philippe-Auguſte, 220
Phirouz [P], (Voyez *Firouz.*)
Phriſtaph [P], nom donné par les anciens Perſes au ſoir du ſixieme jour du Nev-rouz, 18
Pierre le Grand; ſes projets de jonction entre la Sibérie & la Perſe, 597; envoie un brigadier nommé Beckovitz, 598
Pierre l'Hermite, conduit une armée à Conſtantinople, 240
Pir [P], ſignifie vieillard & chef, 481

Pir-Ahmed, Uçum-Haçan entreprend de le rétablir dans la Caramanie, 481
Pir-Mohammed-Dgihan-gir désigné par son pere pour lui succéder, 530; lettre qui lui est adressée, 532
Pischdad [P], signifie qui paie d'avance; qui rend justice amplement, 3
Pischdadiens, premiere dynastie des Perses; appellés dans l'Ecriture *Elamites*, 3; sa durée, *ibid.* son commencement, 9; quel en fut le fondateur, *ibid.* finit en la personne de Zab, ou, selon quelques auteurs, de Kichtasb, son neveu, 27
Piurash, parent de Dgiemchid, le détrône, 18; idée de son règne, 19; mérite le surnom de Dahak, *ibid.* on a prétendu qu'il employoit de la cervelle d'hommes pour adoucir ses plaies, *ibid.* est défait dans un soulèvement général, *ibid.* est enfermé dans une caverne par Féridoun, 20
Plan Carpin, ambassadeur du Pape en Tartarie, 410; particularités de son ambassade, 413
Poitiers (le comte de) défait, se sauve à Antioche, 247
Pologne, (royaume de) ravagé par les Mogols, 402
Polount-ci, épithète donnée par les Russes aux peuples du Capt-Chac, & pourquoi, 376
Polytimelus, ancien nom du Sogd, fleuve, 376
Port-Chou, l'un des officiers de Genghiz-Khan; trait de son dévouement pour ce prince, 383
Pont-Kide [P], temple d'idoles, 320
Poudre à canon, connue depuis long-tems en Chine, & fort en usage chez les Niutché au tems de Genghiz Khan, 397
Précop; (isthme de) ce que ce nom signifie en Russe, 626

Priere (belle) attribuée à Manoudgeher, 24
Proverbe arabe, 151
Ptolémaïs, ville enlevée aux Fatimites par Beaudouin I, 227

RADHI, calife, 420
Rhaman-Kouli, ſon élévation ſur le trône du Khariſme, 579
Raimond trahit les Croiſés, 245
Raki [T], boiſſon des Tartares, ce que c'eſt, 565
Raimond de Gaſcogne, pris par les Mogols, obligé de combattre le prince ſuivant; ſe jette ſur les ſpectateurs, & en tue plus de trente, 262
Raimond de Brunduſe, même action que le précédent, *ibid.*
Ravendi. (Voyez *Ahmen-ben-Iahia.*)
Ravendiah, ſecte de Muſulmans Ethérodoxes, 439; d'où ils tiroient leur nom, *ibid.* leur doctrine, &c.
Rédouan [A], l'un des fils de Toutouch, s'empare d'Alep, 266; ſon autorité eſt reconnue par ſon frere, *ibid.* en armes contre les Francs, fait la paix, 271; ſa mort; idée de ſa conduite, 272
Rei, ville, 280
Renauld de Châtillon, 420
Réponſes, belles & ingénieuſes d'un philoſophe à Alexandre, 50; de ce prince, 51; d'un officier à ce prince, *ibid.* d'un autre au même, 52; d'Hormuz I, 62; d'un médecin, 63; d'une femme à Nouchirvan, 88; de l'Emir-Ali, 120; d'une femme à Mahmoud, 135; adroite d'Hacan à Sandgiar, 155; fière de Cabous, 167;

noble de Malek-Chah, 221; ſage d'Ili-Tcouſai, 408; adroite d'Aphis, 585
Reẓan, château, Mohammed-Ghiraï veut s'en emparer par ſurpriſe, 641
Reẓm-Khnah [P], ou le chercheur d'aventures, quel étoit ſon nom; ſous qu'elle dynaſtie on place ſon hiſtoire, 4
Richard, roi d'Angleterre, 420
Rizvan-Pacha, reçoit dans ſon camp Dgianibek-Ghiraï & Dewlet-Ghiraï, 644; lettre de Mohammed, *ibid.* Réponſe de Riz-Van, 645; avis qu'il donne à Dgianibek, *ibid.* le fait khan de Crimée, 647
Rokneddin [A], dont le nom étoit Barkiarok, prend les armes contre ſon frere, eſt défait, 122; prêt à être mis à mort, ſuccède à ſon frere, 123; fait miniſtre Mouiah-el-Moulk, *ibid.* qui le trahit, *ibid.* éclairé ſur ſes intérêts par haſard, *ibid.* 123; fait couper la tête à Mouiah-el-Moulk; meurt, 224
Rokneddin, fils de Schamſeddin [A], ſecond prince des Courts, ſuccède à ſon pere, 489
Rokneddin [A], chef des Aſſaſſins au tems de Holagou, lui envoie des députés, en eſt bien traité, 425
Roha, ville. (Voyez *Edeſſe*)
Roudéki, poëte: comment il détourne Naſſir-as-Samani du projet de fixer la cour à Bokhara, 120
Rokned-Doulat-Bovid; liſez *Roukned-Daoulet*, Bouïde, obligé de payer tribut à Abdalmélik I, 121; ce que ſignifie ſon nom; prend poſſeſſion, au nom de ſon fils, de la ſucceſſion de ſon frere, 172; troubles de ſon règne, *ibid.* meurt après un long règne, 173
Rouckeng, 48

Rubruquis, cordelier envoyé par S. Louis au grand Khan; à quelle occaſion, & particularités de ſon ambaſſade, 419
Ruſſes, leurs grands ducs commencent à être tributaires des Mogols, 402; reprennent quelques avantages contre les Mogols, 538; leurs guerres contre les Coſaques, 612 *& ſuiv.*
Ruſſie, (la) ravagée par les Mogols ſous Oktai, 402; ſa foibleſſe au tems des Mogols du Kapt-Chac, 540
Roſtam, liſez *Ruſtem*, 4; fils de Zal-Zer, 23; idée qu'en donnent les auteurs Orientaux, *ibid.* eſt mis à la tête des armées par Caï-Cobad, 28; fait la paix ſous le règne de Caï-Kaus, 30; eſt diſgracié par ce prince, 31; rentré en faveur ſe jette ſur le Turqueſtan, 32; ſa vie, telle qu'elle eſt rapportée par les Orientaux, n'eſt qu'un tiſſu de fables, 45; meurt ſous le règne d'Ardchir, *ibid.*
Ruſtembegh, ben-Maſſih [T], tue Baiſancor; parvient au trône, 484; rend la liberté aux deux fils du Scheikh-Heïdar; leur livre bataille, 484; attaqué par un de ſes parens, eſt tué, 485

Saad-ed-Doulet [A], ſignifie le bonheur de l'Etat, ſurnom d'Alp-Arſlan, 213
Sael-Eddin, vulgairement Saladin, eſt établi en Egypte, 300; ſe révolte contre Noureddin, 313; pourquoi ſe hâte de rendre la juſtice à un étranger, 306
Sahib-Hiram [P & A], ſignifie maître du monde,
Said, Carmathe, 444
Saiſan, fils de Kilidge-Arſlan, lui ſuccède, va lui-même demander la paix aux Grecs, 248; il eſt bien reçu, *ibid.* il eſt trahi & privé de la vue; perd ſa vie par ſon indiſcrétion, 249

Saiſſan, (lac,) ſa ſituation, & quelles rivieres s'y jettent, 603
Saiſſans, grands de la cour du Khan-Zaich, mis à mort, 602
Saladin. (Voyez *Sael-Eddin*.)
Saleh-ben-Nourreddin (A), s'abſtient abſolument du vin par dévotion, ſa mort, 307
Salemiah, ville, 317
Saliſerai, ville, 420
Sam, ben-Gouri, ſuccède à ſon pere, attaché au ſervice d'une Pagode, périt en revenant dans ſa patrie, 151
Saman, le premier que l'on connoiſſe de la famille appelée des *Samanides*, 114; ſon pere étoit chamelier, *ibid.* honneur que les généalogiſtes firent à ſa famille, 115; après avoir exercé la profeſſion de ſon pere, ſe fait chef de brigands, *ibid.* ſe retire pour vivre dans la retraite, *ibid.* élève bien ſes fils,
Samanides, commencement de cette dynaſtie; de qui elle a pris ſon nom, 114; finit en la perſonne d'Ibrahim qui eſſaie en vain de la relever, 124
Samarcande, idée de cette ville; aſſiégée par Genghiz-Khan, 370; ſa reddition, 371; ſa ſituation, courte deſcription, 567 *& ſuiv.*
Samoſathe, 520
Sandgiar, Seldgioucide, fait Haçan priſonnier, 155; le renvoie dans ſes Etats, 156; fait la guerre à ſon neveu Mahmoud, 228; avantages qu'il en retire, 229; fait la guerre à Maçoud, 230; eſt fait priſonnier par les Turcomans; ſe ſauve; meurt, 232; accorde ſa bienveillance à Atſir, ſa conduite à l'égard de ce prince, 313 *& ſuiv.*
Sangin. Voyez *Emadeddin-Zenghi*.
Saouk, 619

Sapor. Voyez *Chabour.*
Sarbedar, ce que ce mot ſignifie en Arabe, 494
Serbedariens, liſez *Sarbédariens*, 5 ; (où on lit Tarbédariens, ce qui eſt une faute.) Commencement de cette dynaſtie ; 494
Saſawaya, riviere, Jernak la paſſe avec huit cents hommes, 624
Saſſan, fils de Behman, voyage & prend une femme en pays étranger, 55
Saſſaniens, commencent à régner en Perſe, 55; de qui ils ont pris leur nom, 56
Sauri eſt mis ſur le trône des Ghaznévides par ſon frere Houçaïn-Gouri, 148; eſt traité indignement par Baharam, qui le fait enſuite mettre à mort, 149
Schabour ou *Schapur*, ou mieux *Chabour I*, roi Saſſanien, ſuccède à Ardchir Babégan, ſon pere, 95; étoit fort jeune, a ſon oncle pour tuteur, 60; ſe conduit avec ſageſſe; bâtit pluſieurs villes, entr'autres Nichabour, *ibid.* fait priſonnier Valérien, *ibid.* comment Mirkhand rapporte ſa mort, 61; ce fut à ſon règne que commença à paroître Manès, *ibid.*
Schabour II, roi Saſſanien, ſuccède à Hormuz II, 66; eſt ſurnommé *Zoul-Aktaf*, par les uns, & *Zoul-Aknaf* par les autres, & pourquoi, *ibid.* paſſe ſécrétement à Conſtantinople, y eſt reconnu & arrêté, ſe ſauve heureuſement, bat les Grecs, bâtit Cazvin, 67; ravage les terres des Dilémites, défait l'empereur Julien; meurt, 68
Schabour III, roi Saſſanien, étoit fils de Chabour II, ſuccède à Ardchir III, règne paiſiblement; on ne ſçait rien de ſon règne, vit en bonne intelligence avec Théodore, 69
Schah-Cothbeddin. (Voyez *Cothbeddin.*)

Schabouran, lieu de Médie, où avoit été l'hermitage dans lequel ſe retira Chabour II, après ſa fuite de Conſtantinple, 67
Schadi-Moulk, épouſe de Khatil, ſéparée de ſon mari, 533
Schah-hin-Schah [P], ſignifie roi des rois, on doit l'écrire Chah-in-Chah.
Schah-Iſmal-Sofie ou *Sofié*, reçoit à ſa cour Badi, 562; défait Chaïbek, 563
Schah-Kobad, ben-Iskender, fait mourir ſon pere, 477
Schah-Manſour, prince Modhafférien, attaque Tamerlan, 522
Schah-Rouck [P], ſes conquêtes, 475 *& ſuiv.* 532; attaque Khulil, 533
Schahnamé [P], liſez *Chah-Namé*, ſignifie livre royal, compoſé par Firdevſi; comprenoit ſix vingt mille vers, préſenté à Mahmoud, 142.
Schah, ou *Chah-Tahmas*, demande en mariage la fille de Buzzuga; épouſe la niéce de ce prince, 582; aux priſes avec Din-Mohammed, 587; ſa conduite noble envers ce Khan,
Schaibek, liſez *Chaïbek*, deſcendu de Genghiz-Khan, cherche à ſe rendre maître de la perſonne de Burga, 560; ſa conduite à l'égard de Munga, 561; fait mettre à mort Burga, 362; premiere année de ſon règne, *ibid.* s'élève ſur la puiſſance des Timurites, *ibid.* perit dans un combat, 563
Schamalgar, ville, 420
Schamalgani. (Voyez *Mohammed*.)
Schamſeddin [A], premier prince de la Dynaſtie des Curts, 489
Schamſeddin I, prince Sarbédarien, 495
Schamſeddin II, ſes vertus; traits de ſa ſévérité, 495; les eſprits ſe révoltent, ſa mort, 496

Schamſeddin-ben-Abubekr, Curt [A], 489
Schamſeddin-ben-Ghiat-Eddin, 490
Schebriſtan, ville, capitale du Dilem, 163
Schebani, frere de Batou-Khan, devient puiſſant, fonde l'empire des Mogols du Touran, 558
Scheik, que l'on devroit écrire Cheik. Voyez ce nom.
Scheik-Evéis, (Voyez *Evéis*.)
Scheik-Eliſlam [A], c'eſt-à-dire Moufti, mot à mot, le chef de la loi, à Sacarmande, 371
Scheik-Haider, ou *Haidar* [A], ſes ancêtres, ſa doctrine; eſt défait, 483
Scheik-Safi, 495
Scheik-Daoud, révolté contre Tamerlan, 385
Schehriar, liſez *Chéhériar* [P], général des troupes Perſanes ſous Ardchir III, 94; s'empare de la couronne; eſt détrôné par Touran-Doukht qui le fait tuer, *ibid.*
Schehriſtan [P], *ibid.*
Scheybanites, 423
Schid [P], ſignifie le ſoleil, joint à Dgiem, & en faveur de quel prince, 14
Schédad, prince Arabe, auteur de l'Idée du Paradis, attribué fauſſement à Mahomet, 453
Schihabeddin [A], liſez *Chiabeddin*, prince Gouride; eſt aſſocié au trône par ſon frere, 157; lui ſuccède; ce que ſignifie ſon nom; appaiſe des révoltes; fait la guerre au-dehors, 160; aſſaſſiné par un Indien, 161
Schiites, ou ſchiſmatiques Mahométans, 435
Shiramoun, déſigné par Oktai pour être ſon ſucceſſeur, 407
Schiraz [P], 40
Schirkouk, s'empare de tout en Egypte; y établit Sael-Eddin, 300
Schirzad [P], *Chirzad*, prince Ghaſnévide, ſuccède à ſon pere Maſſoud III, 148

Schirzam, château,
Schizour, château détruit par un tremblement de terre, 295
Sebrani (l'Emir) envoyé par Ahmed contre Tamerlan, 462
Sébektéghin (T), gendre d'Alp-Téghin & doué des plus grandes qualités, succède à Ghazna, 127; en considération sous les Samanides, ses victoires dans l'Inde & contre le roi du Turqueſtan; ſa mort, *ibid.* ſonge que l'on rapporte de lui, 128
Sebzvar, ville, 130
Segeſtan, liſez *Sedgeſtan*, province, Kalaf s'y établit malgré Manſour I, 122
Seid, ſignifie Seigneur, Seids en Crimée; leur rang, 636
Seid-Béroké, Santon, 504
Seidar, princeſſe, gouverne habilement pendant la minorité de ſon fils Madgeddeoulet, ſage réponſe à Mahmoud, 182
Seifeddin-Mohammed (A), que ſignifie ce nom, prince Gouride, ſuccède fort jeune à ſon pere Haçan; ſon portrait; eſt tué par un de ſes parens, 156
Séifeddoulah, 445
Seldgiouk (T), l'un des plus grands capitaines de ſon tems, eſt pere de Mikhaël, 201; a donné ſon nom à la dynaſtie ſuivante, *ibid.*
Selgincides, liſez *Seldgioucides*, deſcendans des Turcs Hoei-Ke; leurs commencemens, 200
——— de Perſe ou d'Iram, 202; leur fin, 234
——— du Kerman, 235; leur fin, 236
——— d'Iconium, 237; leur fin, 264
——— d'Alep, 265; leur fin, 280
Selinga, riviere, 506
Sem, fils de Noé, a en partage l'Iran ou la Perſe, 86

Senga eſt élu Khan-Taich, 601; eſt maſſacré par ſes freres, 602; comment ſa veuve venge ſa mort, *ibid.*
Serai, ville [T], fondée par Béréké, où ſituée, 539
Siabek, ou *Siavek*, fils de Caï-Kaüs, eſt accuſé d'inceſte par ſa belle mere, 30; perd le commandement des troupes, 31; paſſe chez les Turcs, y épouſe la fille de leur roi, *ibid.* y eſt aſſaſſiné; inſtruction qu'il donne à ſa femme, *ibid.*
Siamek, fils de Kéioumers, monte ſur le trône, du vivant & du conſentement de Kéioumers, ſon pere & ſon aïeul, 10; meurt à la guerre d'un coup de flèche, 11
Siaponcheï, voleurs montagnards, 533; idée de cette nation, 525; ſont détruits par Tamerlan, 526
Sidgiſtan, province [P], 10
Sibir, ville ancienne, nom de Tobolskoï, 624
Sigiſtan, ville dont la fondation eſt attribué à Kéioumers, 10
Sihon, 20
Sikkim [A], poignard, ſelon M. Falconnet, 451
Simon de S. Quentin, l'un des envoyés du pape en Tartarie, 413
Sirr, fleuve de la grande Bukharie; ſon ancien nom; appellé à tort Tanaïs, 563; où il ſe jette, 564; projets de Pierre le Grand, par rapport à cette riviere, 597
Sirth, riviere, 598
Sivas ou *Sébaſte*, ville, donnée à Tamerlan, 528
Smyrne, ville priſe par Tamerlan, 529
Soffarites [A], commencement de cette dynaſtie, 104; d'où elle a pris ſon nom, *ibid.* finit à Taher, 113
Soffar, en arabe Chaudronnier, qu'elle dynaſtie en a pris ſon nom, 104

Sogd, fleuve, 428
Sogdiens, nom ancien d'une province de la haute Aſie; à quel pays elle répond actuellement, 563
Soham, l'un des plus grands hommes de l'Orient, eſt miniſtre de Manoudgeher, 22; eſt pere de Zal-Zer, 23; meurt ſous le règne de Nodar, 25
Soham, animal fabuleux, *ibid.*
Soliman, Seldgioucide, fondateur de la dynaſtie d'Icône, fait la guerre aux Grecs, s'empare de Nicée, ſe fait un état conſidérable, ſe donne la mort; troubles qui ſurviennent, 237
Song, peuples Chinois, ennemis des Niu-Tché, leur mauvaiſe politique, 399; contribuent à la perte des Niu-Tché, ſe brouillent avec les Mogols, 401
Soumenat, royaume des Indes, conquis par Mahmoud le Ghaznévide; quel prince il y met ſur le trône, & ce qui arrive à ce ſujet, 138, 139, 140, 141
Sou-Mogols, Yéſoukai-Bahadour leur fit la guerre, 347
Sounedge-ben-Bouri, 284
Stranco Raſin, devient chef des Coſaques, 615; ſes ruſes, *ibid.* ſa conduite vis-à-vis des Ruſſes, 616; s'empare de Zaritza, *ibid.* eſt livré par ſon parrain, & ſupplicié, 617
Stratagèmes, de Caï-Caïus, 29; d'un officier des Haïathélites, 78; du roi de ce peuple, *ibid.* d'Amrou-ben-Leith, 112; de Bohémond, 267; des Mogols, 376, 379; de Tamerlan 512; de Din-Mohammed, 589
Strobinoff, ſeconde Jermak, 624
Sudaï-Bahadour, général Mogol, aſſiége Khan Fong-Fou; ſon caractere féroce, 399; eſt

rappelé par Oktaï pour porter les armes en Occident, 401
Sultan-Ghazi, ſuccède à ſon frere Mohammed, reproche qu'il eſſuie de la part de ſes ſoldats; ſa mort, 584
Sultan-Schah, ben-Caderd, Seldgioucide: on ne ſçait rien de ſon règne, 236
Sultan-Schah-Bakht [P]. 400
Sultan-Schah-Mamoud, Kharizmien, ſuccède à ſon pere, 318; ſe conduit mal à l'égard de ſon frere; ſa mort, 319
Sunites [A], ſignifie orthodoxes, & oppoſé à Schiites, 435
Sunſékan. (Voyez *Samarcand*.)
Suſiane, ancienne diviſion de la Perſe, 10
Syrie, région d'Aſie, 432 *& ailleurs*.

TADGE-EL-MOULOUK-BOURIS, ſuccède à ſon pere: ce que ſignifie ſon nom: le commencement de ſon règne eſt heureux; conſpiration; meurt d'un coup de couteau, 273
Tadmor, liſez *Tadmour* ou *Palmyre*, ville donnée en échange d'Emeſſe, 274
Tadſik, ſignifie habitans de villes: nom donné aux Bukhares, & par qui, 570
Tagach [T], ſa conduite ſage, 318; ſa guerre contre ſon frere; lui ſuccède, 319; s'empare des terres des Seldgioucides, *ibid.* aſſiége Bokhara; eſt inſulté par les habitans, 320; ſa modération, 321; ſa mort, *ibid.*
Taher I [A], chef de la dynaſtie des Tahérites; on ne connoît pas ſon origine, 98; commande les troupes d'Al-Mamoun, 99; appaiſe ſes troupes prêtes à ſe révolter, 100; tue le caliſe Amin, *ibid.* pour s'éloigner de la cour, demande & obtient le gouvernement du Kho-

raçan, *ibid.* s'y révolte, & s'y fait une principauté, 101

Taher II, prince Tahérite, ſuccède à ſon pere Abdallah ; eſt confirmé dans ſa principauté par le calife, 102

Taher, prince Soffarité, petit-fils d'Amrou, lui ſuccède, 113 ; eſt fait priſonnier, & envoyé au calife : en lui finit ſa dynaſtie, *ibid.*

Tahérites, furent les premiers qui ſe révolterent contre les califes, 5 ; où ils règnerent, *ibid.* commencement de cette dynaſtie, & d'où elle a pris ſon nom, 98 ; ſa fin, 103

Tahmurat [P], prince Pichdadien ; ſuccède à Hoshang, 14 ; eſt mis par quelques auteurs avant lui, 11 ; pourquoi ſurnommé *Diwbend* ; prince très-ſage ; on dit qu'il créa la premiere charge de grand-viſir ; fortifie les frontieres de la Perſe ; meurt de la peſte, *ibid.*

Taï-Çung, empereur Chinois : on mene Chapo-lo à ſon tombeau, 199

Talèha, prince Tahérite, fils de Taher ; c'eſt proprement à lui que commence la ſuite des princes de ſa dynaſtie, 101 ; règne du conſentement d'Al-Mamoun, *ibid.* a deux guerres à ſoutenir ; eſt tué dans la ſeconde, 102

Tahmas-Couli-Khan [P], ſignifie prince eſclave de Thamas.

Tamerland, appellé par les habitans de Bagdad, pourſuit Ahmed, 461 *& ſuiv.* ſa cruauté à la priſe de Bagdad, 467 ; met fin à la dynaſtie des Molouk-Courts, 493 ; comment il conſerve ſon Etat, 510 ; ſuite de ſon hiſtoire, *ibid. & ſuiv.* meurt à Otrar, 530 ; ſon portrait & ſon nom, *ibid.* ſa conduite à l'égard de Tocatmiſch, 545 ; loi ſomptuaire qu'il établit, 546 ; grande chaſſe qu'il permet, 547 ; donne l'empire

l'empire de Kapt-Chac, *ibid.* ſe rend à Moskou; emporte de Ruſſie un butin immenſe, *ibid.*
Tanaïs, nom donné à tort au Sirr, 563
Tancrède, reçoit à Antioche le comte de Nevers, 247
Tangout, (royaume de) déſolé par les Mogols, 384
Tarabiens, 502, 503; détruits par Caraſchar-Névian, *ibid.*
Taral, bourgade, 528
Targai, 540
Tarkhan-Juruktu, ou conſeillers chez les Calmoucs, 609
Tartares; comment on devroit prononcer ce mot, 185; de qui ils deſcendoient, *ibid.* & 186; commencent à perdre la connoiſſance du vrai Dieu, 187; idée de leurs mœurs, 338; cas qu'ils font de la nobleſſe, 508
——— du Boudgiak ne ſont pas indépendans, 629
——— du Dagheſtan, comparés aux Nogaïs & aux Kalmouks, 555
——— de Kouban, ont un Khan indépendant de celui de Crimée, 629
——— Orientaux, 499
——— Occidentaux & Septentrionaux, 500
——— Nogaïs. (Voyez *Nogaïs.*)
Tartares de la Crimée: leurs mœurs, 629; leurs armes, 630; leurs femmes, *ibid.* leur nourriture, 632; leur boiſſon, 631; leur gouvernement, 634; titre que prend leur Khan, 635
Tartarie, (empire de) partagé en pluſieurs Etats conſidérables, 428
Tartarie indépendante, région, 498 *& ailleurs.*
Taſchkunt, 572
Tatar, fils d'Ilindgé-Khan & jumeau de Mogul,

186, 188; chef de peuples qui ont porté son nom, *ibid.*
Tatars; nom véritable des peuples appellés par corruption *Tartars*,
Taunak, l'aîné des quatre fils de Turc, fut un prince puiſſant; découvre le ſel, 187
Tauri, peuple ancien, 628
Tauris, ville, 460
Temba, riviere; comment nommée par les Tartares, 575
Termed, ville, 374
Tchang-Iao, général des Nintché, vaincu, refuſe de ſe proſterner devant Maſgan, 382; il en eſt bien traité, 383
Tchepe-Novian, général Mogol, périt dans les guerres du Capt-Chac, 378
Tching-Khiſſe, oiſeau regardé en Chine comme un préſage de bonheur, 352
Tchim-Yuen-Ta, miniſtre de Liéou-Tçung; lui fait des rémontrances, 192; eſt chargé de chaînes; obtient juſtice, 193
Thin-In, gouverneur de Ho-Tcheou; ſe donne la mort lorſque les Mogols entroient dans ſa ville, 392
Thonga, 420
Tchuruk-Sou, riviere, mot à mot, lac pourri [T], 627
Tell-Bacher, château où le comte Joſcelin demeuroit depuis la perte d'Edeſſe, 292
Temoudgin. (Voyez *Genghiz-Khan*.)
Termed, ville aſſiégée & priſe par Genghiz-Khan, 374
Thabariſtan [P], province, 32
Thaman, ou *Athaman*, ou *Othman*, que l'on prononce Oſman, 456
Théodore, Czar, reçoit une ambaſſade de la part des Uzbecs, 590
Thierry, comte de Flandre, 295

Thogrul-Beg [T], fils de Mikhaël; ſon élévation; s'empare de Nichabour, 202; monte ſur le trône des Ghaznévides, *ibid.* envoie une ambaſſade au calife, *ibid.* en reçoit la Patente; défait les Bouïdes, s'empare d'Iſpahan; s'approche de Bagdad; y fait lire ſon nom dans la priere après celui du calife, 203; ſon entrevue avec le calife, 204; force ce dernier de lui donner ſa fille en mariage, 206; meurt peu après ſon mariage, 206; idée de ſon caractere. (Voyez auſſi *Togrul.*)

Thogrul-ben-Mohammed [T], Seldgioucide, eſt porté à la ſouveraine puiſſance par Sandgiar; ſa mort, 230

Thogrul, prince Seldgiucide, autre neveu de Maſſoud, parvient à ſe faire un Etat tranquille, 232; s'abandonne aux plaiſirs; eſt tué; vers qu'il récitoit en allant au combat, 233

Thoghté-Ghin [T], roi de Damas après la mort de Dékak, 272; ſa politique vis-à-vis des Francs, *ibid.* ſa mort, 273

Thour-Alibegh [T], le premier prince des Ac-Coiounlu, 479

Thous, ville. (Voyez *Meſdgid.*)

Tibériade, 404

Tiflis, 528

Timour. (Voyez *Tamerlan.*)

Timour-Cheik; les Kalmouks ravagent le Touran ſous ſon règne, 559; périt les armes à la main, *ibid.* comment une de ſes veuves retient les ſujets dans le devoir, *ibid.*

Timour-Khan, prince de Kaſchgar, embraſſe le premier le Mahométiſme, 535

Timour-Mélik ſuccède à ſon pere dans le Kapt-Chac; eſt chaſſé, 543, 544

Timour [T], fils d'Akaltai-Khan, 508

Timourites, 664

Timourtach [T], fils de Dgiouban; & gouverneur de la Romanie, s'enfuit en Egypte à la mort de ſon pere, 456
Tiſchs-Dars [A], grands échanſons: leur élévation, 312
Tobolskoï: ſon ancien nom; eſt priſe par Jermah, 624
Tocatmich-Aglen s'empare de Tauris, & la livre au pillage, 463; mis en poſſeſſion du Kapt-Chac par Tamerlan, 543; porte ſes armes contre ce même prince, 544; conduite de Tamerlan à ſon égard; ſans effet, 545 *& ſuiv.*
Togai-Timour [T], 664
Toghtagou [T], ſa mort, 541; s'empare des Etats du fils de Nogaïa, 551
Togrul [T], obtient la confiance d'Abdour-Rechid; ſon ingratitude & ſa cruauté, 146; eſt maſſacré par les grands de l'Etat, 147
Tokos-Onigours; branche des Igours, 354
Tongout; le roi de ce pays tributaire de Genghiz-Khan, 356
Touglouk-Timour-Khan [T], ſe fait Khan de Kaſchgar, 809
Touker, ville, 602
Toula, riviere, 528
Touli, quatrieme fils de Genghiz-Khan, déclaré régent de ſon empire, 385; avoit conduit les affaires de la guerre du vivant de ſon pere, 386
Toulouſe, (le comte de) s'oppoſe à ce que Boëmond garde la principauté d'Antioche, 268
Touman, corps de dix mille hommes chez les Mogols, 386
Touman-Agaſſi, chefs du Touman: ce que ſignifie ce mot, 387
Tourakina, femme habile & veuve d'Oktaï, s'empare de l'autorité, 407; ſes intrigues ambitieuſes, 410

Touran-Doukht [P], princeſſe du ſang des Saſſaniens, fait tuer l'uſurpateur Chéhériar, 94; prend les rênes du gouvernement; donne le commandement des troupes à Férouk-Zad; ſoulage le peuple accablé d'impôts; meurt très-promptement, 95

Touran-Chah, Seldgioucide [P], ſuccède à Sultan-Cha, eut la réputation d'un bon prince, 236

Touran, région, où ſituée, 558; ſoumiſe aux Mogols, *ibid.*

Touſchi, liſez *Touchi*, fils de Genghiz-Khan, 366; envoyé avec ſes freres pour ſoumettre le Khariſme, 372; ſe retire dans le Capt-Chac, 373; raccommodé avec ſon pere, 380; eſt envoyé par lui dans le Capt-Chac, 381; avoit eu l'inſpection du palais & de la vénerie du vivant de ſon pere, 386

Toutouch [T], fils d'Alp-Arſlan, a la Syrie en partage, 265; ſes ſuccès; ſes vues ambitieuſes, *ibid.* eſt tué, 266

Tozon-Begh [T], ſe révolte contre Manſour II, & lui enleve ſes Etats, 123

Traits de grandeur, 44, 49, 53, 62, 190, 382
— de ſévérité, 495
— de ſageſſe, 58, 76, 183, 217
— d'imprudence, 67, 653
— de bravoure, 71, 335
— de magnanimité, 374, 400, 561
— de modération, 87, 181, 404, 592
— de cruauté, 93, 248, 374, 396, 397, 526
— de cruauté & de déſeſpoir, 263
— ſinguliers, 111, 136, 141, 151, 154, 171, 209, 210, 267, 427
— de diſcipline militaire, 117, 188
— de juſtice, 119, 134, 153, 395, 405, 586

Traits de courage, 120, 256, 588
—— de courage & de déſeſpoir, 262, 392, 396, 397
—— d'attachement, 126
—— de fanatiſme, 159, 160, 161, 442, 447
—— de l'inconſéquence du peuple, 161
—— de bienfaiſance & de magnanimité, 173, 174
—— de bonheur, 175
—— de politique, 179, 182, 189, 190, 214, 216, 521
—— de ruſe, 180, de ruſe & de vengeance, 583, 594
—— de violence, 205
—— de piété, 203
—— d'avarice, 287
—— de perfidie, 294
—— de dévotion, 307
—— de vengeance, 337
—— de dévouement pour ſon ſouverain, 383
—— de ſimplicité de la part des Nogais recevant chez eux M. le chevalier de Tot, & M. Ruffin, 555
Tranſoxiane, region, nom ancien de la grande Bukharie, 364; comment nommée par les Orientaux, *ibid.*
Tremblement de terre extraordinaire, 294, 301
Tripoli de Syrie, ville, aſſiégée par les Francs, 227
Tſahan-Sara, premier mois de l'année des Calmoucs, 608; ce que ſignifie ce nom, *ibid.*
Tumeon, ſon ancien nom, ſurpriſe par Jermak, 624
Turcomans, ou *Turkmans*, 231; de qui on les faiſoit deſcendre, idée de ce peuple, 472; leur agrandiſſement, 473

Turc, liſez *Turk*, de qui il étoit fils, ſelon Mirkhand; ſes qualités; où il s'établit, 185; ſes fils; 186, 187
Turkmanend, en perſan, un Turcoman, 32
Turméchirin, remarque à ſon ſujet, 503
Turqueſtan, province, 32
Turcs, quels peuples on doit entendre par ce nom; quels peuples en ſont deſcendus, 185; de qui ils deſcendoient, *ibid.* 186; gouvernés par Mété, 188 *& ſuiv.* horde qui ſe jette ſur les terres des Awares, 194; leur croyance, *ibid.* envoient une ambaſſade à Conſtantinople, *ibid.* comment ils reçoivent un ambaſſadeur de Juſtin, *ibid.* 195; avoient reçu de bonne heure le Chriſtianiſme, embraſſent depuis la religion de Fo, 195; une partie de leur empire eſt détruite, 176; ſingularités dans leurs mœurs, *ibid.* éprouvent des pertes de la part des Chinois, 198; ſont défaits par les Arabes, 199; d'accord avec ceux-ci, battent les Chinois, 200; leur affoibliſſement, *ibid.* battent les Croiſés: horreurs qu'ils commettent, 246; pénètrent dans le camp de Boëmond; *leur crainte*, 267; croyent les Chrétiens invulnérables; ce qu'ils font en conſéquence; 271
Twère, principauté, 604
Tyganium, villle, on y conduit Saiſan, après l'avoir privé de la vue, 249
Tzachas, à la tête de la milice Turque, fait des ravages en Syrie & dans la Paleſtine, 239

Uasir, ou plutôt *Uacir*, ville du Khariſme, eſt la réſidence de Rahman-Kouli, 576; révolte de ſes habitans, 586
Ukraine, région, comment nommée par les Ruſſes, 613; ce que ce nom ſignifie, *ibid.*

Uladimir, 509
Un-Onigours, branche des Igours, 354
Urghens, ville, a perdu au changement du cours du Gihon, 564; ſituation & courte deſcription de cette ville, 578; révolution dans cette ville, 581; priſe par Ilbars, *ibid.*
Uſbecs, habitans de la grande Bukharie; idée de leurs mœurs & de leurs uſages, 565; envoient une ambaſſade au czar Théodore, 590; changent l'embouchure de l'Amou, 598; trompent Beckovitz, 599; le mettent à mort, 600; leur nom [T] peut ſe rendre par ces mots latins *ſui ipſius*, (de ſoi-même) qui emporte l'idée d'indépendance.
Uzbek-Khan, ſuccède à ſon pere, 541; idée de ſon règne, *ibid. & ſuiv.*
Uzes, horde de Turcs, 200, 232
Uzun-Aſſan I, liſez *Uçum-Haçan*, comment nommé par nos hiſtoriens, 478; ſurprend Dgihan-Schah; ce que l'on ſçait de lui, 480; eſt recherché par les princes Chrétiens, 481

VALÉRIEN, vaincu par Chabour I, 60
Vali [A], ſignifie commandant & maître, titre obtenu du Caliſe par Mahmoud, 132
Valide, (la ſultane) s'enfonce un poignard dans le ſein, 650
Vaſchmakin, liſez *Vachmakin*, Dilémite, ou *Vachmaghin*, parent de Mardavidge, lui ſuccède, 164; il a deux enfans dont l'un lui ſuccède, 165
Vaſchondan, liſez *Vachoudan*, fondateur de la dynaſtie des Dilémites: on ne ſçait rien de ſon règne, 163
Vaëgh-Eddin-Maçoud, Sarbédarien, 461
Vëis, ou *Avis*, ſuccède à ſon pere Haçan; ſes

conquêtes, 497; révolte contre lui, 458; déclare Houçaïn, ſon fils, ſon ſucceſſeur; meurt, 459
Véli [A], ami & ſaint, titre donné à Mahmoud par le Calife, 132
Véli, (l'émir) maître du Mazanderan, en eſt chaſſé par le ſultan Avis, 459; forme une entrepriſe contre Tamerlan, 519
Vézir [A], vulgairement *Viſir*, (création du premier grand-viſir,)

Wassik [A], calife, confirme Taher II dans ſa principauté, 102
Welfort, duc de Baviere, battu, ſe ſauve à Antioche, 247.

Yao-Chou, ſçavant Chinois, avoit été l'inſtituteur de Kublaï; ſa conduite vis-à-vis de ce prince, 417, 418
Yémen, région, 419
Yen-King, ville, ſur le point d'être aſſiégée par les Mogols, 361
Yéſoukai-Bahadour, pere de Genghiz-Khan, 348
Youſouh, liſez *Youçouf*, ou *Joſeph Kothual* [T], homme intrépide, défend un château contre Alp-Arſlan; eſt fait priſonnier; le poignarde; eſt aſſommé, 212
Yrak-Agémi, région, 328
Yuen, ou Mogols de la Chine, 499
Yun-Tſi, roi des Niu-Tché, envoie demander le tribut à Genghiz-Khan, 356
Yuz-Agaſſi [T], chef d'une troupe de cent hommes chez les Mogols, 387.

Zab, ou *Zoub*, roi Pichdadien, de la maiſon de Kéioumers, ſuccède à Afraſiah, 26; prince bienfaiſant: il s'aſſocie Kiſchtasb, ſon

neveu, *ibid.* les hiſtoriens lui reprochent d'avoir trop aimé la bonne chère, 27; eſt regardé par quelques hiſtoriens comme le dernier prince de ſa dynaſtie, *ibid.*
Zabache, (mer de) où ſituée; ſon ancien nom, 627
Zabiliſtan, (P), au lieu de Kabulſtan, 10
Zaërumah, 300
Zagatai, fils de Genghiz-Khan, aſſiége Otrar, 369; envoyé avec ſes freres pour ſoumettre le Khariſme, 372; perd un fils au ſiége de Bamian, 375; a le gouvernement des pays Occidentaux, 381; règne dans le Maouarennahar, 428; ſa conduite après la mort de ſon pere, 500
Zagatai, (royaume de) 428
Zal (P), fils d'une veuve, & tué par les voleurs de l'Yrak, 135
Zal-Zer (P), ſignifie cheveux dorés, fils de Soham, épouſe une princeſſe Turque; eſt pere du fameux Roſtam, ou plutôt Ruſtem, 23; marche à la tête d'une armée contre l'uſurpateur Efraſiab, 25; refuſe la couronne de Perſe; s'oppoſe aux Turcs après la défaite de Kichtasb, 28; met ſur le trône de Perſe Caï-Cobad, *ibid.* eſt mis par ce prince à la tête des affaires, *ibid.*
Zacramah, chef des Carmathes, 444
Zarandge, ville, aſſiégée, 520
Zariſtra, ville, priſe & ſaccagée par Stanco, 616
Zem-Zem, comblé par les Carmathes; ce que les Arabes penſent de ce puits, 445
Zenghi. (Voyez *Emadeddin-Zenghi*.)
Zerduſcht, ou *Zerdeſcht* (P), 43
Zhohak, uſurpateur en Perſe, défait & mis à mort par ordre de Féridoun, 150; ſa poſté-

rité conſerva une petite ſouveraineté dans les montagnes du pays de Gour, *ibid.*
Zoroaſtre. (Voyez *Zerduſcht.*)
Zoub. (Voyez *Zab.*)
Zoul-Aktaf (A), aux épaules, épithète donnée par quelques auteurs à Chabour II, & pourquoi, 66
Zoul-Aknaf (A), aux ailes, épithète donnée au même prince par d'autres auteurs, & pourquoi, 66
Zozyme, moine apoſtat, encourage les Mogols à divers excès; eſt mis à mort par leur ordre 538

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le préſent Volume des *Anecdotes Orientales;* & je penſe qu'on peut en permettre l'impreſſion. Fait à Paris, ce 31 Août 1772.

Signé LA GRANGE DE CHÉCIEUX.

Le Privilège ſe trouve au commencement des Anecdotes Angloiſes.

Fautes à corriger.

PAGE 9, ligne 22, Tarbédariens, *liſez* Sarbédariens.
Page 32, ligne 20, frere que, *liſez* femme que.
Page 167, ligne 7, vous éprouvez, *liſez* vous prouvez.
Page 173, ligne 21, par les Califes, *liſez* pour les Califes.
Page 235, ligne 4, après Seldgiouk, *ajoutez*, il commandoit dans le Kerman.
Page 308, ligne 10, Maazeddin, *liſez* Moëzeddin.
Page 341, ligne 3, Kimiz, *liſez* Kimitz.
Ibid. en note, mépris, *liſez* mépriſe.
Page 361, ligne 12, Yen-Kiug, *liſez* Yen-King.
Page 474 & ailleurs CARA-COIONLU, *liſez* CARA-COIOUNLU.
Page 494 & ſuiv. Serbédariens, *liſez* Sarbédariens.
Page 510, ligne 18, l'un de ſes maîtres, *liſez* ancêtres.
Page 515, ligne 12, Santos, *liſez* Santon.
Page 539, ligne 9, Sarouts, *liſez* les ſavants.
Page 590, ligne 17, Jonkinſon, *liſez* Jenkinſon.
Page 601, ligne 4, Batom, *liſez* Batour.
Page 608, ligne 6, eſpèce, le Cycle, *liſez* eſpèce de Cycle.
Page 613, ligne 27, Hetman, *liſez* Herman.
Page 619, ligne 13, Brelgoorod, *liſez* Bielgorod.
Page 620, ligne 19, du coucher, *liſez* du couchant.
Page 627, *en note*, Tchuruk-Son, *liſez* Tcuruk-Sou.
Page 628, lignes 1 & 2, Khalal-Gneul, & Kharam-Gneul, *liſez* Kalal-Gueul, & Karam-Gueul.
Page 644, ligne 12 & ſuiv. Cuffa, *liſez* Cafa.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06526 2563

550 DUPL